This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600039508T

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

LES PEUPLES
DU CAUCASE

ET

LEUR GUERRE D'INDÉPENDANCE

CONTRE

LA RUSSIE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE LA PLUS RÉCENTE DE L'ORIENT

PAR

FRÉDÉRIC BODENSTEDT

Traduit par le prince E. de SALM-KYRBURG.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1859

246. a. 15.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOM. NUS ILLUM. DIN. THU MEA

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1847).

Ce livre est appelé à remplir une lacune dans l'histoire moderne, et à donner l'appréciation historique d'un groupe de populations dont le plus grand nombre est à peine connu de nom en Europe. Il a pour but de représenter ces peuplades, dans leur vie intime, de donner des documents sur leur dialecte, leur religion, leurs costumes, leurs mœurs et coutumes, et les nuances diverses dont la nature et l'histoire les ont colorées; enfin de retracer leur lutte contre les étreintes incessantes du colosse russe.

J'ai pris à tâche, en vue de la diversité et de la nouveauté du sujet, d'apporter en premier lieu la précision dans mes récits, en second lieu la brièveté. J'ai évité avec soin ce qui tient au domaine des connaissances générales, et n'ai évoqué que ce qui se rapportait directement, soit à mes propres études, soit à mon expérience personnelle.

Les descriptions ethnographiques sont précédées,

selon le degré d'importance de chaque contrée, d'esquisses historiques plus ou moins considérables ; mais il est des peuples qui n'ont point d'histoire, ou qui, du moins, en ont une si confuse que je n'ai eu égard pour eux qu'à leur situation actuelle. Chez une nation presque encore à l'état sauvage, il est moins important de connaître l'origine de son existence et de ses faits, que d'analyser les éléments propres à sa grandeur future. Il ne s'agit point ici de savoir si elle a accompli de grandes choses, mais jusqu'à quel point fructifieront les germes qui sommeillent en elle.

A mon point de vue politique, je partage l'avis de ceux qui ne voient pas seulement l'Est menacé par la Russie, mais bien aussi l'Ouest. Goëthe l'a dit avec raison : « Nous nous sommes accoutumés depuis long-« temps à tourner nos regards vers l'Ouest avec la « crainte d'en voir surgir tous nos périls, mais la « terre s'étend bien loin encore vers le Levant [1]. »

[1] Voir : Relations ultérieures avec Goëthe, dans l'ouvrage de H. Luden intitulé *Retour sur ma vie*.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

La première édition de cet ouvrage a paru il y a près de sept ans, et mes paroles ont acquis depuis une valeur et un intérêt que je n'espérais pas alors. L'incendie, restreint à cette époque dans une partie de l'isthme caucasien, a envahi non-seulement l'Orient tout entier, mais il a dû être étouffé par les plus puissantes nations de l'Occident. Cependant le foyer de la guerre s'étend toujours de plus en plus menaçant et trouve sans cesse de nouveaux aliments; la situation se complique de jour en jour, et les événements se succèdent avec une rapidité telle qu'à peine si la plume de l'historien parvient à les suivre.

Je ne puis ni ne désire me soustraire à l'obligation que je me suis imposée de compléter et d'étendre mon ouvrage sous sa nouvelle forme, par le récit le plus exact possible de ces complications et de leur cause. Mes premières révélations fournissent la preuve la plus certaine que ces nouvelles difficultés se relient aux anciennes, n'en sont que la conséquence naturelle et leur doivent être attribuées. C'est le seul point, dans les écrits qui ont paru sur la question d'Orient, sur lequel on ne se soit pas assez arrêté; aussi m'attacherai-je

précisément à le faire ressortir. La question d'Orient, du reste, a été le sujet de tant de bonnes et habiles études, que l'on trouverait difficilement à dire quelque chose de nouveau. Mais il est évident que le nombre même de ces écrits, publiés par les divers partis, a plus égaré qu'éclairé le jugement de la foule; tout le monde ne sait pas lire, et peu de gens sont à même de discerner la vérité au milieu de ces feux croisés d'opinions.

On en est arrivé aujourd'hui au point de ne plus se préoccuper de ce *que l'on dit* à ce sujet, mais de celui *qui le dit*. On veut connaître la garantie qu'offrent l'individualité, le caractère, la position et les talents de l'auteur, qui prétend, aux yeux du public, émettre son opinion dans cette question d'un intérêt si universel.

La première édition de cet ouvrage a été favorablement accueillie par les hommes compétents et par les savants orientaux les plus célèbres de notre époque. Les vues et les arguments politiques et historiques qui y sont émis n'ont rencontré nulle part d'opposition fondée, et mes descriptions du pays et des habitants de l'isthme du Caucase font partie des ouvrages d'étude et des livres populaires. J'ai l'espoir que cette seconde édition de mon ouvrage, fort augmentée et corrigée, ne rencontrera pas moins de sympathie.

F. B.

Munich, fin avril 1854.

LES
PEUPLES DU CAUCASE
ET
LEUR GUERRE D'INDÉPENDANCE
CONTRE LA RUSSIE

LIVRE PREMIER
LA RUSSIE ET LA QUESTION D'ORIENT

CHAPITRE PREMIER.
Préliminaires.

Le différend entre la Turquie et la Russie, ou, pour mieux dire, le différend russe byzantin (car il s'éleva bien avant que la Turquie existât en Europe) date de la création de la Russie; son origine commence avec l'origine de l'empire des czars, et il ne se terminera qu'au jour où l'empire ottoman aura cessé d'être en Europe.

Le premier acte du premier souverain russe, lorsqu'il se sentit appuyé d'une armée suffisante, fut une expédition de conquête contre Constantinople.

« Oleg (successeur de Rourik) déposa en 907 ses troupes à terre. Elles pillèrent et incendièrent, selon les anciennes coutumes de la guerre, un grand nombre de maisons et d'églises, massacrèrent les habitants, les pendirent, les noyèrent et les martyrisèrent par toutes sortes de moyens. Oleg fit ensuite construire des roues par ses gens, et les adapta aux navires. Le vent était propice, les voiles se gonflèrent et les poussèrent devant Constantinople. A cet aspect, les Grecs, frappés de terreur, lui expédièrent des ambassadeurs en le priant d'épargner la ville, et de fixer un tribut à son choix. Oleg arrêta la marche de son armée. On apporta de la ville du vin et divers comestibles en profusion, mais ils furent refusés, ils pouvaient contenir du poison. « Ce n'est pas Oleg, s'écriaient les Grecs, dans leur effroi également frappés d'admiration, ce n'est pas Oleg qui nous combat, c'est saint Démétrius envoyé par Dieu pour nous châtier. »..... En signe de victoire, Oleg fit suspendre son écu aux portes de Constantinople, et, chargé de butin, reprit par eau le chemin de la Russie. »

Voici les termes du chroniqueur russe[1], et depuis l'expédition d'Oleg, l'ambition dont toujours a été altérée la Russie reçut dès l'abord une impulsion décisive.

Byzance secoua le joug des Russes, et aussitôt Igor, qui succéda à Oleg, se mit en campagne contre la Grèce.

[1] Nestor, tome I, chap. III, comprenant l'*Histoire ancienne de Russie*, par Lomonossoff, édition allemande (Riga et Leipzig), 1768, pages 81 et suiv.

« Le souverain russe aborda sur les côtes de l'Asie « Mineure ; il attaqua la Bithynie, la Paphlagonie et « le territoire nicomédien jusqu'à Héraclée. La « Grèce eut lors de cette invasion beaucoup à souffrir « du pillage et de la dévastation des Russes, une « multitude d'hommes furent taillés en pièces, d'au- « tres tués à coups de fusil, d'autres immolés avec « cruauté en leur enfonçant des clous dans la tête. »

On sait que cette expédition ne se termina point pour les Russes aussi heureusement que la première. Théophanes détruisit la flotte russe au moyen d'un feu surnommé grégeois, qui brûlait sous l'eau, et Igor se retira battu avec les restes de son armée mise en fuite. Douze ans après il revint néanmoins à la charge, et Constantinople était menacée de forces si considérables, que les empereurs grecs Roman, Constantin et Etienne implorèrent humblement la paix, et se déclarèrent tributaires de leur plein gré. Il conclut avec eux un traité (945) qui commence en ces termes : « Le grand-duc de Russie Igor et tous ses sujets vivront en paix continue et inviolable avec les empereurs grecs Roman, Étienne et Constantin, aussi longtemps que le soleil luira et que la terre subsistera. Celui qui manifesterait l'intention de rompre cette bonne entente sera atteint, s'il est bon chrétien, par la vengeance de Dieu tout-puissant, qu'il soit damné temporellement et éternellement ! S'il n'a pas reçu le baptême, Dieu et le Peronne[1] l'abandonneront, son

[1] La plus haute divinité de la vieille Slavonie.

bouclier ne le couvrira point; il sera massacré par son épée; et chacun tournera ses propres armes contre lui-même, et ils vivront tous dans un esclavage perpétuel! »... etc.

Les ambassadeurs russes confirmèrent ce pacte en prenant leur dieu païen Peronne à témoin et jurant sur leurs armes; les Grecs chrétiens prêtèrent serment en foi de la sainte Trinité, dans l'église de Saint-Élie.

Igor donna son assentiment à ce contrat. « Il gravit le tertre où se dressait la colonne du dieu Peronne, il y déposa ses armes, son bouclier et de l'or, et jura la paix en présence des envoyés grecs, ainsi que les boyards et les chefs militaires qui l'accompagnaient. »

Favorisé de la fortune et non content du butin que lui avaient rapporté ces expéditions, Igor chercha à soumettre les Drewliens comme tributaires; mais ceux-ci, ainsi que le fait remarquer l'historien, se rappelèrent « que le loup une fois accoutumé à voler les moutons finit par emporter tout le troupeau, si l'on n'a soin de le tuer; » ils coururent aux armes, firent périr Igor et tous les siens devant Coroste, leur ville principale.

Swiètoslaf succéda à Igor et Olga, d'après le témoignage de Nestor. Quatre-vingts villes de la Bulgarie tombèrent en son pouvoir, et il déclara la plus grande d'entre elles, Péréaslawez, sa résidence.

Les Petchenègues mirent son absence à profit pour menacer la capitale russe Kiew, qui lui dépêcha des exprès chargés de représentations. Le discours avait

pour exorde : « Gracieux maître, tu convoites des terres étrangères et tu négliges les tiennes ! »

Ces paroles, valables encore aujourd'hui, renferment l'histoire entière de la politique russe, dont le but principal a toujours été d'acquérir puissance et autorité au dehors, mais se préoccupant fort peu de la situation intérieure du pays.

Le chevaleresque Swiètoslaf fut malheureux dans sa lutte avec les Grecs : il perdit dans les efforts infructueux de la conquête de Constantinople la meilleure partie de ses troupes. Lui-même, en abandonnant la Grèce, fut tué ainsi que tous les siens sur les rives du *Dnjepr* par les Petchenègues, qui firent enchâsser son crâne dans un cercle d'or avec cette inscription : « Qui convoite le bien d'autrui perd le sien propre. »

Je viens de tracer en peu de mots l'histoire de la guerre byzantine des trois grands-ducs païens Oleg, Igor et Swiètoslaf, pour démontrer que le penchant de la Russie pour Constantinople est de plus ancienne date que son origine chrétienne, et qu'il n'y a pas que Rome où mènent bon nombre de chemins.

Encore sous Wladimir,—qui, on le sait, embrassa plus tard le christianisme et força son peuple à suivre son exemple — les sacrifices humains étaient en usage en Russie. Wladimir, dit Nestor, voulait témoigner par là sa reconnaissance aux dieux des premières victoires remportées. « Il fallait trouver une jeune victime, les prêtres tiraient alors au sort, et s'arrangeaient de

façon qu'il tombât sur le fils d'un notable warègue habitant Kiew. »

L'établissement du christianisme en Russie est, sous le rapport de la politique autant que de l'Église, un événement d'une portée si immense et qui s'accroît tellement chaque jour, qu'il ne nous semble pas inutile d'arrêter un instant nos investigations sur ce sujet. Nous allons voir comment l'arbre sacré byzantin moscovite, dont les branches s'étendent actuellement sur une population de soixante millions, prit d'abord racine sur le territoire russe.

« Les nations limitrophes, — raconte Lomonossof[1], — croyaient retrouver chez Wladimir l'esprit inspiré de Dieu de l'antique législateur romain Numa. Aussi chacune d'elles s'empressait-elle d'engager le grand prince à embrasser sa religion, non-seulement dans l'espoir de propager celle-ci, mais aussi avec celui de contracter avec le puissant empire russe un pacte avantageux et les liens d'une amitié forte.

« Les Bulgares firent les premières tentatives, et dans une ambassade particulière envoyée à Wladimir, ils lui conseillèrent d'adopter la religion mahométane. Le précepte de la polygamie, qui était l'objet de sa principale passion (il avait, ainsi que Salomon, mille concubines) et devait lui être même assurée après sa mort, était tout à fait de son goût; mais la circonci-

[1] D'après Nestor, dans les annales et les livres autrement appelés gradués.

sion lui déplaisait d'autant plus, et il lui parut impossible d'introduire en Russie la défense du vin et celle de la jouissance de la viande de porc... Les propositions des Bulgares furent donc rejetées.

« Vinrent ensuite les délégués du pape, qui prônèrent les lois de l'Église d'Occident. A cette époque, il n'y avait pas encore eu de concile ecclésiastique par lequel elle se séparait de l'Église grecque ; néanmoins la grande désunion des deux croyances avait déjà mainte fois dégénéré en désordres publics. Lorsque le grand-duc eut écouté leurs préceptes : « Aucun de nos aïeux, dit-il en les congédiant vers le pape, n'a été de votre religion; elle ne peut s'approprier à nos usages. »

« Les juifs qui vivaient parmi les Khazares, sur la mer Noire, s'efforcèrent aussi d'amener Wladimir à l'adoption de leur religion. Ils lui disaient : « Jésus-Christ, auquel croient les chrétiens, a été crucifié par nos ancêtres. Nous reconnaissons et adorons un Dieu, le créateur de l'univers entier; nous avons la circoncision et nous jeûnons chaque samedi, selon la loi que Dieu nous a transmise par la voie de son favori Moïse.

« La circoncision, que Wladimir avait en horreur, suffit à déjouer les projets des juifs. Il leur adressa cependant cette question : « Où est votre patrie? — A Jérusalem, répondirent-ils. — L'habitez-vous? » ajouta-t-il encore. A cette demande leur mine s'allongea : « Dieu, dirent-ils, courroucé par les péchés de nos aïeux, nous a éparpillés sur tout le globe ter-

restre, et a donné notre patrie à des peuples étrangers. » Wladimir indigné leur dit alors : « Puisque vous êtes repoussés de Dieu et disséminés sur des terres étrangères, il ne peut agréer votre religion. Votre intention serait-elle de nous détourner uniquement dans le but de nous voir traités aussi durement par lui ? » C'est ainsi que les juifs furent congédiés sans avoir réussi, couverts de honte et d'outrages.

« Enfin se présenta devant ce grand prince Constantin, philosophe choisi par les empereurs grecs eux-mêmes. Il combattit par de forts arguments les faux préceptes et les erreurs des coréligionnaires qui l'avaient précédé.

Wladimir lui demanda de l'instruire brièvement dans sa religion. Le philosophe remplit les désirs du prince avec l'éloquence qui le caractérisait... En terminant son discours, il lui montra en peinture le jugement dernier. L'aspect lamentable des damnés et le spectacle magnifique des élus nageant dans les rayons d'une joie céleste accrurent l'impression que les paroles du philosophe avaient déjà faite sur l'esprit de Wladimir. « Bienheureux, dit le prince en soupirant, sont ceux-ci à la droite ; malheur à ceux de la gauche qui sont mis à l'écart ! »

« A son départ, Constantin fut entouré d'honneurs, et le prince prit la résolution d'attendre une occasion favorable pour embrasser le christianisme, et jusque-là il ordonna une étude approfondie des enseignements des diverses religions... Dix hommes des plus sages et des plus intelligents furent élus ; on les envoya d'a-

bord en Bulgarie, sur la Volga, puis à Rome, et enfin à Constantinople auprès des Grecs. Les Juifs ne furent pas jugés dignes d'un pareil honneur, parce que la justice de Dieu leur avait enlevé leur pays et le libre exercice de leur service divin.

« Les envoyés parcoururent bien des villes et des pays, et selon les ordres de Wladimir ils étudièrent les différentes religions avec le plus grand soin. De retour enfin à Kiew, et pareils à de riches marchands portant d'immenses trésors de connaissances, Wladimir les chargea de faire un rapport fidèle en présence des plus notables boyards, qui par leur âge et leur intelligence étaient en grande estime. Ils devaient déclarer sur chaque religion, non ce que la renommée leur en avait appris, mais bien ce dont ils s'étaient assurés de leurs propres yeux. Ils s'accordèrent à dire : « Les Bulgares ont un service divin triste et pitoyable, ils sont tous là debout sans ceinture dans un *metschét* (mosquée) vide et dénué de tout ornement. Après avoir fait une révérence ils s'accroupissent à terre et tournent leur visage hébété de côté et d'autre, comme s'ils étaient pris de folie. Leur sotte religion n'inspire au cœur aucune sensation consolante et n'élève nullement l'âme vers Dieu. A Rome, il est vrai, le service divin y est mieux organisé, mais il lui manque l'ordre, le chant harmonieux et la richesse des églises que nous avons vues chez les Grecs. Lorsque nous arrivâmes à Constantinople et que nous eûmes été introduits dans l'église Sainte-Sophie, que Justinien le Grand construisit à la gloire de la sagesse

divine, les vases d'or splendides, les habits précieux, les parfums agréables et l'éclat des cierges allumés, les prières aussi régulières qu'inspirant la dévotion, les chants élevés et harmonieux nous remplirent d'une telle admiration, que nous nous crûmes transportés par une force divine dans les régions éblouissantes du ciel. Nous nous sommes approchés de ces lumières et nous en avons goûté les bienfaits. Seigneur, nous ne pouvons vivre plus longtemps dans nos ténèbres, et nous vous prions, tout au contraire, de nous permettre de devenir citoyens grecs et chrétiens! »..... « Où nous donnera-t-on le baptême ? » leur dit alors Wladimir. Et ils répondirent d'une voix unanime : « Où il vous agréera, seigneur et maître!... »

« Et déjà ses entrailles émues, comme le cerf aux abois, aspiraient aux sources du saint baptême; mais comme il songeait à la supériorité sur les Grecs de ses armes et de celles de ses aïeux, il chercha à dissimuler son projet sous l'apparence d'une entreprise importante, afin que les empereurs et la nation grecque ne considérassent pas cet acte comme une humiliation, et ne pussent s'enorgueillir de ce que les Russes leur aient demandé le baptême. »

L'histoire nous a tous appris comment Wladimir entreprit une nouvelle campagne, à la suite de laquelle il se rendit maître de Théodosie, il envoya un message à Constantinople, épousa la princesse Anne de Grèce et reçut le baptême.

On sait encore que Wladimir, — auquel son peuple donna le surnom de « grand » et l'Église celui de

« saint »,—par le partage de la Russie entre ses douze fils, travaillait secrètement à la souveraineté future de la Mongolie, ce qui interrompit jusqu'à notre époque les expéditions conquérantes de la Russie contre la belle Czargrade (Constantinople).

Mais toutes les misères et les infortunes, que la Russie eut à supporter sous le long et lourd régime d'un pouvoir étranger, s'effacèrent auprès de l'avantage inappréciable de voir surgir un peuple affaibli jusqu'alors par la division et les querelles de race, et s'affranchir du joug tartare.

Ce joug, par un grand hasard, n'avait attaqué ni la religion, ni l'organisation intérieure, ni les usages du pays. Les khans de la Mongolie se contentaient de centraliser l'État, et de recevoir un tribut des princes russes. Ces princes continuaient à gouverner comme autrefois, avec la seule différence qu'ils se trouvaient sous la domination des khans, et que, dans les occasions solennelles et aux yeux du peuple, ils étaient obligés de mettre au jour leur servilité de la façon la plus humiliante.

Les premiers efforts de la Russie vers la liberté, pour s'affranchir du joug tartare, datent de la même époque que la chute de l'empire byzantin.

Tandis que Constantinople succombait après une lutte longue et acharnée (1453) sous les forces des Osmans, une nouvelle ville — d'une extraction obscure — s'élevait au cœur de la Russie, ville appelée à devenir un jour l'héritière de la capitale de l'empire byzantin, et la métropole de l'empire naís-

sant des czars. L'Église grecque, devenue impuissante en sa patrie, relevait son pouvoir en Russie, et Byzance nourrissait en Moscou une vengeresse formidable.

Le vieil esprit de conquête des souverains russes contre Constantinople avait dû nécessairement se calmer, car la Russie, après avoir chassé les Tartares de son territoire, était longtemps encore après trop épuisée à l'intérieur, et l'on n'aurait pas eu alors aussi bon marché de la Turquie, qui ne demandait qu'à se battre, qu'on l'avait eu de la Grèce énervée et dégénérée. Néanmoins la convoitise de la Russie à l'égard de Constantinople était invariablement restée la même. Les nouvelles croyances avaient créé entre la Grèce et la Russie de nouveaux liens d'union, et depuis la souveraineté turque l'Église établie à Byzance portait les yeux vers sa fille qui régnait à Moscou, la regardant comme sa libératrice future.

Après la victoire qu'il remporta sur les Tartares, Joann Wassiljewitsch cherchait à prendre pied sur la mer Noire et dans le Caucase, se conformant en cela au but de toute politique russe, de se rapprocher toujours de la conquête de Constantinople.

Avec le czar Féodor s'éteignit la maison régnante des Rourik. L'élévation de Boriss Godunoff sur le trône des czars, l'apparition du faux Démétrius, et les funestes guerres avec la Pologne furent la source de tant de calamités et de désorganisation en Russie, qu'il lui fallut une main vigoureuse et de longues années pour la sauver d'une perte totale et lui donner le temps de se remettre.

La noblesse et le peuple se livrèrent pour ainsi dire les mains liées à leur propre élu, le czar Michel Romanoff, fils âgé de dix-sept ans du métropolitain Philarète; il convoqua une diète composée de la noblesse, du clergé et de députés des villes qui émirent une législation fondamentale pour l'État. Ces lois levaient les anciennes réserves et assuraient au czar et à tous ses descendants le pouvoir le plus absolu.

L'activité avec laquelle les czars de la maison des Romanoff ont repris les plans russes byzantins, la fermeté et la constance avec lesquelles ils les ont poursuivis jusque de nos jours et les avantages qu'ils y acquirent sont assez connus en général, et seront du reste traités dans un autre chapitre de ce livre.

Mon intention se bornait ici à démontrer, par un coup d'œil rapide jeté sur l'histoire de la Russie, que la domination de Constantinople a depuis mille ans été la pensée qui guidait la Russie dans sa politique extérieure, que cette pensée est passée dans le sang et la chair de son peuple, qu'elle est devenue une pensée nationale, et que les czars n'ont jamais perdu une seule occasion de se rapprocher peu à peu de son accomplissement.

Le but a toujours été le même, les prétextes seuls pour y arriver ont varié selon les circonstances.

Le paganisme, le christianisme et l'islamisme ont servi tour à tour à la politique d'envahissement russe pour atteindre ce but.

Les antiques suzerains païens tenaient à honneur de « suspendre leur écu aux portes de Byzance.... »

Ils marchaient sur Constantinople pour *combattre* les chrétiens et se les rendre tributaires, — et tous les souverains chrétiens de la Russie depuis Pierre le Grand se sont du moins *dirigés* vers Constantinople pour protéger les chrétiens — et exiger d'eux le tribut.

Il est donc évident, et c'est un fait dont convient toute personne en Russie et l'empereur Nicolas lui-même, qu'elle a toujours ambitionné et qu'elle ambitionne encore l'empire ottoman. (Seymour, dans ses *Secrets dévoilés*, rapporte que l'empereur dit qu'il voulait garder pour lui Constantinople — *comme la tête* — et les Dardanelles — *comme le cou* — « du malade, » et que quant aux autres membres, il les diviserait ou leur laisserait le choix d'une vie indépendante.) On ne comprend donc pas comment, après cela, il se trouve encore de braves gens chez nous, qui mettent tout leur sérieux à croire que la tendance russe n'ait d'autre motif et d'autre levier que la protection du christianisme contre l'islamisme.

L'aversion qu'éprouve tout bon croyant moscovite pour les chrétiens d'autres communions est plus forte même que pour les Turcs; et les différentes proclamations russes qui nomment tous les peuples de l'Occident « des païens » devraient avoir ouvert les yeux de ceux que leur propre expérience ou des descriptions de voyage dignes de foi n'ont pas suffisamment instruits. Je veux en outre citer un exemple dont j'ai été le témoin oculaire, et l'on verra ce que l'on doit penser de la protection russe à l'égard de l'Église chrétienne.

CHAPITRE II.

La Russie protectrice du christianisme.

J'assistais le 1er janvier 1845, à Tiflis, à un événement étrange : la rue principale de la ville, qui mène à la porte dans la direction de Gori, regorgeait d'une foule immense. Des Cosaques et des employés de la police poussaient devant eux un certain nombre de moines à barbe grisonnante de l'ordre des capucins, qui, sur des ordres supérieurs, devaient être chassés, disait-on, de la ville et même au delà de la frontière.

La commune catholique romaine de Tiflis tout entière accompagnait les expulsés en faisant entendre des gémissements et témoignant de sa désolation. Une foule de Géorgiens, d'Iméréthiens et d'Arméniens terminait le cortége.

Mes lecteurs, après ce préambule, seront peut-être tout aussi curieux que je le fus alors moi-même de connaître le délit commis par les capucins, pour être ainsi forcés de quitter subitement la ville et le pays en présence de la population et à l'époque du nouvel

an. Tous les actes concernant cette affaire me sont passés sous les yeux ; j'en extrais les faits principaux dans ce qui va suivre.

Il existait à Tiflis et à Koutais depuis 1661, sous la protection particulière du roi de Géorgie, une mission de la congrégation *De propaganda fide*. Tiflis était le siége du préfet de la mission, et le clergé catholique des autres villes transcaucasiennes lui était subordonné.

Le nombre des catholiques romains établis dans le pays avait du reste toujours été comparativement fort minime, et les tentatives de conversion des capucins ne s'étendaient qu'aux populations païennes ou mahométanes des montagnes. Il n'y avait pas à songer à faire de la propagande avec les Géorgiens et les Arméniens, qui depuis quinze cents ans avaient leur église chrétienne.

La mission néanmoins était fort aimée des habitants, et les capucins, qui comptaient toujours quelques médecins parmi eux, avaient non-seulement fondé une pharmacie, mais ils donnaient encore, sans différence de religion, gratuitement leurs soins aux malades; ils étaient en outre plus miséricordieux, plus actifs et plus intelligents que les prêtres géorgiens et arméniens, aussi indolents que gourmés de leur religion.

Lorsqu'au commencement de ce siècle la Géorgie tomba au pouvoir de la Russie, on renouvela et l'on confirma aux capucins les droits et libertés qui leur avaient été accordés jusqu'alors. L'empereur Alexan-

dre, dans son manifeste rendu au peuple géorgien le 12 septembre 1801, dit positivement : « qu'un chacun demeure en la jouissance de ses biens, des prérogatives de son état et du libre exercice de sa religion. »

Mais le gouvernement russe regretta bientôt d'avoir confirmé de nouveau les anciens priviléges de la mission catholique, qui exemptaient celle-ci de ses devoirs comme sujette.

L'activité des capucins fut mal vue, et l'on trouva déjà maintes fois occasion de la blâmer dans le cours des années suivantes.

Ce fut encore à l'époque où le général Tzitzianoff avait le commandement supérieur dans le Caucase, que la proposition de se détacher de Rome et d'entrer dans l'union des sujets russes fut adressée pour la première fois à la mission. Elle se refusa naturellement d'acquiescer à cette demande ; alors Tzitzianoff engagea le gouvernement à faire venir de jeunes moines de l'ordre des capucins, et à éloigner ensuite les missionnaires. Le gouvernement avait en ce moment de plus graves soucis : l'affaire en resta là, et ne fut reprise qu'à l'époque où le général Yermoloff fut investi du gouvernement des États du Caucase. Yermoloff, quoique ardent russophile, se prononça en cette circonstance en faveur des capucins, dès qu'il eut pris une connaissance approfondie de leurs droits, et que de minutieux renseignements lui eurent fait connaître les bienfaits de leur présence.

Il démontra dans son adresse à la régence que, depuis plus d'un siècle et demi que datait l'existence de la

mission, elle n'avait donné aucun sujet de mécontentement et n'avait jamais manqué aux lois de l'État; qu'au contraire elle s'était rendue utile à celui-ci en plus d'une circonstance. Elle avait fait construire des églises et des écoles, les pauvres recevaient d'elle des soins gratuits, elle faisait d'abondantes aumônes et amenait les païens à la conversion; en un mot, sa conduite ne laissait rien à souhaiter comme ordre chrétien. Il serait injuste d'exiger de ces religieux la renonciation à leur autorité ecclésiastique, condition qu'ils ne pourraient remplir qu'en devenant parjures....

Les choses en demeurèrent encore une fois là, jusqu'au jour où le gouvernement rendit un oukase par lequel le préfet catholique romain fut subordonné au consistoire du pays catholique arménien, soumis lui-même au pouvoir russe. Une loi spéciale parut ensuite qui ordonnait à tout prêtre de la mission nouvellement arrivé de prêter serment de fidélité à l'empereur, pour le temps de son séjour sur le territoire russe, et de déclarer en même temps par écrit qu'il n'appartenait point à l'ordre des jésuites. Pareille déclaration avait toujours été exigée de chaque prêtre attaché aux catholiques d'origine arménienne dispersés en Transcaucasie.

(On n'ignore pas sans doute qu'au milieu du XIVe siècle, une église et un couvent furent élevés à Maragha, dans l'Arménie du Nord, par l'entremise de l'évêque romain Bartholomée, de l'ordre des moines prédicateurs. Un grand nombre d'Arméniens avaient

déserté leur Église reposant sur la foi de Nicaï, pour entrer dans le giron du siége catholique romain.)

La dépendance de Rome des catholiques arméniens était un sujet d'irritation pour le gouvernement russe. Il offrit en conséquence à ceux qui embrasseraient la foi russe de grands avantages et de fortes récompenses, et il favorisa aussi la tendance d'individus qui prenaient à tâche d'aigrir les rapports avec Rome ou de les rompre même tout à fait.

Ces dispositions éveillèrent naturellement des dissidences de partis au sein de l'Église ; de là des désordres qui devaient amener enfin une rupture totale.

A la suite de la conquête du pachalik d'Akâltsiké par les Russes, le général Paskjéwitsch nomma pour vicaire un prêtre de la foi catholique arménienne, et subordonna celui-ci, dans les affaires ecclésiastiques, au préfet catholique romain de Tiflis.

L'archevêque de Constantinople, qui avait intérêt à conserver son influence sur l'Église arménienne d'Akâltsiké, confirma cette nomination, et conféra une partie de ses droits archiépiscopaux au préfet de la mission catholique à Tiflis.

Akâltsiké se trouvait encore sous la domination ottomane, lorsqu'un prêtre arménien, du nom de Paul Schachgoullian, fut appelé à la dignité de vicaire *ad hoc*.

Schachgoullian, élevé à Rome au collége de la Congrégation, s'était signalé de bonne heure par de brillantes qualités, mais surtout par une ambition sans bornes et par son esprit d'intrigue.

Il s'attira dans cette charge de dures pénalités, pour avoir enfreint à plusieurs reprises les lois de l'Église, et pour désobéissance envers l'archevêque de Constantinople. Comme il semblait incorrigible, il fut en dernier lieu dépouillé de toutes ses dignités ecclésiastiques, et envoyé à Tiflis au couvent de la mission avec un emploi subalterne.

Il y resta dix années, et sut mettre ce laps de temps si bien à profit pour se concilier les faveurs du préfet d'alors, le père Filippo, que celui-ci s'intéressa vivement à lui et obtint sa grâce, et plus tard sa réinstallation à son ancien poste.

A peine rétabli dans ses ordres et dignités, Schachgoullian n'ambitionna rien moins que de s'élever à l'épiscopat des catholiques arméniens.

Mais comme il ne pouvait espérer l'agrément du Saint-Père, il chercha à déterminer ses frères en religion à se séparer de l'Église de Rome. Il attaqua ouvertement en chaire l'autorité du pape, et sa parole éloquente lui gagna des partisans aussi bien parmi le clergé que parmi le reste de la population.

Est-il vrai que Schachgoullian, comme on le prétendait alors à Tiflis, fut encouragé secrètement par le gouvernement russe dans ses idées ambitieuses ? C'est ce que nous nous abstiendrons de juger ; mais il est certain qu'on usa d'indulgence à son égard. Eût-on souffert sans cela la conduite qu'il tint si ouvertement à Akâltsiké ?

Le nouveau préfet de Tiflis, le père Damian, moins tolérant que son prédécesseur, jugea les actes de

Schachgoullian sans ménagement et le démit de sa charge de vicaire *ad hoc*, en lui substituant le père Bonaventura, catholique romain d'une foi éprouvée.

Schachgoullian se refusa d'obéir aux ordres du préfet. Il se maintint opiniâtrement en son poste, prêcha publiquement la révolte et la poussa si loin qu'il adressa au gouvernement russe une plainte par écrit, signée de quinze prêtres arméniens. Celle-ci renfermait une foule d'accusations contre le préfet de Tiflis.

Le commandant en chef actuel du Caucase, le général Neidhardt, instruisit une enquête qui prouva que toutes ces accusations étaient sans fondement. Schachgoullian, au contraire, fut convaincu de désobéissance envers son autorité ecclésiastique, ainsi que d'usurpation d'une dignité à laquelle il n'avait aucun droit; et enfin de l'excitation à la rébellion de la commune catholique contre le clergé romain. Il fut démis de sa charge et on l'évinça d'Akâltsiké.

Le général Neidhardt, dont le nom est devenu proverbial en Russie pour son amour de la justice (vertu rare en ce pays), était d'autant moins partial en son jugement, qu'il n'appartenait ni à la secte russe-grecque, ni à l'Église catholique romaine.

On avait d'autres projets à Saint-Pétersbourg. Schachgoullian connaissait les dispositions qui y régnaient ainsi que le but que poursuivait le gouvernement. Il ne se laissa nullement déconcerter par la conduite du général Neidhardt. Il promit au ministre Perowsky d'amener peu à peu tous les catholiques

arméniens du Caucase à embrasser la foi russe, à la double condition, de la part du gouvernement, de le reconnaître comme autorité supérieure de ses coreligionnaires, et d'éloigner à tout prix du pays la mission catholique romaine, qui mettait obstacle à l'exécution de ses vues. Lorsque Schachgoullian émettait ces propositions, un serment le liait déjà aux autorités russes, car il avait déclaré par écrit que, vu son grand âge (il avait alors soixante-dix ans), sous aucun prétexte il ne se mêlerait des affaires de l'Église du pays.

Cela n'empêcha nullement aussi le gouvernement russe d'accepter ses conditions. Schachgoullian vint à bout de tout ce qu'il s'était proposé, et l'homme condamné au tribunal séculier comme au tribunal ecclésiastique et deux fois reconnu coupable, le prêtre démis de toutes dignités, reçut la sanction impériale à sa nomination de chef de la commune catholique arménienne ; tandis que d'autre part et peu de temps après le général Neidhardt tombait en disgrâce et était rappelé de son poste important.

La mission de Rome à Tiflis reçut ensuite l'ordre de prêter sans réserve serment comme sujette de la Russie, ou de quitter immédiatement le pays.

Les missionnaires répondirent ne pouvoir prêter ce serment sans l'autorisation de leur supérieur, et demandèrent instamment qu'on leur accordât le temps et la permission de réclamer cette autorisation.

A quoi le ministre Perowsky leur répondit que ce qui se passait en Russie n'exigeait nullement

une autorisation en dehors de la Russie! C'était la volonté de Sa Majesté l'Empereur, que toutes relations immédiates du clergé fixé en Russie eussent à cesser avec le siége apostolique; quiconque désobéirait à cette volonté aurait à quitter sur-le-champ le territoire.

Le gouverneur chargé de communiquer cet ordre au préfet prit sur lui d'adresser à Saint-Pétersbourg quelques observations. « La commune catholique romaine du Caucase, si l'on éloignait les missionnaires, resterait sans pasteurs, parce que les quelques prêtres catholiques d'origine polonaise ne comprenaient pas la langue du pays. En outre un homme condamné précédemment pour plusieurs délits rendus publics, et livré au mépris général de la population, tel que le prêtre Schachgoullian, ne pouvait rester plus longtemps à la tête du clergé arménien, honteux lui-même d'une semblable autorité. »

La réponse fut brève, en voici la teneur : Les missionnaires auront à quitter le pays immédiatement, le gouvernement enverra des pasteurs de Russie, et le prêtre Schachgoullian, que Sa Majesté honore d'une bienveillance particulière, est maintenu à son poste.

Cependant l'hiver survint et fit irruption avec une intensité si inaccoutumée en Géorgie, que les plus vieux habitants ne se rappelaient jamais avoir ressenti un pareil froid ni vu de semblables rafales de neige.

Les routes d'ordinaire mauvaises de Tiflis à Redoute-Kalé par Gori et Koutaïs étaient impraticables en voi-

ture et praticables seulement à cheval après d'immenses obstacles et les plus grands dangers. A cela venait se joindre—à part les difficultés générales du voyage par mer en hiver—surtout encore la difficulté particulière de trouver un embarquement pour traverser la mer Noire; parce qu'à cette époque il n'y avait aucune navigation régulière établie, et l'on dépendait tout à fait du bon vouloir des conducteurs de barques grecs, pirates invalides qui se faisaient payer chaque coup d'aviron d'une pièce d'or.

En vue d'empêchements aussi grands, le gouverneur crut pouvoir intercéder auprès de la régence et appuyer la requête des missionnaires de leur permettre d'attendre à Tiflis le retour du printemps. Mais, avec une promptitude digne de meilleurs desseins, l'ordre de faire transporter les missionnaires au delà de la frontière arriva de Saint-Pétersbourg; et si le voyage sur la mer Noire leur paraissait trop dangereux l'hiver, ils n'avaient qu'à prendre la route de terre à Trébizonde par Alexandropol.

Il n'y avait plus à reculer devant des explications aussi précises; le gouverneur, malgré son humanité, ne pouvait s'opposer à ce qu'il ne pouvait empêcher, et c'est ainsi qu'eut lieu de Tiflis, à l'époque du nouvel an 1845, l'expulsion des missionnaires de Rome.

La voix manqua aux capucins en disant la messe pour la dernière fois dans l'église où leurs frères célébraient le service divin depuis deux siècles. L'affluence et l'intérêt de la population sont indescriptibles. Tous voulaient les voir une fois encore, leur

serrer les mains à leur adieu. Les grand'-mères étaient portées à l'église par leurs petits-enfants, de pauvres vieillards se traînaient sur leurs béquilles, aucun œil ne resta sec... Je tairai les déboires et les durs traitements que les missionnaires expulsés eurent encore à supporter jusqu'au moment où ils eurent franchi la frontière. Ils allèrent chercher protection auprès des Turcs contre les chrétiens.

J'ai tracé le récit de cet événement avec quelque détail, parce que j'en fus le témoin, et que chaque mot avancé peut être justifié par les copies des pièces relatives à cette affaire en ma possession. La description authentique de ce fait particulier donne la mesure la plus certaine pour juger d'autres faits semblables, et Dieu sait s'il en manque en Russie !

Dans mes excursions au Caucase, je rencontrai des communes entières de chrétiens de confession grecque chassés de l'intérieur de la Russie vers l'Asie. Leur seul crime venait de ce qu'ils professaient « les vieilles croyances, » c'est-à-dire qu'ils gardaient la foi de leurs pères, et ne voulaient reconnaître quant à la fidélité dans la personne du czar que leur seigneur et maître séculier, mais non leur *patriarche*.

En 1844, une troupe de ces chrétiens chassés à cause de leur croyance s'arrêta aux portes de Tiflis, à leur passage vers les steppes inhospitaliers. Je sortis

de la ville pour les voir, et je n'oublierai de ma vie ce spectacle.

Assis au milieu des chariots et des tentes, entourés de leurs femmes et de leurs enfants, au bord du Kour, ils pleuraient comme autrefois les Juifs sur les rives de l'Euphrate, en songeant à la patrie qu'ils abandonnaient.

Ici une mère pressait son nourrisson contre sa poitrine, là une autre balançait le sien dans ses bras pour arrêter ses cris; autour des feux du camp, qui se reflétaient dans l'onde trouble du Kyros, les femmes préparaient leur nourriture et les vieillards venaient réchauffer leurs membres engourdis, car la soirée était fraîche.

Une grande foule était accourue de Tiflis, avide de ce nouveau spectacle d'émigration ; elle distribuait des vivres et des boissons à ces pauvres gens. Le tableau était varié, mais il portait à la mélancolie; le charme du pittoresque tombait sous l'impression du malheur.

Et une fois encore, qu'avaient fait ces pauvres malheureux pour être arrachés au sol natal et exilés dans des landes incultes?

On leur faisait un crime d'être restés fidèles à la foi de leurs pères, et de s'être refusés à reconnaître en la personne du czar un patriarche et une autorité *spirituelle;* et pourquoi? c'est qu'ils savaient trop bien comment les czars sont parvenus à cette dignité ecclésiastique. Ceux de nos lecteurs qui l'ignorent en seront instruits par les quelques explications qui vont suivre.

La Russie, déjà à la fin du XVIe siècle, s'était émancipée de l'Église mère grecque, et avait fondé une Église « russo-grecque » avec un archevêque métropolitain, dont le ressort était tout à fait en dehors du patriarche de Constantinople. Le pouvoir de l'Église byzantine (trop souvent exalté par d'ignorants historiens), quoique l'ombre perpétuelle de sa sœur l'Église romaine, semblait néanmoins aux czars, qui ne voulaient en elle qu'un instrument de police, toujours trop indépendant encore et trop étendu.

Pierre le Grand qui, il faut le dire à sa louange, ne professait pas un culte particulier pour la communion grecque ni pour ses serviteurs, profita en l'année 1700 de la mort du patriarche Adrien, pour laisser à tout jamais le siége patriarcal vacant en Russie. Un exarque à la tête du collége épiscopal fut chargé des affaires. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette direction provisoire; on n'avait jamais agi autrement en pareille circonstance jusqu'au jour de l'élection d'un nouveau patriarche; mais ce qui avait lieu de surprendre, c'était que cette direction provisoire se prolongeât indéfiniment, et que lorsque le clergé, après une vaine attente de vingt années, demandait à grands cris cette élection, Pierre jetât son épée sur la table et s'écriât : « Voilà votre patriarche ! »

A partir de ce jour, l'Eglise fut en Russie l'officieuse servante de l'État. La dignité patriarcale fut réunie à celle des czars, et l'empereur Pierre Ier qui s'était essayé en toutes choses, comme charpentier, comme serrurier, comme dentiste, comme marin, comme

militaire et même comme tailleur, ne put résister au désir de jouer plusieurs fois en public le rôle de patriarche. Cette scène tragi-comique se renouvela plus tard sous l'empereur Paul, qui parut à son couronnement avec un costume moitié clérical, moitié guerrier, et donna lieu aux plus étranges interprétations par cette réunion des pouvoirs séculiers et spirituels en Russie.

Il suffit de rappeler quelques noms pour envisager la situation sous son juste point de vue : Catherine Ire, ancienne femme d'un trompette de la Livonie; Anne Joannowna, avec tous les souvenirs qui se rattachent à son amant, l'écuyer Byron, fait duc de Courlande; Élisabeth, fille de Pierre le Grand, qui déjà, lorsqu'elle était grande-duchesse choisissait de préférence ses nombreux amants parmi les grenadiers de la garde, et comme impératrice s'adonnait tellement à l'usage des liqueurs fortes, qu'elle n'avait pas un moment lucide pendant l'espace de semaines entières; enfin Catherine II, princesse d'Anhalt-Zerbst, dont il est inutile de nier les qualités éminentes comme régente pour soulever néanmoins à l'esprit quelque doute sur sa vocation religieuse, — qu'on se représente donc ces femmes patriarches, et jugez s'il est vraiment étonnant de rencontrer en Russie bien de bons et fidèles croyants qui infirment la sainteté d'un semblable patriarcat....

Aucune religion n'a engendré autant de sectes que l'Église byzantine russe. L'histoire de ces sectes forme la partie la plus intéressante et la plus instructive

de celle de la Russie, et l'une ne se comprend bien qu'à l'aide de l'autre [1].

L'église byzantine russe, excepté les sectes surgies de son sein, n'a donné aucun témoignage de son existence. Ces sectes ont été pendant longtemps en Russie l'unique salut de l'activité scientifique; mais les traitements inouïs de cruauté dont usait l'Église souveraine à l'égard de ces sectaires en forcèrent des milliers à l'émigration (ils se fixèrent en Turquie), et poussèrent le reste à un tel fanatisme, qu'ils se donnaient en masse la mort volontairement. Ils s'enfermaient par centaines dans une grange, y mettaient le feu et expiraient au milieu des flammes en récitant des chants et des prières. De semblables faits ne sont pas rares encore aujourd'hui en Russie, et en général il se passe ici des choses dont nos russophiles ne se sont jamais fait idée.

Le caractère chevaleresque de l'empereur Alexandre, et plus encore l'extérieur imposant et les grandes qualités dont on ne peut nier que soit doué son successeur Nicolas, ont ébloui plus d'un œil, égaré plus d'un jugement. Faites aussi la part de la distribution adroite d'ordres, de tabatières, de bagues en brillants, d'impériales et d'autres faveurs du monarque, et vous saurez pourquoi l'état des affaires en Russie apparaît

[1] Nous recommandons à ceux qui voudraient prendre à ce sujet de plus amples connaissances l'ouvrage important du comte Krasinki : *The Religions History of the Slavonic Nations*. L'on trouvera en outre dans les *Études sur la Russie*, par Haxthausen, de riches matériaux.

sous un jour plus favorable que la vérité ne le comporte.

Nous ne voulons pas dire par là que la préférence qui règne dans certains cercles pour la Russie soit achetée pour cela : non,—comme nous l'avons déjà fait observer, — il existe beaucoup d'honnêtes gens pour lesquels la Russie représente l'asile du christianisme et le foyer de l'ordre pour tous les États. Ils croient sérieusement que l'empereur dans sa croisade contre les Turcs ne fait la guerre qu'au profit et pour le salut de l'Église chrétienne ; ils sont bien loin de s'imaginer que ce souverain ait d'autres projets, tels qu'un envahissement de territoire, agrandissement de son influence politique, etc.

La Russie prétexta pour cause première de la guerre son mécontentement de l'issue du différend ayant rapport « aux lieux saints, » dont les peuples chrétiens de l'Occident s'étaient jadis disputé la possession avec les infidèles pendant des siècles entiers. L'ancien zèle religieux s'est éteint depuis en Occident ; le Russe seul, bon croyant, a l'âme assez élevée et assez exaltée pour tirer l'épée en faveur de la foi...

La Russie, on le sait, souleva la première cette cause qui alluma la guerre actuelle, en mettant à profit cette question particulière « des lieux saints » pour régler en général sa position vis-à-vis de la Turquie.

Nous verrons dans le chapitre suivant quelle est la valeur de cette querelle à propos des lieux saints.

CHAPITRE III.

La question des lieux saints.

On entend par « saints lieux » les églises en Palestine, construites à l'endroit où se passèrent les plus remarquables incidents de la vie de notre Rédempteur [1].

Ces lieux saints et églises sont au nombre de douze :

1° L'église de l'Annonciation, à Nazareth ;

2° L'église de la Nativité de Jésus-Christ, à Bethléem ;

3° L'église de la Samaritaine, à Sichem ;

4° L'église où Jésus-Christ changea l'eau en vin, à Cana ;

5° L'église où saint Pierre reçut du Sauveur ses pouvoirs, à Tiberiade ;

6° L'église de la Présentation, à Jérusalem ;

7° L'église de la Flagellation, ibidem ;

[1] Comp. *Solution nouvelle de la question des saints lieux*, par M. l'abbé Michon. Paris, 1859.

8° L'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem;

9° L'église des Apôtres, ibidem;

10° L'église de l'Ascension de Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers, idem ;

11° L'église du Tombeau de la sainte Vierge, à Gethsémani ;

12° La grotte de la Passion, de même à Gethsémani.

L'une de ces douze églises (celle qui fut construite par sainte Hélène à Sichem) a été entièrement détruite; trois servent aux Turcs comme lieux de prières ; quatre sont la propriété particulière des catholiques romains; une appartient exclusivement aux Grecs, et les trois autres enfin sont la possession commune des différentes confessions du christianisme : les Romains, les Grecs, les Arméniens, les Syriens, les Coptes et les Abyssiniens.

C'est à ces trois églises, celle du Saint-Sépulcre, la grande église à Bethléem et celle du Tombeau de la sainte Vierge que se rattache la question des « saints lieux. »

Chacune de ces trois églises renferme divers sanctuaires, que s'attribuent comme propriété particulière les adeptes des différentes communions. Mais comme il n'existe à ce sujet aucuns statuts écrits, où le droit de chacun commence et où il finit, les sanctuaires ont toujours été la pomme de discorde et le prétexte de continuelles querelles entre les Grecs et les Romains, querelles qui souvent dégénéraient en scènes des plus brutales et même en voies de fait.

Il n'y a pas de touriste ayant visité Jérusalem qui ne rapporte le récit de batailles entre les moines latins et les moines grecs. L'administration turque avait pour mission de vider les querelles de ces singuliers chrétiens, et de maintenir l'ordre aux lieux du saint sépulcre. Les grandes puissances chrétiennes se contentaient ensuite d'utiliser ces puériles disputes des « saints lieux », pour en faire l'objet de démarches diplomatiques avec la Porte, et augmenter leur influence en Turquie de tous les avantages qu'elles en avaient conquis de la sorte.

La Russie déployait toujours en ces circonstances l'activité et la fermeté la plus grande, et acquérait par là une prépondérance effective, qui avait encore plus d'importance à cause du nombre prédominant de chrétiens grecs en Turquie ; tandis que les droits des Latins, représentants de la France, étaient sans contredit les plus directs.

Les anciens pactes avec la France, qui se considère comme héritière du royaume de Jérusalem, ont été récapitulés en leur ensemble dans le plus récent traité, celui de 1740 ; il forme encore à présent la base des rapports entre la France et la Porte Ottomane.

Ce pacte reconnaît aux Latins le droit de propriété des « saints lieux » dedans et autour de Jérusalem, qui s'est toujours trouvée entre leurs mains de toute antiquité, sans toutefois mentionner les lieux saints.

L'Église *grecque* ne possède aucun *contrat* semblable qui concerne spécialement les « saints lieux ». Il

existe cependant au sujet des deux Églises une foule de *firmans*, mais ce ne sont que les dispositions partiales et révocables du sultan.

Remontons maintenant à l'origine mesquine de la nouvelle querelle entre Grecs et Latins.

Depuis des siècles une étoile d'argent était suspendue à la voûte de la grotte où naquit Jésus-Christ. La disparition subite de l'étoile (qui eut lieu le 1er novembre 1847) fut pour les moines grecs et les moines latins une nouvelle occasion d'exercer entre eux leur humeur belliqueuse.

La grotte divisée en deux sanctuaires était la propriété commune des deux partis. La place où naquit Jésus-Christ était échue en partage aux Grecs, et celle du râtelier qui lui avait tenu lieu de berceau aux Latins.

Ceux-ci prétendaient que les Grecs avaient soustrait l'étoile d'argent de la grotte, ceux-là accusaient les Latins du vol.

Les Latins prouvèrent par d'antiques documents que l'étoile était leur propriété absolue, et il s'ensuivait qu'ils ne pouvaient être les voleurs, attendu que personne n'a coutume de se frustrer soi-même; l'étoile avait en outre disparu au moment où les Grecs seuls se trouvaient dans le sanctuaire.

Moins les Grecs avaient de bonnes raisons à donner pour leur justification, et plus ils élevaient la gamme de leurs accusations. La querelle prit un caractère de violence et d'animosité tel que le gouvernement ottoman dut enfin s'interposer. Il s'offrit, pour satisfaire les

deux partis, à remplacer aux frais de l'État l'étoile soustraite; mais cette offre n'eut l'agrément ni des Latins ni des Grecs. Ils s'étaient disputé à propos de l'accusation du vol, ils se disputaient maintenant encore le droit d'offrir une nouvelle étoile.

Un autre fait de semblable nature mit le comble à la confusion : la coupole de l'église du Saint-Sépulcre menaçait ruine, et nécessitait une prompte restauration. Jusqu'alors les Latins s'étaient chargés de ces sortes de réparations, et en avaient acquitté les frais; seulement, la dernière fois, après un incendie (12 octobre 1808), la reconstruction avait eu lieu aux dépens des Grecs. On les avait accusés d'avoir mis le feu volontairement à l'instigation de la Russie, afin d'établir ses droits de propriété par la restauration immédiate du bâtiment.

On convint que l'incendie avait été mis avec intention, mais les Grecs en rejetèrent la faute entière sur les Arméniens.

Aujourd'hui, quarante années se sont écoulées depuis cet incendie, la coupole exigeait de nouvelles réparations. Les Grecs—on pouvait cette fois le leur prouver avec certitude—étaient les propres auteurs des dégâts, qui avaient pour but de rendre nécessaires quelques restaurations, dont le soin leur revenait par le cas précédent. Mais les Latins s'y opposèrent, soutenus par la France, qui demandait qu'à la nouvelle reconstruction les inscriptions *grecques* eussent à être remplacées par les inscriptions *latines* qui s'y trouvaient primitivement.

Le gouvernement ottoman s'offrit encore à faire rétablir la coupole à *ses* frais. D'abord le ministère de Louis-Philippe vit dans cette proposition une humiliation pour l'Église et une offense pour les grandes puissances chrétiennes. Il finit néanmoins par accepter l'offre, à la condition que les inscriptions latines seraient apposées. Les Grecs, protégés par la Russie, accueillirent aussi la proposition de la Turquie, mais à la condition que les *inscriptions grecques seules* revêtiraient la coupole.

L'année tumultueuse de 1848 survint sur ces entrefaites; la monarchie française s'écroula, et le gouvernement révolutionnaire s'occupa bien moins encore des « saints lieux » que celui de Louis-Philippe, qui cependant avait adressé plusieurs fois à la Porte des représentations catégoriques pour le maintien des droits de l'Église latine, mais n'avait jamais assez tenu à ce qu'elle remplît ponctuellement ses engagements.

Louis-Napoléon, comme président de la république française, en redoublant d'énergie chercha à réparer les fautes commises par le roi-citoyen. Il réclama définitivement la restitution des sanctuaires usurpés par les Grecs, et invita par une circulaire toutes les puissances chrétiennes à faire cause commune avec la France.

Cette démarche produisit une grande effervescence parmi les Grecs, et la Porte fit observer à la France que sa conduite alimenterait les haines religieuses, et rendrait la question de plus en plus difficile et embarrassante.

Le général Aupick, ambassadeur de France à Constantinople, fut chargé de sonder le terrain et de soumettre un rapport exact. L'ambassadeur lui-même, peu au fait de l'affaire, écouta les conseils de personnes compétentes, mais passionnées catholiques. La conséquence fut que l'on considéra en France la question comme facile à résoudre, et que la Porte fut invitée à se prononcer catégoriquement : *si elle reconnaissait le traité de* 1740, *oui ou non ?*

La réponse fut naturellement affirmative ; la France alors réclama la nomination d'une commission mixte par les deux intéressées au traité de 1740 : la Porte choisit, outre le drogman du divan, Emir-Effendi, le logothète du patriarche grec, Aristarchi.

Cette commission avait d'abord à examiner les prétentions des Latins à chacun des « saints lieux ». Le traité de 1740 ne contenait rien là-dessus. Ils avaient cependant des firmans entre les mains, plus anciens que le traité lui-même, ils pouvaient prouver que *la grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre, la grande église de Bethléem*, *le tombeau de la sainte Vierge et une partie du jardin autour de l'église de Bethléem* étaient leur propriété.

Les Grecs, eux aussi, exhibèrent des firmans qui leur allouaient les mêmes localités, mais ces firmans étaient plus anciens que ceux des Latins, ou plus récents que le traité de 1740. Les Latins prétendirent que les firmans plus anciens étaient annulés par les plus nouveaux qui leur avaient été accordés, et que

les *nouveaux depuis le traité* ne pouvaient être opposés à celui-ci, parce qu'un traité qui a force de loi a naturellement plus de valeur qu'un décret particulier et révocable.

Les choses en étaient là lorsque la Russie intervint en sa qualité de protectrice de l'Église grecque, non par la voie ordinaire, mais en adressant une lettre de l'*empereur au sultan*.

Depuis plusieurs années déjà l'on avait adopté cette forme de préférence, dans le but, ainsi qu'on le prétend en Turquie, *de considérer toute réponse négative comme une injure personnelle à l'empereur* [1].

La missive de l'empereur exigeait le maintien absolu des priviléges et immunités de l'Église grecque, et adressait au ministre turc, en termes fort durs, le reproche d'avoir reconnu le traité de 1740 avec la France, parce que cette reconnaissance pouvait amener le changement du *statu quo*.

La Porte se trouvait entre deux feux. Elle ne pouvait et ne voulait nullement changer le traité de 1740, sur lequel reposaient ses relations internationales avec la France. Elle ne vit rien de mieux à faire que de dissoudre la commission mixte, mesure qui déplut au gouvernement français, pour en nommer ensuite une autre, composée toute d'oulémas ou d'employés turcs, afin que la question fût l'objet de l'examen le plus impartial.

[1] C'est l'opinion d'un membre du divan, dans un traité turc sur la question des lieux saints.

Mais la Russie, tout en faisant un reproche à la Porte du traité de 1740, proposa au gouvernement français de s'arranger directement avec elle ; l'on obligerait bien ensuite en commun la Porte à accepter les résolutions prises.

Cette démarche secrète n'avait d'autre but que d'amener la France à reconnaître bientôt ensuite ses prétentions au protectorat des sujets grecs.

La France rejeta la proposition *et en fit part à la Turquie*. Avant que les travaux de la commission fussent mis en train, la Porte engagea les deux puissances à s'entendre pour que tous les sanctuaires appartenant exclusivement à l'une d'elles *devinssent la propriété commune des deux*. Ce projet ne fut pas mieux accueilli. La France en proposa un autre comme terme moyen; il eut le même sort. C'est alors que la commission entama ses travaux. Il en résulta un rapport fort détaillé et très-scientifique, dont voici en peu de mots le résumé :

La *grande* coupole, consacrée également chez les deux partis comme lieu saint dans l'église du Saint-Sépulcre, est en commun.

La *petite* coupole appartient aux Grecs.

Le tombeau de la sainte Vierge est en commun (auparavant les Latins en étaient exclus, les Arméniens et les mahométans au contraire y étaient admis) ; mais les Latins après chaque service divin devaient enlever les ornements de leur culte.

La grande église de Bethléem est aux Grecs. Néanmoins, comme la crèche de Jésus-Christ se trouve

sous l'autel en commun avec tous les autres cultes, et comme la nef sert de passage pour y arriver, les Latins auront droit à deux clefs de l'autel et à une de l'église, mesure qui ne portera nullement préjudice quant à la propriété de celle-ci.

Les deux jardins autour de l'Église demeurent en commun, et le *statu quo* est maintenu pour les autres sanctuaires.

Ces propositions eurent l'agrément de la Porte, et furent soumises tant à l'ambassade de France qu'à celle de Russie. Le sultan fit en outre part à l'empereur de son résultat dans une lettre particulière. Par là, la Russie obtenait un gage tout nouveau : une notification semi-officielle des dispositions concernant les saints lieux. Elle alla plus loin cependant, et réclama à ce sujet un firman. Malgré les efforts de la France pour entraver cette demande, le firman fut accordé, et le vice-chancelier du divan, Asif-Bey, partit pour Jérusalem porteur de cet écrit, qui auparavant avait été communiqué aux ambassades française et russe.

La Russie, encouragée par ce résultat, redoubla d'exigences, et contesta aux Latins le droit de possession d'une clef de la grande église de Bethléem. La Porte tint cependant sa promesse; nous verrons plus tard toutes les difficultés qu'elle eut à surmonter pour la maintenir.

Pour calmer en quelque sorte la France, qui protestait contre ce firman tout en faveur des Grecs, le patriarche grec à Constantinople, d'accord avec le

gouvernement ottoman, promit à l'ambassadeur de France, M. le marquis de Lavalette, d'éviter la lecture solennelle du firman à Jérusalem.

Aussi la surprise et l'embarras d'Asif-Bey furent-ils à son comble, lorsque le consul russe de Jérusalem réclama la lecture publique du firman. Un pareil acte public c'était livrer à un mépris si manifeste les ordonnances de la Porte, qu'Asif-Bey ne voulut point y donner son assentiment avant d'y avoir été autorisé par son gouvernement. Il fit son rapport à Constantinople au ministre des affaires étrangères, et le consul russe à Jérusalem agit de même à l'égard du chargé d'affaires impérial auprès de la Porte. Celui-ci évita de s'adresser au ministère des affaires étrangères, et représenta directement au grand vizir Méhmed-Ali-Pacha, gendre du sultan, que le refus de la lecture publique du firman était une offense pour la personne de l'empereur. Il ne lui parlait pas à lui en qualité de grand vizir, mais comme au gendre du sultan, attendu qu'il était ici question d'un crime de *lèse-majesté.*

La Porte céda alors, malgré la promesse faite à la France, et Asif-Bey reçut l'ordre de lire publiquement le firman avec les formalités d'usage, c'est-à-dire devant le grand conseil de Jérusalem, en présence du gouverneur, du cadi et d'un certain nombre de membres des différentes communions religieuses.

Voilà quelle fut la marche des événements dans toute leur vérité. La circulaire *Nesselrode* prétend à tort qu'il ait été parlé de restrictions.

Mais la France protesta contre ce qui se passait, et demanda satisfaction de l'humiliation qu'on lui faisait subir.

Asif-Bey, à la remise des clefs, eut à soutenir une nouvelle discussion avec le clergé grec; celui-ci ne voulait pas que les Latins eussent la clef de l'entrée principale du temple, mais seulement celle d'une petite porte latérale. Encore une fois des courriers furent expédiés des deux parts à Constantinople, et la diplomatie russe remit de nouveau tous ses ressorts en jeu pour terminer à son profit la dispute des clefs. Mais cette fois la Porte ne s'y laissa plus prendre : le sultan ordonna qu'aucune mesure exceptionnelle ne fût exercée, et qu'au contraire toute l'affaire eût son cours légal. Asif-Bey eut ordre de délivrer aux Latins la clef qui leur appartenait, et de remplacer aux frais de l'État l'étoile d'argent qui avait été soustraite.

Cette mesure de Fuad-Effendi, ministre des affaires étrangères, donna lieu dans la note verbale de Mentschikoff, du 7/19 avril 1853, à l'expression de « duplicité de ce ministre fallacieux. »

La Russie avait reproché à la Turquie la reconnaissance du traité de 1740; aussi Fuad-Effendi demanda-t-il que la Russie s'entendît par une note avec la France, et dégageât la Porte des obligations que lui imposait ce pacte.

Et, pour terminer le différend concernant les clefs du temple, Fuad-Effendi voulait qu'on nommât un portier turc préposé à la garde de l'église, comme on l'avait fait pour d'autres lieux saints; cette personne,

choisie d'un commun accord, laisserait l'entrée libre aux Latins, sans que pour cela les titres de possession des Grecs en fussent lésés le moins du monde.

Voici la réponse de la Russie : « Par la lettre autographe de l'empereur au sultan, l'affaire a *atteint des proportions trop élevées* pour qu'on se contente de démarches diplomatiques ou de tentatives médiatrices. On doit s'en tenir à la demande de l'empereur... »

Sur ses entrefaites, le prince Mentschikoff débarqua à Constantinople et remit à la Porte, le 16 mars 1853, une note dont voici la teneur principale : le 10 février 1852, l'empereur de Russie recevait du sultan la notification de la solution définitive de la question des « saints lieux » ; cette déclaration formelle avait aussi été confirmée par un hattischeriff du sultan et ensuite par un firman ; mais les ministres turcs ne se seraient pas conformés à ses ordres, et auraient pris même des mesures diamétralement opposées. Ce fait était une violation des croyances religieuses de l'empereur et des égards dus à sa haute personne.

Le prince était donc non-seulement chargé de *demander la régularisation à ce manque de légalité, mais encore la conclusion de conventions durables* pour mettre un terme au mécontentement des sujets grecs du sultan, et leur assurer à tout jamais une garantie certaine et inviolable.

Il faut avouer que le moment de formuler de pareilles demandes semblait heureusement choisi. L'emprunt ottoman, dont l'essai avait échoué, la conduite du comte de Leiningen et la prompte condescendance

de la Porte dans l'affaire du Monténégro paraissaient autant d'indices favorables de la faiblesse turque. Ajoutez à cela que l'attitude des Grecs en Turquie, excités et enhardis par la Russie, était menaçante alors, et l'on comprend pourquoi Mentschikoff pensait que sa présence seule suffirait à subjuguer la Porte. Il parut accompagné d'une suite plus brillante et plus nombreuse que celle qui d'ordinaire entoure de nos jours les plus puissants souverains, et traita le gouvernement turc avec un dédain qui ne laissait présumer rien moins que des intentions pacifiques et conciliantes.

Sa nombreuse suite avait pour but d'en imposer à la population, et ses manières brusques d'intimider le divan. Ces deux moyens manquèrent leur effet, quoique le moment et les circonstances leur vinssent singulièrement en aide. Des forces considérables se dirigeaient sur la frontière moldave pour prêter en cas de besoin appui à ses paroles, et le cabinet turc était dans un complet isolement, car en ce moment ni l'ambassadeur d'Angleterre ni celui de France ne se trouvaient à Constantinople. Lord Stratford de Redcliffe était en voyage à Londres; le marquis de Lavalette était rappelé, et son successeur, M. H. de Lacour, n'était pas encore arrivé à son poste. Le prince Mentschikoff avait donc les coudées franches, et il rencontra auprès de la Porte une condescendance qui le rendit de plus en plus hautain et arrogant, parce qu'il la prit pour une marque de peur et de faiblesse. En effet, il paraissait trop évident que le but principal

de sa mission était de provoquer la Turquie à la guerre, ou de lui causer une humiliation telle aux yeux de tous, qu'elle perdît toute considération et souffrît encore davantage par là que si la guerre lui eût été funeste.

Nous avons déjà vu plus haut que les griefs de la Russie contre la Porte n'étaient que simulés. Si quelqu'un avait lieu de se plaindre de l'issue de la question des « saints lieux, » c'était la France et non la Russie. Les chrétiens grecs n'avaient d'autre sujet de mécontentement que la remise d'une clef du temple aux chrétiens latins, et la permission qu'ils avaient obtenue de prier dans le même sanctuaire. La décision prise à cet égard ne pouvait être taxée d'injustice, parce que la Porte n'avait aucun intérêt, on n'aurait pu lui prouver le contraire, à témoigner de la partialité à l'égard des Latins ; et qu'en général les termes de cette affaire étaient si confus et si indécis, qu'elle ne pouvait se terminer qu'au moyen d'un jugement équitable.

On pouvait donc s'étonner justement d'entendre le prince Mentschikoff adresser à la Porte les reproches les plus amers et en termes inusités jusqu'alors ; il l'accusa d'avoir blessé les droits et priviléges de l'Église grecque, et dans chaque réponse de la Porte, quelque modérée et amicale qu'elle fût, il voyait une offense envers l'empereur.

Il était impossible au sultan de satisfaire aux exigences de l'empereur sans se dépouiller lui-même de toute dignité de souverain, sans livrer sa personne et son pays à la merci de la Russie.

Les avocats russes de la presse allemande prétendent, pour combattre cette opinion, que la Turquie avait déjà conclu plusieurs traités avec des puissances étrangères concernant son organisation intérieure : ainsi, par exemple, ceux de Soliman II, en 1535, d'Achmed Ier, en 1604, de Mahomet IV, en 1673, et ceux de Mahmoud Ier, en 1740 avec la France, à propos de l'exterritorialité accordée aux Français résidants en Turquie ;—mais cette objection n'est pas admissible lorsqu'on approfondit mieux la situation. Tous les traités entre la Turquie et la France ont été annulés par le dernier, celui de 1740, qui formait, jusqu'au jour où éclata le différend actuel, la base des rapports internationaux des deux pays.

Mais ce pacte est loin d'assurer des *garanties certaines et inviolables*, et, dans le cas où la Turquie viendrait à abuser de son autorité, de conserver les priviléges et droits accordés aux Latins. Si le traité avait eu ce pouvoir, la querelle à propos des « saints lieux » ne se serait pas élevée.

La France se trouvait déjà blessée des firmans accordés tout à l'avantage de la Russie ; la Porte, cédant tour à tour à deux courants opposés, avait pris des mesures qui se contredisaient réciproquement pour satisfaire aux doubles exigences des Latins et des Grecs.

Il est vrai que la France avait interjeté appel du tort que l'on faisait en Orient à l'Église latine en faveur de l'Église grecque, mais ces cas isolés ne semblaient pas un motif suffisant d'entamer la guerre. Seu-

lement lorsque la Russie fit voir nettement qu'elle avait l'intention de n'entreprendre rien moins que la conquête de la Turquie par voie diplomatique, la France se crut en droit de prendre des mesures sérieuses.

Le 21 mars 1853, M. H. Drouyn de l'Huys écrivait à l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, M. le général de Castelbajac : « Les nouvelles de Constantinople confirment assez les craintes que je vous exprimais dernièrement touchant la mission du prince Mentschikoff. La conduite de cet ambassadeur ne témoigne que trop qu'il est venu moins *avec des intentions négociatrices* qu'avec le projet arrêté de formuler un ultimatum ; la réunion de trois corps d'armée dans la Russie méridionale et les préparatifs extraordinaires à Sébastopol ne nous laissent plus le moindre doute que le cabinet de Saint-Pétersbourg a envisagé comme possible l'éventualité d'une guerre avec la Porte. » Il est dit encore plus loin : « Toutes les demandes que doit adresser le prince Mentschikoff de la part de son gouvernement à la Porte ne sont pas encore positivement fixées ; nous savons néanmoins que le différend de la question des saints lieux est le prétexte *apparent* de sa mission. La *Turquie n'est pas seule en jeu dans cette question ; nous sommes partie comme elle*, et, après les notes échangées il y a peu de temps entre nous et le cabinet de Saint-Pétersbourg, nous devions supposer que les choses ne prendraient pas une tournure aussi vive ni aussi brusque, et que la Russie n'élèverait pas ses préten-

tions au point d'exiger d'un gouvernement indépendant, *en le menaçant*, *la violation de ses engagements envers nous.*

« Mais en dehors de cette question privée, il s'en élève une bien plus sérieuse encore. Depuis 1815, et surtout depuis 1830, les grandes puissances avaient pris pour règle un principe fort salutaire. La France, l'Angleterre, la Prusse et la Russie, sans se lier et agissant en toute liberté, avaient coutume *de s'entendre* dans toutes les occasions concernant *leurs intérêts généraux*, qui pouvaient avoir des conséquences funestes à l'équilibre européen. Les efforts de leur diplomatie levaient ensuite les difficultés, qui en d'autres temps n'auraient pu être résolues que par la force des armes. C'est grâce à ce système que la paix du monde fut conservée au milieu des éventualités les plus difficiles, et la France est d'autant plus en droit de le rappeler, qu'en 1840, à l'époque du traité du 15 juillet, les autres puissances, dans une circonstance qui avait rapport à l'Orient, n'ont point fait de difficultés de s'entendre, pour ramener *cette question dans le cercle d'un acte et d'une politique mutuels touchant la Turquie.* Enfin, en 1841, les cinq grandes puissances ont signé un traité qui rétablit l'entente générale et dont la teneur ne prête point à de fausses interprétations. Les cabinets ressentaient le danger qui avait failli amener leur désunion, et l'acte auquel *ils adhérèrent tous*, le 17 juillet, signifiait au moment de sa conclusion que le *statu quo* en Orient était placé sous la plus puissante garantie qui

ait jamais été accordée à un État débile, et *que sa dissolution par des moyens violents serait la cause d'un bouleversement général.* La mission du prince Mentschikoff, vu les circonstances concomitantes, semble s'éloigner complétement de l'esprit de ce contrat important. Il est à craindre que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne soit décidé à exercer sur la Porte une pression qui, si celle-ci venait à céder, lui enlèverait le peu de prestige qui lui reste, ou bien si elle avait recours à la résistance, lui susciterait des dangers incalculables. Et la Russie n'a pas pris vis-à-vis du gouvernement ottoman une attitude si proche de l'offensive après avoir mis, comme en 1826, ses alliés à même de juger de l'étendue et du bon droit de ses griefs ; non, *c'est dans le plus grand secret qu'elle a dirigé ses mesures, elle a agi avec la promptitude de l'éclair, et sans que l'Europe ait eu la moindre idée de se prémunir contre le coup qui la menaçait.*

« Une pareille situation ne peut se prolonger sans froisser tous les intérêts sur lesquels repose la paix européenne, et *nous devons à tout prix déchirer le mystère dont elle s'entoure encore.* Veuillez donc lire cette dépêche au comte de Nesselrode, et lui demander *si le cabinet de Saint-Pétersbourg, mettant de côté le principe qui régit depuis trente ans les rapports des grandes puissances entre elles, compte se faire seul juge des destinées de la Turquie, et si la Russie veut remplacer cette politique d'entente,* à laquelle le monde doit la paix, *par une politique isolée et absolue, qui forcerait les autres cabinets, dans la crise qui se pré-*

pare, à ne consulter également que leur propre intérêt et à ne suivre que leurs vues particulières. »

Cette phrase indique bien où en était la question d'Orient, avant que les épées fussent tirées pour en arriver à une solution. La Russie *voulait* marcher seule et terminer seule ses différends avec la Turquie; les grandes puissances *ne pouvaient et ne devaient pas le souffrir* sans sanctionner la rupture du bon droit de la Russie, et perdre elles-mêmes toute influence en Turquie.

Les autres incidents qui suivirent sont trop connus de tout le monde et sont encore trop présents à notre mémoire pour que j'aie besoin de les décrire longuement. Il me sera facile de les retracer tous en peu de mots, quant à leur substance réelle du moins.

La Russie occupait les Principautés danubiennes sous le prétexte[1] de se procurer *un gage matériel* de son protectorat sur l'Église grecque en Orient, assuré par les traités de Koutschouk-Kaimardshi et d'Andrinople, protectorat confirmé plus tard par des firmans plus étendus encore.

[1] L'arrivée des flottes anglaise et française dans la baie de Bésika et plus tard dans la mer de Marmara et le Bosphore était la *conséquence* des démonstrations militaires de la Russie ; *elle ne les précéda pas*, comme l'annonce à tort la lettre de l'empereur Nicolas. Comparez la dépêche envoyée par M. Drouyn de L'Huys, le 21 mars 1853 au général Castelbajac, où il est dit : « J'espère encore Monsieur le général, que le déplacement de nos forces maritimes, *qui, je le répète, n'a eu lieu que sous l'influence de notre étonnement, en voyant l'attitude subitement hostile que prenait la Russie*, n'apportera point de nouvelles complications à cette crise, que nous nous sommes toujours efforcés de conjurer. »

Toutes les autres grandes puissances déclarèrent d'un commun accord avec la Turquie, *l'occupation militaire de la Russie, la rupture du traité;* elles s'épuisèrent en d'inutiles efforts de médiation pour maintenir la paix. La Russie ne voulait point de conciliation. Elle n'avait pas de fortes craintes à l'égard de la flotte anglo-française, et comptait réussir à s'arranger avec la Turquie par voie militaire, avant que les puissances occidentales fussent en mesure de venir à son secours avec des troupes de terre en nombre suffisant. La Russie avait oublié de mettre en ligne de compte la résistance de la Turquie, qu'elle ne puisa qu'en ses propres forces, et qu'elle déploya réellement à la surprise générale.

Néanmoins, il est fort vraisemblable que l'armée russe, malgré le peu de succès de ses armes, aurait petit à petit regagné sa supériorité, grâce à sa ténacité et à sa persévérance réfléchie, et aurait fini par trouver le chemin de Constantinople, sans l'intervention des Anglais et des Français. Les partisans du czar en Allemagne en voulurent beaucoup à ces nations de cette intervention. On taxa la politique des puissances occidentales de « politique de boutique » et de « visées intéressées, » celle de la Russie au contraire de tendances « généreuses et désintéressées : » comme s'il était présumable, en effet, que l'empereur Nicolas envoyât un demi-million d'hommes en campagne, et allumât une guerre universelle dans l'unique pensée d'obtenir des Latins la clef d'un temple au profit des Grecs ! et qu'il fût possible que deux

puissances comme l'Angleterre et la France fissent couler le sang de leurs fils, et soulevassent les mers du tonnerre de leurs flottes, pour d'autres motifs que de très-« intéressés ! » Les élans du cœur sont plus vite encore réprimés en politique qu'en affaires d'argent, et ce serait une grande puérilité politique que de s'imaginer qu'une grande puissance exposerait de nos jours sa flotte et son armée au feu des batteries ennemies par pure abnégation chrétienne et pour le seul amour du prochain.

Qu'on se rappelle les paroles de madame de Staël : «La modestie et l'abnégation de soi-même sont de belles qualités individuelles, mais le patriotisme des nations doit être égoïste. » Et cette femme illustre pensait qu'il siérait bien à la nation allemande d'être un peu plus imbue de ce précepte qu'elle ne l'est.

CHAPITRE IV.

La question de droit et la question des intérêts.

La démarcation du droit et des torts des deux partis n'est jamais tellement précise ni tellement restreinte, qu'il soit juste de mettre le bon droit uniquement *d'un côté* et les torts tout à fait de l'autre. On trouve d'habitude en faveur de chacun une foule de bonnes raisons; mais, aux yeux d'un appréciateur équitable et impartial, le point qui décide dans la situation des choses est d'avoir raison dans le principal.

J'aurais été bien malheureux dans le choix de mes expressions et fort maladroit dans celui de mes témoignages, si le lecteur exempt de préjugés n'avait puisé dans les chapitres précédents la conviction du mauvais droit de la Russie, quant au point principal de la question d'Orient. On ne peut nier cependant que la presse russe en Allemagne n'ait exalté avec succès des faits tout à fait en sous-ordre, et ne les ait substitués à l'affaire essentielle afin de mieux tromper l'opinion

publique. La Russie trouvait toujours à opposer à ses emportements et à sa conduite violente et absolue des cas précédents à peu près identiques, et les couvrait d'une apparence de justice. Elle était assurée que les puissances occidentales ne s'engageraient point dans une guerre pour une cause subalterne; elle attachait peu d'importance aux notes diplomatiques et aux protestations, et c'est ainsi qu'elle remportait, poursuivant son but et l'accomplissement de ses plans, un avantage après l'autre, se faisant à chaque nouvel excès un cas précédent de droit de chacune des violentes atteintes portées avec bonheur.

Les autres grandes puissances de l'Europe avaient commis une grande faute d'omission en laissant agir la Russie, et en souffrant qu'elle agrandît cet empire déjà colossal aux dépens de ses voisins plus faibles; pourquoi ne jetaient-elles pas plus tôt ce cri : «Jusque-là, mais pas plus loin! » Cette faute leur porte une rude atteinte maintenant, comme tout ce que l'Europe a fait ou laissé faire pour l'élévation et la puissance de la Russie.

Depuis que Pierre Ier a jeté à bas la muraille qui la séparait jusqu'alors de l'Europe, depuis que ses plans gigantesques de réforme ont donné, grâce à la violence, en peu d'années l'impulsion à une ère de culture nouvelle, qui, d'après le cours ordinaire des événements n'eût été que l'œuvre de siècles entiers, on suivait en Europe avec un intérêt toujours croissant le prompt élan et la valeur politique de cet État slave régénéré. On s'était habitué avant cet acte de régénération à

ne lui accorder qu'une importance équivalente à celle de la Chine, de la Perse ou de la Mongolie.

Cette sympathie extraordinaire pour la Russie trouvait un aliment tout naturel en la personne de son grand monarque, qui, non-seulement répandit dans toutes les directions ses lumières créatrices pendant son glorieux règne, mais marquait encore à ses successeurs la voie qu'ils avaient à suivre, leur suggérait des idées, et leur laissait de vastes plans avec les moyens de les réaliser.

On célébrait les triomphes de la Russie comme ceux de la civilisation, et l'on oubliait que Pierre Ier, malgré la puissance de ses facultés, était lui-même l'un des plus grands barbares que cite l'histoire. On supposa le peuple civilisé, parce que l'empereur lui fit couper la barbe (qui depuis cette époque a crû de plus belle), et fonda des écoles (qui même encore aujourd'hui sont à peine fréquentées).

On estimait Pierre un grand homme de guerre, parce qu'il gagna la bataille de Pultawa, où les Suédois se battirent *un* contre *dix*, et seraient néanmoins restés vainqueurs, si la contrée inhospitalière et un hiver rigoureux ne leur avaient causé bien plus de dommages que les armes des Russes. On se réjouit des forces militaires immenses créées par Pierre le Grand à la Russie ; on favorisa de toutes façons ce déploiement guerrier : des officiers anglais et des constructeurs de navires hollandais jetèrent les fondements de la flotte russe ; — des officiers allemands et français organisèrent l'armée ; on fit tout pour fortifier la

Russie, et l'on s'étonna ensuite de sa puissance et de l'usage qu'elle voulut en faire.

On laissa la Russie rompre tranquillement ses traités avec la Suède, la Turquie et la Perse; fouler aux pieds tous droits des nations, chaque fois qu'il s'agit d'étendre son territoire et son influence politique— et l'on fut surpris ensuite de ce qu'elle se fît une prérogative légale de ses anciennes injustices pour en commettre de nouvelles, et de ce qu'elle tournât le fer contre ceux-là mêmes qui avaient armé son bras. On envisageait enfin avec stupeur et défiance le pouvoir de la Russie s'accroissant chaque jour, mais sans rien faire pour y mettre un frein. La Russie sut impliquer l'Autriche et la Prusse dans l'affaire malheureuse de la Pologne : pourquoi celles-ci s'étonnèrent-elles plus tard d'en porter le châtiment? Après avoir tout fait pour amener la Russie sur un terrain en pente, vous voulez l'arrêter dans sa marche, et vous exigez que le torrent de son histoire soit moins fort que les traités et les actes écrits que vous lui opposez comme digues.

L'historien impartial ne doit point passer de pareils faits sous silence; ils offrent en faveur de la Russie une riche matière d'excuses, —malgré la rupture de ses traités et ses abus,—et un prétexte à de justes accusations contre les autres grandes puissances, — malgré les droits écrits qui sont de leur côté.

C'est là que gît, pour ainsi dire, le germe de la question : dans le *droit historique* qui s'est formé par la force des événements, et dont le droit formel n'est

seulement que l'enveloppe, qui variait selon les circonstances.

Nous avons vu que la possession de Constantinople est depuis mille ans un sujet de convoitise chez la Russie, et qu'elle n'a perdu depuis ce temps aucune occasion de se rapprocher toujours de son but. Nous avons vu que divers événements ont concordé à affermir la Russie dans la croyance qu'elle était appelée par la Providence à devenir l'héritière et la régénératrice de l'empire byzantin. — L'histoire nous apprend que le règne de l'Église byzantine commençait à Moscou à la même époque où il s'éteignait à Constantinople. Nous savons aussi que cette Église n'agissait nullement sur l'instruction et la culture du peuple, mais qu'elle fut toujours un excellent mobile au fanatisme et au déploiement des forces militaires; elle était en outre un prétexte derrière lequel les czars s'abritaient pour se mêler, comme protecteurs des chrétiens grecs, aux affaires intérieures de la Turquie, et pour accroître leur influence politique sur le Bosphore selon les circonstances, ou saisir l'occasion d'une guerre. Nous n'ignorons pas enfin qu'ainsi, peu à peu la Russie, non contente de s'approprier les plus belles provinces de la Turquie et d'imposer seule sa domination sur la mer Noire, opprimait encore la Porte à un tel point, que sa conquête par l'épée fût devenue presque superflue sans l'intervention des grandes puissances.

Nous étonnerons-nous donc encore après cela que la Russie ne reste point stationnaire, et désire termi-

ner son œuvre commencée, qu'elle veuille en un mot récolter ce qu'elle a semé?

Les partisans russes en Allemagne sont donc fort maladroits de n'avoir point fait valoir davantage ces faits, sur lesquels roulent, pour ainsi dire, les principaux événements, et de ne point s'y être arrêtés davantage, puisqu'ils sont tout en faveur du czar. Leur but eût été mieux atteint qu'en interprétant faussement et ridiculement le sens des traités, et qu'en répétant les phrases insipides et rebattues de l'abnégation chrétienne du czar, de sa magnanimité et de sa modération. Il est vrai que les ignorants et les incrédules, dont la plupart des russophiles allemands font partie, sont faciles à persuader ; mais quiconque a un peu mieux scruté l'histoire russe sait que chaque proclamation qui suivait la prise de possession ou la conquête d'un territoire étranger commence par l'assurance que l'empereur ne s'est point laissé guider par un sentiment d'égoïsme ou d'intérêt mondain, en agrandissant un empire dont les limites sont déjà trop étendues; mais qu'il a bien voulu se charger de ce nouveau fardeau par pure miséricorde chrétienne.

De pareilles phrases suffisaient à propos des envahissements territoriaux en Asie, parce que peu de personnes en Europe s'en préoccupaient, et que la majeure partie ignorait ce dont il s'agissait. Mais à « la prise de gage » des principautés, on s'était déjà assez familiarisé en Europe avec la situation pour savoir ce qu'on était en droit d'attendre des tendances « chrétiennes » de la Russie. Tout lecteur de jour-

naux se disait que le gouvernement russe n'avait qu'à accéder aux propositions des puissances occidentales, *de prendre tous les habitants chrétiens de la Turquie sous une protection commune*, si véritablement il avait eu seulement en vue la protection des chrétiens turcs.

Stahl lui-même, dans son discours tant vanté sur la question d'Orient, avoue franchement que l'occupation des principautés par les Russes était une rupture manifeste des traités, et il ne trouva pas de meilleure excuse à lui opposer qu'en disant que l'Angleterre s'était rendue plusieurs fois coupable d'actes tout aussi arbitraires! Ne dirait-on pas un larron qui se prévaut des actes de brigandage de ses prédécesseurs?

Enfin, quoi qu'il en soit, nous admettons volontiers que l'Angleterre n'ait point meilleure conscience que la Russie, et qu'à ce sujet ces grandes puissances n'aient rien à se reprocher. Notre intention dans les lignes suivantes n'est nullement de nous arrêter à la question *de droit*, qui dans les révolutions historiques du globe ne joue toujours qu'un rôle secondaire, et nous nous occuperons seulement de la question bien plus sérieuse et bien autrement péremptoire *des intérêts*.

1° Quel intérêt la Russie a-t-elle à l'occupation de la Turquie?

2° Quel intérêt ont les puissances occidentales à empêcher la Russie de s'emparer de la Turquie?

3° Quel intérêt a l'Allemagne à prendre parti *pour* ou *contre* la Russie?

Nous laissons au docteur F.-A. Ungewitter, l'un des plus habiles avocats russes de la presse allemande, le soin de répondre à cette première et difficile question. Dans son ouvrage sur la Turquie [1], il s'est posé en champion si ardent des intérêts de la Russie, qu'on supposerait ce savant personnage déjà entré dans le sein de l'Église moscovite orthodoxe. M. Ungewitter s'imagine que la Russie est l'unique asile de la vraie chrétienté et de l'ordre gouvernemental, non-seulement en Europe, mais en général de tous pays. Par conséquent tout bon chrétien doit passer du côté de la Russie, et s'efforcer de lui préparer la victoire : « Car, en peu de mots, dit-il, il s'agit ici d'un combat à mort, d'un combat de chrétiens à antichrétiens, d'un combat entre le principe monarchique et le principe révolutionnaire. C'est un combat décisif que celui dont l'issue fixera essentiellement et à tout jamais le sort de l'Europe, et par là celui des autres parties du monde[2]. Si les adversaires de la Russie parviennent par leurs machinations à obtenir au prochain congrès de paix la prorogation de l'existence politique de la Turquie, la révolution acquerra des forces nouvelles à cette victoire. Nous assisterions de nouveau à son ancien répertoire, et la révolution atteindrait tôt ou tard son but *certainement* et *sûrement*; les derniers remparts de la monarchie tomberont, les trônes européens seront renversés et la république rouge et sociale sera proclamée sur leurs débris. *La Russie, au contraire, remporte-*

1 *La Turquie présente, future et passée.* Erlangen, 1854.
2 *Ibid.*, page 285.

t-elle une victoire complète dans toutes ses propositions; l'ancienne plaie qui a son siége en Turquie, et dont souffre l'Europe depuis quatre siècles, sera guérie en une fois; l'*Angleterre serait humiliée pour toujours*, *et la révolution aurait sur le continent la tête tranchée d'un seul coup*[1]. »

M. Ungewitter dans son livre paraît si bien instruit des plans de la révolution, que nous l'eussions cru capable d'y avoir mis la main, s'il n'était aussi ardent partisan de l'ordre des choses en Russie, au point de trouver tous les autres gouvernements antichrétiens. Après avoir mis dans son véritable jour la *mission chrétienne* de la Russie, et désigné l'empereur Nicolas comme le sauveur de notre ère : « Mais, ajoute-« t-il, la Russie a encore un autre intérêt *particu-« lier.*

« Qui connaît l'histoire de cet empire depuis Pierre Ier sait aussi que cette puissance, mue par *des intérêts essentiellement matériels,* avait toujours désiré trouver un débouché à son vaste territoire, et n'eut de cesse que lorsqu'elle lui eut ouvert le canal le plus naturel dans l'ouest, la *mer Baltique.* On comprend en outre que la *Russie ne se soit pas moins efforcée de rompre dans le sud* les limites politiques du Bosphore et des Dardanelles, et qu'elle ait tenté de s'ouvrir également un passage dans la *mer Méditerranée.* »

M. Ungewitter, à ce qu'il paraît, attache peu d'importance au traité d'Andrinople, qui confère à tous les

[1] *La Turquie présente, future et passée,* page 293.

bâtiments de commerce russes le droit de navigation de la mer Noire à la Méditerranée et de la Méditerranée à la mer Noire. La Turquie tout entière doit entrer sous la domination moscovite : « Car,—dit-il[1], —la Russie doit positivement et nécessairement posséder *une marine imposante,* et c'est la Turquie qui précisément met obstacle à l'accomplissement complet, à l'accroissement et au développement de sa marine. En effet, la flotte russe est assez forte déjà maintenant ; mais *probablement elle ne serait pas encore en état de se mesurer avec la flotte anglaise et tout au plus* avec celle de la France ou celle des États-Unis. Aussi, est-ce devenu une nécessité intérieure et extérieure pour l'empire russe d'être maître d'une imposante flotte de guerre, capable de résister à ces puissances maritimes. Sans une flotte qui tienne en respect et contre-balance l'Angleterre, la Russie aurait *bien* le pouvoir de peser *indirectement,* mais pas toujours *directement* sur tous les événements politiques extérieurs, comme il convient à un Etat aussi colossal. »

Devrait-on croire qu'un savant *allemand* éprouve un pareil enthousiasme pour la domination russe universelle ! qu'il existe des *Allemands* qui s'intéressent plus au Wolga qu'au Danube, et qui livreraient bien volontiers leur patrie de gaieté de cœur à la Russie, afin de voir plus tôt se réaliser leur rêve de cette domination universelle ! — Croirait-on que nous vivons entourés d'une foule de semblables

[1] *La Turquie présente, future et passée,* page 295.

patriotes, et que M. Ungewitter soit l'un des membres les plus honorables de ce « faible mais puissant » parti!

M. Ungewitter se distingue avantageusement de ses autres collègues, en ce qu'il ne *dénature pas positivement la vérité*, mais qu'il *la* tait lorsqu'elle nuit à ses arguments, ou qu'elle pourrait ternir l'auréole des czars. C'est ainsi qu'il s'applique à grands frais à dénoncer les abus qui règnent en Turquie, et qu'il recherche avec une patience égale à celle d'un essaim d'abeilles dans les écrits les plus obscurs toutes sortes de vieux contes et d'anecdotes, afin d'éveiller ou d'entretenir de toute façon notre aversion contre les Turcs. Il rapporte des histoires à donner le frisson, où des barbares turcs violent des jeunes filles chrétiennes, où de cupides pachas dépouillent de riches chrétiens de leurs trésors. La loi, selon lui, n'est qu'une lettre morte en Turquie; le pouvoir du sultan le mieux intentionné ne suffit pas à mettre un frein à la dépravation générale et à la corruptibilité de ses employés.

Quelque vives que soient ces couleurs, et quoique la vérité fasse défaut à une grande partie des lectures que M. Ungewitter a faites en toute bonne foi sur la situation de la Turquie, — nous acceptons tout comme argent comptant, et nous admettons que l'état des affaires intérieures de la Turquie soit déplorable; —mais nous poserons ces questions : Les conditions sont-elles meilleures en Russie? La loi y est-elle mieux respectée? L'individualité et la propriété y sont-elles plus en sécurité qu'en Turquie? Les em-

ployés russes sont-ils moins incorruptibles que les employés turcs? Les serfs russes (qui portent aussi le nom de chrétiens, et qui forment la plus grande partie de la population) possèdent-ils plus de droits politiques que les rajahs turcs? Et les filles de ceux-ci sont-elles moins exposées aux caprices de leurs seigneurs que les filles des derniers ne le sont à ceux de leurs maîtres turcs? Qui prétendrait résoudre toutes ces questions *affirmativement*, connaissant la Russie ce qu'elle est?

La seule différence qui existe réellement entre les deux pays est qu'en Russie les chrétiens sont opprimés par des chrétiens, et qu'en Turquie les chrétiens le sont par des Turcs; qu'en Russie tous ceux qui ne font pas partie de l'Église souveraine sont en butte aux poursuites les plus mesquines et les plus vexatoires jusqu'à ce qu'ils soient amenés peu à peu forcément à embrasser la foi orthodoxe [1], — et qu'en Turquie les adeptes de toutes les communions jouissent de la même liberté dans le culte de leur religion, sans qu'on songe jamais à faire commerce de prosélytisme [2]; — enfin que la Russie, dans ses réformes européennes, a quelque peu devancé la Turquie en ce qui touche ses janissaires russes (strélitz), immolés déjà au siècle dernier, sous le réformateur Pierre Ier.

[1] Dans les seules provinces de la mer Baltique, on annonçait dans les journaux deux mille cinq cents de ces conversions forcées dans l'espace de deux années.

[2] Voy. Ficquelmont : *le Côté religieux de la question orientale*, Vienne 1854.

et que la Turquie a sacrifié les siens seulement en ce siècle, sous le réformateur Mahmoud...

Il est aisé de fermer les yeux lorsqu'on ne veut pas voir une chose, d'éviter la vérité lorsqu'elle est incommode.

Retournons maintenant, après cette digression complémentaire sur la Russie, à M. Ungewitter, que son zèle russophile a entraîné à aborder directement le sujet que ses collègues marqués au même coin n'avaient toujours fait que contourner ou indiquer.

Il faut espérer que la question de savoir quel intérêt a la Russie à la conquête de la Turquie, est résolue d'une manière satisfaisante. Voyons donc quelles espérances M. Ungewitter rattache à la domination russe sur mer[1] : « Les immenses ressources de la Russie lui permettent non-seulement de créer, mais aussi d'entretenir une marine composée de plus de cent vaisseaux de ligne, et d'un nombre équivalent de frégates, corvettes, etc. Appuyé de ces forces navales, le commerce maritime russe peut atteindre à des proportions inouïes; ses possessions en Asie et en Amérique sur la mer Pacifique acquièrent une importance incommensurable, et en général les sources de sa richesse intérieure y gagnent un développement incalculable. C'est ce que *sait* et a *pressenti* parfaitement *l'Angleterre*, elle ni'gnore pas non plus, *qu'à partir du jour où la Russie aura atteint son but, un peu plus tôt un peu plus tard la domination britannique sur mer aura cessé d'être.* »

[1] Page 297.

Ainsi vous avouez tout naïvement que les efforts de la Russie tendent à ruiner l'Angleterre, et vous trouvez mauvais que la « perfide Albion » y mette obstacle, et préfère bloquer les ports russes que d'attendre le moment où la Russie compterait assez de navires à sa disposition pour bloquer à son tour les ports anglais ! Il en est de même pour la France ; ainsi l'intérêt qu'ont les puissances occidentales à arrêter la Russie dans la marche de sa conquête de la Turquie serait prouvé assez clairement. A cela vient se joindre un autre point encore très-essentiel à la « politique de boutique » de l'Angleterre. Elle rend hommage, en faveur de son industrie, au principe de la *liberté du commerce*, et la Russie rend hommage, à l'égard de la *sienne*, au principe de l'*entrave du commerce*, ou du système d'interdiction. La Turquie, dont les droits d'entrée sont fort bas, est pour l'Angleterre une abondante source de débouchés. Mais la Turquie viendrait-elle à tomber aux mains de la Russie, celle-ci la favoriserait naturellement des bienfaits de son système d'entraves, et le commerce anglais dans le Levant (en même temps celui de l'Allemagne et de la France) verrait bientôt arriver son terme, ou du moins serait gravement compromis.

Il nous reste à examiner à quel parti l'Allemagne trouve intérêt de s'abandonner, à celui des puissances occidentales ou à celui de la Russie.

L'Allemagne, en favorisant et en aidant les plans de la Russie, travaille à sa propre perte. La possession de la Turquie serait pour la Russie le signal d'une

domination universelle ; ceci est un fait pour toute personne qui connaît la situation si favorisée de la nature de ce bienheureux pays. La Turquie, forte sur ses derrières d'un territoire complexe, dont la population étroitement unie compte 60 millions d'âmes, aurait une importance bien autrement effrayante que si elle poursuivait son existence isolée, ou que si elle échéait en partage, partie à l'Allemagne, partie aux puissances occidentales.

Si la Russie est presque inexpugnable de l'extérieur et invincible à l'intérieur dans son étendue actuelle, quelle puissance acquerrait-elle si la forte muraille des monts Balkans, le Bosphore et les Dardanelles tombaient en son pouvoir ! La conquête de Constantinople ne s'arrêterait pas à la « la Corne d'or. » La Grèce, l'Italie, le Danemark avec ses duchés, deviendraient sa première proie. Les provinces slaves de l'Autriche ne tiendraient pas longtemps à l'attraction immense de l'empire slave, maître des mers. Rien avec le temps ne finirait par lui résister, à moins qu'une guerre européenne, dont l'issue serait problématique, ne vînt à s'allumer. Le tout naturellement au nom du christianisme, de la religion, de la paix et de l'amour dont est doté le monde, et qui pour ses véritables adeptes n'a rien de commun avec la guerre—quelque nom qu'elle porte—pas plus que le jour ne ressemble à la nuit. Le Sauveur et ses apôtres ont-ils jamais donné l'exemple de la propagation de leur dogme en s'aidant du fer et du feu ? C'est en cela justement que le christianisme se distingue

des autres religions, et principalement de l'islamisme, c'est que pour conquérir le monde il n'a pas eu recours à la force brutale, mais qu'il fit usage de moyens pacifiques et de l'esprit d'amour, d'humilité et de conciliation. Jésus-Christ n'arma pas le bras de ses disciples d'une épée, mais il l'ôta des mains de celui qui la tirait pour défendre son seigneur et maître, en disant : « Mon empire n'est pas de ce monde ! »

Les czars patriarches, qui se nomment les représentants de Jésus Christ, sont, il est vrai, d'un avis différent. Leur empire est fort de ce monde, et pour eux la croix s'est changée en glaive. Au lieu de l'amour ils répandent la haine, et l'esprit de conciliation est remplacé chez eux par celui de discorde et de vengeance. Mais est-ce à *nous* de les seconder dans leur œuvre impie? Devons-nous rendre hommage à leur démence, ouvrir les voies à cet empire de la force? Quel bien ferions-nous, et quel avantage en résulterait-il pour nous?

Les seuls bienfaits que nous apporterait l'amitié russe se borneraient, au dire des plus ardents partisans de la Russie, à nous offrir une protection et un puissant rempart contre la révolution. Mais en cela on se trompe aussi étrangement que dans l'opinion émise ci-dessus : que la Russie est le dernier asile du christianisme. Il n'y a pas de pays en Europe, où, comme en Russie, il existe dans toutes les classes de la société autant de matières incandescentes favorables à une révolution [1]; seulement ici la population,

[1] Le lecteur trouvera des preuves à cette *affirmation* dans tout iti-

disséminée chétivement sur une immense étendue de terrain, ne se prête pas aisément à une action commune, et les mouvements isolés qui se renouvellent presque chaque année à l'intérieur n'arrivent que rarement à notre connaissance au delà des frontières. Tout compte fait, à elles seules les révolutions issues du sein du peuple ont déjà coûté plus de sang en Russie que celles de France et d'Angleterre réunies. Qu'on lise seulement l'histoire de l'insurrection de Pugatschew, et l'on aura une idée des forces que met sur pied un mouvement populaire en Russie. Viennent ensuite les révolutions d'en haut, les révolutions de palais! Depuis l'avénement au trône de Boriss-Godounoff, qui assassina le dernier rejeton de la maison souveraine des Rourik, l'histoire des régents russes nous offre-t-elle autre chose qu'une suite presque non interrompue de révolutions de palais et de meurtres?

Quelques exemples seulement parmi un grand nombre : Pierre III égorgé dans sa prison; Paul Ier immolé dans ses propres appartements, victime d'une conspiration, et l'empereur actuel régnant glorieusement, qui n'est monté sur le trône qu'après avoir muselé l'insurrection, où il n'échappa que par miracle à l'assassinat. Le crime de lèse-majesté est-il *moins*

néraire de voyage en Russie un peu important, même dans celui de M. de Haxthausen, écrit entièrement sous l'influence russe (*Etudes sur la Russie*). On puisera aux meilleures sources dans l'ouvrage d'un émigré russe : *Du Développement des idées révolutionnaires en Russie*, par Alexandre Herzen, Londres, 1853.

grand, lorsque la haute aristocratie attente à la vie de son monarque, ou que la populace grossière se rend coupable du même forfait?

Et c'est un pays où de pareils faits s'accomplissent, où aucun prince n'est assis sur le trône en toute sécurité, qui prétend être l'asile de l'ordre ecclésiastique et gouvernemental?

Je sais bien, et dans le cours de cet écrit, je l'ai dit plus au long déjà, qu'on se laisse trop gagner par l'individualité — vraiment imposante — de l'empereur Nicolas, et qu'on se crée une image d'un pays par le souverain qui le gouverne,—souverain doué à tous égards de brillantes qualités.—Il est plus aisé sans doute de se former ainsi un jugement superficiel, que d'approfondir sérieusement les événements qui se passent en Russie. Voilà d'où proviennent les jugements erronés sur le compte de cet État, et cet écrit a pris à tâche de les écarter par une description fidèle de son histoire.

Quelle que soit l'amitié personnelle de l'empereur de Russie pour les maisons souveraines de l'Allemagne, l'antipathie du peuple russe pour la nation allemande subsiste toujours invincible. Qui n'a pas visité ce pays ne peut se rendre compte de cette haine pour les Allemands qui anime toutes les classes de la société.

Les caractères tout à fait disparates des deux nations n'en sont pas l'unique motif; le plus grand est la préférence accordée sur les Russes aux Allemands en service par les czars réformateurs, préfé-

rence qu'ils auraient obtenue si les réformes eussent été appelées à se réaliser autrement que sur le papier seulement. La plupart des hommes d'État et généraux éminents des temps modernes sont, on le sait, d'origine allemande. Partout où un poste d'administration considérable exigeait un homme de confiance, c'était sur un *Allemand* que tombait le choix, car la confiance est une vertu rare chez les Russes. *Tous les pharmaciens* en Russie *doivent être Allemands*, ainsi le veut la loi; parce que, pour une industrie aussi grave, il faut une conscience que ne possède le Russe que lorsqu'il est surveillé rigoureusement. Ainsi le maître d'une pharmacie a le droit de prendre un aide russe; *mais aucun Russe ne peut être à la tête d'une pharmacie en son propre pays* (du moins il en était encore ainsi à l'époque de mon séjour en Russie, et je ne sache pas qu'il y ait eu changement depuis). Par le même motif, la *plupart* des boulangers des villes russes sont Allemands. Il n'existe pas de loi à ce sujet, mais cela a lieu, parce que les Russes aiment mieux acheter leur pain aux Allemands qu'à leurs propres compatriotes, en raison du penchant tout particulier de ceux-ci pour le mélange du sable avec la farine, afin de donner à leurs produits le poids requis par la police.

Veut-on faire gérer certains domaines de la couronne ou des biens particuliers avec soin; l'on a forcément recours à des Allemands, que les paysans russes considèrent comme leurs tyrans et comme des bourreaux sans pitié : aussi les exècrent-ils cordialement.

L'artisan russe hait son collègue allemand, parce que celui-ci a plus d'adresse que lui-même. Les employés russes haïssent les Allemands, parce qu'ils sont doués de plus d'aptitude, de plus d'instruction, et qu'ils sont moins corruptibles. Les militaires russes haïssent les Allemands, parce — malgré l'égarement moral des idées dont il faut être possédé pour hasarder sa vie au profit d'une patrie étrangère—le sentiment de l'honneur, le zèle au service et les connaissances sont plus innés chez ceux-ci que parmi eux, et qu'ils parviennent par conséquent plus aisément à de hautes positions.

Enfin les *motifs* sont peut-être différents, mais cette haine est partout la même en Russie. Les uns la leur vouent à cause de leur bonnes qualités, les autres à cause de leurs mauvaises. Après avoir fait connaître les bonnes, je ne saurais taire les mauvaises.

Je n'hésiterai pas à reconnaître qu'il n'existe pas de gens plus méprisables que la classe des « Allemands russes », qui fournit au gouvernement ses espions, son contingent de police secrète, de censure et autres fonctions semblables plus ou moins entachées.

Mais après cette digression, revenons à ce que nous avons à répondre à la question de savoir quel intérêt nous avons à aider à la domination universelle de la Russie.

Serait-ce par intérêt pour la civilisation ?

Qu'a fait la Russie pour la civilisation depuis mille ans qu'elle subsiste? Sommes-nous redevables aux Russes d'une seule découverte utile, d'un progrès quelconque, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit

pour la culture des mœurs? Une histoire de mille années qui n'a rien à enregistrer que les excès de la force brutale, que des oppressions, des insurrections, des révoltes de palais et des guerres de conquête, — une telle histoire donnerait facilement à penser que la Providence, dans ses décrets impénétrables, n'a accordé à ce peuple d'autre faculté que celle de se ranger en ligne de bataille, et de tuer ou de se faire tuer à la voix du commandement.

Notre intention cependant n'est pas de contester au peuple russe la perspective d'un meilleur avenir, surtout s'il applique désormais à la culture et à la fécondation intérieures, les forces qu'il déployait pour des exterminations extérieures. Ces conquêtes ont, dans toutes les directions, étendu assez loin les limites de la Russie; elles lui ont fait franchir l'Aras, la Weichsel et le Danube ;—en moins d'un siècle, ces acquisitions territoriales ont quadruplé sa population. A l'avénement au trône de Pierre Ier, elle comptait 15 millions d'âmes; à celui de Nicolas Ier, elle était portée à 60 millions!

Il n'est pas probable qu'après une tendance si impérieuse à l'extension, il survienne tout à coup un esprit de sage modération et de restriction personnelle; l'expérience, au contraire, nous a appris que plus la Russie devenait forte, et plus elle abusait de sa puissance. Avons-*nous* lieu de la favoriser encore?

On a beaucoup exalté les avantages des bons rapports d'amitié de l'Allemagne avec la Russie. En quelles circonstances celle-ci lui en a-t-elle donné des preu-

ves? Etait-ce lorsqu'elle cherchait à s'entendre avec la France contre les intérêts de l'Allemagne, pour faciliter ses menées en Orient? ou bien lorsqu'elle fermait le Danube, et qu'elle mettait par là artificiellement obstacle au commerce germanique dans le Levant?

Un mémoire russe du 10 février 1850[1] s'exprime en termes parfaitement ironiques sur le compte des efforts de l'Allemagne, qui voudrait voir les embouchures de la Soulina ouvertes au commerce allemand. (Ce mémoire confond à tort ces efforts avec la tension « révolutionnaire, » pour mieux étouffer la voix de la vérité et de la raison par ce mot de « révolution. ») « On oubliait, —est-il dit à l'endroit désigné, — ou l'on omettait alors différentes circonstances ou stipulations: d'abord, c'est que la Soulina n'est pas située dans la Moldavie turque, mais se trouve dans la Bessarabie russe, et qu'il aurait fallu une guerre pour s'en rendre maître et la *conserver;* on oubliait encore que la Russie *peut*, en vue d'éventualités, *bloquer les bouches du Danube* avec une corvette; qu'une flotte de douze vaisseaux de ligne domine complétement la mer Noire. En admettant qu'une flotte allemande s'improvisât ou descendît des cieux dans la mer Noire, il faudrait d'abord lui creuser un port de sûreté, car il n'en existe aucun depuis Koustendsche jusqu'à Trébizonde. »

Les lignes précédentes, bien qu'elles émanent d'une plume hostile, nous indiquent assez les devoirs que doit se proposer l'Allemagne dans la solution de la

[1] Tiré de la collection de M. Paalzow, dans les *Actes de Diplomatie russe*. Berlin, 1854.

question d'Orient : *la barrière russe et la quarantaine devront être levées à l'embouchure du Danube, et la mer Noire délivrée de la domination russe.* L'une de ces conditions sans l'autre serait purement illusoire; nous ne parviendrons pas à les atteindre toutes deux au moyen d'une entente cordiale avec la Russie ; aussi est-il de notre intérêt de nous mettre *contre* elle, jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce qui nous est dû.

L'Allemagne seule n'est pas assez forte pour anéantir sur la mer Noire la domination russe, aussi doit-elle s'allier à cet effet aux puissances occidentales, dont les intérêts, sur ce point, concordent tout à fait avec les siens, particulièrement ceux de l'Angleterre. (On sait que chaque navire qui arrive d'Angleterre et passe le Danube est tenu de payer au consul russe 2 roubles d'argent pour chaque ballot, sans parler d'une quantité d'autres frais, ce qui impose chaque navire en totalité d'une somme de 100 livres sterling environ. Cet impôt une fois acquitté, le bâtiment est considéré comme sain; mais, au contraire, s'il ne l'est pas, le bâtiment est dirigé sur Odessa comme suspect, pour faire quarantaine[1]).

L'opinion même que, la flotte russe détruite, la mer Noire ne deviendrait pas libre, mais tomberait au contraire sous la domination de l'Angleterre, ne serait pas une raison suffisante pour affaiblir notre assertion. La domination anglaise repose sur la liberté, la domination russe sur les entraves du commerce.

[1] Voy. *The Mystery of the Danube, etc.*, by David Urquhart. London, 1851.

CHAPITRE V.

L'intégrité de la Turquie et l'émancipation des chrétiens.

Après avoir éclairé suffisamment le côté religieux et politique de la question d'Orient, après avoir démontré les droits et l'intérêt des participants, une tâche nous reste encore : celle d'examiner l'objet même de la discussion et de ramener à sa juste mesure la valeur des termes qui forment l'intitulé de ce chapitre.

La Turquie, malgré l'étonnante et vigoureuse résistance qu'elle déploie momentanément, est un État voué à la ruine; elle traînera peut-être encore son existence chétive quelque dix ans, mais plus probablement encore elle succombera plus tôt à sa destinée.

Je porte ce jugement (peut-être à tort, mais il est fondé sur la plus sincère conviction) d'après l'impression que m'a laissée la situation de la Turquie et le souvenir que mes yeux en ont gardé. Les vices excessifs que j'ai découverts en Russie ne m'ont nullement aveuglé quant aux défauts plus grands encore qui entraînent la Turquie à sa perte.

La polygamie, qui entrave toute vie morale de famille, base des forces vitales d'un gouvernement sain, —et la pédérastie—vice, qui malheureusement ronge aussi bien la population chrétienne que la population turque de l'empire Ottoman—ont tellement démoralisé, énervé et ébranlé la Turquie, qu'elle ne s'en relèvera jamais entièrement.

En Russie, la pédérastie est un mal qui cause bien des victimes, mais elle n'existe que dans la classe élevée; la grande masse du peuple est encore restée pure à cet égard. Les anciennes lois de police individuelle des communes et des provinces, malgré la servitude qui subsiste encore, n'ont pas disparu aussi complétement en Russie qu'en Turquie, où les réformes ont mis tout sens dessus dessous.

Si, sous l'ancien régime, les excès de tout genre ne faisaient pas faute, il régnait néanmoins pour la grande généralité—surtout en Anatolie—une certaine stabilité dans la marche des affaires, d'où résultait pour la population un bien-être équivalent. Les Déré-Begs (princes de la vallée) ou chefs de district, sous les ordres du pacha, remplissaient presque toujours leur charge à vie, et bon nombre d'entre eux avaient rendu par leur bonne administration leur dignité héréditaire. Ils avaient intérêt à se faire bien voir de la population au milieu de laquelle ils devaient passer leur vie; il en résultait des rapports mutuels, fondés sur les mœurs et les coutumes plus que sur la loi écrite, et qui donnaient les plus heureux résultats. Les maisons et les édifices qui se voient encore de nos jours dans les

villes et les villages de l'Anatolie contrastent singulièrement, par leur apparence confortable et parfois somptueuse, avec l'aspect de la misère des populations appauvries en peu de temps sous le nouveau régime.

Les Déré-Begs, qui conservaient leur vie durant leur charge, et la reportaient parfois sur leurs enfants, ont disparu ; ils ont fait place à des employés dont le poste est vénal comme leur personne, et qui ne portent un intérêt au pays qu'ils régissent que pour le sucer le plus promptement possible, afin de ne plus rien laisser ou peu de chose du moins à leurs successeurs.

Le sort de ces employés dépend de celui du pacha qui tient les rênes des affaires à Constantinople. Chacun sait que son temps est mesuré, aussi s'efforce-t-il de bien l'utiliser à *son* profit, c'est-à-dire à s'enrichir par toutes sortes d'exactions, afin de s'assurer avec ce butin une existence tranquille, lorsque sa place aura été vendue à un autre. C'est de là que provient la misère du peuple croissant de jour en jour, c'est là aussi qu'il faut rechercher la cause des séditions fréquentes à l'intérieur de l'empire.

Il est vrai que les réformes, tout en ruinant par la conduite vicieuse de ses employés la *force nutritive* du peuple, ont redonné au même degré un nouvel élan à sa *force de résistance*. L'armée, réorganisée sur le modèle européen, répond mieux aux besoins de l'art militaire actuel. Mais les avantages qu'on y a gagnés ne peuvent être de longue durée, parce que la force nutritive n'est pas en rapport avec la force défensive. A cette effervescence momentanée succédera l'épuise-

ment, qui mène cet État à une ruine inévitable. *Il y aurait eu moyen d'éviter cette crise*, si les diplomates européens siégeant à Constantinople avaient uni leurs efforts pour les rendre sérieusement efficaces au bien de la Turquie, ce qui malheureusement ne fut nullement le cas.

Les représentants des grandes puissances à la Porte dissipaient leurs forces dans de mesquines jalousies et de creuses formalités, où ils se surpassaient souvent d'une façon surprenante en s'aidant de toute leur influence. Dans les dix dernières années, M. de Titoff et sir Stratford Canning, maintenant lord Redcliffe, comptèrent pour les plus marquants.

M. de Titoff, homme d'une érudition profonde, aidé du prince Handjery, (†) premier drogman de l'ambassade russe, représenta les intérêts de la Russie à Constantinople mieux qu'aucun autre de ses collègues ne le fit à l'égard de leur nation respective. On a beaucoup vanté les qualités de lord Redcliffe comme homme d'État : j'ignore encore aujourd'hui ce qui lui a mérité cette réputation.

A tout propos il employait son influence à ébranler la dignité du sultan, et forçait les autres représentants des grandes puissances à suivre son exemple ; il fut ainsi le fondateur de cette politique d'intimidation qui fit plus de tort à l'empire Ottoman que les flottes alliées ne lui feront jamais de bien.

Le premier diplomate venu à Constantinople qui se soit, à mon avis, véritablement distingué par ses qualités éminentes comme homme d'État, est l'inter-

nonce autrichien M. *de Bruck*. Malheureusement il arriva trop tard pour remédier au mal déjà fait. La constante condescendance de son monarque, d'un caractère doux et pacifique, avait rendu la Porte le jouet de la Russie, de l'Angleterre et de la France, et depuis longtemps elle n'était plus libre dans ses résolutions. Toutefois, lorsqu'il s'agissait de *questions vitales*, comme en cette circonstance à propos des demandes de la Russie, le sultan *ne pouvait* céder sans se dépouiller du dernier atome de pouvoir. Par cela même que la Russie exigeait une *chose impossible*, et faisait un cas de guerre de ce que l'on ne se pliait pas à sa volonté, elle donne le droit qu'on l'accuse hautement d'avoir évoqué la guerre de gaieté de cœur. On a dit : Pourquoi la Porte a-t-elle accordé aux puissances alliées ce qu'elle avait refusé à la Russie? Nous répondrons à cela qu'il existe une grande différence pour le sultan entre placer les onze millions de chrétiens de son empire sous la protection de quatre États différents, qui ont un intérêt manifeste et essentiel à la conservation de la Turquie, ou les livrer à un état voisin et puissant, dont les efforts et les calculs ont toujours évidemment tendu à *perdre la Turquie*.

A partir du jour où le sultan convint avec les puissances protectrices d'émanciper les chrétiens de son État, et accueillit leurs flottes et leurs armées à bras ouverts, l'*intégrité de la Turquie et l'indépendance de la Porte*, se trouvaient atteintes, il faut l'avouer, mais dans l'intérêt de sa civilisation et de son avenir. Il est inutile assurément de s'étendre davantage sur ce sujet.

J'eusse évité même de répéter encore une fois ces phrases rebattues, si elles n'étaient appelées à devenir la base des négociations et traités futurs. Comme aucune puissance ne peut accorder à l'autre la possession exclusive de Constantinople, il est de leur intérêt mutuel de maintenir la Turquie. Mais il est fort douteux que les alliés, même en unissant leurs efforts, réussissent *à faire concorder longtemps ensemble l'existence de la Turquie avec l'émancipation des rajahs.* Ce sont deux conditions hétérogènes.

Tant que 11 millions de chrétiens se laissaient opprimer par 3 millions de Turcs, ils ne méritaient pas un meilleur sort. Mais depuis que le sentiment de leur indigne condition leur est venu, et,—qu'en partie du moins—ils ont senti le besoin de s'affranchir de la domination turque, la situation a bien changé.

L'effervescence une fois en activité prendra toujours plus d'extension, et grandira à mesure que l'opposition sera plus forte. Les chrétiens ne se contenteront plus à la longue des concessions, – quelque grandes qu'elles soient,—qu'on leur aura faites. Ils demanderont plus qu'on ne peut leur accorder, et ils amèneront par là de nouvelles et incalculables complications; une révolution sérieuse ne s'arrête jamais à moitié chemin. La Grèce sera irrésistiblement entraînée dans le torrent du mouvement nouveau, et les puissances protectrices obtiendront justement, à cause des moyens qu'elles emploient, le résultat qu'elles veulent éviter : la ruine de l'empire ottoman.

CHAPITRE VI.

Conclusion

« Eh bien! donc, — diront les russophiles, — l'empereur Nicolas a eu raison, sentant le moment propice, d'accepter l'héritage qui lui venait de Byzance. C'est Byzance qui conféra le christianisme à la Russie, c'est à Byzance que la Russie veut reporter le christianisme : — quoi de plus naturel? »

Nul homme sensé ne trouverait quelque chose à opposer à cela, s'il s'agissait uniquement et véritablement du christianisme, la religion bénie de l'amour. Mais le christianisme,—on ne peut assez le répéter ni le dire trop haut,—n'est pour le césaropapisme qu'un moyen de parvenir à son but politique, et l'Église russe, sous le patriarcat des czars, n'a rien de commun avec les doctrines de notre Rédempteur; elle n'est,—comme la désigne si bien Fallmerayer,—qu'un islamisme chrétien.

Dans une excellente appréciation faite par l'*Allgemeine Zeitung*, à propos du livre de Stahl, *le Pro-*

testantisme comme principe politique, le critique déclare nettement antichrétiennes, païennes, des institutions d'État semblables à celles qui régissent la Russie. Il nous démontre que dans l'antiquité la particularité d'un État païen, si complétement caractéristique sous l'empire romain, ne consistait pas tant dans les *formes* de sa constitution que *dans le mélange de la vie politique et religieuse et dans l'unité de la force suprême.* Le christianisme s'opposait à cet ordre social, en exigeant que l'on donnât à Dieu ce qui est à Dieu et à l'empereur ce qui est à l'empereur. La religion et la politique, l'Église et l'État, leur organisation et leurs devoirs divergent aussi essentiellement entre eux que Dieu et l'empereur. *La religion n'est pas le principe politique*, c'est-à-dire la base de l'Église n'est pas à la fois celle de l'État, —voilà le principe politique du christianisme.

L'Église byzantine pendant la durée de quinze cents ans n'a évoqué que haines, dissensions, professions mensongères des lèvres et arguties théologiques. Elle a étouffé la culture païenne, sans lui donner en échange les lumières chrétiennes. Son sein n'a engendré aucun germe vital de civilisation. Elle s'excuse en disant qu'elle n'a plus trouvé dans l'empire grec que des races appauvries et dégénérées qu'il n'était plus possible de féconder; mais la Russie offrait à l'héritière de Byzance, à l'Église, un champ riche et fertile, qui, à l'heure qu'il est, n'a produit aucuns fruits; ce fait réfute donc son excuse. Et l'introduction du christianisme date de plus de huit cents ans!

Nous nous sommes déjà rendu compte des dangers auxquels nous exposaient l'extension et la puissance de la Russie, si elle atteignait son but invariable, la conquête de Constantinople. La nation allemande ressent instinctivement l'imminence de ce péril, aussi notre aversion pour la Russie naît-elle de notre amour de la patrie. Et, en vérité, trop de contrastes distinguent ces nations pour qu'on ne s'écrie à bon droit : Celui qui est pour l'Allemagne ne peut être avec la Russie !

Malgré les faux dehors de civilisation dont ils s'entourent, les Russes ne jouent actuellement aux yeux de l'Europe civilisée d'autre rôle que celui qu'avaient autrefois les Tartares de la Mongolie,—dont les héritiers fournissent au czar des tribus entières de cavaliers,—et que celui des Turcs, dont l'Autriche ne s'est pas efforcée vraiment de faire écrouler la prospérité, pour la voir refleurir en Russie.

Si les périls qui nous menacent eussent été moins grands, une alliance comme celle de la France avec l'Angleterre se serait-elle jamais effectuée ? La Russie *a foi* en sa destinée de régner sur le monde ; c'est l'affaire des puissances occidentales de la détromper ; qu'elles rognent donc les ailes à la vanité moscovite, et lui soumettent de plus dignes emplois que celui de personnifier l'image de la terreur des peuples.

Semblable aux paroles que Tite-Live met dans la bouche du dive *Romulus*, en s'adressant à *Julius Proculus :* « Va, et annonce aux Romains que c'est la volonté céleste, que ma Rome marche la première du

globe terrestre! »—La vocation de la Russie à gouverner l'univers est devenue le thème de toute histoire, théologie ou poésie russe. Cette nation s'est habituée à l'idée de sa mission chrétienne, car hors des limites de son territoire elle ne voit plus que des païens. C'est une folie, mais une folie dangereuse.

Les puissances occidentales, d'accord avec l'Allemagne, doivent prendre à tâche de détruire cette folie et convaincre le peuple russe que, pour longtemps encore, il a assez à faire de s'occuper de lui-même, et n'a pas à s'inquiéter du salut des autres peuples.

Les intentions de la Russie sont émises trop nettement dans un écrit remarquable, dans le testament politique de Pierre Ier, pour que les gens sensés conservent aucun doute sérieux à cet égard.

Je sais bien que beaucoup de braves gens, qui se croient très-perspicaces, abaissent un regard protecteur sur ceux qui croient à la réalité de ce testament politique; je n'hésite pas néanmoins à reconnaître que je fais partie de ces crédules. Il est fort indifférent que Pierre Ier ait conçu ou non lui-même cette pièce remarquable; nul n'est à même de fournir une preuve là-dessus. Mais ce que personne ne niera, c'est qu'elle soit dictée dans son sens et toute dans son esprit, et qu'on la suive à la lettre; l'histoire en fait foi.

J'ai placé ce testament politique comme supplément à la suite de ce chapitre, convaincu qu'un Allemand ne peut l'avoir trop souvent sous les yeux, ni assez présent à la mémoire. Celui qui le lira attentivement la carte en main, verra avec surprise et combien est

effrayante la quantité de paroles qui se sont déjà réalisées. Les puissances occidentales doivent s'opposer à l'accomplissement de ce testament politique, et l'Allemagne doit s'unir à elles pour les aider de tous ses efforts. Les puissances alliées ne peuvent y parvenir qu'en resserrant le pouvoir russe dans des limites plus étroites que celles qu'il occupait avant le commencement de la campagne actuelle.

Les traités, que la Russie a violés la première, ne peuvent plus être rétablis. L'Autriche ne doit plus permettre à la Russie de reprendre le droit de protection sur les provinces du Danube. Les intérêts de l'Allemagne concordent en cela tout à fait avec ceux de l'Autriche. L'Allemagne par sa position géographique, autant que par sa valeur militaire, occupe dans la guerre actuelle un rang assez important, pour tenir en sa main la décision d'une manière essentielle.

Sans son secours, les puissances occidentales parviendront difficilement à humilier la Russie, nécessairement assez pour lui ôter l'envie et la force de revenir un jour à son vieil esprit de routine, et de troubler de nouveau aussi gravement qu'elle le fait la paix européenne. *Avec* l'aide de l'Allemagne la guerre serait bientôt terminée.

Mais elle ne doit pas non plus jeter son épée dans la balance en faveur des puissances occidentales, avant d'avoir réglé avec elles la convention positive de rompre à tout jamais les liens qui mettent les races grecques slaves sous la dépendance de la Russie, et remplacé le protectorat russe par celui de l'Autriche

Si l'Autriche, si l'Allemagne comprennent les obligations qu'elles ont à remplir, elles pourront réaliser ce qui n'était qu'apparence chez la Russie : l'asile du christianisme en Orient. Les sympathies des chrétiens grecs dans l'empire ottoman ne sont pas aussi fortes pour la Russie qu'on se l'imagine d'ordinaire ; elles penchaient pour la Russie, parce qu'aucun autre État ne s'intéressait à eux. Ils sont parfaitement instruits des intentions actuelles de la Russie, qui n'en veut qu'à leur liberté, et n'en faisait que les instruments de son ambition; et ils n'ont nulle envie de choir dans le ruisseau turc pour retomber dans l'égout russe.

Depuis les dépêches dévoilées par lord Seymour, les sympathies pour la Russie se sont aussi bien refroidies dans le royaume de la Grèce, qui tend ardemment à reculer ses frontières étranglées hors nature. Là où tant de fautes politiques, touchant même au passé le plus récent, nécessitent une réconciliation, l'Autriche de concert avec le reste de l'Allemagne devrait, en vue du bien de la Grèce, rechercher de nouveaux points de ralliement, et resserrer de nouveaux liens d'union.

Les puissances occidentales ne pourront éviter de réparer en partie les torts dont elles se rendirent coupables envers la Grèce—si l'Allemagne ne leur accorde son secours qu'à ce prix.

Ce n'est qu'en adoptant le plan général indiqué ci-dessus qu'on pourrait conjurer la tempête qui tôt ou tard éclatera en Turquie, même dans le cas où la

Russie consentirait à une soumission momentanée.

Mais si cette entente de l'Allemagne avec les puissances *n'avait pas lieu*, et si la Russie parvenait par ses artifices diplomatiques à gagner du temps et à traîner la guerre en longueur, l'avantage qu'elle en tirerait la dédommagerait au centuple des pertes qu'elle a éprouvées jusqu'à ce jour.

La Russie, dont l'immense étendue territoriale forme à elle seule un monde, a plus qu'aucun autre État européen le moyen d'entretenir une guerre de *longue durée*. Plus la civilisation d'un peuple est en retard, moins celui-ci éprouve de besoins, et moins se font sentir chez lui les secousses que lui imprime la guerre.

La Russie, avec sa population disséminée parcimonieusement sur des terres fertiles, peut attendre bien tranquillement les effets d'une guerre de longue haleine. Un corps de troupes russes est-il exterminé, un nouveau le remplace sans beaucoup d'éclat, et sans qu'il en résulte de grands deuils de familles. Dès l'instant où il entre au service, le soldat russe est considéré comme un membre perdu du genre humain, et il ne peut jamais rentrer dans la communauté dont il est une fois sorti. La guerre du Caucase coûte à elle seule annuellement quarante mille victimes :—qu'importe que ce chiffre soit doublé pendant une série de quelques années ! La nation sait très-bien qu'elle n'est devenue puissante et redoutable à ce point qu'au prix de tant de sang versé ; et les Russes qui ne sont pas appelés eux-mêmes à l'état militaire ont vrai-

ment le sentiment de la grandeur nationale et de la terreur qu'ils inspirent ; ils se complaisent à l'idée que leur pays est l'effroi des autres nations. L'armée russe se compose en grande partie de serfs, qui, après vingt années de service (rarement atteintes), deviennent libres. Hors cela, elle est considérée comme une institution correctionnelle. C'est ici un égal châtiment d'être exilé en Sibérie ou d'être incorporé dans l'armée.

La bourgeoisie russe (s'il est permis de dénommer ainsi la classe moyenne de ce pays) est libérée du service militaire, et la garde et la cavalerie seules recrutent leurs officiers dans la haute société.

Lorsqu'un propriétaire rural a des conscrits à fournir, il choisit naturellement parmi ses serfs les plus mauvais sujets, et ceux qui sont doués de moins d'aptitude. Le nombre suffisant n'est-il pas atteint, il s'adresse à d'autres possesseurs d'esclaves et fait avec eux des échanges où deux mauvais sujets équivalent à un bon ; ils vaudront toujours assez pour porter l'habit impérial.

Il est évident que, dans une armée composée de semblables éléments, une bataille perdue ou la mort de quelques milliers d'hommes ne soit pas aussi sensible en Russie qu'en Allemagne, par exemple, où les drapeaux réunissent autour d'eux le noyau et la fleur de la population.

Je n'énumère que quelques-uns des nombreux avantages que la Russie compte sur les autres peuples dans de longues guerres. L'histoire nous enseigne qu'elle en est toujours sortie victorieuse et comme fortifiée.

Ses faits d'armes contre les Tartares, les Polonais, les Suédois, les Persans et les Turcs en sont des preuves vivantes.

Chaque fois que la Russie paraissait proche de sa perte, un miracle venait la préserver. Les artifices de corruption de Catherine ne sauvèrent-ils pas Pierre Ier, lorsqu'il était cerné sur le Pruth par l'armée turque? L'hiver rigoureux de 1812 n'ensevelit-il pas les troupes invincibles de Napoléon sous les neiges moscovites ?

Ces souvenirs fortifient le peuple dans la foi qui lui est prêchée par ses popes, qu'il est protégé particulièrement du « Dieu de la Russie, » et qu'il est appelé à l'extermination des « païens, » ou à les soumettre à la domination de la « sainte Russie... »

Les mêmes motifs, qui rendent désirable et favorable à la Russie la conduite lente de la guerre, à cause de ses moyens de transports défectueux sur son vaste territoire, et de la difficulté à réunir promptement de grandes masses de troupes et à les mettre en mouvement, font un devoir péremptoire à ses adversaires d'user de la plus grande diligence dans leurs opérations. Aussi, que ce qui doit être entrepris contre la Russie le soit promptement, car chaque moment rend la Russie plus *forte* et ses adversaires plus *faibles*.

Je termine ici ces dissertations sur la question d'Orient, pour passer à l'objet essentiel de ce livre

la description du Caucase et de ses habitants. Le but que je me suis proposé dans les pages précédentes était principalement l'exposé de la question orientale dans son ensemble historique, et l'indication des dangers qui nous menacent aussi du côté de la Russie. Pour l'atteindre, il me suffisait de rapporter les principaux faits, et je me suis abstenu d'énumérer tous les détours et démarches diplomatiques, qui n'ont en rien changé ni arrêté le cours des événements.

Certains passages rapportés ici légèrement,—entre autres l'histoire des traités entre la Russie et la Turquie,—trouveront leur développement et leur complément dans la partie suivante de cet ouvrage, qui fait connaître les rapports de la Russie avec les peuples du Caucase.

Quoique je me sois efforcé partout de rendre mes descriptions objectives, je n'ai pu m'abstenir, dans les endroits qui concernaient la Russie, d'enfler un peu mes expressions; j'avais en vue de démasquer sérieusement les périls auxquels l'*amitié* plus que l'inimitié de la Russie nous expose.

Outre le « faible, mais puissant » parti, qui, à vrai dire, est à la solde russe, il se trouve encore en Allemagne une foule de gens qui attendent leur salut de cet empire, *uniquement* imbus de l'extravagante et malheureuse pensée que l'Allemagne est affaiblie par l'âge, qu'elle s'est survécue, et qu'elle a besoin d'un débordement de la population russe pour se rajeunir.

Bien au contraire de cette erreur politique morale,

qui sacrifie sa nationalité à une idée fixe, nous voyons en Russie *tous* les partis *réunis* sous les drapeaux de la nationalité. Les conservateurs comme les révolutionnaires, les gens contents comme les mécontents, s'imaginent que la Russie a le privilége d'asservir l'Europe décrépite. Les motifs, les espérances ou les craintes qu'ils rattachent à cette conviction sont aussi divers que les partis, mais la foi inébranlable de cette mission de la Russie est la même partout.

La profession de la politique gouvernementale à cet égard a été le plus nettement possible formulée dans le mémoire russe de 1848 : « L'Occident, est-il dit à la fin, approche de sa ruine. Tout s'écroule et disparaît dans la flamme dévorante. L'*Europe de Charlemagne* aussi bien que l'Europe des traités de 1815, la papauté, à Rome, et tous les royaumes de l'est, le catholicisme et le protestantisme, la foi si longtemps perdue, la raison avilie jusqu'à l'absurdité, l'ordre civil devenu impossible, la liberté rendue pour toujours impossible aussi, — tout s'en va, et la civilisation foulant toutes ces ruines s'étrangle de ses propres mains.

« Et, rencontrant sur cet immense océan de dévastations, semblable à une arche sainte, un empire bien plus immense encore, qui se refuserait à croire à sa mission divine? Nous sied-il à nous, ses enfants, de douter et d'hésiter désormais? »

Les chefs du parti révolutionnaire en Russie, qui sont tous socialistes, et, qui plus est, fort dangereux, attendent de la soumission de l'Europe par les

Russes l'accomplissement de leurs plans socialistes [1].

En Russie, l'organisation des communes (comme en général l'état slave) repose entièrement sur des bases communistes, ce qui fait supposer qu'elle se prêterait plus facilement à une révolution socialiste que tout autre pays de l'Europe, sans en excepter même la France. En tout cas, ceux qui présument que la domination universelle de la Russie inaugurera la révolution sont plus sûrs de ne pas se tromper, que ceux qui en attendent l'assurance de la paix et du repos.

Outre les partis énumérés ci-dessus qui, éblouis ou gagnés, coopèrent à la réussite des plans de la Russie, parce qu'ils s'exagèrent la puissance et l'avenir certain de ce pays, il en existe encore un tout aussi dangereux. Celui-là pèche par des motifs tout opposés : il n'attache aucune importance à la situation de la Russie, et n'a ni yeux ni oreilles pour les périls qui nous menacent à l'est.

Les adeptes de ce parti se tranquillisent à la seule idée du caractère grave et de la civilisation de l'Allemagne, qui leur paraissent une garantie suffisante contre les débordements de la Russie, et ils croient tout dit parce qu'ils tournent en dérision le colosse du Nord, en le qualifiant de « géant aux pieds de faïence. »

[1] Voyez à ce sujet l'ouvrage important déjà maintes fois cité de M. A. Herzen : *Du Développement des idées révolutionnaires en Russie.*

Ils ne considèrent la Russie que comme un abîme de barbarie et de corruption, revêtu d'un certain clinquant de civilisation européenne, et le regardent comme un peuple flétri avant maturité, et dont il n'y a ni grandes actions à attendre, ni crainte à avoir.

En effet, il est difficile de dépeindre l'organisation intérieure de la Russie sous des couleurs trop ardentes. La corruption et la corruptibilité qui parcourent toutes les classes des fonctionnaires sont si grandes et engendrent tant de monstruosités, que les plus fortes débauches de l'imagination auraient peine à jamais atteindre la réalité.

Mais le vrai peuple, le paysan russe, est resté étranger à ce mal qui mine l'État; il supporte autant que possible le tort qui lui en revient, ou instinctivement il s'efforce de l'éviter de son mieux;—mais il ne perd pas courage pour cela, et ne reconnaît ses actes ni comme légaux, ni comme honnêtes. *La loi* inspire aussi *peu de respect* en général que ses interprètes eux-mêmes,—*la crainte seule du châtiment* est la véritable loi. Dans les circonstances où le Russe verra la possibilité de l'enfreindre impunément, il n'hésitera pas à le faire. Il ne se courbe que devant le pouvoir, et il évalue exactement la considération d'une personne d'après l'étendue de l'autorité qui lui est déléguée. Que celui qui manque d'argent pour gagner le juge se garde de procès. Le Russe ne se plaint jamais d'être foulé aux pieds par d'autres,—c'est tout au plus s'il regrettera de n'être pas en position lui-même d'humilier ses semblables. Les petites gens trouvent

tout naturel d'être opprimées et pressurées par ceux qui sont au-dessus d'eux. L'usage en est une fois établi ainsi dans le pays, et ils n'ont pas à leur disposition d'autres moyens de résistance que la patience et la ruse, deux qualités féminines, qui sont développées chez le Russe à un degré bien plus intense que chez toute autre nation européenne, à l'exception des Grecs peut-être.

La preuve de la grande force et de la persévérance tenace qui animent ce peuple est qu'il a conservé tant de fraîcheur, d'envie de vivre et d'activité, malgré le cours déplorable des choses dans ce pays, malgré la servitude, la corruptibilité, malgré la volonté arbitraire et le mépris absolu des lois. C'est ici que se vérifie le passage de Zacharie[1] digne d'être pris en considération, où il est dit : « Quelque pénible que soit le règne de la force, l'énervement du peuple qu'il opprime n'en est cependant pas toujours la conséquence ; tandis qu'une constitution qui repose sur une police toujours active est certaine d'engourdir le peuple, car les coups de main rencontrent opposition ou imitation. Mais de légères escarmouches se renouvelant sans cesse courbent, ainsi que les misérables peines et soucis de la vie, le front le plus orgueilleux. »

La nature chez la nation russe s'est presque toujours passée d'aide, et où cela a lieu, il faut qu'il y ait encore bien de saine étoffe. Malgré cette longue

[1] C. Sal. Zacharie, *du Danger de la police* (*Quarante livres sur l'État*). IV, page 296 et suiv.

habitude de se courber, le dos du peuple est resté droit et il y a gagné de la souplesse; quiconque a observé le paysan russe, dans sa vie de famille et dans l'exercice des fonctions publiques, est bientôt convaincu que cette nation est encore appelée à un avenir où commencera seulement pour elle une nouvelle ère.

Cette future destinée peut *s'accomplir sans conquête*; mais elle y aurait recours, si l'on ne songeait à temps à la repousser dans ses bornes naturelles, et à opposer au torrent populaire des digues assez fortes pour le contenir.

APPENDICE

TESTAMENT POLITIQUE DE PIERRE LE GRAND

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous, Pierre, empereur et autocrate de toute la Russie, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, etc. »

Ici, Pierre Ier établit que d'après ses vues, qu'il croit celles de la Providence, il regarde le peuple russe appelé dans l'avenir à la domination générale de l'Europe. Il fonde cette opinion sur ce que, selon lui, les nations européennes ont atteint pour la plupart un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il croit qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier sera arrivé à toute sa force et à toute sa croissance. Le monarque russe

regarde cette invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré, dit-il, le peuple romain par l'invasion des barbares. Il compare ces émigrations des hommes polaires au flux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres appauvries de l'Égypte. Il ajoute que la Russie, qu'il a trouvée *rivière* et qu'il laissera *fleuve*, deviendra sous ses successeurs une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe épuisée, et que ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourraient leur opposer, si ses descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi il leur laisse les enseignements dont la teneur suit, et qu'il recommande à leur attention et à leur observation constante, ainsi que Moïse avait recommandé les tables de la loi au peuple juif.

« I.—Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées et choisir le moment opportun pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

« II.—Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

« III.—Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

« IV.—Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles; gagner les puissants à prix d'or; influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

« V.—Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

« VI.—Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

« VII.—Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots,

et les nôtres des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

« VIII.—S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

« IX.—Approcher le plus près possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, *ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet;* hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

« X.—Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes.

« Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

« XI.—Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit

en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

« XII.—S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs désunis ou schismatiques qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

« XIII.—La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable, en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

« XIV.—Si, ce qui n'est point probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes

considérables partiraient, l'une de la mer d'Azof, et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe ! »

LA RUSSIE

ET

LES PEUPLES DU CAUCASE

LIVRE SECOND

LA RUSSIE ET LES PEUPLES DU CAUCASE

Tandis que la Perse et le puissant empire ottoman allaient au-devant de leur engourdissement politique, et que le pouvoir du croissant, qui jadis avait fait trembler le monde, semblait devoir être anéanti, nous vîmes avec surprise deux petits peuples pleins de vie, jusqu'alors inconnus dans l'histoire, surgir du sein de l'islamisme et affronter, les armes à la main, les deux plus grands États de l'Europe. Leur hardiesse excitait alors notre étonnement; leur énergie et leur persévérance leur valurent plus tard notre admiration.

L'on a souvent comparé la guerre des Français contre les Arabes à celle des Russes contre les Tcherkesses; on ne peut cependant établir de rapprochement entre ces puissances qu'actuellement, et non dès l'origine.

A la prise d'Alger, tout le monde connaissait bien à peu près exactement les desseins que se proposait

la France dans ses opérations, et les motifs qui les justifiaient. Les pièces étaient étalées, pour ainsi dire, aux regards de l'univers, et l'on était à même de suivre avec quelque certitude les événements depuis le commencement de la guerre jusqu'au dernier jour.

La guerre russe tcherkesse se fit tout différemment. C'est à peine en Europe si l'on sait où elle remonte, et quant à son développement et à sa phase actuelle, le peu de renseignements que nous ayons à cet égard est dû aux récits de quelques voyageurs, instruits eux-mêmes par ouï-dire.

Quels motifs poussèrent la Russie à couvrir de son armée les terres du Caucase ? Quel est son but, et comment le justifie-t-elle?

La Russie tout récemment a senti la nécessité de répondre à ces questions, et d'expliquer sa conduite conquérante. Nos recherches nous indiqueront ensuite jusqu'à quel point la réponse est satisfaisante.

Un diplomate russe connu, le conseiller d'État *Fonton*, publia d'après les ordres de l'empereur un ouvrage [1], qui dépeint en traits hardis la position que la Russie se croit appelée à prendre vis-à-vis des peuples de l'Asie.

L'ouvrage de *M. Fonton* est sans contredit un travail fait avec soin et connaissance de cause; il nous représente la politique russe sous le masque éblouissant dont elle se pare depuis Catherine II, et qu'elle

[1] *La Russie dans l'Asie Mineure*, etc., etc. Paris, 1840.

s'efforce de faire passer aux yeux de l'Europe pour son véritable visage.

En ce sens,—c'est-à-dire comme expression de la politique russe sanctionnée par la main impériale,—le livre de *M. Fonton* est de la plus grande importance pour nous. Aussi y arrêterons-nous un instant nos observations pour l'utilité de nos lecteurs et celle de la bonne cause; nous en extrairons les passages principaux en y ajoutant par-ci par-là quelques modestes commentaires.

Après nous avoir d'abord remémoré en peu de mots les hauts faits de l'armée russe, l'auteur émet le regret que les Russes eux-mêmes aient si peu fait pour sa glorification historique. « Comme chez toutes les nationalités neuves, »—poursuit-il,—« le présent au milieu du cours si rapide des événements occupe tous les esprits. Chaque jour nouveau efface le souvenir du passé. Les noms de quelques lieux célèbres : Poltawa, Kagxl, Ismaïl, Rimnik, quelques chants guerriers et populaires sont les seules traces des grandes choses accomplies au siècle passé. Tandis que chez d'autres peuples moins indifférents à la renommée, l'historien naît pour ainsi dire du sein de l'histoire, le Russe, dont les regards se portent avec trop de confiance vers l'avenir, laisse sa gloire nationale se noyer dans les flots du temps. »

Afin de remédier à ce mal pour l'avenir, et de dédommager l'univers de la négligence des écrivains russes à rappeler les traits héroïques de son peuple, *M. Félix Fonton* charge sa plume du soin de faire à

la postérité ébahie le récit des nouvelles campagnes des Russes en Asie, dont les suites peuvent avoir une si haute importance.

Le principe qui régit l'ouvrage entier pourrait se résumer en quelques mots dans les termes suivants : le Caucase, de tout temps et aussi loin que date notre connaissance de l'histoire de ces contrées, a été le théâtre de luttes sanglantes entre l'Asie et l'Europe. Les acteurs seuls parfois changeaient dans la marche dévastatrice de ce drame, qui dura plus de mille ans; il n'y avait que le cours des événements et les rôles qui restaient toujours les mêmes. La Russie s'est préparée depuis des siècles à celui que lui prescrivait le sort, et lorsque enfin, mue par la puissance des événements, elle pénétrait, les armes à la main, dans les gorges du Caucase, elle ne faisait qu'accomplir la loi de son destin immuable.

En résumé, tel est l'argument perspicace de *M. Félix Fonton*, qui, s'il était juste, devrait être d'une signification des plus menaçantes. En effet, où trouver un pays, qui, aussi loin que remonte l'histoire, n'ait été le théâtre d'agitations sanglantes renouvelées fréquemment. Et, qui saurait d'avance à quels rôles encore la Russie ne se sentirait appelée par la Providence, et jusqu'où la *force des événements* entraînerait encore ses armées?

Parmi les peuples cités dans l'histoire, les Grecs et les Persans furent les premiers à se disputer la possession de ces contrées ; les combats meurtriers des Romains et des Parthes succédèrent à leurs guerres

de déprédations; le troisième acte de ce drame ensanglanté fut rempli par l'épouvante universelle inspirée par ces hordes de barbares, qui, débordant de l'Asie centrale, apportèrent l'effroi et la ruine jusqu'au cœur de l'Europe.

Le christianisme, importé en Géorgie au commencement du IVe siècle, ne fut qu'une source d'infortunes pour ce pays, à cause de la haine des partis religieux qu'elle engendra et des guerres qui s'en suivirent; la concorde ne se rétablit qu'avec la nécessité absolue de faire face fortement unis à un nouvel et formidable ennemi.

A l'avénement au trône du khan Ardschir-Babé, fondateur de la dynastie des Sassonides, commence une longue période de misères et celle des poursuites auxquelles furent en butte les populations chrétiennes du Caucase; elles rencontrèrent dans les adeptes du dogme de Zoroastre, qui reprenait alors une nouvelle vogue en Perse, des ennemis impitoyables et prêts à attaquer leur religion.

Et lorsque l'État des Sassonides, morcelé par les dissensions, était sur le point de crouler sur ses bases, et que de la terre imprégnée de sang surgit l'arbre du christianisme, après avoir pris de fortes racines en Colchide et en Arménie, un nouvel orage, avec le drapeau vainqueur du prophète de la Mecque, fit irruption dans ces contrées qui aspiraient en vain au repos.

Le règne glorieux de David II, époque marquante de l'histoire géorgienne, et celui de sa noble héritière

de Thamar, tant célébrée, semblèrent n'accorder aux populations lasses de la guerre les courts bienfaits de la paix, que pour leur faire sentir plus douloureusement et plus vivement l'apparition de nouvelles heures d'effroi et de désolation. Les hordes des Tartares mongols, pour ainsi dire, les effrayants traînards des grandes émigrations populaires, se ruèrent sur ces contrées le fer et le feu à la main, et tinrent pendant deux siècles et demi sous leur domination d'airain le pays qui s'étend depuis le Kour jusqu'au Borysthène.

Nous n'entamerons pas le récit des luttes opiniâtres et des scènes abominables enfantées plus tard par le schisme des sectes d'*Ali* et d'*Omar*, et nous nous hâtons d'arriver au *punctum saliens* de nos observations, c'est-à-dire à peser les graves événements qui forcèrent la Russie à pénétrer dans le Caucase à main armée. Écoutons ce que dit *M. Fonton*, dans le chapitre consacré à ce sujet : *Apparition de la Russie*, p. 72.

« En effet, après avoir secoué le joug des Tartares, le grand-duc de Moscou, devenu le représentant de l'unité russo-slave, enleva Kazan (1553), et détruisit en outre la horde d'Astrakan par la prise de cette ville (1557). L'éclat de ses hauts faits avait porté son nom au delà du Caucase ; des relations commerciales étaient nées sur la mer Caspienne. Des colonies de marchands russes florissaient dans le khanat de Chemakka (Chirvan), sur l'île de Salin. Maîtresse de tout le cours du Volga, la Russie s'empare des bouches inférieures du Térék et du Koïssou, et soumet les

princes du Tumen [1]. La Russie était également, dans les circonstances les plus propices pour agir contre les khans de Crimée, et s'ouvrir un débouché jusqu'à la mer Noire, etc., etc. »

Ces phrases parlent d'elles-mêmes et peuvent se passer de commentaires. Si, *parce que* le Volga lui appartient (ce fleuve, on le sait, se jette dans la mer Caspienne), la Russie se croit en droit d'aspirer aussi à la possession du Térék et du Koissou, attendu que ces rivières se jettent également dans la mer Caspienne; — si elle soumet en outre les maîtres de Toumen, afin de donner plus d'extension à ses relations commerciales dans le Daghestan,—et si, une fois ces faits accomplis, elle convoita la Crimée, qui se rendit plus tard, nous ne pouvons que reconnaître en cela les efforts constants de la Russie à s'accroître et à s'agrandir dans toutes les directions. Mais c'est en vain que nous recherchons l'*urgence des événements* qui l'auraient poussée à cet envahissement, et sa conduite violente nous semble n'avoir d'autre mobile que le droit du plus fort. M. *Fonton*, bien convaincu peut-être lui-même de la faiblesse de ses arguments et de son impuissance à nous persuader, s'attaque à la sensibilité du lecteur : il lui fait une longue et touchante description des cruelles poursuites des infidèles musulmans, auxquelles les chrétiens de la Géorgie étaient soumis autrefois. En outre, pour mieux éloigner tout

[1] Tumen, ancien nom du Tarkhou ou Tarki.

soupçon d'intérêt personnel ou d'esprit de conquête de la part de la Russie, l'auteur met toute son éloquence à contribution pour prouver que c'est par pure charité chrétienne que, cédant aux longues et continuelles prières de l'extérieur, la Russie accourut au secours de ses frères en religion de la Géorgie, et que plus tard elle fut forcée d'accepter de ses protégés eux-mêmes le sceptre et le trône de Géorgie.

Nous lisons, page 79 : « Persuadés que leurs malheurs toucheraient le cœur de leurs coréligionnaires, les Géorgiens ne cessèrent pendant un siècle d'implorer leur assistance, en leur faisant entendre leurs cris de détresse. Les archives de la Russie, les inscriptions tumulaires des princes Karvels, morts à Moscou victimes des spolations turques et persanes, sont pour ainsi dire les épopées douloureuses des longs tourments qui déciment ces peuples. Sans se laisser décourager par le peu de succès de leurs démarches, ils reviennent à la charge avec une constance inébranlable..... C'est une chose curieuse que cette persévérance avec laquelle, poursuivant leur but, ils enlacent de plus en plus la Russie dans un réseau de stipulations diplomatiques, et la forcent enfin de lui prêter l'appui de son bras. »

Je ne veux point fatiguer la patience du lecteur par la répétition des tirades interminables que M. *Fonton* met en œuvre pour prouver que la Russie, loin de céder à quelque considération d'intérêt particulier, n'a écouté dernièrement que la charité chrétienne en réunissant la Géorgie à ses possessions.

Seulement parfois,—lorsqu'il s'agit de faits qui ne sont plus des secrets pour personne,— M. *Fonton* découvre sous le voile de l'amour chrétien de la Russie la griffe de la cupidité. Il fait aussitôt jouer tous les ressorts de son éloquence et s'efforce de nous convaincre que la Russie, en rendant service à *un* pays, acquérait par là naturellement le droit de se dédommager sur *un autre*.

C'est ainsi qu'il nous avoue (page 82) que *Pierre le Grand*, après un essai infructueux pour s'emparer des côtes orientales de la mer Noire, avait reporté tous ses soins à la possession des Indes. Sa mort prématurée l'empêcha malheureusement de réaliser ce projet; mais il le légua comme un héritage sacré à ses successeurs.

« La pensée de renouer des relations avec cette contrée si riche préoccupa surtout Pierre Ier. Dès 1717, une expédition fut dirigée sur Khiva; elle manqua.

« Imbu de cette idée, Pierre reporta son attention sur la mer Caspienne. Toute la Russie pouvait y déboucher au moyen de ce réseau de canaux et de communications fluviales qu'il avait jeté sur le pays, et dont le Volga était l'artère vivifiante. Dominer la mer Caspienne, c'était donc ouvrir à la Russie le commerce de toutes ses côtes, et rétablir à son profit cette ancienne route commerciale de l'Inde, que nous avons vue exploitée tour à tour par les Grecs et par les Romains. »

Ce passage seul, je pense, indique suffisamment

les véritables intentions de la Russie, pour qui cette rapsodie de pitié et de devoirs chrétiens n'est qu'un masque.

Les motifs qui ont engagé la Russie à se mêler des affaires des peuples du Caucase sont identiques à ceux qui poussèrent Philippe de Macédoine à s'immiscer à celles de l'Hellade. Mais l'avenir nous réserve la solution de la question de savoir si le résultat sera le même.

La Russie accordait sa protection à *tel* pays, pour avoir le droit de troubler *tel autre;* il était tout naturel qu'elle n'allât pas chercher ses protégés parmi les fils de l'islamisme, mais s'adressât plutôt aux tribus chrétiennes du Caucase.

Enfin, dans les dernières années du siècle passé, après une série d'intrigues et des plus révoltantes machinations, au moyen de la corruption et de la violence, la politique moscovite réussit à déterminer George XIII, le plus faible des princes qui régnèrent en Géorgie, à déposer en faveur de la Russie sa dignité et sa couronne, en son nom et en celui de ses héritiers. L'acte remarquable qui contient ces stipulations fut rédigé sous le règne de l'empereur Paul, le 28 septembre 1800.

« Pendant ce siècle, la Russie ne franchit la limite du Caucase qu'avec hésitation et à de rares intervalles; après des succès incontestables, elle repasse toujours les monts; ce n'est enfin que lorsque l'humanité, autant que la politique, lui impose cette charge, lorsque les peuples chrétiens de ces contrées sont à

la veille de voir périr leur indépendance et leur religion, lorsque, de son côté, elle se voit dans l'alternative, ou de renoncer à la possession si importante des littoraux de la mer Noire et de la mer Caspienne, ou de courir les chances incertaines de conquêtes au delà des monts, qu'elle se résout à accepter le legs des rois de Géorgie. »

Il est assez triste que, durant tout le XVIIIe siècle, la Russie n'ait pas écouté les prières de la nation géorgienne, et ne lui ait prêté assistance que lorsqu'elle lui arrivait trop tard! Elle contempla tranquillement le peuple et le pays passer trois fois consécutivement au pouvoir des Turcs ou des Persans. Elle laissa s'accomplir, sans s'y opposer, les guerres dévastatrices de Mohamet V et du schah Nadir, et lorsque, Tiflis une fois détruite par le khan Agha-Mehmed, la Russie pénétrait en Géorgie à main armée, nourrissait-elle d'autre projet que de jouer le quatrième acte de ce drame sanglant?

George XIII, en récompense de sa renonciation extorquée, hérita de la haine et de la malédiction de toute la noblesse du pays. La reine elle-même fut indignée de l'acte de faiblesse de son imbécile époux. La conduite de cette noble princesse, qui, sur les ordres de l'empereur, devait être transférée de vive force à Saint-Pétersbourg, donne la mesure la plus juste des sentiments de son peuple.

Le colonel *Lazarew*, chargé de cette expédition, pénétra, accompagné d'un interprète et sans se faire annoncer, dans les appartements où la

reine était assise sur un divan, auprès de ses enfants qui sommeillaient. On sait combien l'asile des femmes est respecté en Orient, et l'on se figure aisément que la reine, alors jeune et belle, témoigna hautement sa surprise et son indignation au visiteur qui la bravait. Au lieu de s'excuser, le colonel montre ses papiers et ordonne à l'infortunée souveraine de le suivre sur-le-champ. La fière *Marie* ne peut croire qu'une pareille insulte lui soit faite au su de l'empereur; son courroux s'allume, elle se refuse à obtempérer aux ordres du colonel, et sans lui répondre elle lui désigne ses enfants endormis. *Lazarew*, impatienté de ses lenteurs, saisit son pied pour la forcer à se lever. La reine, enflammée de colère, fait un bond, tire un poignard de son sein et en frappe au cœur l'offenseur, qui tombe aussitôt inanimé. Cependant, au même instant, l'interprète s'élance sur elle et lui fait avec son sabre plusieurs blessures dangereuses. Elle serait morte sous ses coups, si le bruit de la lutte et les cris des enfants n'eussent attiré du monde dans la pièce...

A peine l'héroïque princesse fut-elle un peu rétablie qu'elle fut dirigée, escortée d'un autre officier et accompagnée de ses enfants, vers la capitale de la Russie, où, il y a peu d'années, elle termina une existence remplie d'alternatives.

L'auteur de ce livre eut occasion de voir la reine *Marie* dans sa modeste et presque misérable habitation, peu avant sa mort, et il peut affirmer qu'elle emporta dans la tombe la haine con-

tre ceux qui lui avaient ravi le trône et la liberté.

Les différentes révolutions qui éclatèrent plus tard en Géorgie sont le plus sûr témoignage du souvenir terrible que conserve son peuple de l'affront fait à sa reine *Marie*. Un fait historique est là pour démontrer toute l'horreur qu'inspirait aux populations de Karwel le joug moscovite : c'est que les princes géorgiens implorèrent jusqu'au secours de leurs anciens ennemis les Persans et les Turcs, pour chasser derechef les Russes de leur territoire.

Le prince Alexandre, fils du roi Héraclius de Géorgie, ne pouvait supporter l'idée de voir le trône de ses pères en leur pouvoir. Il préféra faire cause commune avec les montagnards, après avoir vainement tenté d'exciter à une levée de boucliers les grands de la Géorgie contre les Russes. Ceux-ci ne voulaient s'engager dans une révolte ouverte que dans le cas où une puissance étrangère leur viendrait en aide. Que pouvaient les tribus de Karwel, dont toute la population comptait à peine quelques centaines de mille âmes, contre la Russie, bien plus forte qu'elle? La Géorgie avait été trop épuisée et trop ébranlée par les dernières guerres du khan Agha-Mehmed pour qu'il fût possible à ses habitants de résister longtemps au colosse du Nord.

C'est à cette circonstance seule, et non aux sympathies présumées des princes géorgiens pour la Russie, qu'il faut attribuer la cause de l'insuccès des plans guerriers du czarewitsch Alexandre. Tous les autres moyens lui faisant défaut, il s'associa aux

montagnards et chercha à obtenir des anciens ennemis de sa patrie un appui dans ses entreprises contre la Russie. Ses projets échouèrent tant en Perse qu'en Turquie, où il s'enfuit d'abord pour monter une insurrection contre le czar. Les exploits des Russes étaient encore trop présents à la mémoire des deux nations, les dernières guerres les avaient trop épuisées pour qu'elles s'exposassent de nouveau à leur incertitude.

Alexandre fut accueilli avec hospitalité à Schouscha, par le khan *Ibrahim*, maître de Karabagh; il chercha à entraîner les peuples des montagnes à la révolte. *Omar*, le chef redouté des Awares, et lui s'unirent dans la même haine contre les Russes; elle fut le mobile de plusieurs entreprises favorables à ce puissant prince, qui réunit sous sa bannière victorieuse les principaux peuples du Daghestan.

L'automne de l'année 1800 fut désigné par Alexandre et le khan *Omar* pour l'opération d'un coup décisif en Georgie. Environ vingt mille hommes, pour la plupart formés d'excellents cavaliers du Leghistan, étaient sous les ordres d'*Omar*. Alexandre avait un nombreux parti parmi les grands de la Géorgie, aussi le pays aurait-il été perdu pour les Russes, s'ils n'avaient eu connaissance de bonne heure des préparatifs du khan des Awares.

Le général *Lasarew*, à la tête d'un gros corps d'armée récemment arrivé, gagna sur les bords de l'Iora une bataille acharnée sur les peuples des montagnes (succès qu'il dut principalement à l'effet d'une nom-

breuse artillerie), et mit par là le premier jalon de l'incorporation de la Géorgie à la Russie, qui suivit de près.

Les essais tardifs et successifs d'Alexandre pour chasser les Russes de la Géorgie rencontraient, il est vrai, toujours de vives sympathies parmi la population, qui au fond de son âme abhorrait le régime russe ; mais ils demeurèrent sans résultat durable en présence de la supériorité écrasante de leur ennemi du Nord.

Une conjuration fort étendue de l'aristocratie géorgienne eut encore lieu en 1832; elle fut néanmoins étouffée à son germe, les chefs terriblement punis,—il se trouvait dans le nombre des rejetons des célèbres maisons princières Tschawschewadse, Eristaw, Andronikow, Tschalekaiew, etc.,—et les rigoureuses mesures des Russes rendirent plus tard aux Géorgiens toute nouvelle tentative de révolte impossible.

Après ces quelques indications, dont nous pourrions faire un volume, si l'espace nous le permettait, nous croyons le lecteur suffisamment éclairé pour juger les déclamations suivantes.

Dans le chapitre cité plus haut : *Établissement de la Russie au delà du Caucase*, M. *Fonton* dit (page 94) :

« Lorsque l'empereur Alexandre, par son manifeste du 12 septembre 1801, acceptait le trône légué par les rois de Géorgie, il obéissait à une impulsion généreuse. Ce n est pas, disait-il en s'adressant à la

nation géorgienne, pour accroître nos forces, ce n'est pas dans des vues d'intérêt, ou pour étendre les limites d'un empire déjà si vaste, que nous acceptons *le fardeau du trône de Géorgie;* le sentiment de notre *dignité*, *l'honneur*, *l'humanité seuls* nous ont imposé le *devoir sacré* de ne pas résister aux cris de souffrance partis de votre sein, de détourner de vos têtes les maux qui vous affligent, et d'introduire en Géorgie un gouvernement fort, capable d'administrer la justice avec équité, de protéger la vie et les biens d'un chacun, et d'étendre sur tous l'égide de la loi. »

Et, pour éviter tout malentendu, M. *Fonton* ajoute sous forme de complément : ces assertions *n'étaient pas* de vaines déclamations !

Si la Russie avait rempli *une seule* des promesses ci-dessus énoncées, nous lui pardonnerions toutes les violences, dont elle se rendit coupable pour arriver à la possession de la Géorgie; car la force pousse à la soif de la domination, et toute domination engendre la violence. Si l'histoire offrait un seul exemple qu'un pays tombé au pouvoir moscovite fût devenu plus florissant et ses habitants meilleurs, on serait disposé à éloigner tout à fait la question de savoir si la Russie s'emparait à tort ou à raison du trône de Géorgie. Car, après tout, aucune nation puissante n'a parcouru sa carrière terrestre sans avoir commis sur de plus faibles voisins quelque iniquité ou quelque exaction, et, dans toutes les occasions où le droit du plus fort prévalait pour le bien du plus faible, il était

admis et sanctifié devant le tribunal de justice de l'histoire.

Mais, — comme c'est ici le fait de la Russie, — lorsque la force n'agit que pour opprimer au lieu de protéger, que pour détruire au lieu de construire, que pour répandre la dévastation au lieu des bienfaits, alors la haine des honnêtes gens se tourne en masse contre elle. Il est du devoir de toute personne que le hasard ou l'envie de s'instruire a conduite sur la voie de ces violences, de contribuer autant que possible à arrêter l'envahissement du torrent destructeur; la connaissance entière du mal est le premier pas et aussi le plus important...

Retournons cependant à l'examen du livre ouvert sous nos yeux. M. *Fonton* cherche à nous rassurer, en nous affirmant que le manifeste d'Alexandre, cité ci-dessus, n'est pas *une simple déclamation*; pour confirmer son opinion, il nous donne une courte description de la désorganisation et de la situation pénible, en effet, de la Géorgie, qu'elle doit en partie à l'abjection intérieure, aux guerres continuelles et aux manœuvres de la politique russe. Mais au lieu d'ajouter, ainsi que la vérité l'exigeait, que cette abjection et cette fâcheuse situation nationale arrivaient aux Russes fort à propos pour l'accomplissement de leurs futurs projets, et que ces causes résultaient en grande partie de leurs manœuvres, il poursuit, se fiant à la crédulité du lecteur : « Il fallait, certes, de l'abnégation, il fallait un bras puissant pour faire éclore de ce chaos moral, physique et

politique, un état de choses régulier. Si la Russie accepta ce lourd fardeau, il est juste aussi qu'on lui en tienne compte, que l'on n'attribue pas à l'ambition, à la soif des conquêtes, une extension de limites qu'elle avait toujours regardée comme excentrique, et qu'elle savait ne pouvoir conserver que par les armes. »

Après l'occupation de la Géorgie, les Russes suivirent de point en point l'exemple de *Potemkin*, qui, sans coup férir et par ses intrigues, soumit au sceptre russe les khans de la Crimée. On établit une espèce de chambre de réunion, chargée de s'enquérir de toutes les nouvelles géographiques et historiques propres à appuyer les prétentions de la Russie aux pays voisins [1]. Avec cette méthode de procéder, on pense bien que la Russie avait toute facilité d'action tant qu'aucune puissance européenne ne s'immisçait dans ses affaires; elle pouvait aisément convaincre à sa guise des montagnards aussi ignorants en géographie qu'en histoire, sans être arguée d'erreur.

Essayons par quelques exemples de montrer la

[1] L'habile auteur de cet ouvrage des plus importants : *Anecdotes sur la vie de Potemkin*, etc., etc., dit à ce sujet : « Par son savoir-faire et ses entretiens avec l'ancien khan, grâce aux détestables instigations de Potemkin, cette commission établie fit valoir les priviléges les moins contestables *sur les pays que l'on convoitait*. Les czars de Karthli et de Kaketi, en *un mot toute la Géorgie, la Bessarabie et les provinces du Kouban, furent désignés comme empire et pays* faisant partie de la Crimée. »

Nous ne saurions trop recommander ce livre (*Freistadt-sur-le-Rhin* 1792), où le lecteur curieux d'apprendre la direction intérieure de la Russie trouvera une foule de pièces remarquables.

justesse et la validité dont elle appuyait ses prétentions et ses arguments.

1° La Russie maintient son droit à la possession de la Kabardah ; et voici sur quoi elle le base :

a- Le czar Iwan Wassiljewitsch le Cruel avait pour femme la fille de *Temrouk*, prince kabarde; il s'ensuit que les Kabardes avaient déjà à cette époque des relations amicales avec la Russie.

b- Une expédition entreprise en l'année 1717 par les Russes contre le khan de Khiva était commandée par Bekovitsch Tscherkaski, prince kabarde, qui s'adjoignit une troupe de ses compatriotes. Preuve qu'alors déjà les Kabardes combattaient sous les drapeaux russes ; par conséquent, la Russie a droit de souveraineté sur les Kabardes. (Pages 74, 82.)

Tremblons, nous autres Allemands si patients, qu'un jour la Russie ne vienne à se prévaloir envers notre patrie de pareils droits et de semblables arguments !

Combien comptons-nous de princesses allemandes mariées à des princes russes ? Que de généraux allemands ont servi sous les drapeaux russes !

Cependant continuons à relater les autres réclamations de la Russie :

2° La Russie prétend à la possession des provinces situées sur la mer Caspienne, parce que, déjà du temps de *Pierre le Grand*, des comptoirs russes y furent établis.

Nous avons vu plus haut de quel droit *Pierre le Grand* fonda ces établissements, obtenus par la force

des armes : « *Parce que* la Russie était maîtresse de tout le cours du Volga, elle s'empara des bouches inférieures du Térék et du Koïssou ! » (Page 72.)

Les populations des côtes, qui dans leur simplicité n'étaient pas à même de bien comprendre les syllogismes moscovites, cherchèrent à reconquérir, à la première occasion favorable, ce qui leur avait été extorqué par les mêmes moyens. Ils chassèrent les colons russes de Schemacha, massacrèrent ceux qui leur opposaient résistance, et déjouèrent pendant quelque temps les vastes projets commerciaux de leurs ennemis. *Pierre le Grand*, irrité de ces pertes nombreuses, médita une vengeance éclatante contre les montagnards, et voulut à tout jamais s'assurer leurs domaines. « Non, ajoute M. *Fonton*, comme complément, non pour étendre les limites de son empire par des conquêtes excentriques, mais afin de prouver la facilité qu'aurait la Russie de prendre pied sur le littoral de la mer Caspienne, pour y consolider ainsi son influence, régulariser les rapports des différents États, et faire naître sous son égide puissante un ordre de choses accessible au développement des relations commerciales.

« Sans songer à pousser la Russie au delà des limites gigantesques tracées par la nature, et à la jeter ainsi au milieu d'un pays presque totalement inconnu et dans des complications inextricables (n'est-ce pas touchant !), il voulait dessiner de son épée la position qu'elle était appelée à prendre.

« Telle était la pensée de Pierre !..... » (Page 83.)

Nous avons vu précédemment la Russie, par crainte d'être taxée d'ambition, résister pendant tout un siècle à toutes les prières et à toutes les larmes, avant de se décider à accepter le fardeau du trône de Géorgie. C'est uniquement lorsque l'*humanité* lui en fit un devoir qu'elle prit cette grave initiative.

Nous avons vu en outre pour quels innocents et nobles motifs l'armée russe envahit le domaine des montagnards ; après cela, l'aimable lecteur donnera sans doute raison à M. *Fonton*, lorsqu'il prétend qu'il *est juste que l'on n'attribue pas à l'ambition, à la soif des conquêtes, une extension de limites que la Russie avait toujours regardée* comme excentrique. (Page 95.) Qui a jamais accusé la Russie d'ambition, de soif des conquêtes? Qui a jamais prêté à la Russie des pensées envahissantes, excepté lorsque l'humanité et la charité chrétienne lui en faisaient une obligation?!

Quel dommage que les montagnards du Caucase, trop amis de la liberté, n'aient pas compris les intentions humaines et désintéressées qui guidaient les expéditions désastreuses de la Russie! Quel dommage que leur défense héroïque leur ait fait perdre les bienfaits si dignes d'envie qui leur seraient certainement échus en partage sous le sceptre si doux des Moscovites!

Mais, comme dit *Heeren* dans son célèbre ouvrage sur les peuples de l'antiquité : « *Rien n'est plus ombrageux que l'amour pour la liberté, et l'expérience ne nous a que trop appris*, hélas! qu'il pouvait y avoir des motifs de crainte [1] !

[1] Heeren, *Idées*, etc., tome III, page 267.

Nous espérons que les passages cités suffiront à mettre le lecteur à même de constater lui-même les droits sur lesquels reposent les entreprises des Russes contre les habitants du Caucase de l'est (*constamment dégagés de tout désir de conquête,* ainsi que s'exprime l'empereur Nicolas en plusieurs endroits dans son manifeste). Nous allons parler des Tcherkesses proprement dits, en passant sous silence une foule de faits de nature semblable. Les glorieux combats de ces populations entières de la mer Noire contre les Russes, qui leur étaient bien supérieurs en nombre, méritent notre admiration au même titre que les guerres des Grecs contre les armées de *Xerxès* et de *Darius*.

Les prétentions de la Russie à la domination des régions situées sur les côtes du Pont se fondent sur le traité d'Andrinople (1829), par lequel le sultan remet aux Russes tout le territoire situé entre le Kouban et la mer Noire [1].

Mais il est un fait dont la preuve exacte est facile, c'est que les Tcherkesses n'*ont jamais* été assujettis au pouvoir ottoman, pas même nominativement, et que le sultan n'avait aucunement le droit de disposer selon son bon plaisir de leur pays. Les Tcherkesses,—pour la plupart mahométans,—ainsi que les autres peuplades avoisinant les côtes : celles de Schapssouch, des Oubyches, des Dshighetis, etc.; n'ont eu avec le sultan d'autres rapports que ceux qui subsistent

[1] Depuis les bouches du Kouban jusqu'au fort Saint-Nicolas.

chez tous les catholiques romains à l'égard du pape. Ils le considéraient et le révéraient comme chef spirituel de leur culte; mais quant au temporel, ils lui étaient aussi peu soumis que les nations catholiques romaines de l'Europe le sont au pape.

La question de savoir si le sultan a jamais exercé en Circassie le droit de souveraineté, et aurait été par conséquent le maître de céder ce territoire, a été, en 1838, l'objet de vifs débats au parlement anglais, à la suite de la prise connue du *Vixe*. M. Bell, propriétaire du *Vixe*, a démontré d'une manière incontestable dans son plaidoyer que les Tcherkesses n'ont jamais dépendu ni de droit ni de fait de la Turquie, et que par conséquent les prétentions de la Russie à leur territoire étaient de toute nullité[1].

« Il n'est sans doute que trop vrai, remarque M. *Bell* à ce sujet, que si l'empereur eût été à même d'adjoindre à ses Etats *la Circassie*, *non-seulement sur le papier*, mais encore en réalité, il serait parfaitement inutile maintenant de discuter après coup l'irrégularité d'un pareil acte, ou de chercher à prouver que le pays ne lui appartenait pas. Mais une simple proclamation, par laquelle le souverain d'un pays déclare un territoire étranger incorporé à ses Etats, sans qu'il puisse faire suivre le fait à la parole, laisse le droit de souveraineté exactement comme il était auparavant[2]. »

[1] Voir l'Appendice de l'ouvrage de *Bell : Two years residence among the Circassians.*

[2] T. II, p. 339.

Il s'agit d'abord de fournir la preuve que la Russie, malgré la cession de la Circassie, extorquée au sultan (seulement sur le papier bien entendu), n'a aucun droit sur ce pays, puisque ses habitants n'ont jamais dépendu du sultan.

Pour arriver à cette conclusion, nous sommes forcé de recourir à d'anciens traités entre la Russie et la Turquie, qui précédèrent celui d'Andrinople et qui lui servirent pour ainsi dire de base. Nous tâcherons d'être le plus bref possible dans nos citations et dans les notes à l'appui, parce que le lecteur qui aurait intérêt à prendre plus ample connaissance des pièces en question les trouverait dans le *Recueil des traités*, de Martens.

En 1774, un traité fut stipulé entre la Russie et la Turquie, après l'issue d'une guerre opiniâtre, dont le résultat avait été marqué d'alternatives de part et d'autre; ce traité est connu sous le nom de Koutschouk-Kainardji; voici le troisième article :

« Tous les peuples tartares, ceux de la Crimée, de Budjiak, du Kouban, les Edissons, les Geamboucluks et les Editschkuls seront reconnus[1] sans aucune excep-

[1] Il faut remarquer ici que sous la dénomination de Tartares du Kouban—nommés aussi simplement « les Koubans ou les Koubanans »—il s'agit des Tcherkesses proprement dits, qui, du reste, ainsi qu'on pourrait le supposer en consultant le traité ci-dessus, n'ont jamais été sous la domination des khans de la Crimée : lisez là-dessus l'ouvrage déjà cité sur *Potemkin*, page 153, où il est dit :

« Les Koubans occupent le pays situé sur les montagnes du Caucase entre les Palus-Méotides Azow et la mer Noire, au sud d'Azow. Les habitants sont de vrais Tartares, et, comme leurs établissements s'étendent le long de la rivière du Kouban, ils portent le nom de

tion par les deux empires pour nations libres et entièrement indépendantes de toute puissance étrangère, gouvernées par leur propre souverain de la race de Chingiskan, élu et élevé sur le trône par tous les peuples tartares; lequel les gouvernera d'après leurs anciennes lois et usages, n'en rendant aucun compte que ce soit à aucune puissance étrangère; c'est pourquoi ni la cour de Russie, ni la Porte Ottomane ne devront se mêler sous quelque prétexte que ce soit de l'élection dudit khan, non plus que de leurs affaires domestiques, politiques, civiles et intérieures; mais au contraire avouer et considérer ladite nation tartare dans son état politique et civil sur le même pied que les autres puissances qui se gouvernent par elles-mêmes et ne dépendent que de Dieu seul; quant aux cérémonies de religion, comme les Tartares professent le même culte que les musulmans, ils se règleront à l'égard de Sa Hautesse comme grand calife du mahométisme, selon les préceptes que leur prescrit leur loi, sans aucun préjudice néanmoins de la confirmation de leur liberté politique et civile. »

Tout ce qui suit n'a pour but que de confirmer et de fortifier les phrases précédentes, et l'article se termine ainsi :

« Pareillement la Sublime Porte s'engage de la manière la plus solennelle et promet de n'introduire ni entretenir à l'avenir aucune garnison ou gens armés

Tartares du Kouban. *Le peuple n'a de fait jamais appartenu, soit au sultan, soit au khan de la Crimée.* » Ceci était écrit en 1792, ainsi dix-huit années après la conclusion du traité de Koutschouk-Kainardji.

quelconques dans les susdites villes, forteresses, terres et habitations, ni dans l'intérieur de ces Etats aucun intendant ou employé militaire de quelque dénomination que ce soit, mais de laisser tous les Tartares dans la même parfaite liberté et indépendance que leur laisse l'empire de Russie. »

Après ces citations, il est évident que la Russie aussi bien que la Turquie reconnaissait les pays en question libres et soumis à Dieu seul, maintenant et à tout jamais.

Si le lecteur conservait encore le moindre doute sur le sens de ces paroles, la lecture des articles principaux d'une autre pièce qui se rattache exactement au traité de Koutschouk-Kainardji lèverait toute incertitude à cet égard. En 1775, la Russie et la Porte conclurent une sorte de « convention explicative », dont on trouvera l'origine en prenant connaissance de l'acte lui-même, ce qui nous dispensera de nous y arrêter plus longuement. Il est dit au préliminaire :

« Depuis la conclusion du traité de paix éternelle entre l'empire de toutes les Russies et la Porte Ottomane à Kainardji, le 10 juillet 1774, et de l'hégire 1188, il est survenu sur quelques articles de ce traité et particulièrement à raison de la transformation des Tartares de la Crimée et autres en une puissance libre, indépendante et soumise à Dieu seul, divers malentendus et contestations qui sont parvenus au point de priver les sujets respectifs de la jouissance des fruits de la paix, qui sont la bonne harmonie et la sûreté. Pour éteindre et écarter une fois pour

toutes des inconvénients aussi désagréables, qui peuvent occasionner entre les deux empires la discorde et des hostilités, on est convenu mutuellement et amiablement, par le moyen des plénipotentiaires des deux empires, munis de pleins pouvoirs, d'entamer une nouvelle négociation à Constantinople, dans la pure intention d'éclaircir et d'expliquer le susdit traité de Kainardji. »

L'article 1er de cette convention est ainsi conçu :

« L'on confirme par cette nouvelle convention le traité de la paix éternelle de Kainardji conjointement avec ses deux articles, dans toute sa force et dans tous ses points sans exclusion, chacun selon son sens littéral, comme si ledit traité eût été inséré ici mot pour mot dans toute son étendue, à l'exception des articles qu'on a expressément et précisément désignés et éclairés dans les articles de la précédente convention. »

L'article 2 de la convention renferme encore des définitions plus précises de l'article 3 du traité de Kainardji, dont la reproduction textuelle nous entraînerait trop loin. Aussi nous contenterons-nous de ne rapporter ici que le *punctum saliens* qui sert de conclusion.

« La Sublime Porte ayant déjà renoncé dans le traité de paix de Kainardji à tous ses droits temporels sur toutes les hordes, tribus et races tartares ; elle s'engage de nouveau *dans la présente convention de ne jamais les renouveler sous quelque prétexte que ce soit, mais de reconnaître et considérer ces peuples comme*

nation libre et indépendante, selon le contenu du troisième article du traité ci-dessus mentionné, lequel article, outre ce qui est énoncé dans celui-ci, doit être regardé comme s'il y était rappelé mot pour mot. »

Il nous semble superflu d'ajouter le moindre commentaire aux pièces que nous venons de produire; elles sont conçues, quant aux points principaux, avec trop de netteté et de clarté pour qu'il semble possible de se méprendre sur leur sens ou de le contourner. Nous verrons bientôt, et en temps et lieu, comment la Russie le tenta néanmoins, et trancha le nœud quand la subtilité de ses doigts diplomatiques eut complétement échoué.

Les Turcs observaient leurs traités avec une fidélité et une persévérance qu'ils eurent bientôt à déplorer amèrement.

A peine quatre années s'étaient écoulées, que l'impératrice *Catherine*, au mépris du traité de Kainardji, à l'instigation de son ambitieux favori *Potemkin*, envoya une armée en Crimée, dans le but de s'emparer par la ruse ou par la force de ce pays fertile. Je crois nécessaire de rappeler ici un passage de l'ouvrage sur *Potemkin* [1], cité plusieurs fois déjà, et qui a rapport à cette entreprise; l'histoire de cet homme d'État si mal famé y est reproduite en détail avec une parfaite exactitude.

« Sahin-Giréi, dernier khan de la Crimée, se voyait poussé à toute extrémité par les intrigues des députés

[1] Pages 148-149.

de *Potemkin*, qui lui offraient leurs services et leurs secours; les grands alors l'abandonnèrent, le tenant pour un traître qui s'était rangé du côté des Russes, leurs plus mortels ennemis; ils le forcèrent à prendre la fuite et à chercher son salut auprès de ces derniers. On s'imagine aisément que Potemkin traita de toute sa hauteur ce khan qu'il avait égaré lui-même, et quelles conditions il lui imposa. Toutes représentations étaient inutiles. Le khan n'avait d'autre alternative que de livrer sa signature pour lui et ses successeurs, en abandonnant à la Russie la souveraineté de la Crimée contre une rente annuelle de cent mille roubles [1]. A peine cette concession de la Crimée, en apparence volontaire, mais de fait arrachée de vive force, fut-elle signée, que *Potemkin*, au nom de l'impératrice, en prit possession. Non-seulement il rendit à cette presqu'île, mais encore à tous les ports de mer et villes leurs anciens noms grecs, afin d'engager les Grecs dispersés en Turquie, attachés à l'amour de l'antiquité, à revenir avec leurs biens et leur fortune s'établir dans les villes habitées jadis par leurs aïeux. Il ne se contenta pas d'avoir réuni la Crimée à la Russie, mais encore, en habile homme d'État, c'est-à-dire parfois en grand brigand,

[1] Le titre que les empereurs de Russie concédèrent au khan de Crimée était celui-ci : *Dei gratia Magnæ Hordæ Crimensis Dominatus fratri nostro N. N. Majestati amicam salutem.*

Ce titre, qui ne fait nullement mention du littoral situé entre le Kouban et la mer Noire, sert de nouvelle preuve à notre assertion, que les populations de ces contrées, c'est-à-dire les Tcherkesses ne furent jamais sous la domination des khans de Crimée.

il s'efforça de soustraire, soit aux Turcs, soit à d'autres peuples les pays adjacents, sous le prétexte qu'ils avaient appartenu autrefois à la Crimée, etc. »

Au nombre des pays dont *Potemkin* convoitait la possession *sous le prétexte spécieux qu'ils avaient appartenu autrefois à la Crimée*, se trouvait le territoire des Tcherkesses, situé entre le Kouban et la mer Noire. Tandis que ses voisins, bien plus forts en nombre, tombaient, lassés de la guerre, au pouvoir des Russes, cette nation avait résisté victorieusement jusqu'à présent aux baïonnettes comme aux intrigues et aux tentatives de corruption de ses plus mortels ennemis. Le fait est vraiment digne de respect, et mérite notre admiration... La chute du khan de la Crimée, *Sahin-Giréi* et la prise de possession de son territoire, dont la liberté et l'indépendance lui avaient été garanties solennellement par l'impératrice dans le présent autant que pour l'avenir, prouve assez qu'elle foula aux pieds tous les traités conclus avec la Turquie; tous les articles, comme nous l'avons vu, en avaient été réglés avec autant de netteté que de précision, et semblaient rendre toute controverse impossible.

Personne n'ignore que même les plus grands excès se fondent toujours sur quelque apparence de droit; on sera peut-être curieux d'apprendre comment *Catherine* s'y prit pour accorder ses paroles avec ses actes.

Elle publia, à la date du 8 avril 1781, un manifeste dont voici le résumé : le but principal du traité de Kainardji, et de la *Convention explicative* qui le

suivit étant le maintien et la durée de la paix entre la Russie et la Porte Ottomane, en reconnaissant la liberté et l'indépendance de la Crimée, cause de fréquents malentendus et de démêlés entre les susdites puissances, on avait cru terminer et prévenir toutes contestations; que l'impératrice cependant, trompée dans ses espérances, avait dû recourir à d'autres moyens : « C'est pourquoi (nous donnons ici la traduction textuelle de la conclusion de ce manifeste remarquable); c'est pourquoi, animée du plus sincère désir de confirmer la paix et de la maintenir, en cherchant à remédier aux querelles sans cesse suscitées par les affaires de Crimée, notre honneur, l'obligation où nous sommes de veiller à la sécurité de notre empire, nous font un devoir de prendre la ferme résolution de mettre fin, une fois pour toutes, aux troubles de la Crimée. A cet effet, nous réunissons à notre empire la presqu'île de Crimée, l'île de Taman et tout le territoire situé entre le Kouban et la mer Noire, comme juste dédommagement des pertes et des frais que nous avons supportés pour le maintien de la paix et de la prospérité dans lesdits pays. »

Les Tartares de la Crimée méritent leur sort, puisqu'ils se sont soumis aussi facilement à leur condition. Mais les Tcherkesses, malgré les manifestes et les expéditions des Russes, ont prouvé, les armes à la main, qu'ils étaient dignes de la liberté, qui depuis des temps immémorables avait été leur héritage.

C'est à dessein que M. *Fonton* ne mentionne dans son ouvrage aucun des traités que nous avons donnés

en partie plus haut; il considère au contraire les prétentions de la Russie à la souveraineté de la Circassie comme une chose toute naturelle, et qui n'a nullement besoin d'être justifiée. Il nous représente les Tcherkesses comme une horde de sauvages, qui ne vivent que de déprédations et de meurtres, et la Russie comme une nation agissant selon la justice et offrant le modèle de toutes les autres vertus. Le but de l'empereur, en étendant la main sur les États voisins, est de les attirer dans un cercle enchanteur de bénédictions et de bienfaits, dont se félicitent tous les peuples qui vivent sous sa domination. Les ignares montagnards ne veulent pas le comprendre, saurait-on les amener à cette conviction autrement que par la force? Rien n'est plus naturel!

« Dans ces dispositions, dit M. *Fonton* (pages 124-125); dans ces dispositions de la Russie, les excitations du dehors sont un vrai malheur. Nous ne voulons pas leur concéder tout le poids qu'elles s'attribuent; mais tout faible qu'il est, il doit son origine moins à des sentiments d'humanité qu'à la haine politique contre la Russie.

« Peut-on en juger autrement, lorsqu'on voit des individus appartenant à des nations honorées par l'abolition de la traite des nègres chercher à favoriser le commerce infâme des esclaves; car leurs excitations ne sauraient conduire à aucun autre résultat. »

S'il n'était pas ridicule de voir un peuple comme le peuple russe élever la voix pour blâmer chez d'autres nations le mal qui est le ver rongeur de son pro-

pre arbre de salut, nous prendrions la peine de citer bon nombre d'exemples où la Russie, même en dehors de ses limites proprement dites, non-seulement tolère le commerce des esclaves, mais l'encourage même lorsqu'elle y trouve avantage. Nous n'aurions, sous ce rapport, qu'à nommer le traité connu de tout le monde, conclu l'automne de 1845 entre le prince Woronzoff et les peuplades de la côte de la mer Noire, qui accorde aux Tcherkesses, au nom de la Russie, la liberté illimitée du commerce des esclaves. Cette nation s'est flétrie par cet acte indigne; elle a éteint la dernière lueur de justice qui lui servait encore à dissimuler ses violences aux regards de l'univers.

Aussi les argumentations de M. *Fonton*, qui reposaient principalement sur la volonté supposée de la Russie de mettre un terme au commerce des esclaves, ne sont-elles maintenant que de vaines déclamations.

Le lecteur pourrait-il en juger différemment, lorsque les dernières observations émises par M. *Fonton*, au sujet des guerres russo-caucasiennes, lui seront passées sous les yeux?

Or, dans ces circonstances, « que veut, s'écrie-t-il naïvement (pages 126-127); que veut, que fait la Russie?

« Déjà elle a anéanti le commerce infâme des esclaves; aujourd'hui elle veut rendre les montagnards inoffensifs. La philanthropie et l'intérêt politique le commandent : la première, pour faire cesser de cruelles dévastations et une guerre perpétuelle; l'autre, pour

asseoir sur une base solide ses possessions transcaucasiennes.

« Un temps viendra où les belles côtes de l'Abkhasie seront rendues au monde civilisé, où le voyageur de l'Europe ira y admirer cette belle nature, cette végétation luxuriante, et trouvera des peuples bénissant, au sein de l'abondance, la main qui les aura retirés de la barbarie. Tels sont les résultats que la Russie veut léguer à ses neveux; et ses efforts, méconnus aujourd'hui, seront appréciés, nous en avons la conviction, par une postérité plus impartiale. »

Qu'il nous soit permis de placer en regard de cette séduisante prophétie l'opinion d'un homme au moins aussi compétent que M. *Fonton* sur cette matière, l'opinion d'un homme à la fois de nationalité russe et proche parent du général Golowine, (qui, on le sait, eut pendant plusieurs années le commandement en chef dans le Caucase), par conséquent qui mérite notre confiance à juste titre.

« Avec les moyens et les hommes d'aujourd'hui, dit Ivan Golowine dans son ouvrage sur la Russie (pages 487-488)[1], la guerre du Caucase est donc une guerre stérile, et l'obstination que met le gouvernement russe à la continuer n'aboutira qu'à une effusion de sang inutile, qu'à envenimer les animosités, et à rendre tout rapprochement impossible. La guerre qu'il devrait faire avant tout, c'est à ses propres employés, qui sont ses plus grands ennemis, et qui, après avoir

[1] *La Russie sous Nicolas Ier.*

provoqué la lutte, la rendent si funeste en pillant et volant sans pitié. Ils vendent à l'ennemi jusqu'à de la poudre. Ils cachent le nombre des morts, et le corps d'armée du Caucase est si mal approvisionné qu'il n'y a seulement pas un seul appareil de chirurgie qui mérite ce nom. Les généraux, de leur côté, traînent la guerre en longueur, pour conserver une source de fortune et d'avancement; et tant qu'il n'y aura pas de soldats qui sachent tirer, les pertes seront toujours du côté des Russes, leur artillerie ne leur servant de rien dans cette guerre tout irrégulière. »

Cependant, trêve de citations et de preuves à l'appui! Nous espérons en avoir dit assez pour convaincre de la vérité de ce que nous avancions en commençant ces pages : c'est que les Russes, dans leurs expéditions conquérantes et dévastatrices du Caucase, n'ont eu d'autre mobile que le droit du plus fort. Le seul but que nous nous sommes proposé dans ce résumé était d'exposer les événements sous leur véritable jour, car nous savons trop bien que les discours et les arguments les plus concluants ne peuvent faire que ce qui est accompli ne le soit pas.

LE CAUCASE ET SES HABITANTS

LE CAUCASE

SYSTÈME DES MONTAGNES

La grande chaîne du Caucase, ayant deux mers à ses pieds et séparant deux parties du monde, s'étend le long des terres de la côte orientale du Pont, où se sont établies les races chevaleresques de Schapssouch et d'Adighé, dans la direction du sud-est, jusqu'à la courbe aiguë en forme de bec de la presqu'île *Apchéron*, qui s'avance dans la mer Caspienne. C'est là que brûlent des feux éternels, et que les derniers disciples de *Zoroastre* ont trouvé un asile.

En comptant ses monts de second ordre et ses ramifications, le Caucase, dans lequel on distingue trois chaînes de montagnes, a en largeur une étendue de trente milles en général. Au sud et près de la mer Noire, il se relie, par le moyen de collines de moindre importance, à la grande chaîne de l'Ararat; au nord, ses dernières hauteurs se perdent dans les steppes de la Russie méridionale.

De ces steppes, nous reportons nos regards de chacune des grandes chaînes de montagnes sur le point naturellement le plus proche, c'est-à-dire sur le *Bech-Tau* ou les montagnes de *Pjaetigorsk*, qui forment en quelque sorte le poste avancé de cette chaîne principale. Nous gravissons ensuite la *Trachéotide Elbrouz*, qui dépasse en hauteur toutes les autres montagnes; de là, notre vue s'arrête sur les collines qui bordent les côtes orientales du Pont; nous la reposons un instant sur la route militaire qui coupe en deux la grande chaîne, et nous nous dirigeons enfin vers le sud-est, du côté de la mer Noire.

Le *Bech Tau* (par corruption de *Besch-Dagh*, c'est-à-dire les cinq montagnes) est l'ancienne patrie des Tcherkesses, que nous nommons maintenant les Kabardes. Au sud-ouest de *Georgiewsk*, sur la route de *Constantinogorsk*, s'élèvent, à peu de distance les unes des autres, quatre de ces montagnes couvertes de forêts, reliées ensemble par une crête surnommée le *Dos de l'âne*. Il résulte de cette formation une ouverture circulaire, du milieu de laquelle surgit la cinquième et la plus haute montagne, en forme conique; sa cime est presque toujours voilée de nuages, et forme un plateau en pente rapide d'un espace si restreint qu'à peine six hommes y trouveraient place. Le *Machouka* ou *Metchouka*, au pied duquel jaillissent de célèbres sources d'eaux thermales sulfureuses, est la seule des quatre autres montagnes qui mérite d'attirer notre attention. Le bras qui relie à la grande chaîne du Caucase le *Bech-Tau*, dont la formation présente

une masse de rocs de nature granitique, superposée de chaux de gangue, court entre le *Kouma* et le *Kouban*, grandissant au sud-ouest toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'il vienne rejoindre enfin l'*Elbrouz*, la plus haute de toutes les montagnes du Caucase.

L'*Elbrouz*, création la plus belle et à la fois la plus hardie de la puissance volcanique, et qui a donné naissance à ces masses gigantesques, s'élève isolément de la partie antérieure des montagnes qui l'entourent, à travers un plateau oblong haut d'environ dix mille pieds, traversé et dominé par des rochers à crénelure bizarre. Leurs pentes rapides forment en quelque sorte la bouche d'un cratère, du centre duquel surgissent les deux pics coniques de l'Elbrouz, sans cesse couverts de neige, et déjà visibles à l'œil nu, par un ciel pur, à une distance de quarante milles.

Les légendes merveilleuses qui se rattachent à ce mont géant, — dont la hauteur, tel qu'on l'a mesuré tout récemment, était de dix-sept mille trois cent cinquante-deux pieds de Paris, — sont aussi variées que les noms qu'on lui a donnés. Les Persans et les Tartares l'appellent *Kaf-Dagh*, d'où le Caucase entier a tiré le sien; chez les Russes, il porte celui de *Schattgora* ou de mont Schatt; chez les Abchases, on l'appelle *Orfi-Itub*; et chez les Adighés, *Oschga-Machua*, c'est-à-dire la montagne des Heureux. La dénomination la plus répandue chez les montagnards est *Dshin-Padischah* (le Roi des Esprits), parce que ses gorges, selon la légende, donnent entrée au *Dshinnistan* ou Pays des Esprits, où habitent les vaporeuses et bien-

heureuses fées de l'Orient, les *péris*, dont le temps respecte la jeunesse et la beauté.

Sur ses sommets inaccessibles aux hommes siége *Simourg*, l'antique dieu des oiseaux, voyant d'*un* œil le passé et de l'*autre* l'avenir. Lorsque Simourg parcourt les airs, la terre tremble au bruyant battement de ses ailes, les vents hurlent et la mer se soulève à de grandes hauteurs, le mugissement de ses vagues éveille tous les esprits endormis dans les profondeurs du globe.

Parfois, des plaintes et des gémissements font vibrer le trône éthéré du sage oiseau prophétique; alors les gazouillements cessent dans les forêts, les fleurs penchent leurs tiges, les torrents bouillonnent avec plus de fureur, et les montagnes, en signe de deuil, voilent de sombres nuages leurs couronnes rayonnantes.

Mais parfois aussi, le trône vaporeux et élevé de Simourg semble retentir du chant des bienheureux au son de mille cymbales. Alors le ciel revêt une teinte azurée, les rayons du soleil se reflètent, comme des pensées dorées, sur la cime blanche des montagnes; la fougue du rapide torrent devient un réjouissant murmure, les fleurs répandent des parfums aussi doux que l'haleine qui s'exhale des lèvres des péris...

J'ai cité ce passage comme une goutte échappée à la source des anciennes légendes du Caucase, qui aspire au sein des montagnes une jeunesse éternelle.

Au nord-ouest d'Elbrouz, le long de la côte du Pont (où la légende place le roc de *Prométhée*), le

Pelaw-Tepesch ou la calotte de *Saffar-Béy*, et l'*Oschten*, dans le pays des Abchases et des Abadses; l'*Idokopas* et le *Schapssouch*, dans le pays des Adighés, sont les plus hauts pics.

Au sud-est de l'Elbrouz, dans le pays des Ossètes, tout près de la route militaire de la Géorgie, s'élève le *Kasbék*, à une hauteur de quinze mille cinq cents pieds environ; il est, pour ainsi dire, le centre de la grande chaîne de montagnes. En suivant la route militaire qui traverse le Caucase par le milieu, du nord au sud-est, à quelques lieues plus loin, nous atteignons le *Krestowaja-Gora*, ou le *Kreuzberg*, montagne couverte de neiges éternelles, au pied de laquelle se trouve la station de poste de *Kobi*. Ici, la route étroite qui se fait jour au travers des masses de rochers amassés à une grande élévation, épars çà et là, et longe d'affreux précipices, atteint une hauteur de sept mille quatre cent vingt-cinq pieds de Paris.

A une lieue environ de Kobi, nous atteignons le célèbre hameau de *Baïdar*, habité par de pauvres Ossètes, qui passent péniblement leur existence à secourir les voyageurs égarés par les temps de neige ou les ouragans. Un peu plus loin, les montagnes commencent à s'affaisser au sud, et se perdent enfin en de riantes collines qui s'étendent jusqu'au cœur de la Géorgie, au milieu des vallées prospères de l'*Aragua*.

En prenant le *Kasbék* comme point central et suivant la grande chaîne vers le sud-est, jusqu'à la presqu'île d'Apscheron, nous rencontrons d'abord, dans le Lesghistan, le *Barbela*, qui dépasse de beaucoup la

ligne des neiges; ensuite, le *Schah-Dagh* (montagne du Roi), dans la province de *Kouba*; le *Dost-Dagh* (montagne de l'Ami), et le *Baba-Dagh* (montagne du Père), entre *Scheki*, *Schirwan* et *Bakou;* et enfin, tout près de la mer Caspienne, où vivaient les Amazones guerrières dont nous parle Hérodote, se présente le *Besch-Parmakj-Dagh*, ou montagne des Cinq Doigts, qui s'élève à environ trois mille pieds au-dessus de la mer, et dont le nom rappelle la structure.

VÉGÉTATION

La végétation de ces contrées est aussi grandiose et aussi remarquable par son étonnante variété que les montagnes elles-mêmes qui les embrassent. L'on trouve ici, dans les gradations soumises au site, au terrain, au climat, et dans la plus riche abondance, la plupart des produits du royaume des plantes des deux zones tempérées. Tandis qu'à des hauteurs qui donnent le vertige des forêts de sapins et de pins planent, frémissantes, au-dessus de riantes vallées, le rossignol chante dans la plaine, perché sur le laurier; les ceps de vigne s'enroulent dans les airs au tronc des ormes touffus, les cyprès élégants s'élancent, pareils à de vertes tourelles, du sanctuaire des bois; le vent frissonne à travers le feuillage du pin pignier, du noyer, du platane, du tamarin; le *rhododendron* et l'*azalea pontica* y fleurissent d'une magnificence et d'une beauté remarquables.

D'épaisses et interminables forêts, des terres fertiles, de riches pacages se déroulent tour à tour; la nature a vidé sur ces contrées sa bienfaisante corne d'abondance, mais elle ne doit son œuvre qu'à elle seule, et l'homme ne l'a aidée en rien. Tous les produits de la terre sont pleins de vigueur et de fraîcheur; ils sont sauvages comme les habitants de ces parages, mais en revanche aussi ils ne sont pas gâtés par la main de la civilisation; néanmoins, l'homme tire peu de profit des dons que lui a accordés la nature avec tant de libéralité, et il s'écoulera bien des années avant que l'agriculture et les industries de la paix aient élu domicile en ces lieux. Tant que les serres avides de la double aigle russe s'attacheront aux rochers du Caucase, le seul progrès qui s'effectuera sera celui de la destruction. Au lieu de charrues, les canons sillonnent la terre; au lieu de grains, ce sont des os humains que l'on sème; au lieu de la faucille, c'est une épée sanglante que l'on promène sur les récoltes, et cet anniversaire de la mort revient chaque année!

La région boisée ne dépasse pas en général une hauteur de plus de sept mille quatre cents pieds; à une plus grande élévation le dernier arbrisseau rabougri se perd dans des tapis de verdure ou dans des solitudes pierreuses. Les forêts impénétrables sont pour les Russes un grand obstacle à la poursuite des montagnards, elles favorisent au contraire admirablement les attaques à l'improviste, les embûches et la fuite de ces derniers. Les journaux nous ont appris que

depuis quelque temps les Russes ont adopté le système d'incendier les forêts, mais jusqu'à présent cette mesure leur a été d'un mince profit.

Les longs plateaux et les collines peu élevées situés sur les côtes orientales de la mer Noire sont couverts d'épaisses forêts ; les buis, les érables (*Platanus orientalis*), les aunes, les frênes, les chênes, les noyers, les arbres à fruits sauvages de toutes espèces, y atteignent une grosseur et une élévation qui surprennent la vue du touriste. L'on rencontre dans le bas pays d'*Ossethi* des chênes, des ormes, des hêtres et des aunes d'un volume gigantesque ; les montagnes d'ardoises qui s'étendent à l'est sont particulièrement bien boisés. Il en est de même du pays des *Kistes*. Les longs plateaux des provinces du *Daghestan* sont couvertes de forêts dans toutes les directions ; des platanes, des peupliers, des hêtres, des frênes et des tilleuls vénérables croissent partout sur ces hauteurs inaccessibles, et atteignent en repos le plus fort degré de végétation et de vétusté que la nature leur ait dévolu en partage. Les fruits qui méritent le plus de mention sont d'admirables pêches, les abricots, les pommes, les poires et les cerises griottes.

Le Caucase est la patrie de la vigne, et l'on voit ici des ceps d'une grosseur et d'une élévation prodigieuses. On montrait à Tiflis, en 1843, une grappe de raisins qui pesait quatorze livres. On cultive avec soin la vigne dans les vallées florissantes du *Kour*, du *Phasis*, de l'*Alasan* et de l'*Iora*. *Kakhethi* est particulièrement en faveur, et renommé pour la qualité de ses vins.

Dans les provinces russes, principalement dans les plaines fertiles entre *Scheki* et *Schirwan*, la culture du mûrier et du cotonnier donnent de très-bons rapports; celle de la canne à sucre elle-même a été introduite avec succès dans le khanat de *Talisch*.

En fait d'articles d'exportation, outre la soie et le coton, qui sont en grande abondance, nous citerons encore la garance, le safran, le vin, le riz, le millet, l'orge, le maïs, le blé et le tabac. Le Daghestan est surtout riche en grains de toutes sortes dans la partie du nord. Le khanat des *Awares* est le moins propice à l'agriculture ; de là provient la profonde misère de ses habitants. Les *Kasikoumykes* et les sujets du territoire de Jélissoui s'adonnent de préférence à l'élève du bétail.

CLIMAT.

La grande diversité de situation et de conformation naturelle des terres du Caucase, on le pense bien, engendre nécessairement dans le climat les différences les plus sensibles. Tandis qu'une couche de neige ou de glace impénétrable enveloppe la cime et la crête des montagnes, où les rayons du soleil viennent briser leur impuissance, la neige et la glace, dans les régions plus basses, appartiennent aux apparitions les plus rares de l'hiver. Certains districts, dont la situation saine et le bon air peuvent se comparer aux lieux les plus favorisés de l'univers, contrastent essentiellement

avec d'autres que le pied de l'étranger ne foulera jamais impunément. Ainsi, le voyageur transi de froid se fraye difficilement sur le Kreuzberg un sentier à travers la neige profonde tombée tout fraîchement, et l'on voit simultanément fleurir dans les jardins de Tiflis les roses et les amandiers.

L'été, la chaleur dans les plaines est si insupportable, que les habitants se voient contraints d'aller chercher la fraîcheur jusqu'au sommet des montagnes. De leur côté, les habitants des hauteurs, en hiver, où le grand froid et la neige épaisse les chassent de leurs huttes, légèrement construites, cherchent, suivis de leurs troupeaux, un asile et des moyens de subsistance dans les terres basses. Ce sont particulièrement les steppes *Oupadar* et *Karajoes* [1], situés entre l'*Alazan* et le *Kour*, traversés par la rivière *Jora*, qui offrent les meilleurs pâturages, et sont chaque année, pendant l'hiver, le rendez-vous d'un grand nombre de tribus lesghis et tartares ; et ils y séjournent jusqu'à l'entrée de l'été.

Les contrées à proximité de la mer sont exposées aux émanations des rives marécageuses, ainsi qu'aux vents et aux brouillards malfaisants de la mer, qui causent souvent ici des maladies dangereuses, et surtout des fièvres pernicieuses.

Les plaines et les steppes situés entre *Schirwan* et

[1] Le steppe *Karajoes* (kara-gjös, c'est-à-dire œil noir) doit son nom à l'aspect de ses terres noires et grasses ; il offre en hiver des pâturages parfaits. En été il est inhabitable à cause de la chaleur étouffante et des émanations nuisibles qui y règnent.

le khanat de *Talisch*, sur la mer Caspienne, ainsi que la plus grande partie des côtes orientales du Pont, sont réputés les plus insalubres. On comprend que la funeste influence du climat se fasse moins sentir chez les indigènes que chez les Russes, qui meurent chaque année par milliers dans les lazarets et dans les camps. Sur la ligne de fortification de *Redout-Kalé* à *Anapa*, la garnison doit en général être renouvelée tous les trois ans. Les balles des montagnards sont bien moins redoutables pour eux que les maladies endémiques qui y sévissent la plus grande partie de l'année. La *Géorgie*, *Karthli*, l'*Iméréthie*, la *Mingrélie* et la partie nord du *Daghestan* sont les contrées les plus saines. L'*Abchasie*, située sur le revers sud-ouest des premières montagnes du Caucase, jouit d'une température excellente, particulièrement l'étroite langue de terre, qui se tord dans une série de collines où croît une végétation luxuriante, et qui court entre la mer et les montagnes. Cependant, même dans les contrées les plus salubres, les nuits froides et humides, ainsi que les changements subits de température sont des causes constantes de maladies mortelles pour le soldat mal équipé. Les Russes ont dans le Caucase trois terribles fléaux à combattre : le premier et le plus pernicieux c'est le climat, les montagnes viennent en second, et les montagnards en troisième. Que de fois le regard du voyageur est attristé par l'aspect d'une troupe de soldats maladifs, qui, arrachés à leurs huttes enfumées, sont transportés d'une contrée malsaine sous un ciel plus doux, afin de prolonger de

quelques années une existence vouée à la tristesse et au malheur! Ils errent çà et là comme des ombres, et l'on ne sait quel est le plus gris et le plus hâve, de leur teint plombé ou du manteau grossier qui enveloppe leurs chairs flétries. Si parfois l'on rencontre des individus frais et robustes, on peut affirmer qu'ils sont arrivés de Russie à peine depuis quelques semaines, et qu'ils n'ont pas encore passé un été au Caucase; encore six mois de séjour, leur teint sera devenu blême, et leurs yeux seront aussi ternes que ceux de leurs frères!

Bien souvent j'ai éprouvé un sentiment douloureux en voyant sous les armes ces nouveaux venus appelés à mourir victimes de la guerre et de la consomption. Sans savoir pourquoi on les a arrachés à leur patrie et envoyés à une distance de quelques milliers de verstes sur une terre étrangère, ils combattent sans connaître davantage ceux qu'ils attaquent;— l'unique assurance qu'ils aient, c'est de ne jamais revoir leurs foyers! Cette triste certitude de la perte de tout ce qui leur est cher, cette angoisse, cette perspective d'une fin misérable se peignent autant sur leurs visages que dans leurs chants, qui respirent en général une mélancolie profonde et émouvante. Le soldat récite de son vivant une sorte d'oraison funèbre, convaincu que nul ne viendra un jour verser des pleurs sur sa tombe; on ne sait ce qui affecte l'ouïe plus péniblement, du vent qui hurle la nuit à travers la montagne, ou de ces strophes mélancoliques? Le souffle qu'elles exhalent est comme imprégné de ca-

davres, ce sont des fleurs nées dans le sang et les larmes...

COMMUNICATIONS.

La Russie d'Europe n'a par terre que deux voies pour communiquer avec ses possessions transcaucasiennes : la route militaire de Géorgie, dont nous avons déjà parlé plus haut, qui traverse les montagnes par le milieu, et la route Caspienne, ou le chemin qui mène de *Kisljar* à *Bakou*, par le pays des *Koumykes*, et se continue le long de la mer Caspienne. Ces deux voies se relient ensemble par une autre route de traverse de *Iékaterinogradskaja* à *Kisljar* par *Mozdok*, de sorte que *Iékaterinogradskaja* et *Kisljar* sont à la fois les points de jonction des deux voies principales qui conduisent de la Russie au Caucase, dont l'une part près d'Astrakan et l'autre du cœur de la Russie.

Le chemin de *Iékaterinogradskaja* en Géorgie,—le centre du Caucase,—se dirige d'abord en remontant le cours du Térek, entre la grande et la petite Kabardah, il se détourne ensuite dans une direction sud-est de *Nicolajewskoja* à *Wladikaukas*, où commence la route de montagne proprement dite. Celle-ci traverse les territoires des *Ingousches*, des *Kistes* et des *Ossètes*, et, remontant les rives du Térek, qui se précipite du haut des montagnes, elle parcourt presque une ligne droite en passant par *Lars* et *Dariel*[1] jusqu'au

[1] Dariel, col connu chez les anciens sous la dénomination de

bourg de *Kasbék*[1]. Là, elle fait des détours, après avoir passé non loin de *Kobi*, à l'endroit qui sépare le *Térek* de l'*Aragua*, en suivant le cours de ce dernier fleuve, par *Kaischaour*, *Quischeth*, *Passanaour*, *Ananour*, *Douscheth*, *Zilikausky et Mzchethi*,—où l'*Aragua* vient se réunir au *Kour*,—dans la direction de *Tiflis*.

Cette route est la plus importante et la plus fréquentée; elle sert surtout aux Russes pour les transports de troupes et les renouvellements d'approvisionnements, ainsi que pour le commerce, quoique son parcours offre souvent des difficultés inouïes, et même des dangers. En quelques endroits elle dépasse de beaucoup la ligne des neiges, elle longe d'effroyables précipices, profonds et terribles, comme l'Europe n'en offre nulle part de semblables aux touristes; ou bien elle côtoie des rochers menaçant ruine, tantôt resserrée entre des murailles de rocs de formes sauvages et d'une hauteur immense, et tantôt rasant des cimes où dorment les avalanches. Souvent, après de fortes neiges ou à la suite d'une avalanche qui s'est détachée, toute communication est interrompue pendant des semaines entières.

La route de *Kisljar* à *Bakou* s'avance d'abord à

Porte Caucasienne. Là se trouvait le château-fort *Cumania*, dont parle *Pline*. Le lecteur voudra bien nous pardonner de laisser en litige la savante discussion sur l'étymologie du mot Dariel, que les uns ont fait venir de *Dar-i-Allah* ou *Alla-Kapussi* (la porte de Dieu), et les autres de *Darjol* (l'étroit chemin).

[1] Le bourg de *Kasbék* tire son nom de la montagne au pied de laquelle il est assis.

travers le pays des *Koumykes* jusqu'à la forteresse *Kasijourt*, située sur le *Ssoulak*, elle continue son parcours tortueux à travers le territoire de *Tarkou*, fort près de la mer, par *Karaboudachkent*, *Buynak*, *Kajakent* et *Welikent* jusqu'à la ville de *Derbend*. Les montagnes de *Tabassaran*, dans une direction sud-est entre leurs pans escarpés et la mer, donnent lieu à un défilé dominé par la forteresse de *Derbend*. Ce passage était déjà connu des anciens sous le nom de la *Porte-Albanaise* (Pylæ Albaniæ), et les historiens arabes du moyen âge en font souvent mention sous celui de Bab-ul-Abwab (c'est-à-dire la *Porte des Portes*) ainsi que sous d'autres qualifications. Le mot *Derbend* lui-même signifie *pas* en langue persane.

De *Derbend* la route se dirige, en côtoyant une partie du territoire du *Tabassaran* et du *Kourin*, vers la ville de *Kouba*, où elle forme une sorte d'angle aigu, et, se rapprochant de la mer, vient raser la côte jusqu'à ce qu'enfin elle atteigne *Bakou*, après avoir traversé la presqu'île d'Apscheron.

Il existe un chemin de *Bakou* à *Tiflis* par Schemacha; à *Tschemachlinskaja* il se partage en deux bras, entre lesquels coulent le *Kour* et l'*Iora*. L'un de ces bras s'étend vers *Noucha*, *Signach* et *Telaw*, l'autre vers Élisabethpol. Au moyen de différentes autres voies qui se relient à celles que nous venons de décrire, *Tiflis* se trouve en rapport avec les places les plus importantes de l'*Iméréthie*, de la *Mingrélie* d'*Akaltsiké*, ainsi qu'avec le *Daghestan* et les provinces arméniennes et caspiennes.

La Russie entretient, tant sur la mer Noire que sur la mer Caspienne, une navigation à vapeur régulière.

Les communications entre les forteresses situées sur les côtes orientales du Pont s'effectuent en général par eau, à cause de la difficulté et du manque de sécurité de la voie de terre, sur des bateaux appelés *barkasses*, ou petits navires de guerre, qui sont construits de façon à aller aussi bien à voile qu'à rames.

En nous bornant ici à cette courte notice, qui suffira provisoirement pour orienter le lecteur, nous nous réservons de décrire avec plus d'étendue le théâtre de la guerre dans la partie historique de ce livre, car le récit des opérations militaires ne saurait se passer d'une description topographique.

LES FLEUVES DU CAUCASE

Le peu d'importance des cours d'eau auxquels les entrailles du Caucase donnent issue forme un contraste frappant avec ses masses gigantesques. Aucun fleuve considérable ne prend ici naissance. Il faut chercher la cause de cette singularité en partie dans la formation sauvage des montagnes elles-mêmes, dont les pentes rapides et les revers escarpés s'opposent à l'accumulation des eaux comme à celle des hommes, et plus particulièrement encore à la proximité de deux mers, dans lesquelles se perdent, après un bref parcours, et avant d'avoir eu le temps de s'amasser et de grossir, les eaux qui s'écoulent des hauteurs.

C'est à cette disette de grandes rivières que les habitants du Caucase doivent principalement d'être invincibles, parce que ces eaux abondantes et rapides,

sans utilité comme moyen de communication, contribuent souvent par leurs débordements à augmenter les difficultés du passage des routes, ou même à les rendre tout à fait impraticables.

Les quelques fleuves navigables du Caucase sont le *Kour*, le *Rioni* et le *Chopi;* leurs territoires sont tous au pouvoir des Russes; le plus fort, le *Kour*, ne prend pas sa source dans le Caucase, mais il descend des montagnes de Kars.

En décrivant les divers cours d'eau, nous suivons la distribution naturelle indiquée par la situation et l'escarpement des montagnes, ce qui fait que les fleuves se divisent en fleuves des revers du nord et fleuves des revers du sud de la grande chaîne.

Les principaux fleuves issus et grossis du revers au nord des montagnes hautes sont le *Térek* et le *Kouban :* — le premier se jette dans la mer Caspienne, le second dans la mer Noire; — ils entourent toute la partie nord du Caucase comme des fossés d'eau protecteurs. De l'autre côté, le *Kour*, dont l'embouchure se trouve dans la mer Caspienne, reçoit les eaux qui s'écoulent des revers du sud.

Nous allons donner, dans l'ordre indiqué ci-dessus, un aperçu aussi complet que possible des rivières du Caucase.

a) Les rivières du côté gauche ou du nord-est de la grande chaîne.

LE TÉREK.

Le *Térek* prend sa source au pied de *Kasbék*, dans le pays des *Ossètes*; il roule avec grand fracas dans la gorge de *Dariel*, vers le nord, jusqu'à *Wladikaukas*; il se dirige ensuite au nord-ouest, et, séparant entre elles la *grande* de la *petite Kabardah*, il suit exactement, jusqu'à *Iekaterinogradskaja*, la direction de la route militaire dont il est fait mention plus haut. Près de *Iekaterinogradskaja*, où il reçoit les eaux de la *Malka*, il fait un angle obtus et se détourne subitement vers l'est; il divise la petite *Kabardah* et la *Tschestchnja* des cercles de *Mozdok* et de *Kisljar*. A la forteresse *Amir-Hadschi-Iourt*, où la *Ssoundscha* vient se joindre à lui, il prend son cours vers le nord-est, jusqu'à ce qu'il atteigne; à la frontière nord du pays des *Koumykes*, la capitale du district de *Kisljar*. De là, courant de nouveau au sud-est, et, limitant jusqu'à son embouchure le pays des *Koumykes*, du cercle de *Kisljar*, il vient tomber par plusieurs bras dans la mer Caspienne.

La pente du Térek, dont le parcours n'a pas plus de quatre cents verstes de longueur ou cinquante-sept lieues géographiques, est estimée à dix mille pieds, chiffre qui doit paraître énorme en comparaison de son court trajet. Les points les plus sauvages et les plus pittoresques se font remarquer à partir de sa source jusqu'à la forteresse *Wladikaukas*; tantôt il

roule entre des quartiers de rocs de taille à affronter son onde impétueuse, tantôt il se perd dans d'effrayants ravins et forme sur sa route une foule de ravissantes chutes d'eau. Du mois de mai au mois d'août, il atteint, dans le pays plat, une profondeur de douze pieds; son lit déborde et envahit de grandes surfaces de terrain. Plus haut, il s'élève rarement au-dessus de cinq pieds.

Le Térek, ainsi que ses affluents et ses confluents, est peu poissonneux. Dans le bas pays, cependant, on pêche l'esturgeon, le barbeau, le brochet, et surtout une espèce célèbre de *clupea*, qui, fumé, figure dans le commerce comme un mets délicat, sous le nom de *schemaja* (poisson gras).

AFFLUENTS DU TÉREK.

Se jettent dans le Térek :

Dans le domaine d'Ossethi : le Kysil-Don[1], le Fijal-Don et l'Ar-Don.

Dans la grande Kabardah : l'*Ourouch*, le *Lesghen* et la *Malka*.

Dans le pays des Koumykes : la *Ssoundscha* et l'*Axai*. La *Malka* et la *Ssoundscha* sont les plus importantes de ces rivières.

La première a sa source sur le revers nord de l'*Elbrouz*, auprès des sources du *Kouban* et de la *Kouma;*

[1] *Don* signifie rivière dans la langue des Ossètes.

elle forme, dans son rapide trajet vers le N.-N.-E. la limite N. de la *Grande Kabardah*; le fougueux *Baxan*, le *Tscherek* et le *Tscheghem* se déversent en elle, et, non loin de *Iekaterinogradskaja*, elle se rencontre avec le *Térek*.

La *Ssoundscha* prend sa source près du fort du *Nasran*, sur le territoire des *Ingouches;* une foule de petites rivières et ruisseaux qui descendent des pics couverts de neiges se jettent dans son lit : nous nommerons seulement l'*Assa* et le rapide *Argoun*. La *Ssoundscha* se dirige d'abord vers le N., et forme ensuite, s'étendant au N.-E., la ligne de démarcation entre la *petite* et la *grande Tschetschnja*, pour tomber dans le Térek, près d'*Amir-Hadschi-Iourt*.

LE KOUBAN.

Le *Kouban* doit son origine aux marais des revers N.-E. de l'Elbrouz; il coule, recevant une quantité de rivières et ruisseaux rapides, d'abord vers le N.-N.-O., à travers le pays des *Karatschais* et des *Basschaghis*, il limite au N.-E. le territoire des *Nogais*, se courbe subitement au S.-O. jusqu'à la cité cosaque de *Iékaterinodar*, et se partage plus bas après un parcours de cinq cents verstes (environ soixante-dix lieues) en deux bras. L'un se dirige au N.-O. vers la mer d'*Azow*, tandis que l'autre allant à l'O., où on le nomme *Karakouban* (c'est-à-dire Kouban noir), traverse le Liman de *Kysyltasch* et se jette dans la mer Noire. Le Kouban envoie encore un troisième bras

par le golfe de *Temrjouk* à la mer d'*Azow*, et forme avec le Karakouban l'île de *Taman*, où se trouvait la célèbre Phanagoria des anciens. La grande ligne militaire du Caucase est établie le long du *Kouban*, de la *Malka* et du *Térek*; c'est cette quantité innombrable de forts, de postes de Cosaques et de wuischkes [1], qui s'étendent presque en une ligne consécutive depuis la mer d'*Azow* et la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Les Cosaques consacrés à ce service sont nommés Cosaques de la ligne, et sont subdivisés encore en d'autres catégories, que nous apprendrons plus tard à distinguer.

Le pays cerné par le *Kouban* comprend la contrée intérieure, encore si peu explorée de ces peuples indépendants, désignés sous le nom collectif de Tcherkesses, ou de Tcherkesses du Transkouban, et singulièrement sous ceux de *Schapssouchs*, d'*Adighés*, de *Bsedouchs*, d'*Oubyches*, d'*Abasèches*, etc.

On appelait autrefois le territoire entier situé entre le *Kouban* et la mer Noire, tout simplement *Kouban*, dénomination qu'il porta aussi dans les traités conclus au XVIIe et XVIIIe siècles entre la Russie, la Porte et les khans de Crimée.

Le *Kouban* porte sur ses eaux calmes inférieures de petites barques à fond plat; plus haut dans les montagnes, son courant est rapide, sans cependant l'être autant que le bouillonnant *Térek*. Au printemps,

[1] On appelle *Wuischka* une construction en bois, élevée et en forme de tour, occupée sans cesse par des postes de Cosaques qui surveillent les environs et préservent les forts de toute surprise.

dans les plaines de l'ouest, il sort régulièrement de son lit, et submerge de grandes étendues de terrain.

Ses rives sont formées ici d'éminences de sable, entre lesquelles s'étendent des marais ou *palus*, des lacs salins, des sources de naphte et des prairies couvertes de roseaux. La rive gauche est presque généralement bien boisée et riche en vallons fertiles et charmants, tandis que la rive droite manque partout de forêts, et n'offre en outre que l'image de la stérilité.

La pêche, aux bouches du Kouban, est la principale branche d'industrie des Cosaques tchernomoriques.

AFFLUENTS DU KOUBAN.

Se déversent dans le Kouban :

Dans le pays des *Nogais :* le petit *Selentschouk* ou *Kitschi-Indschik*, le grand *Selentschouk* ou *Oulou-Indschik*, et puis l'*Ouroup*, qui a donné son nom à la forteresse *Ouroupsky*, dont elle baigne le pied, et la *Laba*, dont les affluents serpentent le territoire des Adighés.

Dans le pays des *Adighés :* le *Schagh-Bascha*[1], le *Schagh-Bischa* et l'*Oubin*.

Dans le pays des *Schapssouchs :* l'*Afips*. La plus importante de ces rivières est la *Laba*, qui descend des montagnes de l'*Abadsa*, dans le district des *Schagir-Béys*, et des *Kysil-Béys*, une multitude d'affluents,— au nombre desquels nous nommerons seulement le

[1] Sur les cartes de l'état-major russe, à Tiflis, il est désigné sous le nom de *Schaugwascha*.

Fars et le *Tschamlyk*,—se déversent en son lit; elle sépare le cercle des *Schapssouchs* de celui des *Adighés*, et va se perdre dans le *Kouban*, auprès de la forteresse *Oustlaba*, nom qui signifie, en langue russe, *Bouche du Laba*.

LE KOISSOU.

Le *Koissou*, qui tire ses eaux des extrémités de la grande chaîne, est formé de quatre bras qui parcourent le *Daghestan* dans une direction N.-E., nommés le *Koissou-Audiche*, le *Koissou-Awariche*, le *Koissou-Kara*, le *Koissou-Kasikoumyk*. Dans ses parties basses, où il a la forme d'une demi-lune, et sépare le territoire des *Koumykes* de celui du *Schamschal de Tarkou*, on le nomme *Ssoulak*, jusqu'à son embouchure, située dans la mer Caspienne.

Des autres petites rivières qui parcourent le *Daghestan* et la province de *Kouban*, le *Ssamour* est le seul qui mérite d'être mentionné.

LE SSAMOUR.

Le *Ssamour*, le plus rapide de tous les fleuves du Caucase, provient aussi des extrémités de la grande chaîne. Il s'avance d'abord à l'E. sur le *district de Ssamour*, auquel il a donné son nom; il limite ensuite, se rejetant subitement vers le N.-N.-E, le cercle de *Kourin*, de la province de *Kouban*, et se déverse en serpentant dans la mer Caspienne.

b) Les fleuves de droite ou du sud-est:

Dans la partie supérieure des versants, au S.-E. des monts qui en quelques lieux s'étendent jusqu'au Pont, surgissent une foule de fleuves rapides et de torrents, qui, après un parcours de peu d'étendue, prennent presque tous au S.-O. la direction de la mer, où ils vont se perdre aussi petits qu'ils étaient nés.

Aussi, ne ferons-nous mention que de ceux qui ont acquis quelque importance, en raison de ce qu'ils baignent les forts établis sur la ligne militaire qui enveloppe la côte orientale du Pont.

FLEUVES DES COTES DE LA MER NOIRE.

Territoire des Schapssouchs.

Le *Tsémess* se jette dans la mer par le golfe de *Soudschouk-Kalé*, près de la forteresse *Noworossyssk*.

Le *Pilao* se décharge à *Nowotroitzkoje*.

Le *Schapssouch* se décharge à *Tenginskoje*.

Le *Touab*[1] se décharge à *Weljaminowskoje*.

Le *Psisouape* (Psekab?) se décharge à *Lasarew*.

Le *Schache* ou *Dagamsa* se décharge à *Golowinsky*.

Territoire des Oubyches.

La *Ssotscha* se décharge à *Nawaginskaja*.

Territoire des Dsigèthes.

La *Mdsymtha* se décharge à *Ardiller*.

[1] Sur les cartes russes, *Tougapsse*.

Le *Schénadsach* et la *Gagrinskaja* se déchargent à *Gagra*.

Le *Bsyb* se décharge près de *Pitzounda*.

Abchasie.

La *Goumista* se décharge à *Ssouchoum-Kalé*.

Le *Kodor* (Koraf) prend sa source sur le revers oriental des hautes montagnes, sur la frontière de la *Souanéthie*, dans la *Zebelda*, qu'il traverse au S.-O., puis il divise le pays côtier des Abchases à l'O., et vient se décharger non loin de *Dranda*.

Le *Kelassour* prend sa source à l'endroit de jonctior des monts *Amtkjals* et de ceux qui s'étendent de l'E à l'O. jusqu'à la forteresse *Gagra*. Le cours supérieu du *Kelassour* rase la frontière de la *Zebelda*; il coul ensuite du N.-E. vers le S.-O. par le territoire de Abchases, et vient se jeter dans la mer Noire, à envi ron sept verstes de *Ssouchoum-Kalé*.

Le *Madshar* prend sa source dans le haut pays d la *Zebelda* et se dirige, entre le *Kodor* et le *Kelassour* vers la mer Noire.

La *Galidsga* se décharge à *Ilori*.

L'*Ingour* ou *Ingori* se décharge à *Anaklia* et trac une limite entre l'*Abchasie* et *Samoursachan*.

LA CHOPI.

La *Chopi* prend sa source sur le revers S. des montagnes qui séparent la *Souanéthie* de la *Mingrélie*; elle parcourt ce dernier pays par le sud-ouest, et dans

sa partie inférieure, où elle se relie par un bras avec le *Rion*. Elle est navigable et se déverse à *Redout-Kalé* dans la mer Noire.

LE RION.

Le *Rion* [1] (le *Phasis* des anciens) prend sa source au S., dans les dernières montagnes de l'Elbrouz; il parcourt de l'E. à l'O. les vallées de *Radscha*, en *Iméréthie*, couvertes d'une végétation luxuriante et parées des beautés grandioses de la nature; il dirige ensuite son cours par *Koutaïs*, la capitale de cette province, sur *War-Ziche* ou fort des Roses, où la *Quirila* vient s'unir à lui. De là, il repasse à l'O., reçoit, à la pointe N.-E. de *Gouriel*, le *Tzchénis-Tzchalé* ou Pied de Cheval (*hippus*), serpente dans les belles forêts de la *Mingrélie*, jusqu'à ce qu'enfin, après un trajet de deux cents verstes tout au plus, il vienne retomber dans la mer Noire, à la forteresse *Poti*. Le *Rion* est très-poissonneux et n'est navigable que de *War-Ziche*, jusqu'à son embouchure.

Le gouvernement russe a depuis longtemps le projet (non exécuté jusqu'à ce jour) de relier le *Rion* avec le *Kour* par un canal, afin d'ouvrir aux navires une voie de communication de la mer Noire à la mer Caspienne [2].

[1] *Strabon*, le géographe, appelle le Rion *Glaucus*, dans son trajet jusqu'à Koutaïs, tandis qu'il désigne sous la dénomination de *Phasis* le confluent de ce même fleuve, la *Quirila*.

[2] Voyez de *Stuckenbèrg : Description de tous les canaux de navigation*

En 1828, le capitaine du génie en activité *Tscheda-jew* fut envoyé en Colchide pour lever le plan et le nivellement de cette ligne d'eau, et il résulte de son rapport que l'exécution des travaux de jonction n'aurait pas de très-grandes difficultés à surmonter.

Jusqu'à présent, il n'existe sur le Rion aucune espèce de navigation.

En temps ordinaire, la hauteur de l'eau du fleuve, à trois verstes de son embouchure, dans le courant navigable, est de quinze pieds et de cent à cent cinquante brasses de largeur. Sa profondeur, jusqu'à l'endroit de la chute du *Zcheni-Zchalé*, est de neuf à onze pieds; sa largeur, de quatre-vingts à cent brasses; sa longueur, de la mer jusque-là, est de soixante et quinze verstes et demi. Sur cette étendue les talus ont de trois à treize pieds de hauteur et sont d'une nature prédominante argileuse. La pente immédiatement au-dessous des bouches du *Zcheni-Zchalé* n'a pas plus d'un pied et demi par verste. En remontant davantage, la pente s'accroît progressivement jusqu'à dix-sept verstes, par trois cent cinquante brasses de longueur, jusqu'à la chute du *Goubizchalé* de telle sorte qu'elle atteint à cet endroit quatre pieds d'abaissement par verste. A cette distance, la hauteur de l'eau est généralement de sept à neuf pieds, mais elle diminue considérablement à *Goubizchalé*, où les talus s'élèvent et où le terrain devient rocailleux. Ses autres affluents sont encore l'*Abascha* et la *Siwa*.

ou de flottage déjà creusés ou projetés dans l'empire russe. Pétersbourg, 1841, pages 531 et suiv.

AFFLUENTS DU RION. (L'HIPPUS.)

Le *Zchéni-Zchalé* et la *Quirila* sont les affluents principaux du Rion; nous les avons déjà nommés : le premier sort des montagnes extrêmes du sud de l'Elbrouz; la dernière, des hauteurs d'*Akaltsiké*.

Les talus de limon argileux de la Quirila sont bas et plats, couverts de bois épais qui sont submergés au printemps à une grande distance. (Au printemps de 1844, il y eut une terrible inondation.) Le fond du lit est couvert de gravier, et la profondeur de l'eau, en été, varie entre deux et six pieds.

LE KOUR.

Le *Kour* est le fleuve le plus remarquable du Caucase par ses souvenirs historiques, par sa grandeur et l'abondance de son poisson. Le Kour[1] ou la *Koura* (le Cyrus des anciens), qui divise en deux parts presque égales la Géorgie, pays si favorisé de la nature, prend sa source dans les montagnes de Kars; il s'avance d'abord à l'O. par une gorge pittoresque, longue d'environ quarante verstes, située au centre d'une

[1] Les habitants turcs et après eux les Arméniens du pachalik d'Akaltsiké ont donné chacun au Kour une dénomination particulière. A Akaltsiké il porte celle d'*Axtahan-Ssou*, d'après le nom de la forteresse d'Axtahan, qu'il baigne; plus loin il est appelé *Gjoel-Ssou*, d'après le nom du Sandchak, où l'on plaçait ses sources.

haute crête de montagnes sans cesse couvertes de neige. Il se dirige ensuite vers le nord, et forme dans son cours rapide vers Akaltsiké un angle obtus. A cinq verstes de cette ville, il reçoit les eaux de l'*Akalsik-Tschai* [1]; il change alors de direction vers le nord-ouest, et près du fort *Atzchour* se fait jour avec fracas sous les gigantesques et sauvages roches qui forment le défilé de *Bardshom*, célèbre par ses sources salutaires et ses ruines antiques. Il sort du pachalik d'*Akaltsiké* pour entrer sur le fertile *Karthli*, et, jusqu'à la ville de *Gouri*, il coule vers le nord-est. De Gouri il passe par *Tiflis*, vers la province de *Karabagh*, et se dirige au nord-est. Il se détourne ensuite légèrement vers le nord, puis vers l'est, jusqu'à ce qu'enfin il vienne réunir ses eaux à celles de l'*Araxes*. De là, il prend son cours au sud-est, vers la mer Caspienne, à travers le steppe de *Mougan*, où le fleuve principal, après huit cents verstes de marche, débouche au-dessous de *Saljan*, tandis que deux bras plus petits s'avancent de Saljan au sud, vers le golfe de *Kysyl-Agatsch*.

Comme la plupart des rivières importantes du Caucase s'y déversent, qu'il ne traverse que rarement les plaines, et qu'en général il ne roule qu'au fond des gorges de montagnes, ses eaux sont abondantes et presque partout profondes, mais aussi il n'a presque nulle part une grande largeur.

Sa plus grande étendue est à *Dshewat*, où elle atteint soixante et dix toises.

[1] Les mots turcs *Tschai* et *Ssou* (fleuve, eaux) répondent à l'expression ossétique *Don*.

A sa source, son lit est pierreux ; plus loin, il devient limoneux. Ses talus sont également de nature limoneuse, presque sans exception. En quelques endroits (par exemple, au village de *Segwi*), le fleuve n'a que trois ou quatre pieds de profondeur ; sa pente n'est alors que de quatre cent trente pieds. Au-dessous de Segwi, le Kour, pendant l'espace de seize verstes, est entouré de rochers qui, à gauche, sortent des eaux et, à droite, n'atteignent qu'une hauteur de deux à cinq brasses, presque verticalement, formant ensuite une plate-forme étroite, et s'élevant de celle-ci en montagnes rocheuses. Le lit du Kour y est également de roc, avec une profondeur de sept à dix pieds, et une pente de cent dix pieds, sur ces seize verstes.

A partir de Tiflis, le Kour s'élance entre les rochers sur deux verstes de longueur, puis à travers les montagnes, où la pierre nue ne perce la couche de terre que par places. A *Soganlough*, il se divise en une multitude de bras, et il se disperse à une distance de sept verstes et demi jusqu'au bourg de *Takljart*, avec une pente de soixante pieds et trois à huit pieds de profondeur entre des talus de terre peu élevés.

A *Krachkessaman*, la chute devient remarquablement plus douce, et n'est que de trente pieds sur une étendue de onze verstes.

AFFLUENTS DU KOUR.

Se jettent dans le Kour :

Dans le pachalik d'Akaltsiké, immédiatement au-

haute crête de montagnes se[illegible]d et fougueux *T*[illegible] neige. Il se dirige ensuite v[illegible] non loin d'Akaltsik[illegible], au son cours rapide vers [illegible]mier s'écoule d'un la[illegible] du cinq verstes de cette v[illegible]er doit son origine au lac *C*[illegible]*sik-Tschai*[1]; il ch[illegible] ouest, et près d[illegible] au-dessous d'*Aspinsa* : le *Tsc*[illegible] sous les gig[illegible] appelé par les habitants *Kodian* [illegible] le défilé [illegible] du nom des montagnes qui lui ont don[illegible]né taires [illegible] d'*A*[illegible] dans le sandshak d'*Achalkalaki*, le *Changir-Dara*, jr[illegible] dont la source se trouve à environ quarante verstes de son embouchure, sur la ligne de démarcation du sandshak d'*Achalkalaki* et de *Dschadscharak*.

La Potzchowka, qui a sa source dans les monts qui bornent *Potzchow*, parcourt tout le sandshak d'Achalkalaki, recueillant sur son passage une foule de rivières et de ruisseaux. A neuf verstes d'Akaltsik[illegible], elle vient tomber dans le Kour.

Dans le sandshak d'*Atschwer* : la rapide quoique plane *Zinoubanka*, renommée dans le Caucase pour l'abondance de ses belles truites.

Toutes les rivières citées ici sont du reste rapides et poissonneuses; elles sont riches en truites et en muges (*mugil cephalus*), ainsi qu'en une sorte de poissons qui nous sont inconnus, appelés par les Russes *oussatschis*.

Dans les districts de Géorgie : à *Karthli*, la *Liachwa*, qui sort des hautes montagnes d'*Ossethi*, et se perd dans le *Kour*, à *Gouri*. Le fleuve fougueux du *Xan*, ensuite l'*Aragua* (Aragus), qui prend sa source

'es hautes montagnes, auprès des sources du
' va rejoindre le Kour à *Mtzchethi.*

Ssomcheti : la *Xia* ou le *Chram*, qui s'é-
ıteurs déjà nommées de *Kodianis*, et se
.Kour à *Krassny-Most*, célèbre *pont rouge*
.a station de poste de *Mouganlinskaja.*

.Dans le cercle *Kasachique* : l'*Axtafa* (*Sandobanes*), qui a sa source dans les monts qui cernent le lac de *Ssewanga* ou lac de *Gjoektscha.* Son embouchure se trouve dans le Kour, non loin d'*Artafinskaja.*

Dans le *Kakhethi :* l'*Alasan* (Alazonius), qui prend naissance ainsi que l'*Iora,* rivière latérale, dans les montagnes de *Barbela.* Il parcourt au S.-E. le *Kakhethi* et se réunit à l'*Iora,* tout près de son embouchure dans le *Kour.*

Dans le *Schirwan :* l'*Araxes*, qui prend sa source sur les hauteurs de *Binghel*, dans l'Arménie turque; il traverse une partie du pachalik de *Kars* et de la province russe arménienne au S.-E., jusqu'à ce qu'il atteigne l'*Ararat.* Depuis la base de cette montagne jusqu'à la forteresse de *Kardoulinsky*, l'*Araxes*, dans le demi-circuit qu'il fait, établit la ligne de démarcation entre la Perse et les provinces russes. Plus loin il limite le steppe de *Mougan*, et se réunit ensuite à *Dschewat* au *Kour.*

L'*Araxes* est navigable dans ses basses régions.— Nous ne nommons, parmi ses nombreux affluents, que le *Karassou* (Fleuve Noir), l'*Arpa-Tschai* (Arpassus), le *Nachitschewan-Tschai* et l'*Agar-Tschai.*

dessous de *Chertwis :* le profond et fougueux *Taparowan-Tschai*, qui se réunit, non loin d'Akaltsiké, au *Hendoro-Tschai*. Le premier s'écoule d'un lac du même nom, et le dernier doit son origine au lac *Changilagjoel*.

Tout à fait au-dessous d'*Aspinsa :* le *Tschebourot-Tschai*, appelé par les habitants *Kodianis-Zchalé*, du nom des montagnes qui lui ont donné naissance.

Dans le sandshak d'*Achalkalaki*, le *Changir-Dara*, dont la source se trouve à environ quarante verstes de son embouchure, sur la ligne de démarcation du sandshak d'*Achalkalaki* et de *Dschadscharak*.

La *Potzchowka*, qui a sa source dans les monts qui bornent *Potzchow*, parcourt tout le sandshak d'Achalkalaki, recueillant sur son passage une foule de rivières et de ruisseaux. A neuf verstes d'Akaltsiké, elle vient tomber dans le Kour.

Dans le sandshak d'*Azchwer :* la rapide quoique plane *Zinoubanka*, renommée dans le Caucase pour l'abondance de ses belles truites.

Toutes les rivières citées ici sont du reste rapides et poissonneuses ; elles sont riches en truites et en muges (*mugil cephalus*), ainsi qu'en une sorte de poissons qui nous sont inconnus, appelés par les Russes *oussatschis*.

Dans les districts de Géorgie : à *Karthli*, la *Liachwa*, qui sort des hautes montagnes d'*Ossethi*, et se perd dans le *Kour*, à *Gouri*. Le fleuve fougueux du *Xan*, ensuite l'*Aragua* (Aragus), qui prend sa source

dans les hautes montagnes, auprès des sources du *Térek*, et va rejoindre le Kour à *Mtzchethi*.

Dans le *Ssomcheti :* la *Xia* ou le *Chram*, qui s'échappe des hauteurs déjà nommées de *Kodianis*, et se jette dans le *Kour* à *Krassny-Most*, célèbre *pont rouge* près de la station de poste de *Mouganlinskaja*.

Dans le cercle *Kasachique* : l'*Axtafa* (*Sandobanes*), qui a sa source dans les monts qui cernent le lac de *Ssewanga* ou lac de *Gjoektscha*. Son embouchure se trouve dans le Kour, non loin d'*Artafinskaja*.

Dans le *Kakhethi :* l'*Alasan* (Alazonius), qui prend naissance ainsi que l'*Iora*, rivière latérale, dans les montagnes de *Barbela*. Il parcourt au S.-E. le *Kakhethi* et se réunit à l'*Iora*, tout près de son embouchure dans le *Kour*.

Dans le *Schirwan :* l'*Araxes*, qui prend sa source sur les hauteurs de *Binghel*, dans l'Arménie turque; il traverse une partie du pachalik de *Kars* et de la province russe arménienne au S.-E., jusqu'à ce qu'il atteigne l'*Ararat*. Depuis la base de cette montagne jusqu'à la forteresse de *Kardoulinsky*, l'*Araxes*, dans le demi-circuit qu'il fait, établit la ligne de démarcation entre la Perse et les provinces russes. Plus loin il limite le steppe de *Mougan*, et se réunit ensuite à *Dschewat* au *Kour*.

L'*Araxes* est navigable dans ses basses régions.— Nous ne nommons, parmi ses nombreux affluents, que le *Karassou* (Fleuve Noir), l'*Arpa-Tschai* (Arpassus), le *Nachitschewan-Tschai* et l'*Agar-Tschai*.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

Les contrées dominant le Caucase et qui font partie de la Russie se divisent en deux territoires séparés par ses propres montagnes : l'un, au nord, le gouvernement du Caucase, avec *Stawropol* pour capitale; l'autre, au sud, le Transcaucase ayant *Tiflis* pour capitale, où siége le gouverneur, muni de pouvoirs presque illimités.

Le gouvernement du Caucase s'étend à l'O., jusqu'à la mer d'*Azow*; à l'E., jusqu'à la mer Caspienne; au N., il est borné par le pays des Cosaques du Don, et au N.-E. par la province d'*Astrakan*. Les territoires fluviaux du *Térek* (qui a ses bouches dans la mer Caspienne), et ceux du *Kouban* (qui a les siennes dans la mer d'Azow et la mer Noire) dépendent du gouvernement du Caucase. La grande *ligne militaire* (on appelle ainsi ce cordon de postes cosaques qui s'étend d'une mer à l'autre, et qui enveloppe les contrées des montagnards ennemis des Russes), longe la rive N. de ces fleuves. Les principaux points de jonction de ces postes, plus ou moins armés, sont : *Iékaterinodar*, capitale des Cosaques tchernomoriques, située sur le *Kouban*, et les villes de *Mozdok* et de *Kisljar*, situées sur le Térek, lieux principaux des districts du gouvernement caucasien qui portent le même nom.

Le pays complexe qui se trouve entre le Kouban et

la mer Noire est habité par d'innombrables petites tribus indépendantes, qui n'obéissent à aucun chef supérieur commun, tandis que les peuplades assises entre le Térek et la *grande chaîne* de montagnes se sont rangées pour la plupart sous la bannière de *Schamyl*....

Le Transcaucase s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne [1]; il est séparé au S. de la Perse par l'Araxe, et au S.-E. par l'*Arpa-Tschai* et le *Tscholok* de la Turquie d'Asie. Le Transcaucase (dont les territoires fluviaux du *Rion* (Phasis), du *Kour* (Cyrus) et du *Koïssou* font partie) est divisé en deux grands pays : la partie O., qui porte le nom de gouvernement *Grousinoiméréthique* (iméréthique-géorgien) ; et la partie E., qui porte celui de gouvernement *Caspien*.

Les anciens royaumes de Géorgie et d'Iméréthie dépendent du gouvernement iméréthique-géorgien, ainsi que les principautés de la Mingrélie et de la Gourie; plus, la portion du pachalik d'Akaltsiké enlevée à la Turquie, avec la capitale du même nom, et celle de l'Arménie soustraite à la Perse, avec la capitale *Eriwan*.

[1] La mer Caspienne est à (76,0 pieds de Paris) au-dessous de la mer Noire. Il existait autrefois autant de versions, que de voyageurs, jusqu'à ce qu'en 1837, sur les ordres de l'empereur *Nicolas*, MM. de *Fust*, *Sablar* et *Sawitsch* aient résolu le problème en traçant le nivellement trigonométrique entre la mer Caspienne et a mer Noire. Comp. le *Voyage en Oural, à l'Altaï et à la mer Caspienne*, par A. de Humboldt, G. Ehrenberg et G. Rose (Berlin, 1842), t. II, page 245.

Les vieilles provinces persanes de Karabagh, de Schéki, de Schirwan, de Bakou et de Talisch tiennent au gouvernement Caspien.

LES HABITANTS DU CAUCASE

> Ceux qui répètent les anciennes fables, dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'est pas là mentir, ce n'est que transcrire des contes.
>
> Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, et que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa première origine.
>
> VOLTAIRE, *Hist. de l'Empire de Russie*, ch. I.

(*a.*) APERÇU CRITIQUE.

Depuis *Guldenstaedt*, le grand ethnographe du Caucase, presque tous les voyageurs qui ont visité ce pays de montagnes, quel qu'ait été le but qu'ils se soient proposés, et qui les y amenait, ont pesamment chargé leurs itinéraires de longues dissertations scientifiques sur l'origine et l'importance historique des peuples qui habitaient cette contrée. Les peuplades établies entre le *Kouban* et la *mer Noire*, ainsi que

les *Ossètes* des *hautes montagnes* et les *Koubatschis* du *Daghestan* ont été le sujet de recherches interminables.

La science n'aurait rien perdu à ce que la plupart de ces recherches restassent dans le néant.

Les nombreux écrits de savants pleins de mérite, tels que *Klaproth*, *Eichwald* et autres, n'ont pas été lus du public en général, à cause de leur style indigeste ; mais ils ont été exploités dans les descriptions du Caucase plus récentes, d'une façon aussi indiscrète, que l'ont été les ouvrages de *Hammer*, par la légion des touristes lettrés de l'empire ottoman.

Les quelques traits qui paraissaient rattacher les habitants actuels des montagnes du Caucase aux peuples illustres de l'antiquité leur ont servi à broder un fond d'hypothèses, qui s'évanouissent au souffle d'une saine critique, aussi légèrement que le vent emporte une toile d'araignée.

Arrêtons-nous un instant pour justifier notre assertion relative à la race des *Ossètes*, dont il a été tant de fois question, à ce petit peuple insignifiant, auquel on s'est plu de donner une importance dont il n'a jamais eu personnellement conscience. « Les Ossètes,—disent les uns,—sont les descendants des anciens *Ouses*, qui, en 1110, furent battus sur le *Don* par les Russes, et cherchèrent un refuge dans les montagnes du Caucase. Le nom *Ouses* ou *Ghouses* signifie *hommes libres*, ainsi qu'on le trouve dans *Constant Porphyrog*, et dans *Ibn-Fozzlan*. Aussi, lorsqu'ils eurent élu domicile dans les hautes montagnes, aux sources du

Térek, les Tcherkesses les nommèrent *Kasach*, terme qui désigne un *guerrier libre* du steppe. Par le mot *Kasach* (identique à Cosaque), les Tcherkesses entendaient les *guerriers libres venant du steppe.*

« Les voyageurs des derniers siècles les appelaient *As* ou *Aas;* la signification première de l'ancien mot usité dans le nord *As* est, on le sait, une aide ou une colonne. Mais de même que, dans cet idiome, sous le mot *As* on comprenait un Dieu ou un homme doué de qualités divines, on pouvait également sous-entendre un guerrier libre, qui ne comptait que sur son *aide* personnelle. Dans les annales russes, ils sont qualifiés sous le nom de *Jassi;* les *Géorgiens* les appellent encore de nos jours *Ossi*, ce n'est évidemment qu'une autre forme d'*Ousi* ou d'*Ouses;* de là la dénomination admise communément plus tard d'*Ossen* ou d'*Ossètes* (la seule qui soit restée ignorée du peuple en question lui-même).

« L'identité primitive des mots *Ousi*, *Ossi*, *Jassi*, *Kasach*, *As* et *Aas* saute aux yeux.

« On pourrait encore citer une foule de noms propres chez les Ossètes, tels qu'*Itlar*, *Kistan*, *Urus*, *Saba*, *Katschin*, *Kunem*, *Kustok*, etc., qui se retrouvent chez les anciens *Ouses* ou *Polowzes : ergò*, les Ossètes actuels sont les descendants des anciens *Ouses* ou *Polowzes.* »

« Tout cela est sottise, — dit un second, — car premièrement il était impossible que les Ossètes arrivassent seulement au XIIe siècle dans le Caucase, puisque l'histoire géorgienne les connut bien longtemps avant

la naissance de Jésus-Christ; en second lieu, ils ne peuvent être les descendants des *Ouses* ou *Polowzes*, parce qu'il est de fait que ces peuples sont d'extraction turque, et que la langue des *Ossètes* ne dénote pas la moindre trace de parenté avec l'idiome turc ou tartare. Enfin, la similitude des noms cités ne prouve rien, parce que les mêmes se retrouvent chez les *Bogoutschemons* et autres peuples méridionaux du Caucase, qui ont avec les Ossètes aussi peu d'affinité qu'un Allemand avec un Kalmouk.

« Les derniers *Ouses* qui étaient venus chercher un asile dans le Caucase ont conservé leur nom sans grande altération; ils se perpétuent chez les guerriers *Ousdes*, qui sont les premiers et nobles entre les Tcherkesses; leur bravoure et leur amour de la liberté répondent mieux aux expressions *As*, *Kasach*, etc., que les *Ossètes*, population dégénérée et soumise au sceptre russe.

« La syllabe finale *des*, dans *Ousdes*, n'est autre que la postposition turque *des* ou *dan*, la préposition allemande *von; ousdes* signifie donc simplement : *d'Ouses*, c'est-à-dire les descendants des *Ouses*.

« Les Ossètes d'aujourd'hui ou *Jassi* sont donc d'origine purement slave, ils sont identiques aux *Jazyges* (Ἰαζυγες) de *Strabon*. On ne peut démentir l'analogie des mots *Jassi*, *Iazyg* ou *Iasyg;* il a été prouvé d'une manière irrécusable, non-seulement par plusieurs écrivains russes, mais aussi par notre compatriote *Niebuhr* [1] que les *Iazyges* étaient de vérita-

[1] *Petits écrits*, I. 394.

bles slaves. La racine de leur nom *Iazig*, en russe языкъ (la langue), correspond exactement à la signification de *Slówo* (слово, le mot, la parole); de là *Slówene*, c'est-à-dire les parleurs, le contraire de *Njemtz* (нѣмци, les muets) : *ergò* les *Ossètes* sont bien des Slaves ! »

« Les Ossètes,—prétend un troisième,—ne sont ni d'origine turque, ni slave, mais bien germaine. Ils descendent des Tudesques *Alans*, qui, chassés par les *Huns*, firent plusieurs fois irruption en *Arménie*, et s'établirent plus tard dans le Caucase. Selon toute probabilité, ce sont les mêmes hommes que désigne *Dionysius Periegetes*[1] comme étant « la tribu des *Alans*, riche en chevaux. » Quelques anciens voyageurs les appellent *As*, qualification identique à celle des *Ases*, et qui signifie les *braves*, les *excellents*[2]. Ils ignorent eux-mêmes qu'ils aient quelque affinité avec les *Ases*, et qu'ils portent le nom d'*Ossètes*, car dans leur propre langue ils ont adopté celui d'*Ariers*[3], mot qui, s'il ne tient pas à la même souche, a au moins le même sens que *As* et *Ossètes*. D'où il s'ensuit que les Ossètes sont les anciens Teutons ! »

Un quatrième va encore plus loin, et trouve que les Ossètes ont un rapport frappant avec les *Thuringeois*.

« Les Ossètes, dit-il, préparent une boisson semblable à la bière; les Thuringeois brassent de la bière véritable.

[1] J. C. p. 104.

[2] Quoique les Ossètes ne soient rien moins qu'*excellents*.

[3] C'est une toute nouvelle découverte que cette qualification, et inconnue aux Ossètes eux-mêmes.

« Les Ossètes sont de grande et forte taille, les Thuringeois aussi.

« On rencontre chez les Ossètes beaucoup de jeunes filles avec des yeux bleus : cela se voit également fréquemment en Thuringe.

« Les Ossètes mettent l'hiver de la paille dans leurs souliers, habitude qui se retrouve de même chez les paysans de Thuringe. *E rgò* les Ossètes sont identiques aux Thuringeois ! »

On le voit, la perspicacité et la science ont tout essayé pour expliquer l'origine des blonds enfants d'Ossethi.

Il est donc remarquable que nul n'ait encore eu l'idée de faire des Ossètes des Irlandais ou des Ires; la racine de ces deux mots est *Ir*. Les Ossètes chantent l'hospitalité de leurs pères; — les Irlandais l'exaltent de même dans leurs rimes. Beaucoup d'Ossètes ont les cheveux blonds, — les Irlandais ne les ont pas moins blonds. Il serait aisé de réunir encore une foule d'autres rapports, et l'on pourrait, sans trop mettre son esprit à la torture, fournir la preuve la plus concluante que les Ossètes sont les frères des fils orphelins d'Erin, au lieu lieu d'être ce qu'on a voulu les faire, des Turcs, des Slaves ou des Thuringeois.

L'hypothèse qui voyait dans les Ossètes actuels les restes des anciens Alans est de toutes celle qui s'est acquise le plus de partisans[1].

[1] Voy. Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, 437. Zeuss dans son érudit ouvrage : *les Germains et les nations voisines*, pages 703,704.

Le célèbre professeur Neumann[1] lui-même se range cette opinion; il s'en rapporte trop évidemment au sage de *Josapha Barbaro*, cité par *Klaproth* le premier, où il est dit : *La Alania è deriuata da popoli detti Alani, liquali nella 'lor lingua si chiamano As*[2].

Dans un autre passage[3], le sagace historien convient néanmoins qu'il considère comme identiques *Alania* et *Albania*[4], nom antique des montagnards du Caucase : « Les anciens avaient connaissance de ces contrées montagneuses sous le nom d'Albania ou d'Alania, c'est-à-dire pays de montagnes, et les habitants étaient tout simplement appelés Albaniens (ou Alans), c'est-à-dire habitants des Alpes ou montagnards. »

Je ne vois pas pourquoi l'on ferait exception aujourd'hui en faveur des Ossètes seuls, tandis qu'il s'agissait de toute la population du Caucase.

Voici un exemple que je dois à ma propre expérience des erreurs singulières où peuvent entraîner de simples hypothèses dans de pareilles recherches. *Rosen*, l'illustre linguiste, allant, l'été de 1844, à la découverte du territoire des Alans, ceux qu'il interrogeait sur les lieux lui désignaient toujours le terri-

[1] Consultez son excellent livre : *les Peuples de la Russie méridionale*, pages 40-41.

[2] Dans Ramusio, II, 92.

[3] Lisez le jugement de Neumann sur les *Rapports sur l'histoire et les peuples du Caucase*, par Bernard Dorn, dans les *Annonces scientifiques de Munich*, année 1845, nos 84 et suiv.

[4] On sait quelle dérivation extraordinaire Pline, liv. VII, chap. II, et Gellius, liv. IX, ch. IV, donnent au nom *Albania* : « ab albis capillis. »

toire en deçà de la grande chaîne. Ce n'est qu'en dernier lieu qu'il vint à penser, et cette opinion se confirma plus tard, que dans la langue de ces montagnards le mot *Alan* ne signifie pas antre chose qu'*au delà* des montagnes. Cette explication me donna la clef de la réponse invariable que je recevais, à pareille question, tant dans le gouvernement du Caucase que dans le Transcaucase. Sans ce double rapprochement, j'aurais probablement lancé dans le monde une hypothèse tout aussi érudite sur l'affinité des Ossètes et des Alans.

C'est ainsi que s'éclairciraient bien des énigmes semblables, si l'on était mieux initié aux confusions de langues qui règnent au Caucase.

Nous allons plus loin encore, et nous prétendons qu'un peuple, à tous égards aussi insignifiant que le sont les Ossètes, ne mérite nullement les recherches auxquelles il a donné lieu.

Il n'y a que les peuples qui se sont acquis par leur virilité et leur importance personnelle une place dans l'histoire qui soient dignes d'y figurer. « La civilisation seule,—dit Napoléon Ier [1], — double la valeur de la vie de l'homme. Elle l'élève en premier à un principe du genre humain. »

Dans quel but utile discuterions-nous le nom et l'origine d'un petit peuple qui n'a jamais marqué dans l'humanité, chez lequel les arts et les sciences n'ont jamais élu domicile, qui ne possède ni chronique, ni histoire, ni traditions, et n'a d'autres avantages que ceux

1 *Nouvelles*, I, 6.

qui l'assimilent au sauvage de l'Amérique du Nord?

L'esprit scrutateur fait volontiers un retour de quelques mille ans dans les ténèbres du passé à la recherche de l'apparition de cette sainte flamme, qui, semblable au soleil, surgit au Levant, grandissant éternellement, se perpétue de génération en génération, et rend seulement alors l'homme digne de son nom, parce qu'elle le guide vers sa haute destinée, et apporte joie et bénédictions à ceux qui sacrifient avec foi sur ses autels. Nous recherchons aussi volontiers les lieux bénis où cette flamme brilla avec le plus d'éclat; nous nous plaisons à suivre le même chemin qu'elle a pris pour arriver jusqu'à nous, et ces efforts portent en eux-mêmes leur récompense; mais lorsque sa lueur nous fait défaut, la voie nous reste fermée à tout jamais.

Quoiqu'il s'y mêle un sentiment de silencieuse compassion, nous nous plaisons encore à la contemplation de ces peuples qu'elle n'a fait qu'effleurer de ses rayons; ces époques radieuses brillent dans leur existence comme des étoiles dans la nuit de leur histoire. Mais une nation dont nul astre n'est venu éclairer les ténèbres, où, comme chez les Ossètes et autres tribus du Caucase, la main tremblante de la supposition souleva seule le voile du passé, une nation dans de telles conditions n'appartient pas à l'histoire, et demeure en dehors du domaine de nos recherches.

Nous indiquons en cela le point de vue qui nous a guidé dans nos descriptions ethnographiques et historiques.

Nous nous occupons essentiellement des temps mo-

dernes et du présent. L'histoire de ces montagnards n'est devenue d'un intérêt général que depuis le commencement de ce siècle, depuis qu'avec la possession de la Géorgie, la Russie s'est établie de pied ferme dans le Caucase.

C'est à peine si l'on connaît de nom, en Europe, la plupart de ces peuplades : nous soumettrons au lecteur leur vie, leurs mœurs et leurs rapports sociaux, tels que l'actualité nous les a montrés. Le passé, — avec la confiance qu'on peut accorder aux données qui nous ont été transmises, — ne nous sert que comme échelle dont chaque degré doit nous amener à l'éclaircissement du présent. Mais pour obvier à tout malentendu, nous nous hâterons de faire observer que précisément les pays dont l'état actuel répond le mieux aux récits des anciens, et seraient à même, par cette assimilation de l'antiquité aux temps modernes, d'offrir à l'historiographe plus d'intérêt; que ces pays, dis-je, ne jouent dans ce livre qu'un rôle secondaire, parce que leur attachement obstiné à leurs anciennes coutumes les a rendus rebelles à toute innovation ou changement opportun.

Nous divisons donc, selon notre méthode, les innombrables petites populations du Caucase d'après la diversité de leur organisation, en trois catégories bien distinctes. La *première* comprend tous les territoires qui, ainsi que la Géorgie et les provinces qu'elle englobe sont déjà entièrement soumises au gouvernement russe, et dont les intérêts sont aussi devenus plus ou moins russes.

Nous rangeons dans la *seconde* la plus grande partie des montagnards établis entre le Kouban et la mer Noire, les Schapssouchs, les Adighés, les Oubyches, les Dsigèthes, etc. Quoique ennemis implacables de la Russie, et supérieurs aux autres par leur esprit d'indépendance et leurs qualités chevaleresques, ils sont bien moins redoutables cependant pour les Russes, par suite de leur système suranné de division, que les peuplades de la troisième et principale classe, qui compte toutes les tribus reconnaissant *Schamyl* pour chef suprême.

Le lecteur trouvera le développement de cet aperçu sommaire dans les relevés historiques suivants. Nous ferons seulement encore remarquer que dans l'assemblage de chaque peuple, autant que possible, nous avons surtout eu égard à la conformité de race et d'idiome.

(*b.*) ESQUISSES HISTORIQUES ETHNOGRAPHIQUES.

> Tous ces peuples ont le sang beau et le teint vermeil; on ne peut guère voir d'hommes mieux faits, et pour ce qui est des femmes elles sont estimées les plus belles de l'Asie.
>
> TAVERNIER. *Les Six Voyages*, etc. l. 363, éd. de Paris, 1679.

LA RACE KARTWEL.

En font partie :

a) Les *Géorgiens*.
b) Les *Iméréthiens*.
c) Les *Gouriens*.
d) Les *Mingréliens*.
e) Les *Souanes* (Souanètes).

Tous ces peuples sont les branches d'une seule et unique souche; ils formaient, avec beaucoup d'autres que nous apprendrons à connaître en avançant dans notre récit, un grand empire ayant la Géorgie[1] en tête. Il en est de même des dialectes qu'ils parlent;

[1] La Géorgie (l'ancienne Ibérie et une partie de l'Albanie) porte dans la langue ordinaire du pays le nom commun de *Karthli*,— chez les Persans et les Tartares celui de Gjurdshistan.—Les Turcs appellent le pays et les habitants tout simplement Gjurdshi, d'où le mot russe par corruption *Grusia*.

ils sont fils de la même mère, de la langue géorgien, ne qui est comptée au nombre du corps de langues ibérien, et dont la domination pendant la courte durée florissante de la Géorgie s'étendait de la mer Noire à la mer Caspienne, du Térek à l'Araxe.

Les différences que le cours du temps a établies chez les peuples de la race Kartwel, dans leur langage, sur leur physionomie et dans leurs mœurs, sont la conséquence naturelle de la diversité de leur position géographique et de l'influence qu'exerçaient sur eux leurs rapports constants avec des États voisins fort guerriers.

Leur histoire n'est presque qu'une suite non interrompue de scènes de violence et de dévastation; de sorte que jamais les arts ni les sciences n'ont pu s'établir longtemps parmi eux; leurs mains créatrices ne s'arrêtèrent qu'un instant sur les rives du Cyrus et sur celles du Phasis, et y laissèrent en témoignage les ruines des temples et palais des temps passés, ainsi que les restes d'une littérature flétrie avant maturité.

De là provient la misère et l'état sauvage de ces contrées, quoique la nature ait répandu sur elles ses bienfaits avec profusion; de là le triste état où s'y trouve la civilisation, quoique l'arbre du christianisme y ait pris racine depuis plus de quinze cents ans.

La principale source où l'histoire ait pu puiser est la grande chronique du roi Wachtang V, mort vers le milieu du siècle dernier à Moscou. Cette chronique, — un extrait des archives des deux célèbres couvents

Gelathi, en Iméréthie, et *Mtzchethi*, en *Karthli*[1], — contient dans soixante-dix longs chapitres les traditions de l'origine nationale, ainsi que la nomenclature et l'histoire de ses souverains.

Guldenstaedt et *Klaproth* en ont cité quelques passages dans leurs célèbres voyages, et *Brosset le jeune*, l'auteur méritant d'une grammaire géorgienne, est heureusement venu à bout de son rude labeur en rendant la chronique entière en traduction française.

Cette chronique, à laquelle toute critique fait défaut et dont la base chancelante ne repose que sur des légendes, est, comme la plupart des ouvrages historiques de l'Orient, un mélange singulier de fables, de féeries et de vérité. Il en est ici de l'histoire comme des jolies filles du pays: leur front se cache sous un voile de fleur, il est paré de sa beauté naturelle et de celle qu'il emprunte aux pierres fines ou fausses.

En pareille occurrence, des hommes tels que *Fraehn*, *d'Ohsson*, *Dorn* et autres illustres Orientaux, se sont acquis notre reconnaissance à un haut degré; ce n'était pas une tâche facile de réunir et de classer les nouvelles persanes et arabes, dispersées en Géorgie et sur les autres terres du Caucase. Le professeur Neumann[2] nous promet de rassembler tous les matériaux dus à

[1] La description détaillée de ces couvents célèbres se trouve dans Dubois de Montpéreux : *Voyage*, etc., — et dans le *Voyage au Caucase*, par Eichwald. Ce dernier donne dans la seconde partie de son itinéraire intitulé : *Géographie ancienne de la mer Caspienne*, etc., *l'inscription arabe de la porte de fer de Gelathi*, traduite par Fraehn.

[2] *Annonces scientifiques de Munich*, année 1845, n° 85.

ses recherches, et d'en établir la comparaison avec les indications des auteurs chinois, byzantins et arméniens; entreprise de laquelle ressortiront sans aucun doute des éclaircissements et des instructions neuves.

La belle nation géorgienne, fière de son extraction, et dont les autres appuis de son orgueil sont brisés, fait remonter la naissance de son arbre généalogique à des milliers d'années, au sein de la nuit des temps passés. Lisons ce que le roi Wachtang nous rapporte de l'origine de ce peuple:

« 1792 ans après Adam (on voit comme tout a été calculé juste), *Thargamoss* vécut au mont Ararat 600 ans; il était père de huit fils, d'*Hhaoss*, *Karthloss*, *Bardoss*, *Mowakan*, *Lekoss*, *Heross*, *K'awk'ass* et d'*Egross*. Ceux-ci furent les pères des tribus des *Ssomaechitha* (Arméniens), des *Karthoultha* (Géorgiens), des *Rantha* (Schirwans), des *Mowak'antha* (Erivans), des *Lektha* (Lesghis), des *Megreltha* (Mingréliens), des *Kawkasstha* (Caucasiens), des *K'achethiers* et des *Iméréthiens*, qui sont tous alliés. »

La longue suite des maîtres de *Karthli*, telle qu'on n'en rencontre sans doute d'exemple que dans l'histoire de la Chine, commence au roi *Pharnawas*, qui aurait régné environ 3233 ans après Adam, — et se termine au roi *Georges XIII*, de funeste mémoire, qui livra, au commencement de ce siècle, son pays et sa couronne au pouvoir moscovite.

Nous ne fatiguerons point nos lecteurs en leur répétant la nomenclature interminable des anciens maîtres de la Géorgie; nous regardons aussi comme

inutile à notre but d'entrer dans le récit des admirables exploits accomplis, dit-on, par Alexandre de Macédoine, dont le nom, selon la chronique, se rattache à la fondation ou à la destruction des plus anciens forts et édifices du pays, et dont la mémoire se perpétue, radieuse comme le soleil, chez tous les peuples de l'Orient.

Cependant nous sommes contraint de nous arrêter un instant à l'examen des deux plus mémorables époques, à celles qui eurent le plus de retentissement dans l'histoire de la Géorgie : l'introduction du *christianisme* et le règne de la reine *Thamar* ou *Thamara*.

Le christianisme pénétra vers 320 en Géorgie, sous le gouvernement du roi *Mirian II*. La légende rapporte qu'une sainte fille, *Ninon*, venue de *Constantinople* à *Mtzchethi*, cette antique capitale de la Géorgie, opéra une foule de miracles pour convertir le peuple; entre autres, dit-on, elle sauva de la mort la femme et le fils du roi *Mirian*, et leur fit embrasser plus tard le christianisme.

L'empereur *Constantin le Grand*, à l'instigation du roi *Mirian*, envoya l'archevêque d'Antioche, *Eustathius*, à *Mtzchethi*, où celui-ci prêcha la nouvelle doctrine et détermina les grands de la cour à recevoir le baptême. Le peuple suivit aussitôt leur exemple, et c'est ainsi que se répandit la douce loi du Christ, plus facile ici qu'ailleurs, où elle ne pénétrait que dans des villes réduites en cendres et à travers les monuments en ruines de l'antiquité.

Il faut remarquer aussi qu'à cette époque la Géor-

gie était un bien plus puissant empire qu'actuellement; les provinces du pachalik d'*Akaltsiké*, l'*Iméréthie*, la *Géorgie*, les principautés de *Mingrélie* et d'*Abchasie*, le pays des *Souanes*, la confédération de *Dsharo-Belokani*, une partie de l'*Arménie* et le sultanat de *Jelissoui* dépendaient de son territoire.

La magnifique cathédrale qui fut construite à *Mtzchethi*, peu de temps après l'introduction du christianisme en Géorgie, est encore aujourd'hui debout et assez bien conservée; c'est une des ruines les plus grandioses et les plus vénérables du Transcaucase.

Sous *Gouram Bagration*, fondateur de la dynastie des Bagratides, la Géorgie, dont les forces vitales étaient presque épuisées par les guerres défensives presque continuelles qu'elle avait eu à soutenir depuis la fin du IVe siècle contre les Persans et les montagnards voisins, grandit de nouveau en prospérité et en puissance; mais cette souche régénérée n'était appelée qu'à porter des fleurs qui devaient se dessécher avant de porter des fruits. En effet, ce malheureux pays redevint bientôt un théâtre de désolation et de dévastation.

Mourwan Agarian, le général en chef d'*Omar*, successeur de *Mohammed*, traversa les défilés du Caucase en laissant flotter la bannière victorieuse du prophète de la Mecque. La terreur le précédait, les ruines marquaient son passage : après une courte défense la Géorgie se rendit à lui, et *Tiflis*, la nouvelle capitale fondée en 433 par *Gourg-Arslan*, fut

saccagée de fond en comble. Tous les pays adjacents furent convertis à l'islamisme par la violence; les Arméniens seuls et la majeure partie des peuples de la race Kartwel demeurèrent inébranlables dans leur fidélité à la religion chrétienne.

Depuis, la Géorgie fut, pendant l'espace de deux siècles, trois fois encore en proie à des oppresseurs étrangers. Il semblait qu'elle ne devait se trouver délivrée d'*un* ennemi que pour retomber bientôt au pouvoir d'un *autre*. Enfin, après tant de calamités, elle prit un nouvel essor sous *Davith III* (*Aghma Schenebeli*), le *Régénérateur*, (ainsi nommé parce qu'il fit réédifier les villes en ruines de l'empire). C'est de son règne que date, à proprement parler, l'état florissant de la Géorgie.

Davith, le Guerrier, troisième du nom de la maison des Bagratides, se fit surtout remarquer parmi ses successeurs *Dimitri*, *Davith* et *Giorgi*. Il soumit les Persans et les Turcs, et agrandit son territoire par d'importantes conquêtes, de sorte qu'au temps où la grande reine *Thamar*, fille de *Giorgi*, monta sur le trône, la Géorgie conquit le degré de puissance et de grandeur qu'à nulle autre époque elle n'avait atteint précédemment.

Sous *Thamar*, qui, à cet égard comme à beaucoup d'autres, avait de l'analogie avec *Elisabeth* d'Angleterre, et comme elle s'était fait donner le surnom de *Vierge*, la gloire de la Géorgie était arrivée à son apogée. Elle est le brillant météore qui traverse les ténèbres de l'histoire de cet infortuné pays; elle est

l'anneau d'or, auquel les peuples de Karthli rattachent leurs plus grands et leurs plus beaux souvenirs. Glorifiée dans les légendes et exaltée dans les chants populaires, entourée des vapeurs d'encens répandues par plusieurs siècles, il est difficile à l'œil inquisiteur de l'historien de discerner ses traits véritables. Mais assurément le germe dont est sorti un tel arbre dut être un excellent germe....

La nation, grâce à *Thamar*, mettait presque en oubli son puissant aïeul *Davith III*, le régénérateur de la puissance et des cités de la Géorgie. On attribue à cette reine la fondation de *Gouri*, capitale de la province actuelle de *Karthli*, ainsi que la construction des principaux forts et églises de la contrée. Elle propagea le christianisme sur les terres du Caucase et y détruisit — du moins pour quelque temps — l'influence de l'islamisme. Elle combattit de tous ses efforts la dissolution croissante des mœurs, encouragea les arts et les sciences, fit de nouvelles lois, et porta partout ses soins et ses encouragements. C'est de son règne que date tout ce que la littérature géorgienne a produit de quelque valeur. Dire que sa mémoire n'est pas moins sacrée aux descendants des nations ennemies qu'elle gouvernait jadis qu'aux Géorgiens eux-mêmes est certes le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette souveraine.

A cette brillante époque, qui se termine avec la fin du XIIe siècle, succéda la nuit la plus obscure parmi le peuple de Karthli ; et il faut encore admirer le courage et la persévérance qui les empêchèrent de succomber

aux terribles ouragans dont ils furent assaillis coup sur coup.

Dès les premières années du XIIIe siècle, l'histoire de Géorgie, — en en exceptant les bienheureuses époques d'Alexandre [1] et de Rostom [2],—se relie presque uniquement aux noms des sauvages conquérants qui, les uns après les autres, marquaient de leurs déprédations, leur passage dans ce malheureux pays.

En l'an 1220, Tiflis était occupé par les troupes du *khan Dshingis*. En 1388, elle fut détruite par *Timurleng*. Au commencement du XVIe siècle, elle tomba au pouvoir des Turcs, qui, peu après en avoir été chassés eux-mêmes, revinrent à la charge en 1722, sous Mouhammed V, et restèrent les maîtres de la Géorgie pendant treize années.

Le terrible roi des Persans, *Nadir-Schah*, mit un terme à leur domination; il s'empara en 1735 de Tiflis, et plaça *Teimouras*, de la famille des Bagratides, sur le trône de Géorgie, sous le protectorat de la Perse.

La fidélité inébranlable des peuples de Karthli à leur ancienne foi mérite notre admiration, car, accablés déjà d'infortunes, ils eurent encore à lutter contre les violences qu'on employait pour les convertir à l'islamisme.

[1] *Alexandre*, dit « le Régénérateur » régna avant le milieu du XVe siècle. Il distribua le pays entre ses fils, et par ce système de division fut la cause principale de la décadence où fut entraînée plus tard la Géorgie.

[2] *Rostom* vivait dans la première moitié du XVIIe siècle; il embellit Tiflis d'une foule d'édifices, et surtout par l'établissement de l'immense caravansérail qui existe encore aujourd'hui.

Les Géorgiens donnèrent en 1795 une nouvelle preuve de leur zèle à la religion chrétienne, à l'époque où le khan eunuque, *Aga-Mehmed*, le cruel schah de Perse, se rendit maître du littoral. Il dévasta Tiflis par le fer et le feu, et voulut contraindre les habitants à adopter la loi de Mahomet : pas un Géorgien, malgré les plus cruels tourments, n'eut la faiblesse de renier la foi de ses pères.

Nous terminons ce court aperçu historique suffisant au lecteur, nous l'espérons, pour qu'il puisse s'orienter, par une étude caractéristique et non moins brève sur la nation Kartwel. Nos connaissances à cet égard sont le fruit de deux années d'observations personnelles.

Les Géorgiens, par leur importance historique, tiennent le premier rang parmi ces peuples. Leur capitale, nous l'avons vu, a été de tout temps le point de mire des conquérants étrangers, et elle est encore aujourd'hui le centre et le siége du gouvernement russe en Transcaucasie.

Outre Tiflis[1], qui d'après les derniers relevés possède en chiffres ronds 35,000 âmes, voici quelles sont les villes les plus remarquables de la Géorgie : 1) *Gouri* (avec 5,000 hab.), lieu principal du district du même nom, de la province de Karthli : 2) *Telaw* (avec

[1] J'ai donné une ample description de Tiflis dans mon itinéraire, *Mille et un Jours en Orient*, où en général le lecteur trouvera l'explication et le complément de ce qui n'a pu être qu'indiqué ici.

2,900 hab.) ville principale de la province de *Kakhethi* ou *Kakhetia*, qui jadis, quoiqu'elle ne comptât que 110,000 âmes, formait à elle seule un petit royaume dont les maîtres se nommaient « les rois des rois; » elle est célèbre de toute antiquité pour son site favorisé, sa richesse en vins et sa belle race d'hommes; *Telaw* fut élevée en 1011 par le prince kakhétien *Kwirik*, mais elle a perdu de nos jours tout vestige de son éclat passé. Les maisons y sont si misérables qu'à peine sont-elles comparables aux plus pauvres habitations de nos paysans allemands; mais en revanche la position de la ville, qui couronne une haute colline, est excessivement pittoresque. 3) *Signach* (avec 3,000 hab.) est la ville principale du district du même nom, elle est située sur la cime d'une montagne élevée, percée de chemins profondément creusés, et doit son origine au célèbre roi *Héraclius* (Iraklij), père du dernier maître de la Géorgie, de *Georges*, qui fit sa soumission au commencement de ce siècle à l'empereur *Alexandre*.

LES GÉORGIENS.

La nation géorgienne prise en général est sans contredit l'un des plus beaux peuples de la terre. On rencontre ici partout, et plus fréquemment qu'ailleurs, les Tcherkesses, les Arméniens et les Grecs exceptés, des hommes d'une haute et forte stature, des femmes à la taille svelte, aux formes irréprochables, avec des traits nobles, réguliers et de grands yeux bien dessinés. Mais vous chercheriez en vain, soit chez les hommes, soit chez les femmes, cette beauté plus sublime, où l'âme, le cœur et l'esprit se reflètent dans le regard ; la beauté complète ne se trouve réellement que chez les peuples tout à fait civilisés.

Ce cachet extérieur qui distingue la Géorgienne de l'Européenne se retrouve dans sa toilette.

L'Européenne gagne toujours à être vue de près : le visage le plus insignifiant d'abord peut à la fin nous enchanter par l'éloquence muette du regard, par la finesse expressive des lèvres, par un jeu de physionomie toujours piquant ; quoique simple, son costume nous plaît également quand nous en interrogeons les détails, qui dénotent toujours la délicatesse et les soins donnés à sa personne.

La Géorgienne produit une autre impression : chez elle, tout éblouit au premier coup d'œil, et perd à un examen plus scrupuleux. Le fard du visage et le cos-

tume pittoresque sont calculés pour l'effet, et l'imagination ne saurait rien enfanter de plus ravissant que l'aspect d'une Géorgienne vue à quelque distance.

Cette impression devient surtout frappante lorsque les femmes de Tiflis sont réunies en grand nombre lors des solennités. Elles s'avancent d'un pas grave et lent, l'une vêtue du court *sarafan* aux couleurs éblouissantes, une autre à la taille gracieusement prise par la longue et blanche *tschadra* qui l'enveloppe entièremenl, et qu'elle sait porter avec tant d'art, que chez les jolies femmes le corsage fin et svelte s'y dessine exactement, et chez les laides tout ce qui choquerait la vue s'y trouve dissimulé. Leur coiffure, semblable à un diadème, leur donne l'apparence de reines; leurs pieds délicats, serrés dans d'élégantes pantoufles, semblent encore plus petits sous les amples plis d'un pantalon en soie rouge qui couvre leurs jambes, et la grâce naturelle de leur maintien et de leur démarche ajoute encore à l'illusion. Mais il ne faut, comme je l'ai déjà fait observer, considérer cet éblouissant spectacle qu'à une certaine distance.

Pour celui qui tient à connaître la vie et les mœurs géorgiennes, *Gouri*, capitale de la province de Karthli, dépendante de la Géorgie, est le lieu le plus intéressant du pays.

A Tiflis, les éléments russes y règnent depuis trop longtemps déjà pour que la population géorgienne de cette cité ait pu s'affranchir de son influence ; à Gouri, où elle s'est moins fait ressentir, la physionomie et les mœurs populaires se sont conservées plus pures.

De tout temps, les hommes de Gouri ont été justement célèbres par leur beauté. Sous ce rapport les rejetons de la famille princière des *Eristaff*, avec ses nombreuses alliances, mérite une mention particulière. A l'exception de quelques chefs tcherkesses, je n'ai rien vu de plus admirable que ces hommes. Leur costume guerrier, plein de goût, rehausse il est vrai par son éclat leurs avantages extérieurs : une coiffure haute et pyramidale faite d'une peau de mouton noire; un *archelouk*[1] en soie de nuance foncée, tenu par un ceinturon d'argent, recouvert d'un pardessus fendu sur le devant et d'une coupe élégante, en velours rouge ou bleu et brodé d'argent, avec des manches flottantes; des culottes noires et larges, tombant en plis gracieux dans des bottes fines, rouges, serrées à la jambe et montant jusqu'aux genoux; un sabre tcherkesse, un poignard et des pistolets, — tel est à peu près en détail leur accoutrement.

Je m'arrête aussi longtemps à la peinture des avantages physiques et des costumes bariolés des Géorgiens et de leurs princes, parce qu'il n'y a malheureusement pas grand éloge à faire de leurs avantages intellectuels.

J'ai eu occasion d'assister aux leçons de jeunes gens issus des différentes tribus du Caucase, et je remarquai

[1] *Archelouk*, justaucorps court et serré, fermé sur le devant, avec des manches ouvertes sous les bras.

Selon la description qu'Homère (*Odyss.*, XIX, v. 225 et suivants) donne du vêtement (χιτὼν) porté par Ulysse sous le manteau; l'archelouk caucasien ressemble absolument à cet habit.

tive la terre que pour subvenir à ses plus pressants besoins.

La viticulture est plus avancée, parce que les Géorgiens boivent généralement beaucoup de vin, que la Géorgie est sa patrie, et que la préparation de cette boisson n'exige pas un travail très-rude. On trouve les meilleurs crus dans la province favorisée de Kakheti, contrée vraiment enchanteresse, d'où on les dirige en grande partie sur Tiflis.

Le raisin, coupé, est jeté indifféremment et sans être trié dans les cuves, puis foulé avec les pieds. Le vin est recueilli dans des cruches de terre qui sont enfouies dans le sol, et ont un tel volume que parfois elles contiennent jusqu'à quatre cent quarante seaux de vin. Il fermente l'espace de quelques semaines, et l'on laisse aux cruches, pendant ce laps de temps, qu'une petite ouverture, qui ne donne accès qu'à une faible quantité d'oxygène nécessaire à la complète fermentation, ce qui nuit essentiellement à la qualité du vin [1]. Après l'époque de la fermentation, la cruche est fermée hermétiquement par une dalle de pierre, puis recouverte de terre.

On transporte ensuite le liquide dans des *bourdjoumes*, c'est-à-dire dans des outres en peau de buffle ou de porc, dont le côté extérieur est retourné en dedans. On les enduit intérieurement de naphte, qui, jusqu'à

[1] Consult. le voyage de *Subarew* par Kakhetia, Touschi, Pschawia, etc., dans l'ouvrage en langue allemande par *Schiefner*, *Archives des nouvelles scientifiques de la Russie*, 2e cahier de l'année 1842.)

ce qu'on en ait pris l'habitude, communique au vin un goût désagréable, mais qui est, dit-on, fort bon pour la santé.

LES IMÉRÉTHIENS.

« Les habitants de l'Iméréthie sont grands et élancés comme ceux de Karthli, mais ils sont plus beaux encore de visage et plus souples dans leurs mouvements ; et les paysans de cette contrée ont l'extérieur de gens de grande naissance.

« Ils sont amis de l'ordre et de la propreté ; leurs effets, leurs chevaux, leurs armes et leurs armures sont toujours en très-bon état.

« Leur parler est vif comme leurs actions, leurs gestes gracieux, ils ont de l'ardeur, de la bravoure et de la hardiesse, mais ils manquent de ténacité dans le combat, comme dans toutes leurs entreprises.

« Ils sont libéraux et peu soucieux d'amasser des trésors ; ils ne vivent qu'au présent sans songer à l'avenir ; ils aiment le chant et la musique, sont habiles calligraphes, et presque tous doués d'une belle voix. Leur religion et leur dialecte sont les mêmes que ceux des peuples de Karthli. Nous gardons le silence quant aux autres traits caractéristiques de cette nation, parce qu'il est difficile de porter à cet égard un jugement général, à cause de la très-grande diversité. »

Ces lignes du czarevitsch *Wachoûscht* nous donnent une peinture fidèle de ce qu'étaient les Iméréthiens

au siècle dernier. Presque à tous égards elle s'applique encore aux Iméréthiens d'aujourd'hui, quoique la nouvelle organisation du littoral, le fréquent contact avec les Russes, et surtout l'affreuse misère du peuple aient engendré une foule de modifications à leur désavantage.

Ainsi personne ne prendra les paysans iméréthiens actuels, avec leurs vêtements délabrés, pour des gens de haute qualité, et l'on ne trouvera plus leurs chevaux, leurs armes et leurs armures dans le meilleur état. Il règne généralement une grande disette en chevaux et autres animaux domestiques. Le vin y est toujours abondant, quoique sa préparation et la culture de la vigne laissent encore beaucoup à désirer.

Le climat y est plus insalubre que dans les provinces voisines. La terre noire et grasse de l'Iméréthie est aussi propre à l'accroissement du règne végétal qu'elle est nuisible à l'espèce humaine. Les Iméréthiens savent si peu tirer parti de la fertilité de leurs terres, que le produit de leurs champs suffit à peine à leurs plus pressants besoins.

Les espèces de blés que l'on y récolte sont : le blé de Turquie,—nommé ici *ssimindi*,—et le *gomi* (panicum italicum), dont ils préparent une sorte de gâteau qu'on peut conserver plusieurs années, et par lequel tout Iméréthien termine chacun de ses repas. Le froment,—importé depuis peu de temps en Iméréthie par le consul français *Gamba*, bien connu,—y réussit à merveille. Une multitude d'Iméréthiens, par suite de l'insuffisance des ressources dont ils peuvent disposer, habitent de-

puis longtemps Tiflis, où ils subviennent à leur existence en qualité de portefaix. Leur probité est devenue proverbiale.

Leur habillement tient le milieu entre celui des Géorgiens et celui des Persans ; la misère est si grande parmi le peuple, que le costume des plus pauvres y est entièrement subordonné aux chances du hasard. Ils jettent sur leurs épaules le premier morceau d'étoffe qui leur tombe sous la main. Les Turcs les nomment *Atschik-Baschi*, c'est-à-dire têtes-nues, singulier surnom qui leur vient de leur coiffure particulière, par laquelle ils se distinguent de tous les peuples de l'univers. Cette coiffure—dite *bonnet iméréthien*—se compose d'une unique pièce de feutre ou de drap noir, doublée de soie dans le bas et échancrée des deux côtés, pour qu'elle s'adapte mieux à la tête. Ce bonnet singulier—que les riches portent brodé d'argent—est tenu sous le menton par un cordon : sans cela le moindre souffle de vent l'enlèverait de dessus la tête. Mais, comme on le pense, l'hiver ce serait un mauvais abri ; aussi les Iméréthiens ont-ils un soin tout particulier de leur chevelure, d'ordinaire brune et touffue. Beaucoup ont également la coutume de se teindre les cheveux en rouge, à la mode des *Kysyl-baschis*, sur lesquels leurs moustaches, toujours noires et lustrées, tranchent singulièrement.

La capitale de l'Iméréthie, *Koutaïs* (Koutatis) (3,000 habitants), située sur les deux rives du Rion, se signale par une admirable température, une eau parfaite, et sa ravissante situation. Un capitaine russe

de district y a établi son siége. Les habitants sont un mélange d'Iméréthiens, d'Arméniens, de Juifs et de Russes ; on y rencontre aussi quelques Turcs et Grecs; le commerce est leur principale ressource. On trouvera dans l'excellent ouvrage de *Dubois de Montpéreux* la nomenclature exacte de toutes les curiosités notables, ruines, etc., que l'on y rencontre.

Les habitations iméréthiennes se distinguent totalement de celles des Géorgiens, et se rapprochent davantage de nos habitudes. Quoique la position de la ville soit magnifique, *Koutaïs* cependant n'a pas un aspect aussi imposant que *Gouri*, où tout porte ce sombre cachet d'antiquité qui charme au lieu d'éblouir, qui fait rêver l'esprit et reporte involontairement l'œil et la pensée dans les vapeurs des siècles passés.

L'état actuel misérable de l'Iméréthie contraste d'une manière affligeante avec le temps où les maîtres du pays, non-seulement se faisaient appeler *meppe* (roi), mais encore prenaient le titre pompeux de *roi des rois* [1]. Tout le territoire compte à peine 200,000 âmes.

Les premières prétentions de la Russie au trône d'Iméréthie datent du milieu du XVIIe siècle, où le roi *Alexandre*, l'imbécile, offrit sa personne et son pays

[1] Le roi d'Iméréthie se donne un autre titre encore bien plus fastueux dans les lettres qu'il fait expédier. Il se qualifie roi des rois. — Chardin. *Voyage en Perse*, etc., I, 122, Ed. d'Amsterdam, 1711.

au protectorat moscovite. Voici ce que rapportent à cet égard les annales russes [1].

« Le roi *Alexandre* d'Iméréthie, suivant en cela l'exemple des autres princes chrétiens du Caucase, se décida à renoncer à la couronne et à placer son territoire sous la protection de la Russie, ainsi que l'avaient fait précédemment Alexandre II, roi de Kakheti, son successeur *Theimouras*, et *Giorgi*, prince de Karthli. A cet effet il envoya, en 1649, une ambassade au czar *Alexéi Michaïlowitsch*, chargée de lui proposer sa soumission et de fixer les conditions nécessaires.

« *Alexéi Michaïlowitsch* accueillit les envoyés très-gracieusement, accorda la demande du roi Alexandre, et chargea les deux boyards *Tolotschanow* et *Jewlaw* de recevoir en Iméréthie, du maître de ce territoire, la prestation de fidélité et de soumission à sa personne. »

Nous citons en traduction textuelle le passage du rapport des deux boyards sus-nommés, à la suite de cette mission, se rattachant à l'acte de reddition :

« En l'an 7158 (1650 ap. J.-C.), le 14 du mois de septembre, le czar iméréthien *Alexandre* a prêté le serment suivant, dans la cathédrale de Koutatis (Koutaïs), en présence des boyards :

« Moi, le Czar *Alexandre*, je baise cette croix de Notre Seigneur et Sauveur, qui sanctifie et ressuscite, en Mon propre nom comme en celui de Mon frère, au nom du Tzaréwitsch (fils du roi) et en celui de sa mère, au nom du Tzaréwitsch *Bagration* et du Métropolite,

[1] Consultez là-dessus : Тифлисскія Вѣдомости 1832-го года, мѣсяцъ февраль.

au nom de l'archevêque, des boyards et des ananouris[1], au nom de tous Mes gens et de tout le royaume iméréthien, donnons à savoir, une fois pour toutes, que Moi, le czar *Alexandre*, Mon frère et Mon fils, et tout Mon royaume, Nous nous assujettissons et Nous soumettons éternellement, et pour tous les siècles à venir, à Mon puissant maître le Czar et Grand-Duc *Alexéi Michaïlowitsch*, autocrate de toutes les Russies; je M'engage également vis-à-vis des enfants que Dieu voudra bien donner au Czar, Mon maître. »

Après quoi le peuple tout entier s'écria :

« Que Dieu accorde au souverain moscovite, au Czar et Grand-Duc de Russie *Alexéi Michaïlowitsch* la santé pendant de longues années, et nous fasse à nous, ses esclaves, sans cesse part de ses grâces de maître, et nous demeurerons toujours ses esclaves, et nous lui offrirons, comme à notre maître, gaiement notre vie et verserons notre sang pour lui! »

Malgré cette soumission hâtive, la Russie ne s'installa fermement en Iméréthie, ainsi que sur les autres littoraux du Caucase, qu'au commencement de ce siècle.

Les Iméréthiens, excités par le clergé se soulevèrent en 1820 contre le gouvernement russe. On dut déployer des forces considérables, et beaucoup de sang fut répandu avant que les Russes aient pu rétablir l'ordre.

Depuis ce temps, la dernière étincelle de révolte

[1] Il devrait y avoir *Asnanouris*, c'est-à-dire les gentilshommes.

s'est éteinte en Iméréthie. Des mesures plus rigoureuses, une misère accablante et plusieurs famines consécutives ont réduit petit à petit le peuple à l'esclavage que lui a imposé la Russie.

LES MINGRÉLIENS.

Les Mingréliens sont les restes de l'ancienne Colchide, dont les forêts toujours reverdissantes ombragèrent jadis Jason et ses compagnons. Une partie de ce territoire fut nommée plus tard *Lasistan;* dans *Moïse de Khoren*, il en est question sous le nom d'*Egéria*. Sous les derniers siècles, le pays passa tantôt à la domination de la Turquie, tantôt à celle de la Géorgie. Tandis que celle-ci gémissait sous le joug persan, la Mingrélie se rendait État indépendant. Elle est actuellement sous la protection de la Russie, et reconnaît sa suprématie; mais elle est cependant gouvernée par ses propres princes, qui portent le titre de dadian, et prétendent descendre en ligne directe du saint chanteur et roi David[1].

Cette ridicule manie de placer l'origine de leur famille dans l'obscurité des temps passés subsiste chez tous les princes chrétiens du Caucase, et l'on n'en rencontre pas un qui ne se donne pour aïeul un fils de Noé ou au moins de Salomon.

Le mot *dadian*, dont la signification équivaut

1 « Le meppe et le dadian se disent tous deux descendus du roi et prophète David. Les anciens rois de Géorgie s'en disaient descendus aussi. » (Chardin, 1, 251.)

à peu près à celle de *duc* chez nous, est tiré, selon quelques-uns[1], du persan, et signifie littéralement « chef de la justice ». Selon d'autres, dadian (*dadjan*) voulait dire primitivement *grand échanson*, et celui qui était investi de cette dignité à la cour était en même temps chargé du gouvernement de la Mingrélie, contrée qui faisait alors partie de l'Ibérie[2].

Le dadian actuellement régnant, *David*, est colonel au service de la Russie; il est fier de son uniforme et de son rang. Les autres rejetons masculins de cette maison souveraine se sont aussi faits au joug scintillant des épaulettes moscovites. On aurait eu peine à croire que ces pèse-épaules de métal eussent pour les petits-fils incultes d'Œtès une attraction aussi irrésistible.

Le lieu principal du territoire et aussi la résidence du souverain est *Sougdidi*, trop peu important pour qu'on puisse le qualifier du nom de ville.

Les voyageurs des siècles derniers s'accordent à dire que l'état de la Mingrélie était dans un désordre affreux; cette situation ne s'est nullement améliorée de nos jours. Le dadian, par son éducation et ses fréquents rapports avec la Russie, jouit d'un certain vernis de civilisation européenne, et il s'efforce ardem-

[1] « Ils s'appellent tous dadian, comme qui dirait chef de la justice, de *dad*, mot persan, qui signifie justice, d'où la première race des rois de Perse a été appelée *Pich-Dadian*, c'est-à-dire la première justice; pour nous marquer que ce furent les premiers hommes que les peuples de ce grand pays établirent pour leur administrer la justice.» (Chardin, I, 263-265.)

[2] Voy. Eichwald. I, 277.

ment d'introduire dans ses États une organisation plus régulière. Avec ses vues, il a à lutter contre des difficultés inouïes vis-à-vis d'un peuple fanatique de ses anciennes coutumes, et qui se roidit contre toute innovation. Sans être doué d'un grand esprit prophétique, il serait aisé d'affirmer que tôt ou tard la Russie mettra un terme à cette ombre de souveraineté du dadian, et transformera son pays en un district russe.

Il entre dans la politique de l'empereur de laisser aux pays limitrophes, qui par leur position offrent un rempart contre des voisins ennemis, aussi longtemps une apparence d'indépendance, jusqu'à ce qu'elle ait attiré dans ses filets les princes et les premiers d'entre le peuple par des moyens de tout genre, et les ait accoutumés peu à peu à l'idée de son gouvernement. Les distributions de charges et de décorations jouent naturellement un grand rôle en cette circonstance; l'argent même est semé avec profusion. L'heure de la restitution sonnera un jour, lorsque le pays aura été une fois réuni d'une façon durable au corps d'État russe.

Quant à la civilisation et aux mœurs des Mingréliens, à l'exception de quelques divergences insignifiantes, tout ce que nous avons rapporté des Iméréthiens peut trouver place ici.

LES GOURIENS.

Les Gouriens forment la plus faible, mais la plus

belle branche de la tribu de Karthli. Les femmes sont de toute beauté : elles ont la taille fine et élancée, de longs cheveux, de grands yeux pleins de feu et des traits nobles et réguliers.

Les avantages physiques qui distinguent les Gouriens de leurs frères ibériens rivalisent avec la fertilité de leurs terres, supérieures à celles de tous les États voisins. Les principaux produits de l'agriculture sont, comme en Mingrélie et en Iméréthie, la gomme, le maïs et le vin.

La florissante Gourie, qui reconnut déjà, en 1810, le protectorat imposé de l'empereur, dut à la violence, en 1829, de devenir province russe. Auparavant, ce territoire avait passé de la domination ibérienne à celle de l'Iméréthie ou à celle de la Turquie. Trop faible pour se maintenir longtemps libre et indépendante, elle était soumise ou protégée, contre son gré, par un puissant État voisin. Les maîtres du pays portent le titre de *gouriel;* cependant, depuis la mort de la dernière souveraine régnante *Sophie* (morte en 1829), ils n'ont conservé que le titre.

LES SOUANÉTHIENS (SWANES OU SVANÈTES).

Nous n'avons fait qu'en passant mention des Iméréthiens, des Mingréliens et des Gouriens,—autant parce que le peu d'espace nous fait une loi de la brièveté, que parce que ce sujet a déjà été suffisamment traité dans les voyages d'*Eichwald,* de *Dubois,* de *Koch* et

d'autres,—mais nous nous attacherons à donner ici plus de détails sur la population moins connue des *Souanéthiens*, ainsi que sur leur territoire.

Cette nation se distingue essentiellement de celle de ses frères de race kartwelle par son langage, par ses mœurs et par ses coutumes, — quoiqu'il perce en tout une ressemblance originelle incontestable ; — elle mérite notre attention non-seulement à cause de son importance historique, mais surtout parce que, en raison de la situation écartée dont l'a dotée la nature, elle a pu se garantir de toute influence étrangère, et que de tous les peuples de race ibérienne, elle est le seul qui ait traversé quelques milliers d'ans conservant presque intacts le caractère et les particularités de sa physionomie.

Elle est comme un vivant objet d'antiquité, le type d'un état primitif de notre espèce; aussi l'examen pour un homme réfléchi en doit-il être d'un haut intérêt.

Les indications disséminées que nous trouvons dans quelques auteurs de voyages au Caucase et dans la géographie du czaréwitsch *Wachouscht*, sur la *Souanéthie* et ses habitants, sont trop décousues et paraissent avoir été relatées uniquement sur des ouï-dire; aussi ne nous y sommes-nous point arrêtés particulièrement. Mais certains auteurs russes, et en première ligne le prince bien connu *Schachawskoy*, ainsi que le protojeréy[1] *Koupitéladse*, Iméréthien de naissance, nous

[1] Protojeréy, ecclésiastique supérieur.

ont communiqué d'excellents aperçus sur les Souanéthiens et la contrée qu'ils occupent. Après une étude approfondie, nous en intercalerons dans nos descriptions les passages les plus saillants.

La chaîne des Alpes caucasiennes allant du nord-ouest au sud-est fait au sommet de l'Elbrouz, dans la direction du *Kouban*, un angle irrégulier, qui est parallèle à un autre angle dominé par la haute montagne de *Pasismta*, et qui sépare vers le nord-ouest la *Souanéthie* du territoire des *Karatschais*. Ce même angle, dans la direction est, partage avec le dernier angle désigné vers le nord-est la *Souanéthie* de la *grande Kabardah*. Au sud, elle est bornée par une chaîne de montagnes qui part de *Pasismta* vers l'ouest, et tire une ligne de démarcation entre la *Souanéthie* et la Mingrélie ; une branche élevée du *Kawkas-Dschedslok* divise vers l'ouest la *Souanéthie* de l'*Abchasie*.

Ainsi environné de tous côtés de hautes montagnes, le pays n'est qu'une gorge profonde et sauvage d'une longueur d'environ 110 verstes et d'une largeur de 50 verstes, de sorte que la superficie totale mesure environ 270 verstes carrées. Cette gorge est traversée dans sa longueur par le fougueux *Ingour*, qui reçoit les eaux de seize petites rivières ou ruisseaux tombant des crêtes des monts souanéthiens.

La *Souanéthie* est la plus élevée de toutes les vallées habitées du Caucase, et quoique deux routes aient été frayées péniblement depuis la Mingrélie à travers les montagnes, le passage en est toujours très-difficile, et presque impossible pendant le semestre

d'hiver, d'octobre en mai. On ne pénètre en Souanéthie dans cette saison que par la grande Kabardah ou par le territoire des Karatschais. Même l'été et par le temps le plus propice, les routes dont je viens de parler ne sont praticables que pour les piétons, et encore n'est-ce qu'au péril de leurs jours.

Depuis le village de *Chourdan*, —le dernier de la Mingrélie,—jusqu'à *Lachmida* en Souanéthie, sur une distance de plus de 100 verstes, on ne rencontre d'autre abri que deux misérables chalets; et encore le pénible sentier est-il souvent intercepté, soit par des eaux courantes, soit par de profonds précipices ou des quartiers de roc épars çà et là. En certains endroits seulement un tronc d'arbre à moitié pourri ou une racine tortue s'étend en guise de pont au-dessus d'abîmes sans fond. La force herculéenne des guides et leur adresse sans exemple sont souvent seules capables de maintenir le voyageur au-dessus de ces pentes à donner le vertige. Et, lorsque le sommet en est atteint heureusement, l'homme vacillant encore, surpris par un coup de vent ou un tourbillon de neige, rencontre la mort dans ce gouffre béant.

Il est évident que cette difficulté à pénétrer dans le pays, et que l'isolement qui s'ensuit pour les habitants, doivent prêter à leurs mœurs et à leur manière de vivre un caractère tout particulier demeurant nécessairement immuable, sur lequel les éléments étrangers ont eu rarement prise. Et, comme partout où l'état social est demeuré dans sa simplicité primitive, l'homme vit avec la terre qu'il foule en perpétuel et in-

ont communiqué d'excellents a[illegible], les conditions de
thiens et la contrée qu'ils oc[illegible] vertus et les vices,
approfondie, nous en inte[illegible] puis des milliers d'ans
tions les passages les pl[illegible] rapport avec la nature

La chaîne des Al[illegible] ailitude que l'on rencontre
ouest au sud-est f[illegible] d'autres nations tout aussi
direction du *K*[illegible] civilisation sont les résultats
lèle à un au[illegible] mêmes conditions et des mêmes circon-
Pasismta
du terr[illegible]
dire[illegible] hospitalité est aussi sacrée chez les Souanéthiens
l[illegible] chez les autres peuples peu fréquentés des étran-
[illegible] Pourquoi faut-il que cette aimable fleur de la
couronne des vertus humaines se flétrisse et meure
aux séjours de la vie agitée ?

Un élément destructeur, l'esprit de vengeance, se cache au sein de l'hospitalité chez les Souanéthiens, ainsi que chez tous les peuples vivant à l'état de nature. Mais loin d'encourir le blâme, la vengeance est, comme partout ailleurs où elle a pris racine, consacrée ici par l'usage, et quiconque y a recours s'honore aux yeux du peuple et n'est nullement flétri. Rien de plus naturel : lorsque la loi est impuissante à protéger l'homme, il n'a plus confiance qu'en la vigueur de son propre bras.

Tout le monde sait que tous les plus beaux passages des anciens poëtes orientaux sont à la louange de la vengeance.

Moutallames dans une de ses poésies dit :

« Ne vois-tu pas que l'homme est soumis au sort commun des mortels !

'l soit jeté en pâture aux oiseaux ou qu'il soit
: pompe.

'rte donc aucune offense par crainte de

'nent avec ton honneur sans ta-

as l'esprit de vengeance chez les peuples
.s est plus pardonnable et plus naturel que le
uel chez les nations civilisées. La vie pour l'homme
de la nature n'a pas de prix ; peu de motifs suffisent
au meurtre. Lorsque des tribus sauvages s'entre-tuent
par vengeance, elles accomplissent la loi de la nature.
L'animalité chez l'homme peut s'éteindre ; le monde
n'y perdra rien.

Mais lorsque des races plus nobles et d'une civilisation plus avancée s'exterminent en l'honneur d'une folie profondément enracinée chez elles, et dont elles héritent depuis plusieurs siècles, cela devient un spectacle tragique pour l'humanité[2]...

La Souanéthie[3] se divise en trois parties : l'une est le pays libre à l'Ingour supérieur, sous la désignation de *Leshavkévi ;* l'autre sont les possessions du prince *Tatarchan Dadischkélian*, situées à l'ouest de la libre Souanéthie, et la dernière plus à l'ouest encore, au

[1] Voyez *la Chrestomathie arabe* de Michaelis, page 114.

[2] Napoléon. —*Nouvelles*, I, 6 .

[3] On fait venir le nom de ce pays du mot géorgien *savane* (l'asile). La chronique rapporte que *Sourmach*, un des fils de *Pharnawas* vint dans cette contrée avec sa tribu de Géorgie en traversant Ossethi et la Kabardah, et trouva un refuge à l'Ingour supérieur. Selon elle *Sourmach* serait le premier père des Souanéthiens.

pied de l'Ebrouz, est le territoire appartenant au prince *Zioch-Dadischkélian.*

Seize petites rivières, les ruisseaux non compris, descendues des montagnes, se jettent dans l'Ingour, sortant chacune d'un ravin particulier. A leurs embouchures sur les plateaux des hautes vallées, où l'agriculture a pu trouver quelque espace, les Souanéthiens ont établi leurs demeures.

L'indépendante Souanéthie compte trois mille feux dispersés dans huit gorges ; les possessions des deux princes s'élèvent à deux cents foyers. Autrefois la Souanéthie était tout à fait libre ; le pouvoir des *Dadischkélians* ne s'est formé que petit à petit par le droit du plus fort, et de la même manière primitivement que toute autre domination. Les Souanéthiens vivent patriarcalement en grand nombre et tellement à l'étroit qu'une seule habitation renferme plusieurs familles considérables, dont les membres étant réunis se défendent mieux contre les attaques de voisins ennemis, avec lesquels ils sont en querelle perpétuelle.

La famille, donc, qui avec le temps était devenue assez forte et assez nombreuse pour former une sorte de clan à part, opprimait les autres plus faibles, et lorsque cet état avait quelque durée, le temps et l'habitude le consacraient. C'est ainsi que s'affermit peu à peu la domination actuellement reconnue des Dadischkélians.

Lorsqu'une famille grandissait dans de trop vastes proportions, elle s'établissait en gouvernement parti-

culier, et choisissait pour son chef le plus brave et le plus expérimenté d'entre elles. Outre le pouvoir et la considération, certaines familles tendaient parfois encore à conquérir l'indépendance, et lorsqu'elle se sentait assez puissante, elle refusait souvent le tribut au chef.

Il n'existe d'autre droit en général chez les Souanéthiens que celui des armes et de la vigueur du bras. Mais souvent aussi ils se soumettent de leur propre impulsion au jugement du plus âgé de la famille, et cette décision est tenue pour plus honorable qu'une satisfaction obtenue par la force individuelle. Chaque parti fait élection de six vieillards ; ceux-ci se réunissent dans le voisinage d'une église, et se préparent à l'acte solennel par différentes cérémonies : leur décision est sacrée.

Dans les circonstances d'une importance particulière, il arrive aussi que les parties belligérantes s'adressent, pour terminer leurs querelles, au dadian de Mingrélie ou aux princes Dadischkélians.

Sur le territoire des Dadischkélians se sont formées des assemblées de vieillards, qui sont appelées à juger les différends, à infliger des peines, à fixer un tribut et à émettre en général toutes sortes de prescriptions; cependant la confirmation de leur décision est toujours réservée à la personne du prince.

Dans toutes les phases sérieuses de la vie de famille, dans les mariages, dans les séparations de corps, etc., il est d'obligation de requérir d'abord l'autorisation du souverain; on paye un droit pour cet

objet. Ce droit, ainsi que les nombreuses amendes, consistent en livraisons de bétail et de céréales, et forment la plus forte portion des revenus princiers.

Lorsqu'il y a cherté de vivres, l'on vend au profit du prince et de la commune, et par rang de familles désignées en tout temps, des jeunes filles et des jeunes garçons comme esclaves dans les montagnes. Le prix d'un garçon arrivé à sa croissance est en moyenne de 300 thalers, et pour une jolie fille, de 200 thalers de Prusse.

La Souanéthie, malgré son élévation, son âpre climat et le peu de moyens de subsistance que rend la terre en comparaison de son étendue, est bien plus peuplée que toute autre région élevée du Caucase.

Cela s'explique tant par l'air pur et salubre du pays, que parce que les habitants, entourés de toutes parts de hautes montagnes, sont moins exposés que les peuples voisins aux dévastations de la guerre.

L'agriculture et un peu l'élève du bétail sont les principales ressources des Souanéthiens. L'hiver commence ici dès la fin de septembre et dure ordinairement jusqu'à la mi-mai. Pendant les autres mois, les habitants font deux coupes d'une herbe courte, mais grasse, — les récoltes de blé sont en août, et à l'entrée de septembre on sème les gros grains.

La culture des champs est ordinairement des plus pénibles, à cause de leur position difficile. Il est rare de voir un paysan assez favorisé posséder une pièce de terre, sur laquelle il puisse conduire une charrue

attelée de buffles. Le sol défriché n'est accessible qu'au piéton, et doit être remué à la houe ou à la bêche. Inutile de faire observer que le rapport des champs cultivés de la sorte suffit à peine aux besoins d'une population comparativement nombreuse.

Ici l'homme doit extorquer, pour ainsi dire, à la terre les nécessités de la vie; il faut qu'il lutte et combatte pour subvenir d'une manière chétive à son existence, et lorsqu'il n'est pas resté vainqueur de la nature, il se voit contraint de recourir à d'autres moyens pour rétablir l'équilibre. De là provient chez ce peuple le penchant au brigandage, que signalent déjà et *Procope* et les écrivains plus récents qui se sont occupés des Souanéthiens.

La meilleure preuve qu'il faut rechercher la cause de ce goût dans leur état exceptionnel, c'est que sur les derniers temps le brigandage est devenu beaucoup plus rare, depuis qu'on a offert aux Souanéthiens des moyens de subsister moins hasardeux.

Le salpêtre, recueilli en grandes masses, est de tous les produits territoriaux le plus remarquable. La manière dont on l'obtient est assez curieuse pour qu'elle soit rapportée ici en quelques mots. On préserve de la pluie ou de la neige une certaine étendue de terrain, et toute la surface mise à l'abri se couvre à la première gelée d'une couche de salpêtre épaisse et semblable à du duvet.

Les Souanéthiens trouvent du soufre au pied de l'Elbrouz, et fabriquent en grande quantité de la poudre, qu'ils vendent aux habitants voisins des monta-

gnes. Le commerce du transit leur procure aussi quelques profits. Ils achètent à *Letschgoum* des calicots et des cotonnades de Russie, les apportent aux *Karatchais* à *Tscheghem, Choulam*, etc., où ils les échangent contre des couvertures de laine, des bourkas[1] et des tcherkeskas[2], qu'ils reportent de nouveau à *Letschgoum*, pour acheter de leur produit du sel, du fer, des vêtements, etc.

Le caractère de ce peuple est en général aussi vague et aussi inconstant que la sphère dans laquelle il vit. Le Souanéthien est brave ou lâche, honnête ou voleur, selon les circonstances. Les contradictions les plus manifestes du cœur humain arrivent de la façon la plus naturelle.

Le Souanéthien est brave et ne craint pas la mort, quand il s'agit de présenter le front à un ennemi, pour défendre l'honneur et le bien en champ ouvert. Il est lâche, au contraire, et rusé, et n'attaque sa victime que d'une retraite sûre, lorsque la nécessité lui fait loi de brigandage pour se garantir, lui et les siens, de la famine.

Il est honnête et paisible, lorsque le produit du champ cultivé avec tant de labeur suffit aux besoins des siens, ou que le commerce d'échanges lui offre de modestes avantages; il ne vole jamais dans le but d'ac-

[1] La *bourka* est un manteau de laine court, recouvert extérieurement de fourrures, elle est le costume habituel dans le Caucase.

[2] *Tcherkeska* est le nom de l'habit tcherkesse si commode, fermé sur le devant et tenu par un ceinturon; aux deux côtés de la poitrine sont cousues d'élégantes poches qui contiennent les cartouches.

cumuler des richesses, il ne le fait que lorsque la nécessité l'y contraint. La nature l'a doué d'une rare vigueur corporelle, d'une taille élevée et d'heureuses qualités intellectuelles; il a de l'éloquence, il est hospitalier, de mœurs sévères, il est fier, fidèle et sûr, toutes les fois que la misère et l'infortune n'agissent pas directement sur sa moralité.

Habitué dès l'enfance à toutes sortes de fatigues et de tâches pénibles, durci par la rude température de son climat, le Souanéthien révèle une force physique et une adresse, qui ne trouvent d'égales peut-être que chez les Tcherkesses. Il parcourt son pays inhospitalier, gravit des glaciers et des sentiers à pic, où le touriste ne pose le pied qu'en frémissant, chargé de fardeaux, et fait d'un pas léger dix lieues en une journée, sans en ressentir une grande fatigue. Il pousse si loin la sobriété, qu'il sait se priver de toute nourriture, sans murmurer, l'espace de deux ou trois jours. L'hiver tout entier, et tandis qu'une épaisse couche de glace couvre la terre, et qu'une neige profonde interrompt toute communication avec le voisinage, il passe son temps à la chasse, à la danse, à boire et à des jeux chevaleresques, lorsque des luttes d'un caractère plus sérieux ne l'appellent pas sous les armes. Car, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, non-seulement les villages à proximité des Souanéthiens, mais encore les familles particulières entre elles sont en guerre perpétuelle.

Une assemblée des vieillards suffit à terminer les différends ordinaires; le glaive seul venge les offenses

plus graves. Le Souanéthien, pour ainsi dire soumis par la nature à une lutte incessante pour subvenir à ses besoins, tant avec le sol qu'avec l'homme, se voit encore contraint d'avoir recours à la force pour obtenir une compagne, lorsqu'il n'a pas le moyen de solder le prix de fiançailles obligé. Ici, comme dans la plupart des contrées du Caucase, le fiancé ne peut emmener sous son toit sa compagne sans avoir auparavant acquitté envers les parents un prix d'achat assez considérable. En moyenne l'on paye pour une femme soixante vaches, valeur qui doit paraître énorme dans un pays où l'élève du bétail est autant restreint par le climat que par les localités. Aussi le rapt des femmes entraîne-t-il aux conséquences les plus funestes : un usage très-ancien confère à la famille, dont la fille a été enlevée par la violence, le droit d'user de représailles pour cette insulte; et c'est ainsi que souvent, pour une seule femme, des générations entières s'entre-tuent par esprit de vengeance.

Le Souanéthien ne peut réellement se garantir de son ennemi qu'en sa propre demeure; aussi chaque maison ressemble-t-elle à un fort, flanqué d'ordinaire de tours hautes de cinq à six étages. Ces tours n'ont d'issues qu'à l'intérieur des habitations mêmes, dans la manière de celles des anciens Écossais des frontières; en général, il y a entre ces deux peuples une foule d'affinités frappantes. Une seule de ces maisons renferme quelquefois jusqu'à trente ou quarante hommes en état de porter les armes; la parenté et l'intérêt communs ne sont pas les seuls liens qui les unissent,

la modicité des ressources ne permet pas à chacun de se faire construire une pareille habitation. Il arrive fréquemment que des maisons isolées sont bloquées plusieurs jours de suite, et l'on tire les uns sur les autres jusqu'à ce que la provision de poudre soit entièrement épuisée.

Lorsqu'on parvient à réconcilier les combattants, les juges délégués fixent le prix du sang répandu; mais souvent celui auquel est dû ce prix, attend le moment favorable de tuer son adversaire, et renvoie l'amende à la famille de l'occis.

Cet esprit de vengeance fait que le Souanéthien se tient tellement sur ses gardes, qu'à peine s'il ose dépasser la limite de son champ ; et, tandis qu'il le cultive, son frère ou son cousin veille sur sa personne le fusil armé.

Le danger qui menace partout le Souanéthien, qui le suit pas à pas comme son ombre, et les difficultés sans nombre auxquelles il ne cesse d'être en proie pour satisfaire aux besoins les plus pressants de son existence, sont autant de causes pour lesquelles ce peuple n'a jamais pu atteindre à un plus haut degré de civilisation, et malgré son contact fréquent avec des nations éclairées, les Arméniens, les Roumains et les Géorgiens, il est resté étranger à toute influence extérieure.

Les détails que nous recueillons çà et là, touchant cette population remarquable, dans les auteurs byzantins et particulièrement dans *Procope*, chez lesquels, sans aucun doute, les *Tzanes* n'étaient autre que les

Souanéthiens de nos jours, concordent au fond avec l'image de son état actuel.

La domination de la Souanéthie tint les Romains et les Persans en dissensions continuelles; mais aucune puissance ne put s'y consolider longtemps. La possession de cette terre inhospitalière n'apportait aux conquérants d'autres avantages sérieux, que d'arrêter les déprédations et les brigandages effrénés de ces hôtes sur les terres avoisinantes. L'empereur romain, —rapporte *Procope*—pour atteindre ce but sans coup férir, envoya fort longtemps aux Souanéthiens, annuellement, un tribut volontaire en or, et ceux-ci s'engageaient par serment de renoncer au pillage en dehors de leur territoire. Mais comme ils manquèrent à leur promesse, le tribut cessa d'être acquitté, et les Romains conquirent par la force des armes ce qu'ils n'avaient pu obtenir par la voie pacifique....

Les magnifiques églises de la Souanéthie, dont quelques-unes sont encore parfaitement conservées, prouvent qu'ils étaient chrétiens autrefois. La légende attribue l'édification de ces temples à la reine *Thamar*, et les Souanéthiens ont la prétention, encore à cette heure, d'être en possession d'une précieuse ceinture et d'une boucle de cheveux de cette Sémiramis géorgienne qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, propagea sous son règne le christianisme dans la plus grande partie du Caucase.

Les églises renferment, encore intacts, une quantité de vases d'or et d'argent, et aussi beaucoup de livres et de manuscrits sur vélin, écrits dans la langue du

culte géorgien. On ferait assurément d'intéressantes découvertes, si l'entrée de ces sanctuaires était plus accessible à l'étranger. Si l'état actuel du pays se prolonge, les perles qui s'y cachent y resteront longtemps encore enfouies dans un sauvage limon. Il est présumable, en tous cas, que la vénération nationale pour les monuments du passé saura garantir ceux-ci de la destruction.

La contrée garde les traces du christianisme, tandis que le cœur humain n'en a conservé presque aucune. Le peuple honore encore quelques images de saints conservées dans les églises, et leur prête des propriétés miraculeuses. Aucun véritable service divin n'a lieu; les églises ne sont fréquentées que par les vieillards, et encore n'est-ce qu'à certains anniversaires ou dans les occasions solennelles.

Les dekanoses, ou gardiens des temples, dont la charge est héréditaire, inspirent au peuple un grand respect. Leur personne est regardée comme sacrée et inviolable; elle est même assurée contre le ban de la vengeance. Leurs fonctions se résument simplement à conserver les objets de sainteté, et à accomplir quelques cérémonies sanctifiées par l'habitude et l'usage aux naissances, aux mariages, aux funérailles, etc. Les formalités observées lors d'une noce consistent dans le procédé suivant : le dekanose prend un bout de la robe du fiancé et le noue à la manche droite de la robe de la fiancée, tout en prononçant ces paroles : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! » Après une courte pause, il reprend : « Gloire soit au Père,

au Fils et au Saint-Esprit ! » Après quoi il souhaite bonheur et bénédictions au couple, et la cérémonie est terminée.

La polygamie n'est pas tolérée en Souanéthie; seulement chaque époux peut répudier sa femme à son gré, et en reprendre une nouvelle, en supposant toutefois qu'il subvienne aux besoins de celle qu'il évince. A la mort du mari, le frère est tenu d'épouser sa veuve; s'il n'en a pas, celle-ci est rendue à la liberté.

En général, cette nation observe la loi de chasteté dans toute l'acception du mot; ainsi, l'homme qui se montre en public avec sa femme, qui lui parle, ou s'assied auprès d'elle, commet autant de sujets de honte...

A l'enterrement, le dekanose prononce les paroles suivantes : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » Les riches sont enterrés dans des cercueils, les pauvres descendus dans la fosse, enveloppés d'un simple linceul.

Toute la cérémonie du baptême des enfants consiste à murmurer les mots cités ci-dessus, et à faire plusieurs fois le signe de la croix.

Il nous a été impossible de vérifier, ainsi qu'on l'assure au Caucase, si les Souanéthiens, à la naissance de la quatrième fille, introduisent assez de sel dans la bouche de l'enfant pour le faire mourir. Quelques auteurs russes prétendent que dans ce pays l'on extermine encore par d'autres moyens l'excédant du beau sexe, pour que les femmes, qui ne sont pas considérées

propres à la guerre ni aux rudes labeurs, ne deviennent pas une charge aux hommes.

Nous sommes d'autant moins portés à ajouter foi à cette version, que tout Souanéthien, lorsqu'il se voit hors d'état de nourrir ses filles ou ses sœurs, est libre de les vendre comme esclaves....

Les Souanéthiens déposent habituellement leurs vœux et leurs serments en présence du dekanose et aux pieds d'une image de saint; ils lui jettent une balle de fusil, en s'écriant d'une voix forte : « Et si je romps mon serment, que cette balle me donne la mort! » Le dekanose relève la balle, et la lance contre l'assermenté. Comme le peuple est très-superstitieux, bien rarement il manque à sa parole.

Les Souanéthiens croient aux songes et aux prophéties, aussi les devins et les oneirocritiques sont-ils en grande estime auprès d'eux. Avant de rien entreprendre d'important, ils recherchent d'abord, toujours avec soin, quelque pronostic favorable à leur projet. Lorsque plusieurs hommes se réunissent pour le pillage, chacun tente d'abord sa fortune par un coup tiré au vol sur un oiseau. Manque-t-il d'adresse, il retourne chez lui résigné, persuadé d'avance que le but qu'il se propose demeurerait sans résultat. Du reste, ils sont d'une habileté surprenante dans le maniement des armes.

Pour ne point attirer la pluie, la neige ou l'orage, ils gardent le silence pendant la marche. Ils s'avancent isolément et à quelque distance les uns des autres, comme les sauvages de l'Amérique du Nord, tout en

fredonnant des cantiques, mais d'une voix si basse, qu'ils ne s'entendent pas réciproquement.

Les Souanéthiens ont une vague perception de la métempsycose. Il y a quelques années, l'un d'eux tomba malade à Koutaïs, et mourut dans l'hôpital de cette ville. Peu de temps après, ses parents arrivèrent et réclamèrent son cadavre; mais il fut impossible d'accéder à leurs prières, parce que le mort était déjà enterré. Ils se dirigèrent tous alors vers le lieu où était décédé leur compatriote; ils y pleurèrent le défunt à genoux en murmurant des paroles de deuil; ils se rendirent ensuite au cimetière, sur sa tombe, répandirent le contenu d'une bouteille d'eau-de-vie à la place de la tête, y creusèrent un trou dans le sol et y placèrent un coq vivant. Un instant après ils renfermèrent dans un linge un peu de la terre enlevée, et retournèrent chez eux emportant le coq, tout en accompagnant de la tschengjir [1] une sorte de complainte funèbre.

L'âme du défunt, selon leur croyance, avait passé dans le corps du coq; ils s'empressèrent de l'offrir à sa mère, et recommencèrent leurs gémissements plaintifs...

Les Souanéthiens ont, la plupart, les cheveux blonds; ils les portent flottants jusqu'à la nuque, et coupés également. Les yeux bleus ne sont rares ni chez les hommes ni chez les femmes. Leur habillement a beaucoup de ressemblance avec celui des Iméréthiens.

[1] Instrument à cordes fort simple.

De tous les dialectes kartwels, c'est le souanéthien qui s'éloigne le plus de la langue écrite géorgienne. Nous donnons ici, pour en citer un petit exemple, le patenôtre en cette langue, mais nous faisons observer d'avance qu'il nous a été impossible d'indiquer en lettres latines, avec toute l'exactitude désirable, les consonnes sifflantes ou gutturales qui lui sont particulières.

« Muh gwilige, chedachari detzdshi, kzilian lesses jale isku, ankes linust isku, lesses nab isku chemalal detzdshi amdshi, igimdshi, diar nischké kunem muzre, lano na ladi i lansarvin na nischké ganar, chema na i schka lochsarvinised nischké mogdanas ; noma anpuschdé na lakdeniteliska i laneschd na Ka largas cholamchenkasch. Amdshi le isku lipust i kamscha i didab muss gesals i kzilian kwinns. Amin ! »

LE PEUPLE DE MISDSHÉGHIS

OU

TRIBUS KISTES.

On entend par pays ou peuple tout ce qui se tient ensemble, ou reconnaît une autorité différente, en comptant tous les districts de cette nation qui se ressemblent, soit par l'apparence extérieure, soit par sa constitution, soit par ses mœurs, et particulièrement par son *langage*. Ils parlent différents dialectes *fort dissemblables* entre eux, et néanmoins personne ne peut nier une langue mère commune à tous.

GULDENSTAEDT.
Descript. du Caucase, p. 148

Nous rangeons au nombre de ce peuple :

Les *Ingousches*,
Les *Nasranes*.
Les *Galatis*,
Les *Karaboulakes*,
Les *Tschetschès* ou *Tschetschenzes*, qui se divisent en habitants de la *Grande* et de la *Petite Tschetschnja*,
Les *Kistys*,
Les *Galgais*,
Les *Zoris*,
Les *Achos*,
Les *Schoubousys* ou *Schatois*,
Les *Dshano-Boutris*,
Les *Scharos* ou *Kialal*,
Les *Katschiliks* ou à proprement dire les *Misdshéghis*.

Il existe encore une foule d'autres tribus à peine connues de nom, même au Caucase. La langue des

Kistes, parlée de plus de vingt manières avec plus ou moins de différence, selon la remarque de plusieurs savants, n'indique pas la moindre parenté avec les nombreux dialectes en usage au Caucase. Les Kistes n'ont pas de langue écrite; il est de fait que la plupart d'entre eux vivent dans un état déplorable d'ignorance et de grossièreté.

La grande partie de la population,—particulièrement les habitants de la Tschetschnja,—reconnaissent l'islamisme, tandis que les Ingousches et les tribus voisines conservent des traces du christianisme, que révèlent les ruines éparses d'anciennes églises généralement encore bien conservées, ainsi qu'une multitude d'ustensiles sacrés, etc., qui témoignent de son règne passé. Toutefois, l'influence des différents peuples qui soumirent les Kistes à plusieurs reprises, ne fut ni assez forte, ni assez durable pour déraciner complétement le culte des faux dieux. La domination géorgienne, puis kabarde, furent les plus longues : les Géorgiens introduisirent le christianisme, les Kabardes la doctrine de la secte musulmane des Sunnites. Dès que les Kistes se virent délivrés de leurs maîtres, ils se départirent aussitôt de la foi imposée, et sacrifièrent de nouveau sur les autels de leurs anciennes divinités.

LES INGOUSCHES ET LES TRIBUS AVOISINANTES.

Un exemple de la ténacité avec laquelle ces petits peuples tiennent à leurs croyances païennes suffira, lorsque nous aurons cité l'exemple suivant : En 1810, à l'époque où ils se soumirent au sceptre moscovite, ils prêtèrent serment de fidélité sur leur dieu *Galgerd*, et posèrent comme condition essentielle dans le traité conclu à cet effet, qu'ils auraient la faculté, comme ci-devant, de suivre leurs coutumes païennes en usage. Depuis 1820, le zèle des missionnaires russes, et surtout les sacrifices pécuniaires du gouvernement, ont réussi à attirer un certain nombre d'Ingousches dans le giron de l'Église grecque ; cependant l'ardeur des conversions s'est sensiblement refroidie, depuis qu'on s'est convaincu que l'acte du baptême avait, pour les Ingousches, plus pour mobile les avantages séculiers attachés à cette acceptation, que le christianisme lui-même.

En général, les tentatives de conversion de la part de la Russie produisirent au Caucase les effets les plus étranges. Autrefois, le gouvernement allouait chaque année de fortes sommes, accordées en récompense à ceux qui devenaient croyants et se faisaient baptiser. Quiconque embrassait la foi orthodoxe, outre l'extrait de baptême—qui, dans toutes les provinces caucasiennes, lui tenait à la fois lieu de recommandation et de carte de circulation—recevait un rouble d'argent

et une chemise neuve comme prix de cette pieuse résolution. Il advint que, seulement chez l'intéressant petit peuple des *Ossètes*, il fut distribué en peu d'années trois fois plus de roubles d'argent et de chemises, que la statistique n'indique d'habitants. En admettant comme moyenne que la moitié de la population se soit convertie, il résulte de là que chaque candidat au baptême aurait reçu six fois le saint sacrement. A cette époque, on évaluait la piété des indigènes d'Ossethi d'après le nombre de chemises distribuées.

Nous aurions encore cent autres exemples semblables tout aussi concluants à citer, si un seul ne suffisait parfaitement pour témoigner de l'esprit qui guide ces peuples dans leurs exercices soi-disant religieux.

Nous l'avons dit, les Ingousches se convertissent au christianisme pour la forme,—surtout depuis qu'ils relèvent de l'autorité russe,—mais intérieurement ils sont invariablement restés fidèles au culte de leurs anciens faux dieux. Outre *Galgerd*, ils reconnaissent un être encore supérieur, ils l'appellent dans leur langage *Daïlé*. On fait l'année deux longs jeûnes en l'honneur de Daïlé, l'un au printemps et l'autre en automne. La fin de ces jeûnes n'est pas marquée à époque fixe, mais elle dépend uniquement des dispositions du sort. Le prêtre sacrificateur tue un mouton de sa propre main, et, selon l'état des entrailles, il permet ou défend l'usage de la viande.

Les prêtres sont en grand honneur chez les Ingousches, le nom qu'ils leur ont donné l'indique suffisamment : *Zani-stag*, c'est-à-dire le saint homme

. Ils sont à la fois devins et
ils exercent par conséquent
sur ce peuple superstitieux, qui,
hiens, ne marche à aucune impor-
sans y être encouragé par le témoi-
de ses augures.

LES IMP[illegible]

Un ex[illegible]
peupl[illegible]
lor[illegible]

nations chrétiennes un grand nombre des
coutumes datent de l'époque du paga-
les Ingousches païens, au contraire, et les autres
kistes tiennent pour sacrés beaucoup d'usages,
leur viennent des temps chrétiens. Ils fêtent le
dimanche et quelques jours fériés de l'Église grecque;
ils invoquent des noms de saints dans leurs prières, et
ils observent plusieurs cérémonies empruntées au
christianisme, etc., sans avoir d'autre motif que
celui d'une coutume établie de temps immémoriaux.

Du reste leurs idées sur la religion sont des plus pauvres et des plus incomplètes, et il est évident que les lois et les préceptes sensuels et plus palpables de Mahomet leur convenaient davantage que la doctrine toute spirituelle du christianisme.

Ils croient en Dieu, à une vie future, au paradis et à l'enfer, et aux saints, qui portent aussi des noms chrétiens. Certains lieux sont considérés chez eux comme sacrés ; ils croient que les bons, dans cet autre monde, ne formeront qu'*une seule* famille, qu'ils se promèneront dans de beaux jardins, mangeront des mets exquis en abondance, que la polygamie existera avec des jeunes filles éternellement vierges, dont la beauté sera plus ou moins complète, selon la mesure du mérite de ceux

xquels elles échéeront en partage. Ils croient encore celui qui a été tué dans le combat entrera dans ıdis aux dépens de son ennemi, et que ce- . sera tenu de le servir; qu'enfin il obtiendra la faveur bien digne d'envie de faire choix à sa guise d'un parent pour compagnon en paradis. Aussi la famille du défunt ne le plaint-elle nullement, et exalte-t-elle au contraire son sort fortuné; elle-même court pleine d'une joyeuse espérance au-devant des splendeurs de la vie éternelle.

Ces peuples n'ont aucune idée de la création du monde, ils connaissent cependant les noms des premières créatures, Adam et Ame (Ève).

LES TSCHETSCHÉS OU TSCHETSCHENZES.

Nous avons considéré les Ingousches comme centre des tribus païennes-chrétiennes Misdshéghis, et nous avons inséré dans la description sommaire que nous avons donnée des mœurs de ces peuplades tout ce qui nous a paru mériter particulièrement l'attention; nous allons maintenant reporter dans le même sens notre examen sur la plus puissante et la plus éminente de toutes les tribus musulmanes Kistes : celle des Tschetschenzes.

Quelque légère que paraisse en général la différence qui distingue les populations kistes musulmanes de leurs frères chrétiens sous le rapport politique, la dis-

tance que la foi religieuse a mise entre elles est énorme. Tandis que les Ingousches et les tribus voisines, plus ou moins pénétrés de l'esprit chrétien, se sont précisément pour cela montrés plus accessibles au régime russe, et sont échus peu à peu à l'État slave et tombés dans l'esclavage, les Tschetschenzes et leurs coreligionnaires se sont fait de la loi de Mahomet le gage sacré d'une haine implacable contre les Russes. Aussi la peinture des peuples soumis déjà au sceptre moscovite ne serait-elle que d'un intérêt médiocre, parce que leurs traits caractéristiques doivent avoir disparu peu à peu, et qu'avec la perte de son indépendance la physionomie particulière à une nation s'efface infailliblement. Mais ceux qui, comme les Tschetschenzes, furent assez forts pour opposer un frein à la Russie bien plus puissante qu'eux, méritent à juste titre notre intérêt ; car tout chez eux, ainsi que la suite de ce livre le fera connaître, prend une vie nouvelle et une nouvelle grandeur.

Le territoire des Tschetschenzes, — borné au nord par le Térek, au sud par les monts Lesghis, à l'ouest par la petite Kabardah, — est divisé par la Ssoundsha, en deux contrées nommées la grande et la petite *Tschetschnja*.

La *Ssoundsha*, qui reçoit les eaux de l'*Argoun*, de l'*Axaï*, de l'*Assa* et de beaucoup d'autres torrents des montagnes, devient, surtout dans sa partie inférieure, si profonde et si rapide qu'on ne peut la traverser qu'aux endroits où sont établis des ponts ou bacs, tandis que les autres rivières de

la Tschetschnja sont toutes guéables à cheval et souvent même à pied.

Cette abondance d'eau est l'une des principales causes de la riche végétation et de la salubrité du climat, qui favorisent essentiellement la Tschetschnja. Quoique les dernières éminences de la grande chaîne du Caucase s'élèvent jusqu'au nord du pays, et que deux bras encore le parcourent presque parallèlement de l'est à l'ouest, la Tschetschnja est cependant généralement plate, et la contrée même des montagnes est aisément accessible.

La grande multitude de voies qui la traversent dans tous les sens, sont comparativement faciles, et permettent aussi l'usage des voitures.

La fertilité du pays est si grande que les broussailles envahissent tout, et forment en beaucoup d'endroits des murailles impénétrables, bien propres aux embuscades et aux remises. Le gibier de toutes sortes y abonde, principalement les cerfs, les chevreuils, les lièvres, les perdrix, les faisans, etc., et dans la montagne les loups, les ours, les chacals, les renards, etc.

Dans la plaine et sur les plateaux tous les grains réussissent à merveille. La vigne y atteint une grosseur et une hauteur inaccoutumées; le maïs y est si élevé qu'un homme à cheval peut s'y cacher; l'herbe aussi croît partout à profusion, ce qui a rendu l'élevage du bétail l'une des principales ressources des habitants. L'agriculture, en outre, est l'objet de soins assidus, autant du moins que le permettent les idées

primitives encore accréditées et la situation défavorable du pays livré à des troubles incessants.

La population de la Tschetschnja, selon les statistiques russes, se monte à environ 25,000 âmes (en hommes).

Les Tschetschenzes habitent des aouls[1], dont quelques-uns sont très-vastes. Leurs demeures se composent de saklis, bâtis soit en terre, soit avec des branches entrelacées recouvertes d'argile, soit en bois taillé ou en pierres.

Leur nourriture,—comme chez la plupart des montagnards du Caucase,—consiste en millet, en maïs cuit ou autres farines préparées habituellement en bouillies; ils mangent de la viande de mouton, du fromage de chèvre, etc. Ils ne boivent pas de vin, mais ils prisent d'autant plus l'eau-de-vie.

Les Tschetschenzes font partie de la secte sunnite; une grande partie s'est convertie néanmoins déjà aux sophismes modifiés de *Schamyl*.

Ils sont gouvernés par des starschinis[2], qu'ils élisent parmi eux pour chaque village.

Les hommes se distinguent par leur taille élancée, leur noble maintien et l'agilité de leurs mouvements. Leur costume est celui de tous les Tcherkesses.

Les agréments naturels des femmes sont encore

[1] Villages fortifiés. On trouve en général chez les auteurs allemands le mot aoul écrit *aul*. Les montagnards prononcent a-ul, parce que la diphthongue *au* n'existe pas dans leur langue.

[2] Le plus âgé, le directeur.

rehaussés par leurs vêtements bariolés et pittoresques. Elles portent des babouches[1] jaunes, de larges pantalons en soie rouge, une veste serrée dans le haut, et dessinant parfaitement leur fine taille, sous l'habit une chemise en soie. Les manches sont tenues par des agrafes d'argent artistement travaillées. Les cheveux tombent en tresses abondantes sur la nuque ; le visage est généralement à découvert, et un grand voile rejeté par derrière est posé sur la tête.

L'embonpoint est aussi rare dans ce pays chez les hommes que chez les femmes.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, l'agriculture et l'élevage du bétail sont les principales ressources des habitants. Ils fabriquent aussi des armes, des étoffes et des bourkas.

La Russie depuis plusieurs siècles a toujours été en guerre avec les Tschetschenzes, mais elle n'est jamais parvenue à les assujettir longtemps de suite. Il est question à différentes reprises dans l'histoire russe de la conquête de la Tschetschnja, et néanmoins les vainqueurs n'ont jamais pu conserver leurs avantages acquis.

Entre'autres événements nous comptons une insurrection des Tschetschenzes contre les Russes sous *Achmed-Khan*, descendant de la famille des *Tourkan*, souveraine autrefois dans le pays.

En 1818, l'illustre *Yermoloff* réussit à soumettre les Tschetschenzes au sceptre russe, et à affermir son nou-

[1] Pantoufles d'une forme élégante.

primitives encore accréditées des forts *Gr*
rable du pays livré à des tr

La population de la T ppressions de tous
tiques russes, se mo ous le régime mosco
hommes). e commandement de l

Les Tschetsc excités par les mourides,
ques-uns sor *Schamyl*, les Tschetschenzes
sent de 1840 leur ancienne indépendar
branch nt au nouveau prophète, qui fi
taill ja un naïb, avec son capitaine en
Moullah, dont ont souvent parlé le
, pour chef.

Grosnaja est un mot russe qui signifie : *l'effroyable, la*

ES TRIBUS DE DIDO

OU

LES LESGHIS.

« Les Lesghes (Lekzes) habitent les régions les plus élevées des monts Cabokh (Caucase), et l'on peut dire que ces peuples constituent sa force...

« Ces Lesghes indépendants, nommés *Doudanis*, suivent des usages très-singuliers dans leurs mariages et leurs autres transactions civiles, et *se croient issus de Doudan*, fils d'Essed, fils de Khazimet. »

Mass'oudi dans D'OHSSON : *Des peuples du Caucase*, etc., *dans le* x*e siècle*, ou *Voyage d'Abou-El-Cassim*, p. 5.

Il est singulier que les notices mentionnées dans les géographies arabes du xe et du xie siècles, concernant les Lesghis, aient une aussi grande ressemblance avec la description qu'on en donne aujourd'hui; tandis que les ouvrages des auteurs et voyageurs plus anciens ou plus récents, au lieu de fournir sur leur compte des éclaircissements au lecteur, ne font qu'égarer son jugement.

Scaliger les nomme : « Omnium mortalium pessimâ fide et excellenti immanitate. » Olearius dit au contraire « *qu'ils sont plus doux et plus traitables que les autres peuples, peut-être parce qu'ils vivent au milieu*

des chrétiens russes, et que leurs rapports avec eux sont journaliers. » On connaît quel effet produit la fréquentation des Russes, et quels sont leurs moyens pour *adoucir* et *assouplir* les peuples.

Quiconque se prend à lire ce que l'honorable Olearius [1] dit des femmes Lesghis n'aura aucune idée de leurs mœurs actuelles.

Voici ce que *Guldenstædt* rapporte des Lesghis [2]: « Ils sont encore plus grossiers, indomptables et pillards que les autres peuples du Caucase, etc. » *Eichwald* s'accorde à les traiter de même, ainsi que tous les voyageurs qui les jugent au point de vue russe, et leur imputent à tort leur amour de la liberté et leur haine contre le czarat.

Les Lesghis sont ce que les ont faits les perpétuels mouvements de troubles dans lesquels ils vivent depuis plusieurs siècles, et qui étouffent tout germe de développement chez eux: c'est un peuple belliqueux, indépendant et mâle, ni plus ni moins doué des vertus ou des défauts communs aux autres populations des montagnes du Caucase: en en exceptant toutefois les nobles Adighés, qui surpassent en qualités chevaleresques tous les peuples de ces contrées.

Le territoire occupé par les Lesghis, divisé en nombreuses tribus, comprend la plus forte partie du *Daghestan*, si renommé en ces derniers temps, et ré-

[1] Cons. *Voyage en Perse de l'illustre Adam Olearius*, Hambourg, 1696, p. 390.

[2] *Description du Caucase*, p. 156.

pond à la lettre à la signification du mot qui, en langue turcomane, veut dire *pays de montagne.*

A l'est, le Daghestan est borné par une suite de hautes montagnes faisant parallèle aux côtes occidentales de la mer Caspienne. Cette chaîne se relie à une multitude d'autres éminences, qui sont les dernières au nord de la grande chaîne qui court du N.-O. au S.-E., et couvrent le pays dans toutes les directions.

Ces roches nues, coupées par d'affreux ravins et des gorges profondes, sont peu propices à l'agriculture : l'élevage du bétail y est tout aussi impraticable, à cause du manque total de pâturages. Mais comme l'esprit humain, toujours actif, n'aspire en général qu'à ce qui lui offre le plus de difficultés, les Lesghis ont recouru à l'art et à leur persévérance pour extorquer à cette terre inhospitalière des trésors qu'elle tenait cachés sous une épaisse couche de rocs et de pierres qui paraissait impénétrable. Leurs jardins formés avec tant de fatigues et avec une habileté vraiment surprenante, méritent une description particulière.

Ils se composent d'étroites terrasses soigneusement entourées de murs en pierres, et sont disposés de façon à être aisément arrosés par le moyen de conduits artificiels qui amènent l'eau des sources et ruisseaux à proximité. Ces terrasses sont cultivées avec un soin et un zèle excessifs; elles sont bordées d'arbres fruitiers et de ceps de vigne, et le maïs planté au centre; celui-ci remplace ordinairement ici les autres sortes de grains.

Les Lesghis considèrent en effet leurs jardins comme la principale source de leur richesse, puisqu'ils en tirent le pain, le bois de chauffage et des fruits savoureux, — en un mot tout ce qui suffit à l'entretien de ces sobres cultivateurs. On s'étonne véritablement de l'adresse avec laquelle ce peuple, hors cela si arriéré dans l'art agricole, est parvenu à convertir ces rocs ingrats en jardins fleuris.

Exposés de tous temps aux guerres dévastatrices, les Lesghis se sont retirés dans de gros bourgs (*aouls*), qui comptent souvent jusqu'à plusieurs milliers d'habitants. Ces villages sont généralement élevés en des lieux difficilement accessibles, et que leur position déjà suffisamment à l'abri permet encore d'ériger en forteresses. Les maisons ont presque toutes plusieurs étages, elles sont très-rapprochées les unes des autres et construites en amphithéâtre; souvent même elles sont entourées de murailles et de tours.

Chaque demeure défendue par ses belliqueux gardiens, dont le mâle courage et l'habileté dans le maniement des armes sont renommés, fait de son enceinte pour ainsi dire un fort; aussi chaque pied de terre est-il payé par les Russes de leur sang et couvert de leurs cadavres.

Il est présumable que la majeure partie des Lesghis, ainsi que les Adighés, les Géorgiens, etc., sont les premiers hôtes du Caucase, et aussi loin que remontent les notions incomplètes recueillies çà et là, les Lesghis, à bien peu d'exceptions près, ont vécu dans les mêmes rapports que ceux où nous les retrouvons en-

core actuellement. Ils formaient avec les guerriers tschetschenzes, presque tout récemment encore, la principale population du Caucase méridional. Quoiqu'en butte aux fréquentes déprédations des guerres, et sous la longue domination de maîtres étrangers (principalement des Persans), ils ne se mêlèrent jamais aux étrangers, et demeurèrent d'une fidélité inébranlable à leur langage et à leurs coutumes [1]. Dès que l'occasion favorable se présenta, ils secouèrent de nouveau le joug imposé par un plus puissant État voisin, et les tribus des hautes montagnes, inaccessibles par leur position aux attaques du dehors, donnaient en cette circonstance ordinairement l'impulsion. Cependant ils ne surent jamais conserver leur indépendance, et ils redevenaient après un repos de courte durée la proie de nouveaux conquérants; il faut en rechercher le principal motif dans la division qui, depuis des milliers d'ans, règne parmi ce peuple de petites tribus, vivant entre elles en discordes perpétuelles, autant que dans la difficulté du terrain, qui rendait infructueuse toute fusion durable vers une grande unité. Dans ces derniers temps, *Schamyl*, doué d'un esprit supérieur et d'un caractère énergique, réussit enfin à rassembler les membres épars des tribus lesghis, et à en forger une chaîne qui est devenue le

[1] Des émigrants du dehors, chassés de leurs foyers, qui étaient venus chercher un asile dans les montagnes du Lesghistan, peu engageantes cependant à l'émigration (comme les Koubatschis, dont il sera fait plus tard mention avec plus de détails), ne frayèrent pas avec les habitants du pays et formèrent, au contraire, sans cesse, des colonies rigoureusement séparées.

plus solide rempart du pouvoir du prophète moderne.

La longue dispersion des Lesghis engendra naturellement de graves et nombreux changements dans leur langue primitivement commune. De là cette multitude de dialectes que l'on rencontre chez les tribus du Lesghistan, et qui offrent parfois si peu de similitude entre eux qu'on a peine à les prendre pour fils de la même mère. On en distingue six principaux, selon l'importance et l'étendue du territoire où ils sont usuels, ce sont : 1° le dialecte d'*Avarie*; 2° celui de *Dido*; 3° celui de *Kapoutsch*; 4° celui d'*Andi*; 5° celui d'*Akoucha*; et 6° celui de *Kasikoumyk*.

Les Lesghis n'ont pas de langue écrite, et, en y ajoutant la très-grande difficulté de prononciation, il n'est pas surprenant qu'un étranger parvienne difficilement à s'approprier ces divers idiomes; pour se faire comprendre on est contraint de parler le tartare ou l'arabe, deux langues que, dans ce pays, les chefs, les prêtres et les kasis, etc., entendent généralement. Le tartare ou le turcoman doit être considéré comme la langue habituelle aux provinces caucasiennes, car elle s'étend depuis l'Arménie jusqu'au cœur de l'Asie.

Il ne reste chez les Lesghis que peu de traces de la religion chrétienne; elle fut cependant importée à plusieurs reprises dans le Daghestan, mais elle n'y fit jamais un long séjour. Aujourd'hui la foi prédominante du pays est le mahométisme, avec les nouvelles formules mises en pratique par *Schamyl*. Les kasis et les moullahs, qui ont de fréquents rapports avec l'iman ou ses mourides, sont très-instruits et parfois même

fort éclairés ; mais l'ignorance et la grossièreté des prêtres des tribus qui, par leur situation ou d'autres obstacles fortuits, sont éloignés ou même tout à fait en dehors de ce centre, sont d'autant plus grandes.

Les notions que l'on possède sur ces peuplades sont naturellement fort restreintes, autant à cause de la difficulté qu'on a de pénétrer dans cette contrée qu'en raison de la méfiance des habitants, qui rend à l'étranger tout accès impossible. On les fonde uniquement sur les récits des voyageurs des siècles précédents, et sur les rapports rarement fidèles de prisonniers russes, que leur mauvaise fortune amena dans ces contrées inhospitalières.

Rien ne donne une plus vivante image de la situation intérieure d'un pays étranger comme la réalité prise sur le fait ; aussi rapportons-nous ici succinctement une anecdote de *Marlinsky*, d'après le récit que lui en fit un officier longtemps retenu prisonnier chez les Lesghis, elle servira en tous cas à faire connaître amplement les usages de ces peuplades sauvages et presque inconnues. Le nom du célèbre exilé qui passa ses plus belles années au Caucase et se rendit tout à fait familiers le langage, les mœurs et les coutumes des montagnards, est une garantie suffisante de la fidélité de ce récit.

L'eau-de-vie, importée par les Russes dans le Caucase pour activer la propagation du christianisme et servir d'autres projets, trouva non-seulement de nombreux partisans parmi les montagnards, mais, depuis cette époque, l'on a commencé la fabrication elle-

même de cette funeste boisson dans le Daghestan.

Un habitant de l'aoul qui avait été désigné comme résidence à l'officier captif avait pris pour ce spiritueux un tel goût que, pour satisfaire sa passion, il vendit petit à petit toutes ses armes, et enfin, ce que tout Caucasien a de plus cher, son fusil. Il ne lui restait plus qu'une vache grasse, qu'il résolut en dernier lieu de céder au marchand de liqueurs moyennant un arrangement par lequel ce dernier avait la jouissance du lait, et le propriétaire chaque jour une certaine quantité convenue d'eau-de-vie. Cet état de choses dura un certain temps; mais au bout de quelques mois la bonne intelligence des contractants fut rompue, cette fois par un incident imprévu : la vache en question vint à vêler, et cette circonstance amena la discorde entre le négociant et l'ivrogne. Chacun d'eux prétendait à la possession du veau, et comme il leur fut impossible de s'accorder, on décida de soumettre le litige au jugement de l'autorité spirituelle et temporelle du lieu, représentée en la personne d'un gras moullah.

Ecoutons le récit du prisonnier, présent à cette scène comique :

« J'étais précisément étendu devant la mosquée, lorsque les plaignants s'approchèrent de cette autorité qui siégeait sur le seuil de sa porte et considérait la lune aussi fixement que s'il l'eût voulu avaler; il est nécessaire d'ajouter que c'était l'époque du jeûne et que le coucher du soleil le terminait. Tous deux commencèrent à parler à la fois : l'un

raconta qu'il avait seulement cédé à son voisin le produit du lait et non la propriété de la chair de la vache ; et comme le veau est la chair de la chair de sa mère, il lui revenait de droit.

« L'autre répliqua que, mis en possession de la vache, tous ses produits en faisaient partie ; que la vache qui portait ne donnait pas de lait, et que le veau n'était que la compensation de la perte de lait ; enfin, que ni lui ni le propriétaire, au moment de la conclusion du marché, n'avaient prévu cette circonstance et n'avaient pu même la prévoir ; que la naissance du veau était une pure bénédiction d'Allah, et qu'il n'avait pas lieu de la repousser !

« L'affaire était assez épineuse. Le moullah caressa longtemps sa barbe, rejetant son bonnet aux oracles de l'oreille droite à l'oreille gauche, et cependant la parole était aussi adhérente à son palais que le cresson l'est à la vase.

— « *Allah ekber! Mouhammed ressûl illa!* dit-il « enfin ; consultons le Coran ; tout s'y trouve, tout ce « qui fut et sera.

—« *Amin, Amin!* répondirent les demandeurs. « Ecoutons le Coran ; le prophète nous apprendra à « qui appartient le veau. »

« Le moullah prit gravement le Coran en marmottant : *Allah bismallah!* et il entonna un verset pris au hasard dans le livre, l'entendant lui-même aussi peu que ses auditeurs.

—« Avez-vous compris ? » demanda-t-il enfin, reprenant haleine et se frottant le front avec importance.

même de cette funeste [illegible] humblement qu'ils n'a-
Un habitant de l' [illegible] une seule syllabe.
résidence à l'o[illegible] qui est écrit dans le livre du
ritueux un t[illegible] le moullah d'une voix forte : « Toi,
il vendit [illegible] tu es coupable aux yeux d'Allah,
que tou[illegible] fabriques de l'eau-de-vie au lieu de la
resta[illegible] n'est pas défendue; tu es encore plus
nie[illegible] répréhensible d'avoir soutiré à ton voisin une vache
[illegible] boisson qui est un péché ! — Et toi *Ami-*
radan-Kalabalai-Achmed-Ogli, il faut que tu sois un
bien grand ivrogne pour avoir vendu jusqu'à ton fusil,
et que tu renonces à tuer des Russes pour la gloire
d'Allah !... Vous n'êtes dignes ni l'un ni l'autre de la
possession du veau ; et, pour éviter toute querelle, je
vous ordonne de le consacrer à la mosquée pour les
pauvres voyageurs ; comme il n'y en a point en ce
moment, portez-le au moullah Saadi-Agraïm-Kouli-
Hadshi; *Allah min Allah bir*... Le Dieu de l'univers est
le seul Dieu ! *Amin* ! —Venez me voir aujourd'hui,
nous le dégusterons ensemble ; » —ajouta le moullah
avec un sourire plus affable.

« Les deux demandeurs ouvrirent de grands yeux,
et, le nez bas, se grattèrent l'oreille.

—« Tout cela est-il véritablement dans le Coran?»
demandèrent-ils, déjà à moitié convaincus.

—« Mot pour mot; répondit gravement le moul-
lah leur tenant le Coran ouvert sous les yeux. L'ange
Gabriel a tracé ces lignes avec une plume de ses ailes,
et quiconque doute de ce qu'il a écrit ne traversera
pas le pont aigu *El-Sirat* qui mène au paradis, et sera

·illé aux flammes de l'enfer comme le veau que · vous disputez ! »

Infiniment sage et parfaitement bon ! dirent .e un soupir les plaideurs qui voyaient leur veau leur échapper aussi aisément qu'un moineau s'envole. Ils s'en retournèrent chez eux en se consolant avec l'idée qu'un ange s'était occupé d'eux, et avait même tracé leur condamnation avec une plume tirée de ses propres ailes.»

Il existe si peu de sources auxquelles nous ayons pu puiser pour donner une vaste peinture du pays entier et de ses habitants, que nous nous sommes bornés à un court aperçu des tribus lesghis, sur lesquelles il nous a été possible de nous procurer quelques renseignements sûrs. Si nous nous sommes abstenus de désigner la limite de chaque tribu, comme le portaient nos notes, le principal motif est que cette démarcation eût été plus fantastique que réelle. *Marlinsky*, dans ses excellentes *Esquisses circassiennes*, remarque avec justesse que l'on suppose à tort les limites des diverses tribus réglées chez les montagnards. Nulle d'entre elles ne sait où commence son territoire et où il se termine, car elles ne songent point à se disputer les crêtes de montagnes arides et stériles qui coupent en tous sens le Caucase. Un étroit terrain entouré de pierres, propre à la culture, ou une petite prairie, sont les seules causes de sanglants combats.

A. Ssalatau.

Ssalatau ne compte qu'environ 6,000 habitants [1]. Son chef-lieu, *Tcherkéy* est situé sur le fleuve *Ssoulak*; le général en chef *Golowine* s'en rendit maître en 1841, et y fit élever une bonne forteresse en pierres avec une tête de pont. En 1844, ces ouvrages furent encore fortifiés davantage, et l'aoul presque rasé.

Au nord de ce fort et également situé sur la rivière de Ssoulak, qui limite le territoire de *Ssalatau* et celui de *Chamchal*, se trouve encore un autre petit fort, muni de deux redoutes construites en pierres, pour protéger le passage de la rivière sur deux ponts volants. Les peuplades les plus proches sont :

B. Goumbet.

C. Andi.

Les habitants, au nombre de 22,000 environ, sont les ennemis mortels des Russes, ce qui fait que nous n'avons aucunes données positives sur la situation intérieure de la contrée qu'ils occupent.

[1] Les femmes et les enfants ne sont *point* compris dans l'estimation: ainsi, dans les statistiques russes, lorsqu'il est question de la *population*, on ne parle que des hommes.

D. Koissoubou.

Sa population, d'environ 23,000 âmes, est également hostile aux Russes. Le chef-lieu est *Himry*, où naquirent *Kasi-Moullah* [1] et *Schamyl*, et où le premier trouva aussi la mort.

Koissoubou tire son nom du fleuve *Koissou*, qui traverse son territoire et sur les bords duquel sont situés les forts d'*Himry*, d'*Ounzoukoul* [2], de *Belokany* et de *Jouroni* qui, depuis 1843, sont tous tombés au pouvoir des montagnards.

E. Le khanat d'Avarie.

Il compte 25,000 habitants. *Chounsach*, résidence des khans, avec une citadelle, a été détruite à plusieurs reprises ; elle est en ruines maintenant.

Les Avares [3] passent pour les plus braves parmi les

[1] Ses voyages, I, 677). D'après *Eichwald*, Ounzoukoul (Oumssoukoul) était le lieu de naissance de Kasi-Moullah.

[2] Dans *Eichwald* on lit Oumssoukoul ; dans *Guldenstaedt*, Onsekoul et Ansokoul.

[3] Ces Avares n'ont rien de commun avec le peuple des Avares qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire des émigrations populaires, dont parle déjà *Nestor*, le premier historien russe, en ces termes : « Tous sont morts, et pas un n'a survécu ; de là provient en Russie le proverbe actuellement en usage : Ils se sont éteints comme les Avares, et n'ont laissé ni cousin, ni héritier. » Voir là-dessus, Zeuss, *les Germains et les peuplades voisines*, p. 741.

Lesghis ; leur territoire est protégé naturellement par de hautes montagnes inaccessibles qui l'environnent de toutes parts, tandis que l'intérieur renferme des vallées coupées de riches forêts.

La principale route qui mène en Avarie est le défilé de *Bélokany*, par *Maksock* et *Satanych*, forts primitivement entre les mains des Russes, mais qui ont passé à celles de leurs ennemis. Il y a encore une autre route par *Gotsatl*, également fortifié par les Russes et pris par *Schamyl* en 1843.

F. Le territoire de Mechtouli.

Avec 20,000 habitants, sous le sceptre de la veuve d'*Achmed-Khan*, lieutenant général au service de la Russie, qui, pendant la minorité du khan d'Avarie, élevé à Saint-Pétersbourg, gouvernait l'Avarie sous la protection immédiate de la Russie.

G. Ssurchia.

La population s'élève à 8,000 âmes ; cette province est située au milieu des montagnes. Les rivières manquent dans ce pays, mais il est arrosé par une foule d'eaux de source. Le climat un peu froid est favorable à la culture des grains, tels que le froment, le seigle, l'orge et autres; les produits agricoles

n'excèdent pas néanmoins les besoins de l'intérieur. Le manque de bois s'y fait tellement sentir que l'on a coutume d'employer comme combustible du fumier de moutons desséché (*kisliak*). Il y a une grande abondance de moutons, et l'élevage du bétail, poussé activement, y est une des principales ressources territoriales. Le gouvernement est le même que celui de la *Tschetschnja;* un kadi régit l'ensemble, et chaque village se nomme lui-même un administrateur.

H. La confédération de Dargo.

Elle se compose de six tribus, parmi lesquelles *Akouscha* tient le premier rang. Le nombre des habitants est de 20 à 24,000. Les terres sont fertiles, le climat y est salubre. Les principaux produits sont le maïs, le millet, le riz, du vin en petite quantité, etc. Il y croît aussi des arbres fruitiers et autres, mais ils sont assez rares.

Dargo et Ssurchia furent soumis à la Russie en 1818 par le général *Yermoloff*; ces provinces conservèrent néanmoins leur propre gouvernement sous le kadi *Mohammed* jusqu'en 1843, époque à laquelle elles s'insurgèrent de nouveau et plus terribles que jamais contre la domination russe. La nouvelle entreprise contre Dargo par le prince *Woronzow*, qui suivit de près la mort du général *Neidhardt* relatée dans les journaux, est sans doute encore présente à la mémoire de nos lecteurs.

Lesghis ; leur territoir[illegible]
de hautes montag[illegible]
de toutes par[illegible]ieur et le Kara-Kaitach inférieur[illegible].
vallées cou[illegible] (Kaidagh.)

La pr[illegible]
de *Bé*[illegible]
ver[illegible] 15,000 âmes; une partie est soumise, [illegible] toujours prête à se soulever. La partie pacifi[illegible] du pays est gouvernée sous le protectorat de la Russie par *Dschamow-Beg*, lieutenant-colonel au service de cette puissance, et le dernier rejeton de la famille des *Uzméi*, éteinte par suite de vengeances. Les terres sont très-productives, et de magnifiques forêts regorgent d'arbres gigantesques et en font un riche territoire.

K. Le Tabassaran nord et celui du midi [2].

Maissoum en était autrefois le maître; un de ses descendants, *Ibrahim-Beg*, est encore aujourd'hui le chef de la partie sud du pays ; la partie nord est à l'état d'insurrection...

1 « A une petite distance, au nord du Derbend, on pénètre dans la principauté de Kaïthac, qui relève du Khacan des Khazares. Celui qui règne aujourd'hui (332-943) sur ce pays est musulman; on le croit Arabe et descendant de Cahtar, etc., etc. » (*Mass'oudi* dans D'Ohsson, p. 19.)

2 Nous adoptons ici l'orthographe des cartes de l'état-major russe. Le mot est écrit *Tabarsseran* dans les géographies arabes du moyen âge.

La contrée est très-fertile; ses principaux produits ıt la soie, le coton et les grains de toutes espèces.

n compte dans le Tabassaran méridional 4,000 ıoyers avec environ 12,000 habitants. Il nous a été impossible d'estimer la population du nord.

L. Le khanat de Kasikoumyk ou Kasikoumych.

Il est gouverné depuis la mort d'*Arslan-Khan* par sa veuve, la khane *Oumi-Hulsoum-Biké;* cependant le gouvernement de cette princesse, à laquelle sont attribués le titre et un revenu proportionné, n'est que nominal; il est effectivement régi par *Abdour Rachman-Khan*, sous la protection supérieure de la Russie.

Le climat est âpre et se prête moins à l'agriculture qu'à l'élevage du bétail. Les habitants sont industrieux; leurs étoffes et leurs armes[1] sont renommées dans le Caucase; ils fabriquent en outre en grande

[1] *Casvini*, dans sa géographie, relate déjà l'industrie des Lesghis : « Les habitants sont propres, bienfaisants, charitables et hospitaliers. Ils exercent communément la profession d'armuriers, fabriquent des cuirasses, des cottes de mailles et toutes sortes d'armes » (Dans D'*Ohsson*, p. 158.)

La description de l'ancien géographe est si exacte qu'on serait porté à croire qu'elle se rapporte aux Kasikoumykes, d'autant plus que les détails topographiques qui précèdent donneraient encore lieu de le faire supposer. « Il fait dans ce pays un froid excessif pendant sept mois de l'année. Il y croît une espèce de grain nommé *sult*, etc. »

quantité des bourkas ou manteaux de laine, dont on a déjà parlé plusieurs fois, ainsi que toutes sortes d'ouvrages en argent. Le bois, comme chez quelques autres tribus lesghis, y est fort rare; le combustible ordinaire est du fumier de mouton desséché (*kisliak*) mêlé à de la paille. Presque toutes les habitations sont construites en pierres. On a établi à *Koumych*, chef-lieu du khanat, un hôpital de campagne.

M. Le territoire de Kourin.

Il compte une population de 150,000 âmes; *Joussouff-Beg*, sous le protectorat de la Russie, en est le gouverneur. Forte agriculture et beaucoup de bétail; l'activité industrielle des habitants est remarquable. Les produits sont les mêmes que ceux décrits pour le Kasikoumyk. Il y a dans le chef-lieu du pays, appelé *Kourach*, un ancien *Khan-seraï*, que les Russes ont converti en hôpital.

N. Ssamour.

Ainsi nommé de la rivière *Ssamour* ou *Ssamoura* qui descend des hautes montagnes; cette province est devenue un district de la Russie, et il est sous son gouvernement direct. Ssamour s'appuie au sud-ouest

à la grande chaîne du Caucase, dont plusieurs montagnes en faisant partie s'avancent sur son territoire, ce qui le rend moins propice à l'agriculture qu'à l'élevage du bétail. Les lieux principaux sont le fort *Achtinskoje* et l'aoul *Routoul*.

O. Le sultanat de Jelissui [1].

Quoique de peu d'étendue, ce pays mérite d'arrêter notre attention plus que les autres, parce qu'il s'y rattache de sanglants souvenirs encore tout récents.

Jelissui est la limite est de la confédération de *Dsharo*; il s'étend entre cette dernière et la province *Schéki* au nord sous la forme d'une étroite langue de terre jusqu'aux montagnes de *Routoul*. Les territoires de *Jelissui*, de *Dsharo* et de *Bélokany* ont, dit-on, fait jadis partie de *Kakheti;* ils se sont divisés plus tard et se sont rendus États indépendants. On assure que ce fut un prince géorgien, de l'illustre famille des *Eristaw*, qui régna le premier sur *Jelissui*. *Kakheti* de tous temps avait été en butte aux irruptions et aux spoliations des tribus lesghis avoisinantes, et le prince *Eristaw*, qui était le gouverneur du roi kakhétien à *Kakhi*, la capitale de ce pays, fit cause commune avec les Lesghis, et reçut en récompense cette

[1] Quelques-uns font dériver ce mot d'Oulou-Ssou (beaucoup d'eau).

portion de terre indiquée ci-dessus comme territoire de Jelissui.

La Russie reconnut bientôt l'importance de la position de ce point, et n'épargna aucun sacrifice pour s'en rendre maîtresse. En effet, depuis longtemps les sultans de Jelissui étaient de fidèles vassaux de l'empereur de Russie, et celui-ci, en reconnaissance des éminents services que lui rendit Jelissui, comme État belliqueux et riverain des Lesghis, ses ennemis, témoigna sa gratitude à ses chefs par toutes sortes de distinctions de rang, de décorations, de pensions, etc.

En ces circonstances, la conduite que tint *Daniel*, son dernier sultan, jeune et bel homme, et major général au service russe, a d'autant plus lieu de surprendre. Après avoir passé une partie de l'hiver de 1844 à Tiflis, où l'auteur de ces pages eut maintes fois occasion de le rencontrer dans les bals et les soirées, ce prince leva subitement l'étendard de la révolte dans son pays au printemps de la même année, après avoir auparavant renvoyé au commandant en chef ses épaulettes de général, ses décorations, etc., et s'être déclaré ouvertement hostile à la Russie. Les bruits les plus divers circulèrent en Circassie sur les motifs qui décidèrent *Daniel-Beg* à cet acte de violence imprévu. Selon l'opinion la plus accréditée, il aurait pris cette résolution à la suite de plusieurs mortifications de la part d'un chef de district qui lui avait été adjoint.

Les troupes russes envoyées sur-le-champ sous les ordres du général *Schwarz*, homme fort circonspect,

trouvèrent tous les villages du territoire préparés à la défense la plus opiniâtre ; une lutte courte, mais acharnée, s'engagea, dans laquelle les Russes demeurèrent vainqueurs. *Jelissui*, chef-lieu de la province, fut pris d'assaut par l'intrépide colonel *Belgard*. La plume se refuse à tracer les actes épouvantables commis par les Russes à la suite de cette conquête : on éventra des femmes enceintes, des enfants furent portés au bout des bayonnettes ; les jeunes filles, violées en pleine rue par la soldatesque brutale, étaient ensuite massacrées....

Le sultan *Daniel* s'enfuit dans les montagnes des Lesghis, et fut reçu à bras ouverts par Schamyl. Il est devenu depuis, sous le commandement de ce dernier, l'un des chefs mourides les plus redoutés.

Après sa fuite, Jelissui fut réuni aux provinces russes circassiennes. La province limithrophe est :

P. Le territoire de Dsharo ou le district de Bélokany.

Ce pays incorporé sous la dernière dénomination aux provinces russes circassiennes, s'il faut s'en rapporter aux dernières nouvelles des journaux [1], se trouverait actuellement au pouvoir de *Schamyl* ; il se

[1] Cons. les différentes correspondances de l'*Allgemeine Zeitung*, datées de Trébizonde et de Constantinople (août et septembre 1854), d'après lesquelles *Schamyl* aurait tout récemment délivré *Dsharo et Bélokany* de la domination russe.

composait primitivement de cinq tribus ou associations, qui formaient une sorte de confédération indépendante, et passaient pour les plus belliqueuses du Caucase méridional. Nous faisons suivre ici un court aperçu de ces peuplades :

1° La tribu de *Dsharo* compte vingt aouls, avec 1,900 foyers environ. Les principaux lieux très-fortifiés sont : *Aliabat*, *Almalo* et *Lalalo*, villages qui comptent chacun au moins 300 foyers ;

2° La tribu de *Bélokany* se compose des trois aouls : *Bélokany*, *Zablowani et Zandrischewi*, qui réunissent environ 800 foyers ;

3° La tribu de *Taly* avec six aouls et 1,500 foyers. Les bourgs principaux sont : *Taly*, *Kargilou* et *Mouhanlo ;*

4° La tribu de *Mouchach* compte trois aouls et 1,040 foyers. Le chef-lieu *Mouchach* a 800 foyers ;

5° La tribu de *Dshinich* renferme quatre aouls et 900 foyers. Siége principal : *Dshinich*.

Il y a en outre environ une douzaine d'autres aouls indépendants , qui ne font point partie des clans déjà nommés, et dont *Mazechi* et *Katechi* sont les plus importants. Tous deux comptent plus de 300 foyers.

Le territoire de *Dsharo-Bélokany* s'étend de la rive gauche de l'*Alasan* jusqu'au pied des monts du Daghestan. Il touche au nord les terres libres des Lesghis ; à l'est *Jelissui*; au sud *Signach* et *Telaw;* à l'ouest *Telaw*. Il est couvert dans sa plus grande étendue de hautes et épaisses forêts. On y parle com-

munément la langue *tartare;* mais le lesghis y est aussi en usage, surtout aux frontières.

Les ressources industrielles des habitants sont l'agriculture, l'horticulture, l'éducation des vers à soie et celle des abeilles, et en partie aussi l'élevage du bétail. *Soubarew* prétend qu'il se récolte ici 3,000 pouds de soie, et 20,000 tschetwerts de riz.

Au commencement de ce siècle les peuplades de Dsharo et de Bélokany,—secrètement appuyées par les Turcs et les Persans,—avaient juré une haine mortelle aux Russes. Elles entretenaient avec les habitants du pachalik d'Akaltsiké un commerce animé, et envoyaient leurs prisonniers de guerre au bazar d'Akaltsiké pour y être vendus. Mais depuis une vingtaine d'années la Russie est parvenue à détruire l'influence turco-persane, et les tribus de Dsharo se sont vues dans la nécessité de reconnaître l'autorité supérieure de la Russie et de lui payer tribut. L'éducation des vers à soie est l'une des ressources les plus productives des clans ci-dessus nommés. Le fait suivant démontre que sous ce rapport elle doit avoir depuis longtemps une grande importance, car six aouls, soumis par le prince *Tzitzianow* et qui étaient contraints de livrer des otages, préférèrent s'engager à payer un tribut annuel de 250 pouds de soie.

Après plusieurs tentatives pour reconquérir leur ancienne indépendance, toutes ces tribus furent réduites en 1830 par *Paskéwitsch,* et complétement identifiées aux autres possessions circassiennes de la Russie. Leur prétendue fidélité et attachement ne

sont qu'une conséquence de la peur et non de leur amour ; qu'une occasion favorable se présente et que l'étranger leur prête assistance, et l'on verra de nouveau se soulever le peuple contre le régime moscovite, qui leur est odieux[1].

Les *Pschawes*, les *Tousches* et les *Chewssoures* sont sous le même rapport au nombre des tribus pacifiques des montagnes hautes, qui payent leur tribut à l'empereur ; leur attitude calme est une nécessité de la nature du sol qu'ils habitent. En effet, l'hiver, lorsque par un froid rigoureux ils ne trouvent plus dans leurs parages inhospitaliers ni abri ni de quoi subvenir à leurs besoins, ils sont contraints de pousser leurs nombreux troupeaux dans les steppes d'*Oupadar* et de *Karajoes*, arrosées par l'*Jora*, éloignées d'environ 300 verstes, où il leur serait impossible de tenir longtemps contre les troupes russes.

Q. Touschetia ou le pays des Tousches.

Cette contrée environnée de montagnes, de peu d'étendue, aride, froide et escarpée, est située (comme les territoires des *Pschawes* et des *Chewssoures* que je viens de nommer), dans la partie nord-ouest du cercle

[1] Ceci fut écrit en 1847. En relisant le commencement de ce chapitre et la remarque y annexée, qui subirent des changements par suite de nouvelles toutes récentes, les paroles citées plus haut se sont effectivement réalisées.

de *Telaw*. Le pays des *Tousches* a 120 verstes carrées, il est arrosé par cinq bras de l'*Alasan* et confine au nord le territoire des *Kistes*, à l'est celui des *Dido*, à l'ouest celui des *Pschawes*, et au sud celui de *Kakheti*.

Les habitants, au nombre de 5,000 occupent 47 aouls, et vivent en grande partie du produit de leurs bestiaux. Leur fromage de lait de chèvre est renommé dans tout le Caucase. C'est avec les Kakhétiens qu'ils ont le plus de commerce; leurs échanges avec eux consistent en vins et en grains, et en soieries avec les Tartares.

Les Tousches ont sur les tribus environnantes les avantages d'une taille bien prise, ceux d'un caractère affable et de qualités chevaleresques. Il est remarquable que leur idiome n'ait pas la moindre ressemblance avec celui des clans voisins; si parfois un mot géorgien ou russe vient frapper l'oreille, on acquiert bientôt la certitude, après un plus mûr examen, qu'il doit son introduction récente à un objet nouveau qu'il était nécessaire de désigner.

R. Pschawia et Chewssouria.

Sont situées dans les montagnes les moins accessibles et presque sur la ligne de la région des neiges; aussi le climat y est-il très-rude et les hivers fort longs. La blanche *Aragua*[1], rivière fougueuse, sépare

[1] *Ar* signifie *blanc* en langue ossèthe, de même que dans celle des

les deux petits territoires ; Pschawia est encore arrosée par l'*Jori* ou l'*Jora* (le Cambysus des anciens), et Chewssouria l'est également par une foule d'eaux courantes. Il y a en Pschawia 47 moulins à eau et 145 en Chewssouria ; chacun d'eux est la propriété commune de plusieurs familles. La population, de 5,600 âmes, est distribuée dans 45 aouls ; sa principale industrie est le bétail, comme chez les Tousches. On trouve dans ce pays encore différentes ruines d'églises de belle apparence d'une époque reculée ; les habitants sont tous de la religion grecque, qui se résume dans la pratique des cérémonies les plus ordinaires. La superstition remplace chez eux la foi, et l'esprit de vengeance celui de la loi.

S. Les Koubatschis.

Outre les tribus lesghis que nous venons de désigner, il en existe encore un grand nombre plus ou moins importantes, telles que les *Dido* ou *Zountas*, les *Kapoutchas*, les *Anzouches*, les *Aukratles*, les *Karachs*, les *Achwaches*, les *Bagoulals* et autres, dont le pays et les mœurs se rapportent entièrement aux peuplades dont nous avons parlé précédemment.

Tousches, des Pschawes et des Chewssoures. Les deux syllabes suivantes : *agua* (aussi agwi) ne diffèrent pas essentiellement du mot latin *aqua*, et elles expriment en outre le même objet. *Aragua* (ou *Aragwi*) veut donc dire l'eau blanche, la rivière blanche.

Je ne citerai ici que la tribu des *Koubatschis*, qui doit son illustration à son origine nébuleuse et aux recherches auxquelles elle a donné lieu. Elle a établi ses foyers au sud de la frontière de *Dargo* et de *Kaitach*.

Ses habitants, renommés parmi les montagnards pour leur habileté dans la fabrication des armes à feu et des armes blanches, se sont donnés le surnom de Frankis, et se prétendent de race européenne. Leur dialecte n'a aucune affinité avec les autres idiomes du Caucase ; mais comme il n'a pas davantage d'analogie avec les langues étrangères, on ne doit donc nullement conclure de la première circonstance en faveur de leur extraction européenne. On assure que le nom Koubatschi ou Koubitschi, comme il s'écrit aussi, est une corruption du mot kouwaetschi, qui signifie dans le pays *fabricants de cottes de mailles* [1].

Je trouve le passage suivant, qui concerne précisément le petit peuple en question, dans les notes d'un de mes amis, mort aujourd'hui ; il accompagnait, en 1844 le prince *Argutinsky-Dolgoruky* dans son voyage à travers le Daghestan :

« Nous nous mîmes en marche le 13 juin de fort bonne heure, et nous atteignîmes encore le même jour l'aoul *Koubatschi* ; les habitants avaient envoyé déjà

1 Voyez dans *Eichwald*, I, 140-41. Les plus anciens renseignements qu'on ait sur les Koubatschis se trouvent dans le géographe arabe *Massudi*. Voyez aussi KLAPROTH, *Magasin asiatique*, p. 285, an 1827.

Il s'en trouve de plus récents dans l'*Histoire de la vie et des voyages* de LERCHE, p. 73 ; *Voyages de Reinegg*, p. 107 ; *Collection d'anecdotes russes*, etc., par Muller.

la veille leur acte de soumission et des présents au général...

« Je visitai les ruines d'une ancienne mosquée dont on fait remonter l'élévation à plus de mille ans, preuve que la foi de *Mahomet* y fut en vigueur de bien bonne heure. Les habitants de cette peuplade se nomment *Koubatschis*, comme leur aoul (et non Koubitschis ou Kouwaetschis) ; ils ont la prétention de descendre des Germains (Nemtsche), qui s'y seraient venus établir du temps des croisades. Ils s'adonnent particulièrement à la fabrication des armes ; leurs carabines rayées surpassent comme ouvrage tout ce qui se fait en Circassie.

« Par malheur, dans le court séjour de nos troupes à Koubatschi, je n'eus ni le loisir ni l'occasion de m'assurer, si, comme on l'affirme, il existe dans le dialecte du pays quelque trace de la langue germaine. Je ne remarquai dans leurs traits rien qui justifie cette opinion. Je ne leur trouvai pas non plus la moindre ressemblance avec les Grecs, dont ils seraient issus, selon d'autres écrivains. Quant à *moi*, les Koubatschis me paraissent de purs originaires Lesghis. Ils adorent l'islamisme avec ferveur ; ils sont d'un caractère très-pacifique et vivent en bonne intelligence avec les tribus environnantes. »

On peut estimer la population entière de toutes les peuplades lesghis à 400,000 âmes dont 72,000 soumises au sceptre russe.

LES TRIBUS DE RACE TURQUE

OU

LES TARTARES DU CAUCASE

« Le grand tsar de Moscou a soumis ces peuplades par la puissance de ses armées; il a mis des Russes dans les places fortifiées et laisse les Circassiens habiter près d'eux les bourgs et les villages... »

Voyage en Perse de l'illustre Adam Olearius, c. XIX, p 389.

Nous rangeons, outre les hordes *terekméniques* des *Koumykes* et des *Nogais*, toutes les autres peuplades de religion mahométane qui portent à tort le nom de *Tartares* en Circassie, au nombre des tribus de race turque. Les peuples ainsi désignés ignorent eux-mêmes l'origine de cette vague qualification que les Russes ne prêtèrent pas seulement aux races turques proprement dites établies de tous temps, ainsi qu'à celles qui y étaient arrivées par émigration, mais encore à une multitude d'autres tribus, en Circassie, de religion musulmane, qui n'avaient aucuns rapports avec elles. C'est pour ce motif que les traités conclus autrefois entre la Russie et la Porte font toujours mention des Schapssouchs, des Adighés, des Oubychs, etc., habitant le territoire situé entre le Kouban

et la mer Noire, sous la dénomination de Tartares du Kouban... En voilà assez pour démontrer l'application erronée de ce terme, dont l'emploi se restreint aujourd'hui aux populations circassiennes uniquement d'origine turque, et qui forment l'objet de ce chapitre.

Il est presque certain qu'elles s'établirent en général les premières au Caucase, et quoique plus portées par caractère à se mêler aux intrus du dehors que les Géorgiens, les Lesghis ou les Tcherkesses de la côte orientale de la mer Noire, et quoique aussi plus exposées qu'eux aux irruptions, la peinture que nous en ont laissée les auteurs et les voyageurs d'une époque antérieure nous les fait aisément reconnaître. Ces tribus font partie des peuples connus des Byzantins et des Arabes sous le nom général de *Khazares*, dont l'autorité, selon la chronique géorgienne, s'étendait sur la Circassie tout entière. Ce nom s'est effacé depuis longtemps des annales de l'histoire; mais la nation, après en avoir souvent changé dans le cours de plusieurs siècles, est demeurée en réalité la même jusqu'à ce jour. Ainsi, ni le fréquent débordement des hordes nomades dans le Caucase, ni les dévastations et les conquêtes qui se sont constamment succédé jusqu'à présent, et dont eurent principalement à souffrir les contrées situées sur la mer Caspienne, ne sont parvenus à faire naître des bouleversements ou des changements de longue durée dans leur existence politique.

Quelle influence exercèrent sur les tribus primitives ces torrents populaires qui ébranlèrent à quatre

reprises différentes le Caucase,—tantôt les divisant, tantôt les rapprochant?—Quels éléments anciens s'en détachèrent pour les remplacer par de nouveaux?—Par quels moyens ces peuples isolés se ralliaient-ils et se reformaient-ils toujours d'eux-mêmes après ces tempêtes tumultueuses?—Comment advint-il qu'une nation sortie de la masse avec l'autorité suprême, tomba peu après dans le néant sans qu'on retrouve de traces de son passage?—Comment le cours des temps engendre-t-il de nouveaux noms de peuples, pour les effacer aussitôt?... Toutes ces questions ont été mal résolues, en partie du moins, et ne le seront jamais d'une manière satisfaisante. Nous sommes d'autant plus redevables de reconnaissance à MM. *Frœhn*, *D'Ohsson*, *Hammer*, *Dorn* et autres orientalistes distingués, de leurs tentatives, qui ont jeté quelque lumière sur l'antiquité de ces peuplades. Cependant ces ressources étaient encore trop insuffisantes pour nous permettre d'écrire leur histoire complète; elle produisit l'effet de quelques flambeaux dont la lueur, trop faible pour éclairer le sombre voile qui enveloppe le Caucase, brille juste assez pour nous en montrer toute l'obscurité.

Le double lien qui rattache entre elles les nombreuses lignes de populations tartares, ou plutôt *turcomanes*, sont la religion et la langue qui leur sont communes.

Les schismes introduits dans l'islamisme par les sectes d'*Ali* et d'*Omar* furent aussi la cause de fréquentes scènes sanglantes dans le Caucase, où les partisans étaient toujours prêts des deux côtés à en venir aux mains. Cependant, dans les derniers temps, ces vieilles querelles ont fait place à une entente cordiale, ou du moins à une tolérance mutuelle qui paraît devoir être durable. Dans les provinces russo-tartares, elle était un effet de la violence du gouvernement, tandis que chez les tribus soumises à *Schamyl*, ce fut la haine des Russes et les réformes sérieuses et opportunes du grand mourschide qui opérèrent cet accord.

La langue turque, d'abord commune à ces deux peuples, se parle encore aujourd'hui (surtout chez les Nogais et chez les Koumykes) en dialectes quelquefois fort divers les uns des autres; toutes les tribus néanmoins se comprennent entre elles, et les différences que le temps et la distance ont engendrées sont faciles à démêler et laissent facilement remonter à leur origine.

Les soi-disant Tartares circassiens appellent leur idiome *la langue musulmane ou turque* (mussulmandshe ja turkidshe), et la ressemblance du turc de Stamboul avec le dialecte turco-tartare en usage au Caucase est si frappante qu'un Tartare du Daghestan ou du Karabagh s'entretient avec la même aisance avec un Ottoman qu'un Allemand du nord avec un Allemand du sud. La grammaire des deux nations concorde parfaitement ensemble sur les points principaux; ainsi lorsque j'étudiais la langue turco-tartare, je me ser-

vais sans peine d'une grammaire turque. Si parfois il se présentait quelque divergence, elle provenait d'une plus grande perfection et de l'épurement de la langue turque.

Il y a une circonstance qui prouve combien le Circassien estime et honore celui qui a l'avantage de parler l'idiome de ses alliés, les Ottomans, c'est qu'un Turc ou tout étranger qui s'exprime en cette langue, est reçu avec toutes sortes d'égards dans le pays où le turco-tartare est usuel. *O Padischahin dil danischir !* Il parle la langue du pacha! dit le Tartare du Caucase en considérant avec étonnement et respect l'étranger, qui alors possède à ses yeux une instruction supérieure.

Les cadis, les moullahs, les effendis, les mirsas, la plupart des principaux personnages reçoivent certains principes d'éducation, et, outre la langue mère, ils parlent tous en général le persan et l'arabe [1]. Il faut convenir aussi que la littérature turco-tartare a trouvé un digne interprète en la personne d'*Abbas-Kouli-Khan* de *Bakou*, surtout remarquable comme historien.

Nous avons eu déjà occasion de parler de la vaste extension de la langue turco-tartare.

Cela dit, nous allons passer à la description en particulier de chaque tribu turque du Caucase, tant soit peu considérable.

[1] L'arabe tient à la famille des langues *sémitiques*, le persan à celle de l'*Arie*, et le turc à celle des *Touraniens*.

A. Les Koumykes [1] ou les Nogais Koumykes.

Le pays occupé par ces peuplades borne à l'ouest, en suivant le cours du Térek, la *Tschetschnja*, au nord le cercle de Kisljar, à l'est la mer Caspienne et au sud les terres du schamchal [2] de *Tarkou*, dont il est séparé par la rivière de *Ssoulak*. L'agriculture et l'élevage du bétail sont les principales ressources des habitants, qui possèdent de grands troupeaux de bœufs et de moutons. Le pays est plat en général, et doit sa grande fertilité à la multitude de rivières qui le parcourent. Quant à la végétation et à ses produits, ce que nous avons dit à propos de la *Tschetschnja* doit également trouver place ici. Le commerce — comme dans toute la Circassie — est entre les mains des Arméniens, qui y vivent dispersés en nombre considérable.

Anderi ou *Enderi* est le chef-lieu du pays; c'est un aoul considérable avec un fort nommé *Wnesapnaja* [3], bâti par les Russes.

Enderi était jadis une des places attribuées au

[1] Au nord du Sérir et à l'ouest du Khaïdac est le pays montagneux des *Goumikes*, peuple chrétien qui obéit à des chefs, mais n'a pas de roi... (D'Ohsson, *des Peuples du Caucase dans le* x*e siècle*.)

D'après cela on serait porté à croire que l'islamisme fut importé bien plus tard dans cette contrée que dans les États voisins.

[2] *Schamchal* ou *schemchal*, outzmei et cadi désignent les emplois de second ordre dans la hiérarchie arabe.

[3] *Wnesapnaja* signifie en russe : la *subite*, l'*imprévue*.

commerçe des esclaves; il s'y fait encore actuellement avec les montagnards des environs d'assez fortes affaires pour la contrée. La proximité de la mer Caspienne offre aux négociants la faculté de recevoir régulièrement tous les produits d'exportation russe; on y trouve jusqu'à des vins allemands et français, du porter, etc. Ses habitants passent pour des gens fort industrieux.

Il y a en outre dans cette province beaucoup d'autres aouls et forteresses de plus ou moins d'importance, tels sont : *Amir-Hadshi-Iourt*, *Tasch-Kitschou*, *Kostek*, *Laschtschourinsky*, *Kamboulat*, ainsi nommé de la rivière qui coule au pied de ce fort, etc.

Les Koumykes, en général assez dévoués aux Russes, sont gouvernés par des princes que l'empereur a su mettre dans ses intérêts en leur prodiguant les charges, les ordres et les pensions. La famille du prince *Giréi* à Enderi, ainsi que celle de *Moussah-Hassein* à *Tasch-Kitschou* ont donné des preuves manifestes de leur attachement. Cette dernière avait pour chef un major-général au service de la Russie, et il avait mis la grande influence dont il disposait sur les tribus voisines au service de cette puissance. Son fils aîné fut longtemps dans la garde à Saint-Pétersbourg, où il reçut une éducation européenne bien supérieure à celle de son peuple, et qu'il dut particulièrement aux bons soins du célèbre *Bestushew*, connu comme homme de lettres sous le nom de *Marlinsky*. Outre plusieurs langues orientales, ce prince écrit couramment le russe et le français; il s'applique journelle-

ment à calmer le fanatisme de sa nation, et à la rendre accessible à la civilisation des Occidentaux, pour laquelle il aurait dû cependant choisir de meilleurs précepteurs que les Russes.

Plusieurs milliers de familles nomades de Nogais vivent dispersées parmi les Koumykes ; elles s'y étaient établies jadis en bien plus grand nombre, mais déjà au commencement de ce siècle il en émigra beaucoup pour aller chercher un asile dans d'autres contrées de la Circassie.

On estime la population entière des Koumykes et des Nogais, d'après les statistiques russes, à 20,000 habitants.

B. Le territoire du schamchal de Tarkou.

Ce pays — sous le gouvernement du schamchal *Abou-Musselim-Khan*, lieutenant-général dans l'armée russe — est borné au nord par celui des Koumykes, à l'est par la mer Caspienne, à l'ouest et au sud par les tribus Lesghis de Ssalatau, de Goumbet, de Koissoubou, de Dargo, par le khanat de Mechtouli et par la province de Derbend. Il est plat en général, les champs y sont bien cultivés, et l'on y trouve d'excellents pâturages où les montagnards voisins hivernaient autrefois leurs troupeaux.

La résidence du schamchal est *Tarkou*, située sur la côte occidentale de la mer Caspienne. Les Russes y

ont élevé un fort nommé *Nisowoie*, pour protéger les convois d'approvisionnements destinés au Daghestan.

Tarkou est une assez grande ville, bâtie en terrasses sur le versant d'une haute colline; les habitations n'ont pas une belle apparence, elles ont des toitures plates, et sont grossièrement construites en pierres, selon la coutume asiatique; les maisons s'étendent jusqu'au pied de la montagne, et produisent l'effet de gradins irréguliers creusés dans le roc.

L'endroit le plus remarquable après Tarkou dans la province du schamchal est *Temir-Khan-Schoura*, forteresse élevée par les Russes de 1832 à 1833, et rendue plus forte encore en 1844; elle est en outre le quartier de l'état-major du régiment d'infanterie d'Apchéron. La ville possède un faubourg, une colonie militaire et un hôpital capable de contenir 6,000 hommes.

Nous nommerons aussi, entre autres localités : *Jangjourt*, *Tschirjourt*, *Koum-Tarkalé*, *Kaptschougay*, *Karaboudach-Kent* et *Bouynak*.

Autrefois le territoire du schamchal avait la prérogative sur les nombreuses principautés et clans du Daghestan; mais dès le XVIIe siècle le pouvoir du schamchal sembla décliner. Voyons ce que l'honorable *Olearius*, dans ses ouvrages déjà cités plusieurs fois, nous rapporte en termes facétieux de la situation de cet État :

« Le pays (Daghestan) est gouverné par divers princes; presque chaque ville a le sien ; leur chef supérieur schemchal, auquel les Russes donnent le

nom de schafkal, représente le monarque, et il est élu au sort de la pomme. Pour cette élection, tous les myrsas ou princes forment un cercle, au milieu duquel le prêtre jette une pomme d'or, celui qu'elle atteint est nommé schemchal : aussi le prêtre sait-il bien à qui il doit l'adresser. Ce schemchal (ou lumen), comme ils l'appellent, a tous les honneurs de la charge, mais les autres princes lui obéissent fort mal, et ne le redoutent pas beaucoup, etc. »

Le territoire du schamchal compte environ 60,000 habitants, qui sont tous sectateurs de Sunnah.

C. La province de Derbend

Est bornée au nord par le territoire du schamchal, à l'ouest par le Dargo, au sud par le Tabassaran, et à l'est elle est baignée sur toute son étendue par la mer Caspienne.

La ville principale, *Derbend*, est bâtie dans une situation très-pittoresque sur un côteau, ses maisons sont de chétive apparence; elle est assez vaste et renferme 28,000 habitants environ. La majeure partie de la population se compose de Tartares de la secte chyite; on y rencontre cependant aussi beaucoup de juifs, d'arméniens et de russes. Le climat insalubre engendre souvent pendant la saison d'été de dangereuses maladies.

Le Derbend est pour un antiquaire l'un des lieux

les plus remarquables du Caucase. Les rapports très-exacts sur cette province, du conseiller d'État russe d'*Eichwald*, déjà maintes fois cité au nombre des voyageurs modernes, ainsi que sa collection d'inscriptions ont rendu d'éminents services à la science[1].

A Derbend commence cette fameuse muraille circassienne en grande partie maintenant en ruines; elle reliait jadis, dit-on, la mer Caspienne à la mer Noire.

Les traditions, qui se plaisent à renvoyer tout dans la nuit des temps, rapportent la construction de ce mur à *Alexandre* de Macédoine. Si la structure de ces fortifications gigantesques ne contredisait elle-même cette affirmation, il suffirait de rappeler qu'il n'en est question dans aucun auteur grec ou latin, et que leur élévation doit être bien plus récente.

Les anciens géographes considèrent *Kessra-Nouchirwan* comme leur fondateur[2]; nous rapportons une anecdote de *Balazori* à ce sujet; en tous cas elle a le mérite de peindre le caractère persan dans toute sa finesse et toute son astuce.

« *Nouchirwan* conclut la paix avec le roi des Turcs[3], et pour mieux la consolider, il lui demanda

[1] Voyez les *Voyages* d'*Eichwald*, I, c. VI, p. 100 et suiv., ainsi que l'explication des inscriptions par *Frœhn*, t. II, contenant l'*Ancienne Géographie de la mer Caspienne*, p. 205.

[2] Ce fut pour garantir ses états des invasions dont ils étaient sans cesse menacés par les peuples au nord de ces montagnes, tels que les Khazares, les Alans, les Sérires, les Turcs et autres barbares, que Kessra-Nouchiréwan fit construire un mur à travers le Caucase... (D'Ohsson, p. 8.)

[3] Il veut parler ici des Khazares.

la main de sa fille. Le souverain, non-seulement ne lui témoigna aucun éloignement à la réalisation de ce projet, mais il émit au contraire le vœu de former une double alliance en épousant lui-même la fille de *Nouchirwan*. Mais ce dernier, au lieu de sa fille, lui envoya celle d'un de ses parents qu'il avait adoptée et fait élever dans son palais. Le prince turc ne s'aperçut pas de la supercherie; il fit conduire sa fille auprès de *Nouchirwan*, et eut bientôt avec lui une entrevue à Berselijé, où l'on donna de brillantes fêtes, et où les deux monarques se témoignèrent mutuellement de grandes amitiés.

« Un jour le roi de Perse ordonna à quelques-uns de ses officiers de mettre le feu pendant la nuit au camp turc. Ses ordres furent exécutés, et le prince turc se plaignit le lendemain matin amèrement du renouvellement des hostilités. Nouchirwan feignit de tout ignorer; quelques jours après il fit de nouveau incendier le camp des Turcs. Leur maître recommença ses plaintes en demandant satisfaction ; Nouchirwan cette fois réussit encore à l'apaiser par toutes sortes d'excuses. Après quoi le roi de Perse incendia son propre camp, qui ne se composait que de huttes et de joncs tressés; au point du jour, il se rendit auprès du souverain turc pour lui adresser des reproches : « —Tes gens, dit-il, sont journellement dans mon camp, je ne puis accuser qu'eux de ce méfait. » L'Ottoman jura qu'il n'était pour rien dans cet accident, et qu'il en était innocent. « —Mon frère, répliqua alors Nouchirwan, mes troupes comme les tiennes murmu-

rent de notre paix, qui les frustre de la gloire des batailles et des fruits du butin. Si cette situation se prolonge, elle rallumera tôt ou tard nos vieilles discordes; quel avantage aurons-nous tiré d'une réconciliation que nous venons à peine de sceller par de doubles liens? Pour éviter de si funestes conséquences, permets-moi d'élever une haute muraille qui sépare nos deux royaumes l'un de l'autre. J'y ferai établir une porte que nul n'osera franchir sans notre permission.

« Le Turc y consentit et retourna dans son empire. *Nouchirwan* entreprit aussitôt les fondations de ce mur, et il y fit pratiquer une ouverture fermée par une porte de fer; *Kosroïs* confia la garde de ce poste à cent cavaliers, tandis qu'autrefois cinquante mille hommes étaient préposés à la défense de sa personne. »

Pierre le Grand s'empara en 1722 du Derbend, et en remit le gouvernement au naïb *Iman-Kouli-Beg*. La ville retourna aux Persans sous *Nadir-Chah*. Après la mort de l'illustre conquérant (1747), *Mehmed-Hassan-Khan*, fils d'*Iman-Kouli-Beg* en resta le maître jusqu'en 1766, époque à laquelle la ville et le territoire furent soumis par *Feth-Ali*, le puissant khan de *Kouba*. Derbend, sous le règne de *Feth-Ali* et de son fils *Achmed-Khan*, se trouvait sous le protectorat de la Russie; il retourna plus tard aux Persans, jusqu'à ce qu'en 1796 le général *Valérian Suboff* — le

favori de Catherine II—le reconquît enfin et l'incorporât ensuite tout à fait à l'empire russe.

D. Le district de Kouba

Confine dans sa partie supérieure d'un côté la province de Derbend ; l'*Ialama* qui sort des bouches de la *Ssamour* l'en sépare. Le Kouba est encore borné à l'ouest par les territoires de *Kourin* et de *Ssamour;* il s'appuie au sud aux dernières éminences de la grande chaîne, et il est baigné sur toute son étendue par la mer Caspienne.

La capitale, *Kouba*, est située sur la rivière *Koubatschi* ou *Koubatschai* (c'est-à-dire rivière de Kouba); elle compte 700 foyers à peu près et une population proportionnelle. Les nombreuses alternatives de ce pays, depuis longtemps transformé en province russe, furent en général les mêmes que celles des autres contrées du Daghestan. Comme il était plus riche, plus vaste et plus fort que les petits territoires environnants, il leur faisait bien quelquefois sentir les effets de sa puissance; et c'est ainsi, comme nous l'avons vu, qu'au siècle dernier *Feth-Ali*, le belliqueux khan de Kouba, régna quelque temps sur la province de Derbend et sur les tribus limithrophes. Nous avons dit que le Kouba était l'une des provinces du Daghestan soumises aux Russes les plus peuplées ; il possède en effet 292 villages, tandis que les districts du Derbend au

nord-ouest, et de Bakou au sud-ouest ne renferment, le premier que douze villages, et le second que quarante. Les terres sont très-fertiles et produisent toutes les espèces de blés et de grains; il y a aussi d'excellents pâturages.

E. Le district de Bakou

Comprend la presqu'île tout entière d'*Apchéron*, et c'est le dernier arrondissement militaire du Daghestan soumis à la Russie. Il confine à l'ouest du côté de la terre ferme à celui de Kouba et au gouvernement trans-caucasien de *Chirvan*; il est du reste baigné de toutes parts par la mer Caspienne. L'antique et illustre capitale *Bakou*, située sur le bord de la mer, compte 5,000 habitants environ; elle est remarquable par sa belle position et son excellent climat. Les curiosités sont : les ruines de l'ancien palais du chah ; un puits célèbre creusé dans le roc, de 45 pieds de profondeur; une multitude de medscheds, qui datent de la domination des Ottomans; une tour gigantesque de la plus antique construction, surnommée la tour des jeunes filles, et à laquelle se rattachent une foule d'anecdotes fabuleuses; enfin, les restes de longue muraille souterraine.

Bakou fut conquis sous le règne de *Pierre le Grand* en 1723. Il passa plus tard, ainsi que les provinces adjacentes, au pouvoir de *Nadir-Chah*. La ville

n'appartient de fait entièrement à la Russie que depuis 1806, où elle fut prise par le général *Boulgakoff*, peu après que le prince *Tzitzianow*, alors commandant en chef au Caucase, eût perdu la vie au siége de Bakou par le fait d'une ruse de son dernier maître *Houssein-Kouli-Khan*.

C'est dans la presqu'île d'Apchéron, à trois lieues environ de la ville de Bakou, que se trouve cette fameuse terre toujours en feu, dont les flammes portent au ciel les prières des *Guèbres*, qui y sont peu nombreux. La partie consacrée à la pyrolâtrie est un vaste espace entouré d'un mur d'une blancheur éblouissante, d'où s'élèvent quatre cheminées en forme de tours, qui laissent échapper les flammes à une grande hauteur et sont d'un aspect admirable. C'est particulièrement la nuit, où ces colonnes de feu servent en même temps de phares aux marins égarés, que ce spectacle est imposant et d'un effet magique. Outre les quatre gerbes principales de ce foyer enclavé de murs, une quantité d'autres petites flammes brûlent encore tout autour et sur une grande étendue, de sorte que parfois tout le pays semble une mer en feu. On se trompe dans la plupart des ouvrages de géographie, lorsqu'on prétend que ces flammes proviennent du naphte; elles sont l'effet d'un gaz inflammable et sans odeur qui s'échappe de terre par les fissures du sol calcaire, et prend feu à l'approche d'un corps enflammé. Ces

grandes constructions ont l'apparence d'un temple embrasé; elles renferment les pauvres cellules, dénuées de tout ornement, des Indiens, qui passent leurs jours en prières et en mortifications volontaires. Ces reclus sont comme les vivantes ruines de ces anciens adorateurs du feu, qui virent avec le temps dégénérer entre leurs mains les nobles préceptes de *Zoroastre* en vaines cérémonies, en macérations contre nature, ou en idolâtrie dégradante. Ces créatures maigres et décharnées, qui se promènent à peines vêtues, ressemblent avec leur visage décharné à des spectres bronzés par le soleil; du reste, ces gens mènent une existence aussi inutile qu'innocente, et ne font de mal à qui que ce soit, excepté à leur propre personne. Ils adorent non-seulement *Vichnou*, leur premier dieu, mais encore une foule d'autres idoles à l'image de l'homme ou à celle d'animaux. La vache est en grande vénération chez eux, quiconque en tuerait serait considéré comme le plus grand coupable. Les prêtres guèbres tirent leur eau bénite de l'urine de la vache. Leur service divin est réglé selon le lever et le coucher du soleil. Ils font ordinairement leurs dévotions isolément, parce qu'ils sont fréquemment divisés par des dissensions de tous genres. Souvent aussi—surtout aux jours de grandes solennités—ils se réunissent chez leur supérieur, où ils font trêve pour un moment à leurs querelles, et où ils accomplissent leurs dévotions en commun.

On commence la cérémonie en mettant longtemps les cloches en branle; pendant ce temps le prêtre

supérieur prépare l'eau bénite, puis il la verse d'une grande coquille dans un vase d'argent. Toute l'assemblée dit alors des prières à haute voix et avec beaucoup d'onction : ils font de vives gesticulations et s'inclinent très-souvent. Leurs prières terminées, ils se jettent tous à terre, où ils reçoivent l'aspersion du prêtre supérieur, qui leur verse encore quelques gouttes d'eau bénite dans la main; pendant cette cérémonie un Indien tire d'une énorme conque de triton des sons faits pour déchirer le tympan... Voilà en quoi consiste tout leur service divin.

Nous arrivons maintenant aux provinces trans-caucasiennes,—c'est-à-dire à celles qui sont séparées du Daghestan par la grande chaîne alpestre,—dont la population est musulmane, et désignée sur les cartes de l'état-major russe sous le nom général de « gouvernement Caspien ».

F. Le district de Chirvan.

Il représente la suite naturelle des littoraux de la mer Caspienne déjà décrits, étant étroitement lié à celui de Bakou. Les frontières sont : au nord, la grande chaîne de montagnes qui divise le Chirvan de Kouba ; à l'est, Bakou et la mer Caspienne ; à l'ouest,

Chéki et au sud le Kour, qui sépare à son tour le Chirvan du Karabagh et du Talichah.

Chirvan, pour la fertilité, peut être comparé aux contrées les plus favorisées de la terre. Les produits en vin et en soie, dont la culture est l'objet de soins assidus, sont excellents.

La capitale *Chemacha* (ou aussi *Chamakie*, — la vieille Chamakie) renferme des monuments en pierres très-élevés, un grand bazar et d'anciennes mosquées très-remarquables ; elle a été fort embellie depuis Yermoloff par des promenades et de nouvelles constructions. Parmi ses édifices on remarque particulièrement de riches fabriques de soie, dont on évalue le nombre à deux cents. Chamakie a été plusieurs fois détruite. Elle le fut vers la fin du XIVe siècle par le sultan turc *Bajazet*. Sous le dernier siècle, elle le fut de nouveau par le terrible *Nadir-Chah*, qui laissa dans tout le Caucase, et surtout dans la fertile contrée de Chirvan, des traces de son passage dévastateur encore visibles aujourd'hui.

Les Tartares de la secte des Chyites forment la presque totalité de la population ; néanmoins l'on y rencontre aussi beaucoup d'Arméniens et de Persans. Chamakie compte 2,250 maisons et le nombre des habitants s'élève à peu près à trois fois ce chiffre. La *Vieille Chamakie* est distante d'environ trois lieues et demie de la *Nouvelle Chamakie*, petite ville insignifiante sur l'Ak-Ssu (en turc : rivière blanche). Nous citerons encore, entre autres bourgs du Chirvan, dont le nombre s'élève à 388, *Ssaljan*, pour l'abon-

dance de ses poissons, et célèbre aussi par ses jardi magnifiques. La ville bâtie sur un assez grand espa au bord de la rivière du Kour, vue d'une certai distance et malgré la pauvre apparence de ses habit tions, presque toutes construites en torchis, offre u perspective ravissante. Les ceps de vigne atteigne dans les jardins de *Ssaljan* des proportions gigante ques ; on y trouve aussi d'excellents melons et autr espèces de fruits. Ce qui prouve combien la pêche est abondante, c'est la somme pour laquelle elle e louée, et qui dépasse le chiffre de 20,000 ducats. D reste, Ssaljan est l'un des lieux les plus insalubres d la Circassie.

Moustapha-Khan fut le dernier maître de Chirvan ce prince, chassé de son pays en 1820 par les Russe commandés par *Yermoloff*, essaya six ans plus tard d soulever contre ses ennemis le Chirvan, et toutes l autres provinces turques, mais il échoua dans ses te tatives, et le pays retourna sous la domination russ

Chirvan était connu sous ce nom déjà du temps d Sassanides ; les gouverneurs du pays sont appelés chi vanchahs. L'islamisme y fut introduit peu d'anné après la mort de *Mahomet* sous le calife *Othman-Se man-ben-Rebiah*.

G. Le khanat de Talichah.

Transformé depuis une vingtaine d'années en un cercle russe, il est le dernier anneau de la grande chaîne

des littoraux assis sur la mer Caspienne, et sous la domination moscovite. Au nord, il borne le Chirvan; au sud-ouest, la Perse et le Karabagh, et à l'est la mer Caspienne.

Il existe quelques distinctions dans la langue et la physionomie des habitants de Talichah et celles des autres populations turques du Caucase. *Klaproth* prétend qu'ils descendent des anciens Mèdes, mais il ne corrobore son assertion d'aucune preuve à l'appui. Nous sommes portés à croire qu'ils se composent d'éléments persans et turcs tout à la fois. Leur idiome renferme beaucoup de mots tartares, et se rapproche cependant davantage du persan moderne, de sorte qu'un indigène du Talichah et un Persan se comprennent sans trop de difficulté. Du reste, il diffère souvent aussi essentiellement de la langue persane; on n'a fait aucunes recherches jusqu'à présent à ce sujet.

Nous avons parlé plus haut du climat du khanat et de ses produits.

La capitale, *Lenkoran*, ville très-fortifiée, est située sur la mer; elle ressemble, quant à son architecture, aux villes des provinces caspiennes et compte environ 3,000 habitants.

On porte le nombre des villages territoriaux, pour la plupart de peu d'importance, à 235.

H. Le district de Karabagh [1]

Est séparé par l'Araxe de la Perse et du Talichah, et par la rivière du Kour de Chirvan et de Chéki, tandis qu'à l'ouest il est borné par *Kandsag* (Jelisavetpol) et par *Nakhitchevan*.

La population de Karabagh, la plus grande province du gouvernement caspien, est, en proportion des autres, la moins forte. On porte le nombre des habitants à 60,000; ils se composent d'un tiers d'Arméniens et de deux tiers de Tartares.

Les principaux Arméniens ont le titre de *melich* ou *melech*, mot qui signifiait en premier lieu un chef ou roi. De nos jours, l'administrateur de chaque village porte ce nom en Arménie. Les Tartares nota-

[1] *Karabagh*,—en turc le *jardin noir*. On trouve souvent en Circassie l'adjectif *kara*, noir, dans les mots composés de peuples et de pays. Il suffit de rappeler les mots *Kara-Kaïtak*, *Kara-Palpak*, *Kara-Tcherkess*, etc.—La signification de *kara* dans les noms cités plus haut (à l'exception de *Kara-Palpak*, qui veut sans doute dire *bonnets noirs*), est interprétée de différentes manières. Les uns la font venir du sol gras et noir de ces contrées (elle nous paraît la mieux fondée); d'autres des sombres forêts; d'autres encore prétendent qu'elle désigne des *gens soumis, asservis*, à l'opposé de *ak*, blanc, qui signifie aussi, *libre, indépendant*. L'opinion la plus extraordinaire est sans aucun doute celle de *Chardin*, que nous nous empressons de rapporter: « Ces Caracherkesses, comme les appellent les Turcs, c'est-à-dire *Circassiens noirs*, sont les Circassiens septentrionaux. Les Turcs les appellent ainsi, quoique ce soit le plus beau peuple du monde, à cause des brouillards et des nuages qui couvrent sans cesse leur pays. Ils ont été autrefois chrétiens. » *Voyages*, I, 122.

bles se distinguent par les noms de *khans*, *regs*, *min-baschis* et *jous-baschis*. *Min-baschi* signifie en langue turque un capitaine de mille hommes ; *jous-baschi*, un capitaine de cent hommes. Les fils des capitaines, qui remplirent effectivement cette charge pendant le règne des khans, ont conservé les titres de leurs pères sans autre valeur actuellement.

L'élevage du bétail est la ressource la plus productive des habitants ; leur territoire, environné de hautes montagnes, se prête moins à l'agriculture que les provinces environnantes. Cependant on y cultive la vigne avec succès dans les plaines, et l'on y élève des vers à soie. Les chevaux du Karabagh sont renommés dans tout le Caucase pour la beauté de leurs membres, leur finesse, leur légèreté et leur constitution robuste.

La capitale du pays est *Chouchi*, avec environ 6,000 âmes. Autrefois le Karabagh passa tour à tour sous la domination arménienne, turque et persane. A la dernière prise de Chouchi par les Persans (1797) le cruel chah *Aga-Mehmed-Khan*—le même qui détruisit *Tiflis*—y perdit la vie.

En 1805, lorsque le prince *Tzitzianow* avait le commandement supérieur des forces du Caucase, le *Karabagh*, alors gouverné par *Ibrahim-Khan*, était déjà soumis à la Russie ; il retourna plus tard à la Perse, et enfin, en 1822, après la fuite de son dernier maître *Mechti-Kouli-Khan*, fils d'*Ibrahim-Khan*, il fut tout à fait incorporé à la Russie.

J. Le district de Chéki

Est le dernier des territoires faisant partie du gouvernement caspien que nous ayons à décrire. Il s'appuie au nord à la grande chaîne caucasienne, à l'ouest il confine à Jelissui et à Kandsag; au sud-ouest, le Kour le sépare du Karabagh. On compte dans le pays 9,000 Arméniens sur 55,000 âmes. La capitale, *Noucha*, a 8,000 habitants.

Au nord-est, le pays est traversé dans sa largeur par trois chaînes de montagnes parallèles; les terres y sont excellentes et les pâturages très-gras. En été, la chaleur dans la plaine est si forte et si accablante, que les soldats russes y meurent comme des mouches; le climat ne devient un peu supportable que l'hiver. Aussi les fréquentes variations de température, les vents âpres et l'eau insalubre engendrent-ils des fièvres mortelles auxquelles échappent rarement les étrangers.

Après la mort de son dernier maître *Ismaïl-Khan*, fils du khan *Dshafar-Kouli*, la Russie prit en 1820 possession du Chéki.

K. Le district de Kandsag ou Jelisavetpol

Borne au sud-est le Chéki et le Karabagh; au sud-ouest un bras des montagnes arméniennes le sépare de

l'Erivan ; à l'ouest il touche aux districts d'Alexandropol et de Tiflis, et au nord à celui de Kakheti et à une partie du cercle de Bélokany.

Kandsag ou *Elisabethpol* (prononcé en russe Jelisavetpol) est la capitale de cette province ; elle renferme environ 8,000 âmes, tant Tartares qu'Arméniens, dans la proportion d'un tiers pour ces derniers. L'ancienne *Kandsag*,—l'une des villes les plus renommées du Caucase,—a été appelée tout récemment *Elisabethpol*, parce qu'elle fut prise le jour de Sainte-Elisabeth. Elle passa, comme toutes les cités de ces provinces, au pouvoir de l'Arménie, de la Perse et de la Turquie ; le prince *Tzitzianow* s'en empara en 1804, après un siége acharné et qui dura plusieurs mois ; c'est en cette circonstance que le dernier souverain, *Dshewat-Khan*, perdit la vie. La ville occupe une grande étendue, parce qu'il y a un jardin presque derrière chaque maison. Le pays produit principalement de la soie, de la laine, des draps, etc.—L'ancien fort, le nouvel et beau bazar et une mosquée élevée par le *chah Abbas* à la fin du XVIe siècle, sont les curiosités locales.

L. Le district d'Alexandropol.

Il est formé des districts de *Bambak* et de *Chouragel*, et fait partie du gouvernement géorgien-iméréthien ; il terminera notre relation des provinces trans-caucasiennes de nationalité et de langage turcomans.

A l'ouest, il est borné par les provinces turques; au nord et à l'est, par le pachalik d'Akaltsiké, par les communes de Bortchali et de Kasaki, et au sud par l'Arménie russe.

La capitale, *Alexandropol*, à peu près aussi importante que *Choucha*, depuis qu'elle est au pouvoir des Russes, a été embellie d'une foule de nouveaux monuments.

Outre les tribus que nous venons de décrire, il en existe encore d'autres qui parlent toutes un dialecte se rapprochant infiniment de l'idiome turc usité à Constantinople.

M. Les Nogais et les Karatchevs.

Afin de compléter notre histoire des Circassiens de race turque, nous mentionnnerons encore les *Nogais* et les *Karatchevs*; les premiers établis entre les rivières du Kouban et de la Laba, les derniers auprès des sources du Kouban. Les Nogais, habituellement nommés Tartares-Nogais, se divisent d'après leur territoire en Nogais-Mansour et en Nogais-Nawrus ou Naurus; ils descendent des célèbres hordes nomades d'*Indissan*, d'*Indischkoul*, de *Dshamboilyk* et d'*Akjerman*.

Les *Karatchevs*, qui ne comptent que deux cents familles environ, ont fait depuis longtemps leur soumission aux Russes; les Nogais reconnaissent leur do-

parce qu'elle leur rapporte divers profits ;
ıt intérieurement plus de sympathie pour les
.rds, dont à coup sûr ils prendraient le parti
r on venait à se lever en masse pour frapper
lécisif.

considérait autrefois comme les ennemis les
ıtables des Russes ; ce ne fut qu'après plu-
'aites consécutives qu'ils s'asservirent à un
vie plus pacifique. Ils célèbrent actuellement
ıns leurs chants la mémoire de leur illustre
rsa-Arslan-Béy dont le nom est tracé en let-
ng dans les annales des dernières années du
ssé. On évalue la population des Nogais à
milliers de familles.

LA RACE ARMÉNIENNE

« Maîtresse, autrefois, de tout le plateau de l'Ararat, du bassin de l'Araxe et de ces vallées heureuses de l'Euphrate et du Tigre où les traditions placent le paradis terrestre, la race arménienne perdit de bonne heure sa consistance politique. »

(Fonton. *La Russie dans l'Asie-Mineure*, p. 170.)

Si je m'arrête encore particulièrement aux Arméniens (dont j'ai traité l'histoire, la topographie et les mœurs dans le plus grand détail, dans mon ouvrage de *Mille et un jours en Orient* [1]), après avoir fait souvent mention dans les chapitres précédents des membres dispersés de cette nation, c'est avec l'intention de ne point laisser de lacune dans la description que j'ai entreprise des provinces trans-caucasiennes de la Russie.

Le christianisme fut introduit en l'année 300 par saint Grégoire, en Arménie, sous le règne du roi *Tiridate*. Le monarque, après sa mort, fut admis au nombre des saints de l'Eglise arménienne, en récom-

1 Deuxième édition. Berlin, Decker, 1854.

ıse du zèle dont il fit preuve en propageant la nouıle doctrine.

Ce *Tiridate*, qui dans les dernières années de sa vie ontra un si chaud enthousiasme pour le christiasme, avait été jadis le plus fanatique persécuteur de ıtte religion. On rapporte l'acharnement avec lequel ı grand conquérant poursuivit les chrétiens à l'inauıration de son règne à la circonstance suivante : ınt Grégoire, qui prêcha le premier le christianisme ı Arménie, était le fils d'*Anag*, du même qui égorgea ı 233 *Chosrew*, père de *Tiridate*, par ordre d'*Ardhir-Babé-Khan*, fondateur de la dynastie des Sassaides.

L'histoire dit que *Tiridate*, pour venger la mort de ın père sur le fils du meurtrier, fit jeter saint Gréoire dans un puits profond où celui-ci passa treize ınées de son existence misérablement nourri et en ıtte aux souffrances de tout genre [1].

En l'année 406, le roi *Wramchambouch* et le grand atriarche *Isaak* ordonnèrent la traduction de la ible ; *Messrop* entreprit ce travail, et il inventa un ouvel alphabet, ou, pour mieux dire, il corrigea l'anıen et l'enrichit de sept lettres.

Le christianisme en Arménie, ainsi que nous allons

[1] Selon l'opinion de saint Martin *(Mémoires sur l'Arménie)* ce fut abord à l'influence de Rome, et particulièrement à la conversion ı *Constantin le Grand* qu'il faut attribuer celle du roi *Tiridate* au hristianisme.

Mais comme il est certain que *Constantin* n'établit cette religion ans ses États que vers l'an 311, le christianisme n'aurait donc été ıtroduit en Arménie qu'après cette époque.

le voir, ne garda pas fidèlement, comme en Géorgie, sa formule originaire, mais le temps y apporta quelques changements, à vrai dire insignifiants.

A la fin du ve siècle, peu après le concile œcuménique de Chalcédoine (451), les Arméniens abandonnèrent solennellement la foi grecque, et dès lors adoptèrent une religion distincte, qui consiste à croire que le Christ n'a qu'une seule et même nature, que le Saint-Esprit ne vient que du Père, et que les tourments des pécheurs dans l'autre monde ne seront pas éternels; — qu'au jour de la résurrection tous prendront l'apparence de l'homme, etc. En Arménie, le baptême et la confirmation ne font qu'une même cérémonie, et donnent lieu à des coutumes bizarres. Pour la communion on se sert de vin pur et de pain aigri; le pain est trempé dans le vin et ensuite offert aux assistants.

A l'opposé des Géorgiens, leurs voisins, qui depuis l'adoption de l'Evangile ont abandonné toutes leurs anciennes pratiques religieuses, les Arméniens observent diverses formules de l'ancienne religion populaire, — qui était un mélange des préceptes de *Zoroastre* et de la mythologie grecque, — et l'on en retrouve de nombreuses traces encore de nos jours.

C'est ainsi qu'en Arménie l'on célèbre avec grande pompe le jour de la Chandeleur, une fête qui l'était également dans l'antiquité, tous les ans en l'honneur

de la haute divinité *Mihr* [1]. Elle a subi, il est vrai, quelques légers changements [2].

La cérémonie a lieu aux environs de l'église, ou dans l'église même lorsque le temps est mauvais. On commence, en observant exactement les anciens usages, par brûler toutes sortes de matières inflammables dans un grand vase de cuivre. Les combustibles prescrits pour ce feu sacré consistent principalement en sarments, en branches de laurier, en diverses espèces de graines, en une poignée d'encens et de laine de mouton, ainsi qu'en fleurs variées de la saison.

Les jeunes gens mariés dans le cours de l'année sont d'ordinaire désignés pour allumer et entretenir ce feu sacré.

L'évêque de la province ou son mandataire, suivi de tout le clergé, des nouveaux époux préposés à la cérémonie et du peuple, se rendent en procession solennelle au lieu où est exposé le vase sacré. Toutes les personnes faisant partie du cortége portent un cierge non allumé à la main [3].

[1] *Mihr*, c'est-à-dire le *seul feu*, le *feu primitif*, était le plus grand dieu des Arméniens de l'antiquité.—D'après leur mythologie, *Mihr* était le fils d'*Aramast*, le père du genre humain et le premier de tous les dieux. On l'adorait comme le symbole du feu; non du feu destructeur et visible, mais de celui qui embrase l'homme, de ce feu spirituel, de ce souffle qui anime tout. Des temples lui étaient consacrés à *Armawir*, *Pakaritch*, et en d'autres villes de l'Arménie.

[2] Consultez à ce sujet le *Mémoire sur le gouvernement et la religion des anciens Arméniens*, par M. Cirbied, extrait du tome II des *Mémoires de la Société royale des antiquaires de France*.—Paris, J. Smith, 1820, p. 20 et suivantes.

[3] Il a remplacé la torche dont on se servait autrefois.

Les prêtres ouvrent la solennité en chantant des cantiques particuliers à cette fête ; ils prennent les cierges que portent les jeunes mariés, les allument, puis les remettent à leurs propriétaires en leur donnant la bénédiction et en récitant de nouvelles prières. A un signal de l'évêque on met le feu de toutes parts aux matières destinées aux flammes ; les personnes chargées d'allumer ce feu le sont aussi du soin d'allumer les cierges de l'assemblée. Alors les chants et les prières des prêtres et de la foule se poursuivent jusqu'à ce que la dernière étincelle du brasier soit éteinte. La cérémonie est close par la bénédiction que l'évêque donne à tous les fidèles : il se retire alors avec pompe, suivi de son clergé. Le peuple se précipite autour du vase sacré pour s'en distribuer la cendre, que les pieux Arméniens conservent et révèrent comme un objet de sainteté inestimable.

Une autre divinité des anciens Arméniens, que *Cirbied* prétend être actuellement encore l'objet du culte secret de beaucoup de ses compatriotes, était le soleil, qui était adoré sous les différentes dénominations de sa première signification, telles qu'*Arek*, *Arew*, *Arekagn* et *Ares*.

En tout cas, il est certain que cette nation, qui n'adore pas le soleil comme les *Areuortis*, est cependant de tous les peuples chrétiens celui qui invoque le plus souvent cet astre et a pour lui le plus de vénération. On représente dans presque tous les livres saints et les chants d'église le soleil comme le symbole de la grâce divine et du Rédempteur du genre humain. On plaint

l'homme qui, en quittant la vie, n'a pas pu tourner son visage vers l'astre rayonnant; les Arméniens n'enterrent leurs morts qu'à la clarté de sa lumière; quiconque prie hors d'une église lève les yeux vers le soleil, et l'on a soin de placer le lit du malade vers l'est; on en agit toujours de même à l'égard des morts. Les époux au moment de gravir le lit nuptial, la première nuit des noces, ont les yeux tournés vers l'orient.

La troisième divinité, dont on retrouve encore aujourd'hui quelque trace dans le culte des Arméniens, est *Anahid*, la déesse de la sagesse et de la force, la fondatrice et la conservatrice du bien public, la protectrice des femmes et la source de tous biens sur la terre. Elle avait des temples à *Erisa*, à *Achdichad*, à *Ardachad*, à *Ani* et à *Pakavan*. On célébrait en son honneur, au commencement de chaque été, la cérémonie religieuse la plus belle et la plus animée de toutes les solennités arméniennes: on la nommait *Warthawar*, *la ravissante parure de roses*.

Aux jours de fêtes, on parait de guirlandes et de couronnes de roses les temples et les autels de cette déesse, emblème de la beauté et de la nature rajeunie. Tous ceux qui voulaient prendre part à la solennité devaient aussi se couronner de roses.

Cette cérémonie, qui s'est perpétuée presque sans altération jusque de nos jours sous la même dénomination, a été remise, depuis l'introduction du christianisme en Arménie, au jour de la glorification de Jésus-Christ, et le *Warthawar* de la déesse *Anahid*,

célébré jadis pendant trois jours, l'est également pendant le même espace de temps avec une grande pompe au jour de la Transfiguration de notre Sauveur.

Le plus cruel ennemi de l'Arménie et aussi le plus pervers, celui qui non-seulement mine son existence politique, mais qui répand son influence malfaisante parmi le peuple, a été de tout temps sa voisine la Perse. Aujourd'hui, c'est la Russie qui s'est chargée de ce rôle et qui l'a continué dans le même esprit.

On parle dans l'histoire arménienne de la simplicité de mœurs, de la bonhomie et de la fidélité, enfin de toutes les vertus qui faisaient jadis l'ornement du peuple de *Haïg :* il serait difficile de reconnaître à cette peinture les Arméniens actuels; mais après un plus mûr examen on acquiert bientôt la conviction que les traits qui les défigurent et les rendent méconnaissables sont empruntés à la Perse pervertie. Il est juste cependant d'établir une différence entre l'Arménien commerçant qui vit loin de son pays et ne le connaît que de nom, et le cultivateur courbé sur son sillon, dont les mœurs sont restées pures et qui, avec le lait maternel, a sucé l'amour de la patrie et l'enthousiasme des traditions d'un passé plus glorieux.

Ce serait le cas d'appliquer aux premiers ces rudes paroles de *Bœrne*, à propos des petits et des grands trafiquants qui subordonnent tout intérêt élevé au

vil appât du gain : « Ils gagnent à leur métier des écus et le mépris ! »

Les derniers, au contraire, ont conservé quelques principes des vertus de leurs pères, et le voyageur qui pénètre dans les contrées de l'Ararat y rencontre un tout autre peuple que celui qui ne juge les Arméniens qu'aux colonies commerciales de Tiflis, de Constantinople, de Moscou et d'autres villes.

Je me suis départi moi-même, pendant mon court séjour en Arménie, de maint préjugé qu'une ancienne expérience m'avait habitué à porter sur le caractère de cette nation.

Mais ce qui prouve positivement que l'Arménien est d'un naturel purement intellectuel, et que le sentiment ne joue chez lui qu'un rôle secondaire, c'est leur littérature même; elle a toujours été riche en œuvres d'histoire, de philosophie, de philologie et de théologie, et en traductions d'ouvrages de tout genre; mais, si nous ne faisons erreur, elle n'a jamais enfanté une seule poésie de quelque valeur. Ce fait doit paraître d'autant plus singulier, eu égard à l'influence si puissante et si répandue de la Perse, sa voisine, où la poésie fut de tout temps l'élément prédominant, et trouvait même au delà du Caucase des admirateurs et des imitateurs. L'Arménie seule resta sourde aux sons amoureux et enivrants de la muse persane.

En revanche, l'esprit subtil des Arméniens et leur heureuse mémoire leur donnent une grande aptitude à l'étude des langues étrangères.

Mais, sous le régime russe, l'instruction du peuple

est dans une déplorable situation, quoique quelques Arméniens éclairés, notamment *Abowian*, s'appliquent avec tant de zèle à la civilisation de leurs compatriotes.

Les Persans firent subir tant de persécutions religieuses aux Arméniens, qu'elles amenèrent dès le ve le vi[e] siècle de notre ère de fréquentes et nombreuses émigrations.

En 1262, lors de l'invasion des peuples mongols tartares qui se répandirent comme un flot destructeur dans les plaines fertiles de l'*Ararat*, une masse d'Arméniens s'établirent dans les royaumes d'*Astrakan* et *de Kazan*.

Ils y demeurèrent même après que les Tartares en eurent été chassés et qu'Astrakan et Kazan fussent devenus gouvernements russes ; le czar *Iwan-Wassiljewitsch, le Cruel*, leur accorda en 1554 la permission de faire librement le commerce avec *Moscou* et de fonder des dépôts dans cette ville [1]. Leur importance e l'extension de leurs priviléges s'accrurent avec leu richesses. Sous le czar *Alexéi-Michailowitsch*, en 16(nous remarquons déjà de vastes établissements ar niens dans les villes de Kazan et de Moscou : dej les Arméniens ont toujours entretenu avec le r commerçant de nombreux rapports. Sous *Pie*

[1] Extrait d'ouvrages russes.

Grand, qui cherchait par tous les moyens à rendre le commerce florissant, ils obtinrent la concession d'entrepôts dans toute la Russie, et ces priviléges, sous les règnes de Paul Ier et de ses successeurs, reçurent encore une plus grande étendue. C'est ainsi qu'ils portèrent peu à peu leur négoce dans toutes les parties du vaste empire des czars, et qu'ils s'en emparèrent même tout à fait dans certaines provinces, notamment en Circassie. Dans les bazars de Saint-Pétersbourg et de Moscou, ainsi qu'aux foires de Makariew (Nijnii-Novgorod), l'on voit des caravanes uniquement composées d'Arméniens d'*Astrakan*, de la *Crimée*, de *Kisljar*, de *Mozdok*, de *Derbend*, de *Tiflis*, etc.[1] Quoiqu'ils aient, en général, conservé religieusement les mœurs, les croyances et le costume de leurs ancêtres, le temps et le contact fréquent d'un grand nombre d'entre eux avec l'étranger ont introduit quelques innovations, et leur ont fait perdre plus ou moins de leur caractère particulier. C'est à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Tiflis et à Astrakan que la preuve en est le plus manifeste: beaucoup de familles aisées ont entièrement adopté le genre de vie russe, et, pour mieux imiter le Moscovite modernisé, ils ont renoncé à leur costume national si pittoresque pour adopter les modes françaises, qui les défigurent.

L'Arménien, doué d'un esprit naturellement spéculatif et aussi rusé que souple, sait toujours tirer le

[1] Il y a encore des établissements arméniens renommés en Perse, en Syrie, en Turquie, en Pologne, en Galicie et en Italie.

meilleur parti de la position dans laquelle il se trouve. Chez lui, il cultive la terre; il est marchand en Russie et dans différents États; dans les provinces caspiennes, il élève des vers à soie; et il est nomade dans les steppes des Kirghiz et des Kalmouks...

Les habitants des provinces arméniennes prises à la Perse en 1827 par *Paskéwitsch* [1] ont reçu des Turcs et des Persans les premières leçons de servitude; ils sont dénués de tout esprit belliqueux, et dépendent à tous égards du gouvernement russe, à cause de leurs intérêts commerciaux et militaires. Ils sont devenus, dans la main du czar, les plus dociles et les plus utiles instruments de tous ces peuples conquis aux trois parties du monde, et qui forment le vaste empire moscovite.

On estime le chiffre des Arméniens établis en Russie à 400,000. L'Arménie russe est divisée en deux districts, dont le premier est

Le district d'Erivan

Qui compte plus de cinq cents villages et 70 à 80,000 âmes. Les tribus turques, que leur coutume de se teindre la barbe avec du *chna* ont fait surnommer *Kysilbachis*, c'est-à-dire *têtes rouges*, composent presque la moitié de la population. Les dialectes usuels

[1] A la paix de *Tourkmantschai* (22 février 1828), la Perse fut contrainte de céder les khanats d'Erivan et de Nakhitchevan à la Russie, plus 18 millions de roubles pour les frais de la guerre.

sont la langue turco-tartare et la langue arménienne moderne, qui est elle-même une corruption de l'ancienne langue arménienne écrite.

La capitale, *Erivan*, située sur le *Zenghi*, dans la grande plaine de l'*Araxe*, aurait été fondée, selon la chronique, dans le premier siècle de notre ère, et porterait le nom de son usurpateur, *Erowant II*, qui y perdit une bataille, ce qui mit fin à son inique domination. La ville est construite irrégulièrement et plantée de jardins, les maisons n'y ont pas une belle apparence ; elle renferme 7 à 8,000 habitants.

Les monuments remarquables sont les ruines de l'ancien palais des maîtres de l'Arménie et une mosquée admirable. Le célèbre couvent d'*Etschmiadsin* se trouve près d'Erivan ; il est le siége du patriarche (*catholicos*) et de la synode. Le territoire d'Erivan se relie étroitement au

District de Nakhitchevan

Qui compte cent quatre-vingt-quatorze villages et une population de 20,000 habitants environ, dont les deux tiers Tartares (Turcs) de la secte chyite. A l'est il confine au territoire de Karabagh et au sud-ouest il est séparé de la Perse par l'Araxe.

Nakhitchevan, la capitale du pays, est, quant à son étendue et à sa population, la moitié de celle d'Erivan. Son nom signifie *le repos de Noé*. On y fait voir la tombe du vénérable père de l'humanité après le déluge.

Avant de terminer notre aperçu des provinces arméniennes, nous avons à parler du pachalik d'*Akaltsiké*, échu en partage à la Russie à la suite de la paix d'Andrinople. C'était d'abord une province géorgienne; néanmoins la population, quoique fort mélangée, est arménienne en grande partie.

Le pachalik d'Akaltsiké

Confine au nord à Karthli et à l'Iméréthie, dont il est séparé par une haute chaîne de montagnes boisées; — à l'est les dernières montagnes arides de Karthli les divisent également d'une portion du cercle de Bortchali, que l'on nommait autrefois *Somkhethi* ou *Trialethi;* à l'ouest et au sud, les montagnes d'Akaltsiké l'isolent de la Gourie et des provinces restées possessions turques.

Nous trouvons Akaltsiké habité par des Géorgiens[1], aussi loin que remonte notre connaissance de l'histoire du pays. Malgré les révolutions et les perturbations dont ce pachalik fut sans cesse le théâtre depuis l'époque la plus reculée, malgré les invasions dévastatrices des Tartares, des Persans et des Turcs, les mœurs géorgiennes ont toujours prévalu jusqu'au moment de la dernière émigration des Turcs. La plupart des habitants soumis à l'islamisme sont originaires de Kartwel, ainsi que le prouvent assez claire-

[1] *Chronique de la Géorgie*, par Wachtang.

ment leur langage, leurs traits et les traditions populaires. Et les Géorgiens musulmans, comme nous avons été maintes fois à même de le constater, se convertiraient immédiatement à leur ancienne religion, le christianisme, s'il ne régnait parmi le peuple une bizarre superstition, c'est que le pays ne demeurera pas longtemps au pouvoir russe, et que les Turcs reviendront tôt ou tard, et infligeront de rudes châtiments aux apostats.

Au premier siècle de notre ère, la partie supérieure d'Akaltsiké, que renferme la vallée haute du Kour et du Potzcho (Pos-Kho), désignée dans les vieilles chroniques sous le nom de Semo-Karthli, c'est-à-dire Karthli supérieur, fut prise par *Erowant*, roi de la petite Arménie, et réunie à ses Etats. Longtemps les efforts du peuple pour secouer ce joug restèrent infructueux; ce ne fut que sous le règne de David III que la province retourna tout à fait à la Géorgie.

Les gouverneurs, soumis à l'autorité suprême des rois de Géorgie, et préposés à l'administration de Semo-Karthli, se nommaient Atta-Begs; l'un d'eux, qu'on appelait *Kouarkaré*, se déclara indépendant en 1463, et la Géorgie tenta vainement de le faire rentrer, lui et ses descendants, dans leurs devoirs de fidèles vassaux.

Au temps des guerres sanglantes des Persans contre les Turcs, de 1553 à 1580 (évoquées par les schismes chyite et sunnite), le pays redevint le théâtre de cruelles scènes de dévastation, et après avoir été conquis et abandonné plusieurs fois, il

retourna en dernier ressort, par le traité de 1587 et pour un certain temps, à la Porte. On partagea la province en sandchaks, tous gouvernés par un pacha à trois queues, soumis à l'autorité turque.

Depuis, personne ne vint disputer aux Turcs la paisible possession du pachalik, jusqu'en l'année 1829 où la paix d'Andrinople concéda à la Russie la propriété de cinq sandchaks et de la capitale, Akaltsiké.

Les différentes peuplades qui occupent actuellement le pachalik sont des *Arméniens*, des *Géorgiens* (tant mahométans que chrétiens), des *Grecs*, des *Karakalpaks*, des *Kourdes*, des *Juifs* et des *Bohémiens*.

A. Les *Arméniens*. La plupart de ceux nés au pays sont chrétiens; ils se distinguent des Arméniens émigrés plus tard d'Erzeroum en ce qu'ils parlent bien moins leur langue maternelle que le tartare et le géorgien. Malgré les défauts qu'ils tiennent de l'habitude de trafiquer de tout, de leur long asservissement à la Turquie, et, plus tard, de leur contact avec les Russes, les Arméniens sont néanmoins les plus éclairés, les plus actifs et les plus civilisés de tous les habitants du pachalik.

B. Les *Géorgiens*. Il est singulier que tandis qu'on laissait aux Arméniens et aux Grecs la liberté de garder leur foi, les Turcs firent subir aux Géorgiens des oppressions et des maux de toute sorte pour les contraindre à embrasser l'islamisme. Quoiqu'ils aient changé de religion, ils conservent fidèlement les coutumes de leurs aïeux, et, sauf le costume, ils ressemblent en tout à leurs frères de Karthli.

C. *Les Grecs* forment la plus petite partie de la population, et se composent tout au plus de cinquante familles ; il n'y a de grec chez eux que le nom, ils ont presque entièrement oublié leur langue et leurs mœurs primitives, pour s'assimiler celles des Turcs et des Arméniens. Ils sont rusés, cupides, infidèles et grossiers.

D. Les *Karakalpaks*, ainsi nommés à cause de leurs bonnets élevés faits d'une peau de mouton noir. *Kara* signifie *noir* en langue turcomane, et *kalpak* le bonnet de la forme décrite.

Les Karakalpaks étaient jadis des nomades turco-tartares, qui émigrèrent des cercles de *Bortchali* et de *Tchamchal* à la fin du siècle dernier. Le pacha leur concéda beaucoup de terres, sans qu'ils eussent à lui payer d'impôts en retour ; il mit seulement pour condition qu'ils accourraient en armes à son premier appel. Ils aiment le luxe des chevaux et des armes ; Ils avaient autrefois la meilleure cavalerie du pachalik, et le pacha les tenait en grande estime à cause de leur adresse et de leur extrême bravoure. Leurs fréquents pillages témoignent encore aujourd'hui de leur ancien amour pour la guerre.

Les *Jemirassanes* forment une autre tribu de Karakalpaks. Quoique de même origine, leurs habitudes sont toutes différentes ; ils s'établirent bien avant les autres Karakalpaks dans le pachalik.

Ils ont conservé le genre de vie des anciens peuples nomades. La plupart d'entre eux se sont fixés sur la rive gauche du Kour, dans les vallées et les gorges du

sandchak de *Chertwis*. Tous les ans, au commencement du mois de mai, ils abandonnent les pauvres demeures où ils ont hiverné, s'assemblent autour de leurs *aksakalis*[1], et mènent leurs troupeaux dans la montagne, où ils passent l'été. Ils ne retournent qu'en septembre dans leurs saklis malpropres.

E. Les *Kourdes* de ce pays se divisent en deux tribus différentes, dont l'une a adopté l'islamisme et l'autre la foi arménienne. Les Kourdes arméniens se distinguent avec avantage par leurs formes élégantes de leurs frères musulmans, qui ont tous de l'embonpoint. On connaît leur habileté dans l'art de dresser les chevaux et dans l'exercice des armes, leur goût pour le pillage et leur franche hospitalité.

F. Les *juifs* du pachalik, à l'exception de leur langage et de leur habillement, ont la plus parfaite ressemblance avec tous les juifs de bas étage de l'Europe.

G. Les *bohémiens* ou *bochis* sont ici aussi subtils, aussi ennemis du travail et aussi voleurs que ceux qui parcourent nos contrées. Ils vivent disséminés dans les villages du sandchak d'*Atzchwér*, ils ont embrassé la religion arménienne, et parlent un idiome corrompu de la langue arménienne.

Akaltsiké, la capitale du pays, est située à l'angle formé par la rivière de Potzcho, le Kaja-Dagh et les

[1] Les plus âgés de la tribu, mot à mot, *barbes blanches*.

montagnes de Persaat ; ses laides maisons accumulées les unes sur les autres sont bâties sur une étendue de trois verstes environ. La ville est divisée en trois quartiers : celui de la forteresse, ceux de la vieille ville et de la ville neuve, que traverse le Potzcho.

Les Turcs ont surnommé le fort *Achisscha-Kalessi ;* les Géorgiens ont conservé l'ancien nom Akhale-Zikhe (c'est-à-dire le *fort neuf*), d'où la province et la ville ont tiré leur dénomination. On attribue la construction des fortifications, comme celle de tous les grands monuments du pays, aux sujets de la reine *Thamar.* De tous ceux que renferme la ville le seul remarquable est la mosquée, malheureusement presque en ruines maintenant ; on la croit fondée au temps du pacha turc *Achmed*, qui régnait sur *Akaltsiké*, au commencement du XVIIIe siècle.

Nous citerons encore les bains turcs, d'assez chétive apparence, situés près de la forteresse, et les églises au nombre de six, dont une géorgienne, une catholique, trois arméniennes et un kahal israélite avec une synagogue. Son bazar, autrefois si renommé, est maintenant dans un état bien misérable.

Depuis l'occupation de la ville par les Russes, on a de la peine à retrouver l'ancienne population de cette ville jadis si animée ; les musulmans les plus riches se sont retirés en Turquie, et le reste s'est établi de côté et d'autre dans les villages avoisinant les sandchaks. Nous ne trouvâmes qu'un seul Turc pendant notre séjour à Akaltsiké, et encore s'était-il *russifié;* on l'ap-

pelle *Omar-Effendi*, et il est professeur de langue ottomane, à la solde de la Russie.

La population de la ville est en général arménienne; elle émigra d'Erzeroum et ne s'établit à Akaltsiké qu'à l'époque où les Turcs l'abandonnèrent. Elle s'élève, selon les dernières indications, y compris le militaire, à 12,000 âmes; les indigènes n'en forment point la cinquième partie. Le gouvernement russe ordonna en 1832 un recensement du pachalik : il se trouva que sous la domination turque la ville seule comptait 50,000 habitants, tandis qu'aujourd'hui la population de la province tout entière atteint à peine ce chiffre.

Le commerce et le bien-être qui animaient autrefois cette cité ont éprouvé le même sort que la population. Les Russes eux-mêmes en sont la cause principale. En mettant Akaltsiké dans la ligne de douane russe, ils coupèrent ainsi presque totalement aux marchands les communications avec leurs voisins d'Anatolie.

Le pachalik d'Akaltsiké produit de lui-même si peu que tout s'y achète au poids de l'or. Les campagnards viennent rarement en ville, parce qu'une foule de trafiquants juifs vont sans cesse avec des ânes chargés de marchandises d'un village à l'autre, et y apportent tout ce dont on peut avoir besoin.

Le commerce est ici, comme partout où se sont établis les Arméniens, leur principale ressource; quelques-uns sont aussi de fort habiles artisans; les instruments en fer et en acier ou les ouvrages de métal

y fabrique sont très-estimés et exportés fort
es armuriers, dont le nombre depuis quelques
a beaucoup diminué, méritent une mention
ulière. Les lieux remarquables du pachalik sont
kalaki, *Aspinsa* et *Chertwis*, petites villes toutes
ortifiées et peuplées en grande partie d'Armé-

LES PEUPLADES

ETABLIES ENTRE LE KOUBAN ET LA MER NOIRE

OU

TRIBUS ABASES ET TCHERKESSES.

Par la raison que nous croyons à l'unité du genre humain, nous nous refusons à souscrire à l'opinion qu'il existe des races d'hommes supérieurs les uns aux autres. On rencontre des nations plus policées, plus civilisées et améliorées par une plus grande culture intellectuelle; mais toutes les nations sont d'égale origine ; toutes ont aussi le même droit à la liberté, à cette liberté qui doit être la part de chacun en particulier sous un régime inculte, et celle de la multitude dans un Etat où l'on jouit d'institutions politiques.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT, *Cosmos*, I, 385.

Nous classons les peuplades désignées en tête du chapitre en deux territoires principaux, qui fournissent encore d'autres subdivisions :

(A.) L'Abasie [1].

(B.) Et la province des Adighés [2].

L'Abasie est partagée en deux par la grande chaîne caucasienne. Elle comprend dans sa partie méridionale, entre la Mdsymtha et l'Ingour :

[1] Sans doute l'Abasgia des Byzantins.

[2] L'ancienne Zycchia ou Zicchia.

(S.[1]) Le pays de Samoursachan, entre l'Ingour et la Galidsa.

(S.) La *Zebelda*, sur le *Kodor* et ses affluents, qui s'avance depuis le versant sud-ouest de la principale chaîne de montagnes, en promontoire, dans le pays les Abases, où elle prend la forme d'un triangle dont la base inférieure s'adosse à l'Abasie et à la Souanéthie indépendante.

(S.) L'Abasie, proprement dite, entre les rivières de *Galidsa* et de *Bsyb*.

(L.) Le pays des *Dsigèthes*, entre le *Bsyb* et la *Ssotscha*.

(L.) Le pays des *Sasdenj*, situé aux sources du *Bsyb* et de la *Mdsymtha*.

Dans la partie nord :

(L.) Le pays des *Basschaghis* et des *Kabardes* réfugiés, entre le *Grand* et le *Petit Selentshouk*.

(L.) Le pays de l'*Abadsa*, entre l'*Ouroup* et le *Grand Selentshouk*.

(S.) Le pays de *Baschilbéy*, aux sources du *Grand Selentshouk* et de l'*Ouroup*.

(S.) Le pays de la *Kysylbéy*.
(S.) Celui de la *Tamm*.
(S.) Celui de *Chagyréy*.
} Situés auprès des sources de la *Grande* et de la *Petite Laba*.

[1] Pour plus de clarté, nous désignerons par un S. (soumis) tous les territoires sous le protectorat de la Russie ou sous sa dépendance, et par un L. (libre) toutes les tribus indépendantes. Cependant cette dernière désignation est la seule complète, car le sens qui se rattache à l'expression *soumis* est fort indécis. Aucune des tribus établies entre le Kouban et le Pont n'est positivement soumise à la Russie.

(S.) Celui de *Bagh*, aux sources du *Chods*.

(S.) Celui de *Barakai*, aux sources du *Goups*.

Le territoire des Adighés, entre la *Ssotscha*, la *Laba* le *Kouban inférieur* et la *mer Noire*.

En font partie :

(S). Le pays de *Besslinéy*, entre l'*Ouroup* et le *Chods*

(S.) Le pays de *Mochothi*, entre la *Laba* et le *Kar*

(S.) Le pays des *Jegeroukais*.
(S.) Le pays d'*Ademi*.
(S.) Celui de *Temirgoi*.
} Sur la Laba et le Kouban, la frontière N.-O. du territoire des Nogais.

(S.) Celui de *Shané*.
(S.) Celui de *Gatjoukoi*.
(S.) Celui de *Bhsedouch*.
} Entre la *Schaougwascha* (Schagh Bacha) et l'*Afips*.

(L.) Celui d'*Abasech*, borne à l'ouest le territoire des *Schapssouchs;* au sud, celui des *Schapssouchs* et des *Oubyches*; à l'est, la *Schaougwascha*; au nord, celui de *Gadjoukoi* et de *Bshedouch*.

(L.) Le pays des *Oubyches*, entre celui des *Schapssouchs* et celui des *Dshigèthes*.

(L.) Le pays des *Schapssouchs* borne à l'est le territoire des *Abasèches* et des *Oubyches*; à l'ouest, celui des *Natchokouadsch*; au nord, le *Kouban*; au sud, le *Pont*.

(L.) Le pays de *Natchokouadsch*, entre *Taman*, le Kouban, le territoire des Schapssouchs et le Pont.

Les *Karatchais*, aux sources du Kouban.

Les *Nogais* habitent le long territoire compris entre le Kouban et la Laba [1].

[1] Voyez à la page 300.

LES ABASES.

Ils appartiennent aux peuplades les plus anciennes, mais aussi les plus grossières, de la Circassie. Ils ne possèdent aucune des vertus chevaleresques des Adighés, ni la bonhomie des Géorgiens, ni l'industrie des Lesghis, ni les penchants poétiques de leurs voisins les Mingréliens et les Iméréthiens; enfin, il leur manque toutes les qualités qui distinguent plus ou moins les autres montagnards.

On supposerait à leur idiome une parenté primitive avec la langue des Adighés, que les peuplades riveraines du Pont parlent toutes dans différents dialectes; mais il serait très-difficile de retrouver chez les deux principales nations d'autres traits d'affinité. Leurs institutions sociales, leur physionomie et leur stature diffèrent aussi essentiellement de celles de leurs voisins les Tcherkesses. Ils ont le teint brun et les traits irréguliers, leur visage a une expression plus rude, leurs membres sont grêles et leur taille est moyenne. Ils sont vindicatifs, sanguinaires, pillards et traîtres.

Il n'existe pas d'histoire chez un peuple à moitié sauvage comme le sont les Abases, qui végètent depuis quelque mille ans dans leur état inculte sans avoir fait aucun progrès sensible; à moins qu'on ne veuille nommer histoire les invasions dévastatrices de l'extérieur dont le pays fut le théâtre, ou l'énumération des

nombreux et sanglants combats dont l'unique mobile étaient le meurtre et le pillage.

Ne pourrait-on pas comparer un pays dans ces conditions à une plaine couverte de neige, où les pas de ceux qui la traversèrent sont les seuls guides qui aident à les retrouver ?

L'Abasie demeura longtemps et à diverses reprises au pouvoir de conquérants étrangers. Les deux peuples qui se maintinrent le plus longtemps en possession de ce territoire furent les Géorgiens et les Turcs.

Sous Justinien, des missionnaires grecs avaient déjà introduit le christianisme en Abasie ; mais il eut le sort d'une bonne bouture greffée sur l'arbre sauvage des vieilles superstitions, qui se dessèche et tombe avant d'avoir porté des fruits. Sous le règne de la reine Thamar, qui avait réuni l'Abasie à ses États, ses sujets embrassèrent de nouveau le christianisme. Il ne reste de cette conversion que les ruines des couvents et des temples où jadis fut prêché l'Évangile, et dont quelques-uns devaient être magnifiques. Tant que dura la domination des Géorgiens, les Abases portèrent le nom de chrétiens ; sous celle des Turcs, ils se firent musulmans, et assurément ils seraient devenus juifs, si les enfants de Jérusalem s'étaient un jour emparés de ce pays.

Les Abases restèrent secrètement fidèles à leurs vieilles coutumes et à l'adoration de leurs anciennes divinités. On conçoit néanmoins que diverses pratiques des cultes chrétien et musulman se soient mêlées au leur. Ainsi ils ont conservé plusieurs fêtes catho-

liques, ils mangent de la viande de porc et sanctifient la croix comme les chrétiens; d'un autre côté, ils jeûnent, se lavent régulièrement et professent la polygamie comme les Turcs [1]. Le peuple respecte les anciens temples et couvents, quoiqu'on ne les utilise point. Autrefois, lorsque les Abases revenaient sains et saufs de leurs excursions, ils apportaient une partie de leur butin en offrande à leurs dieux. Je vis, en 1845, accumulés dans le célèbre temple de Pitzounda, une multitude de trophées de guerre, tels que cottes de mailles, vêtements et armes de tout genre. *Mésitcha*, le dieu des forêts, était jadis leur première divinité; actuellement encore ils professent une grande vénération pour les vieux arbres et surtout pour les chênes. Chaque tribu possède un chêne de prédilection, que l'on invoque, pour ainsi dire, en témoignage lors d'un acte solennel. Les habitants, avant d'entreprendre rien de sérieux, et surtout de faire la guerre, se réunissent autour des chênes les plus antiques de la forêt, suspendent aux branches leurs armes et des étoffes bariolées, touchent leurs troncs de leur sabre et font un vœu qui ait rapport à leur entreprise [2].

Les anciens usages païens ont presque entièrement

[1] Dans la géographie du czaréwitsch Wachouscht, traduite par Brosset, on rapporte un usage des Abases bien singulier et qui semble appartenir au domaine des fables. Wachouscht raconte : « Au lieu d'enterrer leurs morts, ils les revêtent de leurs habits et « de leurs armes, les enferment dans des boîtes et les exposent sur « les arbres... Si le mort vient à siffler (péter), ils croient que son « repos sera à jamais respecté par le démon. »

[2] Chez les anciens Slaves, semblables coutumes étaient observées :

disparu chez les peuples établis plus près des côtes, où l'islamisme s'était acquis plus d'importance; dans l'intérieur des montagnes, au contraire, ils ont conservé leur caractère primitif.

La chronique de Géorgie nous apprend que les Abases vivaient autrefois sous l'autorité de rois en guerre perpétuelle avec les peuples voisins. Plus tard, le pays étant soumis aux alternatives de conquêtes étrangères, le royaume tomba en dissolution, et le peuple vécut l'espace de plusieurs siècles dans un état analogue à celui qui subsiste encore actuellement chez les Tcherkesses.

C'est un prince géorgien de la famille des *Scherwaschidse* qui fonda la dynastie actuelle; les souverains de cette maison ne jouirent cependant jamais d'une haute influence; ils ne régnaient que sur un petit nombre de tribus. Les habitants, en général, menaient une vie d'une indépendance tout à fait sauvage; ils

il est bon, du reste, de constater la similitude qui existe entre les usages et les mœurs de tous les peuples à l'état d'enfance. Nous citerons, à propos de l'adoration des arbres chez les Slaves, un passage tiré de KARAMSIN, *Des Mœurs des Slavo-Russes en particulier*:

« Les Slavo-Russes révéraient aussi les arbres (surtout les arbres « creux) et les décoraient, aux jours de fêtes, de draps et d'étoffes... « La fête de *Semik* et la coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nous, « d'orner les branches d'arbre de rubans, rappellent d'anciennes « superstitions. Cette cérémonie avait aussi lieu en Bohême, même « après l'introduction du christianisme. Le duc Briatschislaf, irrité « de cet usage, fit incendier, en 1093, toutes les forêts soi-disant sacrées de son pays. »

n'obéissaient qu'à une seule loi, à celle de la vengeance, tant que leur territoire n'était pas menacé d'une invasion ennemie. Mais, dès que la guerre était déclarée, ils se soumettaient aussitôt au prince comme à leur chef suprême, et venaient tous se ranger sous sa bannière. Un cas fortuit empêcha la dynastie des *Scherwaschidse* d'acquérir plus d'importance en Abasie, ce fut de devoir la souveraineté aux circonstances et non à la consécration du temps.

L'Abasie, comme nous l'avons déjà fait observer, dépendit longtemps des Géorgiens. La légende rapporte qu'un prince *Scherwaschidse*, descendant des *Eristaff*, par amour pour une belle fille abase (ou quel qu'en soit le motif), délivra le pays du joug géorgien, et, qu'en récompense, le peuple reconnaissant l'investit du rang suprême parmi les princes du territoire. On s'en rapportait à sa décision lorsque des différends éclataient, et on lui confiait la défense du pays chaque fois que l'ennemi menaçait ses frontières. La considération dont on honorait le père se reporta sur le fils, et la dignité souveraine devint héréditaire dans la famille des *Scherwaschidse*, sans que pour cela la liberté du peuple en fût restreinte le moins du monde. Les princes de la maison des *Eristaff* ne maintinrent leur dignité vis-à-vis des chefs abases qu'autant qu'ils leur en firent sentir le poids l'épée à la main; elle s'affaiblissait dès que cette main se relâchait.

Le prince actuel, *Michel Scherwaschidse*, dont les pouvoirs ont fort peu d'étendue, a gagné au contact des Russes un vernis d'instruction européenne; il est

très-dévoué à l'empereur, et il a dans l'armée russe le rang de lieutenant général. On considère habituellement l'Abasie comme faisant partie de l'empire, et cependant un Russe qui s'avancerait dans l'intérieur du pays courrait les plus grands dangers. Au surplus il n'est pas douteux que le czar, avec la patience qui le caractérise, ne parvienne à se rendre réellement maître de ce territoire.

Michel Scherwaschidse rendit d'éminents services aux Russes, en prenant sur lui d'attaquer quelques tribus ennemies voisines; il fut assez heureux pour leur faire essuyer quelques échecs. Sa difficile expédition contre les montagnards de *Psschou* a inscrit son nom en lettres sanglantes dans les annales du Caucase.

Son attachement à la Russie s'explique aisément en songeant que son pouvoir, quelque faible qu'il soit, lui vient tout entier des Russes, et que ceux-ci préférèrent élever à la souveraineté de l'Abasie un allié formé à leur école, plutôt que de respecter les droits de l'héritier *légitime* qui leur était moins favorable.

Ce fut le prince *Tzitzianoff*, Géorgien de naissance, mais dévoué de corps et d'âme à l'empereur *Alexandre*, qui jeta les premiers fondements des succès des Russes en Abasie, comme généralement en Circassie où l'élément moscovite a peu à peu tout envahi. C'est le plus fin politique et le plus habile administrateur que le gouvernement de ces contrées ait jamais eu à la tête des affaires.

L'extérieur du prince *Tzitzianoff* était imposant:

son esprit éminent, ses connaissances très-étendues et son tact parfait. Il tenait aussi bien l'épée que la plume. Ses mémoires, ses proclamations, ses rapports, etc., conservés aux archives de Tiflis, sont des chefs-d'œuvre de diction. Parfaitement au fait de la langue, des usages et des mœurs des pays qu'il gouvernait, il battait les montagnards avec leurs propres armes. Il mena ses entreprises militaires à bonne fin et sut se ménager la confiance et la considération des vaincus, en laissant leur religion, leur langue et leurs lois intactes. Le temps de son administration fut une époque heureuse pour la Géorgie. Si la Russie s'était rendue plus tard à ses sages conseils, elle aurait conservé l'existence de plusieurs centaines de mille hommes dans le Caucase. On ne peut que regretter qu'un esprit aussi éminent ait servi une aussi mauvaise cause.

Tzitzianoff avait assisté avec douleur à la ruine de sa patrie ; il comprit la profonde misère que la domination russe apportait en Géorgie ; mais il prévoyait aussi que cette catastrophe une fois accomplie, toute opposition intempestive ne ferait que l'accroître encore davantage.

La nation épuisée par les oppressions étrangères et par des souffrances de tout genre, l'appauvrissement de la noblesse géorgienne, quoique d'un caractère fier et chevaleresque mais sans pénétration et d'opinions divisées, laissaient le prince *Tzitzianoff* trop certain d'échouer dans une vaste entreprise générale et de voir la Géorgie se relever de longtemps.

Mais l'activité était un besoin pour son imagination ambitieuse et ardente; il cherchait une sphère où il pût utiliser ses facultés, et l'armée russe lui ouvrit ses rangs; là seulement il entrevoyait la possibilité de servir son pays.

La conduite tortueuse des administrations russes et la perversité de leurs institutions n'étaient pas un secret pour lui; mais il crut le mal passager. La fin tragique de l'empereur Paul ranima vivement ses espérances pour l'avenir.

L'empereur Alexandre lui apparaissait, comme à ses plus sages contemporains, un soleil levant dont l'éclat ferait sortir la Russie de son engourdissement; il ne pouvait prévoir qu'*Alexandre* ne remplirait, *comme empereur*, aucune des espérances auxquelles *Alexandre, comme homme et prince royal*, avait donné lieu. Car aujourd'hui les historiens sont unanimes à dire qu'*Alexandre* fut le meilleur homme, mais aussi le plus faible souverain qui ait jamais gravi les degrés du trône de Russie.

Après cette digression, retournons à l'objet particulier de nos recherches.

« Les Abases (dit Eichwald, I, 311), sur le territoire desquels se trouve Soukoumkalé, se croient « issus des anciens Egyptiens, ou même des Abyssiniens, parce qu'ils portent le nom d'*Abène*; d'autres prétendent les faire descendre des Arméniens. »

Nous avons déjà émis notre opinion au sujet de toutes ces conjectures mal fondées, mais elles ont tout

lieu de nous surprendre de la part d'un savant tel que M. d'*Eichwald*, à qui sa propre expérience aurait dû apprendre à mieux connaître ces peuples.

Un séjour de plusieurs semaines dans ce pays et les relations que j'eus avec des employés et des officiers que leur service retint plusieurs années de suite dans ces parages, par conséquent au bien fait de la situation intérieure de l'Abasie, me donnent le droit d'affirmer que pas un indigène, en supposant qu'il n'ait pas quitté le sol natal, ne connaîtrait seulement de nom les Egyptiens ou les Abyssiniens. Quant aux Abases élevés en Russie, ils ne savent au juste de ces peuples que ce qu'ils en ont appris dans leur rudiment russe. Il résulte donc de ces faits qu'il est absurde de prétendre les Abases issus des Égyptiens ou des Abyssiniens.

Si leur langage, leur extérieur et leurs usages présentaient quelque ressemblance avec ceux des Égyptiens et des Abyssiniens, l'analogie du nom *Apsua* (et non *Abène*), comme les Abases se sont appelés, pourrait en effet corroborer encore les inductions de parenté qu'en tiraient les savants. Mais comme chez les peuples en question il n'existe aucune autre similitude, on est en droit de considérer l'analogie nominale comme un pur effet du hasard. On peut en dire autant à ceux qui font descendre les Abases des Arméniens.

Il sera peut-être opportun de citer ici un passage extrait de mes tablettes ; il donnera une idée au lecteur, à titre d'exemple pris sur le fait, des connais-

sances qu'on est à même d'acquérir dans la conversation d'ignorants Abases.

« Dans mon trajet d'*Outschamtschouri*, port Abase, « à *Bambor*, quartier fixe du major général *de Wrangel*, je rencontrai le prince *Lewan*, proche parent « du souverain de l'Abasie. Il était entouré d'une « suite nombreuse et se rendait auprès du prince « *Michel Scherwaschidse*, à sa résidence de *Ssojouk-Ssou*; nous réussîmes, mes compagnons et moi, à « le retenir quelques heures dans notre camp, établi « sous l'ombrage de la forêt, et à lui faire accepter « une tasse de thé. Je voulus mettre de suite cette « circonstance favorable à profit, pour rectifier et compléter mes notions sur l'intérieur de ce pays encore « si peu connu; mais, à mon grand regret, j'acquis « bientôt la certitude que sous ce rapport mon entretien avec le prince *Lewan* manquerait son but.

« Il parlait la langue tartare, comme en général les « notables de ce pays, ce qui me dispensa d'avoir recours à un interprète: mais toutes les questions « que je lui adressai lui semblèrent si bizarres, que, « s'il fut maître de retenir ses éclats de rire, il ne le « fut pas de dissimuler sa surprise.

« Aux éclaircissements qu'il me communiquait sur « l'origine des Abases, je compris aisément que ses « idées sur le principe d'existence ne remontaient « guère plus haut qu'à ses père et mère.

« Il était tout aussi peu instruit des divergences « d'opinion de son peuple en fait de religion. Tout ce « qu'il savait, c'est qu'il professait de sa personne

« fidèlement le culte mahométan ; que certaines tribus « abases mangeaient de la viande de porc et se souil- « laient de plusieurs actes tout aussi coupables. Du « reste un homme sensé ne devait nullement s'en pré- « occuper, ces gens subiraient un jour le châtiment « de leurs fautes.

« Le sujet qui m'offrit le plus d'intérêt dans sa con- « versation, c'est la manière dont se pratique la jus- « tice dans sa tribu, où le sage axiome de *Montesquieu* « est encore en pleine vigueur : *Il ne faut pas faire* « *par les lois ce que l'on peut faire par les mœurs.* « Inutile de faire observer que chez un peuple où il « n'existe point de caractères pour retracer la langue « parlée, et où, à l'exception de quelques moullahs « et chefs, qui font usage de la langue turque, per- « sonne ne sait lire ni écrire, il n'y a pas de lois « écrites.

« Dans ma tribu, ainsi s'exprimait le prince *Lewan*, « lorsqu'un individu a commis un crime à mon préju- « dice ou à celui d'autres personnes, il en est aussi- « tôt puni autant pour lui que pour l'exemple géné- « ral. Mais sa faute ne porte-t-elle dommage qu'à « lui seul, la perte qu'il essuie rend toute peine su- « perflue ; quant au reste, Allah y pourvoira. Un en- « nemi m'a-t-il offensé personnellement, mon épée est « prompte à laver cette injure dans son sang, car la « vengeance sied à l'homme. Mais qu'un fidèle ait « manqué aux ablutions prescrites, ou qu'il ait mangé « de la viande de porc, l'immonde péché de la déso- « béissance s'attache à sa propre enveloppe et sa per-

« dition en est la conséquence. Que m'importe? Il « sera privé des baisers des houris et le feu de l'enfer « purifiera son corps entièrement. Celui qui pèche « est un kefir, un infidèle; il est impossible à celui « qui possède la vraie foi de pécher. Le prophète a « dit : — Lorsque le vrai croyant trébuche, Dieu lui-« même le retient par la main ! »

Après ce discours, le prince *Lewan* huma avec une satisfaction visible un verre de thé, tout en tirant de gros nuages de fumée de son tchibouc.

La profession de foi de notre hôte fut suivie d'une courte pause; je cherchai à l'abréger par quelques objections sur sa manière de voir, mais je m'aperçus qu'il reviendrait difficilement sur le sujet que nous venions de traiter, et je détournai la conversation en abordant la géographie et la statistique du pays.

A cet égard le jeune prince me parut moins éloquent et moins expert qu'en fait de droit et de religion.

Il ne connaissait des montagnes du Caucase que l'*Orfi-Itoub* (l'Elbrouz), *le séjour des bienheureux*; néanmoins il prononçait ce nom tout différemment de la manière dont nous l'écrivons; en général il est impossible de désigner exactement avec nos signes écrits, si mal que ce soit, les mots de la langue des montagnards, si riches en consonnes sifflantes et gutturales. Il appelait toutes les montagnes dagh (montagnes) et tous les fleuves ssou (eau, rivière).

Je le questionnai au sujet du nombre, de l'importance et de l'étendue des lieux habités du pays;

il me répondit, moitié surpris et moitié souriant de ma curiosité, qu'il y avait en Abasie une foule de localités qui, selon le nombre considérable de familles qui les occupaient, étaient plus *grandes*, et d'autres au contraire moins habitées étaient plus *petites* en étendue. Remarque dont personne ne prétendra discuter la justesse.

Et, pour vider le calice jusqu'à la lie, comme je l'interrogeais sur la quotité des habitants du territoire, le prince *Lewan* et toute sa suite me répondirent par un formidable éclat de rire. Le charmant prince ne savait plus s'il devait me considérer comme un imbécile ou comme un fou. « Est-ce que dans « votre pays, dit-il en hochant la tête avec un air de « commisération, l'on compte les hommes comme le « bétail? »

D'après cela le lecteur m'excusera et comprendra que je ne revins point sur la question scientifique de l'origine des Abases, égyptienne selon les uns, abyssinienne ou arménienne selon d'autres.

La résidence du maître de l'Abasie, Ssojouk-Ssou, est admirablement située; elle compte 5,000 habitants. Les autres lieux remarquables du territoire (qui l'étaient plus autrefois que dans leur état actuel) sont, en général, des places côtières, et toutes au pouvoir des Russes. De tout temps les Abases ont

passé pour de hardis pirates; ils montaient des navires d'une construction particulière, allant à la voile comme à la rame, nommés *oledschkandar*, qui portaient de cent à trois cents hommes; ils faisaient la chasse aux vaisseaux étrangers, principalement aux Gouriens et aux Turcs, et rapportaient habituellement dans leurs foyers de riches butins. La piraterie, raconte *Wachouscht*, était jadis la principale industrie des habitants, qui négligeaient pour elle l'agriculture et les travaux paisibles. Les pirates d'Anaclea, de Dranda, etc., répandaient autant d'effroi sur les côtes de l'Abasie, que ceux de Modon et de Parga sur les côtes de l'Albanie.

La Russie a mis fin à ce brigandage maritime de l'Abasie, et elle a converti ses anciens entrepôts en places fortes. Voici les noms de ces forts, ils dominent tous un bazar de plus ou moins d'importance, ce sont: *Ilori*, *Dranda*, *Soukoumkalé*, *Bambor* et *Pitzounda*. Dranda et Pitzounda (Bitschwinta), autrefois siéges épiscopaux, sont surtout remarquables par des ruines grandioses d'anciens temples.

Nous avons déjà mentionné plus haut la beauté, la fertilité et la salubrité du climat de l'Abasie. Toutes les espèces de blés et de grains y prospèrent à merveille, mais toutes aussi à l'état sauvage comme les habitants eux-mêmes, qui ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour subvenir à leurs plus pressants besoins. Les rivières abondent en poisson et les forêts en gibier à plume et à poil. Le quadrupède que nous nommerons en première ligne est la chèvre abase, qui a tou-

jours été renommée pour sa grande taille et ses soies fines et longues.

Le miel est l'un des produits territoriaux qui passent dans le commerce; on en trouve de grands dépôts au bazar de Constantinople. Ce miel, amassé naturellement par les abeilles dans les fentes des rochers, possède une propriété merveilleuse, celle d'enivrer complétement lorsqu'on en fait usage à jeun; aussi remplace-t-il chez le fanatique mahométan les boissons spiritueuses.

Avant de clore cette description topographique et morale de l'Abasie, nous croyons devoir y joindre quelques renseignements généraux qui doivent trouver place non-seulement ici, mais encore dans les chapitres précédents et dans les suivants.

En présence de la confusion qui règne dans la population et le langage du Caucase, où l'on trouve souvent, étroitement massées en de certains endroits sur une étendue de 10 lieues carrées, presque autant de tribus dont l'origine, tout identique qu'elle soit, ne les empêche pas actuellement d'avoir plus ou moins de dissemblance entre elles, il est impossible de qualifier chacune d'elles ou chaque idiome exactement. Ce serait une entreprise aussi pénible et aussi ingrate dans son exécution que nulle dans son résultat.

Afin de ne pas nous perdre dans un dédale de détails, et pour arriver plus facilement à une idée

complète, nous ne nous sommes occupé que des peuplades les plus fortes et les plus importantes, en rangeant, pour ainsi dire sous le même pavillon, les autres clans, selon leur affinité de langage et d'origine réelle ou supposée, et les classant par rayons d'habitants ou d'idiomes.

Mais, sur la côte du Pont, ces rayons sont moins déterminés que dans les autres parties de la Circassie; aussi fera-t-on bien de ne s'en référer à nos descriptions générales que pour ce qui concerne le centre ou la masse principale du peuple dont il sera parlé; et, quant aux tribus des frontières, de ne les considérer que comme des corps mixtes, dont la population est tellement hétérogène que sous le rapport du langage et des mœurs on ignore à quel territoire ils appartenaient primitivement.

Les *Dshigèthes*, pour n'en citer qu'un exemple, établis sur les rives du *Bsyb* et de la *Ssotscha*, dépendent selon les uns des Adhighés, et selon les autres, des Abases; *Wachouscht*, au contraire, dans sa grande géographie caucasienne, désigne les Dshigèthes comme une nation indépendante.

Nous avons suivi, en ouvrant ce chapitre, l'ordre de division des peuplades assises depuis le Kouban jusqu'au Pont, d'après les plus récentes statistiques russes qui résument toutes les découvertes à ce sujet, et sont pour l'instant les meilleurs documents à consulter. Quant à nous, nous considérons les Dshigèthes comme originaires des Abases, quoique très-mêlés d'*Oubyches* et d'*Abasèches;* leur idiome et leur exté-

eur tiennent à peu près le milieu entre ceux des bases et des Adighés.

Nous donnons ici comme complément une courte scription de ce petit peuple belliqueux, les Dshithes, nous servant de ce qu'en dit Wachouscht et comparant aux notices de nos propres tablettes.

LES DSHIGÈTHES.

« Depuis la souveraineté des Bagratides jusqu'à présent, le pays qui vient après *Apchaseht* (Abasie), à l'ouest de *Kappétis-Tzchal* (Bsyb?), a porté le nom de *Dshigeth*. On retrouve cette dénomination dans la *Vie de Wachtang-Gurgarslan;* elle désigne le territoire qui s'étend jusqu'à la mer, situé au nord du précité et en deçà de la grande chaîne centrale de montagnes. Aujourd'hui le Dshigeth est borné à l'est par le Kappét (Bsyb), à l'ouest et au sud par la mer Noire, au nord par le Caucase.

« Les produits du pays, la végétation, le règne animal, les us et coutumes des habitants sont absolument les mêmes que chez les Abases ; seulement la population est, s'il est possible, plus grossière et plus sauvage encore. Il n'existe presque plus aujourd'hui de traces du christianisme que l'on y pratiquait autrefois. Les Abases et les Dshigèthes portent les mêmes armes, le même habillement; ils ont à la guerre la même tactique que les Tcherkesses. »

Voilà ce qu'en dit Wachouscht. Nous n'avons rien à blâmer dans cette courte description, si ce n'est les épithètes de grossièreté et de barbarie, qui seraient plus applicables aux Abases qu'aux Dshigèthes; à moins cependant que l'on ne trouve les Abases plus pacifiques parce qu'ils se sont pliés plus aisément sous le joug étranger, et les Dshigèthes plus barbares parce que l'indépendance est une question toute vitale pour eux.

Lors de mon séjour sur la côte orientale du Pont (en 1845), les vivres étaient fort enchéris dans tous les aouls des Tcherkesses indépendants. Les récoltes de l'année précédente avaient manqué, les provisions étaient totalement épuisées, et une foule de gens périrent d'inanition. On n'avait même pas la perspective de voir s'améliorer cette douloureuse situation: la grande sécheresse qui inaugurait le printemps de 1845 menaçait de rendre la position plus affreuse encore.

La Russie conçut en ce temps de souffrances l réalisation du prompt asservissement des peuples d la côte, et jamais les rives orientales du Pont ne furen gardées plus strictement à vue qu'à cette époq malheureuse; tout accès par mer était coupé au Tcherkesses, et ils attendaient aussi peu de secou de l'intérieur. Cependant personne ne songeait à soumettre.

Jamais on ne vit autant de Tcherkesses qu'en 184 affluer dans les bazars dominés par les forts ru ses. Ils accouraient tous les jours en foule po

échanger contre du pain leurs prisonniers, les armes et les objets précieux dont l'usage ne leur était pas indispensable. Mais il y avait encore loin de là à la soumission, quelque avantageuses qu'eussent pu leur paraître les conditions offertes par la Russie.

Les armes et les armures, les vêtements du travail le plus précieux s'échangeaient contre un sac de sel ou de farine; c'est ainsi que je vis libérés à un si faible prix des soldats russes, qui languissaient depuis longtemps dans les prisons. Dans le bazar de Ssotscha, un magnifique sabre de Tcherkesse attira mon attention. J'en offris une pièce d'or. « Donne-moi un sac de farine, me dit le propriétaire, et le sabre t'appartient! »

La misère ne fit qu'accroître pendant l'été. Les Russes ne doutaient pas de l'efficacité de la faim pour courber l'orgueil des Tcherkesses et les forcer à se livrer à eux; chaque jour de longues négociations avaient lieu avec les chefs influents; mais on ne les trouvait jamais disposés à mettre bas les armes.

J'assistais souvent aux séances des chefs oubyches et dshigèthes, et l'admirable aspect de ces hommes ranimait en moi tout l'enthousiasme que des rapports désagréables antérieurs avec les Tcherkesses m'avaient fait perdre.

« Soyons de loyaux ennemis , » disait *Bersek Béy*, le fier prince des Oubyches, au général W... « Des hommes honorables doivent-ils avoir recours à la famine pour vaincre ceux que leurs armes n'ont pu terrasser? C'est la faim qui m'amène auprès de vous; les

malheurs de mon peuple me brisent le cœur, mais je ne viens pas pour me soumettre : je ne veux que vous rappeler notre bon droit et réveiller en vous les sentiments de l'honneur.

« Est-ce là la magnanimité tant vantée de votre pacha, qui nous laisse périr d'inanition pour régner sur des morts? Nous ne demandons pas votre pain ; nous ne réclamons que la liberté de nous en procurer d'autre. Vous nous imputez à mal notre refus d'asservissement au sceptre de votre maître. Est-ce là un juste motif pour nous laisser aux prises avec la famine ? L'homme refuse-t-il la nourriture au cheval fougueux que sa main a été inhabile à maîtriser ? et pousserez-vous la cruauté plus loin envers nous qu'à l'égard d'inintelligents animaux ? »

A ces paroles, *Bersek-Béy* se tut. La réponse du général au mâle discours de son hôte guerrier fut aussi digne que le comportaient les circonstances. Il retourna l'image citée du cheval au profit des Russes, faisant observer qu'un bon cavalier ne laisse pas mourir de faim son cheval fougueux, mais que parfois cependant il emploie ce moyen licite pour le dompter et l'assouplir au mors, etc. Le général ajouta que le puissant monarque russe, dans toutes ses conquêtes, se faisait une loi de la douceur et de l'humanité. Il énuméra les félicités et l'abondance dont le ciel comblait les sujets de Sa Majesté Impériale, bienfaits dont les Tcherkesses auraient aussi leur part, pourvu qu'ils se soumissent au joug facile de la Russie, etc.

Le général était l'un des hommes les plus nobles et

les plus éclairés de sa caste; les paroles tombées de ses lèvres devaient nécessairement se trouver en singulière contradiction avec sa pensée intime; mais il avait une tâche à remplir, et il dut y satisfaire. Sa mission au Caucase consistait moins à accomplir de belles actions qu'à exécuter des ordres.

Les pourparlers, très-animés des deux parts, durèrent plus de quatre heures; le général, qui prévoyait les mêmes débats avec les autres chefs, y mit fin en ces termes : « Écoute, *Bersek-Béy*, dit-il, toi l'orgueil de ta tribu, écoute mes dernières paroles. Jusqu'à ce que nos idées s'accordent davantage et amènent nos négociations à un meilleur résultat, voici le terme moyen que je te propose : l'abord des denrées doit vous rester fermé du côté de la mer, telle est la volonté de l'Empereur, mon maître; mais pour que vous ne puissiez nous accuser de vous sacrifier aux horreurs de la disette, tous ceux d'entre vous qu'elle pourrait atteindre sont autorisés à venir nous trouver et à travailler à nos fortifications. Vous serez nourris et largement rétribués, et je te donne ma parole qu'il ne sera fait mal à qui que ce soit. »

Bersek-Béy remercia le général et répondit qu'il allait porter cette proposition à ses sujets, sans toutefois se prononcer *pour* ou *contre* elle...

Le jour suivant, je quittai la forteresse où se tenait ce conseil, et après une navigation orageuse de quinze jours sur la mer Noire, je revenais au même endroit. J'avais hâte de connaître l'impression que les paroles du général avaient produites sur les montagnards af-

famés. Les Dshigèthes ainsi que les Oubyches avaient accueilli avec colère le message de Bersek-Béy et des autres chefs auxquels même instruction avait été donnée. Treize individus seulement s'étaient enfuis secrètement des aouls les plus voisins des forces russes, et j'appris plus tard que de ces treize hommes cinq avaient été massacrés; les huit autres furent expulsés par leurs compatriotes pour avoir aidé leurs ennemis, les Russes, à la construction de leurs forts.

Ce trait seul caractérise suffisamment les montagnards.... *Bersek-Béy*, l'orgueilleux prince des Oubyches, est le même qui cette année (1847) prit, à la tête de sa tribu, l'importante forteresse *Ssotscha* d'assaut, et passa toute sa garnison au fil de l'épée.

Je ne m'arrêtai que quelques heures à *Ssotscha*[1], tandis que des circonstances particulières me retinrent plus de huit jours dans le fort voisin *Ardiller*[2].

Ce séjour d'une semaine m'en apprit, sur l'état actuel des Tcherkesses, plus que ne l'avaient fait tous mes voyages sur les côtes du Pont, et je dépouillai mes fausses préventions sur leur compte.

Le commandant du fort, *Swan-Béy*, quoique ori-

[1] Le fort *Ssotscha* est situé sur la limite du pays des Oubyches; il est désigné sur la plupart des cartes russes sous le nom de *Nawaginskoje*.

[2] En russe, *Krepost Ssiwœtawo Ducha*, c'est-à-dire le fort du Saint-Esprit.

ginaire du *Dshigeth*, était au service militaire de la Russie. Le sort le fit tomber tout jeune encore entre les mains de ses ennemis ; il reçut à Saint-Pétersbourg son instruction militaire, et après avoir passé son examen d'officier, on l'avait envoyé au Caucase, où il avait rapidement gagné le grade de major. Il combattit glorieusement les Tschetschenses et les peuples du Daghestan; mais jamais on n'obtint de lui qu'il tournât ses armes contre sa patrie. Il s'était acquis à un si haut degré la confiance des Russes, qu'il fut nommé commandant du fort *Ardiller*, situé sur la frontière du Dshigeth. Tous ses efforts tendaient à maintenir les bonnes relations entre les Russes et les Dshigèthes, et en tout cas la haute estime des deux nations pour sa personne parle suffisamment en sa faveur.

Swan-Béy, on le comprend parce qu'il n'eut pas occasion d'en visiter d'autres, considérait la Russie comme le pays le plus vaste, le plus puissant et le plus éclairé de l'univers; avec cette conviction, il prenait honorablement à tâche de faire profiter ses compatriotes des bienfaits de la civilisation moscovite. Je partageais naturellement sa manière de juger l'*un* de ces pays, et son aptitude à éclairer l'*autre* : aussi eus-je la satisfaction de le voir répondre à mes questions avec tout l'empressement et tout le développement désirables.

Lorsque j'habitais Ardiller, les travaux des fortifications étaient dirigés par un officier du génie polonais, homme fort habile et d'une instruction étendue.

De malheureux événements l'avaient condamné pen dant douze années à l'exil dans le pays des Abases e des Adighés ; je lui dois, grâce à ce long séjour a milieu des montagnards, de précieux renseignement sur ces contrées, dont il parlait le langage, me di *Swan-Béy*, avec une étonnante facilité.

Le capitaine X. n'est pas le seul de sa nation qu j'aie rencontré dans le Caucase, exilé comme Promé thée. L'expérience m'avait enseigné comment l'o gagne le cœur de pareils hommes; sa méfiance, engen drée par l'infortune, se dissipa bientôt, et il m'ouvri son cœur. Tant que dura notre liaison, aucune allu sion à son cruel destin, touchant la Pologne ou l'em pereur Nicolas, ne fut faite, et pas un mot ne fu échangé entre nous qui aurait pu donner de l'ombrag à l'espion le plus alerte.

Le capitaine X. me sut gré de ma réserve; ses yeux noirs et les plis de son front en disaient plus que tous les discours. Nos entretiens roulaient donc presque exclusivement sur le sujet auquel je portais le plus grand intérêt : les Tcherkesses et leurs mœurs. Sa bibliothèque renfermait presque tous les auteurs tant anciens que modernes qui traitent du Caucase. A la suite de chaque ouvrage, où d'ordinaire il y avait un grand choix à faire, il avait ajouté des notes dues à sa propre expérience.

Je serai à même, dans le chapitre suivant, d'utiliser bien des renseignements dont je suis redevable aux savants commentaires de *Swan-Béy* et du capitaine X. ; je me borne, quant à présent, à consigner quel-

ques remarques générales qui concernent l'Abasie et particulièrement le Dshigeth.

Les habitants de ces deux pays se sont donné le nom d'*Apsua*, et sur le littoral voisin de la mer celui d'*Apsue*. Ils se classent par princes, nobles et paysans. Les princes ont conservé du temps de la domination géorgienne le titre de *Tahwadi*, les nobles celui d'*Amystha*. Les indigènes nomment *Chalcis* le territoire situé entre *Gagra* et *Ssotscha*, c'est-à-dire *de ce côté* des montagnes, à l'opposé d'*Alan*, qui signifie *en deçà* des montagnes.

Le mot *Dshigeth* est une corruption de *Dshigith*, qui exprime, ainsi que me l'apprit *Swan-Béy*, dans le langage de ce peuple, un cavalier habile à combattre[1].

Ardiller provient du nom d'une famille princière, les *Ardil*, qui jadis étaient maîtres de ce pays, mais qui depuis l'apparition des Russes se sont retirés à l'intérieur et vivent dispersés. Les montagnards ont conservé la dénomination de l'ancien aoul à l'égard du fort nouvellement construit; les Russes, au contraire, nous l'avons vu, l'appellent le fort du *Saint-Esprit*.

La rivière qui se perd dans la mer près d'Ardiller a été nommée par les indigènes *Mdsym; Mdsymtha*,

[1] Les Russes de ce mot en ont fait deux : *Dshighitowatj*, *Dshighitowka*. Le premier, chez les Cosaques de la Ligne, signifie manier un cheval habilement et faire des exercices militaires monté sur lui, etc. Le second sert de commandement lorsque l'on poursuit l'ennemi.

ainsi que l'indiquent à tort les cartes de géographie, signifie primitivement *au Mdsym* ou le pays situé sur le *Mdsym*.

Les notables dshigèthes ont adopté l'islamisme, mais le peuple en grande partie adore toujours ses faux dieux.

LES ADIGHÉS OU LES TCHERKESSES PROPREMENT DITS.

L'origine des Adighés remonte aux temps les plus reculés ; nous avons déjà cité quelques tribus qui leur sont alliées; leurs sentiments chevaleresques, leurs mœurs d'une simplicité patriarcale, leurs formes admirables, les placent incontestablement au premier rang des peuples libres du Caucase.

En parlant de l'antique origine de cette nation, nous nous rangeons à l'opinion de ceux qui, aussi loin que remonte l'histoire, prétendent que les Adighés sont demeurés aux mêmes lieux où nous les retrouvons aujourd'hui. Sous les Byzantins ils portaient le nom de *Zicches*, *Zycchis* et *Zecches*. Ils ignorent eux-mêmes d'où vient celui de Tcherkesses ou de Circassiens, qui est d'invention moderne, *Klaproth* le fait venir du turc *Tcherkas* (qui arrête sur les routes) et *Senkowski* du persan *Sserkech* (brigand, chef).

Afin de ne pas accroître la foule de commentaires qu'on a déjà faits sur l'origine du mot *Tcherkesse*, et laissant de côté les rapports fabuleux des voyageurs

des siècles derniers sur les Adighés, nous aborderons sur-le-champ notre sujet, et nous essayerons de dépeindre les Tcherkesses, tels qu'ils sont actuellement.

Leur religion est, comme en Abasie, un mélange du christianisme, de l'islamisme et du paganisme. Le christianisme, dont il ne reste que fort peu de traces, fut introduit chez les Adighés dès le ve siècle ; il subsista presque sans interruption, reconnu par les princes et les nobles comme la religion du pays, jusqu'au jour où apparut le célèbre *Scheich-Mansour*. Il était appelé à jouer au Caucase, à la fin du siècle dernier, le même rôle que remplit aujourd'hui dans le Daghestan *Schamyl*, l'illustre chef des Lesghis.

Il est question pour la première fois de *Scheich-Mansour* dans les annales caucasiennes en l'an 1785. La Russie prétend que cet apôtre fanatique, dont le nom est également vénéré chez tous les peuples mahométans, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, n'était autre qu'un émissaire soudoyé par la Turquie et muni des pouvoirs les plus étendus, chargé de propager les dogmes de Mahomet dans le Caucase, et d'exciter les montagnards à la révolte contre les Russes, qui sont d'une autre religion. Au lieu de me faire l'écho des fabuleuses et confuses histoires qui courent sur la vie et les hauts faits de *Scheich-Mansour*, je donne l'imitation libre d'un ghasel concernant ce chef de parti, que je dois aux soins officieux d'un effendi de Schirwan avec lequel j'étais lié d'amitié.

Mes vers célèbrent la puissance
De Scheich Mansour, le héros de la foi :
Ils sont voués à sa vaillance.
Il féconda la terre de la foi;
Fort au combat, sa conduite est sans blâme.
Adighé, Daghestan, Schirwan ont même foi.
Il parle, et dans les cœurs verse une ardente flamme,
Sa bouche est la semence et le sol de la foi,
Par ses yeux, dans sa nuit, l'erreur est éclairée,
De sa parole sort le conseil de la foi;
De cette foi, seule vraie et sacrée.
Son glaive est le témoin des actes de la foi;
Des malheurs, des dangers il préserve nos têtes,
Et tout se groupe autour du héros de la foi;
Sa marche est une suite immense de conquêtes.
Il abreuve, en passant, le saint champ de la foi
Du sang abject du Moscovite esclave.
Son bras ne connaît pas d'entrave,
Leur race disparaît; prophète de la foi,
Il mène les croyants, la victoire est certaine;
On voit flotter l'étendard de la foi
Depuis les Adighés jusqu'à la mer Caspienne.
Moi, Kouli-Khan, rejeton de la foi,
Du sang des Arakans, je chante la puissance
De Scheich Mansour, le héros de la foi,
De la race d'Osman. Honneur à sa vaillance !

En 1791, le prophète guerrier fut fait prisonnier par les Russes à l'assaut du fort *Anapa*, et bientôt il mourut misérablement en prison dans l'île de *Ssolowetzkoy* [1]. Depuis *Scheich Mansour* les princes et les nobles Tcherkesses, ainsi que leurs tribus, se sont pres-

[1] Mot russe que l'on pourrait traduire par l'*île des Rossignols*.

que tous convertis à l'islamisme sunnite. Une faible partie de la population est seule restée fidèle à ses anciens dieux. Les principales divinités sont:

1. *Chiblé*, le dieu de la foudre, de la guerre et de la justice. C'est à lui que s'adressent les hommes qui partent pour les combats; les plus belles brebis du troupeau lui sont offertes en sacrifice lorsque l'issue en a été favorable. L'orage qui survient au moment de l'attaque est regardé comme un présage de bon augure; l'arbre frappé de la foudre devient sacré; le plus grand criminel qui se refugie sous ses branches a trouvé un sûr asile. Dans le même sens, l'homme que la foudre a atteint est considéré comme sacré, et porté en terre avec les plus grands honneurs.

2. *Tleps*, le dieu du feu. Le culte de cette divinité semblerait être un reste de l'adoration du feu des Guèbres, dont on retrouve encore quelque trace chez les tribus établies dans les hautes montagnes.

3. *Ssosserech* (Seozeros), le dieu de l'eau et des vents. La mer et les nuages lui sont soumis; c'est lui qui détache les avalanches de la cime des glaciers, et fait jaillir les sources du sein des montagnes. Le cultivateur qui implore ce dieu pour obtenir de la pluie verse en sacrifice une boisson sur le champ desséché. La fiancée, lorsque son amant est en mer, la femme pour son mari, la mère pour son fils, confient leurs offrandes au fleuve qui se jette dans l'onde salée; son eau rapide est chargée de porter le saint message jusque dans les profondeurs où trône la divinité, qui

transmet sa réponse dans le souffle des vents ou par la direction des nuages.

4. *Sekoutcha*, le dieu des voyageurs, se manifeste aux touristes et particulièrement à ceux qui accomplissent un pieux pèlerinage. Il récompense l'hospitalité par les bénédictions et la prospérité qu'il répand dans toutes les demeures où elle est désintéressée et se donne volontiers. A l'arrivée ou au départ d'un hôte, le maître de la maison porte à ce dieu une boisson en offrande.

5. *Mesitcha*, le dieu des forêts, recueille son adoration sous leur propre ombrage, où tous les autres dieux ont aussi leurs places consacrées; on a pour ces lieux, aussi loin que s'étendent les branches des arbres élus, le même respect que jadis pour les temples des Grecs et des Romains; le criminel y trouve également un refuge assuré. Lorsque les vieillards ont de graves intérêts à débattre, ils se réunissent sous les chênes sacrés de la forêt; on y tient conseil à propos de la guerre ou de la paix, on s'y rassemble avant de marcher au combat, etc.

Dans un article de Schott, d'après *Russkij-Wjestnik* sur l'*Ancienne religion des Tcherkesses* [1], il est question de *Mesitcha* (Mésit'chch) : « Mésit'chch montait un farouche sanglier aux soies d'or; les cerfs s'accouplaient à sa voix dans les prairies, et certaines vierges (descendues des cieux?) étaient chargées de traire les biches. » En cela la ressemblance est frap-

[1] *Archives d'*ERMAN, 1842, cahier I.

pante avec la mythologie du Nord. N'a-t-on pas souvenir des images des sangliers de *Nerthus*, la mère germaine des dieux, portées sur les casques? *Le sanglier aux soies d'or*, le symbole du soleil et de ses rayons, était l'animal sacré de *Freyr;* et le soir de Jules (Noël), les anciens Germains offraient à *Freyr* un sanglier expiatoire.

6. *Pekoach* (la souveraine des eaux) était une espèce de naïade reine, sur laquelle on manque de renseignements.

7. *Achin*, le dieu du bétail, est regardé comme très-puissant; on lui sacrifie encore de nos jours des animaux. On lit dans l'article de Schott, déjà cité : « Une famille qui habite les montagnes, à un jour déterminé de l'automne, chasse une vache de son troupeau dans un bois sacré. On attache à ses cornes du pain et du fromage. Les habitants de la contrée accompagnent cette vache, que l'on nomme la *vache libre d'Achin* [1], et que l'on tue au lieu consacré. Il est bon de faire observer qu'on ne la dépouille pas à l'endroit où elle a été abattue ; que l'on n'accommode pas sa chair où on l'a dépecée; que l'on ne mange pas celle-ci où on l'a fait cuire, et que, pour chacune de ces choses, on change de place. Pendant la préparation des mets, le peuple danse autour de l'arbre du sacrifice, la tête découverte, en chantant à haute voix des hymnes de circonstance. Il est persuadé que la vache, le jour de la solennité venu, quitte volontairement le troupeau

[1] En dialecte tcherkesse, *Achin-it'chemleriko*.

pour se rendre au lieu sacré, c'est par ce motif qu'
l'a qualifiée de *libre*. Lorsque les torrents sont sortis
leur lit, ceux qui suivent la bête hésitent à les trave
ser; l'animal, au contraire, se jette à la nage et pa
vient au terme de sa destination, où il attend l'arriv
de son maître et celle du peuple qui l'accompagnai
Dès que le moment du sacrifice approche, la vache ch
sie par *Achin* donne à entendre par ses mugissemen
et toutes sortes de mouvements qu'elle en est l'obje

8. *Jemich*, le dieu des troupeaux de moutons. (
célébrait pendant l'automne, à l'époque de la saill
des brebis, une fête en son honneur.

Il existe encore un grand nombre d'autres divinit
dont on ignore les attributs; les Tcherkesses on
de tout temps adoré un être supérieur à celles-ci: l
créateur de ce monde et le génie conservateur d
toutes choses, qu'ils nommaient *Tchachcho* (le plu
grand dieu).

Il est remarquable aussi qu'à l'opposé des princi-
paux peuples de l'antiquité, on n'ait jamais pratiqu
chez les Tcherkesses *de sacrifices humains*. Mais en re-
vanche les propheties et en général toutes les super-
stitions y trouvent créance. Dans chaque circonstanc
de la vie on cherche à lire l'avenir au moyen de
lignes, des cavités et des protubérances des os d'épau
les de mouton. Les haricots servent également dan
la divination. Les Tcherkesses croient au diable qu

s'introduit dans le corps des hommes. Ils pensent que l'âme humaine alliée à de mauvais esprits passe dans le corps de loups, de chiens et de chats. Les personnes ainsi tombées au pouvoir du mal se nomment *Uddas*. Elles ont la faculté de se rendre invisibles, et on leur rapporte tous les malheurs qui frappent les populations. Schott dit à ce propos : « Certaines tribus tcherkesses s'imaginent que les *Uddas* gravissent de nuit au printemps une montagne nommée *Ssbr-Oachch* et située sur le territoire des *Schapssouchs* ; ils montent à cet effet toutes sortes d'animaux domestiques et sauvages. »

Est-il nécessaire de faire encore remarquer ce rapprochement avec les voyages aériens de nos sorcières au Blocksberg ?

Il serait difficile de dire quelque chose de précis sur le gouvernement et l'administration de la justice, parce qu'il n'y a pas de lois écrites, et que tout se fait d'après d'anciennes coutumes qui varient plus ou moins dans chaque tribu.

Les tribus où l'islamisme est la religion prédominante ont leurs lois fondées principalement sur le Coran, modifiées toutefois par les circonstances locales et usuelles. Dans d'autres aussi les habitants les plus âgés et les plus respectables de l'aoul se réunissent pour rendre la justice, et chacun accepte leur jugement sans murmure.

Les Tcherkesses ont toujours eu de la répugnance pour la monarchie, telle qu'elle était en usage autrefois chez la plupart des peuples du Caucase, et ils ne l'ont jamais adopté. La vie de famille, dont l'existence au sein des tribus n'offre que des proportions plus larges et une idée plus complète, a pris avec le temps, selon les besoins et les cas particuliers qu'il évoquait, la forme d'un système féodal que maintient la pensée de la réciprocité, ce soutien de l'ordre et de toute justice humaine.

Les Tcherkesses indépendants ont trois classes bien distinctes : celle des princes, celle des nobles et celle des paysans ou combattants en sous-ordre. Le clergé est trop faible pour en former une à part; on l'honore autant qu'on honore la noblesse et les princes même. Les nombreux esclaves du pays sont des prisonniers de guerre ou des déserteurs, auxquels les guerriers ouvrent rarement leurs rangs ; on les occupe tant aux travaux d'agriculture qu'aux soins de domesticité dans les habitations des grands. La volonté populaire est la plus forte puissance dans l'Etat ; les princes et leurs vassaux, les ousdes (nobles) ne sont que les instruments de ce pouvoir, et aussi les chefs en temps de guerre. Tout Tcherkesse indépendant naît soldat et il a voix dans les assemblées populaires où l'on décide de la paix ou de la guerre, questions sur lesquelles tout se meut ici. Quoique chaque Tcherkesse, comme nous l'avons fait observer, doive être exercé dès l'enfance au maniement des armes, on ne convoque l'agriculteur au combat qu'au moment décisif.

Les princes et les principaux ousdes sont, pour ainsi dire, les seuls propriétaires de biens-fonds ; ils louent leurs terres aux autres et reçoivent en payement une faible quantité de bétail et de céréales. L'agriculture et les industries sont du reste ici en aussi fâcheux état qu'en Abasie ; les Tcherkesses ne vivent pas pour le travail, mais ils travaillent pour vivre. Leurs superbes troupeaux de bétail et de moutons font leur principale richesse.

Les paysans doivent certaines corvées aux ousdes; néanmoins ils ont la faculté de les racheter, et les princes de leurs tribus les nomment parfois eux-mêmes ousdes.

La vengeance est le premier devoir pour le Tcherkesse, comme pour tous les peuples indépendants du Caucase. Cependant la famille du mort se réconcilie sans tache pour son honneur avec le meurtrier, qui, dans ce cas, doit acquitter le prix du sang prescrit à titre de punition.

Mais ces réconciliations pacifiques sont fort rares et plus rarement encore on en observe les clauses. Le meurtrier réussit-il à s'emparer d'un jeune enfant appartenant à son ennemi mortel, et l'élève-t-il secrètement, il est à tout jamais à l'abri des poursuites de sa vengeance. S'il ramène à son père l'enfant une fois devenu grand, l'inimitié cesse aussitôt et la paix est rétablie pour toujours. Lorsqu'un ousde tue sciemment ou par accident un paysan étranger, son barant (peine, indemnité) consiste à payer neuf jassires (esclaves), sans qu'il soit pour cela préservé du ban de la vengeance.

Une personne est-elle convaincue de vol ou prise sur le fait, elle est condamnée à reporter elle-même, en plein jour, à son propriétaire, l'objet soustrait, et comme amende, elle délivre deux bœufs au prince ou à l'ousde dont elle dépend.

Ce châtiment, celui qui consiste à remettre en personne l'objet volé, est le plus pénible que l'on puisse infliger au Tcherkesse indépendant, parce qu'il l'expose aux sarcasmes de tous les hommes de son aoul. Non qu'il soit honteux d'avoir commis un larcin, mais il rougit d'avoir été assez gauche pour se laisser surprendre; car le vol est permis chez les Tcherkesses comme il l'était autrefois chez les Spartiates. Le filou adroit est aussi fier du succès de son entreprise qu'il le serait de sa bravoure et de sa hardiesse ; le maladroit seul est voué au mépris public.

En général, les mœurs et les usages des Tcherkesses offrent un grand nombre de traits analogues aux anciennes coutumes des Lacédémoniens.

Le Tcherkesse ne construit jamais en pierre sa modeste habitation, elle est toujours en bois ou en claies légères; il lui semble indigne d'un homme qui doit se fier à la vigueur de son bras de s'abriter derrière des murailles de pierre.

Le célibat est déshonorant, et celui qui atteint un âge avancé dans cette condition devient la risée générale de sa tribu.

L'époux enlève de vive force la femme qu'il a choisie; quand le consentement est mutuel et le prix du

marché acquitté, il doit l'arracher à ses parents les armes à la main (naturellement ce n'est qu'un simulacre). Cet usage se retrouve chez presque tous les peuples du Caucase.

Le respect pour la vieillesse est égal dans toutes les classes, et les membres d'une famille observent même entre eux cette loi avec la plus grande rigueur. Le jeune frère se lève à l'approche de son frère aîné, il se tait lorsque l'aîné a pris la parole et ne parle même que lorsqu'il y est invité.

L'embonpoint est aussi honteux pour les hommes que pour les femmes. Les montagnards témoignent habituellement peu de pitié pour les infirmités, à l'exception de la cécité : les personnes grasses et celles dont l'extérieur prête à la plaisanterie ou au ridicule évitent de se montrer dans les fêtes et les assemblées publiques.

Les sciences et les beaux-arts y sont fort négligés; les peuples du Kouban et ceux du Daghestan n'ont jamais eu de langue écrite. Le tumulte des batailles et la grande mais sauvage nature du pays, que tous les autres arts ont fui jusqu'à présent, ont seuls respecté la poésie et la musique, les deux consolatrices du genre humain. La poésie, dont la musique est la compagne inséparable, surtout lorsqu'elle est à l'état primitif, est tout aussi nécessaire à l'homme grossier de la nature qu'à l'Européen le plus civilisé ; et l'on se représente aussi difficilement une forêt verdoyante privée du chant des oiseaux qu'une nation forte sans

Chez un peuple sauvage comme les Tchérkesses, poésie est tout à la fois le résumé de toute la sages nationale, le mobile des grandes actions et l'arbit suprême sur terre. Elle parcourt les gorges et l vallées circassiennes saturées de sang : tantôt c'e un enfant souriant, qui tresse des couronn dans les bois de lauriers pour en orner le front d vainqueurs; tantôt c'est une déesse qui châti brandissant la torche vengeresse, et imprimant s front des lâches ou des criminels le stigmate d mépris. Cette certitude de se voir revivre par poésie, ainsi que l'exprime si bien Homère : « Il se pour la postérité un chant agréable et terrible[1], » e flamme le Tcherkesse pour les belles actions et le pr serve des mauvaises ou de celles qui sont indignes lui. La poésie joue donc ici le même rôle que ch les anciens Grecs, chez les Arabes, chez nos ancé tres[2], et en général chez tous les peuples qui n'asp rent qu'à se développer.

Lorsque les conquêtes morales d'une nation rep sent sur la poésie, chaque vers est donc un tablea poétique de ses habitudes, et l'un de ces chants popu laires prête à lui seul à la méditation de l'historie plus d'intérêt que la description de cent combats o assauts. C'est dans ce sens que nous allons citer un des pièces les plus remarquables chez les Tcherkesses imitation libre.

[1] *Odyss.*, 3, 204, etc.
[2] V. TACITE, *De Moribus Germ.*, 1, 2, 3.

Dans son livre des *Voyages*, Bell donne du même morceau une traduction en prose qui diffère fort peu de celle-ci :

CHANT DE MORT TCHERKESSE.

Pourquoi ce deuil profond qui couvre le Dsighé?
Pourquoi ces sons plaintifs et ces chants funéraires?
Pschougoui, le plus beau des fils de l'Adighé,
Le plus brave est tombé, combattant pour ses frères!
A peine encore sorti de l'âge de l'enfance,
Nul autre ne pouvait l'égaler en vaillance;
Le dernier de sa race, il gît dans le cercueil,
Son peuple gémissant pleure et porte son deuil!

Pschougoui, le héros, a mordu la poussière.
Et de son noble sang il a rougi la terre.
Il avait entendu le signal des combats;
Il courait à la gloire, il trouva le trépas.
Bravant le feu, le fer, hardiment il s'avance;
Sur son noble coursier qui hennit, il s'élance;
Des Russes méprisant les efforts réunis,
Il pousse avec ardeur au chef des ennemis.

Il semblerait parfois que son brillant costume,
Des rayons du soleil se colore et s'allume,
Mais l'éclair de ses yeux, de son glaive sanglant
Portant partout la mort, brille plus éclatant.
Atteint d'un coup mortel, son destrier chancelle
Et s'affaisse sous lui; trois fois la mort cruelle
Lui ravit son coursier, mais son âmè d'acier
Reste toujours égale et se rit du danger.

Sous le poids de ses coups, plus d'un brave adversaire,
Plus d'un guerrier robuste a mesuré la terre.

Maintenant ce héros lui-même est au cercueil :
Et des gémissements, de longs accents de deuil
Résonnent dans la nuit et traversent l'espace.
On pleure Pschougoui, sa haine pour la race
Du Moscovite serf; à ces tristes concerts
On voit sa sœur mêler des pleurs bien plus amers!

Des cheveux de sa sœur la brune et longue tresse
Sur son sein virginal étalait sa richesse,
Lorsque de son trépas la nouvelle parvint.
Arrachant l'ornement dont son front pur est ceint,
Elle verse des pleurs. Sa mère alors élève
Ses deux mains vers le ciel : « Au chagrin faisons trêve,
« Remercions Allah; mon fils en vrai héros
« Est tombé; dans la gloire il conquit le repos ! »

Sous les doigts du chanteur les cordes tristement
Résonnent, et la foule écoute en frémissant;
Les femmes à ces sons viennent joindre leurs larmes,
Un chant doux et plaintif succède au bruit des armes,
Les guerriers de Dshigé portent le deuil au cœur,
Leurs visages, leurs chants expriment la douleur;
Orgueil de l'Adighé, favori de la gloire,
Pschougoui s'est éteint au sein de la victoire!

Il est deux qualités communes à toutes les nations, — deux fleurs dont la nature a placé le germe dans toute âme terrestre et qui sont également l'un des caractères distinctifs du Tcherkesse :—l'amour de la liberté et l'hospitalité.

L'amour de la liberté est le partage de l'homme comme celui de la bête; la liberté, dans l'acception première du mot, est aussi nécessaire à la créature arrivée à sa croissance naturelle que le boire et le

manger; la liberté, dans sa signification plus élevée, est le moyen et le but de toute civilisation.

Le sabre est tout l'orgueil du Tcherkesse; il lui garantit sa liberté personnelle et assure à ses enfants son héritage sans restriction.

L'hospitalité, vertu charmante, est la source de toute sociabilité, la pierre fondamentale des institutions humaines; elle disparaît à mesure que le monument s'élève et que l'on approche du faîte, qui est l'intérêt.

Ainsi que chez presque tous les peuples primitifs, le Tcherkesse regarde l'hospitalité comme un devoir sacré. Le voyageur, qu'il soit riche ou pauvre, et à quelque condition qu'il appartienne, est certain de recevoir partout un accueil franc et cordial. Chacun se lève pour l'accueillir, on lui assigne la meilleure place, et le maître de la maison ne s'assied que lorsque son convive l'y invite. Les jours de son hôte lui répondent de sa sécurité, et, lors même qu'il serait son plus mortel ennemi, tant que son toit l'abrite il n'a aucun danger à redouter.

On a déjà tant fait l'éloge de cette éminente qualité des montagnards, que je crois superflu de m'étendre davantage sur ce sujet.

Mais une vertu qui rappelle involontairement les anciens Germains et qui distingue essentiellement les Tcherkesses, même des autres peuples du Caucase et des musulmans, c'est la chasteté et le respect qu'ils témoignent pour les femmes.

Les mœurs les plus perverses, et, entre autres vices,

la pédérastie, sont considérées chez la plupart des populations circassiennes, et particulièrement dans les tribus turques et géorgiennes, comme une chose toute simple et toute naturelle (opinion que partagent presque tous les Russes au Caucase); le Tcherkesse, au contraire, en dégradant à ce point sa dignité personnelle, s'exposerait aux peines les plus sévères et au mépris de tous ses compatriotes.

La polygamie est aussi un cas très rare chez les tribus des Adighés; le Coran le permet, il est vrai, mais les mœurs s'y opposent.

Les Tcherkesses observent tous rigoureusement dans leurs mariages l'égalité de naissance; les fiancés sont quelquefois de tribus différentes, mais ils doivent être de même rang. Il est d'usage que le jeune Tcherkesse, avant de conduire sous le toit conjugal celle qu'il a choisie, ait acquitté le droit de fiançailles accoutumé (les Koubans le nomment kalym, les Daghestans kœbin). Ce droit, dont la valeur varie selon la position et la fortune du prétendu, consiste en argent, chevaux, bœufs, moutons etc., selon les arrangements pris avec le père de la jeune fille. Parfois les jeunes gens qui ont envie de se marier, pour se faciliter l'acquittement de ce prix, souvent très-élevé, convoquent leurs plus proches parents et leurs amis à une sorte de fête de fiançailles, et la coutume exige que chaque invité se présente avec un petit cadeau. *Tout comme chez nous!* L'un chasse un bœuf devant lui, l'autre une paire de moutons, un troisième apporte une chemise ou une pièce d'étoffe.

Toutes les formalités une fois remplies, l'époux enlève mystérieusement sa fiancée du logis paternel. Il gagne les serviteurs pour pénétrer jusqu'à la pièce consacrée, où la fiancée attend le moment de sa délivrance revêtue de ses plus riches habits et enveloppée des pieds à la tête de la *tchadra*, d'une blancheur éblouissante. Plus elle oppose de résistance à son ravisseur, plus elle pousse de gémissements, plus sa chasteté s'alarme, et plus on a une haute idée de son innocence et de sa pureté. Ordinairement elle jette un cri à la vue de son époux, et lutte avec lui jusqu'au moment où ses frères et ses parents arrivent sur le lieu de la scène; le simulacre d'un combat de courte durée a lieu alors entre eux et le mari, aidé de ses amis qui l'attendaient à la porte, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci réussisse à s'emparer de son précieux butin et l'emporte au galop de son rapide coursier. Chaque tribu a ses cérémonies particulières pour célébrer le mariage. Voici à peu près comment il se pratique chez les Tcherkesses voués à l'islamisme.

Le moullah, s'il s'en trouve un présent, chante d'abord quelques versets du Coran; on offre ensuite des cadeaux aux fiancés et aux parents; enfin arrive le repas, où l'enivrante *busa*, boisson fort agréable préparée avec du miel et du millet, joue un très-grand rôle. Le festin achevé, on passe à des exercices belliqueux qui se terminent presque toujours par quelques légères blessures; parfois même il arrive que dans la chaleur de l'action l'un des combattants reste sur le terrain. Cet incident est

toujours d'un funeste augure pour les nouveaux mariés.

Lorsque ces vaillants jeunes gens sont fatigués de leurs prouesses, apparaît, monté sur un cheval boiteux, une sorte de polichinelle, vêtu d'étoffes bariolées, et dont l'emploi consiste à amuser l'assemblée par toutes sortes de balivernes et de tours d'adresse. Au coucher du soleil on danse dans l'*appartement de réception*. Un vieux barde joue, sur un instrument à cordes semblable à la balalaika, des airs gais, et il chante des refrains en l'honneur des époux et des invités de distinction.

Les jeunes gens des deux sexes se mettent sur deux rangs et dansent en avant et en arrière en faisant de gracieux mouvements ; ils accompagnent chaque pas et chaque saut de battements de mains et chantent à haute voix. Tantôt les danseurs se rapprochent les uns des autres au milieu de ce bruit étourdissant de chocs de mains, de chants et d'instruments; tantôt le cavalier s'avance seul et fait choix d'une jeune danseuse. Alors la musique s'interrompt, les mains se reposent, les voix se taisent, tous les yeux se portent sur le jeune et leste couple, qui exécute une danse nationale semblable à la lesghinka.

La jeune fille attire à elle le jeune homme par ses œillades malicieuses, mais au moment où il va l'atteindre en sautillant et où il croit saisir sa main, elle lui échappe et le fuit en tournoyant sur elle-même. Il la poursuit, mais elle lui échappe sans cesse en accomplissant les mouvements les plus gracieux. Lorsque la

fatigue gagne nos danseurs, un autre couple les remplace et renouvelle le même jeu. Souvent aussi l'on fait des improvisations, et chaque strophe est couverte par les voix en chœur de toute la joyeuse assistance.

Il subsiste encore chez quelques tribus tcherkesses une coutume des plus anciennes, qui consiste à coudre le corps des jeunes filles à l'âge de dix à douze ans dans une peau de cerf qu'elles portent jusqu'à la nuit de leurs noces, où l'époux la détache à l'aide de son poignard. On veut par là entretenir la peau fine et blanche et empêcher le corps de prendre trop de développement; mais cet usage nuit à la croissance de la gorge.

Des lois d'une rigueur extrême règlent la vie intérieure des Tcherkesses. Il n'est permis à personne, pas même aux parents les plus proches, d'être témoin des marques d'affection les plus ordinaires entre époux, telles qu'un baiser, une poignée de main, etc. Un mari se trouve offensé qu'on lui demande des nouvelles de la santé de sa femme ou de ses filles. Les parentes de sa femme n'oseraient même pas adresser de pareilles questions en présence d'étrangers.

L'homme ne prend jamais part aux réunions de la femme, ni la femme à celles du mari.

Le divorce, autorisé par le Coran, est un cas extrêmement rare. Le viol de la foi conjugale n'est pas moins rare non plus, l'adultère est frappé du mépris général. Du reste, tout Tcherkesse indépendant est le maître unique et absolu des jours de sa femme et de

ses enfants; il a le droit, lorsqu'il le juge à propos, de leur infliger un châtiment, de leur donner la mort, sans que l'on songe à lui en demander compte. La femme soupçonnée d'infidélité est déjà condamnée à mort.

Il existe un singulier usage chez les Tcherkesses et les tribus environnantes, usage qui parfois autorise la femme à prendre la défense d'un homme. Celui qui, en fuyant devant un ennemi, est assez heureux pour atteindre l'appartement d'une femme et lui toucher le sein ou la main, est à l'abri de tout danger tant qu'il ne quitte pas sa demeure. La présence d'une femme exclut toute discussion, toute lutte, tout châtiment, et plus encore, tout acte de vengeance, d'ordinaire permise en tous lieux; cet acte est différé jusqu'à la prochaine occasion. Lorsque, les cheveux épars et le visage découvert, les femmes se jettent au milieu des combattants, le carnage cesse aussitôt; cependant ces sortes de scènes n'ont lieu que dans les querelles entre gens de la même tribu. Quand il s'agit de repousser un ennemi extérieur, particulièrement les Russes, les femmes tcherkesses sont les premières à exciter leurs maris à prendre les armes; elles se mêlent à la lutte, portent les vivres et les munitions de guerre, et souvent même se battent courageusement.

Les enfants, surtout les garçons, grandissent loin du toit paternel; leur éducation est confiée à des étrangers pour les empêcher de s'efféminer.

Les pauvres gens font seuls exception à cette règle, ainsi qu'en général tous ceux qui sont plutôt destinés

à cultiver la terre qu'à mener une existence belliqueuse.

La richesse et la naissance influencent moins les parents lors de la nomination de l'atalik (instituteur), que les avantages physiques et moraux tels que la bravoure, l'éloquence, l'habileté à dresser les chevaux et à manier les armes. Les ataliks des jeunes princes et des ousdes sont ordinairement de basse extraction; et cependant la famille de leur élève, aussitôt que celui-ci a atteint l'âge de puberté, a pour eux la même considération que pour ses plus proches parents. Souvent l'atalik se charge de l'enfant immédiatement après sa naissance[1], et au plus tard, lorsqu'il ne prend plus le sein. A partir de cet instant, le fils quitte ses parents pour ne revenir auprès d'eux qu'une fois devenu homme, et souvent aussi pour ne plus les revoir du tout.

L'éducation du jeune Tcherkesse a particulièrement pour but les exercices propres à la guerre, dans le sens le plus étendu du mot. La journée presque tout entière se passe à monter à cheval, à faire des armes, à tirer au fusil, à chasser, etc. On s'efforce de rendre les enfants hardis, adroits et rusés. Aussi a-t-on vu que le vol leur était permis lorsqu'il se commettait secrètement et qu'il avait lieu hors de l'aoul. Quand le jeune voleur parvient à soustraire d'un aoul voisin un mouton, un cheval, une vache, etc., sans avoir été

[1] Dès qu'il voit le jour, on expose l'enfant à l'air pendant vingt-quatre heures.

aperçu, son atalik est aussi enchanté que s'il lui apportait la tête d'un ennemi tué de sa propre main.

Il est inutile sans doute de faire observer que les arts et les sciences sont tout à fait négligés dans l'instruction du jeune Tcherkesse. On cherche uniquement à développer ses facultés oratoires, s'il y montre de l'aptitude. L'atalik habitue son élève, dès sa tendre enfance, à s'exprimer nettement en peu de mots et avec habileté, afin de le rendre un jour capable de siéger au conseil des guerriers de sa tribu et d'y faire prévaloir sa parole. Aussi rencontre-t-on souvent chez les Tcherkesses des gens qui, ne sachant ni lire ni écrire, vous étonnent par leur éloquence. Nous avons maintes fois assisté à de longues conférences entre les Russes et les Tcherkesses, et ces hommes des tribus Adighés, qui se défendaient avec le fer et la parole, s'exprimaient avec une telle aisance que les heures s'écoulaient comme des minutes.

Je me reportais involontairement à l'aspect de ces natures réellement belles, en écoutant leur langage passionné, aux héros d'*Homère* et d'*Ossian*, tant le récit de ces poëtes traçait exactement le spectacle que j'avais sous les yeux. Mais la vue des capotes grises russes faisait bien vite évanouir l'illusion qui m'avait transporté à Troie et à Inisthone.

Une fois l'éducation de son élève terminée, l'atalik lui donne habituellement encore un dernier témoignage d'affection, en l'aidant dans le choix et l'enlèvement de sa compagne future.

Le retour du jeune Tcherkesse dans la maison pa-

ternelle est toujours fêté d'une manière solennelle.

Son père commande un grand festin où il réunit tous ses parents et amis; la danse, la musique et les jeux guerriers en rehaussent essentiellement l'éclat. L'atalik est reconnu publiquement et avec de grands honneurs comme faisant partie de la famille; cette cérémonie est accompagnée d'un présent de circonstance, soit en armes, soit en chevaux, etc. Ses rapports avec son ancien élève restent toujours fort intimes, parce que la reconnaissance penche naturellement plus du côté de l'atalik que de celui du père.

En terminant cette courte description de la population tcherkesse, nous engageons le lecteur curieux d'approfondir davantage certains détails, à avoir recours aux excellents itinéraires anglais de *Bell* et de *Lonwgorth*, qui consignent une foule d'intéressantes relations sur le pays des Adighés. Tous les autres ouvrages sur les Tcherkesses exigent la plus grande circonspection.

LES KABARDES.

« Je te salue, célèbre tribu, qui protége tes alliés lorsque « de grands périls les menacent. »
(MOALLAKAT, *Poëme de Zoheir*, v. 34e.)

Le district habité par les Kabardes borne au nord les provinces russes Pjaetigorsk et Mozdock; à l'est, la petite Tschetschnja, et plus bas, les territoires ossèthes; au sud, la grande chaîne de montagnes le

sépare de l'Iméréthie et de la Souanéthie, et les tribus Abases et Nogais le limitent à l'ouest. Le Térek traverse la Kabardah et la divise en deux territoires qui sont la grande et la petite Kabardah [1].

Guldenstaedt prétend les Khabardes issus de la même lignée que les Adighés et désigne leur territoire comme tcherkesse. Effectivement, la ressemblance entre ces peuples, quant à la physionomie, aux mœurs et aux coutumes, y est si étroitement liée, que rien ne s'opposerait à accepter cette supposition, si leur langage n'était tout à fait différent l'un de l'autre.

Mourzin-Nogma, prince kabarde, servit longtemps dans la garde impériale tcherkesse à Saint-Pétersbourg. Il a rédigé avec la collaboration de *Charmoi*, savant oriental, une grammaire, et rassemblé un grand nombre de mots de la langue kabarde, et, comme celle-ci n'a pas de signes écrits, il a fait usage de lettres arabes. Lors de mon séjour à Kertch, on s'occupait également d'éditer une grammaire et un dictionnaire dans l'idiome des Adighés; il sera donc plus facile à l'avenir d'établir de plus justes comparaisons : car, jusqu'à présent, l'on ne possédait que les vocabulaires aussi pauvres qu'incomplets de Guldenstaedt, Klaproth, etc [2].

On croit les princes kabardes, dont les droits et

[1] *Chabarda* signifie en langue géorgique : *Au côté*. Quelques auteurs en ont conclu que le territoire kabarde, traversé par le Térek (par conséquent situé aux côtés du Térek), empruntait son nom à ce sens.

[2] Je n'ai nullement l'intention d'attaquer le mérite de ces voya

la puissance se sont affaiblis à mesure que leur nombre augmentait, d'origine arabe; ils se seraient emparés du gouvernement dans la Kabardah comme jadis feu *Rourik* et ses frères gravirent les degrés du trône moscovite. En tout cas, les anciennes familles princières de la Kabardah sont étrangères de naissance; leur extérieur les distingue autant du peuple que les gentilshommes polonais des paysans de même nationalité.

Quant aux mœurs et aux coutumes populaires, à de légères exceptions près, ce que nous avons rapporté des Tcherkesses et des Tschetschenzes doit trouver place ici.

Le plus ancien pays occupé par les Kabardes est le Bechtau (Pjaetigorsk), d'où les chassèrent les Tartares et les Russes; ils vinrent alors s'établir définitivement sur les rives du Kouban, de la Malka et du Térek. Les chroniques géorgiennes et russes font bien plus souvent mention des Kabardes que des autres populations mahométanes; néanmoins je passerai leur histoire ancienne sous silence, parce que le seul intérêt qui s'y rattache est celui du sang versé et de la violence brutale. Il nous importe peu de connaître le nombre des morts que les Tartares de Crimée laissèrent sur le champ de bataille, sur les bords de l'Ou-

geurs, qui eurent à lutter contre tant de difficultés pour transcrire en langue étrangère les mots tcherkesses. Nous l'avons déjà fait observer, il n'existe pas d'alphabet, à notre connaissance, qui puisse rendre exactement les sons gutturaux et sifflants de l'idiome des Adighés et des Kabardes.

roup en 1708, où ils furent battus par les Kabardes, ou encore de savoir combien de Kabardes périrent lors du passage victorieux du général *Medem* sur leur territoire en 1770. Les guerres longues et sanglantes qu'ils eurent à soutenir contre les Géorgiens, contre les Russes et les Tartares de Crimée les affaiblirent tellement, qu'après avoir été jadis la plus grande nation du Caucase, cette dernière tomba, elle et son territoire, au pouvoir de conquérants du dehors.

Les Russes s'empressèrent les premiers, et jusqu'en dernier lieu, à faire valoir avec opiniâtreté leurs prétentions à la possession de la Kabardah; — de quel droit? Nous avons été à même d'en juger dans un chapitre précédent, où nous mettions en lumière la situation de la Russie à l'égard des peuples du Caucase.

La position défavorable de la Kabardah, sur les bords du Térek, traversée par la grande ligne militaire russe[1], exposait plus qu'aucun autre peuple ses habitants au ravage des guerres. Leurs sympathies religieuses et politiques les unissent à *Schamyl*, et cependant la nécessité politique les oblige à reconnaître, de nom seulement il est vrai, l'autorité supérieure de la Russie, parce qu'ils se sentent impuissants à résister au pouvoir de cet empire dans un pays, comme le leur, ouvert de tous côtés à ses attaques.

Plusieurs forts sont établis dans la Kabardah et la dominent en divers sens; toute insurrection est donc presque impossible : d'autant plus qu'on peut appeler

[1] Voy. p. 156.

aussitôt des renforts de troupes des provinces environnantes.

Si ce pays était naturellement plus abrité, il y a longtemps que les Kabardes auraient arboré l'étendart de *Schamyl* et qu'ils auraient secoué le joug moscovite, qui leur est odieux; mais dans leur position ils sont continuellement harcelés par deux ennemis, et forcés de prendre parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Se mettent-ils du côté des Tschetschenzes et des peuples du Daghestan, aussitôt les Russes dévastent leurs aouls, enlèvent leurs troupeaux, gardent des otages, se font payer tribut et usent de toute sorte de violences envers eux. Passent-ils au contraire tout à fait du côté des Russes, et, comme ils y furent souvent contraints, leur prêtent-ils main-forte, *Schamyl*, alors, de temps à autre appesantit son bras vengeur sur leur tête; il envahit leur territoire, brandissant le fer et le feu et entraînant en captivité des milliers de leurs compatriotes à sa suite.

Nous rappellerons seulement à cette occasion la guerre désastreuse de 1846, où *Schamyl* parut au commencement de l'été à la tête de sa cavalerie lesghis et tschetschenze dans la Kabardah; « l'Allgemeine Zeitung, » dans son supplément des premiers jours d'août de la même année, en rend un compte très-détaillé.

La position future de la Kabardah dépendra toujours de la prépondérance des armes de *Schamyl* ou

de celles des Russes. Si l'on en venait un jour à une lutte décisive, *Schamyl* ne peut douter du concours des princes kabardes, qui brûlent de sortir à la première occasion favorable de la situation incertaine où ils vivent depuis plus d'un demi-siècle.

Que les choses demeurent longtemps encore en cet état, et les Kabardes se rallieront pour la plupart secrètement à l'iman, tout en reconnaissant en apparence la supériorité du czar; ils donneront des otages, payeront tribut, etc.; car le réseau tramé par la Russie dans ses rapports aussi anciens que fréquents avec la Kabardah est trop solide pour se déchirer autrement que dans un revirement total des événements.

Il y a plusieurs siècles, alors que le pouvoir des Kabardes était encore respecté, et qu'il ne lui manquait qu'une union constante, la Russie s'efforçait déjà d'étendre son influence de destruction et d'isolement dans ce malheureux pays par le plus sûr et le plus efficace de tous les moyens propres à anéantir une nation : par la division. Elle fomenta la discorde parmi les tribus kabardes, et prêta main-forte aux plus faibles afin d'acquérir le droit de combattre les plus forts; elle s'assura des premières familles du pays au moyen d'otages, de mariages, de pactes et de rapports forcés ou libres; elle éleva des forteresses et les garnit de troupes russes, sous le prétexte de protéger les Kabardes contre les invasions de leurs voisins, mais en réalité pour prendre pied sur leur territoire d'une façon durable. Une foule de jeunes Kabardes de toutes les classes furent attirés à Saint-

Pétersbourg, persuadé qu'on était de les détourner du rude métier de la guerre en les initiant au luxe et aux jouissances sensuelles qui énervent; ils ne devaient pas manquer, de retour dans leurs foyers, de rapporter à leurs compatriotes la somptueuse existence que l'on menait dans la capitale de l'empire moscovite, grâce à la munificence du czar.

Malgré tous ces sacrifices, ces ruses et ces détours, la Russie n'a jamais réussi à gagner les sympathies des Kabardes. Cela témoigne en faveur du sens droit de cette nation; ses forces sont divisées, mais nullement brisées. Si les Kabardes se levaient en masse aujourd'hui, ils ne feraient que courir à une perte assurée : la prudence leur conseille donc d'attendre un moment plus propice et décisif. L'heure de la vengeance sonnera à un temps donné; plus elle tardera et plus elle sera terrible et fera couler le sang.

Quoique la Russie resserre toujours de plus en plus son réseau de fortifications, jamais elle ne parviendra à faire courber complétement sous son knout cette fière population des Karbades, qui n'a d'égale en beauté physique et en qualités chevaleresques qu'au sein des plus nobles tribus adighés.

En assistant aux assemblées des chefs kabardes, j'étais à même d'admirer de près ces types de beauté; je me représentais plus volontiers ces hommes maîtres de la terre que les esclaves de la Russie. Les rapports des Kabardes (et des tribus adjacentes) avec les Russes sont à peu près ceux des Germains et des Romains au temps de *Tibère*.

Nous citerons particulièrement, au nombre des princes kabardes que rallièrent les promesses et l'exemple de voisins plus puissants, qui recherchèrent au siècle dernier la protection moscovite et s'établirent sur les terres conquises, *Korina-Kantchokin-Khan*, l'ancien maître de la Petite Kabardah. Expulsé par les princes de la grande Kabardah, il traversa le Térek, passa lui et ses partisans du côté des Russes, embrassa la foi chrétienne, et fonda en 1763, sur la rive gauche du Térek la ville de *Mozdok*, actuellement la capitale d'une province russe auquelle elle a donné son nom.

LES OSSÈTES.

« We discover their rude population divided into jealous « tribes, in perpetual battle with one another; they live in « what Hobbes called the *Status belli*, with no notion of the « *meum* and the *tuum*. »

(J. D'ISRAELI, *Amenities of literature*.)

Le territoire des Ossètes est fort élevé, il s'accôte à la base principale de la grande chaîne du Caucase; il est entrecoupé de montagnes qui le dominent, et borne au nord-ouest la Kabardah et l'Iméréthie; à l'est il est séparé par le Térek des tribus kistes, et au sud ses frontières touchent aux districts géorgiens.

Son étendue, selon K. Koch, serait à peine de cinquante lieues carrées, et les Russes estiment sa population de 40 à 50,000 individus.

La nature du pays étant essentiellement montagneuse, la contrée, à l'exception d'une plaine assez vaste qui s'étend au nord, est peu fertile et elle est même peu boisée. On ne cite que les districts de Koudaro et Digor où il y ait des forêts.

L'on récolte en grains surtout l'orge et l'avoine.

Le centre de cette province est une vallée encaissée, environnée de tous côtés de hautes montagnes et de rochers abrupts. Le fleuve du *Rion* qui coule vers l'est sort des flancs des montagnes exposées à l'ouest, et le fougueux Térek de celles situées à l'est. La seule rivière qui prenne sa source dans l'Osséthie et mérite mention est l'*Aragua* (Aragwi). Le point culminant est au sud, on l'appelle *Brutsabseli* (aussi *Dwaltha-Mta*).

L'Osséthie se divise en une multitude de cercles dénommés selon la position des gorges et vallées, où les aouls des Ossètes sont assis. Plusieurs de ces cercles forment un district, et sont régis par un capitaine de district russe ; d'autres sont incorporés aux autres provinces russes caucasiennes.

Ainsi, par exemple, les vallons de *Waladshir*, de *Tagaour* et de *Kartaoul* font partie du territoire de *Wladikaukas :* les vallées de *Mamiss* et de *Tib* sont adjointes au district iméréthien de *Radsha* ; d'autres sont soumises à la juridiction de Gouri, etc.

On range les Ossètes au nombre des montagnards *pacifiques*, c'est-à-dire parmi les tribus, qui, réduites par la force des armes à l'obéissance, reconnaissent l'autorité de la Russie en attendant des jours plus

heureux; toutefois un Russe n'oserait pas s'aventurer sans une forte escorte, à la distance d'une lieue même, dans leurs montagnes.

De tous les généraux russes qui se sont le plus distingués à la reddition du pays, celui qui tient le premier rang est sans contredit le général *de Rennenkampf*.

La partie précédente de cet ouvrage donne de plus amples détails sur les Ossètes, ce petit peuple grossier, pillard, et sans aucune valeur politique, qui s'est acquis en Europe et surtout en Allemagne une certaine célébrité, parce qu'on leur donnait tour à tour pour compatriotes les Madgyars, les Goths, les Alains et les Thuringeois. Nous devons à la perspicatité de nos savants allemands la découverte de cette filiation; le célèbre archéologue slave *Schaffarik*, dans ses *Antiquitées slaves*, identifie les Ossètes aux Sarmates.

Trois auteurs se sont occupés particulièrement des Ossètes, — leur attribuant l'origine des Alains, — ce sont : *Klaproth*, *Kohl* et *Koch;* ce dernier est le seul qui ait visité personnellement l'intérieur de l'Osséthie, et la description qu'il en fait est incontestablement la plus étendue et la plus exacte. On pourrait cependant lui reprocher d'apercevoir tout à travers un prisme romantique, et d'assigner aux Ossètes parmi les montagnards du Caucase une place à laquelle ils n'ont pas droit.

A part son idiome, je ne sais en vérité ce que ce peuple a de remarquable. S'il diffère des autres Circassiens, c'est toujours à son désavantage.

Ils n'ont point cet amour de la poésie, cette fran-

chise et l'esprit chevaleresque qui caractérisent les *Adighés* et les *Kabardes*, encore moins cette foi zélée et cette aspiration brûlante à la liberté des tribus lesghis et tcherkesses, qui combattent sous les drapeaux de *Schamyl*.

On élève jusqu'aux nues l'hospitalité des Ossètes. Mais abstraction faite de cette vertu qui est par tout le Caucase, nous serions tentés de nous écrier avec *Marlinsky*[1] : « Je demanderai seulement si on la met souvent à contribution? Un pays, où l'on risque à chaque pas de se casser le cou ou d'être atteint d'une balle, et où il n'existe aucuns liens commerciaux, verra naturellement peu affluer les touristes romanesques ou les commis voyageurs; les visiteurs se bornent donc aux parents, aux amis et aux complices en brigandage. Le cas est tout exceptionnel lorsqu'un Juif craintif ou bien un souple Arménien s'aventurent dans les montagnes pour y troquer des tapis ou des burnous. Mais ils payent d'habitude chèrement l'affable hospitalité qui les accueille. Il est vrai, le maître de maison respecte religieusement sous son toit le kounak[2]; mais dès qu'il a quitté son logis, il ne se fait aucun scrupule de le dépouiller comme un arbre de ses fruits[2].... »

Sur les points où les rapports des Ossètes avec les étrangers sont plus fréquents, et une fois qu'ils connaissent la valeur de l'argent, on n'aurait pas lieu

[1] *Esquisses sur le Caucase.*
[2] Kounak (convive).

de louer leurs sentiments patriarcaux. Ceux qui sont établis sur la route principale des montagnes se font payer chaque démarche et le plus léger service manuel au poids de l'or; et malgré cela ils volent et trompent aussi souvent que l'occasion se présente. Le voyageur, qui, l'hiver ou par un ouragan, traverse le haut Caucase, et se voit contraint d'avoir recours à l'assistance des Ossètes ou à celle d'un guide pour continuer sa route, acquiert bientôt chèrement l'expérience que nous avons faite à nos propres dépens; les Kalmouks et les Baskirs, comparativement à cette canaille, lui paraîtront de véritables gentlemen.

Quant à leur religion, ce que nous avons dit de celle des Ingouches peut se rapporter ici. Soumis tour à tour à des populations musulmanes ou chrétiennes, ils cédaient toujours pour la forme au parti le plus fort; mais intérieurement ils demeuraient fidèles à leur ancienne idolâtrie dont on retrouve encore aujourd'hui de nombreux vestiges.

Les Russes demeurèrent enfin les maîtres dans cette lutte acharnée de plusieurs siècles entre le paganisme, l'islamisme et le christianisme, lutte où ce dernier resta vainqueur. Inutile d'ajouter qu'il n'est nullement question ici de l'esprit du christianisme, mais que l'on se préoccupe uniquement des formes de l'Église grecque. Je me suis appliqué déjà à démontrer comment la sublime religion du Christ vit le jour aux sites élevés de l'Osséthie, grâce à la quantité de chemises, d'eau-de-vie et de roubles d'argent distribués.

Les Ossètes se considèrent aujourd'hui comme chrétiens; et cependant, lorsque leur état de fortune le leur permet, ils ont plusieurs femmes sous divers prétextes ou dénominations; ils se font raser les cheveux et observent les mêmes ablutions que les musulmans. Aux enterrements et aux mariages ils suivent les coutumes païennes : ils sacrifient aux dieux idolâtres sur les autels dégradés des anciens temples dispersés çà et là dans la contrée, et ils adorent à la fois l'archange Michel et le prophète Élie, naturellement sans connaître d'eux autre chose que le nom.

Ces antiques églises sont la vivante image de l'esprit religieux en Osséthie. On les éleva jadis sur les ruines des autels païens, et leurs murs ont gardé les traces alternatives du christianisme et de l'islamisme. Les dieux païens se cachent sous les traits des saints et sous les arabesques du Coran, et le signe de la croix brille sur le tout d'un nouvel éclat.

Le langage des Ossètes, qui a quelque obscure parenté avec les idiomes des tribus indo-germaines, a été l'objet de nombreuses recherches. Nous devons au docteur *George Rosen* le meilleur et le plus nouveau traité à ce sujet; il a composé une grammaire ossète (où il s'est servi de l'alphabet géorgien), et il a revu et enrichi le vocabulaire de *Klaproth*.

LES COSAQUES.

« Jadis les plus terribles ennemis des autocrates russes, ils « sont devenus, dans leurs mains, leurs plus dociles instru- « ments. » V.

Cette relation des habitants du Caucase resterait incomplète si nous ne faisions mention des Cosaques émigrés ici, qui, quoique hostiles aux montagnards, leur sont cependant alliés par les liens du sang et ceux de l'histoire.

Je n'ai point l'intention de rechercher l'étymologie des mots *Kosak* ou *Kasak*, identiques à ceux de *Kasachia*, *Kassog*, *Chasar*, *Tcherkess*, etc., et d'induire de l'origine d'un nom celle d'une nation; je l'ai fait observer plus haut, les déductions les plus sensées et les plus justes sur la dénomination des Cosaques jettent peu de lumière sur l'histoire de ce peuple, qui ne descend pas d'une seule et même race d'hommes, mais ressemble à un lac formé par l'accumulation des eaux d'un grand nombre de fleuves.

L'affinité nominale, apparente ou réelle, autorise d'autant moins à faire supposer la même identité de parenté chez ces peuplades, qu'il est facile de prouver qu'à différentes époques chacun des noms cités plus haut était appelé à désigner des races essentiellement disparates. On se servit du mot *Tcherkesse*, l'espace de plusieurs siècles, pour indiquer tantôt les habitants du nord du Caucase et tantôt ceux du midi. Ainsi, lorsque les auteurs anciens employaient le mot

Tcherkesse, il est aussi bien permis de sous-entendre par là des Lesghis, des Kistes, des Turcs et des Abases que des Persans et des Adighés.

La Khazarie, aux temps de sa puissance, s'étendait depuis les côtes de la mer Caspienne (jadis aussi nommée mer Khazare) jusque fort avant dans les steppes de la Russie méridionale. Son vaste territoire renfermait, outre les tribus caucasiennes, encore une multitude d'autres populations très-variées. On les appela toutes du nom de leurs vainqueurs Khazares, tant que dura la domination de ce peuple dont l'histoire nous est si peu connue.

La fondation de la Khazarie semblerait remonter aux Finni; elle comprenait, lors de sa plus vaste étendue, les pays situés sur le Don, sur la mer Noire et sur la mer d'Azow, qui étaient le berceau des Cosaques. Mais il serait aussi absurde d'en déduire que les Cosaques sont des Khazares, que de faire descendre les Russes des Tartares, parce que leur territoire était autrefois sous la domination tartare. Il y aurait également matière à réfuter l'assertion qui prétend les Cosaques issus des Kassoges ou des Kasaches.

Ceux qui désespèrent de la possibilité de se procurer des renseignements exacts sur l'origine des Cosaques et rapportent néanmoins leurs différentes alliances à une souche unique, fondant leur opinion sur l'analogie de mœurs et coutumes de ces belliqueux habitants des steppes, oublient que dans une contrée où la nature du sol engendre le principal caractère des usages, cette ressemblance est une preuve bien

.e des races [1].

LES COS' sition avec celui

de guerre errant,

« Jadis les réquemment que la
« sont dev
« ments.

.ez les peuples les plus

.ı identique des mêmes

Cette relatic .ıment de tout rapport visi-
incomplète r' .ısı voyons-nous souvent tout au
émigrés ic' .emps immémorial, des races et des tri-
leur so .er le même nom, qui vivaient dans de sem-
ceux .ables conditions, sans que pour cela on admît leur
conformité d'origine.

La signification du terme Cosaque était d'abord aussi générale que celle qui se rattache à l'expression de *nomade*.

Lorsque les vieux chroniqueurs russes viennent à parler des Cosaques, ils ne désignaient par là aucun peuple distinctement, mais bien des troupes entières qui menaient une existence que le mot Cosaque était appelé à qualifier.

Les immenses steppes situés entre le Don inférieur et le Dniepr étaient, aussi loin que remonte l'histoire, hantés par toutes sortes de tribus nomades et de hordes pillardes, qui n'avaient aucune stabilité et s'abritaient sous des tentes, vivant comme vivent encore aujourd'hui les Arabes du désert et les populations errantes de la mer Caspienne à la mer d'Aral.

Ces peuples, devenus pour l'historiographe une

[1] *V.* Humboldt, *Cosmos*, I, 492.

ine d'hypothèses inépuisable, éprouvèrent toutes rtes d'alternatives, et durant plusieurs siècles leur ste empire changea bien souvent de face. Ce serait ne entreprise aussi ingrate que fastidieuse de tenter s'arrêter à quelques noms ou de chercher à faire choix parmi les éléments d'où est sorti ce chaos.

Quels incidents amenèrent tour à tour l'établissement, puis la disparition de ces peuples des steppes? Ce qui les poussa à une extermination mutuelle ou s rendit utiles à la fécondation d'autres contrées; fin comment il advint que des conquérants étrangers les entraînèrent après eux, sont autant de questions sur lesquelles la chronique est muette.

Ces nations sont mortes pour l'histoire; mais une ule de monuments remarquables s'élèvent çà et là milieu des steppes, en témoignage de leur passage; veux parler des tombeaux (kourgane) en forme de onticules, surmontés d'images idolâtres bizarres et ossièrement faites, que l'on appelle communément singulier nom de Baba [1].

Ce qui reste de ces peuples dont ces monuments ppellent le passé servit, pour ainsi dire, à la fondaon du système très-étendu des Cosaques.

Les limites de la Russie ancienne, au sud, n'allaient as au delà de l'embouchure de la Soula (rive gauche Dniepr) et du Pruth (rive droite). En cet endroit ommençaient à s'élever les tentes des habitants des

[1] Baba (βαβα) veut dire la grand'mère, ou en général toute vieille mme.

steppes, désignés dans les vieux auteurs sous la dénomination de Petchenègues, de Polovtses et de Khazares. Depuis l'avénement de *Rourik* jusqu'à la fin du XIIe siècle, leur voisinage inquiétait la Russie, qui, pour mettre un frein à leurs fréquentes invasions et à leur brigandage dans leurs villes et villages, les soumettait de temps à autre à des contributions volontaires.

Pour avoir une idée exacte des rapports de ces populations pillardes à l'égard des principautés russes, — les seules terres cultivées bornant les anciens steppes, — il est nécessaire auparavant de jeter un coup d'œil sur l'intérieur de ces contrées, dont les *grodes*[1], c'est-à-dire de grands châteaux-forts entourés de remparts et de fossés, et habités par les souverains ou leurs gouverneurs, formaient le centre.

Des *choutores* ou fermes, villages formés de huttes éparses, s'étendaient entre ces châteaux-forts; les habitants y passaient l'hiver, et les abandonnaient à l'approche des hordes ennemies pour aller se réfugier dans les grodes.

Souvent aussi, les princes, à l'instar des chevaliers détrousseurs allemands du moyen âge, guerroyaient entre eux, et les vaincus étaient certains de voir leur territoire mis au pillage le plus affreux. Le cultivateur, après la lutte, ne retrouvait de sa cabane que des débris et des ruines; l'agriculture, les métiers étaient paralysés, la vie sociale ne prenait au-

[1] Grod, grad, de là le mot russe Gorod (TOPOHB), ville.

cun essor, et la nécessité de plus grandes places fortes se faisait sentir toujours davantage.

Les grodes, dont l'étendue était en proportion de la population, et acquéraient la valeur de petites cités, offraient seules encore quelque sécurité. La situation des principautés russes, depuis l'invasion des Tartares, devenait de plus en plus intolérable; les champs demeuraient incultes, les habitations des paysans étaient pillées, puis rasées par ces hordes sauvages.

Cependant, les grodes furent bientôt insuffisantes à contenir les milliers de fugitifs, qui, sans abri ni foyer, parcouraient le pays, n'aspirant qu'à la vengeance, et venaient chercher un asile dans leurs murs. Le paysan, abandonné de son souverain, lui-même assujetti, n'espérait plus qu'en sa propre vaillance, et il avait recours à ses armes pour subvenir à son existence et reconquérir de vive force ce que la violence lui avait arraché. La charrue se convertissait en fer meurtrier, et le campagnard en homme de guerre.

Les Russes fuyards, surnommés *Cosaques*, à cause de leur genre de vie errante et belliqueuse, se multipliaient chaque jour, et devinrent, sous la conduite d'habiles chefs, une puissance redoutable.

C'est ainsi que se formèrent deux classes d'individus à l'époque des invasions des Tartares : celle du bourgeois ou de l'habitant des villes, et celle du Cosaque ou de l'habitant armé des campagnes.

Les principautés du nord russes subirent le même sort et durent se soumettre aux Tartares comme les autres; mais sur les points où l'ordre ne fut pas trou-

blé, la classe bourgeoise put maintenir son autorité, et la forme du gouvernement n'éprouva aucun changement ultérieur. Les Cosaques apparurent dans les provinces du Sud : les princes et leurs boïards une fois tués, le pouvoir du christianisme déchu, des hordes de Tartares vinrent s'y établir ; et les villes avec leurs remparts démantelés n'offraient plus au sein des plaines dévastées la moindre défense.

Mais l'ennemi avait tellement envahi leur patrie, que ces belliqueux fils des steppes ne s'y trouvèrent bientôt plus à l'abri, et que les vivres vinrent à leur manquer. Tout le pays compris entre le Volga et le Dniepr était occupé par les Tartares ; même la partie des grandes plaines, où Polovtses dressa jadis sa tente, leur appartenait. Ils soumirent ou chassèrent toutes les tribus nomades qu'ils rencontraient dans leurs courses pillardes. *Kanew*, ville de frontière fortifiée, élevée par les Russes contre les Polovtses, était également en leur pouvoir.

Vers le milieu du XIVe siècle, tous ces pays échurent en partage à d'autres maîtres ; mais tout en changeant de personnages, l'état des choses demeura le même. *Olgerd*, grand-duc de Lithuanie, expulsa les Tartares des hordes du Dniepr. Il avait des gouverneurs à *Kiew*, à *Tchernigov* et à *Novgorod-Sieverskoï*.

Le pays du Don, près de la mer d'Azow, et les terres incultes au delà des chutes du Dniepr dans la direction du Pont, étaient le seul asile ouvert aux fuyards.

C'est là que les Cosaques actuels prirent naissance.

Cependant les fugitifs des principautés russes assujetties trouvèrent cette retraite déjà habitée en partie par les descendants de tribus établies de toute antiquité, et en partie aussi de tribus émigrées.

Depuis longtemps, des troupes asiatiques à solde, formées de tribus turques, au nombre desquelles les chroniques citent particulièrement les *Karakalpaks*, étaient préposées à la garde des frontières de la Russie ancienne. Elles étaient indépendantes, faisaient seulement payer leurs services et avaient conservé leurs noms asiatiques. Fort peu d'entre elles embrassèrent le christianisme. Les Russes donnèrent à ces hordes le nom de *Brodniki*[1], expression qui désignait leur manière de vivre.

Ces lieux de refuge renfermaient, outre ces Brodnikis, des vagabonds de toutes les nations; des Polovtses chassés par les Tartares, des Tcherkesses du Caucase, des Kalmouks, des Russes et des Lithuaniens. Il résulta de ces divers éléments un vaste ensemble qui se partagea bientôt en deux camps, celui du Don et celui du Dniepr. Dans le premier, l'élément asiatique prédominait, tandis que dans le second, les Slaves étaient en plus grand nombre.

Ce que nous venons de rapporter explique suffisamment la variété surprenante dans le langage, la physionomie et le caractère des habitants.

Et pourtant, nous voyons ces diverses peuplades resserrées par un double lien, celui de la langue russe

[1] De бродить, errer.

blé, la classe bourgeoise p .que catholique!... Cet
et la forme du gouverne que aisément.
gement ultérieur. Le .vait eu le pas sous le rapport
provinces du Sud es autres principautés russes; il
fois tués, le r .eux de cette province, qui échappè-
hordes de T suite au joug tartare, exerçassent une
avec leu ence sur leurs frères d'armes moins poli-
sein d religion chrétienne était en outre un gage
de haine contre leurs oppresseurs.
leur donna le nom collectif de *Cosaques*, terme
qui exprime encore aujourd'hui un guerrier libre.

Une sécurité si chèrement acquise engendra naturellement un certain penchant à la vengeance et le désir d'affermir leur indépendance. Le charme de la liberté, l'abondance de leurs butins, leur autorité croissante, et enfin la propriété du foyer firent aimer à ces pauvres réfugiés leur nouvelle existence, et en engagèrent d'autres à se joindre à eux.

En effet, le sort du Cosaque devait avoir un prestige magique sur tous ceux qui en faisaient partie. Naguère tremblants esclaves sous le joug tartare, méprisés et méprisables, ils se sentaient maintenant assez forts pour attaquer ceux qui les avaient opprimés, et, penchés sur d'agiles coursiers, ils bondissaient aussi libres que le vent des steppes. Ils se voyaient, en outre, glorifiés dans leurs chants nationaux.

La plus jolie fille ramenée du combat devenait sa compagne; les riches étoffes prises à l'ennemi servaient à ses vêtements, et il se parait des armes en-

son adversaire. Ses enfants grandissaient au
épées et au bruit des batailles ; le son du
nts guerriers frappaient leurs oreilles au
uçaient la haine de leurs oppresseurs
de leur mère.

cadre exigu et le plan de cet ouvrage nous dé-
dent de nous étendre davantage sur cette ques-
; nous indiquerons seulement encore les princi-
es tribus de cette immense population cosaque en
ant ressortir quelques époques mémorables et his-
iques, et en y joignant une courte appréciation de
lécadence des Cosaques.

On a vu que fort anciennement déjà des hordes ar-
es, également appelées Cosaques, nom qui dési-
it leur genre de vie, parcouraient les steppes sau-
es à l'est de l'Europe. Il y a une grande distinc-
à faire entre ces hordes, que l'idiome et la
gion relient très-étroitement et qui sont l'objet
présent travail. Il est probable que la grande
ction de ces Cosaques s'effectua vers le milieu du
siècle. Leur organisation politique dura depuis
moment jusqu'à la moitié du XVe siècle.

On vit apparaître en ce temps-là les Cosaques de
zan, et les chroniques parlent même auparavant
Cosaques d'*Ordini*, les voisins des Tartares.

De nouvelles associations s'organisèrent sans inter-
tion. A la fin du XVIe siècle, des bandes de Cosa-
s se formèrent en Lithuanie. Les hordes en armes,
, sous les ordres de *Lissowski*, dévastèrent la
sie pendant les troubles qui succédèrent à la dis-

solution de la dynastie des Varègues, étaient appelées *Lissovchiks;* c'est sous cette dénomination qu'ils firent irruption en Allemagne lors de la guerre de trente ans. Il est question des Cosaques d'Azow à la fin du XVe siècle, où ils acquirent en peu d'années une grande autorité. C'est à la même époque que le célèbre *Netchai* tira de la tribu des Cosaques du Don, ceux de *Jaïk* ou de l'*Oural; Jermak* organisa ceux de la Sibérie, et son compagnon d'armes, *Andreas*, les Grebenski [1], actuellement les plus redoutables ennemis des Tcherkesses, et aussi les plus beaux et les plus chevaleresques de cette race d'hommes.

Jermak joue un rôle trop important dans l'histoire de la Russie pour que nous omettions de tracer en peu de mots les événements à la suite desquels ce hardi chef de brigands s'acquit une célébrité historique. Il s'était établi avec sa troupe, forte de sept cents hommes, au pied des montagnes de l'Oural où les ancêtres des comtes actuels *Strogonoff*, alors riches négociants, avaient d'immenses propriétés.

Jermak, condamné à mort *in contumaciam* par le cruel czar *Ivan Wassiljewitch*, céda facilement à la requête des *Strogonoff*, — dont les biens étaient sans cesse exposés aux déprédations des populations sibériennes environnantes, — et il accepta une rémunération convenable, s'engageant à réprimer ces tribus

[1] Ce mot provient de гребень, la crète, le dos d'une montagne; on désigne par là les Cosaques de la frontière ouest des montagnes du Caucase. La principale stanize des Cosaques Grebenski est *Tchervlonnaia*, sur la rive gauche du Térek.

pillardes, et à veiller à la sécurité de leurs terres.

Enhardi par le succès d'une première entreprise, il s'avança jusqu'en Sibérie à la tête de sa bande de hardis Cosaques, et soumit le pays tout entier. Sept cents hommes, aussi déterminés qu'ils étaient mal équipés, suffirent donc à cet audacieux aventurier pour la conquête de cet immense empire!

Alors *Jermak* envoya en ambassade l'un de ses anciens compagnons de brigandage, devenu tout à coup l'associé de sa gloire, auprès d'*Ivan Wassiljewitch*. Il faisait proposer au redoutable czar le territoire et le gouvernement de la Sibérie, à la condition que lui (*Jermak*) et ses adhérents obtiendraient la rémission de leurs anciens délits. C'est ainsi qu'Ivan IV (Wassiljewitch) — le même qui brisa la souveraineté des Tartares, et prit le premier le titre de czar de toutes les Russies (1547) — dut, à l'entremise de quelques bandits, la possession d'un empire bien plus vaste que celui dont il était le maître.

Bizarres coups de la fortune! Un voleur fuyant le châtiment fait la conquête d'un pays où sont bannis ncore aujourd'hui tous les voleurs et les criminels e l'empire, pour en faire hommage à un prince, auuel ses crimes valurent, de son vivant, le surnom ı Cruel!

Bronewsky, dans son *Histoire des Cosaques du Don*, bliée en 1834, s'exprime dans les termes suiıts :

La rareté des noms de famille étrangers chez les ıques du Don semble démontrer que leurs ancê-

tres étaient pour la plupart de vrais Slaves russes. On remarque, il est vrai, au Don inférieur, dans les traits des Cosaques beaucoup de rapport avec le type asiatique, ce qu'expliqueraient les fréquents rapts de filles turques, kalmykes et tcherkesses commis par leurs pères. Et effectivement, les liens du sang et de la religion ne se sont pas démentis à l'égard de la Russie. Car, particulièrement dans la première période, en ces temps d'une licence effrénée, où leurs alliés n'étaient pas plus à l'abri de leurs excès que les étrangers, ils en vinrent néanmoins à traiter ceux-ci peu à peu avec plus d'égards et de considération, tandis qu'au contraire les khans de Crimée et les sultans turcs eurent continuellement à souffrir de leurs méfaits. Ils devinrent une sorte de rempart pour la Russie contre le pouvoir des Osmans, comme les Tartares de Crimée en étaient un pour la Porte contre la Russie... L'usage que celle-ci faisait des Cosaques était celui d'une âpre médecine, d'un contre-poison souvent utile et parfois nécessaire, mais que l'on n'employait pas ouvertement avec honneur. *A Moscou, on loua leurs services rendus et on les en récompensa; on leur distribua de la poudre et du plomb pour ceux qu'ils avaient encore à rendre; à Constantinople, au contraire, l'ambassadeur russe les déclarait des brigands, et déclina toute entente de son monarque avec eux.* »

Ces paroles dans la bouche d'un historiographe russe sont assez significatives !

Bronewsky classe l'histoire des cavaliers du Don en

trois périodes : la première comprend l'espace des années 1520 à 1646 (où le grand-duc *Alexéi Michaïlowitch* monta sur le trône). A cette époque le chef à moitié sauvage du parti du *Don* n'avait encore fixé nulle part ses tentes ; il s'abritait dans de misérables huttes en terre, les défendant contre un ennemi faible et les abandonnant à un plus fort. Pendant tout un été les Cosaques avaient établi près de la ville de *Tcherkask* un vaste camp bien abrité ; de petites troupes rôdaient dans toutes les directions à la piste de butin.

A la première nouvelle d'invasion, l'ataman élu se mit à la poursuite de l'ennemi avec quelques centaines de hardis cavaliers ; il l'attendit à certains passages de la rivière ou dans des retraites cachées, se jeta sur lui à l'improviste et lui enleva son butin et ses prisonniers.

Des compagnies de cinquante à deux cents hommes envahirent, de concert avec le corps principal, la *Tauride*, le territoire des *Nogais* et celui de la ville d'Azow. Les Cosaques eurent bientôt surpassé en adresse et en habileté dans le maniement des armes, les ruses de guerre propres à surprendre l'ennemi, leurs voisins tout aussi braves, aussi entreprenants et infatigables qu'eux. Lorsqu'il y avait péril général, la troupe armée se retranchait dans l'une de ses cinq ou six villes. Les *Jessaouls* (assaouls) parcouraient les rues, l'étendard flottant, appelant les jeunes hommes au combat. Aussitôt les vieillards et les femmes chassaient les troupeaux sur certaines îles, ou bien ils les

cachaient dans des marais au milieu des roseaux; le reste des valeurs transportables était confié à la terre.

Les habitants d'*Azow* étaient ceux de leurs ennemis qui les inquiétaient le plus. Séparés d'eux par une plaine aride de cinquante verstes seulement, à chaque pas ils se rencontraient. La paix se faisait plusieurs fois dans l'année pour être aussitôt rompue. Elle ne pouvait être en effet de longue durée, car la guerre était l'unique source d'abondance pour les Cosaques, et le butin leur principale branche d'existence. Parfois, grâce à l'influence d'un grand-duc russe, un armistice de quelques mois était conclu. Mais les Cosaques le considéraient toujours comme un énorme sacrifice de leur part, et ils s'efforçaient de faire entendre au souverain dans leur langage, « qu'ils maintenaient la paix avec Azow pour lui être agréable, mais qu'ils n'avaient plus de liberté d'action, soit sur mer soit sur terre; qu'Azow était leur meilleure prise, et qu'en admettant la prolongation de la paix ils seraient bientôt réduits au plus triste dénûment. »

Ils préféraient les expéditions maritimes, quoique plus périlleuses, à celles de terre, parce qu'elles étaient plus lucratives. On s'étonne de voir les Cosaques du Don accomplir leurs actes de piraterie les plus hardis sur de misérables barques. Quelques-unes de leurs brillantes campagnes navales sembleraient fabuleuses, si l'histoire n'était là pour les confirmer positivement. *Pierre le Grand* lui-même (1696), avec des embarcations du Don, s'empara, sur la mer d'Azow, de deux vaisseaux de ligne turcs.

L'assemblée des chefs de guerre et du peuple formait ensemble ce que l'on appelait le *Woisskowyi-Kroug* (conseil de l'armée), dont l'unique emploi se résumait à discuter les affaires intérieures du pays. Tout Cosaque, sans distinction de classe, avait droit de suffrage au conseil, et toute résolution était subordonnée à la pluralité des voix. Il n'existait pas de lois écrites. Les premiers atamans étaient élus chaque année; néanmoins en sachant se faire bien venir du peuple, ils pouvaient espérer se maintenir longtemps à leur poste. Tout ataman résigné de ses fonctions redevenait simple Cosaque. Lorsqu'ils recevaient une lettre du czar, ou qu'il survenait quelque grave événement pour la république, les Cosaques se réunissaient sur la place devant la *Woisskowaja-Isba* (hutte de guerre). L'ataman en chef en sortait escorté de tous ses capitaines, et s'avançait au milieu de l'assemblée précédé des insignes du conseil de guerre, et tenant la *boulava* (le bâton de commandement) à la main.

Les jessaouls déposaient leurs enseignes et leurs bonnets à terre, disaient une prière, saluaient en premier l'ataman, puis le peuple. La prière achevée, ils relevaient leurs étendards et leurs bonnets, prenaient les ordres de l'ataman, et exposaient l'affaire verbalement. Si l'assemblée était d'un avis opposé à celui des chefs, l'ataman prenait alors la parole et s'efforçait de lui communiquer sa conviction; mais il échouait presque toujours.

Les sentences étaient prononcées par un *jessaoul*.

Il s'approchait du condamné et lui déclarait que le conseil de guerre réclamait soit sa tête, soit l'une de ses mains ou l'un de ses yeux : et la peine était mise sur-le-champ à exécution.

La seconde période commence en 1645 et se termine en 1725, année où mourut *Pierre le Grand*.

Les relations commerciales des Cosaques de la première période avec les villes russes, leurs ambassades annuelles à Moscou dans le but (depuis 1618) d'y percevoir une gratification, et surtout la conquête définitive d'Azow exercèrent une grande influence sur eux, et amenèrent de grands changements dans leurs habitudes belliqueuses. Leurs brigandages diminuaient en raison de la prospérité des villes, et ils s'accoutumèrent peu à peu aux aisances de la vie. Là finit leur valeur politique et leur ancienne indépendance. L'agriculture ne pouvait y devenir florissante, les czars en Russie la prohibaient, et leur propre gouvernement punissait de mort tout individu qui s'y adonnait.

Les Cosaques avaient toujours supporté à contre-cœur le joug que Moscou leur imposait; leur histoire abonde en révoltes, dont quelques-unes firent même parfois trembler la Russie tout entière sur sa base.

En 1645, à l'époque où *Alexéi-Michaïlowitch* monta sur le trône, il envoya un *drapeau* aux Cosaques qui avaient fait acte de soumission, et aux autres un *knout*, pour qu'ils sussent ce qu'ils devaient attendre de leur désobéissance. Dans plusieurs localités les Cosaques s'insurgèrent, mais on se rendit bientôt maître des

troubles. En dernier lieu apparut *Stenka-Rasin*, qui convoqua sous ses ordres tous les Cosaques du Don, et engagea la Russie, de l'année 1667 à 1671, dans une guerre désastreuse.

Stenka-Rasin s'empara d'abord des territoires dominant le Volga et la mer Caspienne; il détruisit Astrakan et beaucoup d'autres villes du littoral; il battit avec le même succès les flottes persanes et les armées russes envoyées pour l'attaquer. Il accrut sa propre armée des Strelitz du czar faits prisonniers. Déplaçant ensuite le théâtre de ses exploits pour le porter jusqu'au cœur de la Russie, il se déclara l'envoyé de Dieu et souleva toute la partie sud-est de l'empire du czar. Alors son armée s'élevait à 200,000 hommes.

Par bonheur la Russie ne redoutait rien de l'extérieur, le czar pouvait encore compter sur l'appui d'autres troupes que sur les Cosaques; *Stenka-Rasin* fut pris et roué à Moscou.

Il s'écoula quelque temps avant que la Russie se pacifiât totalement, et, peu après il y eut de nouveau, on le sait, un grand soulèvement (1708) sous les atamans *Mazeppa* et *Bulowin*, qui se prolongea jusqu'à la bataille de Poltawa.

Pierre le Grand fut le premier czar qui introduisit l'agriculture parmi les Cosaques du *Don;* elle devint depuis leur principal élément de subsistance.

A la mort de *Pierre le Grand* l'existence historique des Cosaques disparut.

De 1770 à 1775, sous *Pugatchew*, éclata la der-

nière insurrection; il s'ensuivit une guerre générale d'affranchissement, dont les effets furent bien plus désastreux encore pour la Russie que du temps de *Stenka-Rasin*. La lutte se termina également par l'entière soumission des rebelles.

Depuis l'avénement de Catherine II, la politique russe tendit à diviser les forces des Cosaques, mesure qui les rendait moins redoutables à la Russie. De là ce grand nombre de colonies cosaques éparses, que l'on rencontre dans les parties même les plus éloignées de l'empire. Les émigrants du Don formèrent les Cosaques du Volga, d'Astrakan, de Mozdok et ceux de la ligne du Caucase établis sur les rives du Térek et du Kouban. Nous arrêterons plus tard un instant notre attention sur ces derniers, nommés Cosaques de la ligne.

La totalité des peuplades mères ou primitives des Cosaques actuels se partage en deux grandes divisions; le centre de l'une serait la partie tracée par la rive inférieure du Don, et l'autre par le Dniepr. La première a donné naissance à plusieurs autres branches dans l'est; la seconde fut le berceau des peuples de la *Petite-Russie* ou de l'*Ukraine*.

On peut considérer les Cosaques de l'Ukraine issus des chevaleresques *Saparochzes*[1]. Leur *sitch*[2] se trouvait d'abord sur l'île de *Chortiz* (célèbre par la navi-

[1] Saparochzes signifie les habitants au delà des chutes d'eau (du Dniepr).

[2] Sitch,—sans doute du mot allemand *Sitz*,—désigne le camp principal fortifié des Cosaques.

gation des Varègues), et fut transporté plus tard dans un endroit retiré, sur une pointe formée par l'embouchure du *Basoulak* dans le Dniepr.

Les Cosaques de l'Ukraine vivaient en famille; les Saparochzes, au contraire, devaient faire vœu de chasteté. Jamais pied féminin ne dépassa l'entrée de leurs *Kourœnjs*[1]. Ils demeurèrent jusqu'au XVIIIe siècle le type des Cosaques du Dniepr.

Les variétés nombreuses que l'on rencontre dans la langue, la physionomie et le caractère des tribus cosaques, proviennent en partie de la diversité des éléments de leur organisation, et des conditions atmosphériques des lieux qu'ils occupent. Leur esprit facile et l'incroyable souplesse de leur naturel les rend aptes à s'accommoder de tous les climats et de toutes les conditions de la vie. Population hétérogène dès l'origine, elle se mêle aisément encore aujourd'hui aux nations étrangères. Les Cosaques prennent sur-le-champ des mœurs et des usages d'un pays ce qui s'adapte le mieux à leurs besoins momentanés. Ainsi les coutumes, les vêtements et la tactique de guerre de ceux de la ligne du Caucase sont parfaitement semblables à ceux de leurs nobles antagonistes, auxquels ils ne le cèdent ni en bravoure, ni en persévérance, ni en habileté. Toutes les autres tribus cosaques ont également une certaine couleur locale qu'ils empruntent aux pays qu'ils habitent.

1 *Kourœnj*, signifie, chez les Saparochzes, un village fort de cent à cinq cents Cosaques.

Cette remarquable population de cavaliers (qu'un judicieux Anglais compare à des chiens de berger, qui, préposés à la garde des troupeaux d'autrui, oublient leur propre servitude) cimente actuellement toutes les provinces du vaste empire des czars. Si les Cosaques se soulevaient en masse, les articulations du colosse russe seraient bientôt disloquées, et l'histoire européenne marcherait dans une voie nouvelle. Il suffirait des Cosaques établis dans le Caucase pour ébranler la Russie jusque dans ses fondements; s'ils avaient à leur tête une intelligence supérieure en état de les guider, on verrait accourir tous les montagnards du Caucase sous leurs drapeaux, et ils tireraient pour les seconder l'épée qu'ils ont dirigée contre eux jusqu'à ce jour.

Mais c'est précisément cette force motrice et guidant vers un but déterminé qui fit toujours défaut aux Cosaques; et c'est sur ce manque d'un principe élevé, vivifiant, qu'il faut rejeter la cause de leur division et de leur rapide dépérissement politique. Elevés au sein des combats et au bruit des batailles, la vie belliqueuse leur devint une nécessité; mais ils se battaient pour se battre, sans la perspective de faire triompher une noble cause. Aussi s'engageaient-ils souvent même à la solde de leurs plus grands ennemis, uniquement pour avoir l'occasion de tirer les armes. Ils avaient besoin d'exercer sans cesse leurs forces; autrement ils se seraient endormis dans une oisive langueur, comme les Cosaques dégénérés du Don, qui révèlent leur faiblesse en se parant des décorations et des épaulettes russes. Pareil sort a

frappé tous ceux qui placèrent leur gloire à briguer les honneurs et les grades militaires de la Russie, tandis que leurs pères mettaient toute la leur à perpétuer leurs légendes et leurs chants nationaux.

Depuis l'époque où les Cosaques ont cessé d'être un peuple indépendant, le génie chevaleresqne des anciens Saparochzes et des Cosaques de l'Ukraine semble s'être exclusivement réfugié au sein des tribus émigrées au Caucase. Ce sont particulièrement les Cosaques de la ligne, qui forment le noyau de l'armée russe dans les provinces circassiennes. Sans eux l'empereur se serait depuis longtemps vu contraint d'abandonner ses plans de conquête dans ces contrées inhospitalières, où le courage farouche des montagnards et les rochers derrière lesquels ils s'abritent ont l'avantage sur la tactique européenne. Ils sont aussi bons cavaliers qu'habiles tireurs; leurs nombreux croisements avec les femmes Tcherkesses capturées dans les combats, leurs vêtements et leurs coutumes qui sont ceux du Caucase, les ont tant assimilés aux montagnards, qu'un œil exercé est seul à même de faire une distinction. Ils vouent leurs frères du Don au mépris et au dédain; effectivement l'âme belliqueuse de leurs aïeux semble complétement éteinte en eux.

On estime le nombre des Cosaques émigrés au Caucase, en état de porter les armes, à 12,000 hommes, dont la moitié est habituellement en campagne, tandis que l'autre reste comme troupe de réserve. Ils vivent

en familles éparses dans des stanizes[1], qui sont fortifiées comme les aouls des montagnards et entourées de fossés et de remparts.

Cette population se divise en neuf masses principales, qui chacune porte un nom particulier, dérivé lui-même, soit du fleuve qui arrose leurs stanizes, soit d'un torrent de la contrée, soit aussi d'un point central de leurs colonies.

Voici ceux qui sont établis sur le flanc gauche de la ligne, savoir :

1° Les Cosaques de Kisljar, ainsi nommés de la ville du même nom située sur la rive gauche du Térek;

2° Les Cosaques Seymen, qui habitent les stanizes Borodinskaja, Doubowskaja et Kargalinskaja;

3° Les Cosaques Grebenski, dont les stanizes sont: Kourdoukowskaja, Starogladkowskaja, Nowogladkowskaja, Chtchedrinskaja, Tcherwlonnaja;

4° Les Cosaques de Mozdok, établis dans les stanizes de Kalinowskaja, Mekenskaja, Naourskaja, Ichtchorskaja, Kalougalewskaja[2], et Stoderewskaja;

5° La milice montagnarde de Mozdok;

6° Les Volgsky ou Cosaques du Volga établis dans les stanizes de : Iekaterinogradskaja, Pawlowskaja, Marjewsky, Georgiewskaja et Alexandrowskaja.

Voici ceux du flanc droit de la ligne du Caucase, sur la rive droite du Kouban, savoir :

1° Les Cosaques du Kouban, dans les stanizes:

[1] Stanize, village de Cosaques.

[2] Indiqué sur quelques cartes sous la dénomination de *Galjutchajewskaja*.

Vorowskoleskaja, Protchnorkpskaja, Temnoleskaja, Grégoriopolskaja, Temishbergskaja, Kawkaskaja;

2° Les Kawkasky ou Cosaques du Caucase, dans les stanizes : Kasanskaja, Tifliskaja, Ladochskaja, Ust-Labinskaja, Voronechskaja;

3° Le régiment Chopersky, départi dans les stanizes de Donskaja, Moskowskaja, Stawropolskaja et de Ssevernaja.

Outre les Cosaques ci-dessus nommés, il existe une foule d'autres tribus très-diverses, qui occupent depuis longtemps ces parages; nous citerons seulement celles du Don, de l'Oural, du Volga, de la mer Noire et de la mer d'Azow; elles sont dispersées dans les villes et les forts du Caucase. Il nous serait impossible de fixer au juste leur nombre, qui varie selon les circonstances en plus ou en moins. Ces régiments étrangers n'ont qu'un certain temps à servir en Circassie ; ils retournent ensuite assez réduits dans leurs foyers, et sont remplacés par des troupes fraîches.

Cette large peinture des tribus cosaques termine l'histoire des peuples du Caucase; nous redoutons, toutefois, d'être resté au-dessous de la tâche que nous nous étions proposée. Cependant, nous avons la conscience d'avoir fait de loyaux efforts pour atteindre ce but.

En parcourant le domaine historique du Caucase on se croirait transporté dans ses propres montagnes : les voies y sont tout aussi peu frayées, et le touriste ne doit avancer qu'avec prudence et circonspection

pour éviter de rouler au fond d'un abîme de fables.

Dans ce récit, nous sentions davantage la nécessité du frein que celle d'un stimulant, car la multiplicité des sujets à traiter nous commandait d'être bref, d'autant plus que la première partie de cet ouvrage préparait uniquement l'explication des événements contenus dans la seconde.

Rien n'aurait été plus facile que d'amplifier l'abrégé historique de quelques-unes de ces peuplades, et nous aurions écrit un volume entier sur les tribus cosaques, si nous avions pu mesurer notre intérêt à sa valeur politique.

Nous eussions démontré comment la balance, où se pesa le destin de la Pologne et de la Russie, était jadis aux mains des Cosaques, et nous n'aurions pas manqué de mettre en scène la longue et brillante suite de héros, auxquels se rattachent les fils sanglants de leur histoire.

L'on eût vu de quel secours furent autrefois les Cosaques aux Polonais, et l'appui qu'ils leur auraient prêté jusqu'à ce jour, si leurs rois et leurs magnats s'étaient imbus de l'esprit du noble et sage *Batori*, au lieu de s'aliéner par leur conduite imprudente et altière les cœurs des chevaleresques Cosaques de l'Ukraine, et de miner leur propre perte avec la chute de ces derniers.

Nous aurions retracé cette déplorable guerre de religion, qu'évoqua le pape Clément VIII par ses innovations dans l'Église, et qui durant soixante ans

couvrit de sang et de cadavres les steppes de la Russie méridionale et de la Pologne.

Mais c'est à peine s'il nous a été permis de mettre les événements les plus marquants en relief. En agissant différemment, nous aurions dévié de notre plan, et nous nous serions vus contraints de dépasser les proportions de ce livre.

A notre point de vue, il était indispensable de mesurer l'importance des Cosaques d'après leurs rapports avec les peuples du Caucase. Nous avons aussi l'intention d'écrire un jour l'histoire isolée de cette race illustre de cavaliers, et de la traiter à fond dans un ouvrage spécial, où nous espérons démontrer que les débris de certaines peuplades effacées de l'histoire n'habitent point le haut Caucase, mais sont répartis chez les différentes tribus cosaques.

Les données diverses sur la population (masculine) du Caucase diffèrent de un à un million et demi.

En comparant les statistiques que nous avons sous les yeux, le nombre des habitants des pays connus offre en chiffres ronds le résultat suivant :

La race kartwel compte	300,000	hommes,
La race arménienne	135,000	—
Les tribus turques et persanes	350,000	—
Les Lesghis	350,000	—
Les tribus abases et tcherkesses	150,000	—

Joignez à cela les tribus kistes, les Ossètes et autres peuples presque inconnus, et l'on ne trouvera pas l'évaluation d'un million et demi trop exagérée.

Il est inutile de faire remarquer que la population est dans une proportion excessivement minime en rapport avec la superficie territoriale.

Chaque fois que nous avons été à même de compléter la description des diverses tribus par des documents statistiques, nous l'avons fait avec un soin scrupuleux.

Pour donner au lecteur une idée du mélange de la population soumise au sceptre russe, nous placerons sous ses yeux un court aperçu de la province géorgienne, où le principe géorgien s'est conservé dans sa plus grande pureté.

Le district de Thelavi.

Il compte 88,830 habitants[1] des deux sexes, ainsi qu'il suit :

Peuples sédentaires.	Les Géorgiens.....	48,500
	Les Arméniens.....	18,000
	Les Tartares.....	2,800
Peuples nomades.	Les Touches.....	7,600
	Les Pchaves.....	5,700
	Les Chevssoures	5,500
	Les Kistes,.....	730

Le gouvernement, désirant connaître l'importance et la population de plusieurs villages, l'on ajouta aux

1 D'après les relevés d'une Commission préposée à cet effet par le gouvernement, en 1842.

notifications de la statistique précitée le tableau suivant de cinq villages thelavis :

Noms des villages.	Nombre des maisons.	Nombre des habitants.	
		Hommes.	Femmes.
Gourdchany	323	1,214	924
Kourdgelaoury.....	250	1,064	1,044
Chachiany	117	532	527
Chalaoury.....	53	203	201
Achtchany	26	92	88

Le « Kawkas » rapportait les chiffres suivants au mois d'avril 1852; ils feront connaître le mouvement du commerce transcaucasien. La valeur des marchandises importées se montait à 293,609 roubles, celle de l'exportation à 69,689 roubles argent. Les droits d'entrée atteignaient le chiffre de 30,502 roubles argent; les sommes exportées celui de 207,766 roubles; on importa 8,154 roubles argent. On constata l'entrée de 67 navires et la sortie de 46. Le nombre des caravanes arrivées avait été de 93, celles qui partirent s'élevèrent à 100. Les principaux articles d'importation étaient des cotonnades et des soieries; ceux d'exportation, la soie brute et la peausserie.

IIE PARTIE.

GUERRE RELIGIEUSE DANS LE DAGHESTAN

OU

LUTTE DES PEUPLES DU CAUCASE ORIENTAL

CONTRE LA RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaires.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons it connaître, en décrivant spécialement les diverses ›pulations du Caucase et leur attitude vis-à-vis de Russie, les motifs qui allumèrent la guerre dans s contrées. Le chapitre intitulé « la Russie et les ›uples du Caucase » (livre 1er, page 107 à 141) donne ı aperçu complet des premières tentatives de con- ıête de cet empire.

La relation suivante ne s'attache plus aux combats ıguliers antérieurs des montagnards contre cette ıissance, et ne reprend le récit de la guerre actuelle ı Caucase qu'à partir du moment où elle acquiert ellement une valeur historique, c'est-à-dire où un rincipe plus élevé associa les tribus divisées par leur sprit vindicatif ou les dissensions religieuses, et ur suggéra le même but, la même pensée.

La lutte, avant cette alliance, présentait au Daghe- tan le même caractère qu'elle offre encore aujour-

d'hui chez les Tcherkesses du Kouban et ceux de la mer Noire; leurs nombreuses tribus ne forment à l'intérieur aucun corps d'État, et elles n'obéissent à l'extérieur à aucune autorité commune. Chaque tribu se défend de son propre chef et pour le mieux contre les Russes; quelques-unes se réunissent cependant à l'approche de grands périls, afin d'opposer une plus vive résistance; mais cet accord n'est qu'un effet d'incidents en dehors de leur volonté; le danger passé, elles se dispersent comme auparavant.

Depuis une trentaine d'années, les événements ont changé de face au *Daghestan :* quelques prêtres héroïques et inspirés se sont mis à la recherche d'un fort mobile d'union entre les peuplades disséminées (qui l'étaient bien davantage autrefois dans cette partie que dans l'ouest du Caucase), et ils le trouvèrent.

Les schismes chyite et sunnite étaient la principale cause de ces divisions profondément enracinées et des hostilités de tribu à tribu. L'effet des vengeances consacrées par le temps et la coutume en était encore une autre. Une foi neuve et pure pouvait seule extirper ce vice invétéré et dégénéré en croyance populaire.

Ces vieilles jalousies religieuses et cette loi de vengeance destructive avaient coûté à ces populations plus de sang qu'elles n'en versèrent jamais pour leur défense isolée contre la Russie.

Le premier devoir de la nouvelle religion, qui se basait sur le Coran et n'était que l'explication des anciens dogmes, devait donc tendre à réconcilier tous

les musulmans et à faire oublier ces habitudes de vengeance.

Mais une nation ne change pas de foi comme de costume, et la persuasion seule est impuissante à lui faire abandonner les mœurs et les coutumes que durant plusieurs siècles elle envisagea comme sacrées.

Il fallait au peuple une plus haute révélation pour lui faire adopter les nouvelles croyances, et les prêtres qui prêchaient l'Évangile durent se rendre les intermédiaires de cette révélation.

Les masses n'auraient pas cru les *hommes*, tandis qu'elles ne pouvaient se refuser d'avoir foi en *Dieu;* c'était aux prêtres, placés entre Dieu et le peuple, à lui communiquer leur propre conviction, meilleure que la volonté divine.

Mais l'accomplissement d'une pareille entreprise eût échoué, si les prêtres eux-mêmes ne s'étaient imbus de leurs préceptes, s'ils ne se fussent crus les véritables envoyés de Dieu, et n'eussent puisé dans leur enthousiasme le courage de lui sacrifier leurs biens et leur existence. Malgré cela l'œuvre de conversion se serait difficilement réalisée, si la nouvelle doctrine n'eût été réellement plus pure et plus éclatante que l'ancienne, et si elle n'eût été marquée réellement aussi au sceau du progrès.

Telle est mon opinion à ce sujet, tel est le point de vue sous lequel j'envisage en général ces sortes de manifestations dans l'histoire des peuples, au contraire de ceux qui ne voient partout que ruse, mensonge et fraude.

J'ai mis en avant tout d'abord ma manière de sentir et de juger, afin de ne donner aucune prise aux malentendus dans le cours des événements qui vont suivre.

Les premiers prêtres connus pour avoir prêché publiquement, le Coran en main, la réforme de l'islamisme au Daghestan, dans le but d'éteindre cet esprit de vengeance et de réconcilier toutes les sectes, furent Moullah-Mouhammed de *Jarach*, sur le territoire de *Kourin* [1], et Hadis-Ismaïl de *Kourdomir* dans la province de *Schirvan* [2].

Nous avons pris connaissance des faits et gestes de ces deux personnages, ainsi que de Kasi-Moullah, leur successeur, et nous avons trouvé des documents pour les chapitres suivants dans les rapports officiels russes, et particulièrement aussi dans le récit qu'en donne Chas-Mouhammed, disciple de Moullah-Mouhammed; et enfin dans un manuscrit écrit en langue russe, répandu en nombreuses copies à Tiflis. L'auteur de cette brochure est le général Passeck, que sa haute intelligence éleva de bonne heure à de grands honneurs, et que ses actes de courage rendirent aussi célèbre parmi les Russes que chez les Tcherkesses; en 1845, à l'assaut de *Dargo*, il perdit la vie, unanimement regretté.

Ce que nous allons rapporter de Moullah-Mouhammed et d'Hadis-Ismaïl dans le chapitre suivant

[1] Voyez p. 264.
[2] *Ibid.* p. 292.

est tiré en grande partie de l'ouvrage de Chas-Mouhammed; quoiqu'un fil historique (facile à démêler pour le lecteur sérieux) rattache les événements, il ne faut nullement envisager cet écrit avec sa fiction tout orientale, comme une histoire réelle à tous égards. Nous eussions supprimé cette couleur locale fantastique, si elle ne servait essentiellement à jeter un grand jour sur cette histoire et cette guerre religieuse, bien mieux qu'une simple et sèche nomenclature des faits n'eût été capable de le faire. Il est nécessaire que le lecteur prenne d'abord connaissance de ces contrées lointaines; qu'il respire, pour ainsi dire, l'air poétique du Caucase, afin d'être à même de comprendre et d'apprécier les actes historiques conçus sur cette terre et dans cette atmosphère. Le chapitre suivant me semble atteindre parfaitement ce but; aussi l'ai-je placé en tête du tableau de l'agitation religieuse au Daghestan.

CHAPITRE II.

Préliminaires.—La vision d'Hadis-Ismail.

Jarach est une bourgade fortifiée et construite de maisons en pierres, un *aoul*, comme le nomment les montagnards, situé sur le territoire de *Kourin*, l'un des plus florissants et des plus peuplés du *Daghestan*. La principale industrie des habitants est l'agriculture et l'élevage du bétail; ils ont eu, en outre, de temps immémorial, la réputation d'une grande habileté dans la fabrication des armes et des cottes de mailles.

A l'époque où commence ce récit (1823), *Jarach* jouissait encore d'une certaine célébrité : elle renfermait dans ses murs le plus illustre des oulémas (savants) du *Daghestan*, le sage et vertueux Moullah-Mouhammed, qui cumulait la charge de prêtre supérieur de la commune avec l'emploi fort lucratif de juge (kasi).

Moullah-Mouhammed, selon l'ancien usage établi, s'occupait en outre de former des jeunes gens de

talent à l'état d'ouléma; et, comme la renommée de son érudition était très-répandue, les habitants de *Jarach* ne s'étonnaient nullement de voir accourir de fort loin des jeunes hommes dans le but de s'instruire aux leçons du docte Moullah.

Parmi ses disciples, un jeune Bochar, nommé *Chas-Mouhammed*, s'était particulièrement distingué dans les derniers temps. Le vieil *alim* [1] s'éprit d'une telle affection pour l'adolescent doué de si heureuses facultés et si avide d'instruction, qu'il le garda sept années sous son toit, prodiguant à sa personne et à son éducation toute la sollicitude d'un père.

Chas-Mouhammed se résolut alors à retourner à Bochara, sa ville natale; ses progrès dans la littérature arabe et persane avaient été si rapides que *Moullah-Mouhammed* le déclara apte à être élevé à la dignité d'alim. — *Chas-Mouhammed*, par ses manières modestes et affables, s'était gagné l'estime de tous les habitants de Jarach, et le jour de son départ, un grand nombre des leurs se rassembla devant la maison du kasi pour donner la conduite au voyageur. Il prit congé de son vénérable maître et bienfaiteur, le cœur attendri. Celui-ci lui donna pour compagnes de route les paroles d'or tirées de ce parterre fleuri, du Saadi [2] : « Le pire de tous les hommes est le savant qui ne fait pas fructifier ses lumières. »

[1] Alim, savant, fait au pluriel oulémas.

[2] Il est d'usage, en Orient, d'emporter, en partant pour un voyage ou pour l'accomplissement de quelque importante affaire, un verset tiré du Coran ou d'un grand poëte, à titre de souvenir. Les Orientaux

Il quitta donc Jarach et s'achemina, passant par le Kouban et le territoire de Schirwan, vers la florissante Bochara. Une année s'était presque écoulée depuis le départ de *Chas-Mouhammed.* Cependant bien des changements s'étaient opérés à Jarach et dans les divers aouls du Kourin. Les habitants, qui n'avaient pris jusqu'alors aucune part aux expéditions belliqueuses des autres tribus du Daghestan, étaient tous animés maintenant contre les Russes d'une haine qui croissait chaque jour. Il n'était bruit que des cruautés exercées par eux, sous la conduite du général *Madatoff*, à *Kara-Kaitach*, petit territoire avoisinant celui de *Derbend*, et l'on citait les outrages faits aux femmes, la profanation des églises des croyants et autres infamies qu'ils commettaient. *Adel-Khan*, le souverain de Kaitach, avait, disait-on, été chassé de son pays, et ne devait son salut que grâce à la protection que lui avait accordée le sultan d'*Avarie*, où il vivait depuis dans la gêne et le besoin. — On ne s'en tenait pas là, et il serait trop long de répéter tous les bruits qui ne faisaient qu'alimenter de plus en plus chez le peuple la haine qu'il nourrissait contre les impies moscovites.

Moullah-Mouhammed était souvent obligé de recourir à toute son éloquence et à sa présence d'esprit pour rappeler à l'ordre les turbulentes gens de son

attachent à cette sentence, presque toujours choisie au hasard, le respect dû aux oracles. En Perse et au Daghestan, le Hafi ou le Saadi fournissent également ce texte.

aoul. Il rentrait un soir chez lui, exténué de fatigue, au sortir d'une assemblée populaire fort orageuse, et se dirigeait, en trébuchant, vers son harem pour se reposer au milieu des siens, lorsqu'il fut très-étonné de voir sortir du coin du selamlik [1] et s'avancer à sa rencontre son ancien disciple, *Chas-Mouhammed*, qu'il croyait fort loin.

Chas-Mouhammed expliqua sa présence en quelques mots. Il avait, dit-il, pris des voies détournées pour s'introduire dans le jardin et de là jusque dans l'habitation, afin d'éviter toute rumeur dans l'aoul.

« Mais, au nom d'*Houssein*, demanda le vieillard, qui te ramène de Bochara si vite auprès de nous? »

« Je n'ai pas été jusqu'à Bochara, » répliqua Chas-Mouhammed. Et il raconta en détail tout ce qui lui était survenu depuis qu'il avait quitté Jarach; nous n'abuserons point de la patience du lecteur, et nous résumerons le récit de Chas-Mouhammed.

Un derviche en pèlerinage qu'il rencontra dans son trajet du Schirwan lui vanta tellement la sagesse et la grandeur d'âme d'un alim habitant l'aoul de *Kourdomir*, du nom de Hadis-Ismaïl, qu'il résolut de pousser jusqu'à ce village peu éloigné, dans l'espoir d'obtenir pour le voyage quelque docte texte de l'alim en renom.—Il apprit à connaître Hadis-Ismaïl, et ses leçons autant que leurs rapports l'attachèrent si fort à lui qu'il recula indéfiniment le moment de son retour dans sa patrie; il passa ainsi une année entière

[1] Selamlik, parloir, chambre de salutations.

auprès de son nouveau maître. Là seulement, dit-il, s'ouvrirent ses yeux; c'est là que pour la première fois la science, obscurcie de nuages jusqu'alors, lui révéla des éclairs de lumière; toutes ses études antérieures n'étaient qu'une sorte d'engrais fructifiant dans le champ de ses esprits, d'où surgit aujourd'hui la fleur de l'intelligence.

« Pauvre et sans bien, fit-il en terminant, je n'ai pu, cher maître, reconnaître encore tes bons soins et tes leçons; mais je reviens vers toi pour t'engager à aller puiser auprès d'Hadis-Ismaïl, à cette source de sagesse que tu ignoras jusqu'à ce jour, toi cependant le plus sage sur les terres du Daghestan! »

Le moullah, surpris de l'étrangeté d'un pareil discours, pria Chas-Mouhammed de lui faire part de ses merveilleux secrets; mais celui-ci répondit à son maître qu'il ne pouvait lui dévoiler les mystères de sa science sans le consentement et la sanction de l'alim de Kourdomir. Il lui proposa de partir tous deux pour le Schirwan, où est situé l'aoul de Kourdomir et le lieu habité par Hadis-Ismaïl [1], qui était seul capable de l'initier aux grands mystères. Moullah-Mouhammed accède aussitôt à ce projet, et il engage encore à les accompagner une foule de moullahs de Kourin, amis des sciences. Il se joignit à eux et à Chas-Mouhammed, et tous prirent la route de l'aoul de Kourdomir, sur le territoire de Schirwan.

[1] Hadis-Ismaïl vit encore actuellement dans la Turquie d'Asie, au village de *Siwis*.

Hadis-Ismaïl se trouvait précisément dans son jardin lorsque les voyageurs arrivant de Kourin s'arrêtaient à la porte de son habitation. La procession solennelle s'avançait guidée par Chas-Mouhammed, qui connaissait les lieux. Ils s'étonnèrent tous de trouver l'alim occupé à élaguer les jeunes tiges et les bourgeons des mûriers : c'est un acte criminel aux yeux de ceux qui professent l'islamisme et surtout essentiellement repréhensible aux yeux des pieux moullahs, parce qu'il est écrit : « Il ne sera fait aucune rémission à celui qui anéantit d'une main téméraire les jeunes pousses, prive les arbres de leurs branches ou la terre de leurs rejetons. »

Lorsqu'Hadis-Ismaïl aperçut les visiteurs et distingua Chas-Mouhammed parmi eux, il vint à leur rencontre, et se tournant vers Moullah-Mouhammed, le plus vénérable d'entre eux : « Je lis dans votre pensée, » dit-il, « et je devine votre étonnement. Vous êtes surpris de me voir abattre les branches de mes mûriers. Je le fais pour nourrir mes vers à soie, qui me donnent en échange de riches tissus; c'est le seul moyen de subvenir à l'entretien de ma famille. Je ne nuis à personne en cela, les arbres n'en souffrent pas davantage et continuent à croître et à porter des fruits comme auparavant; il en résulte un grand profit pour moi, et je crois que nous suivons toujours à la lettre la loi du Seigneur et de son Prophète, lorsque nous veillons à notre bien sans nuire au prochain. »

Hadis-Ismaïl prononça ces mots d'une voix lente

et solennelle; personne ne s'enhardit à lui répliquer. Moullah-Mouhammed s'avança vers son nouvel ami et lui baisa respectueusement la main; les autres suivirent son exemple. — Pendant ce temps, une foule de gens s'était rassemblée autour du jardin; beaucoup étaient accourus de leur propre chef, comme c'est l'usage au Daghestan, pour offrir l'hospitalité aux nouveaux arrivés. On étendit des tapis; du café, des sorbets et les pipes circulèrent, et les dignes pèlerins s'étendirent à terre pour prendre quelque repos.

La vive conversation qui s'engagea ce jour-là entre le sage de Kourdomir et Moullah-Mouhammed roula particulièrement sur la foi musulmane : ils convinrent que partout elle était profondément ébranlée et avait pris une fausse et menaçante direction; les bonnes et vieilles coutumes des musulmans avaient fait place au mensonge, au vol, à la fourberie et à la débauche. La croissante rudesse des peuples ne laissait présager de sitôt aucune amélioration, parce que le Charyat[1] était inconnu à la plupart d'entre eux, et qu'il ne fallait pas songer à introduire les saintes prescriptions du Tarikat[1] tant que la situation ne serait pas changée. Les hommes populaires éclairés devaient donc prendre fermement à tâche de ramener leurs frères dans la voie du bien, et les préparer à une plus haute révélation.

« J'errai moi-même longtemps, dit *Hadis-Ismaïl*,

[1] L'explication de ces termes suivra plus bas.

avec le doute et dans les ténèbres; oui, j'étais l'un des plus aveuglés de notre secte. Je croyais qu'en marmottant nos prières ordinaires, qu'en me lavant ponctuellement comme le veut la loi de Mahomet, et qu'en maudissant les partisans d'*Omar*, tout était dit; mais Allah m'a ouvert les yeux miraculeusement, il a répandu sur moi le torrent de sa grâce et a purgé mon cœur de l'immonde erreur. Dans une maladie longue et dangereuse, qui faillit m'enlever, je fis vœu en cas de guérison d'accomplir un pèlerinage au tombeau d'*Houssein*. Et, ô miracle! la santé revint; l'ange de la vie avait vaincu l'ange de la mort, j'entrepris bientôt gaiement mon pèlerinage.—Les aventures extraordinaires qui m'arrivèrent en cette circonstance t'expliqueront le sens de ma nouvelle doctrine. Mais les fatigues de la journée t'accablent ainsi que tes compagnons, j'aperçois les mets servis; asseyons-nous et reprenons des forces; le repas terminé, vous entendrez la fin de mon récit. »

Après s'être lavé les mains, qui, on le sait, font en Orient l'office des fourchettes, les pieux moullahs fêtèrent comme il faut le repas somptueux qui leur était offert, sans trop se fatiguer à parler. La table levée, l'on tint une courte sieste; les pipes et le café circulèrent ensuite de rechef, et tous les convives attendaient solennellement l'instant où *Hadis-Ismaïl* romprait le silence. Celui-ci était profondément absorbé dans ses réflexions et semblait avoir oublié ses compagnons. Il avait la tête inclinée sur la poitrine, son visage s'était couvert d'une pâleur appa-

rente et ses yeux roulaient hagards dans leur orbite. Il parut rassembler tout à coup ses esprits; il essuya son front humide de sueur, avala d'un trait une tasse de café et commença d'une voix forte et lente le récit de son pèlerinage au tombeau d'*Houssein*.

« C'était au déclin d'une journée accablante de chaleur : la caravane dont je faisais partie campa près d'une fontaine ombragée d'arbres. Je m'assis sous un noyer couvert d'un épais feuillage, je tirai le Coran de ma poche et m'arrêtai à la lecture du paragraphe de « l'Araignée, » qui commence ainsi: « Les hommes croient-ils donc qu'il suffise de dire: « nous avons foi, — sans en avoir donné des preu- « ves? Nous éprouvâmes aussi ceux qui vécurent « avant eux pour savoir s'ils étaient sincères ou s'ils « mentaient. »

« J'éprouvai une commotion, comme si ces paroles m'avaient douloureusement atteint. Mes yeux avaient quitté le livre saint pour se reporter vers le soleil couchant qui était dans toute sa splendeur, et je réfléchissais au sens de ces paroles. Et tandis que, grave et pensif, mes esprits erraient à l'aventure, ma vue s'obscurcit tout à coup, et je tombai dans un profond sommeil. Je fus transporté en songe dans une vallée spacieuse tout émaillée de fleurs. Des montagnes boisées entouraient cette vallée; leurs cimes élevées semblaient soutenir la voûte des cieux. Les fleurs qui s'épanouissaient à mes pieds étaient si belles que je n'osais avancer, de peur de les briser sous mes pas.

« Des pins au sombre feuillage, des palmiers touffus et de sveltes cyprès balançaient leurs branches flexibles au-dessus de ma tête ; la terre exhalait des parfums plus suaves que les myrthes de Bochara et de Samarkand, et que le musc de Choton ; ils m'enivraient comme si le souffle des houris m'eût touché. Le chant du rossignol perçait le feuillage ému des bosquets de roses ; des sources pareilles à des torrents de feu argentin s'échappaient des montagnes et serpentaient ces sites fleuris en tous sens ; je me croyais transporté dans les frais jardins du paradis que le Prophète réserve à ses fidèles croyants. Sans cesse de nouveaux miracles frappaient mon regard étonné, quelque direction qu'il prît. Un temple, tout en marbre d'une éblouissante blancheur, était bâti au centre de la vallée, et tapissé d'un sombre lierre et de riches guirlandes de fleurs. Une colonne de feu transparente s'élevait de la coupole dorée de la mosquée jusqu'au soleil, qui répandait ses rayons sur une si vaste étendue, qu'il semblait, avec ses bras d'or, vouloir attirer la terre à lui. Une fontaine coulait son onde jaillissante dans la cour qui précédait la mosquée, et assis alentour, sur de moelleux tapis mieux brodés que n'en foula jamais le pied d'un pacha, reposaient les fidèles de Jarach et de Roumélie[1], vêtus d'éblouissantes étoffes, les uns coiffés de turbans blancs, les autres, de bonnets noirs plissés. Vous comprendrez ma surprise ! Oubliant aussitôt toutes les splendeurs qui m'envi-

[1] De la Perse et de la Turquie.

ronnaient, je m'écriai à part moi dans mon courroux : Comment les fils maudits d'*Omar* ont-ils pénétré dans les frais jardins réservés aux bienheureux ? Les sages de notre nation n'ont-ils pas dit que le feu de l'enfer deviendrait un jour leur partage en châtiment de leur infidélité ? Qui les a amenés ici ?

« J'étais dans cet état d'incertitude et d'irritation, lorsqu'une noire colonne de fumée parut à l'horizon, le ciel se couvrit de nuages et les montagnes retentirent de bruits belliqueux et du roulement du tambour. Des guerriers descendirent en phalanges serrées des montagnes, leurs visages étaient hâves, leur nez camard et leur chevelure épaisse, comme ceux des vils blasphémateurs de Dieu qui occupent nos aouls. Les personnages assis autour de la fontaine se levèrent, arrachèrent de jeunes lauriers et des figuiers pour s'en faire des massues et tenir tête à l'ennemi qui s'avançait. Toutefois ces quelques combattants ne purent opposer une longue résistance à leurs nombreux adversaires ; ils se réfugièrent dans la mosquée et continuèrent la défense en redoublant d'acharnement. Ils démolirent la coupole dorée et les murs en marbre, en firent rouler les débris sur la tête des assiégeants, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul homme en vie.

« Ma joie fut grande de voir l'ennemi défait, mais la destruction des choses saintes enflamma ma colère : car le temple du Seigneur n'était plus qu'un monceau de ruines et ses dalles de marbre servaient de cercueil aux infidèles. Ne vaudrait-il pas mieux, m'écriai-je courroucé, que l'homme succombât plutôt que de le

voir porter une main sacrilége sur la maison du Seigneur!

« Mes yeux furent subitement éblouis d'une éclatante splendeur, une forme lumineuse s'abaissa vers moi : « O insensé! me dit-elle, ô âme errante, qui planes dans les ténèbres! Tes pensées sont folie et tes paroles sont un crime! Tu es plus aveuglé que les infidèles qui gisent là frappés de la mort! D'abord tu t'étonnes et t'irrites de voir les enfants de la Roumélie partager l'asile des croyants d'Iarach; à quoi je réponds que Dieu n'est pas injuste envers ses serviteurs, il punit et récompense à son gré qui bon lui semble. O *Hadis-Ismaïl*, fais-tu donc partie de ces gens ignares qui s'attachent à la lettre sans recher cher l'esprit, dont elle n'est que l'enveloppe? Qui nous donnera donc la paix extérieure, tant que les fils avoués du Prophète se poursuivront entre eux? Vous appelez la malédiction du ciel sur les têtes des Sounnahs, et les Sounnahs en agissent de même à votre égard.—Malheur, malheur à vous, si Dieu entendait vos prières! la damnation éternelle serait votre lot.

« Je vis ton cœur se soulever d'indignation, lorsque les défenseurs de Dieu arrachèrent du sol les jeunes arbres et abattirent les murs du temple pour écraser l'ennemi; mais en vérité leur action était plus louable que ta colère! Mieux vaudrait incendier toutes les forêts et raser tous les temples que de laisser tomber *un seul* fidèle au pouvoir de ses ennemis; car, chaque jour, de nouveaux rejetons sortent de terre, et la main de l'homme est habile à réédifier des temples;

mais le temple de la foi élevé dans vos cœurs est l'œuvre de Dieu. Quiconque le détruit se détruit avec lui, et insulte au Créateur dont il est issu : possédât-il tous les trésors de ce monde, ils ne lui suffiraient point à reconstruire cet édifice. Calme donc ton indignation et prends exemple de ce que tu as vu et de ce que je viens de te dire. Honte à toi et à ton peuple, honte et malheur, tant que les liens des infidèles vous retiendront captifs ! Honte à vous, tant que les serviteurs aux cheveux de chanvre des divinités moscovites souilleront vos temples !

« Ne feriez-vous pas mieux de les abattre en ensevelissant ces blasphémateurs sous leurs ruines ? Chaque pierre dont vous écraseriez la tête d'un infidèle serait un monument à la gloire d'Allah. Le croyant doit plutôt lever le bras pour donner la mort que de prêter l'oreille à la tentation ; la tentation est pire que la mort.

« Hadis-Ismaïl, ne poursuis pas ton pèlerinage à la tombe d'Houssein, retourne en tes foyers et rapporte mes paroles aux sages de ton peuple. Les pèlerinages ont un but de sanctification, mais la défense de la foi est un devoir encore bien plus sacré. Chaque pas du fidèle à la rencontre de ses ennemis est plus méritoire qu'un pèlerinage au tombeau d'Houssein ; chaque parole du prêtre dite pour relever le courage des guerriers de la foi l'emporte sur la prière aux yeux de Dieu. »

Hadis-Ismaïl épuisé avait cessé de parler ; il était retombé dans une profonde méditation, en apparence

peu soucieux de l'impression que sa parole de feu avait produite sur l'esprit de ses auditeurs. L'assistance étonnée se taisait sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. L'effervescence était générale et se traduisait sous les formes les plus bizarres. L'un se passait la main dans la barbe, comme s'il dût en sortir des idées; l'autre tournait son pesant turban d'une main convulsive sur sa tête; un troisième frappait la terre de sa pipe de façon à ce qu'elle volât en éclats et que la cendre se répandît partout; bref, les pieux moullahs paraissaient fléchir sous le poids d'émotions toutes particulières, et chacun n'attendait que l'instant où son voisin donnerait issue à l'agitation générale.

Enfin Moullah-Mouhammed rompit le silence, et se tournant vers le sage de Kourdomir : « Je te comprends, Hadis-Ismaïl, dit-il; tes paroles ont germé dans ma pensée. Toute la vigueur de ce bras et toute l'éloquence dont Allah daigne assister mon grand âge sont dès ce moment consacrées au service de la grande œuvre que nous allons entreprendre. »

La notice de Chas-Mouhammed s'arrête là, et nous ignorons la durée du séjour des oulémas de Iarach à Kourdomir, ainsi que la suite des entretiens d'Hadis-Ismaïl avec ses hôtes. Il est à présumer que quelques feuillets se seront perdus, car les notions suivantes ne recommencent qu'à Iarach, où nous retrouvons Moullah-Mouhammed dans une nouvelle sphère d'activité.

Cependant, avant de poursuivre notre récit, nous croyons devoir initier en quelques mots le lecteur à la nouvelle doctrine prêchée au Daghestan. Ce fut Hadis-Ismaïl qui donna l'impulsion, Moullah-Mouhammed qui fonda cette religion, et ses successeurs Kasi-Moullah, Hamsag-Beg et Schamyl qui la propagèrent et la consolidèrent.

CHAPITRE III.

Les soufis et les mourides, ou rapports du soufisme avec la nouvelle secte religieuse qui s'est formée au Daghestan.

L'on a pu se convaincre dans le cours de cet ouvrage du rôle sérieux que jouait la religion dans la guerre d'indépendance du Daghestan. L'importance que les mains sacrées de Kasi-Moullah et de Schamyl ont imprimée à ce mouvement religieux lui mérite dès à présent une place dans l'histoire. Il est devenu le foyer d'un incendie qui purifia tous les éléments hétérogènes, et cimenta d'une façon durable l'union des peuplades du Daghestan, que leurs mœurs, leurs croyances et une haine invétérée tenaient divisées jusqu'alors, et qui enfin donna le signal d'un soulèvement immense et unanime.

Il est extraordinaire que nulle part l'on ne se soit occupé de cette jeune branche de religion, entée sur l'arbre décrépit de l'islamisme. On nous rapporte sans cesse les exploits des montagnards, mais jamais il n'est question du mobile qui les anime; il en est de ces historiens comme des voyageurs qui longent

d'un pas rapide la rive d'un torrent sans remonter à la source élevée qui lui donna naissance.

Tout ce que divers écrivains ont dit de cette mémorable époque religieuse au Daghestan se réduit à ces quelques mots : Schamyl est le fondateur d'une nouvelle secte, ses adhérents se nomment mourides; ceux-ci portent comme marque distinctive des bonnets blancs, tandis que les autres combattants pour l'indépendance en portent de bruns, de bleus ou de jaunes, garnis de fourrure. Quant à la pensée qu'abrite ce bonnet blanc, on s'est abstenu d'en parler.

Nous tenterons, en partie du moins, de combler cette lacune, en adoptant aussi pour pivot de notre récit l'élément religieux, qui donna l'impulsion à tous les mouvements du Daghestan.

Avant l'apparition de Kasi-Moullah, le Daghestan, actuellement en insurrection, était presque entièrement soumis aux Russes. Yermoloff, après Tzitzianoff, le plus habile de tous les généraux envoyés contre les montagnards, sut tirer parti, au profit de la Russie, de la désorganisation qui régnait dans le pays, par suite des dissensions religieuses, de cet esprit vindicatif et hostile qui divisait depuis longtemps les diverses tribus; et il s'acquit leur estime plus que ne le firent jamais ses précédesseurs ou successeurs.

Aussi beau que brave, plein d'énergie et de noblesse, Yermoloff ne le cédait en rien aux plus puissants princes tcherkesses; à ces vertus il joignait une instruction européenne et la souplesse moscovite, qui

lui donnaient une supériorité incontestable. Il traita les tribus soumises avec la bonté qui subjugue, mais en revanche il était pour les tribus ennemies d'une rigueur presque cruelle. Russe de corps et d'âme et plein d'enthousiasme pour la gloire naissante de sa patrie, chaque moyen de servir son pays lui semblait bon. Il sema la discorde au sein des peuplades ennemies, et soutint les plus faibles contre les plus fortes; il obtenait ainsi la reconnaissance des unes et soumettait les autres par la même occasion. Jamais bras victorieux ne s'appesantit plus terrible que le sien sur les vaincus, et cependant, jamais nom redouté ne resta gravé, après la victoire, en plus grand honneur dans la mémoire de ses adversaires, que ne l'est celui de Yermoloff parmi les peuples du Caucase.

Tels furent les auspices sous lesquels Kasi-Moullah commença à établir sa puissance. Les traces qu'avait imprimées le grand général russe servirent de sillons aux mourschides du Daghestan, qui y jetèrent la semence de la nouvelle foi.

Cette doctrine, qui n'est évidemment que le soufisme approprié aux circonstances du moment, se proposait d'apaiser toutes les discordes civiles ou religieuses, de combattre cette affreuse loi qui outrage la nature, la loi de la vengeance, et de rallier ces peuples dans un effort unanime pour la résistance.

Comme preuve à l'appui de cette assertion, du rapport intime du soufisme avec la doctrine du Daghestan, nous citerons un passage à ce sujet tiré de l'écrit

russe mentionné déjà plus haut, où l'auteur représentait au gouvernement toute la gravité que prenait la tournure des affaires religieuses au Daghestan. Voici la traduction de ce passage :

« Les philosophes du Daghestan admettent trois éléments forts distincts chez l'homme : l'un physique, l'autre intellectuel et le dernier moral.

« De ces trois éléments qui, en concentrant toutes leurs forces, sont aptes à une égale extension, le physique prend le dernier rang ; cependant, si les deux autres, l'intellectuel et le moral, par suite de négligence, venaient à se relâcher, il pourrait gagner la main sur eux. Mais comme il résulte de notre imperfection innée que l'élément physique ne l'emporte que trop souvent en nous, les hommes, pour remédier à ces funestes conséquences, sont convenus de le soumettre à de certaines lois, faites par les meilleurs et les plus sages, afin de retenir son pouvoir dans d'utiles limites et de se prémunir sévèrement contre tout excès de sa part. Ce recueil de lois porte chez les musulmans le nom de *Charyat*.

« Après l'élément physique vient l'élément intellectuel ; il éveille et nourrit l'esprit, la raison et les autres qualités humaines qui en dérivent. Mais il a besoin, lui aussi, de frein et de modération, si l'on veut éviter qu'il ne vienne à tyranniser l'homme ; aussi les musulmans lui opposent-ils un autre livre appelé à lui marquer ses bornes, et que l'on nomme dans la langue sainte le *Maarifat*.

« Enfin, l'élément moral, le dernier et le plus élevé

des trois, apprend à combattre et à maîtriser ses passions; il guide, par conséquent, l'homme, le purifiant et l'ennoblissant, vers sa haute destinée. Tout ce qu'un écrit peut renfermer pour exalter nos sentiments, pour sanctifier nos pensées, pour étendre notre connaissance de Celui qui gouverne toutes choses, en un mot, la voie vers la perfection, ce livre, que les musulmans appellent le *Tarikat*, le contient. »

On lit au bas de cette remarque :

« Les différentes interprétations des dogmes des prophètes par les philosophes musulmans engendrèrent déjà de bonne heure,—ainsi qu'il arrive indubitablement à toute religion qui se développe,—des sectes ou écoles ne concordant nullement ensemble. Des prêtres dominateurs ne manquèrent pas non plus en cette circonstance, comme on le pense bien, d'utiliser la foi de Mahomet au profit de leurs projets politiques. Cette influence politique se porta particulièrement sur l'explication de la morale ou du *Tarikat*, qui, tout en ne contenant au fond que les préceptes du Coran, reçut une autre forme qui lui acquit d'abord, et surtout en Perse, de la valeur et de l'autorité. Nous entendons donc en général par Tarikat la morale des musulmans attachés à cette nouvelle secte, avec ses tendances politiques.

« Les chefs furent nommés *mourschides* et les partisans *mourides*. La vie du mourschide Mohammed, qui monta sur le trône du schah de Perse en l'année du Prophète 906 (1528 de notre ère), résume l'importance dont cette doctrine investit le clergé. Il était

d'abord tout dévoué à la religion, mais le but de sa carrière devint de plus en plus mondain, à mesure que son pouvoir séculier s'accrut. Il en fut de même du mourschide Moullah-Mouhammed, cité plus haut : il était dans l'origine exclusivement adonné à ses idées religieuses, qui dégénérèrent ensuite plus tard, et particulièrement sous ses successeurs, Kasi-Moullah et Hamsag-Beg, en menées politiques. »

Ainsi s'exprime notre auteur russe. Il nous semble néanmoins qu'il rapporte la chose sans la connaître par son nom. Ses assertions, justes au fond, mais fautives et erronées prises isolément, ne dénotent de sa part qu'une connaissance superficielle de la question. Nous ne saurions décider jusqu'à quel point ce que nous venons de lire s'appliquerait aux mourides du Daghestan, attendu que jusqu'à présent il n'existe rien de complet, rien de concluant à cet égard et que tout tend encore à prendre un développement commandé en partie par des circonstances impérieuses. Nous désignerons seulement le soufisme comme la source à laquelle Kasi-Moullah et Schamyl puisèrent les éléments fondamentaux de leur nouvelle doctrine, et c'est en ce sens que nous demandons à y arrêter un instant nos observations.

L'origine du soufisme et le but de son enseignement ont donné lieu à autant de définitions qu'il y avait d'interprètes. De Sacy et Schmœlders prétendent, contrairement à l'avis de Tholuck [1], qui croit cette

[1] *Sufismus, sive Theosophia Persarum pantheistica.* Berolini, 1821.

secte née au sein de l'islamisme, qu'elle vit le jour parmi les sages des rives du Gange.

« Le çoufisme, dit Schmœlders dans son excellent ouvrage sur les écoles philosophiques chez les Arabes[1], n'est pas un système philosophique; il ne forme pas non plus une secte religieuse; jamais un musulman ne l'a considéré ni comme l'un ni comme l'autre; c'est *une manière de vivre,* une sorte d'ordre monastique, si l'on veut, et rien de plus. Le çoufi suppose que la vérité divine se manifeste immédiatement à l'homme qui la veut obtenir, pourvu que retiré du monde, détaché de toutes les passions humaines, on se voue uniquement à une vie contemplative. Et, comme cette sorte de révélations est individuelle, comme elle porte sur des choses indicibles et indéfinissables, il est clair qu'un système scientifique n'en saurait jamais résulter. Les Arabes parlent bien d'une science du çoufisme et il y a beaucoup de livres où elle est exposée, mais ces livres contiennent seulement ou des prescriptions à observer pour arriver à la vie contemplative, ou des explications, des notions philosophiques telles que substance, essence, qualité, etc. (notions indispensables pour la contemplation des choses élevées), ou enfin des interprétations de termes techniques dont les écrits çoufiques fourmillent.

« Si je dis que le çoufisme n'est pas un système scientifique, je n'entends parler que de son essence, de sa valeur, de son but; je ne nie pas que quelques

[1] *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*, p. 206 et suiv.

auteurs aient fait entrer la théologie et la philosophie dans le domaine du çoufisme, qu'ils aient fait subir à ces sciences quelques modifications, qu'ils les aient traitées à leur point de vue individuel : mais ces éléments philosophiques d'emprunt, loin de former la substance du çoufisme, sont purement accessoires, variant d'après chaque auteur, en sorte qu'il est facile de trouver, sur les mêmes questions philosophiques, les plus grandes contradictions entre les divers çoufis. »

Pour mieux me faire comprendre, je relate quelques-uns des points principaux du soufisme, tels que *Schmœlders* les a extraits de *Tholuck* et de *de Sacy* :

« Le dernier but de la vie contemplative est d'obtenir la manifestation de Dieu, l'union intime avec la Divinité... Cette union s'accomplit dans l'extase parfaite... L'extase au plus haut degré produit dans l'homme une apathie et une insensibilité complètes; elle détruit dans lui jusqu'à la conscience de sa propre existence, et, par conséquent, la conscience de cette disposition de l'âme... Lorsqu'on est arrivé à cet état, il n'y a plus besoin des actions ni des devoirs. La religion est alors indifférente, parce que tous les commandements de la loi découlent du *moi* et du *toi*, lesquels s'évanouissent alors complétement. « Quiconque, dit le Dabistân, ne reconnaît pas qu'il est égal d'être musulman ou d'être chrétien, celui-là n'est pas encore délivré de la dualité, il ne connaît pas l'être véritable. »

« Le signe de la manifestation, c'est l'anéantissement

de l'homme, ou la science de l'objet manifesté au moment de la manifestation... Tout homme, dit le Gulshen-Raz, dont le cœur n'est agité d'aucun doute sait avec certitude qu'il n'y a aucun être, sauf un seul. Le *moi* ne convient qu'à Dieu, parce que c'est lui qui est le secret caché à l'imagination et à la pensée. En Dieu il n'y a point de qualité; dans sa divine majesté, le *moi*, le *nous*, le *toi* ne se trouvent point. *Moi, nous, toi* et *lui* ne sont qu'une même chose; car, dans l'unité il ne saurait y avoir aucune distinction. Tout être qui est anéanti et qui s'est entièrement séparé de lui-même entend au dehors de lui retentir cette voix et cet écho : *Je suis Dieu,* il a un mode d'exister durable à toujours, et n'est point sujet à périr... »

Les soufis nomment cet instant d'extase et la révélation qui s'opère *h'âl*, ce qui signifie *état*; ce terme cependant ne peut être pris dans le même sens que chez nous : il exprime ici quelque chose de semblable à être ou ne pas être, comme un milieu entre la réalité et l'absolue négation.

Le soufi, en écartant toute sensualité, en s'arrachant à tous les liens qui l'attachent à la vie, quitte la terre, et peut arriver à l'intuition par le moyen de l'extase; pendant ce temps il est mort aux choses de ce monde; sa paupière charnelle est close, et son regard intérieur, spirituel, au contraire, se lève. Cette spiritualisation momentanée, cet abandon complet de l'âme à l'égard du corps, tout court qu'il soit, cette suspension entre l'être et le ne pas être, est l'état mitoyen nommé *h'âl* par les soufis.

Il n'entre pas dans nos vues de traiter jusqu'à satiété ce sujet du soufisme; nous n'en rapportons ici que les notions indispensables à l'éclaircissement des chapitres suivants. Espérons que cette esquisse suffira pour donner au lecteur une juste idée de cette méthode.

Du reste nous ne possédons aucune histoire complète du soufisme, quoique les œuvres de Graham, de Hammer, de Malcolm, de de Sacy, de Schmœlders, de Tholuck et autres contiennent d'excellentes études à ce propos. Le lecteur curieux d'en apprendre davantage sur cet objet plein d'intérêt devra recourir aux sources susnommées.

Pour compléter ce travail il est nécessaire de parler encore des quatre degrés de la vie spirituelle que les soufis, selon leur doctrine, ont encore à parcourir pour arriver à l'intuition de la Divinité. Cet exposé mérite d'autant plus d'être pris en considération, qu'il nous fera connaître la source où les belliqueux oulémas du Daghestan puisèrent leur enthousiasme et leurs nouveaux préceptes.

Degrés de la vie spirituelle selon l'enseignement des soufis[1].

1° Le *Charyat*,—la loi extérieure et l'observance entière de ses statuts concernant les prières, *Salât;* impôt des aumônes, *Zekat;* jeûne, *Sâum;* pèlerinage,

[1] D'après DE SACY, *Pendnameh*, 169; MALCOLM, *History of Persia*, II, 386; GRAHAM, *Bombay Transactions*, I, 94.

Hadshi; purifications, *Tahâret;* plus toutes les ordonnances sur les affaires de droit.—Le système scientifique de toute cette légalité est appelé *Ilmul-fikh*, jurisprudence.

2° Ce degré, le premier ou celui de la science, lie également tous les musulmans; cependant, pour les esprits plus profonds qui ressentent l'aptitude ou le besoin de rendre leurs rapports avec la Divinité plus intimes, le soufisme a ouvert une voie tendant à la perfection : le tarykat, chemin, sentier, consiste pour l'homme à s'élever par une force et une vertu spirituelles jusqu'à l'adoration intellectuelle et intime de Dieu, au lieu d'observer seulement les cérémonies extérieures.

3° Cette force subtile s'accroît par une méditation continue de la nature, et la connaissance immédiate de la substance des choses prête à l'homme des connaissances surnaturelles; elle le jette dans une vision extatique qui le mène au troisième degré, c'est-à-dire au *hakykat*, à la vérité [1].

4° Cet état s'exalte toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin l'homme entre en contact réel, immédiat avec Dieu; ceci est le dernier et le plus sublime degré de la connaissance ; on l'appelle *maarifat*.

La situation d'une personne dans ces quatre phases se nomme :

1° *Nasût*, l'humanité; 2° *melkût*, la spiritualité; 3° *dshebrût*, la toute-puissance; 4° *lahût*, la divinité.

[1] MALCOLM nomme ce troisième degré *maarifat*, et le quatrième *hakykat*.

Les emblèmes ou types de ces divers degrés sont[1] :

Dur.	Chair.	Os.	Moelle.
Nez.	Langue.	Oreilles.	Yeux.
Corps.	Haleine.	Sens.	Ame.
Terre.	Eau.	Lumière.	Feu.
Nuit.	Etoiles.	Lune.	Soleil.
Navire.	Mer.	Huître.	Perle.

Prenons, à titre d'éclaircissement, le dernier emblème comme exemple explicatif. La vérité, le dernier but auquel tendent les mourides[2], est comparée à une perle, à la perle de la connaissance. Quiconque recherche cette perle doit s'embarquer sur un navire; ce navire vogue sur la mer, et au fond de la mer repose l'huître qui renferme la précieuse perle.

En reportant sur Schamyl et ses partisans la situation de ces hommes aspirant à la vérité et les quatre phases qu'ils ont à traverser, voici la peinture qui se présente à nous :

La grande masse du peuple forme le premier degré, c'est-à-dire le plus infime. Ici se fait sentir le besoin du frein, celui d'une autorité supérieure. Le charyat, autrement dit les lois extérieures, doivent y être observées strictement, attendu que la connaissance faisant défaut, la voix intérieure ne guide pas toujours vers la raison.

Les mourides occupent le second; ils sont choisis

[1] D'après Graham, comparez avec les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, de de Sacy, t. XII.

[2] En arabe mouride signifie *l'aspirant à qch.*

dans le peuple parmi les meilleurs. Le frein est inutile à leur égard; la loi extérieure leur est également superflue, parce que tout vrai mouride, tout individu tendant réellement à la vérité est homme de bien ; il sait que la vertu seule l'y mène ; il porte en lui sa récompense comme son châtiment ; il répand l'aumône, non parce que le charyat le lui commande, mais parce qu'il souffre à la vue du malheur de ses semblables ; il observe ses ablutions, non parce que le Coran le lui prescrit, mais parce que la propreté est un besoin naturel chez lui, et qu'il est persuadé qu'une âme pure n'habite jamais un corps souillé.

Au troisième degré apparaissent les naïbs, les vicaires de Schamyl. Ce qui a été dit des mourides s'applique à leurs personnes, et dans un sens bien plus élevé encore.

Schamyl seul représente le quatrième degré. Il est en contact immédiat, réel, avec Dieu. *Son* verbe est le verbe divin et *ses* ordres les ordres du Seigneur. Il est le soleil dispensateur de la lumière envers ses naïbs, les lunes qui rayonnent entourées de leurs étoiles, les mourides, dans la nuit du peuple.

Si Allah n'expulsa point de la terre depuis longtemps les ennemis de Schamyl, qui sont aussi ceux de la science et de la foi, il faut l'attribuer à sa magnanimité et à son extrême patience.

CHAPITRE IV.

Moullah-Mouhammed le mourschide de Jarach, et ses belliqueux disciples.—Arnslan-Khan.—Yermoloff.

De retour dans ses foyers, l'enthousiaste kasi mit tout en œuvre pour entraîner ses compatriotes proches ou éloignés dans ses vastes plans, dont le but a dû sauter aux yeux du lecteur attentif.—Les banquets et les festins se succédèrent; il présida souvent de grandes assemblées; bref, il ne perdit aucune occasion d'attirer la foule et d'augmenter le nombre de ses acolytes ; ses efforts furent couronnés d'un plein succès, et son parti s'accrut de jour en jour avec une rapidité incroyable.

Une fois, le peuple était réuni devant l'habitation de Moullah-Mouhammed en nombre inaccoutumé : « Je suis, dit-il en s'adressant à la foule, un grand pécheur aux yeux d'Allah et du Prophète. J'ai mal interprété jusqu'à présent la volonté de Dieu et les préceptes de Mahomet, son envoyé. De ce moment seulement la grâce du Très-Haut m'a dessillé les yeux, et je vois bondir à ma rencontre la source de la vérité

éternelle, étincelante comme des diamants. Toute ma conduite passée me pèse sur la conscience comme un lourd fardeau. Je me suis nourri des grains de vos champs et vos terres m'ont fait riche ; mais il ne convient pas à un prêtre de percevoir de dîme, et le juge doit remplir sa charge sans autre récompense que celle qu'Allah lui a promise. C'est ce que je n'ai pas fait, aussi mon âme s'accuse-t-elle de péchés ; je veux les expier, implorer le pardon de Dieu et le vôtre, et rendre ce que j'ai pris. Tenez ! tout ce que je possède est à vous ; partagez-vous tous mes biens ! »

Ainsi parla Moullah-Mouhammed, le kasi. Mais le peuple déclara d'une voix unanime qu'il eût à garder sa maison et le reste ; quiconque aurait la hardiesse d'y porter la main encourrait un sévère châtiment.

La foule grossissant sans cesse autour de Moullah-Mouhammed, il reprit : « Je ne saurais choisir un moment plus propice, et invoquer en vous de meilleures dispositions que celles où je vous trouve actuellement, pour vous exposer les saintes vérités des lois de notre prophète. A la façon dont nous vivons nous ne sommes ni mahométans, ni chrétiens, ni païens ; cependant l'homme doit tenir à ce qu'il considère en ce monde comme la meilleure de toutes les choses, et cette chose, notre suprême bien, c'est la foi de nos pères. Le premier précepte de cette foi est la *liberté* la plus étendue. Nul musulman ne doit être l'esclave ou le sujet d'un autre, et bien moins encore vivre dans la servitude de peuples étrangers, qui, au lieu de consolider notre

religion et de la propager au loin, ne tendent qu'à l'opprimer.

« La seconde condition de cette loi est identique à la première, car l'une dépend de l'autre : cette loi ordonne la *guerre* contre les infidèles et l'accomplissement du charyat. Quiconque n'observe pas le charyat et n'a jamais tiré le glaive contre les infidèles ne verra jamais luire non plus le salut que nous promit le prophète d'Allah. Mais celui qui tient réellement à suivre la règle du charyat doit pouvoir renoncer avec joie aux biens de ce monde, exposer sa fortune et son sang pour la glorification de son Dieu, abandonner son toit, sa femme, son enfant pour répondre à l'appel des batailles. C'est ainsi seulement que sa vie sera agréable au Dieu éternel et qu'il franchira le pénible pont d'El-Sirat qui mène au paradis, où l'attendent des récompenses inépuisables. Mais tant que le joug pèsera sur nous, qu'il nous vienne des fidèles ou des infidèles, toutes nos actions et nos pensées tourneront à mal, car Dieu n'écoute point la prière des esclaves, à moins cependant qu'ils n'invoquent la délivrance, et que la vigueur de leur bras ne rachète la faiblesse de leurs lèvres. Toutes vos charités aux pauvres, vos ablutions et vos prières, vos pèlerinages à la Mecque, vos expiations et vos sacrifices, tous vos actes les plus saints demeureront infructueux tant que le Moscovite en sera le témoin. Vos mariages même sont nuls; le saint livre du Coran causera votre perdition, et vos enfants seront des bâtards, tant que les Moscovites habiteront parmi vous. Qui sert Allah ne peut servir à la fois les

Russes, car, je vous le dis, le Dieu des croyants connaît ses enfants, et il les éprouve ou les punit à son gré; mais ses épreuves sont rudes et son châtiment terrible!

« Hommes de Jarach et des aouls de Kourin, écoutez mes paroles! Renonceriez-vous aux promesses du ciel pour courir après les jouissances fugitives de ce monde? Ici nos heures sont comptées à l'égal des heures de la journée; mais notre vie est éternelle là-haut. C'est là aussi qu'est notre patrie; car nous ne sommes que des étrangers, des voyageurs errants sur ce globe, qui ignorons d'où nous venons et où nous allons, tant que l'appel du Prophète ne nous vient pas guider.—Chacun a sa demeure préparée là-haut; mais il en restera plus d'une inhabitée. Des houris aux yeux noirs et brillants comme le soleil et aux bras arrondis comme des cous de cygne nous attendent le sourire sur les lèvres; mais tous ne sont pas appelés à les embrasser. Une eau limpide comme le diamant jaillit de fontaines en marbre blanc comme le lait, croyez-vous que tous s'y rafraîchiront? Des cyprès élancés et des platanes touffus répandent un ombrage sous lequel vous n'êtes pas tous certains de goûter le repos, car le Prophète a dit : « Abandonnez toit, femme, enfants, « pour aller propager ma doctrine dans l'univers et « affaiblir la puissance des infidèles. *Je* serai pour « celui qui sera pour *moi*, et je lui promets dans « l'autre monde la gloire des saints et la félicité des « élus. »

« Hommes de Jarach, comme vous tous qui m'en-

tourez, allez et purifiez vos âmes de l'esprit de servitude qui vous retient dans ses chaînes. Visitez les mosquées, humiliez-vous à la face du Très-Haut, pleurez, gémissez et priez, le cœur contrit et repentant; écartez le sommeil de vos paupières et les aliments de vos lèvres, et Allah usera d'indulgence à votre égard, vous ramènera dans la voie de l'équité, et fortifiera votre âme pour la grande œuvre que vous avez à accomplir. Mais soyez prêts à combattre lorsque l'heure de la lutte aura sonné : Allah m'en avertira d'un signe et je vous en ferai part. Jusque-là, pleurez et priez! »

A ces mots, Moullah-Mouhammed rentra dans sa demeure, où il s'était fait construire un emplacement particulier, qui avait la forme d'un cercueil, pour faire ses dévotions et ses ablutions.

La renommée de Moullah-Mouhammed et de son enseignement se répandit dans le Daghestan tout entier avec la rapidité de l'éclair; de tous côtés arrivèrent des pèlerins et des curieux à l'aoul de Jarach, pour voir le kasi et assister à ses discours. Ceux qui se prirent d'enthousiasme pour lui participèrent sans exception à ses leçons et reçurent sa bénédiction; on les appela *mourides*.—Le nombre des partisans de cette secte nouvelle s'accrut chaque jour; une foule de prêtres et de fidèles demeurèrent des mois entiers dans l'aoul de Jarach pour observer de près la conduite de Moullah-Mouhammed. Le kasi passait le temps exclu-

sivement à lire le Coran, à jeûner et à prier ; il s'acquit à juste titre la réputation d'un saint, autant à cause de la piété de ses paroles que de ses actions.

Le mystère de la nouvelle foi commença, en 1824, à s'ouvrir à la publicité.—Comme marque distinctive, les mourides de l'aoul de Jarach portaient des schaschkas [1] en bois ; ils établirent également dans un coin de leur habitation une sorte d'autel en bois, devant lequel plusieurs fois par jour ils se tenaient debout en le frappant de leur schaschka, et, le visage tourné vers l'orient, ils s'écriaient à haute voix : « Musulmans, guerre aux infidèles ! guerre aux infidèles ! haine et destruction des giaours ! »—Toute la journée ces exclamations retentissaient dans les rues, sur les places publiques, partout où les mourides se montraient.

Ce cri se communiqua comme une traînée de poudre enflammée d'aoul en aoul, et bientôt l'agitation et le désordre, précurseurs de toute insurrection populaire, envahirent le territoire de Kourin. — L'appel des mourides contre les infidèles pénétra même jusque dans le nord du Daghestan, précisément occupé par le général Yermoloff, à la tête d'un corps militaire. Le général manda à Kouba, alors sa résidence, Arnslan-Khan, maître des Kasikoumycks, pour s'enquérir auprès de lui de la cause de la révolte et des moyens à employer sur-le-champ pour l'étouffer.

A la suite de cet entretien, Arnslan-Khan se rendit

[1] *Schaschka*, sabre tcherkesse long et un peu recourbé.

au village de Kassim-Kent, où Moullah-Mouhammed et la plupart des autres moullahs partisans de la nouvelle doctrine furent convoqués.—Arnslan-Khan interrogea Moullah-Mouhammed sur l'objet et le but de son enseignement, en lui reprochant de causer par ses innovations du déplaisir aux autorités du peuple, ainsi qu'au gouvernement moscovite. « Oublies-tu, ajouta-t-il, la force et la vaillance de l'armée russe, et ne prévois-tu pas les malheurs qu'attireront tes plans insurrectionnels sur les peuplades du Daghestan? — Je n'ignore pas, répondit Moullah-Mouhammed, que l'armée russe est bien plus forte que la nôtre; mais je sais aussi qu'Allah est bien plus grand que l'empereur de Russie, malgré tout son pouvoir, et *mon* œuvre est l'œuvre d'Allah : ma pensée remonte vers lui, qui me l'inspira; ce que je fais, je le fais à sa glorification. Nous marchions dans les ténèbres, oublieux de la source de toutes vérités; nos idées étaient devenues des péchés et nos actions des méfaits; la torche, que son prophète nous remit jadis embrasée pour nous éclairer dans les détours de la vie, s'était éteinte; le temple de la foi tombait en ruines, et un abîme s'était ouvert entre nous et notre salut. Je suis venu pour combler cet abîme, relever l'édifice de la foi, rallumer la torche éteinte, ramener les peuples égarés à la vérité, et jeter de la lumière où la nuit s'était faite, le tout pour la glorification de l'unique et indivisible Allah.

« —Personne n'a l'intention de te détourner de ces projets, répartit Arnslan-Khan; mais, réponds :

pourquoi tes mourides vont-ils en armes d'aoul en aoul, pourquoi parcourent-ils les ravins et les forêts, arrêtant les voyageurs dans leur course et faisant retentir, le visage tourné vers l'orient, ce sauvage cri de guerre pour exciter à la révolte contre les Russes? — Mes mourides, dit Moullah-Mouhammed, sont les instruments aveugles d'une volonté supérieure. Quoiqu'ils se soient tous élevés à une connaissance assez étendue, et que, imitant mon exemple, toutes leurs pensées et tous leurs efforts tendent à sonder la gloire et la grandeur d'Allah, sans s'arrêter à l'opinion des hommes ni redouter leurs châtiments, cependant ils n'ont pas conscience de ce qu'ils font. Il me semble toutefois que leur conduite nous indique assez clairement *ce que nous devrions faire.* Je t'engage aussi, ô khan! à renoncer aux plaisirs et aux vanités terrestres pour servir Allah au lieu de gouverner les hommes. Il n'y a ni salut ni grandeur en ce monde. Notre unique but dans *celui-ci* est de trouver le chemin qui mène à *l'autre*; il ne nous est possible de l'atteindre qu'en suivant la loi du tarikat, qui renferme la volonté du Très-Haut.

« —J'observe le tarykat, répondit Arnslan-Khan, tel que les livres saints le commandent.—Tu te trompes, khan, répliqua gravement Moullah-Mouhammed, on ne peut à la fois observer le tarykat des fidèles et demeurer l'esclave des infidèles. »

A ces mots, le rouge de la colère monta au front du prince, et, se laissant emporter par elle, il frappa le kasi au visage; il ordonna ensuite à tous les autres

moullahs de danser en rond à la manière des derviches : c'était le plus grand outrage qu'il pût leur infliger. Il s'abandonna durant une heure entière à son emportement, laissant pendant ce temps les moullahs accomplir leur punition ; mais le calme revenu dans son esprit, il eut regret du sauvage excès de sa passion. La vérité des paroles du kasi l'avait frappé; il manquait encore d'énergie pour prendre une résolution ferme et spontanée, et son intérêt personnel le faisait réfléchir aux graves sacrifices qui l'attendaient, s'il adhérait à la nouvelle doctrine. Se tournant alors vers Moullah-Mouhammed : « Pardonne-moi, lui dit-il, l'affront dont je viens de me rendre coupable envers toi dans un accès irréfléchi d'irritation ; mais promets-moi aussi d'avoir égard à la prière que je t'adresse pour ton bien comme pour le mien. Ordonne à tes mourides de se tenir tranquilles et de ne plus exciter à l'avenir le peuple à la révolte, sinon le satrape russe m'enjoindra de te livrer à lui et je me verrais forcé de lui obéir. D'une autre part, ne commettrais-je pas un acte blâmable en laissant aux mains des Russes impies un aussi grand alim que toi ? Si je passe au contraire de votre côté, ils m'enlèveront mon pays et mon héritage, et il ne me restera plus ni patrie ni famille.

— « Allah te pardonnera l'offense que tu m'as faite, répondit Moullah-Mouhammed ; quant à nos intérêts réciproques, il me semble qu'il y aurait un moyen de tout concilier. Si tu ne peux être des *nôtres*, ne sois pas *contre nous;* si tu ne permets point à tes sujets d'adopter la nouvelle doctrine, laisse du moins aux

autres habitants du Daghestan liberté entière de croyances et d'actions. Sois en apparence l'ami des Russes, afin d'assurer ta sécurité et nous servir tout à la fois. Nous ne pouvons tarder à en venir à de sanglants conflits avec les infidèles; mais, en aucun cas, ta sûreté ne saurait courir de risques : si nous sommes vainqueurs, notre protection est acquise à ta personne et à ton pays ; si la victoire reste à nos ennemis, ils continueront à te combler d'honneurs et de distinctions, comme jusqu'à ce jour, en ta qualité d'ancien kounak.»

Arnslan-Khan promit de suivre les conseils de Moullah-Mouhammed, et prit congé du kasi comme d'un ami, en lui laissant à son départ de riches présents en témoignage de sa bienveillance et de ses bonnes grâces. Il fut infligé pour la forme une punition aux autres moullahs, et le khan revint auprès du général Yermoloff en l'assurant qu'il avait réussi à arrêter les hostilités et à ramener le calme.

A son retour, Moullah-Mouhammed harangua longuement le peuple assemblé ; il défendit rigoureusement toutes clameurs dans les rues ainsi que d'y paraître armé de schaschkas : « L'heure du combat, ajouta-t-il, ne se fera plus longtemps attendre ; que tous soient prêts alors ; jusque-là tenez-vous en repos, la prudence l'exige. »

Quelques jours après, une foule de visiteurs illustres, qui s'étaient tenus à l'écart jusqu'alors, arrivèrent dans l'aoul ; c'étaient : Ghasi-Mouhammed [1], de

[1] Connu sous le nom de Kasi-Moullah.

Schich-Schaban, en Avarie; Moullah-Hadshi-Joussouf, de l'aoul Hjugdel, sur le territoire du schamschal; Moullah-Dhselal-Eddin, du pays des Kasi-Koumyks, sous le gouvernement d'Arnslan-Khan, et enfin, Schouli-Moullah-Khan-Mouhammed, de Tabassaran.

Le mourschide Moullah-Mouhammed annonça à ses hôtes que le khanat de Kourin était au pouvoir des Russes; qu'il y avait déjà garnison russe dans l'aoul de Kourach; qu'Arnslan-Khan n'osait rien entreprendre contre les infidèles, par crainte autant que par intérêt, et que, forcément, le pays prenait momentanément exemple de son souverain : « Mais votre arrivée, poursuivit-il, guerriers de l'Avarie et du Tabassaran, est un avis que le ciel m'envoie. Je vous somme, au nom du Prophète, de retourner sur vos pas, de rassembler les gens de vos tribus, de leur enseigner ma doctrine et de les convoquer au combat, à cette sainte lutte contre les odieux Moscovites. Que les opprimés brisent leurs chaînes et que les hommes libres s'affranchissent de l'esclavage! C'est à vous que j'adresse ces paroles, afin que vous les reportiez à votre peuple en mon nom. Ayons une foi à toute épreuve en Allah et aux commandements de ses prophètes, et nous n'aurons rien à redouter des hommes ni de leurs menaces! Peut-il rien exister pour nous de plus affreux que l'esclavage, rien de plus honteux que d'être donné vivant en pâture à ces chiens de chrétiens impies? Ainsi, la mort ou la victoire! *Ici* la liberté, *là-haut* le paradis; l'un ou l'autre nous atten-

dent, et nous hésitons encore! Combattez, et vous serez libres; mourez, et vous ferez votre salut! La récompense ne vous semble-t-elle pas douce? Que votre première pensée soit la liberté, et la haine des infidèles votre dernière! Haine et extermination! Faites des cadavres de vos ennemis autant de gradins pour atteindre les jouissances du paradis, car le Prophète a dit: « Le nom de celui qui tue un infidèle sera « estimé; quant à celui qui meurt en défendant « ma foi, sa gloire sera grande! »

« Si vous ne vous hâtez, vous verrez l'armée ennemie fondre sur nos aouls comme de sombres nuages d'orage; ils emmèneront nos enfants pour les réduire à l'esclavage; ils souilleront nos vierges et raseront nos habitations; nos saints temples deviendront déserts et seront en butte aux profanations des blonds serviteurs des divinités moscovites. Allah n'aura plus que de la colère et des châtiments pour ses enfants, à cause de l'affront dont ils ne surent pas le défendre, et il vous maudira: l'esclavage ici-bas et la damnation éternelle là-haut vous sont réservés!

« Mais non, je suis injuste à votre égard, vaillants hommes du Daghestan; vous êtes incapables de supporter une pareille humiliation; aucun des vôtres, je le sais, ne craint ni les Russes ni leurs grands fusils[1], et l'ennemi ne pourrait se vanter d'avoir vu les talons d'un seul d'entre vous. Glaive contre glaive et œil contre œil! Ne vous effrayez pas du nombre de nos

[1] C'est ainsi que les Tcherkesses désignent les canons.

adversaires, ils ne peuvent manquer de succomber. Souvenez-vous de ce vieux dicton : « Un fidèle vaut « dix infidèles; car la foi fortifie, mais l'impiété rend « lâche. » Ainsi, allez et retournez dans vos tribus et rapportez-leur mes paroles, parlez et agissez vous-mêmes dans l'esprit de celui qui s'est révélé à nous sous quatre-vingt-dix-neuf noms [1].

Dès ce moment une animation et une agitation plus grandes régnèrent dans les plaines et les défilés du Daghestan; des sociétés secrètes se formèrent partout dans le but de propager la nouvelle doctrine et de grossir la troupe des mourides fanatiques. Tous n'attendaient que l'instant où le signal de la lutte acharnée qui allait s'engager en faveur de la liberté et de l'islamisme serait donné.

Le général Yermoloff, informé de nouveau de ce qui se passait (1825), ordonna aussitôt à Arnslan-Khan de s'assurer de la personne de Moullah-Mouhammed, instigateur du mouvement, et de l'amener captif à Tiflis. De son côté, Arnslan-Chan chargea Horoul-Beg [2], qui servait dans l'armée russe, d'obtempérer aux ordres du général. Moullah-Mouhammed se rendit prisonnier sans opposer la moindre résistance. On le conduisit à l'aoul de Kourach, quartier général des Russes, d'où l'on pensait le diriger, accompagné d'une

[1] Selon la croyance des musulmans, Allah porte cent noms; mais quatre-vingt-dix-neuf sont seuls connus; chacun n'apprendra le centième qu'après sa mort.

[2] Il gouverne actuellement le khanat de Kourin, sous l'autorité supérieure russe

forte escorte, vers Tiflis. Cependant la disparition subite du kasi déjoua ce plan. L'on n'a jamais pu découvrir si elle fut l'effet de son adresse personnelle ou de la participation de ses gardiens. Bref, il s'échappa et gagna une retraite dans les hautes gorges du Tabassaran, où ses préceptes lui avaient déjà acquis un puissant parti. — Sa facile capture et sa fuite laissent supposer qu'Arnslan-Khan prêta sans doute en secret la main à cette affaire.

CHAPITRE V.

Rappel de Yermoloff.—Mort des généraux Grekoff et Lissanéwitsch. —Début des hostilités de Ghasi-Mouhammed (Kasi-Moullah).

En 1826, peu après l'incursion des Persans sur le territoire russe, le général Yermoloff fut rappelé du Caucase, et la guerre acharnée qui s'engagea avec la Perse, et plus tard avec la Turquie, détourna du Daghestan l'attention de son successeur, le prince Paskéwitsch.

Ces circonstances favorisèrent singulièrement la propagation de la doctrine de Moullah-Mouhammed et les apprêts d'un soulèvement général, que méditaient les montagnards contre les Russes. Arnslan-Khan même autorisa Moullah-Mouhammed à retourner librement dans sa famille, à Jarach.

Le dernier fait d'armes de Yermoloff en Circassie fut une invasion dévastatrice dirigée contre les habitants de la Tschetschnja. Ceux-ci, excités par les mourides de Moullah-Mouhammed, avaient fait éprouver dans quelques rencontres hardies, des pertes sensibles aux Russes. L'un de ces faits d'armes, qui motiva

culièrement l'expédition de Yermoloff, eut des
quences trop graves pour que nous les passions
silence.
ne troupe de Tschetschenzes s'était réunie pour
uer le fort d'Amir-Hadshi-Jourt, qui occupait,
a ligne, une position importante. Le général de
de Grekoff, averti de l'imminence du danger par
ransfuges, donna l'ordre, du fort Wasch-Tschai,
né de cinquante verstes de l'autre, au comman-
d'Amir-Hadshi-Jourt, de prendre les mesures
ssaires à sa défense.
ous ignorons si le commandant négligea oui ou non
ivre les instructions du général Grekoff, mais les
etschenzes, qui avaient sans doute eu vent de ce
age, au lieu de s'en effrayer, songèrent à le faire
ner à leur profit. Ils se glissent dans le silence de
uit jusque sous les murs de la forteresse, à travers
ois avoisinant Amir-Hadshi-Jourt, et un Tschet-
nze, qui parlait le russe, cria à la sentinelle :
ivrez! le général amène du renfort. »
'on obéit bientôt à cette injonction : en un clin
l toute la place fut envahie par les sauvages
ats de la montagne. Alors commença une affreuse
e de carnage; en moins d'un quart d'heure la
ison fut taillée en pièces jusqu'au dernier homme,
étendard du Croissant fut hissé au haut des cré-
ix. Pas un Russe n'échappa au fer meurtrier des
etschenzes.
e général Grekoff, instruit de cet audacieux coup
ain, se hâte d'envoyer des messagers dans toutes

les directions pour quérir du renfort. Sa brigade se met aussitôt en mouvement ; le lieutenant-général Lissanéwitsch communique de Georgiewsk avec lui, et les troupes, grossies à la proportion d'une petite armée, atteignent à marches forcées le fort au pouvoir des montagnards. Un combat acharné s'engage : les Tschetschenzes opposent une résistance opiniâtre tant qu'ils ont des munitions ; puis ils s'élancent, le sabre au poing, hors de la forteresse ; ils s'ouvrent, en poussant des hurlements, un chemin sanglant à travers les rangs serrés des Russes, et cherchent un refuge dans les forêts voisines : pas un ne tomba vivant entre les mains des assaillants. Les Russes ne pénétrèrent dans Amir-Hadshi-Jourt que sur des débris fumants et à travers les cadavres de leurs frères égorgés.

Les troupes avaient tant souffert, elles comptaient tant de blessés ou d'estropiés, que les généraux, malgré leur désir de tirer prompte vengeance, ne purent rien entreprendre en ce moment. Le général Grekoff, après mûre réflexion, jugea plus prudent de recourir aux négociations ; c'était le plus sûr moyen d'arrêter sur-le-champ l'effusion du sang et de gagner du temps pour préparer de nouveaux armements.

Il mande par lettre, à cette fin, les chefs et les vieillards des tribus ennemies à sa forteresse Wach-Tschai. Près de deux cents Tschetschenzes se rendent à son invitation, ayant à leur tête un moullah inspiré. —Grekoff veut faire ouvrir les portes du fort aux envoyés ; mais le souvenir qu'il avait conservé des scènes sanguinaires d'Amir-Hadshi-Jourt rendait le

général Lissanéwitsch circonspect; il s'y opposa formellement, et exigea que le moullah chargé d'être l'interprète des volontés de son peuple fût seul introduit.

L'intrépide Tschetschenze pénétra résolûment, sans être accompagné, dans l'appartement où se tenaient les deux généraux et leur suite. « Pourquoi ton peuple, fit Grekoff, prenant la parole, pourquoi ton peuple a-t-il rompu ses traités et renouvelé les hostilités? — Parce que vous les avez rompus vous-mêmes les premiers, et que ma nation te hait comme son oppresseur, répliqua le moullah.

« —Silence, traître! interrompit le général courroucé; ne vois-tu pas qu'ici tu n'as plus de protecteurs et que tu es à ma merci? Tu vas être pendu et je te ferai arracher de la bouche cette langue menteuse...— Est-ce ainsi que vous respectez le droit d'hospitalité? s'écrie le Tschetschenze exaspéré, et il se jette sur le général et le transperce de son kinshal (poignard tcherkesse).

Les assistants tirent leurs sabres et s'élancent sur le moullah, plusieurs coups de feu partent, des soldats envahissent la pièce; mais une foule de victimes tombent sous les coups furibonds du Tschetschenze, avant que lui-même s'affaisse, atteint de plusieurs balles et de coups de baïonnettes. — Le lieutenant-général Lissanéwitsch fut frappé mortellement, un colonel et deux autres officiers furent blessés.—Ainsi périrent en quelques minutes deux des plus braves généraux russes, sans parler des autres personnes qui succom-

bèrent.—Les soldats, dans leur stupide exaspération, s'en prirent au cadavre sanglant du Tschetschenze, qui fut mis en pièces, souillé de crachats et trépigné des pieds, ainsi qu'ils ont coutume de le faire.

C'est à la suite de cet événement, si déplorable pour les Russes, que Yermoloff entreprit l'expédition dévastatrice ci-dessus mentionnée. A peine eut-il connaissance de ce qui s'était passé à Amir-Hadshi-Jourt et à Wach-Tschai, qu'il se mit lui-même à la tête de ses troupes, incendiant et saccageant tout sur son passage, sur le territoire des Tschetschenzes. Il détruisit la plupart des aouls situés sur les bords de l'Argoun et de la Ssoundsha, et soumit une grande partie des Tschetschenzes. Peu après il fut rappelé du Caucase.

Cependant Kasi-Moullah, stimulé par la parole de Moullah-Mouhammed, était devenu le plus enthousiaste de ses adhérents. De retour à Himry, il n'épargna ni peines ni fatigues pour introduire la nouvelle doctrine parmi ses concitoyens ; à cet effet, il haranguait souvent la foule qui l'entourait sans cesse, ou bien il provoquait par écrit les moullahs et autres personnes de la contrée qui savaient lire. L'une de ces missives se trouve encore entre nos mains, elle finit ainsi : « Des juifs, des chrétiens, des adorateurs du feu et bien d'autres peuples encore habitent cette terre, tous ont une religion particulière qu'ils honorent, tous ont des lois qu'ils respectent —Nous seuls

n'avons plus ni religion ni lois, ou plutôt nous manquons aux deux, parce que nous ne les connaissons pas. Les chrétiens ont leur Evangile, les juifs leur Talmud, et nous possédons le Coran et le saint charyat; mais avouons à notre honte que nous ignorons autant l'un que l'autre. En général, les peuples du Daghestan, dont vous faites aussi partie, sont adonnés à tous les vices, à la tromperie, au vol, au mensonge et à l'ivrognerie. » Kasi-Moullah termine son épître par la répétition textuelle, quant au sens, du discours de Moullah-Mouhammed mentionné plus haut; il conclut par un appel aux armes,—parce que la foi ne peut fleurir que sur l'arbre de la liberté, et que l'arbre de la liberté ne peut croître que dans le sang ennemi, etc.

L'espace ne me permet pas de rapporter tous les discours et toutes les lettres que renferment mes archives; je me bornerai, dans le cours de cette histoire, à citer ceux ou celles qui se distinguent par leur brièveté ou leur caractère particulier.

Kasi-Moullah était admirablement secondé dans ses entreprises par l'un de ses plus fidèles et de ses plus éloquents partisans, par un jeune prêtre d'Himry nommé Moullah-Schamyl. Tous deux trouvèrent pour eux et leurs préceptes le meilleur accueil dans leur patrie, et sept mois après leur retour de Jarach, ils se dirigeaient, en compagnie de beaucoup d'autres mourides, vers le riche et puissant aoul Tscherkéi, où ils espéraient faire aussi des prosélytes.

Cette fois encore ils suivirent la même règle de conduite que nous avons rapportée plus haut. Ils

tinrent aux populations de longs sermons de pénitence, les menacèrent de mort et de damnation, ne leur laissant, comme unique moyen de sanctification et de salut, que la doctrine qu'ils prêchaient, qui se résumait par ce cri perpétuel : « Haine et guerre aux infidèles ! » — A l'issue de la première et longue harangue adressée par Kasi-Moullah à la foule, qui était considérable, l'un des plus vénérables habitants de Tscherkéi prit la parole en ces termes :

« Enseigne-nous le charyat et ses saints commandements ; nous nous humilions devant ta sagesse et nous te promettons de faire tous nos efforts pour renoncer à l'ivrognerie, au vol et à tous les vices dont tu nous accuses et qui nous souillent en effet. Mais nous ne pouvons engager la lutte contre les Russes, ainsi que tu le demandes. Nous avons déjà trop souffert de ces ennemis, et il y aurait folie de notre part à recommencer des hostilités qui nous entraîneraient plus sûrement encore à notre perte. — Les Russes gardent en otage à Andrejewa [1] les plus nobles d'entre nous ; nos troupeaux paissent sur leurs terres ; partout ils nous enveloppent, et disposent de forces si considérables que nous tenterions vainement de secouer le joug qu'ils nous ont imposé.

« — Nous ne vous blâmons point, répondit Kasi-Moullah, de vous soumettre en apparence aux Russes et de leur fournir des otages aussi longtemps que leur pouvoir dépassera le nôtre ; mais l'instant approche

[1] Aoul dominé par le fort russe Wnesapnaja.

où un autre puissant souverain de l'Orient tirera l'épée contre les Moscovites, à la gloire du Coran, et anéantira leur grandeur. Alors le double Aigle gémissant ramènera ses ailes le long de son corps, et le Croissant flottera derechef resplendissant au-dessus des aouls du Daghestan[1]. Le moment arrivé, soyez prêts à marcher à cette sainte lutte, et surtout gardez-vous de prendre parti pour les infidèles. Jusque-là faites ce que bon vous semblera. » Les Tscherkéiens promirent d'avoir égard à ces recommandations; ils jurèrent d'observer rigoureusement le charyat, et pour commencer, ils répandirent sous les yeux de ceux qui le leur prêchaient toutes leurs provisions de vin, et brisèrent les ustensiles à son usage.

Ces belliqueux évangélistes poursuivirent leur œuvre de conversion parmi les peuples des montagnes; elle fut partout couronnée d'un plein succès. La réputation de Kasi-Moullah, que le peuple considérait comme un envoyé de Dieu, s'accrut tellement que vers le commencement de l'année 1829, le nouveau prophète reçut un message du vieux Schamschal-Mechti de Tarkou. Ce dernier depuis longtemps était lieutenant-général au service de la Russie, et il espérait, grâce aux préceptes de Kasi-Moullah, ramener son peuple, adonné à tous les vices, à des mœurs plus pures. Kasi-Moullah se rendit aussitôt à Praoul, rési-

[1] En ce temps-là, une foule d'agents persans et turcs parcouraient le Daghestan pour exciter les montagnards à se révolter contre les Russes; ils leur promettaient un solide appui de la part de ces deux États.

dence actuelle du schamschal, où ils conférèrent longuement ensemble, et où l'autorisation de prêcher son nouveau dogme lui fut accordée.

Depuis longtemps le vieux Schamschal-Mechti passait publiquement pour l'ami avoué des Russes; dans sa conversation avec ce vieillard, et pour atteindre plus sûrement son but, Kasi-Moullah garda le silence sur la tendance politique de ses préceptes. Son effet sur le peuple, en agissant de haut en bas, aurait bien plus de poids. Peu après le schamschal entreprit un voyage d'agrément à Saint-Pétersbourg, et il mourut au moment où après un court séjour en cette capitale, il se préparait au retour. Kasi-Moullah eut alors naturellement toute liberté d'action. Il gagna rapidement à sa cause les deux aouls, la grande et la petite Kasanischtscha, dont les habitants, à l'exemple de leur prince, s'étaient montrés jusqu'alors favorables aux Russes.

Malgré le grand nombre d'adhérents que s'acquit le nouveau prophète partout où il se montrait, peu à peu une foule d'ennemis, pour la plupart des prêtres, se révoltèrent contre lui. Il encourait leur improbation parce qu'il commentait à sa guise le Coran, ou faisait à plaisir des additions à son texte primitif; aussi le décriaient-ils en arrière comme un blasphémateur de Dieu, et cherchaient-ils à soulever le peuple contre lui. C'était particulièrement dans les aouls d'Erpeli et de Karantschai que les mécontents ourdissaient leurs intrigues. Aussitôt informé de ces menées, Kasi-Moullah accourut accompagné de

ses partisans, et son éloquence autant que la force des armes lui ramenèrent bientôt les esprits. Néanmoins, afin de s'assurer pour l'avenir de leur fidélité, il choisit des otages parmi les plus considérables, et les envoya en lieu de sûreté à Himry.

Sahid-Effendi, le plus âgé et le plus sage alim du Daghestan, le respectable maître de Kasi-Moullah, vivait en ce temps-là dans l'aoul d'Arakan.—Les montagnards et les Russes estimaient également ce vieillard, et c'est surtout aux égards et aux soins officieux qu'on avait généralement pour lui qu'il dut sa célébrité parmi ces derniers. Après examen, Sahid-Effendi avait rejeté les enseignements du nouveau prophète, et son opinion, bientôt connue du peuple, contrecarrait les tentatives de Kasi-Moullah et de ses adeptes.

Celui-ci connaissait trop bien l'influence que le vieux sage exerçait sur son entourage pour ne point chercher le moyen de le rendre inoffensif. Une nuit il pénètre subitement, suivi des siens, dans la demeure de son vénérable maître. A peine Sahid-Effendi eut-il le temps de fuir que déjà les flammes dévoraient sa maison; tous ses écrits, le fruit et l'expérience de son existence tout entière, qu'il avait amassés avec tant de sollicitude, furent anéantis dans cet incendie. Il ne sauva que sa personne, et alla se réfugier auprès d'Arnslan-Khan.

Sahid-Effendi une fois évincé, Kasi-Moullah n'a-

vait plus de rival ni d'antagoniste à redouter; il pouvait poursuivre plus hardiment l'œuvre de sa propagande. Il mit sous les yeux des habitants ébranlés d'Arakan l'exemple de Sahid, et il menaça de les faire périr par l'épée et de réduire leurs foyers en cendres, s'ils refusaient d'embrasser la nouvelle doctrine.— C'est ainsi qu'ils s'allièrent à Kasi-Moullah, qui ne se contenta pas seulement de leur serment et de leurs promesses; par précaution, il leur retint trente otages comme garantie de leur fidélité.

Après un séjour de vingt jours à Arakan, le nouveau prophète se dirigea, suivi de ses adeptes, à Ounzoukoul, puis de là vers les villages de Koissoubou, où son évangile n'avait pas encore pénétré. Il réussit partout à merveille : lorsque la douceur et la persuasion n'étaient pas les plus fortes, les menaces et les punitions faisaient le reste. Sa marche singulière prenait un caractère toujours de plus en plus belliqueux. Toutes les fois que Kasi-Moullah concevait la moindre défiance à l'égard de la sincérité des sentiments des nouveaux convertis, il exigeait un certain nombre d'otages.

Déjà la plus grande partie du Daghestan lui appartenait : les tribus de Goumbet, d'Andi et tous les Avares lui avaient juré fidélité; sa troupe ne rencontra d'opposition qu'à Chounsach, et ce fut en premier lieu dans l'aoul d'Achaltschi, où résidait alors la souveraine du pays, la khane Pachou-Biké, mère du jeune Abou-Nounzal, khan des Avares.

La khane Pachou-Biké fit savoir à Kasi-Moullah

qu'il eût à demeurer en dehors des limites de son territoire. Les circonstances lui imposaient cette rigueur, malgré le respect qu'elle portait à sa personne, et elle s'offrit, pour confirmer ses paroles, à lui donner l'un de ses propres fils en otage.

Kasi-Moullah refusa néanmoins d'accéder à ces propositions, et il pénétra dans le Chounsach à la tête d'une armée forte alors (1830) de 8,000 hommes.

Ces peuples, privés d'un chef énergique et se méfiant de la jeunesse du khan Abou-Nounzal, à peine sorti de l'enfance, voulaient se rendre sans résistance, surpris en outre par l'approche soudaine des terribles troupes de mourides. La khane Pachou-Biké, animée de colère, se saisit alors d'une épée : « Retournez chez vous, hommes de Chounsach, s'écrie-t-elle en s'adressant à la multitude, et passez vos glaives à la ceinture de vos femmes ; il ne vous sied plus de porter des armes ! » Confus et enflammés par l'exemple de leur souveraine, ils courent tous au combat et chargent avec fureur l'ennemi, qui se voit bientôt contraint de céder au nombre et au courage des agresseurs. Le jeune khan Abou-Nounzal se distingua aussi en cette circonstance, où il blessa Kasi-Moullah à la tête.

L'empereur Nicolas récompensa les habitants de Chounsach de la fidélité qu'ils lui témoignèrent en cette circonstance, en leur faisant présent d'un drapeau d'honneur et en adressant en outre de magnifiques cadeaux à la khane et à son fils.

Depuis l'échec de Chounsach, Kasi-Moullah avait

beaucoup perdu dans l'opinion du peuple; il s'efforçait de déguiser ce malheureux événement en en rejetant la faute sur ses partisans, qui, disait-il, manquaient de foi et avaient peur de la mort. Plusieurs tribus néanmoins se détachèrent de lui sans qu'il pût les en empêcher : l'argent et les promesses des agents de la Russie, répandus par tout le Daghestan, en furent cause en partie.

Aussi, lorsque le lieutenant général de Rosen s'avança, l'été de la même année, à la tête d'un corps d'armée contre Himry, les habitants les plus âgés et les plus notables du Koissoubou vinrent à sa rencontre pour prêter, au nom de la population, serment de fidélité à la Russie. Le général, surpris de cette démarche, crut inutile de prendre possession d'Himry ou d'y laisser garnison; il retira ses troupes sans pousser plus loin ses opérations. Kasi-Moullah sut tirer de cette circonstance tout le profit possible seulement chez des gens crédules comme ces montagnards.

Il réunit les moullahs et les vieillards des aouls du Koissoubou, et leur démontra que dans ces événements le doigt d'Allah avait évidemment tout dirigé. Quoique les portes d'Himry leur eussent été ouvertes de plein gré et sans coup férir, les Russes avaient craint d'en passer le seuil; car Allah avait obscurci leur vue pour les empêcher de reconnaître leurs avantages et de voir périr ses croyants sous ses yeux, ainsi qu'il s'est exprimé par la bouche de son Prophète : « Je veux les battre par l'aveuglement ! »

Convaincu de l'impression profonde de ses paroles

sur l'esprit de ses versatiles auditeurs, Kasi-Moullah essaya également d'interpréter, à l'aide d'Allah, la défaite de Chounsach à son profit.

« Oubliez-vous, infidèles, poursuivit-il, que Celui qui fit jadis passer à travers les manches de l'habit de son prophète la lune partagée en deux [1] accomplit encore de nos jours de grandes choses en faveur de ceux qui s'abandonnent à lui ? Mais il châtie la pusillanimité et détourne son visage de ceux qui doutent; aussi a-t-il suffi de l'épée d'une femme pour vous mettre en fuite et vous rendre la risée des hommes de Chounsach !—Celui qui voit le dos de son ennemi s'élève d'un degré dans le ciel ; celui qui l'a montré, au contraire, s'attire le mépris des élus. Et pourquoi fuiriez-vous ? Est-ce par crainte de la mort ? La mort n'est redoutable que pour les incrédules et pour les poltrons, tandis qu'elle est le prix des splendeurs éternelles pour les braves et pour les croyants ! Telles sont les paroles d'Allah transmises par son Prophète : si vous croyez en lui, comment expliquer votre pusillanimité ? La force est la compagne obligée de la victoire, mais où règne la foi, là réside aussi la force ! »

Le sage Kasi-Moullah, qui avait une connaissance profonde des ressorts du cœur humain, gagnait la confiance du peuple par de semblables discours, au point que toutes les tribus qui avaient déserté son parti revinrent à lui. L'occasion devait bientôt se présenter d'éprouver l'efficacité de ses paroles.—Il

[1] Ce fut, on le sait, l'un des miracles opérés par Mahomet.

convoqua par message et par écrit tous les partisans du nouveau dogme à une grande assemblée dans les forêts de Tschounkeskan, sur le territoire du schamschal. L'effervescence générale qui s'en suivit donna de sérieuses inquiétudes aux Russes. Le prince Békowitsch Tscherkassky fut envoyé à leur rencontre avec un détachement, afin de déjouer les plans de Kasi-Moullah. La rencontre eut lieu; elle fut sanglante : malgré l'opiniâtre bravoure des Russes, la victoire resta à Kasi-Moullah et à ses mourides. Le prince Békowitsch ne dut son salut qu'à la fuite.

Ce succès ranima encore davantage la confiance renaissante des mourides, et leur chef sut profiter de ces heureuses dispositions pour prendre des mesures plus efficaces encore.

Il expédia dans tous les aouls du Daghestan des lettres en langue arabe ainsi conçues : « L'heure de la délivrance est arrivée. Allah m'a choisi pour vous transmettre sa volonté et soulever son peuple contre les infidèles. Bien des signes miraculeux se sont déjà manifestés pour tranquilliser les vrais croyants et relever le courage des incrédules et des peureux. La colère d'Allah a paralysé, sous les yeux de la population, la marche d'une forte armée ennemie, et l'a contrainte à la retraite sans coup férir... » Il (Kasi-Moullah) en détruisit une autre dans les forêts de Tschounkeskan. Mais de sublimes efforts étaient encore indispensables à l'achèvement de l'œuvre commencée ; aussi invitait-il tous les musulmans à combattre les infidèles pour faire sortir la perle de la liberté de la fangeuse servilité.

Le moment favorable, désigné par Allah lui-même, une fois passé serait à jamais perdu pour tous, l'esclavage ici-bas et la damnation éternelle là-haut seraient leurs seules récompenses.

Cet appel eut le résultat désiré. Petit à petit les hommes les plus hardis du Daghestan vinrent se ranger sous les drapeaux victorieux de Kasi-Moullah. Le plus influent d'entre eux était Yrasy, le neveu du schamschal de Tarkou et maître autrefois de Kasanischtscha; son exemple entraîna une foule de Tschetschenzes, qui grossirent chaque jour les forces du kasi.

CHAPITRE VI.

Suite.—Tarkou et Bournaja ; relation d'un combat.

Tarkou [1] (écrit à tort *Tarki* sur la plupart des cartes), chef-lieu d'une province du même nom, sur la côte orientale de la mer Caspienne, est une ville d'une grande étendue, bâtie en terrasse sur le versant d'une haute montagne. Ses maisons, d'un aspect misérable, avec des toits plats, et construites en pierres grossières, selon l'usage asiatique, descendent jusqu'au pied de la montagne et semblent d'immenses degrés irréguliers creusés dans le roc. Les rangs supérieurs des habitations sont ombragés en partie par des sapins et des chênes gigantesques, qui, au milieu de ces énormes masses élevées sans régularité, présentent un aspect excessivement pittoresque. Une végétation luxuriante couvre les flancs de cette montagne

[1] Tarkou, ville importante autrefois, est aujourd'hui fort déchue. On l'appelait jadis *Semender*, plus tard *Derekoll* (c'est-à-dire la couverture de la plaine), d'où a été tiré le nom de Tarkou. (Dr Frœhn, *Ibn Fozzlan*, p. 65.)

à pic, au sommet de laquelle Yermoloff a fait élever un fort qui domine la mer et la plaine; on l'appelle Bournaja ou *l'Orageuse*. On lui a donné ce nom à cause des terribles ouragans qui grondent sans cesse à cette hauteur, et qui font souvent de grands ravages.

Depuis longtemps déjà Kasi-Moullah convoitait cette forteresse, imprenable en apparence, et qui est la clef de la ville de Tarkou; la possession de Bournaja et de Tarkou avait été le premier et le plus ardent but de son ambition; il comptait s'emparer plus tard de Derbend; et s'assurer peu à peu de toutes les places fortes des côtes de la mer Caspienne.

C'est à la demi-lune de mai 1831 que le mourschide entreprit sa mémorable expédition contre Tarkou. A peine éloigné d'une journée de la ville, Kasi-Moullah eut à soutenir un rude combat dans les défilés de l'aoul d'Atlaba (Atly-Bouiny) contre les troupes du major-général de Taube, accourues à marches forcées. Les mourides remportent une éclatante victoire; ils s'emparent de l'aoul, et le baron de Taube, mis en déroute, fut obligé de battre en retraite sur la ligne. Le succès, on le comprendra sans peine, exalta le courage des troupes de Kasi-Moullah, qui entrèrent triomphalement dans Tarkou, dans la nuit du 26 mai. Il y eut pendant cette guerre une série de scènes de carnage les plus terribles peut-être qu'eurent jamais à enregistrer les sanglantes annales du Caucase. Nous essayerons, en quelques traits, d'en signaler seulement quelques-unes.

Bournaja, nous l'avons dit, est situé au faîte d'une

montagne escarpée, et la ville de Tarkou est bâtie sur l'un de ses versants. Un chemin étroit, abrité par une forte muraille, conduit au pied de la montagne, à l'unique source où la garnison s'approvisionne d'eau. Deux tours protégent ce mur d'enceinte vers le centre de ce chemin ; tout à côté se trouve une cave renfermant les poudres. Après l'occupation de Tarkou, Kasi-Moullah voulut d'abord s'emparer de la source et de la poudrière, afin de réduire l'ennemi bloqué dans le fort sans avoir recours aux armes.

Les Russes avaient le plus grand intérêt à faire échouer ce plan fatal pour eux : ils tentèrent trois sorties désespérées contre les montagnards, qui se précipitaient vers la source en poussant des hurlements sauvages ; mais chaque fois ils furent repoussés avec de grandes pertes. Malgré le feu continu de l'artillerie de la forteresse et les blocs de rochers, les pierres, qui broyaient ou emportaient des rangs entiers de Tschetschenzes au fond des ravins, ces derniers se rendirent promptement maîtres de la cave aux poudres. Ils étaient occupés à se distribuer ce butin précieux, surtout pour eux, lorsqu'une grenade lancée du fort éclata au milieu des montagnards, tout joyeux de leur succès. Les poudres prirent feu et l'explosion eut lieu instantanément ; la ville, la montagne et les fortifications en furent ébranlées : elle menaça en quelque sorte de tout abîmer à la fois. La détonation, les craquements auraient fait croire que le globe tout entier sortait de ses gonds. Les flammes gigantesques et les colonnes de fumée, entremêlées de

quartiers de roc et de cadavres en lambeaux, s'élançaient dans l'espace comme les projectiles que vomissent les volcans, et des centaines de combattants trouvèrent la mort dans cette lave embrasée.

Ce foudroyant incendie avait fait trembler la montagne sur sa base, mais l'âme vaillante de Kasi-Moullah était restée inébranlable. Il poursuivit le siége en redoublant d'ardeur, et toute la nuit on entretint un feu animé. Le jour suivant, lorsque le manque d'eau commença à se faire sentir, les assiégés tentèrent un dernier et suprême effort pour s'emparer de la source. Le sang coulait à flots, mais l'eau n'en devint pas plus abondante : la source demeura au pouvoir des Tschetschenzes. Les soldats russes, mourant de soif et repoussés encore une fois, n'eurent d'autre alternative que de se retirer dans l'enceinte désolée de leur forteresse.

Quelque terrible qu'eût été le spectacle de l'explosion de la poudrière, les gémissements des hommes et des bêtes enfermés dans le fort et que consumait la soif étaient bien autrement navrants. Le troisième jour parut, les souffrances devenaient intolérables ; le seul espoir qui soutînt encore le moral des assiégés était d'être bientôt délivrés par le général Kachanoff, qui s'avançait à la tête d'un fort détachement.— Quelques messagers échappèrent heureusement à la surveillance des Tschetschenzes, et portèrent au général une dépêche du commandant, dans laquelle il lui peignait en peu de mots la désastreuse position de la garnison.

Déjà Kasi-Moullah tenait toutes les hauteurs autour de Bournaja, et l'on allait donner l'assaut au fort, lorsque le son du tambour et le bruit du canon annoncèrent l'approche des Russes.—Les assiégés étaient sauvés; cependant, malgré la supériorité de ses forces, il fallut à l'ennemi plusieurs jours d'une lutte acharnée pour déloger Kasi-Moullah de Tarkou; et, lorsque les Russes pénétrèrent dans la ville à moitié en ruines, ils trouvèrent les rues littéralement jonchées de cadavres.

Après le combat de Tarkou, le courage des montagnards, au lieu de s'affaiblir, ne fit que redoubler. Ils s'étaient mesurés avec un puissant adversaire, et ils s'en rapportaient avec confiance à leur chef du soin de nouvelles entreprises. Au bout de quelques jours de repos, Kasi-Moullah leva le camp et parcourut le territoire de Tarkou, soumettant, dans sa marche victorieuse, tous les aouls assis sur le fleuve Ssoulak. Il contraignit les tribus asservies à grossir son cortége, de sorte que les pertes éprouvées au siége de Bournaja furent bientôt réparées. Pendant ce temps, le général Emmanuel réunit un assez gros corps d'armée, et il livra bataille à Kasi-Moullah; ce dernier remporta la victoire et retourna chargé d'un riche butin dans les forêts du Tschounkeskan.

Les événements que je viens de rapporter se passaient au mois d'août 1831. On fit alors courir le bruit de nouvelles hostilités de la part des Persans; les troupes russes abandonnèrent en toute hâte leurs positions dans le sud et le centre du Daghestan, et se

dirigèrent vers le Schirwan. Il ne resta que quelques bataillons de la garnison de Derbend.

Kasi-Moullah mit à profit cet instant favorable. Il apparut accompagné des siens sur les hauteurs de Ssamsseh, lieu où se réunissaient d'ordinaire les habitants de Kaitach, de Welikent et de Medsch-Shis. Toute la contrée passa de son côté, excepté la partie sud du Tabassaran, gouverné par Ibrahim-Beg, qui resta fidèle à l'empereur de Russie. Kasi-Moullah se rua aussitôt sur ce pays, et usa de toute sorte de violences pour le forcer à embrasser la nouvelle doctrine. Après quoi le belliqueux moullah lança aux peuples du Daghestan des milliers de copies d'une proclamation où se lit entre autres ce passage : « Nous pénétrons sur les territoires qui nous sont hostiles, comme l'aurore d'une chaude journée à son lever ; le sang marque notre passage, et l'incendie et la dévastation marchent à notre suite : il faut que l'acte accomplisse ce que le verbe est impuissant à opérer. Obéissez à notre loi, et toutes les bénédictions du ciel et de la terre vous écherront en partage ; vos biens seront respectés et votre sécurité assurée ! Si, au contraire, vous persistez dans votre obstination, nous vous faisons savoir que, dès que les montagnes auront dépouillé leur manteau d'hiver et que le printemps les aura revêtues de leur parure de fleurs, nos guerriers s'abattront sur vos aouls et obtiendront de vive force ce que vous aurez refusé à notre bienveillance ! La voix du rossignol de vos forêts sera pour nous le signal du combat. Nous sommes l'asile et les

protecteurs des vrais croyants, la terreur au contraire des infidèles et des esprits chancelants. Un secours puissant est assuré à nos partisans et à nos frères en religion, et celui qui est des nôtres en sera récompensé par la paix en ce monde et par son salut dans l'autre. Amin! »

Il s'avança sur Derbend avec du renfort l'automne de la même année, et tint pendant huit jours la ville bloquée rigoureusement. Elle se serait rendue si le major général Kachanoff n'était accouru en toute hâte, à la première nouvelle du siége, avec des troupes de la province du nord du Daghestan. Le blocus fut levé, et Kasi-Moullah prit la fuite. Il se retira dans la partie nord du Tabassaran et vint camper aux aouls d'Humeda et de Doukach, habités alors par la famille du mourschide Moullah-Mouhammed. Kasi-Moullah épousa une fille du mourschide et congédia quelque temps ses soldats, pour leur accorder un repos nécessaire, avant d'entreprendre encore une fois le siége de Derbend, qu'il se proposait d'attaquer du côté de la mer.

Il éprouvait aussi lui-même le besoin du calme, et se retira à cet effet avec Moullah-Mouhammed et sa famille à Himry. Mais une longue oisiveté ne pouvait convenir au caractère actif de cet homme, et il entreprit la même année une expédition contre Kisljar [1]. La ville se rendit après une vigoureuse résis-

[1] Il attaqua Kisljar en plein jour et s'en empara le 1er novembre 1831. Un nombre considérable de prisonniers et de fortes sommes d'argent restèrent entre ses mains.

tance. Tout ce qu'il avait prédit s'accomplit : le sang marqua son passage, et l'incendie et la dévastation marchèrent à sa suite. Après la prise de Kisljar, il réunit de nouveau ses hordes dans les forêts du Tschounkeskan.

CHAPITRE VII.

Bataille près d'Himry.—Mort de Kasi-Moullah.

Le major général Kachanoff fut rappelé de son poste sur ces entrefaites, et le colonel Miklaschewski vint le remplacer. Kasi-Moullah, que des intérêts de famille appelaient à Himry, confia en son absence le commandement à son fidèle compagnon d'armes Hamsad-Beg. Le brave Miklaschewski, profitant de l'éloignement de l'imam, attaqua Hamsad-Beg à l'improviste dans son camp de Tschounkeskan; mais il paya de la vie ce trait hardi. Ses soldats, exaspérés de la perte d'un chef adoré, ne cessèrent le combat qu'après que l'ennemi eût été débusqué de sa position. Cette opération fut la dernière qui marqua l'année 1831. L'hiver fit violemment irruption; il engourdit un moment l'humeur guerrière des soldats de la foi, et couvrit d'un blanc linceul les gorges et les montagnes du Daghestan, rougies de sang. Il produisait l'effet d'un vénérable vieillard, depuis longtemps étranger à la fougue de la jeunesse, et dont

l'apparition subite rétablit tout à coup le calme au milieu d'une troupe de bruyants enfants. Cependant les gais rayons du soleil printanier avaient à peine fondu la couche des neiges et rajeuni la terre, que Bellone couvrait déjà, dans les aouls des mourides, les gazouillements des oiseaux par les sons retentissants de sa trompette guerrière.

Cette fois, Kasi-Moullah dirigea son attaque du côté de la ligne du Caucase, et remporta plusieurs brillants succès entre les villes de Kisljar et de Wladikaukas. L'attitude des mourides devenait de plus en plus menaçante pour les Russes. Le commandant en chef, l'adjudant général de Rosen, crut devoir frapper un coup décisif : il prit en personne le commandement de l'armée et parcourut le territoire des Tschetschenzes, pillant et dévastant tout sur son passage. Après avoir traversé le Ssoulak, il s'empara du fort Mjoutlach et s'avança par Temir-Khan-Schoura sur Himry. Le lieutenant général Weljaminoff, le prince Dadian et le vaillant Kluke de Klugenau l'accompagnaient dans cette expédition.

Himry est situé en face de l'aoul Erpeli, sur le Koissou, au haut d'un rocher à pic qui semble inaccessible. La route pour y arriver, surtout par le territoire des Tschetschenzes, offre des obstacles incroyables. En quittant l'aoul de Kharapai, l'on gravit une pente rapide toujours couverte de neige, puis un étroit sentier, creusé dans la pierre, côtoie pendant plus d'une lieue des roches ardues et d'immenses

précipices; il rejoint plus loin le chemin d'Erpeli et débouche dans un défilé qui conduit à Himry, entouré lui-même d'une triple enceinte de murailles. Cette marche pénible dura six jours, depuis le 11 jusqu'au 17 octobre. Les Russes, après une lutte acharnée, s'emparèrent du défilé et du revers de la montagne qui le domine; Weljaminoff y fit poster ses fortes pièces d'artillerie et ouvrit sur Himry un feu meurtrier.

Ces derniers combats avaient beaucoup épuisé les forces de Kasi-Moullah, il était littéralement enveloppé par l'ennemi, qui s'avançait de tous côtés, et le nombre de ses hommes diminuait de jour en jour. Beaucoup de ceux qui n'avaient cédé qu'à la violence en suivant la bannière du Prophète désertèrent et passèrent aux Russes. Hamsad-Beg, dont le corps occupait l'aoul d'Irhane et sur lequel il avait cru pouvoir le plus compter, s'en vit abandonné; plusieurs autres chefs subalternes suivirent cet exemple[1].

Schamyl, son fidèle compagnon, et la valeureuse garnison d'Himry lui demeurèrent seuls dévoués à l'heure du danger. C'est avec cette poignée d'hommes qu'il osa tenir tête à une armée innombrable. C'eût

Nous devons faire observer ici que depuis longtemps les Russes s'appliquaient avec ardeur à affaiblir aux yeux du peuple le renom du nouveau prophète et à ridiculiser ses actes. Ainsi, par exemple, ils répandirent une foule d'écrits en langue arabe et dans la forme observée par Kasi-Moullah, qui soulevèrent naturellement dans les masses, ignorant cette supercherie, un esprit de contradiction. Hamsad-Beg fut lui-même longtemps la dupe d'une semblable missive, habilement contrefaite.

été folie que de songer à la victoire, ils en étaient tous convaincus; la fuite était également impossible, parce que l'ennemi tenait tout alentour les défilés et les hauteurs. Il n'y avait donc que deux partis à prendre, se soumettre ou mourir les armes à la main. Ce fut à cette dernière et héroïque pensée que s'arrêtèrent les mourides. Ils s'étaient retranchés dans les tours qui dominaient l'enceinte extérieure, et ils s'y défendirent, en chantant des versets du Coran, avec une ténacité sans exemple, jusqu'à ce que l'artillerie russe, ayant battu pendant quelques heures les fortifications en brèche, les eût ensevelis sous les décombres.

Les Russes pénétrèrent, le 18 octobre au matin, au milieu des ruines fumantes d'Himry; mais ce ne fut qu'après un carnage épouvantable, qui dura plusieurs heures avec une indescriptible furie. Le roc nu de la forteresse, que doraient peu d'instans auparavant les feux de l'aurore, était rougi maintenant par le sang des victimes. Kasi-Moullah succomba au milieu de soixante de ses plus dévoués mourides. Leurs adversaires témoignent de leur mort héroïque. Des officiers russes, présents au massacre d'Himry, parlent encore aujourd'hui avec admiration du sang-froid, du courage et du discernement que déploya Kasi-Moullah au plus fort du combat. Et lorsqu'il expira, ses fidèles étaient si peu nombreux qu'ils se virent contraints d'abandonner le corps de leur chef. Schamyl tombait également aux pieds de Kasi-Moullah, frappé de plusieurs balles; il fut laissé pour mort sur le champ de bataille, et la manière dont il fut

sauvé cette fois et s'échappa plus tard de ce gouffre de roches à Achoulgo est toujours restée une énigme.

Les Russes trouvèrent le cadavre de Kasi-Moullah percé de plusieurs balles, et dans une position qui imprima la crainte et le respect aux cœurs les plus grossiers. Il serrait de la main gauche sa longue et belle barbe, et avait le bras droit étendu vers le ciel. Ses traits portaient l'empreinte d'un si grand calme et de tant de sérénité, qu'il paraissait mort plutôt au milieu d'un beau rêve que dans le tumulte d'une bataille. En effet, voyant tout perdu, il s'était jeté à genoux, et il désignait l'orient de la main droite lorsque la balle homicide l'atteignit.

Après l'assaut d'Himry et la mort de Kasi-Moullah, les Russes crurent la guerre dans le Daghestan terminée pour toujours. Le général de Rosen, satisfait de sa victoire, adressa aussitôt une proclamation aux populations de ces contrées : « La justice et le châtiment de Dieu ont atteint le perturbateur et hérétique Kasi-Moullah. La terre est purgée de sa présence, ainsi que de celle de ses plus fameux partisans et d'une foule de gens égarés par lui. Les armes russes victorieuses se sont rendues maîtresses du défilé d'Himry, que l'on croyait imprenable jusqu'ici. Les pervers habitants de cet aoul disaient cependant que les Russes n'arriveraient jusqu'à eux qu'avec la pluie; mais ils oubliaient dans leur aveuglement que les

rochers se détachent aussi et que la foudre et les éclairs anéantissent les scélérats.

« Que ceci serve de leçon aux ennemis de la tranquillité ! Portez votre repentir au sein du gouvernement puissant de la Russie, et vous obtiendrez de son noble et généreux monarque le pardon accoutumé. Mais si à l'avenir quelqu'un osait encore soulever les esprits malveillants et troubler le repos, il doit s'attendre au châtiment sans rémission. C'est en vain qu'il se réfugierait dans les montagnes, dans les forêts, dans les cavernes, dans les ravins; nos soldats victorieux atteindront et puniront partout les révoltés et les traîtres. Le sort des Galgais, des Tschetschenzes et de bien d'autres tribus, et, en dernier lieu, des habitants d'Himry, est là pour confirmer la vérité de mes paroles. Que celui qui a des oreilles entende et en fasse son profit. »

Kasi-Moullah n'était plus, mais la mort du héros ménageait à ses ennemis un bien plus rude échec que ne le firent jamais ses exploits pendant sa vie. Les Russes portèrent en triomphe son cadavre glacé dans les rangs de ceux qui jadis lui obéissaient; ils voulaient leur faire entendre qu'avec lui la dernière lueur de liberté était éteinte. Mais à l'aspect de leur chef terrassé, dans la posture que nous avons décrite, bien faite pour inspirer le respect, les tribus qui l'avaient abandonné ne doutèrent plus de la vérité de sa doctrine et de la sainteté de sa mission sur la terre. Sa parole

était scellée de son sang : il avait succombé en héros dans la lutte contre les oppresseurs de sa foi, et en expirant il montrait encore le but de sa vie, le siége de la liberté et de la lumière. La prière l'avait appelé au combat, la prière le termina; tous ceux qui lui survécurent lui vouèrent le respect qu'on porte aux saints. Sa mort fondit les cœurs d'airain des hommes de la montagne, et les lieux où le dieu des batailles venait de faire tonner ses foudres retentirent longtemps de plaintes et de gémissements.

L'épaisse fumée de poudre se dissipa peu à peu et monta au ciel sous la forme de petits nuages blancs, que les courants d'air emportaient à travers les rayons du soleil couchant, pareils à des esprits lumineux : ils semblaient les âmes des victimes immolées, et les roches humides d'Himry, rougies par les reflets de l'astre brillant, autant de langues altérées de sang sortant de terre.

La mort de Kasi-Moullah clôt la première période de la guerre religieuse dans le Daghestan.

CHAPITRE VIII.

Remarques préliminaires.—Hamsad-Beg, sa vie et sa mort.

La relation suivante — également tirée, quant au fond, du manuscrit russe dont il a déjà été question — est une analyse succincte de notices sur Hadshi-Mourad [1] et les mourides du Daghestan qui, gagnés aux intérêts de la Russie, prirent une part active aux mouvements d'alors. Cet écrit se ressent de l'esprit russe qui l'anime, et nous dépeint le caractère des montagnards sous les couleurs les plus défavorables. Mais c'est justement pour ce motif que j'ai préféré classer tout simplement et rapporter fidèlement les matériaux communiqués. Je n'ai rien voulu changer à la partie essentielle, quoique maintes fois l'occasion se présentât d'en interpréter le sens en faveur des montagnards. C'était le seul moyen de répandre de la clarté sur cette histoire, et d'obvier au reproche de

[1] *Hadshi* signifie le pèlerin. Toute personne qui a accompli un pèlerinage à la Mecque, ou même au tombeau d'*Houssein*, joint à son nom la qualification d'hadshi, comme titre de distinction.

partialité qu'on aurait pu m'adresser. Il est un fait qui en dit plus que toutes les paroles au préjudice des Russes, c'est qu'Hashi-Mourad, après avoir vécu huit années consécutives sous leur régime, retourna repentant auprès de Schamyl; il devint depuis le premier naïb et le confident de l'imam.

A la nouvelle du désastre d'Himry, Moullah-Mouhammed accourut aussitôt à Irhana pour consacrer et bénir prêtre Hamsad-Beg [1], appelé à succéder à Kasi-Moullah. Depuis la perte de son vaillant chef, l'insurrection semblait totalement éteinte dans le Daghestan, et ni la Russie ni les montagnards ne troublèrent la paix en l'année 1833.

Les Russes croyaient avoir assez découragé leurs ennemis pour leur ôter toute envie de se soulever de nouveau. Ils étaient loin de supposer que les montagnards ne prenaient qu'un repos nécessaire aux apprêts d'une nouvelle et formidable révolte, sous la conduite d'Hamsad-Beg.

La belle mort de Kasi-Moullah laissa une si profonde et si solennelle impression chez les survivants, qu'une année ne suffit pas à l'effacer. Hamsad-Beg avait donc plus besoin de contenir que de stimuler ceux qui s'étaient rangés sous son drapeau. Grâce à son habileté, une foule de soldats russes accouraient à lui; et, comme il traitait tous les déserteurs qui se réfu-

[1] Les mots *Beg* et *Bey* (correspondant à peu près au titre de prince) n'ont qu'une seule et même signification ; ils se prononcent néanmoins différemment. On dit *Beg* dans le Daghestan et *Béy* sur le littoral de la mer Noire.

giaient auprès de lui avec une confiance et une affabilité marquées, leur nombre augmentait tous les jours. Quelques officiers même passèrent dans son camp, et l'aidèrent de leur expérience dans les travaux de fortification et pour l'organisation de ses troupes[1]. On croira difficilement, quoique ce soit un fait avéré et très-remarquable du caractère d'Hamsad-Beg, que sa garde particulière se composait uniquement de soldats russes. Leur dévouement à sa personne était à toute épreuve, et ils ne le quittaient ni au camp ni dans son habitation particulière. Il fallait qu'il connût bien le cœur humain pour réussir à éveiller chez le soldat russe, traité jusqu'alors comme du simple bétail, le sentiment de sa dignité, son attachement et son ambition. Hamsad-Beg, nous l'avons dit, employa presque toute l'année 1833 à préparer les hostilités de la campagne qui allait commencer. Il entreprit une seule attaque contre l'aoul de Chergow sur le territoire de Mechtouli. Ses adversaires étaient Achmed-Khan de Mechtouli, Abou-Mousselim (le schamschal actuel) et le cadi d'Akouscha. Ils furent battus tous les trois, et Kasi-Moullah remporta une brillante victoire. Ce succès ranima encore la confiance des troupes en leur chef, c'était à leurs yeux un heureux présage pour les projets de l'année suivante.

Au printemps de 1834, Hamsad-Beg campait à l'aoul

[1] Nous ne citerons ici qu'un nom connu, celui de *Branowski*, qui fut pris plus tard par les Russes et exilé en Sibérie. Les actes qui se rapportent à cette affaire se trouvent dans les archives du gouverneur, à Tiflis.

de Gotsatl avec une armée forte de 12,000 hommes. Cet aoul, en Avarie, à dix-huit verstes environ à l'est de Chounsach, comptait à cette époque près de quarante fermes, dont les maîtres étaient presque tous riches. Hamsad-Beg choisit ce quartier pour sa résidence momentanée, ou plutôt comme point de concentration de ses forces. De là il était à même de diriger aisément ses opérations en tout sens dans le Daghestan; en supposant même que ce lieu si favorablement situé ne lui offrît plus un asile sûr, les montagnes avares lui restaient en cas d'urgence. Les travaux de fortification furent donc entrepris sans délai, avec toute l'activité possible et menés à bonne fin. Toutefois Hamsad-Beg reconnut bientôt que, pour assurer son pouvoir, la conquête de l'Avarie entière était de première nécessité; alors seulement il pourrait risquer l'exécution de ses plans contre les Russes. Il débuta par attaquer Chounsach, cet aoul peuplé que nous connaissons déjà par la défaite qu'y essuya jadis Kasi-Moullah. Les champs et les villages qu'il parcourut furent horriblement saccagés, et il vint camper en vue de la vieille résidence des maîtres de l'Avarie. Il envoya des délégués au jeune khan Abou-Nounzal, en l'invitant à se soumettre ou à embrasser le nouveau dogme, et à faire cause commune avec les guerriers de la foi.

Malgré l'impossibilité où se voyait le jeune khan de résister aux forces imposantes d'Hamsad-Beg, et quoiqu'il ne comptât sur la protection d'aucune puissance extérieure, il fut impossible de le déterminer à agréer les propositions des députés.

La khane Pachou-Biké, la mère d'Abou-Nounzal, la même qui, en 1830, ainsi que nous l'avons vu, menait son peuple à la victoire la schaschka en main, résolut cette fois de ne point opposer de résistance, et d'envoyer son fils dans le camp d'Hamsad-Beg pour traiter de la paix.

Abou-Nounzal fit difficulté d'obtempérer au désir de sa mère.

« Mon fils, lui dit-elle, si tu ne te sens pas le courage d'affronter notre ennemi en face, ou que tu sois trop fier pour jouer auprès de lui le rôle d'entremetteur, je me rendrai moi-même auprès d'Hamsad-Beg pour le prier de nous accorder la paix. »

Omar-Khan, le frère cadet d'Abou-Nounzal, jeune homme de seize ans, termina la discussion en s'offrant à exécuter les ordres de sa mère, et à peine en eut-il reçu l'autorisation qu'il se rendit aussitôt dans le camp d'Hamsad-Beg.

Une journée entière s'était écoulée depuis qu'Omar-Khan avait quitté Chounsach, et l'on attendait vainement encore son retour. La khane s'inquiétait de la longue absence de son fils, elle supplia Abou-Nounzal d'aller à la recherche de son frère et de s'assurer de ce qu'il était devenu.

« Dis à Hamsad-Beg, ajouta-t-elle, qu'il nous laisse en repos et épargne notre territoire. Je lui donne ma parole princière que je ne mettrai aucun obstacle à ses projets belliqueux contre les Russes, que je l'aiderai même en secret, autant qu'il sera en mon pouvoir; mais que je ne puis me montrer ou-

vertement hostile à ses ennemis. Rappelle-lui que nous sommes depuis longtemps les alliés de la Russie, et que nos revenus consistent principalement en espèces et en présents que nous fait passer l'empereur. »

« — Je t'obéis, ma mère, répondit le jeune khan, mais tu ne connais point le perfide Hamsad-Beg ! Il ne te suffit pas de lui avoir sacrifié l'un de tes fils, tu veux encore perdre le second. Je me rends à tes vœux cependant, et je pars ! »

Cette détermination prise, Abou-Nounzal fit monter sur-le-champ deux cents de ses plus hardis cavaliers en selle, et lui et son escorte partirent au galop dans la direction du camp d'Hamsad-Beg.

La moitié de la distance était déjà parcourue, lorsqu'un violent orage éclata subitement et les força de rétrograder. Le rapport que nous avons sous les yeux raconte ainsi le fait. Toutefois, nous avons lieu de supposer que ce ne fut point l'orage qui engagea Abou-Nounzal à revenir sur ses pas, mais bien la simple réflexion qu'il n'était ni sage ni prudent de se présenter devant Hamsad-Beg avec deux cents cavaliers en armes. Cette troupe assurément était trop faible pour une résistance ouverte et trop forte pour une simple escorte. Au bout de quelques heures, il se remit en route, et ne se fit accompagner cette fois que par huit noukers[1]. Il arriva au camp sans autres obstacles. Hamsad-Beg l'accueillit avec une affabilité extrêmement humble et tous les dehors de la servilité

[1] *Nouker*, cavalier armé.

que l'esclave seul témoigne en Orient à son maître.

Les compliments d'usage et les paroles flatteuses réciproquement échangés, Hamsad-Beg invita son jeune hôte à le suivre sous sa tente pour régler les clauses de la paix. Mais en même temps il donna secrètement l'ordre à ses gens d'égorger Abou-Nounzal et ses huit noukers. Le perfide chef des mourides, comme s'il eût eu quelques dispositions à prendre, fit quelques pas en arrière, et, au même moment, une grêle de balles accabla Abou-Nounzal et ses compagnons. Tschonan-Beg, le neveu d'Hamsad, se jeta comme un furieux sur Omar-Beg, qui était sorti de sa tente au bruit de la fusillade. Ils déchargèrent en même temps l'un sur l'autre leurs pistolets, et tombèrent atteints tous deux. Omar-Khan expira sur-le-champ, Tschonan-Beg ne lui survécut que de quelques minutes. Abou-Nounzal, quoique frappé de deux balles, n'était blessé que légèrement; écumant de rage à la vue de cette infâme trahison, il brandit sa schaschka, se précipite sur les mourides, en tue et blesse plusieurs, et cherche à sortir de la tente. Un habitant de Chounsach, Machmed, le fils d'Hadshi-Iaf, vieux mouride d'Hamsad-Beg, en gardait l'entrée : il porte au visage du jeune khan, qui veut se frayer un passage, un coup terrible de sa schaschka. Abou-Nounzal cherche, en appliquant la main gauche sur la blessure, à arrêter le sang qui s'en échappe à gros bouillons, et il s'élance sur ses ennemis, frappant avec fureur tout ce qui l'entoure.

On rapporte que plus de quarante mourides furent tués ou blessés de sa main dans cette lutte désespérée.

Ce chiffre, malgré l'assertion de nombreux témoins, peut nous paraître tant soit peu fabuleux, à nous autres Européens. Cependant il faut faire la part du cas exceptionnel, où des Asiatiques tiraient l'épée contre leurs princes souverains, et du profond respect que les peuples du Daghestan ont toujours porté à leurs begs et à leurs khans. On comprend alors que le fougueux courage déployé par Abou-Nounzal dans cette lutte homicide ait été capable d'intimider et même de glacer d'épouvante le cœur de ses adversaires, et par conséquent ait paralysé leur bras. A ce point de vue, la chose semble plus probable.

Tandis que le jeune khan luttait si héroïquement, et à l'instant où le désordre et l'effroi étaient à leur comble, Moullah-Schamyl, chef en second d'Hamsad-Beg et aussi son premier mouride, parut au milieu de la foule : « Lâches que vous êtes, s'écria-t-il d'un ton railleur à ceux qui reculaient, « vous avez pris les armes pour vous mesurer contre un puissant ennemi, et vous fuyez devant un imberbe adolescent ? Rougissez de honte ! » — Au même moment cent balles sifflèrent aux oreilles d'Abou-Nounzal, et l'infortuné tomba mort.

Hamsad-Beg entra dans Chounsach, l'ancienne capitale de l'Avarie, presque sans coup férir. Son premier soin dans la ville soumise fut de donner l'ordre de faire périr la princesse Pachou-Biké, alors sexagénaire. La belle Hélène[1], mariée à Abou-Nounzal, celui

[1] Elle est sœur du schamschal *Abou-Mousselim*, qui vit encore actuellement.

qui venait d'être tué, grosse à cette époque, eut la vie sauve à la condition de devenir, une fois accouchée, la femme d'Hamsad-Beg.—Le lendemain, Ssourchai-Khan, qui s'intitulait colonel russe, se présenta chez Hamsad-Beg, espérant être nommé khan de l'Avarie par le chef des mourides. Ssourchai était Dshanka de la race des khans de l'Avarie, et c'est aux bons offices du général Yermoloff qu'il dut le titre de khan et le rang de colonel. Le rusé Hamsad-Beg comprenait parfaitement les motifs qui amenaient Ssourchai-Khan auprès de lui, il eut l'air de l'encourager : « Ssourchai, lui dit-il, veux-tu devenir khan de l'Avarie? — Si tu me crois digne de ce poste, répliqua Ssourchai, nomme-moi khan de l'Avarie, et je serai ton esclave le plus dévoué.

— Tu aspires à la position la plus élevée et la plus infime tout à la fois, fit Hamsad-Beg : être maître et serviteur me semble deux qualités incompatibles? Ignores-tu que tes frères ont péri de ma main?

— Je le sais, répliqua Ssourchai s'efforçant de sourire; mais tu as eu raison d'agir ainsi; ils te haïssaient et ils étaient tes ennemis. Allah t'avait livré leurs jours, et tu en as disposé. » Le visage d'Hamsad-Beg s'assombrit.

« Il doit t'être assez indifférent qu'ils fussent mes ennemis ou non, lui dit-il; en tout cas, ils étaient tes frères, et si ton âme renfermait la plus faible étincelle d'honneur et de courage, tu les aurais défendus contre leur meurtrier. Et c'est un infâme et

un lâche coquin comme toi qui voudrait régner sur l'Avarie, et combattre sous mes drapeaux! »

A ces mots Hamsad-Beg commanda à l'un de ses mourides d'abattre la tête de Ssourchai, sans toutefois le désarmer.

Tschonan-Beg, le même qui avait tué Omar-Khan, était sur le point de succomber à ses blessures, lorsqu'il vit son vieux père s'approcher de lui. « Mon père, mon père! — s'écria le mourant, — j'ai levé la main sur un homme que nous comptions parmi les maîtres de notre nation : je n'écoutais que la volonté d'Allah qui guidait mon bras. Avant de dire adieu à ce monde, j'ai une dernière prière à t'adresser, et, malgré mes crimes, tu ne saurais me refuser. Le sort du malheureux Boulatsch-Khan [1] me préoccupe; moi mort, tu n'as plus de fils; garde Boulatsch-Khan auprès de toi, afin qu'il ne tombe pas entre les mains de ses ennemis. Prends soin de lui et rends-le digne de monter un jour sur le trône de l'Avarie. Promets-moi d'exaucer ce vœu, et je mourrai tranquille et confiant en la grâce d'Allah. En élevant Boulatsch-Khan, tu travailles à ton propre bonheur. » Le vieillard s'engagea à remplir la dernière volonté de son fils expirant; il protégea Boulatsch-Khan et atteignit heureusement l'aoul de Gotsatl. La khane-mère, Pachou-Biké, une fois morte, l'Avarie tout entière tomba sans peine au pouvoir de l'imam Hamsad-Beg. Cependant les en-

[1] *Boulatsch-Khan*, — le plus jeune frère d'*Abou-Nounzal-Khan*, — était le frère de lait de *Tschonan-Beg*. et, à l'époque où il apparaît dans ce récit, il avait onze ans environ.

treprises qu'il projetait dans l'année ne devaient pas se terminer ainsi. Après un repos de courte durée, il parut avec une armée de 5,000 hommes dans la tribu d'Andi, avec l'intention d'annexer ce territoire au khanat d'Avarie. Les habitants d'Andi, néanmoins, préparés à cette attaque, lui opposèrent une si vigoureuse résistance, qu'il fut contraint de se retirer sans avoir accompli son projet. De retour à Chounsach, l'imam éleva le chiffre de son armée à 15,000 hommes, avec lesquels il marcha contre l'aoul de Kouba, dans le cercle de Zoudoukari. La défense fut de courte durée ; Hamsad-Beg s'en rendit maître et délégua plusieurs de ses plus intimes mourides aux chefs de la tribu d'Akouscha. Il invitait ceux-ci à se mettre en rapport avec lui et à combattre les Russes de concert. Autrement il se déclarait ouvertement leur ennemi : leurs aouls seraient saccagés, leurs guerriers massacrés et leurs femmes emmenées en captivité pour engendrer avec ses hommes des enfants qui naîtraient avec l'amour de la liberté et la haine des Russes.

A la suite de ce message, Mouhammed, cadi d'Akouscha, et Asslan [1], cadi de Zoudoukar, réunirent en conseil les plus âgés parmi le peuple; le cadi Mouhammed ouvrit l'assemblée en ces termes :

« Oulémas, moullahs et chefs des forces armées de Dargo, l'imam Hamsad-Beg nous excite à la révolte contre nos amis les Russes, et veut nous contraindre

[1] L'on écrit effectivement *Arslan*, mais on prononce *Asslan* dans le Daghestan. Arslan signifie *lion* en langue turque.

à faire cause commune avec lui. Il menace de dévaster nos aouls et d'emmener nos femmes prisonnières, si nous refusons de lui obéir. Habitants de Dargo, le Daghestan, vous le savez, ne compte pas un peuple qui nous égale en puissance ou en éclat. Le moindre d'entre vous est plus que ce Dshanka-Hamsad, qui ne craint pas de nous offenser par ses menaces injurieuses et de nous parler comme un maître à ses esclaves. Etes-vous d'humeur à supporter cet outrage et à nous exposer, pour complaire à ce rebelle, à la formidable colère du grand empereur, notre maître? Ne jouissons-nous point sous son règne de la paix et de la considération générale, et ne nous comble-t-il pas de biens et de présents? Nous soumettrons-nous à ce révolté sans tenter de lui résister, pour que notre honte soit publique dans tout le Daghestan? Armons-nous, le danger est proche, mais ce sera pour combattre Hamsad et non pour l'aider de notre pouvoir! Faites appel à tous les hommes de votre aoul et marchons contre Hamsad-Beg; Allah vous en récompensera dans le ciel et le grand pacha des Russes en ce monde! »

Ces discours et d'autres semblables prononcés par les cadis et les orateurs de Dargo et de Zoudoukar, que les honneurs et les cadeaux largement distribués par les Russes dans le Caucase avaient tous gagnés, tendaient à soulever le peuple contre Hamsad-Beg, dans l'intérêt de ces derniers. L'on courut aux armes et l'imam fut rejeté jusqu'à Chounsach, sans toutefois éprouver de pertes sensibles. Hamsad-Beg ne se laissa

pas rebuter par la malheureuse issue de ce premier essai. Il fit au contraire à Chounsach les préparatifs d'une nouvelle attaque plus sérieuse contre Akouscha et le territoire du schamschal de Mechti. Il était persuadé qu'avec une armée fraîchement équipée il serait bientôt maître de toutes les terres du Daghestan. Il était loin de pressentir, au milieu de si vastes projets, l'horrible tempête qui s'amassait au-dessus de sa tête.

Deux frères, Osman et Hadshi-Mourad [1], l'un âgé de vingt-deux ans et l'autre de vingt, frères de lait d'Omar-Khan, qui périt de la main de Tschonan-Beg, servaient depuis assez longtemps en qualité de mourides sous les ordres d'Hamsad-Beg. Le courage et le sang-froid dont ils avaient maintes fois donné des preuves leur avaient concilié à un haut degré la confiance du chef des mourides. Un soir, Osman et Hadshi-Mourad s'entretenaient avec satisfaction de leurs campagnes et de quelques traits de hardiesse en présence de leur père, vieillard sexagénaire ; ils prônaient mutuellement leur bravoure, lorsque celui-ci les interrompit d'une voix grave : « Vous devriez rougir de pareils actes, qui font rejaillir la honte sur vous et les vôtres et vous rendent indignes d'être appelés mes enfants. » Les jeunes gens regardèrent avec étonnement leur père courroucé : ils ne savaient ce qui leur méritait ces reproches amers.

[1] C'est le même auquel nous devons la plus grande partie de ce récit.

« Le sultan Achmed — poursuivit celui-ci — fut l'un des plus illustres maîtres qui régnèrent sur ce pays. Il me confia l'éducation de son fils Omar, et je devins un second père pour le jeune prince. Vous fûtes élevés à la dignité de frères du jeune khan, par conséquent traités à l'égal de la famille souveraine du sultan Achmed. Ignorez-vous donc qu'Hamsad-Beg, dont vous avez embrassé le parti, a tué Omar-Khan? Au lieu d'obéir aux lois naturelles en vengeant celui que vous nommiez jadis votre frère, vous vous vantez hardiment des prouesses accomplies au service de celui qui fut son meurtrier! Le chagrin m'a vieilli et affaibli, c'est à peine si mon bras peut tenir encore un kinshal [1], mais je jure par Allah qu'avant que l'oiseau du matin vous ait éveillé pour la seconde fois, ce bras vengeur se sera levé sur la tête d'Hamsad. Viennent ensuite la torture, les chaînes et le supplice de la mort, peu m'importe! Quant à vous, continuez à célébrer votre héroïque conduite, et imitez les femmes de l'imam en vivant en paix et unis sous le même toit que lui. »

Ces paroles impressionnèrent profondément ses fils, et leurs yeux étincelants se remplirent de larmes.

« Mon père! s'écrièrent-ils tous deux d'une voix unanime, le sentiment de la vengeance a passé de ton âme dans la nôtre : demain, Hamsad-Beg périra de notre main! et, si Allah nous prête vie, nous

[1] *Kinshal*, poignard.

ne paraîtrons plus devant toi que le visage blanchi [1].

Le vieillard témoigna sa joie à ses fils et les loua de leur résolution; il les accompagna de ses bénédictions lorsqu'ils se séparèrent.

Après bien des démarches, Osman et Hadshi-Mourad réussirent à gagner quarante hommes, tant amis que parents, et à les associer à leur dangereuse entreprise. L'assemblée et le conseil se tinrent dans la maison de leur père. Celui-ci leur adressa de graves paroles pour recommander à tous de persévérer dans l'accomplissement de leur projet. Il prit ensuite le Coran et leur fit jurer sur le livre des livres de ne révéler leur secret à qui que ce fût, et de faire disparaître à tout prix Hamsad-Beg du nombre des vivants. L'assassinat fut remis au dshouma (vendredi), qui était le second jour et le lendemain de la soirée où s'était tenu le conciliabule. Hamsad-Beg avait coutume ce jour-là de se rendre à une heure fixe à la mosquée.

Le mouride Mouhammed-Hadshi-Iaf, déjà nommé, et cousin d'Osman et d'Hadshi-Mourad, faisait partie

[1] Le visage blanchi, — c'est-à-dire la tache honteuse qui nous souille sera lavée.—Selon le Coran, le visage des élus, après la mort, devient blanc, et celui des damnés noir. Voy. 3e soure : la famille d'Amram (Amram, selon Mahomet, signifie Joseph, le père de Marie) :

« Ce jour-là il s'en trouvera dont le visage sera blanc, et d'autres l'auront noir. Dieu dira à ceux dont le visage sera noir : Êtes-vous devenus infidèles après avoir été fidèles ? Eh bien ! recevez le châtiment de votre impiété. Mais ceux dont le visage sera blanc jouiront de la grâce de Dieu, et cela éternellement. »

rad, le plus jeune des deux, voulut céder à son aîné l'arme protectrice; mais Osman la lui attacha en lui disant : « Non, frère, prends-la; j'ai vécu deux années plus que toi; si l'un de nous doit mourir, il est juste que le sort m'atteigne. » Ils cachèrent ensuite leur poignard et des pistolets dans les plis du dos de leur tschoucha[1], jetèrent une bourka[2] par-desssus, et pénétrèrent dans la mosquée en se mêlant à la foule accourue à la prière. L'imam n'était pas encore arrivé. Les deux frères s'accroupirent au centre du temple, juste en face de l'entrée principale par laquelle Hamsad-Beg, en sortant du sérail des khans, devait nécessairement passer. L'imam apprit de quelques mourides, envoyés à la découverte, qu'Osman et Hadshi s'étaient présentés sans armes; le mourschide redouté se rendit alors, entouré d'une nombreuse escorte armée, dans le temple du Prophète. Parmi ceux qui marchaient à ses côtés se faisait particulièrement remarquer par sa fière attitude, son visage grave et son regard de feu, Schamouyl ou Schamyl, comme disent les Russes. Il avait été autrefois le favori et le conseiller du mourschide Kasi-Moullah qui périt à Himry. Deux mourides, la schaschka tirée, ouvraient la marche; les autres portaient tous un fusil chargé. A peine l'imam fut-il entré qu'Osman se leva et, se tournant vers le peuple : « Que ne suivez-vous mon exemple? s'écria-t-il d'une voix forte,

[1] *Tschoucha*, vêtement tartare.
[2] Manteau court, en laine, recouvert de fourrures.

relevez-vous en signe de respect! Ne remarquez vous point le belliqueux attirail du grand mourschide Hamsad-Beg pour venir visiter la maison du Prophète? »

Hamsad, étonné de cette hardiesse, fit amener les deux frères en sa présence : « Traîtres, leur dit-il d'un ton menaçant, vous avez conjuré ma mort? Mais je suis instruit de vos menées, et je saurai vous en punir! »

Osman et Hadshi répondirent simultanément : « Nous avons juré ta perte et nous tenons parole! » Et dans le même instant ils déchargèrent leur pistolet sur l'imam, qui expira sur-le-champ. De sourdes rumeurs, semblables à cette chaleur accablante qui précède les orages, suivirent cette scène. Le trouble et l'indécision se peignaient sur tous les visages. Cependant la fumée, qui enveloppait les deux frères comme d'un nuage protecteur, une fois dissipée, les mourides se précipitèrent de tous côtés sur les meurtriers. Osman tomba mort, frappé de plusieurs balles; mais Hadshi ne fut pas tué, grâce à sa forte cotte d'armes et à la promptitude avec laquelle il se jeta à terre, après avoir tiré sur l'imam, de sorte que les balles passèrent au-dessus de sa tête.

La mosquée des khans de l'Avarie, qui ressemble extérieurement à peu près aux autres mosquées du Daghestan, est d'une construction bizarre à l'intérieur. Essayons d'en donner une faible idée. Elle figure un long bâtiment carré, étroit et massif, avec une toiture plate en pierres et des ornements en stuc en dedans comme en dehors. Pour toute décoration, les parois

intérieures sont recouvertes de textes du Coran peints en vives couleurs. Le milieu de l'édifice est coupé, dans sa longueur, par deux rangées de colonnes basses supportant des arceaux élevés qui partent des murailles. Ces voûtes sont si hautes et si rapprochées les unes des autres qu'elles divisent, pour ainsi dire, la mosquée en deux sombres galeries où pénètre à peine la lumière du jour. On s'imaginera donc sans peine l'obscurité qui régnait dans cet espace si peu éclairé déjà par lui-même, assombri davantage encore par le voile d'une épaisse fumée.

Les assistants étaient tout étourdis et troublés de voir la maison du Seigneur subitement devenue le théâtre de meurtres. Hadshi-Mourad mit cet instant favorable à profit, il se jeta au milieu du peuple et s'écria : « Hommes de Chounsach ! Hamsad votre oppresseur est là mort de ma main, venez-moi en aide ; et exterminons les odieux mourides, ses partisans ! » Le cri de la multitude fut unanime : « A bas les mourides ! » Toutes sortes d'armes, dissimulées sous les noirs bourkas et les plis des vêtements, étincelèrent ; les lames des poignards brillaient au milieu de la fumée comme les éclairs à travers les nuages, et la vaste enceinte du temple retentit de nouveau d'affreux cris sauvages et de la détonation des armes à feu. La lutte prit de toutes parts un caractère désespéré, et la prière solennelle et accoutumée du moullah fit place au râle des mourants, aux gémissements et aux clameurs des combattants. La maison du Seigneur fut rougie du sang de ses enfants immolés. Les mourides accom-

plirent des traits héroïques de valeur, mais la plupart d'entre eux périrent victimes de la fureur de la population de Chounsach, qui grossissait sans cesse. Trente mourides seulement purent s'échapper; ils se réfugièrent dans le palais des khans, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. La populace furieuse les y suivit et tenta de s'en rendre maîtresse; quoiqu'en grande partie construit en bois, sa position favorable le rendait presque imprenable. La résistance opiniâtre des assiégés ajoutait encore aux obstacles naturels. C'est alors qu'Hadshi-Mourad conseilla de faire sauter le fort ou d'y mettre le feu, et de brûler ainsi les mourides vivants. La proposition fut agréée à la joie générale, et quelques heures après les flammes dévorantes s'élançaient des appartements de l'antique palais des khans de Chounsach. Les mourides furent tués dans le combat ou se donnèrent eux-mêmes la mort en sautant par les fenêtres; deux seuls survécurent. L'un, le plus terrible, s'échappa inaperçu; c'était l'imam Schamyl, que son étoile semblait toujours sauver miraculeusement des dangers. L'autre, ce perfide Mouhammed-Hadshi-Iaf, qui découvrit la conjuration à Hamsad-Beg, tomba grièvement blessé entre les mains des assiégeants.

« Voici notre frère, s'écria Hadshi-Mourad altéré de vengeance, celui qui jura sur le Coran de tuer Hamsad, et qui au lieu de cela nous vendit au tyran! Prenez-le et brûlez-le vif; que son âme noire se purifie dans le feu! » La foule exaspérée se saisit du malheureux Mouhammed-Hadshi-Iaf, et le jeta dans les flam-

mes, où il expira bientôt au milieu d'atroces souffrances. Ainsi se termina le règne de l'imam Hamsad-Beg dans la capitale des khans de l'Avarie.

Hadshi-Mourad, de retour chez lui, fut accueilli par son père à bras ouverts : « Je te remercie, mon fils, de ce que tu as fait, lui dit-il en laissant couler ses larmes, ta conduite me rajeunit ! Ton bras a frappé le meurtrier d'Omar; il s'élèvera un palais neuf à Chounsach, et un nouveau rejeton de l'illustre souche des anciens sultans règnera sur l'Avarie ! Je ne pleure point la perte de mon fils Osman, il est mort d'une belle mort; il a succombé comme un héros pour le salut de sa patrie, en face de ses ennemis, ainsi qu'il sied aux hommes du Daghestan ! »

En attendant, Hadshi-Mourad prit, avec le consentement du peuple, la direction des affaires en Avarie. Son premier soin fut de mettre en sûreté les choses précieuses soustraites par Hamsad-Beg à la famille de la reine Pachou-Biké. Il fit ensuite part de ces événements à tous les princes en relation d'amitié avec la maison souveraine d'Avarie, c'est-à-dire à Arnslan-Khan de Kasikoumyk, au schamschal de Tarkou et à Achmed-Khan de Mèchtouli. Il envoya en même temps un rapport exact sur le même sujet à l'autorité russe supérieure.

Hadshi-Mourad invita ces personnages, tous alliés à Abou-Nounzal-Khan, à faire choix de l'un d'entre eux pour être mis immédiatement en possession du gouvernement de l'Avarie. Mais nul n'y voulut consentir ; depuis le meurtre de Pachou-Biké, les horri-

bles scènes de Chounsach semblaient avoir frappé tous les esprits de terreur.

Il s'adressa ensuite aux autorités russes et leur demanda de lui expédier des troupes, afin de délivrer Gotsatl et de refouler l'armée d'Hamsad-Beg dispersée, mais toujours nombreuse. Il n'obtint pas davantage de ce côté. Les mois de mai et de juin se passèrent sans autre événement remarquable, tandis qu'Hadshi-Mourad s'efforçait de rétablir l'ordre et implorait vainement du secours des tribus amies. Pendant ce temps, l'imam Schamyl s'était mis à la tête des troupes dispersées d'Hamsad-Beg, et il s'avançait sur Chounsach pour s'emparer de cette ville. Mais la résistance fut si opiniâtre, qu'il se vit contraint de se retirer sans avoir rien fait. Il revint avec une armée de 6,000 hommes, et entreprit une seconde et plus vigoureuse attaque. La victoire lui serait restée cette fois, si la bravoure personnelle d'Hadshi-Mourad et son sang-froid imperturbable n'eussent donné aux habitants, qui cédaient déjà, une nouvelle ardeur au combat. Schamyl se retira avec une perte de 90 hommes; celle d'Hadshi-Mourad n'avait pas été moins considérable. Il comprit l'impossibilité de tenir plus longtemps contre Schamyl, qui préparait une troisième expédition, et fit savoir par un courrier au baron de Rosen, alors général en chef russe, que l'Avarie tout entière tomberait au pouvoir de Schamyl s'il n'envoyait sans retard des troupes à son aide. Le général prit immédiatement ses mesures pour répondre au vœu d'Hadshi-Mourad. Schamyl fut bientôt informé

par ses espions qu'une forte colonne russe marchait sur Gotsatl. Aussitôt il mande auprès de lui le père du jeune Tchonan-Khan, dont nous avons parlé plus haut, et il ordonne en secret à quelques mourides de profiter de l'absence du vieillard pour couper la tête de Boulatsch-Khan, son fils adoptif, et de la jeter ensuite dans le Koissou. Lorsque Schamyl le fit appeler, le vieillard eut un pressentiment des événements qui se préparaient; il recommanda instamment à sa femme, en la quittant, de ne pas perdre de vue le jeune Boulatsch-Khan, et, s'il était possible, de le mettre en lieu de sûreté. Malgré la surveillance assidue de sa mère adoptive, le jeune khan n'échappa point aux recherches des mourides, qui exécutèrent les ordres de Schamyl et l'assassinèrent. On s'en souvient, ces détails sont dus en grande partie à la plume d'Hadshi-Mourad, qui prétend en outre savoir de plusieurs témoins de l'assassinat de Boulatsch-Khan, que ce jeune enfant, à peine âgé de douze ans implora ses meurtriers en ces termes : « Vous avez tué ma mère, vous avez tué mes frères, vous avez exterminé toute notre race, accordez-moi du moins la vie. Je suis si jeune! laissez-moi vivre encore quelques années; Arnslan-Khan de Kasikoumyk vous en récompensera royalement. » Mais les assassins furent sourds aux gémissements de l'enfant; ils lui tranchèrent la tête, et, suivant les ordres de Schamyl, ils la jetèrent dans le Koissou. Avec Boulatsch-Khan s'éteignit le dernier rejeton de l'illustre famille des khans d'Avarie; la veuve d'Abou-Nounzal,

prête d'accoucher, était la seule qu'on eût épargnée.

Le règne d'Hamsad-Beg clôt la seconde période des guerres religieuses dans le Daghestan.

Hamsad-Beg était le moins marquant des trois personnages du grand drame dont nous avons essayé d'esquisser les traits principaux. Il ne possédait ni le zèle fanatique ni les qualités intellectuelles de son prédécesseur Kasi-Moullah, et n'avait ni l'orgueil intraitable ni le génie de son successeur Schamyl, qui, quoique le dernier arrivé dans la division de cet ouvrage, n'en mérite pas moins par ses actes le premier rang.

La durée de son pouvoir fut aussi courte qu'infructueuse dans ses tentatives de propagation de la nouvelle foi; et sa fin prématurée ainsi que la conduite énergique d'Hadshi-Mourad aidèrent les Russes à reprendre pied sur les terres du Daghestan.

Si Kasi-Moullah avait vécu un an de plus, ou si l'imam Schamyl s'était saisi un an plus tôt du sceptre qu'il a tenu depuis ce temps d'une main si ferme, la situation aurait pris une tout autre tournure dans le Daghestan. Mais il en advint autrement : à l'appel d'Hadshi-Mourad une forte armée russe pénétra en Avarie; les gorges et défilés d'alentour furent occupés. Les points importants furent fortifiés ou munis de garnison ; et la diplomatie russe s'en mêlant, les menaces, les présents et les promesses de toute sorte réussirent à gagner à sa cause une grande partie des tribus les plus hostiles. La mort d'Hamsad-Beg et la défection d'Hadshi-Mourad abattirent extrêmement

les partisans du terrible mourschide; ses ennemis, au contraire, n'en devinrent que plus forts et plus audacieux.

Schamyl, dont cette troisième période retrace la vie et la domination, et termine cette esquisse, eut des difficultés inouïes à surmonter.

CHAPITRE IX.

L'imam Schamyl. [1]

Cette notice est extraite du journal de l'un des officiers russes les plus distingués, qui vécurent assez longtemps au Daghestan, au milieu du tumulte des armes, pour s'initier à merveille au langage, aux mœurs et aux usages des peuples de ce pays de montagnes encore si sauvage. Il a donc servi en grande partie au texte des pages suivantes.

« Lorsque nous suivons d'un œil attentif et impartial les phases de la guerre dans le Daghestan, et que nous pesons les chances réciproques des Russes et des montagnards, il nous est impossible de refuser à Schamyl toute l'admiration qu'inspire son génie. Nous reconnaissons d'une part l'avantage d'une position plus favorable ; de l'autre, celui de la discipline et de forces bien supérieures. Et cependant il est avéré que nos pertes régulières dans cette guerre sanguinaire furent plus fortes en quelques années que ne l'avait jamais été l'armée de ce grand capitaine. Non-seule-

[1] La prononciation véritable de ce nom est *Schamouyl*.

ment il tint, huit ans durant[1], la campagne contre nous, qui avions l'avantage du nombre, à la tête d'une petite troupe de gens recrutée des éléments les plus divers. Mais il sut encore étendre, pendant ce temps, son pouvoir et son crédit, et sortir plus terrible de chaque nouveau combat. »

Où le fer se durcit sous les pesants marteaux,
Le faible verre éclate et se brise en morceaux.

Schamyl, le prophète, nom par lequel le désignent ses belliqueux mourides et mille fois répété dans les chants populaires du Daghestan, naquit à la fin du siècle dernier (1797) à l'aoul d'Himry, territoire des Koissoubouliniens, où son prédécesseur Ghasi-Mouhammed (Kasi-Moullah), également célèbre, reçut et perdit la vie.

Schamyl, rapportent les vieillards d'Himry, se distingua, dès sa plus tendre enfance, de ses camarades par un extérieur grave et taciturne, par une volonté inflexible, par son ardeur à l'étude, par son orgueil et son esprit dominateur. Il s'efforçait d'assouplir et de fortifier par toutes sortes d'exercices son corps naturellement chétif. Lorsqu'un autre que lui remportait le prix aux jeux de tir ou de course en usage parmi les jeunes gens du Daghestan, son visage se contractait involontairement, et il ne reparaissait souvent en public qu'au bout de plusieurs semaines, honteux et furieux de s'être laissé vaincre. Des nombreuses anecdotes qui circulent sur le compte de notre

[1] J'écrivais cela dans les premiers mois de l'année 1842.

héros, dans sa jeunesse, il en est une qui peut trouver place ici.

Enfant, il admirait déjà les œuvres de la nature avec enthousiasme, et il avait coutume, pendant la belle saison, de gravir chaque soir, au coucher du soleil, les roches nues d'Himry dont la mâle splendeur exerçait un charme magique sur sa personne. Le plus haut de ces rochers, aux contours dentelés et bizarres, s'élève menaçant au sein d'une forêt immense; tout à côté se trouve une vaste étendue de terrain inculte, pour ainsi dire brûlé. Ce désert, auquel se rattachent une foule d'antiques et terribles légendes, est bien connu et révéré dans le Daghestan. Les habitants de l'aoul racontent que souvent, la nuit, des flammes sortent de terre, qui répandent leur clarté bien au delà des montagnes d'Himry[1]. C'est alors que Simourg, au dire de la légende, cet oiseau géant blanc de Salomon qui trône depuis des milliers d'ans dans le Kaf-Dagh (Caucase), dirige son vol vers ces rochers, et que le bruit de ses ailes semble autant de hurlements et de gémissements lamentables qui sillonnent les nues. Les péris, ces hôtesses bienheureuses du Dshinnistan, le royaume des fées, dansent en rond dans les airs autour de ces flammes lumineuses. C'est en ce lieu sacré, où nul n'osait s'aventurer après le coucher du soleil, que Schamyl s'abandonnait seul à ses rêveries et à son imagination

[1] On ne saurait trouver d'autre explication naturelle à cette légende, qu'en supposant la réunion d'une certaine quantité de sources de naphte sur ces terrains et dans les environs.

romanesque, souvent jusque fort avant dans la nuit. Un jour plusieurs de ses camarades, offensés de quelques propos railleurs et hautains de sa part, convinrent d'en tirer vengeance. Ils se cachèrent et l'attendirent à un endroit où il devait passer au retour de sa promenade habituelle; dès qu'ils l'aperçurent, ils se jetèrent sur lui avec fureur. La lutte fut vive et Schamyl dut nécessairement céder au nombre. Outre des contusions à la tête et aux bras, il fut assez dangereusement atteint au bas-ventre. Lorsqu'il regagna son logis, il était affaibli par une grande perte de sang; néanmoins il pansa lui-même ses blessures de son mieux, et se fit apporter secrètement des herbes curatives par une vieille femme. Il garda le lit plusieurs semaines, et ne confia à qui que ce fût la véritable cause de sa maladie : il était honteux d'avouer qu'il avait été battu. Son vénérable maître, le sage moullah Dshelal-Eddin, l'ayant vivement pressé, surprit seul son secret. Schamyl devait à ce savant les premières notions des vastes connaissances qu'il acquit dans la littérature arabe, et le moullah joue un rôle important dans la carrière du héros de notre histoire. Il était le seul auquel Schamyl témoignât de la déférence et de la soumission, le seul qui pût se vanter de posséder entière la confiance du jeune opiniâtre. Il profita de l'ardeur de son élève pour lui inculquer de bonne heure l'étude du Coran et celle des philosophes arabes. Ses récits, tirés de la vie des anciens héros de l'islamisme, tendaient à enflammer pour les belles actions l'imagination de l'adolescent.

Il était zélé partisan du soufisme; son amour-propre fut flatté de posséder un écolier pour ainsi dire né soufi, et il s'efforça de fortifier toujours davantage chez Schamyl ce penchant naturel vers cette secte si répandue.

Dshelal Eddin vit encore aujourd'hui, il est fort âgé, et Schamyl l'entoure d'une vénération vraiment touchante.

Schamyl est de taille moyenne, ses cheveux sont blonds, ses yeux gris sont ombragés d'épais sourcils bien arqués, son nez régulier a de la noblesse et sa bouche est petite. Il se distingue des gens de sa tribu par la blancheur et la finesse de sa peau. La forme élégante de ses mains et de ses pieds est également remarquable. L'immobilité apparente de ses bras en marchant indique un caractère concentré. Son maintien est digne à tous égards et plein de distinction. Parfaitement maître de lui, il exerce sur tous ceux qui l'approchent un pouvoir muet. L'inaltérable impassibilité de ses traits froids comme le marbre ne se dément pas même à l'instant du plus grand danger. Il prononce un arrêt de mort avec le même calme qu'il présente, après le combat le plus acharné, le sabre d'honneur au plus brave mouride[1]. Il ne laisse paraître aucun signe de colère ou de vengeance, bien qu'il s'en-

1 Le sabre d'honneur, porté au côté droit, tandis que la schaschka ordinaire l'est au côté gauche, remplaçait autrefois pour *Schamyl* les décorations. Depuis quelque temps ces dernières ont également été introduites.

tretienne avec des traîtres ou des criminels, dont il a résolu la perte. Il ne se considère personnellement que comme l'instrument d'une volonté supérieure, et prend, selon l'enseignement des soufis, toutes ses pensées et ses déterminations pour des inspirations directes de Dieu. Sa parole a autant de verve et est aussi entraînante que son extérieur en impose et commande le respect. « Il jette des flammes par les yeux et sa bouche sème des fleurs, » me disait Bersek-Bey, qui l'hébergea plusieurs jours après la défaite d'Achoulgo. Schamyl demeura quelque temps chez les princes des Dshigèthes et des Oubyches, pour exciter les tribus de la mer Noire à la révolte contre les Russes. Il a cinquante-huit ans maintenant, mais il est encore plein de vigueur et de santé; cependant on prétend qu'il souffre depuis plusieurs années d'une ophthalmie, qui s'aggrave toujours de plus en plus. La lecture du Coran, le jeûne et la prière remplissent le reste du temps que lui laisse la direction des affaires. En dernier lieu, il prit rarement part en personne aux combats, et seulement dans les rencontres sérieuses.

La *Revue littéraire étrangère*, feuille très-savamment rédigée, traçait cette année (fin janvier 1854), un excellent portrait de Schamyl, emprunté à quelque écrit russe sous le titre de : *Schamyl et sa mère*[1].

[1] Le rédacteur de la *Revue littéraire étrangère* l'accompagnait, en outre, de cette remarque : « Récit de Кавказъ à un officier russe, qui dit l'avoir entendu rapporter par *Moullah-Schaich*, l'un des plus intimes mourides de l'imam. » A cette occasion nous ferons observer que *Schamyl* jouit, par exception, d'une certaine popularité

Nous copions l'article en entier, parce qu'il porte jusque dans les plus petits détails le cachet de la vérité et nous donne du caractère de Schamyl et de la situation intérieure du Caucase un aperçu instructif :

« En 1843, les habitants de la grande et de la petite Tschetschnja, pressés de tous côtés par les troupes russes, n'espérant aucun secours des communes lesghis, se décidèrent à adresser une requête à Schamyl. Ils le suppliaient de leur envoyer assez d'hommes pour les mettre non-seulement en état de défense, mais encore à même de chasser les Russes du pays des Tschetschenzes, où ils avaient élevé le fort de Wosdwishensk et où ils paraissaient vouloir s'installer sérieusement; ou bien, si cela lui était impossible, de les autoriser à se soumettre aux autorités russes, puisqu'ils manquaient de tout pour prolonger la défense.

« On s'enquit vainement d'une personne qui voulût bien se charger d'une mission aussi épineuse, car énoncer cette proposition à Schamyl n'était rien moins que risquer sa vie. Les Tschetschenzes se virent donc obligés de confier au sort le choix de cette députation, et il tomba sur quatre habitants du village de Gounoi.

chez les Russes, ce qui prouve le prestige que ce célèbre capitaine et prophète exerce même sur ses adversaires. Ainsi nous lûmes, il n'y a pas longtemps, dans un journal russe, une sorte de parallèle entre *Abd-el-Kader* et notre *Schamyl*, qui donnait à juste titre à ce dernier la préférence, à cause de son énergie plus grande, de son caractère plus inaltérable et des ressources infinies de son intelligence. On l'a même mis en scène sur le théâtre de Tiflis, où il remplit l'office du *Deus ex machina*, qui, grâce à l'effroi qu'inspire son nom, amène la catastrophe inévitable de la comédie : le consentement du père inflexible à l'union finale du couple amoureux.

L'orgueil du sauvage défend au Tschetschenze de laisser paraître aucun sentiment de crainte, lors même que ses jours sont le plus exposés. Les délégués acceptèrent donc leur mandat sans hésiter, et ils s'engagèrent vis-à-vis du peuple à rapporter la promesse de l'imam de les aider efficacement dans leur lutte contre les Russes, ou son consentement à leur soumission envers leur puissant ennemi.

« Les Gounoiens entreprirent donc résolûment leur voyage ; mais plus ils approchaient de Dargo, et plus la voix de la conservation s'élevait intérieurement, pour leur démontrer le péril de la mission dont ils étaient chargés. Ils tinrent plusieurs conseils entre eux pour se consulter sur le meilleur mode à suivre, sans toutefois arriver à une solution qui leur offrît quelque chance de réussite. Enfin, le plus âgé, l'habile Tschetschenze Tepi, se tourna vers ses compagnons : « Le peuple en général, vous le savez, leur dit-il, et même les mourides les plus chers au puissant imam ne se hasarderaient pas impunément à prononcer le mot de *soumission aux giaours*. Quel sort pensez-vous donc que Schamyl nous réserve, si nous avions la hardiesse de l'aborder avec cette parole sur les lèvres? Il ne manquerait pas de nous faire immédiatement couper la langue, crever les yeux ou trancher la tête; et tout cela sans aucun profit pour notre peuple et au grand détriment de nos familles. Voici ce que j'ai imaginé pour éviter de courir à une perte assurée et atteindre, en partie du moins, le but que nous nous proposons. »

—« Parle, parle ! » s'écrièrent tout d'une voix ses compagnons.

—« Écoutez donc ! poursuivit Tepi; je sais positivement que Schamyl, qui n'écoute les conseils de personne, porte à sa mère une telle affection, qu'il accomplit ses moindres désirs par amour pour elle comme les commandements du divin Coran. Son intervention a souvent arraché des condamnés à la mort, des gens qui avaient été dépouillés lui durent la restitution de leurs biens, et, dans les plus terribles accès de sa colère, d'un mot, d'un regard suppliant cette femme remarquable ramène tout à coup Schamyl à la douceur de l'agneau. Une foule de pétitionnaires entourent journellement la sakla de leur excellente protectrice, et dès qu'elle se charge d'une affaire, le succès est infaillible. Pourquoi ne lui présenterions-nous pas notre requête? C'est un moyen sûr et sans danger de réussir. J'ai un kounak (hôte) à Dargo, Hassim-Moullah, qui ne se refusera pas à nous introduire auprès de la mère de l'imam, et le reste dépendra de l'impression que produira sur elle le rapport que nous lui ferons de la triste position dans laquelle se trouve le peuple Tschetschenze. »

La proposition de Tepi, digne d'un fin diplomate, fut accueillie avec joie par ses compagnons; les vifs tourments qui les avaient obsédés disparurent, et, l'espoir et la gaieté revenus, les quatre délégués se remirent en marche vers l'aoul. Ils se rendirent aussitôt à la demeure d'un Lesghis qu'ils connaissaient, décidés à réclamer immédiatement les bons offices de Moullah-Hassim.

Les habitants du Caucase savent fort bien que l'argent joue le rôle principal dans les négociations diplomatiques avec les personnes influentes. En conséquence, les députés avaient été pourvus à leur départ pour Dargo de bourses bien garnies de pièces d'or et d'argent; le peuple en masse y avait contribué. Ils résolurent d'offrir à Moullah-Hassim, à titre de raison persuasive, 30 tomans (onze cent vingt-cinq francs) en brillantes demi-impériales. Et le soir même Tepi alla le trouver muni de cette somme.

Hassim accueillit son ancien kounak avec une joie sincère et lui servit, selon l'usage lesghis, de la bouza (sorte de boisson enivrante), du mouton bouilli et de la graisse de kourdjouk fumé fondue sur le feu. Les deux amis, étendus sur les coussins d'étoffe de la sakla, énumeraient les prouesses de jeunes années enfuies depuis longtemps, et petit à petit ils en vinrent à causer des affaires du moment. Tepi, en fin politique, s'efforça d'amener le plus adroitement possible l'objet secret de sa pensée sur le tapis. Mais à peine eut-il laissé entrevoir le but et le motif de son voyage, qu'Hassim devint soucieux et se refusa positivement à prendre aucune part à cette démarche. Il ajouta que la mère de Schamyl, quoique femme, comprendrait parfaitement le sacrilége dont les bons croyants se rendraient coupables, en agissant contre les enseignements du Coran, s'ils consentaient à se soumettre au pouvoir des giaours. « Non! s'écria-t-il avec chaleur, vos Tschetschenzes sont indignes de porter le nom d'adorateurs du glorieux Prophète,

s'ils sacrifient leur salut éternel à leur repos d'ici-bas. A peine excuserait-on chez de faibles femmes la proposition dont vous êtes chargés pour notre illustre maître. Du reste, vous ne la lui aurez pas plus tôt énoncée que votre témérité recevra son châtiment. Le chemin de vos criminels compatriotes vous sera fermé désormais, et la nouvelle de votre fin misérable arrivera seule jusqu'aux frontières de la Tschetschnja. »

L'expérience avait appris à Tepi que les principes rigides et les scrupules religieux de son ami seraient facilement vaincus, dès qu'il aurait fait jouer les ressorts de son intérêt personnel. Il écouta donc tranquillement sa semonce, ouvrit ensuite lentement son bechmet et laissa rouler à terre les luisantes impériales aux pieds d'Hassim : « Mes compatriotes, dit-il avec un sourire mielleux, savent reconnaître les services du sage Hassim, et ils lui envoient ce léger présent en témoignage de leur respect et de leur sincère dévouement. » L'éclat de l'or dissipa en un clin-d'œil les nuages accumulés sur le front du moullah, son regard rayonna, un joyeux sourire hérissa sa moustache grise, et sa main gauche palpa involontairement l'or amoncelé. Il tendit l'autre au Tschetschenze, qui remarqua avec une satisfaction secrète le changement favorable que le pouvoir magique du précieux métal avait opéré sur son kounak.

« Ainsi, tout espoir est perdu pour nous? reprit malicieusement Tepi après une courte pause. Je conclus de tes paroles, cher ami, qu'il ne nous reste plus qu'une chose à faire : c'est de retourner à la

Tschetschnja et de remporter avec nous les deux cent trente tomans en or et en argent que nous apportions en présent à la mère de l'imam, qui, nous l'espérions hautement, intercéderait en notre faveur. »

Moullah-Hassim, en entendant prononcer un chiffre aussi élevé, redoubla d'attentions pour son ancien hôte. « Ne te hâte pas trop! lui dit-il de l'air le plus affable. J'ai peut-être interprété faussement la situation et les vœux de la nation tschetschenze? Peut-être me suis-je laissé emporter trop loin par mes devoirs de moullah? Précise une fois encore l'objet spécial de ta présence en ces lieux, et nous verrons s'il y a moyen de vous venir en aide. L'influence de la mère de Schamyl sur son fils est prodigieuse; il lui obéit presque toujours aveuglément. Sa bienveillance à mon égard et les deux cents tomans que vous lui offrez en cadeau la décideront assurément à s'employer pour vous. Je dis deux cents tomans, qui sont un chiffre rond plus présentable à une personne de ce rang; quant aux trente autres tomans, tu peux me les remettre à moi personnellement. »

Le rusé Tepi dissimula un sourire d'ironie qui courait sur ses lèvres à cet aveu désintéressé, et se croisant les bras sur la poitrine, il recommença le récit précédent. Après avoir retracé les malheurs de son peuple, il se plaignit des dévastations des Russes, qui éclaircissaient toujours davantage leurs forêts, le seul abri des habitants de la plaine. Il rappela la supériorité des forces ennemies, l'effet destructif de leur artillerie, et conclut par démontrer l'importance qu'on devait

attacher au fait que le gouvernement russe accordait aux peuples asservis le libre exercice de leur religion, et ne les contraignait nullement à renoncer aux préceptes de l'islamisme. « Je comprends, je comprends, ami! repartit Hassim en soupirant, les Tschetschenzes qui vivent dans la plaine, partout cernés par les Russes, ressemblent à l'oiseau captif qui frappe en vain des ailes contre les barreaux de sa cage, et s'accoutume à la fin à son triste sort. Le grand Prophète, à mon avis, ne saurait lui-même blâmer les Tschetschenzes s'ils se soumettaient aux giaours, puisque c'est indépendant de leur volonté et que les circonstances seules les obligent à cette dure nécessité. Ainsi, qu'Allah me vienne en aide, je me charge de votre affaire; je parlerai demain à la khane-mère, qui vous recevra sans doute le soir, toi et tes compagnons. »

Tepi, rassuré par cette promesse, quitta Hassim vers minuit et courut annoncer l'heureuse nouvelle à ses camarades, que la crainte et l'espérance avaient tenus en éveil jusqu'à son retour.

Le moullah tint fidèlement parole. Le jour suivant et deux heures avant le coucher du soleil, les députés furent introduits auprès de la mère de Schamyl. Elle accepta gracieusement les deux cents tomans qu'ils lui offrirent, écouta attentivement et avec tous les signes du plus vif intérêt le rapport des infortunes des habitants de la plaine, et promit d'attirer sur eux la sollicitude de son fils. Elle congédia les Tschetschenzes avec l'ordre de demeurer à Dargo et d'attendre sa décision.

La mère de Schamyl passe aux yeux des Lesghis pour la plus magnanime et la plus vertueuse des femmes; et cependant, malgré toutes ses qualités, elle n'a pas su se prémunir entièrement contre une passion commune à ces montagnards, — celle de la cupidité. On s'explique donc aisément que l'offre des deux cents tomans et la promesse des députés de doubler cette somme en cas de réussite, excitèrent en elle le désir immodéré de donner tout à la fois aux Tschetschenzes une preuve de sa bienveillance et de son pouvoir. Elle se rendit le soir même dans l'appartement de son fils, qu'elle trouva, le Coran à la main, entouré d'un certain nombre de mourides qu'il était sur le point d'envoyer vers les Mechtoulinsiens et les Avares, pour les exciter à la révolte. La visite de la khane, qui n'était point initiée aux secrets politiques de Schamyl, le contraria vivement; elle ne se déconcerta pas néanmoins et le pria de l'écouter sur-le-champ.

« Ne serait-il pas possible de remettre cet entretien à un autre moment, ma chère mère? demanda Schamyl respectueusement, malgré l'extrême déplaisir qu'il ressentait.

— « L'affaire qui m'amène auprès de toi, répartit la khane résolûment, ne souffre pas une minute de retard et me cause bien du tourment; pour le repos de ta mère, ne repousse pas sa prière. »

Le visage de Schamyl s'assombrit de plus en plus: « C'est bien! dit-il d'un ton grave, je consens à suspendre un important travail par égard pour toi;

mais je me plais à croire que l'objet de ta demande est à la hauteur d'un aussi grand sacrifice. »

La mère et le fils demeurèrent seuls. Leur entretien se prolongea jusque fort avant dans la nuit. L'on ignore encore aujourd'hui ce qui se passa entre eux; mais le lendemain Hassim, à son entrevue avec l'honorable femme, lui trouva les yeux pleins de larmes et son front pâle empreint d'une profonde tristesse. « J'ai entrepris une chose au-dessus de mes forces! s'écria-t-elle d'une voix émue; mon fils même n'ose résoudre de son autorité privée la question de la soumission des Tschetschenzes aux giaours. Il est allé visiter la mosquée et y attendre, dans le jeûne et la prière, l'instant où le grand Prophète lui fera connaître directement sa volonté. »

En effet Schamyl s'était enfermé dans la mosquée; auparavant il avait ordonné à tous les habitants de Dargo de se réunir sur la grande place qui l'environne, et d'y demeurer continuellement en prières jusqu'au moment où il franchirait les portes du temple. Cette mesure reçut aussitôt son exécution; le peuple s'assembla en foule au lieu désigné, et l'air retentit bientôt de ses clameurs plaintives. On se demandait réciproquement la cause d'un fait si extraordinaire, mais nul ne la connaissait. Chacun interprétait cette question à sa manière, et l'attente d'un grand miracle était générale. Moullah-Hassim et les infortunés envoyés de la Tschetschnja savaient seuls ce dont il s'agissait; ils attendirent en silence et dans la perplexité l'issue des événements.

Un jour et une nuit se passent ainsi : Schamyl ne paraît pas. Vingt-quatre heures s'écoulent encore et la porte de la mosquée reste toujours close. Les habitants de Dargo, épuisés par les veilles et les prières, voient le soleil se lever pour la troisième fois. Leurs lèvres desséchées ne profèrent plus que des sons rauques; beaucoup sont tombés évanouis; des murmures parcourent les rangs éclaircis par la faim et le manque de sommeil. La mosquée s'ouvre enfin et Schamyl en sort, le visage pâle et les yeux rougis par les pleurs. Il fait signe à un mouride de s'approcher, et lui glisse un ordre à l'oreille; celui-ci disparaît aussitôt dans la foule. Le grand imam monte alors lentement et sans mot dire sur la terrasse de la mosquée, suivi de deux autres mourides.

Un morne silence, précurseur de toute effroyable tempête, règne aussi loin que s'étend la vue; tout à coup la foule compacte est mise en mouvement : le mouride envoyé par Schamyl se fait jour au travers. Derrière lui s'avance d'un pas incertain et enveloppée de sa blanche tschadra (sorte de voile) la mère du redoutable imam. Deux moullahs l'amènent sur le toit de la mosquée en présence de son fils. Schamyl se recueillit quelques minutes, puis, levant ses yeux humides vers le ciel :

« Grand Prophète! dit-il à voix basse, tes ordres sont sacrés et inviolables. Que la justice suive son cours pour l'exemple de tous les adorateurs du saint Coran. »

Se tournant ensuite vers le peuple, il reprit d'un

ton plus élevé : « Habitants de Dargo, j'ai une affreuse nouvelle à vous apprendre. Les Tschetschenzes méconnaissent leurs devoirs de fidèles croyants, et ils oublient le serment qu'ils ont prêté à la face d'Allah et de son prophète : dans leur coupable pensée ils ont résolu de se soumettre aux giaours. Leur impudence est poussée si loin, qu'ils ont envoyé des délégués à Dargo avec la mission d'obtenir mon consentement. Ceux-ci avaient si bien conscience de leur exécrable démarche, qu'ils ont craint de se présenter devant moi et se sont adressés à ma malheureuse mère. Faible comme le sont les femmes, elle céda à leurs prières et entreprit de me disposer en faveur de ces infidèles Tschetschenzes. Ses discours pressants, mon dévouement aveugle pour elle m'enhardirent jusqu'à invoquer Mahomet, le favori de Dieu, et à lui demander de me faire connaître sa volonté. Et là, en votre présence, aidé de vos prières, j'ai imploré trois jours et trois nuits de suite, dans un long jeûne et dans les prières, la décision du Prophète. Il m'a honoré d'une réponse, mais jugez de ma douleur à cette communication ! Allah exige que le premier qui m'apporta l'injurieuse requête des Tschetschenzes soit puni de cent coups de fouet. Et c'est— hélas ! — ma mère. »

En entendant prononcer son nom, la pauvre vieille femme poussa un cri lamentable ; mais Schamyl, fidèle observateur des commandements d'Allah et du Prophète, demeura inflexible. Au signal qu'il donna, les mourides se saisirent de la tschadra de la mal-

heureuse victime, lui lièrent les mains, et le fils, si soumis jusqu'à ce jour, devint le bourreau de sa mère. Au cinquième coup la patiente perdit connaissance, sa tête se pencha sur sa poitrine, et Schamyl, ému d'un pareil spectacle, laissa échapper de sa main l'instrument de martyre pour se jeter aux pieds de sa mère.

Le profond silence qui avait régné jusqu'alors fut interrompu par les sanglots de la multitude entière ; beaucoup tendaient leurs mains suppliantes vers la mosquée, demandant la grâce de celle qu'ils nommaient leur excellente bienfaitrice.

En ce moment Schamyl se relève tout à coup. A la surprise générale, ses traits ne conservent plus la moindre trace de désespoir. Ses yeux brillent, au contraire, de l'éclat d'un triomphe inexplicable. Il se redresse, tourne son visage illuminé vers le ciel, et dit d'une voix solennelle : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète! O puissances célestes! qui avez exaucé ma fervente prière, vous me permettez de recevoir le reste des coups auxquels ma mère était condamnée. Je les accepte avec joie, et comme un témoignage inestimable de votre grâce. » Et, le sourire sur les lèvres, il se dépouilla de sa rouge tschouscha, il ôta son bechmet et présenta à deux de ses mourides de gros fouets de Nogais, en leur ordonnant de le frapper quatre-vingt-quinze fois. Il ajouta que si l'un d'eux venait à manquer de zèle dans l'accomplissement de la volonté divine, il le percerait lui-même de son handschiar.

Justement effrayés de cette menace, les mourides couvrirent le dos de leur illustre maître de quatre-vingt-quinze lanières sanglantes, sans qu'il fît paraître le plus léger signe de douleur. La barbare opération terminée, il revêtit tranquillement ses habits, descendit lestement du haut de la mosquée, et, s'avançant au milieu de la foule on ne peut plus surprise de l'étrange événement dont elle venait d'être témoin : « Où sont les méchants, demanda-t-il d'une voix parfaitement calme, qui ont valu à ma mère l'horrible châtiment qu'elle a subi? Où sont les envoyés de la Tschetschnja?

« — Les voici ! les voici ! s'écrièrent de nombreuses voix, et, en un clin-d'œil, les malheureuses victimes furent traînées aux pieds de Schamyl. Les assistants ne doutaient pas qu'un horrible supplice ne fût réservé aux quatre Tschetschenzes. Quelques mourides tiraient déjà leur sabre pour être prêts, au premier ordre de l'imam, à exécuter son arrêt. Les Tschetschenzes, le visage dans la poussière, murmuraient, en attendant la mort, les prières des agonisants d'une voix éteinte, et n'osaient pas même redresser la tête pour implorer un pardon impossible. Mais Schamyl les releva lui-même et les engagea à se rassurer; il mit un terme à cette scène en leur adressant les paroles suivantes, qui jetèrent l'assemblée dans un étonnement indicible : « Retournez dans vos foyers et rapportez à votre peuple, en réponse à sa demande irréfléchie, tout ce qu'ici vos yeux ont vu et vos oreilles entendu ! »

Malgré une activité presque surhumaine, le régime que suit Schamyl est extrêmement rigide. Quelques heures de sommeil lui suffisent; parfois il veille des nuits entières sans que le jour suivant il laisse paraître la moindre fatigue. Il est sobre, et l'eau est son unique boisson. Par un contraste singulier, il s'est fait construire par des déserteurs russes une maison à deux étages dans le goût moscovite. Il a plusieurs femmes, selon la coutume musulmane; il en avait trois en 1844. Sa favorite, Dour Haremem (la perle du harem), était une Arménienne d'une beauté accomplie.

Schamyl, dès le début de Kasi-Moullah, fut l'un de ses plus fervents mourides, et il jouissait de la confiance illimitée de ce chef fanatique. Au célèbre combat d'Himry, où Kasi-Moullah trouva la mort, il ne l'abandonna pas un seul instant. Il se battait encore à ses côtés, lorsque la victoire était déjà décidée en faveur des Russes, et il le défendit en lui faisant un rempart de son corps. Kasi-Moullah ne succomba que lorsque Schamyl, frappé lui-même d'une balle et percé d'un terrible coup de baïonnette, tombait évanoui aux pieds de son maître. Après sa mort héroïque, Kasi-Moullah, nous l'avons vu, fut vénéré comme un saint par le peuple, qui reporta en grande partie cette vénération sur Schamyl, le confident le plus intime du mourschide, qu'il avait servi fidèlement jusqu'à la fin.

On se souvient que le premier mourschide, Moullah-Mouhammed, appela Hamsad-Beg, né à Gotsatl, en Avarie, à succéder à Kasi-Moullah. Schamyl jouit

également de beaucoup d'influence et de considération sous la domination d'Hamsad-Beg. C'est lui qui, dit-on, conseilla à Hamsad-Beg d'exterminer la famille entière des khans de l'Avarie, toute portée pour la Russie. Hamsad-Beg resta si peu de temps à la tête des mourides et son nom est si rarement cité de nos jours, qu'en général l'on fait immédiatement succéder Schamyl, par erreur, à Kasi-Moullah. Aussi le bruit courut-il, dans le Caucase, que Schamyl tombait également mort à ses côtés frappé de deux balles. Mais Allah lui aurait rendu l'existence, et, lorsqu'après la bataille, les mourides mis en fuite se réunirent de nouveau pour la première fois en conseil avec l'intention d'élire un nouveau chef, Schamyl se serait soudain offert à leurs regards. Ayant alors dépouillé son habit, il aurait désigné de la main les blessures béantes qu'il portait à la poitrine ; quoique les balles eussent pénétré fort avant dans les chairs, le sang avait cessé de couler. Aux yeux de tous cet homme était marqué du doigt d'Allah ; l'incertitude de leur choix était levée, puisqu'il rappelait Schamyl du sein des morts, afin qu'il régnât sur les vivants.

Le mourschide Moullah-Mouhammed atteignit un grand âge, et mourut avant qu'Hamsad-Beg périt victime de la conjuration d'Osman et d'Hadshi-Mourad ; il n'existait plus alors de mouride pour élire et sacrer le nouveau chef. Le soin de cette élection revenait de droit au peuple en cette occurrence difficile. Parmi les nombreux et cupides mourides qui se disputaient la succession, Schamyl et Taschaw-Hadshi étaient

les concurrents les plus puissants et les plus redoutés. Ce dernier, grâce à son adresse et à ses manières flatteuses, avait pour lui la plus grande partie de l'armée; mais Schamyl était protégé par le vénérable Dshédal-Eddin, dont les paroles passaient, dans le Daghestan, pour autant d'oracles. Le moullah usa de son influence et réussit aisément à faire nommer Schamyl, son élève favori, capitaine à l'unanimité. Il était sans contredit le plus digne de prendre le commandement, et, malgré les qualités et les connaissances de son compétiteur, bien supérieur à tous égards. Il s'établit entre les deux prétendants une grande inimitié qui entrava longtemps la marche victorieuse des montagnards; enfin, Taschaw-Hadshi reconnut publiquement, en 1837, la suprématie de Schamyl.

Il a été dit dans le cours de cette histoire qu'Hadshi-Mourad, après avoir privé Hamsad-Beg de la vie, s'empara momentanément de la direction des affaires en Avarie. Le calme rétabli, il avait invité les autorités russes à envoyer sur-le-champ à Chounsach un gouverneur qui prît possession de l'Avarie au nom de l'empereur. Le baron de Rosen, alors général en chef, chargea le lieutenant général Lasskoi de cette mission. Celui-ci reçut l'ordre d'expulser l'ennemi de tout le territoire situé entre Temir-Khan-Schoura et Chounsach. Le général s'avança sur Himry, au mois d'octobre 1834, avec des forces considérables. L'aoul, peu peuplé, était incapable d'une longue résistance : l'on s'en rendit maître sans peine. Lasskoi se

préparait déjà à marcher à de nouvelles conquêtes, lorsque Schamyl parut subitement avec ses mourides; il reprit Himry d'assaut, chassa les Russes malgré la supériorité de leur nombre, et leur fit essuyer un rude échec. A la nouvelle de cette défaite, Kluke de Klugenau [1] accourut aussitôt de Temir-Khan-Schoura; il pénétra jusqu'à Gotsatl, en Avarie, et renforça ses troupes des fugitifs de Lasskoi. Il détruisit tous les aouls qui lui résistaient (Gotsatl même fut livré aux flammes), et il entra en vainqueur dans Chounsach, où il remit le pouvoir (à la condition du protectorat russe) au jeune khan Achmed-Mouhammed-Mirza, fils d'Arnslan-Khan de Kasikoumyk. Après avoir ainsi rétabli l'ordre, Kluke de Klugenau revint à Temir-Khan-Schoura, son quartier général. Depuis ce moment les Russes sont toujours restés maîtres de l'Avarie, ce qui leur procura un avantage incalculable dans leurs autres opérations au Daghestan. Ils occupèrent une quantité de gorges et de défilés inaccessibles jusqu'alors, assurèrent et facilitèrent leurs communications avec les parties du pays déjà antérieurement soumises. Cependant, à cette époque, ils n'appréciaient pas la possession de l'Avarie à sa juste valeur; ce n'est que depuis peu qu'ils ont compris tout le profit qu'ils pouvaient en tirer.

La tranquillité qui régna après l'expédition de Kluke de Klugenau en Avarie ne fut, en aucune manière,

[1] *Kluke de Klugenau* (†), l'un des plus braves généraux de l'armée russe circassienne, était Autrichien de naissance.

le fruit des bons offices de Mouhammed-Myrza ou de son successeur Achmed-Khan, de Mechtouli. Hadshi-Mourad, alors leur plus dévoué partisan, en fut le seul instigateur; il les servit pendant sept années de suite avec zèle et un rare bonheur, en cherchant par tous les moyens à favoriser leurs intérêts [1].

Schamyl s'applique de tous ses efforts à atteindre le but que se sont proposé ses prédécesseurs, la possession de l'Avarie, afin de pouvoir grouper sur un vaste territoire les tribus dévouées éparses, et rendre plus difficile aux Russes la communication avec les autres provinces qui leur appartiennent dans le Daghestan. Malgré ses défaites successives et la terreur que l'apparition subite de Kluke de Klugenau répandit dans le Daghestan, il tenta de nouveau, en 1835, de soumettre l'Avarie. Il s'empara de Gotsatl, qui venait d'être reconstruit et fortifié, et poursuivit sa marche victorieuse jusqu'à Chounsach; mais il fut contraint de rétrograder et d'abandonner tous ses avantages acquis, parce que le général Réout arrivait en toute hâte à sa rencontre avec une forte armée. Une seconde tentative, en 1836, contre l'Avarie ne réussit pas mieux à Schamyl, et ce fut particulièrement la brave résistance des Avares, conduits par Hadshi-Mourad, qui en fut cause. Les Avares ne pouvaient oublier l'injure faite à leurs souverains; ils avaient voué à Schamyl et à ses mourides une

[1] Le hasard est parfois singulier : *Hadshi-Mourad* est maintenant le premier naïb de *Schamyl* et l'ennemi mortel des Russes.

haine implacable, et toutes les peines que prit ce dernier pour les attirer à lui, soit par la ruse, soit par la violence, demeurèrent infructueuses. Le motif principal qui faisait échouer alors les projets de Schamyl était la scission continuelle qui régnait dans l'armée. Taschaw-Hadshi n'avait pas encore abandonné ses prétentions au commandement suprême, et il voyait d'un œil envieux et haineux s'accroître le pouvoir de son rival; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion d'affaiblir le prestige de Schamyl et d'entraver tous ses plans. Ces dissensions perpétuelles n'eurent un terme qu'en 1837, où Taschaw-Hadshi se soumit volontairement.

Deux événements importants contribuèrent particulièrement au retour du bon accord des troupes et à l'extension du pouvoir et de l'influence de Schamyl. Le premier fut la terrible défaite qu'il fit essuyer, à Aschiltach, au comte Iwelitsch, envoyé pour le combattre (le comte y perdit la vie); et le second, l'expédition du lieutenant général Fesi.

Le général Fesi, parti de Derbend, marchait contre Chounsach en traversant le territoire de Dargo, avec huit bataillons de troupes régulières et environ douze mille hommes de milice des montagnes, tirée des provinces russo-daghestanes. Il y bâtit une citadelle, y laissa forte garnison, et lança son armée sur l'aoul d'Aschiltach et le château d'Achoulgo, occupé par le brave capitaine Ali-Beg avec un corps d'élite de mourides. Ces derniers étaient en trop petit nombre pour résister longtemps à l'armée ennemie

qui les pressait vivement. Après plusieurs jours d'une défense opiniâtre, Ali-Beg se vit contraint d'abandonner la place, s'ils voulaient échapper lui et les siens à la famine, attendu que les Russes avaient coupé toutes les communications. Il se fraya un passage à travers l'ennemi, et se fortifia dans l'aoul d'Aschil tach, où il déploya un courage inouï et tint tête à des forces bien supérieures aux siennes[1]. Achoulgo tomba au pouvoir des Russes, qui l'incendièrent et en rasèrent les fortifications.

Le général Fesi conservait encore sa position devant Aschiltach, lorsqu'on l'informa de la défaite du colonel Butschkiew qui s'était avancé avec son détachement contre l'aoul de Tilitlœ, et qui annonçait l'inévitable dispersion de ses troupes s'il ne recevait immédiatement du renfort. Le général leva sans retard le siége d'Aschiltach pour venir au secours du colonel Butschkiew. Les Russes réunis tentèrent de s'emparer de l'aoul de Tilitlœ, où Schamyl avait eu le temps de se retrancher. Ce dernier, malgré le petit nombre d'hommes dont il disposait, leur opposa une défense si brave et si habile, que la moitié du village tomba seule entre les mains des Russes. Ceux-ci éprouvèrent en cette circonstance de si grandes pertes, que le général crut prudent de cesser pour l'instant les hostilités et de se fortifier dans la partie de l'aoul soumise.

[1] L'on n'oubliera pas l'avantage immense pour les Russes d'une grosse artillerie, qui faisait alors entièrement défaut aux montagnards. Ce n'est que dans les derniers temps que Schamyl forma un petit parc d'artillerie avec les canons pris aux Russes.

Schamyl en fit autant dans celle qui était demeurée en son pouvoir.

Les mourides étaient aussi enthousiasmés que les Russes consternés de cette hardiesse de Schamyl, qui osait dresser ses tentes sous les yeux de l'ennemi, séparé de lui par quelques maisons seulement. Le bruit courait à cette époque qu'une conjuration contre les Russes avait éclaté à Kouba par suite de l'influence toujours croissante de Schamyl. Kaitach, Tabassaran et le territoire de Kourin étaient en outre sur le point de s'insurger. Ces rumeurs et la mauvaise saison qui approchait décidèrent le général Fesi à clore la campagne pour cette année, et à se retirer avec les débris de son armée dans ses quartiers d'hiver.

Cependant, pour ne pas terminer ses opérations sans le moindre profit après de si rudes pertes, il entama des négociations avec Schamyl, et le menaça de renouveler les hostilités s'il n'acceptait les conditions qu'on lui proposait.

D'une autre part, la détresse de Schamyl était assez grande pour qu'il accueillît de bonne grâce toute espèce d'arrangement, pourvu que ses ennemis mortels, les Russes, s'éloignassent. Son orgueil était satisfait que des propositions de paix lui vinssent de la part des Russes, qui, malgré les atteintes qu'il leur avait portées, étaient toujours encore bien supérieurs en nombre à ses braves mourides.

Voici les conditions qui furent stipulées :

Le général Fesi exigeait que Schamyl se soumît à

l'empereur par serment, en son nom et en celui de ses mourides, et lui fournît des otages, à titre de gage de sa fidélité.—Schamyl y consentit, à la condition que ni Russes ni mourides n'assisteraient à la prestation de son serment. Pour en finir, le général, bon gré mal gré, fut obligé d'accéder à cette clause de Schamyl, et il chargea de ses pouvoirs Mouhammed-Myrza déjà nommé et fils d'Arnslan-Khan. L'acte solennel eut lieu sur le point culminant de l'aoul, qui séparait l'armée russe de celle des mourides.—Ainsi se termina la grande expédition de 1837 dans le Daghestan.

A peine avons-nous besoin de faire observer au lecteur attentif que les négociations ici décrites ne furent des deux parts qu'une simple comédie, qui faisait rejaillir un semblant de gloire sur les Russes, et procurait aux montagnards des avantages réels. Cette comédie se renouvela depuis presque chaque année dans le Daghestan. Chaque fois que les Russes n'obtenaient plus rien de vive force, aussitôt ils entamaient des négociations avec les tribus. Ils étaient cependant bien persuadés d'avance que Schamyl (qui les considère comme des demi-hommes, comme les instruments du malin esprit, comme des pécheurs endurcis), leur prêterait volontiers cent serments de soumission en un jour, et leur sacrifierait même quelques otages; mais à la condition bien entendu que les Russes se tiendront à distance et le laisseront libre de faire de nouveaux préparatifs d'hostilités. Les concessions de l'imam en faveur des Moscovites impies, réclamées par les circonstances, ne lui portent

nullement préjudice aux yeux de ses partisans. Les Russes reprochent aux montagnards leur perfidie et leur lâcheté, parce que ces derniers ont à diverses reprises rompu leurs traités, et ne s'aventurent qu'à la dernière extrémité. « Les Tcherkesses, disent-ils, nous attaquent sans cesse en restant cachés, ils nous déciment isolément par la ruse ou à l'improviste, et ne livrent de bataille rangée que lorsqu'ils n'ont plus d'autre chance de salut; mais s'ils trouvent moyen de l'éviter, ils ne considèrent pas la fuite comme une honte. »

Effectivement, si les tribus du Daghestan descendaient toutes en guerre de leurs montagnes, et quittaient leurs forêts épaisses et leurs retraites sûres pour venir se mesurer avec l'ennemi en rase campagne, les Russes, avec leur excellente artillerie, auraient bientôt consommé leur ruine. Quelques batailles leur suffiraient pour remporter le prix auquel ils aspirent vainement, dans les circonstances actuelles, depuis un demi-siècle. Mais faut-il taxer Schamyl de lâcheté, parce qu'il s'efforce de masser ses troupes, et qu'il évite avec soin toute rencontre inutile, et ne risque de combat en plaine qu'en face d'un danger imminent et en prévision d'un avantage certain? Que les Russes perdent une armée, une autre l'attend pour la remplacer immédiatement. Sur un ordre du puissant autocrate, les soldats aguerris sortent de terre comme des champignons. Il n'a que faire de compter les centaines de mille hommes qui ont déjà trouvé et trouveront encore leur sépulture dans les gouffres béants du

Daghestan. Et, en vérité, on ne les compte pas!— Schamyl, au contraire, ne possède qu'*une* armée; après elle tout est perdu. Son seul bien consiste en un petit territoire; si on le lui enlève, il ne saura plus où reposer sa tête. Le pays qu'occupent les belliqueux montagnards est partout coupé de routes militaires et hérissé de forteresses russes. Les grandes cités du Daghestan, qui dominent la mer Caspienne, sont également au pouvoir des Russes. Les avantages de ces derniers sont donc bien plus considérables, cela ne fait aucun doute. Ajoutez à cela le manque presque continuel de munitions de guerre parmi les montagnards. Les Russes doivent la victoire à leurs fusils et à leurs canons, les Tcherkesses ne l'attendent que de leurs sabres. Faut-il encore faire ressortir les innombrables avantages que procurent aux Russes les trésors d'un empire qui comprend trois parties du monde, et auxquels les montagnards n'ont qu'une poignée d'hommes à opposer? Est-on en droit de taxer de lâcheté celui qui, depuis vingt ans, a su préserver, les armes à la main, cette poignée d'hommes des serres du double aigle russe, qui projette sur l'Europe l'ombre de ses vastes ailes? Schamyl est trop habile pour ignorer qu'un *grand* avantage sur le papier est souvent préférable aux Russes à un *léger* avantage réel. Il laisse volontiers la gloire à l'ennemi, pourvu que le profit lui reste. Lorsqu'il se bat, ce n'est point avec la perspective de décorations ou d'un poste plus élevé, bien moins encore pour que les journaux prônent ses victoires en Europe: il combat uniquement pour la liberté

et la foi de son pays, et pour tirer vengeance de ses ennemis.

Interrompons un instant le cours de ce récit, et jetons un regard rétrospectif, après ce qui a été rapporté, sur le traité conclu entre les Russes et les montagnards, qui termina la campagne de 1837.

Le général Fesi, nous l'avons vu, n'avait obtenu aucun succès sérieux; sans ce pacte, il aurait retiré ses troupes à l'entrée de la mauvaise saison, sans avoir rien accompli. Et voici en abrégé à peu près les termes du rapport qu'il eût adressé au général en chef: « Après de grands sacrifices, je me suis emparé durant cette campagne de plusieurs places fortes et villages que, malheureusement, j'ai dû abandonner faute de vivres et de munitions, et pour éviter de périr d'inanition avec mes braves soldats ou d'être décimés par l'ennemi, etc. »

Le général en chef aurait ensuite adouci et abrégé quelque peu les expressions du rapport avant de l'envoyer à l'empereur à Saint-Pétersbourg, et l'empereur aurait dit en fronçant le sourcil : « Le général Fesi est un homme incapable, il manque de connaissances en tactique militaire; pensionnons-le, ou envoyons-le comme curateur à quelque université, etc. »

Le général se serait ensuite vu contraint, sur ses vieux jours, d'embrasser une carrière scientifique[1]. C'est à cette mesure qu'il échappa en donnant, grâce

[1] A presque toutes les universités et gymnases les curateurs et directeurs, en Russie, sont des généraux ou colonels en retraite.

à ses négociations diplomatiques avec Schamyl, une tout autre tournure à son rapport.

Il y mentionne au général en chef les succès obtenus en 1837 : la construction d'un fort à Chounsach, le calme rétabli dans l'Avarie entière, la soumission d'une foule de tribus indomptables autrefois, et la destruction d'un grand nombre de leurs aouls et places fortes. Tilitlœ, le quartier général des mourides, avait été pris d'assaut, et Schamyl réduit à une telle extrémité qu'il avait promis et juré solennellement d'observer la paix, et de reconnaître à tout jamais la suprématie de l'empereur. Et, à l'appui de la validité du traité et de la sincérité de ses sentiments, Schamyl, à la requête du général, aurait délivré des otages, etc.

Le général Fesi se retira ensuite à Kouba avec les débris de son armée en passant par Chounsach, Bélokany et Kasanitschtscha[1].

Les bruits de la déroute de Schamyl et de ses mourides firent croire à Tiflis et à Saint-Pétersbourg à la conquête entière du Daghestan, et le général Fesi, qui avait accompli cette œuvre immense, trouva, dans l'envoi de décorations et d'une lettre de remercîments, la juste récompense de ses services.

Le seul profit réel que tirèrent les Russes de la campagne de 1837 était la connaissance exacte du

[1] Il ne put prendre un chemin plus direct, attendu que les peuples désignés comme soumis sur le papier gênèrent excessivement sa retraite.

terrain ennemi, qu'ils avaient acquise par leurs allées et venues, connaissance qui pouvait leur être d'une grande utilité dans l'avenir.

Mais aussi, de son côté, Schamyl avait excité au plus haut degré l'ardeur et la confiance de ses troupes par ses succès remportés sur les armes russes, et l'habileté avec laquelle il avait défendu Tilitlœ.

Après la retraite du géneral Fesi, l'imam, profitant de ces heureuses dispositions, publia à de nombreux exemplaires la proclamation suivante à son armée et aux peuples du Daghestan :

« *Au nom d'Allah tout-puissant et miséricordieux!* Gloire à Celui qui nous guide dans la voie de ses lumières et nous a fortifiés par sa sainte foi ! Gloire à Celui qui créa les montagnes comme la base de sa puissance : elles abritent nos personnes et protégent notre liberté! A Celui qui doua notre bras de la vigueur nécessaire à l'extermination de nos ennemis, et rendit notre langue assez éloquente pour qu'elle publiât sa foi à ceux qui l'ont embrassée! Gloire à Celui qui déversa goutte à goutte sur nos têtes la pluie de ses bénédictions, dont l'éclat des étoiles témoigne de son amour pour nous, et dont la grâce infinie se répand sur tous ceux qui croient en Lui!

« Guerriers du Daghestan!

« Lorsqu'au mois chewal le maître des Russes cherchait, dans une proclamation, à vous faire suspecter la réalité de ma mission, le doute et de sourdes rumeurs troublèrent vos esprits : beaucoup me furent infidèles et m'abandonnèrent. J'en fus irrité et me

dis à part moi : les inconstants! Les paroles du Prophète s'accomplissent en eux : « *Dieu vous rend té-* « *moin de ses miracles pour que vous deveniez sages;* « *mais vos cœurs sont endurcis comme de la pierre,* « *oui bien plus durs même, car certaines pierres don-* « *nent passage aux ruisseaux ou laissent s'échapper* « *l'eau à travers leurs fissures, la crainte de Dieu* « *bouleverse les autres; mais, en vérité, Dieu connaît* « *votre conduite*[1]*!* »

« Je marchai contre les infidèles avec quelques hommes qui me restèrent dévoués; je tuai leur chef[2] et les mis en déroute. Voyant que Dieu était avec moi, vous revîntes repentants me demander de vous recueillir dans nos rangs. Je vous agréai, et vous menai de conquête en conquête; je vous promis le pardon de Dieu, si vous persistiez dans la foi; car le Prophète a dit : « *Ceux qui reviennent* « *sur leurs pas et combattent pour la religion de Dieu* « *sont certains de sa grâce : Dieu est bon et miséri-* « *cordieux.* »

« Notre armée, vous l'avez vu, était très-faible comparativement à celle de nos ennemis, et pourtant la victoire lui est restée, car la force est avec ceux qui ont la foi. Les Russes prirent Achoulgo et en rasèrent les fortifications. Allah l'a permis pour vous punir de votre incrédulité, il lit dans votre pensée et connaît tous vos projets. Mais je me riais de la puis-

[1] Tout ce qui est imprimé en italique est cité du Coran.
[2] Le comte Iwelitsch.

sance de nos adversaires : je les chassai d'Aschiltach, je les battis à Tilitlœ[1] et j'anéantis tous leurs plans. Après cela, le pacha[2] se présenta devant Tilitlœ avec des forces considérables pour venger les vaincus, et, malgré notre brave résistance, il réussit à s'emparer de la moitié de l'aoul : nous attendions chaque jour la dernière bataille décisive. Alors, Allah paralysa tout à coup son bras et obscurcit sa vue, de sorte qu'il négligea ses avantages, et reprit en toute hâte le même chemin par lequel il était venu. Ce fut uniquement leur mauvaise conscience qui fit perdre à nos adversaires leur position ; leur impiété enfanta la crainte et leur conseilla la fuite : ils ne pouvaient supporter le voisinage des bons croyants. C'est ainsi que Dieu châtie ceux qui ne suivent pas la voie qu'il leur a tracée ! Mais son Prophète nous a parlé en son nom : *Je mènerai dans le bon chemin celui qui entreprend une sainte guerre pour moi.* Et vraiment Dieu est avec ceux qui font de saintes œuvres ! Vous l'avez vu, quel que soit le nombre des infidèles, nous les vaincrons toujours. Lorsqu'ils invitèrent Hamsad-Beg à se rendre, voici ce qu'ils disaient : Soumets-toi, toute résistance est impossible ; les armées que nous envoyons contre toi sont aussi considérables que les sables qui bordent la mer ! Je leur répondis en son nom : Nos armées sont comme les vagues de la mer, elles emporteront le sable ! — Et, vous l'avez vu, mes paroles se sont confirmées. — Les

[1] Ils étaient commandés par le colonel Butschkiew.
[2] Le général Fesi.

Russes portent la fausseté dans le regard, le mensonge sur les lèvres. Détruisons l'ouvrage de leurs mains et exterminons-les eux-mêmes, n'importe où nous les atteindrons, soit au foyer, soit à la guerre, soit par la ruse, soit par la force, afin que cette race maudite disparaisse de ce monde, car elle se multiplie comme la vermine, et elle est venimeuse comme les serpents qui rampent dans le steppe de Mouhan. Vous l'avez vu, la colère de Dieu est avec eux.

« Le Tout-Puissant s'est exprimé ainsi : « *Dieu récompense et prend pitié de celui qui combat pour la religion et y persévère !* »

« Plus loin encore : « *Ne dites pas de ceux qui sont morts pour la religion de Dieu: « ils sont morts, » mais « ils sont vivants; » car vous ne pouvez comprendre cela.* »

« Ayez égard à mes paroles, soyez forts et unis comme la chaîne des montagnes qui dominent nos têtes, et n'oubliez point ces paroles du Prophète :

« *Tuez pour l'œuvre de Dieu...— Chassez-les d'où « ils vous ont chassés, car la tentation est pire que la « mort. Amin.* »

Cette proclamation ne manqua point son effet. Taschaw-Hadshi, voyant alors qu'il ne pouvait résister plus longtemps à l'influence croissante de Schamyl, se soumit, sous les yeux de l'armée entière, à l'imam, et le reconnut pour son maître et premier mourschide. Un grand nombre de tribus, qui avaient vécu jusqu'alors en mauvaise intelligence entre elles et s'étaient battues dans les rangs des Russes, se ré-

concilièrent et passèrent du côté de Schamyl, dont le nom et les exploits étaient sans cesse dans la bouche des prêtres et dans les chants des bardes. Schamyl, le prophète! était l'écho de toutes les montagnes, et l'époux quittait sa femme, le fiancé sa maîtresse, et tous se pressaient sur son passage pour voir le mourschide, l'envoyé de Dieu. On rapportait qu'il lui avait suffi de la parole pour chasser, sans coup férir, de l'aoul de Tilitlœ, la grande armée des Russes, si redoutée. Depuis les expéditions désastreuses de Nadir-Chah, les populations du Daghestan n'avaient jamais mis sur pied une armée aussi formidable que celle que Schamyl conduisait alors, sous la bannière resplendissante du Croissant. Les hommes de la montagne avaient tiré une sanglante vengeance des Russes, et Schamyl ne manquait aucune occasion d'exciter l'enthousiasme des siens. Il est impossible de décrire la crainte qu'inspirait dans le Caucase l'autorité du chef des mourides, qui grandissait chaque jour. Plusieurs tentatives de la part des Russes, au printemps de 1838, pour recouvrer plusieurs provinces qui leur avaient été reprises, échouèrent au point de leur ôter toute envie de recommencer cette année. Ils se contentèrent de préparer sans bruit la mémorable campagne de 1839, qui fera l'objet principal du chapitre suivant.

Schamyl employa l'été de 1838 à rétablir les forts et aouls détruits par l'ennemi; le château d'Achoulgo, qui avait été rasé, fut relevé et devint plus redoutable que jamais. Il chercha ensuite à étendre son pou-

Le chef des Tcherkesses [1] était entouré de mourides exaltés, qui sont les solides remparts de cette doctrine si funeste aux Russes, fondée par Kasi-Moullah et propagée par Hamsad-Beg et son successeur Schamyl. Grâce à son influence, toutes les populations des montagnes sont rivées les unes aux autres; elle a su allier les éléments les plus hétérogènes, et s'en servir comme des anneaux d'une chaîne d'airain, que l'esprit de liberté et la haine des Russes avaient forgée. La puissance de Schamyl repose sur ce dogme, qui a pour apôtres les fanatiques mourides, surnommés les immortels, à l'exemple des troupes d'élite des anciens rois de Perse. Ils sont dévoués de corps et d'âme à leur chef, qu'ils regardent comme l'envoyé de Dieu. Alliés par les liens du sang à tous les habitants des aouls du Daghestan et de la Tschetschnja, les mourides sont de forts auxiliaires entre les mains de Schamyl. Il exerce, par leur entremise, une autorité directe sur toutes les peuplades des montagnes, qui manquent de force et d'unité pour lui résister. Les nouvelles croyances qui se sont répandues dans le Caucase avec une rapidité surprenante, particulièrement depuis trois ans, devaient

[1] Nous nous servons de ce terme impropre, il est vrai, non par ignorance, mais parce qu'il est généralement adopté et usuel en Europe. Les Tcherkesses, à proprement dire, qui se sont qualifiés d'*Adighés*, c'est-à-dire de nobles, ainsi que les Oubyches et les Dshigèthes, sur la côte orientale du Pont, n'ont aucune part dans la guerre du Daghestan, et ne sont *nullement* sous les ordres de Schamyl.

rencontrer d'autant plus de sympathies parmi les montagnards, qu'elles flattent tout à la fois leur instinct naturel d'indépendance et leur haine invétérée contre les Russes. Il n'existe pas de tribu, pas d'aoul dans les régions élevées du Daghestan qui n'y compte des partisans; ces idées religieuses se sont propagées jusque dans la grande Tschetschnja, dans la vallée de l'Argoun, chez les Aouches, les Itschkeriners, les Ssalataures et d'autres peuples encore.

Les Ssalataures sont particulièrement attachés à la nouvelle secte, parce qu'ils dépendent totalement de Tcherkéi, cet aoul florissant et populeux, qui fait tout ce qu'il peut pour soutenir Schamyl. Ses habitants ont compris que si le pouvoir des Russes se consolidait sur le Ssoulak et sur le Koissou, leur propre perte et la ruine de leur commerce en seraient la conséquence inévitable; ils se verraient également frustrés des revenus qu'ils tirent actuellement des tribus voisines à double titre de négociateurs politiques et de marchands.

Il n'est pas douteux que la majorité des montagnards n'eut préféré rester neutre à l'égard de Schamyl comme à l'égard des Russes, au lieu de prendre parti pour le premier. Mais les plans de Schamyl étaient trop bien combinés et les moyens dont il disposait en faveur de son parti étaient trop efficaces. Il fallait être son ami ou son ennemi, devenir l'instrument ou la victime de sa vengeance. Il profita de la discorde qui régnait dans presque tous les aouls, et se servit de l'influence qu'il exerçait sur les notables habitants qui lui étaient

dévoués, pour gagner les masses à ses projets. Il envoya ses mourides les plus affidés d'aoul en aoul pour maintenir ses fidèles dans l'obéissance, et s'assurer des irrésolus au moyen d'otages choisis parmi les habitants les plus considérés. Toutes les peuplades qui se refusaient à faire cause commune avec lui, se voyaient enlever leurs troupeaux, et il faisait raser leurs villages.

C'est ainsi que Schamyl consolida une autorité sans bornes dans toutes les hautes régions du Daghestan et dans une grande partie de la Tschetschnja. A notre point de vue, un pareil procédé doit nous paraître injuste et cruel; nous ne pouvons cependant refuser notre admiration à un homme qui, sans être appelé à cette haute dignité par sa naissance, ne dut de porter le sceptre qu'à sa valeur personnelle. Il occupa et affermit cette position dans des circonstances très-difficiles : il n'eut recours qu'à ses propres ressources pour en arriver à ses fins, mit sagement le présent à profit et persévéra dans ses idées avec une constance exemplaire.

Ce que nous venons de rapporter démontre assez que les Russes n'ont pas affaire à un homme ordinaire, et l'on comprend que leurs projets de conquêtes et de paix se soient depuis si longtemps toujours brisés contre le front d'airain du maître des Tcherkesses.

Le caractère sauvage du terrain où s'est engagée la lutte est sans contredit l'un des plus grands avantages de Schamyl sur ses ennemis. Le pays, enveloppé par la crête des montagnes de Ssalatan-Betly et

d'Himry, est traversé en tous sens par des chaînes de hautes montagnes escarpées, par des précipices inaccessibles et des gorges profondes. La défense en est donc très-facile; à chaque pas il existe des défilés qu'une douzaine d'hommes déterminés peuvent garder contre des forces considérables. En général, il est presque toujours impossible de contourner ces passages. Les routes ne sont ici que des sentiers étroits, qui serpentent entre des rochers et des montagnes à pic, et que les habitants eux-mêmes ne parcourent qu'avec hésitation et prudence.

Il est donc aisé de se rendre compte de la difficulté d'approvisionner et de déplacer des troupes dans ce pays de montagnes arides, désertes et privées de toute végétation.

Trois places se distinguent particulièrement par leur position formidable et inaccessible, ce sont Arguani, Himry et Achoulgo. La dernière surtout semble avoir été le jouet de la nature, mais un jouet terrible, gigantesque, l'œuvre diabolique d'une imagination vagabonde, à laquelle Dieu prêta une forme et qu'il revêtit de pierres pour effrayer les hommes. Aucune description n'est capable de rendre l'aspect menaçant et le difficile abord de cette caverne de rochers entièrement isolée.

Schamyl y entassa en quantité des munitions de guerre et des approvisionnements de bouche. Il fortifia ensuite ces châteaux avec une habileté, qui eût fait honneur à un ingénieur européen. Quelques déserteurs polonais et l'effet de l'artillerie russe en-

seignèrent aux montagnards l'art de se retrancher.

Au lieu de ces hautes tours, qui offrent peu d'abri et sont promptement battues en brèche, qu'ils avaient coutume de bâtir du temps de Kasi-Moullah, ils commencèrent dès l'année 1837 à construire des épaulements, à se cacher en terre dans des trous, à creuser des chemins couverts, des tranchées et de profondes saklis[1] en pierres. Ils n'abattirent les arbres que dans les lieux à l'abri de l'artillerie. Plusieurs des points les plus redoutables, attaqués en 1837, avaient été mis en parfait état de défense; toutes les issues étaient exposées au plus horrible feu croisé : tandis que l'ennemi, invisible et insaisissable, accroupi dans ses souterrains, se riait des foudres de l'artillerie russe.

Les familles des mourides se réfugièrent dans ces retraites inaccessibles en apparence ; c'est aussi là que Schamyl cacha les otages pris aux tribus de Koissoubou, de Goumbet et d'Andi. Il entra en rapport intime avec d'autres peuplades et prit secrètement des me-

1 La sakli est une maison grossièrement bâtie, moitié hors de terre ou tout à fait souterraine. L'on choisit d'ordinaire pour la construction de ces saklis un emplacement déjà favorisé par la nature. L'on amasse des pierres à l'entrée d'une grotte ou d'une caverne de rochers, et la sakli est terminée. Il arrive que l'on passe dans l'obscurité sur un village de semblables saklis, sans apercevoir ni hommes ni demeures. Il est inutile d'ajouter que la distribution de ces saklis se conforme toujours aux besoins des habitants, et que leur physionomie, dans les pays menacés de la guerre, est toute différente de celle qu'elle présente dans les contrées pacifiques. A Tiflis, par exemple, les saklis des principaux grousiers sortent toutes à peu près de terre ; elles perdent de leur forme grossière primitive, et s'assimilent chaque année de plus en plus à de commodes habitations.

sures, pour qu'aucune ne manquât à l'appel général au premier signal. Environ quinze à vingt mille hommes, tant à pied qu'à cheval, lui obéissaient aveuglément. Ils avaient tous juré solennellement de s'unir en un suprême effort pour chasser les Russes, ou de mourir pour la liberté. Ce sont les propres expressions du chef dans sa proclamation aux montagnards.

Lorsque Schamyl eut compris, à l'accumulation des forces considérables à Wnesapnaja et aux grands préparatifs que l'on y faisait, que les Russes se disposaient à frapper un grand coup, voici le plan qu'il imagina. Les Tschetschenzes devaient menacer le flanc gauche de la ligne en faisant diversion, dès que le détachement russe se serait engagé dans la montagne, afin de l'affaiblir par les envois des réserves dans les forts, ou l'empêcher tout à fait de pénétrer plus avant. Dans le cas cependant où les Russes réussiraient à forcer le passage, ils devaient rencontrer un premier obstacle à l'aoul de Boutournay. Schamyl se chargeait personnellement d'y recevoir l'ennemi, tandis que trois mille Tscherkéiens et d'autres Ssalataures les attaqueraient de dos au moment où ils descendraient dans la gorge profonde de Termergoul. Au plus léger échec des Russes toutes les tribus restées neutres ou à moitié soumises jusqu'à ce jour prendraient part au mouvement. Dans le cas, au contraire, où les montagnards seraient battus, il leur restait à Arguani une position formidable. Car Schamyl, non content de son inaccessibilité naturelle, l'avait encore fortifié, dans le courant de l'année, de tous les ouvrages

d'art possibles. Après Arguani, la traversée du rapide Koissou devait arrêter les Russes, et leurs efforts et leur bravoure viendraient à la fin se briser aux roches aiguës d'Achoulgo, dernière ressource de Schamyl. Celui-ci était si convaincu de la réussite de ce plan qu'il n'avait imaginé après cela aucun autre moyen de salut.

Malgré cette sage combinaison, l'issue n'en était pas moins incertaine, parce qu'on ne pouvait se fier entièrement aux Tschetschenzes. L'espoir de Schamyl, quant à la diversion projetée dans la Tschetschnja, ne se réalisa point. L'expédition des Russes contre les Itschkeriners, qui dura cinq jours (du 9 au 14 mai); la destruction des deux camps retranchés de Taschaw-Hadshi, son lieutenant; la dévastation de neuf aouls ennemis et d'autres disgrâces engagèrent les Tschetschenzes à ne songer qu'à leur propre salut, au lieu d'attaquer la ligne. Il s'en suivit que Schamyl ne tint que deux heures à Boutournay, deux jours dans Arguani et enfin deux mois dans Achoulgo, sa dernière position.

Non-seulement le détachement russe, fort primitivement de six bataillons et de dix batteries, ne laissa aucune réserve dans les forts de la ligne; mais il se recruta encore de sept batteries et de trois bataillons du régiment d'Apchéron. Le général Grabbe les avait retirés du Daghestan pour concentrer ses forces sur les lieux, où il comptait porter un coup décisif à l'ennemi.

Il s'avança en droite ligne sur Tscherkéi, et ren-

contra à Boutournay un corps de 4,000 Tcherkesses. Le général attaqua aussitôt résolûment cette position sans laisser à Schamyl le temps de la réflexion, et, après une courte résistance, ce dernier prit la fuite. Le secours que leur apportèrent les Tscherkéiens arriva trop tard, et les Ssalataures se virent contraints de se rendre aux Russes, en attendant un revirement favorable des armes.

Le général Grabbe laissa un bataillon dans le fort d'Oudatschno, point stratégique important sur le versant de la montagne de Sauch-Balak, et il chargea l'ennemi une seconde fois à Arguani. Cependant Schamyl avait eu le temps de rassembler toutes ses troupes; il comptait 10,000 hommes environ sous ses ordres. Le combat dura deux jours (le 30 et le 31 mai). Schamyl fut battu et eût 1,500 hommes tant tués que blessés. Jamais, avant l'assaut d'Achoulgo, on n'avait été témoin d'un pareil massacre, et cet événement dans une expédition ordinaire aurait décidé du sort de la campagne. Mais les Lesghis comprirent qu'il s'agissait cette fois de leur liberté ou de leur asservissement absolu, et que le moment était venu de mettre tout en œuvre pour conserver leur indépendance. Leurs chefs de parti, guerriers intrépides, et tous ceux auxquels leurs lumières ou leur audace donnaient quelque crédit dans leur tribu, accoururent, à l'appel de Schamyl, le rejoindre dans son asile fortifié pour vaincre ou mourir avec lui. Car il était impossible de songer à la fuite.

La victoire d'Arguani avait porté ses fruits, et

répandu la stupeur et l'effroi parmi les aouls de la montagne : leurs habitants redoutaient l'issue de cette lutte décisive, la dernière, entre Schamyl et les Russes. L'abrék Achwerdu-Mouhammed tenta, avec 6,000 hommes tirés des villages des montagnes les plus reculés, de surprendre l'ennemi par derrière. Mais la crainte et l'hésitation qu'il témoigna dans cette entreprise ne furent que trop évidentes, puisqu'il suffit de trois bataillons et demi russes pour le chasser de ses retranchements et disperser complétement ses troupes. Pendant ce temps les Russes s'étaient emparés de Tscherkéi et de la rive droite du Koissou sans rencontrer trop de résistance.

A première vue le général Grabbe se convainquit du difficile accès d'Achoulgo. Il résolut de la bloquer et ordonna les travaux de siége nécessaires, espérant réduire la garnison par la faim. Le blocus dura du 12 juin au 23 août, par conséquent près de deux mois et demi ! Il faut avoir vu de ses propres yeux ces affreux précipices, ces pics menaçants, ces pentes arides, pour se faire une idée des fatigues infinies et des dangers que la défense désespérée de Schamyl et de sa sauvage armée, joints aux obstacles naturels, opposèrent au courage et à la ténacité des assiégeants. A mesure que la circonférence du siége se rétrécissait, il fallait construire de nouvelles batteries pour les pièces d'artillerie, creuser des chemins dans le roc pour les y amener, et élever des remparts au moyen de fascines entassées à la hâte et de murailles en pierres. Chaque position demandait à être bien gar-

dée, parce qu'il était impossible d'établir aucune communication entre les postes, même les moins distants les uns des autres, ou de compter sur un secours réciproque. C'est à peine si les huit bataillons, dont se composait d'abord le détachement, purent occuper convenablement les postes. Les hommes qui travaillaient pendant le jour aux batteries faisaient également de nuit le service des avant-postes; ils tiraillaient continuellement avec les assiégés, et ils étaient en outre inquiétés par de fréquentes sorties. L'approvisionnement des troupes en vivres et en munitions était très-difficile; l'on construisit des routes dans la direction d'Ounzoukoul et de la montagne de Betly. La création de ces voies et d'autres sur Tscherkéi et Arguani, à travers des localités inaccessibles jusqu'alors, furent à tous égards d'une grande utilité à l'expédition.

Ces différents ouvrages occupèrent le mois de juin et la mi-juillet; les assiégeants s'étaient avancés pendant ce temps jusqu'à une pointe de rocher qui les séparait du vieux castel. Ils s'étaient emparés de la tour la plus avancée, dite de Sourchai; sa situation favorable donnait une extrême étendue à leur position, en ce qu'elle empêchait également de travailler aux approches. Le détachement, qui diminuait de jour en jour, recruta deux bataillons du régiment d'Apchéron, trois bataillons du régiment du comte Paskéwitsch et neuf pièces de canon.

Les Tcherkesses, enveloppés de tous côtés par l'ennemi, malgré leur fâcheuse position et les pertes

sensibles que leur faisait éprouver à tout instant l'artillerie russe, et les privations de toutes sortes auxquelles ils étaient en butte, ne songeaient nullement à se rendre. Le général Grabbe acquit de plus en plus la conviction que le blocus seul n'assurerait pas le succès; c'est alors qu'il décida l'assaut d'Achoulgo. L'attaque eut lieu le 16 juillet et elle échoua complétement, malgré la bravoure du régiment du comte Paskéwitsch et le dévouement personnel des officiers, qui succombèrent presque tous. Cet échec, néanmoins, ne ralentit nullement l'ardeur des troupes, qui poursuivirent avec zèle les travaux de siége dans la prévision d'un prochain assaut.

Mais la tentative infructueuse contre Achoulgo avait rendu le général circonspect; il résolut de se préparer plus longuement, et d'attendre un moment favorable avant de s'attaquer de nouveau aux murs de cette forteresse. Les mineurs, protégés par l'infanterie, réussirent à établir un chemin couvert jusqu'au pied de la partie neuve du fort. L'artillerie battait continuellement les retranchements ennemis en brèche, et s'efforçait de couper l'eau aux assiégés. Déjà, bon nombre des plus dévoués partisans de Schamyl avait péri. Celui-ci avait dû comprendre que sa position était désespérée, et que les Russes ne reculeraient devant aucun sacrifice pour s'emparer de son dernier asile. Dans cette extrémité il se détermina à rompre son serment en ne mourant pas l'irréconciliable ennemi des Russes. Il députa au général Grabbe l'un de ses confidents avec des propositions

de paix. Il lui fut répondu qu'on ne cesserait le feu que lorsqu'il aurait envoyé, comme gage de sa bonne foi, son propre fils en otage dans le camp russe. Les négociations en demeurèrent là, parce que l'imam refusa d'obtempérer à cette prétention. Le général poussa plus activement que jamais les travaux du siége, et, le 17 août, les principaux ouvrages avancés de la partie neuve d'Achoulgo furent enlevés. Un régiment s'y installa aussitôt, et rendit possible la construction d'autres chemins qui devaient faire gagner du terrain. Un combat meurtrier s'engagea : il dura quatre jours et décida du sort de l'expédition.

Le général Grabbe vit que les intentions de Schamyl, à propos de la paix, n'étaient pas sérieuses[1], parce qu'il rejetait les propositions qui pouvaient seules assurer la tranquillité du pays. Les hostilités recommencèrent donc, le 21 août, avec une nouvelle fureur. Les Tcherkesses étaient fous de désespoir; l'agréable perspective d'une prochaine victoire animait les Russes, et ils brûlaient de venger leurs frères immolés en si grand nombre. La dernière rencontre fut courte, mais acharnée. Les assiégés, aussi bien que les assiégeants, déployèrent ce courage et ce mépris de la mort, dont nos guerres européennes n'offrent que de rares exemples. L'on apercevait les femmes tcherkesses, avec leurs habits flottants, sur les créneaux du fort d'Achoulgo, suspendues à des rochers

[1] Il le dit formellement dans son rapport.

à pic. Ces héroïnes sans pareilles, tenant dans leurs frêles mains le fusil et la schaschka, enflammaient le courage de leurs maris, repoussaient avec violence dans la mêlée ceux qui reculaient, et répandaient aussi la mort autour d'elles. Dans le cours entier de ma carrière aventureuse, je n'ai jamais assisté à un plus beau ni à un plus terrible spectacle tout à la fois qu'à ce siége d'Achoulgo, et, lorsque les scènes de carnage de cette journée se retracent encore à ma pensée, un frisson secret me parcourt tout le corps.

J'en suis à me demander maintenant comment tout me parut si simple alors, si naturel. Mais les moins braves parmi nous ne le cédaient point en cet instant, pour la fureur, aux tigres du désert ; les hommes lançaient par les yeux des flammes plus terribles que les bouches de notre formidable artillerie. On se baignait dans le sang, nos pieds foulaient des monceaux de cadavres, et le râle des mourants était notre musique guerrière. Je vis tout, mais je n'éprouvai rien d'humain, rien de ce que j'ai coutume de ressentir, car en ce moment, Dieu était mort en moi, et le diable avait pris sa place...

De toutes les images qui se succédèrent alors sous mon regard troublé, une entre autres est restée profondément gravée dans ma mémoire. C'était peu avant la fin du combat, je suivais le capitaine Schulz[1], le brave des braves, à la tête des débris de mon bataillon, et nous venions de gravir une pente rapide. L'artillerie du fort se taisait, le vent chassait les épais nuages

[1] Maintenant colonel.

de fumée, qui semblaient un rideau tiré entre nous et ses murailles. J'aperçus au-dessus de ma tête, sur un étroit plateau garanti par derrière par les rochers, au bord d'un précipice affreux, un groupe de femmes tcherkesses. Nos troupes avançaient, toujours et leur avantage faisait présager à celles-ci leur future destinée. Mais elles étaient fermement résolues à ne pas tomber vivantes entre nos mains, et elles s'unirent en un suprême effort pour faire périr le plus d'ennemis possible. La fumée qui les enveloppait se dissipait à mesure que nous nous rapprochions ; on les eût prises pour des anges vengeurs, descendus des nuages pour répandre, du faîte de la montagne, l'épouvante et la mort. Dans la chaleur du combat elles s'étaient dépouillées de leur justaucorps, et leur longue et épaisse chevelure flottait en désordre sur leur poitrine presque nue. Quatre femmes roulèrent, avec des efforts inouïs, un énorme quartier de roc qu'elles précipitèrent sur nous. Le bloc passa à quelques pas de moi et emporta quelques-uns de mes soldats à sa suite. Je vis une jeune femme, qui avait assisté jusque-là dans l'inaction et l'œil fixe à cette scène de carnage, prendre sur ses bras son petit enfant cramponné à sa robe, je la vis fracasser de toutes ses forces la tête de la pauvre créature contre une pointe de rocher, la lancer dans l'abîme et s'y jeter ensuite elle-même. Plusieurs autres femmes suivirent son exemple.

Ma main tremble en retraçant les souvenirs de cette cruelle journée, où je me battis cependant sans sourciller... Ces mots, dans ma bouche, n'expriment ni

louange ni forfanterie; il y a longtemps que je suis insensible à de semblables enfantillages. Il y aurait également ridicule à se flatter soi-même, puisque ce que j'écris, je l'écris pour moi seul. Et, si ce journal venait après ma mort à tomber entre telles ou telles mains, il ne peut que m'être fort indifférent de passer pour un poltron ou pour un héros. Si l'on me vit généralement combattre aux premiers rangs, ce n'était ni mon intrépidité ni mon amour-propre qui me poussaient en avant : je cherchais la mort sans vouloir attenter personnellement à mes jours. Ceux qui succombèrent étaient sans doute loin de la chercher, et moi qui l'appelais, je ne la trouvai point. J'ai vu plus d'un camarade mourir en héros sur le champ de bataille, qui avait jadis la réputation de lâche! Quelque bizarre que paraisse cette assertion, il n'en est pas moins vrai cependant qu'un œil exercé est seul à même de discerner dans la chaleur du combat le courage inné chez un homme.

Je reprends le cours de ma narration : Achoulgo fut pris. Des milliers de cadavres jonchaient le sol rougi de sang. Les rapports officiels, *auxquels il est juste de n'accorder toutefois qu'une confiance fort limitée*, annoncent du côté des Tcherkesses 1,200 morts et 900 prisonniers, blessés en grande partie. Les Russes eurent 1 officier d'état-major, 9 officiers et 255 soldats tués; en blessés : 1 officier d'état-major, 21 officiers et 511 soldats[1].

[1] Ces chiffres ne relatent que le dernier jour de la bataille; quant au siége même il coûta la vie à bien des milliers d'hommes.

On était maître de la forteresse; mais Schamyl ne se trouva nulle part. Plusieurs officiers assuraient l'avoir vu pendant la lutte entouré de ses mourides aux turbans blancs. Nos troupes occupaient toutes les issues pendant le siége, et l'on ne remarqua, aussi loin que la vue s'étendait, aucune voie par laquelle il eût pu s'évader. Par les ordres du général, l'intérieur du fort, ainsi que les ravins, les grottes et toutes les cachettes présumables furent fouillés avec le plus grand soin; mais Schamyl était introuvable. L'on se demande encore aujourd'hui comment il parvint à s'évader. Plusieurs versions assez vagues coururent d'abord sur sa fuite. Après la déroute de son parti, il se cacha, dit-on, pendant quatre jours dans un souterrain avec quatre mourides, et, chassé par la faim, il allait se livrer au général Grabbe, lorsqu'un moyen de salut s'offrit à lui par un bonheur inespéré. Schamyl s'efforça de cacher cette circonstance mystérieuse aux montagnards, afin de lui donner l'apparence d'un miracle.

La première nouvelle certaine de son existence et du lieu de sa retraite fut donnée par le pristaw (administrateur) koumyk, le major Alpatoff, qui annonça par deux fois officiellement, le 4 et le 7 septembre, que Schamyl habitait le village Ssjassan, de la province itschkérinère. Ce dernier l'avait (le pristaw) fait prier, de cet endroit, par un koumyk, de prévenir le général en chef de l'armée russe, que non-seulement il était prêt de sa personne à se rendre, mais qu'il s'offrait encore à décider les autres chefs de parti

Taschaw-Hasdshi et Schwaïb-Moullah à faire acte de soumission. Pour rassurer complétement les Russes, il leur remettrait en otages les premiers chefs itschkériners et deux de ses propres fils. Le général Grabbe fit répondre à cette proposition qu'il pourrait l'accepter dans le cas seulement où Schamyl consentirait à habiter un aoul soumis, et qu'il se réservait de lui désigner. Il réclama ensuite des Itschkérinèrs, outre les otages qu'il déterminerait aussi lui-même, un fusil en bon état par chaque dixaine de saklis.

Le détachement sous les ordres du général Grabbe était demeuré à Achoulgo jusqu'au 30 août, et s'était occupé pendant ce temps à rechercher les cadavres et à détruire les fortifications. Le 30 août, le général leva le camp et se dirigea sur Temir-Khan-Schoura, en passant par Ounzoukoul. La colonne de droite arriva le 1er septembre à Himry. La population de ce vaste aoul avait toujours été portée à la révolte, et déjà, du temps de Kasi-Moullah et d'Hamsad-Beg, elle vouait un culte fanatique au nouveau dogme. Maintenant au contraire que la plupart de leurs alliés avaient succombé et qu'ils ne pouvaient résister tout seuls à leurs ennemis, ils allèrent au-devant des Russes avec le pain et le sel [1], leur jurant obéissance.

Cependant la conduite de Schamyl dans les mon-

[1] Le pain et le sel.—Cette coutume est à peu près ce qu'est en Europe la reddition des clefs d'une forteresse ou d'une ville. En général le pain et le sel en Orient sont l'emblème de l'hospitalité. Dans la Russie proprement dite, ainsi que dans les provinces asiatiques, chaque fois que l'on change de domicile, vos amis vous envoient du pain et du sel.

tagnes itschkérinères, ne trahissait que le calme et une apparente indifférence; il espérait que le gouvernement russe, sur sa simple promesse de soumission, rendrait à la liberté quarante familles de ses plus proches et plus zélés partisans. Le général Grabbe avait promis une récompense de cent ducats pour sa tête; Schamyl, dans son opinion, ne valait pas davantage dans les circonstances présentes, sa trahison à sa propre cause et à celle de son parti ayant complétement ruiné son crédit. Il faisait grandement erreur en cela, comme le prouvera la suite de ce récit.

Le 9 septembre, le détachement quitta Temir-Khan-Schoura pour se rendre à Tscherkéi. Arrivé dans la vallée de Ssoulak, le général vit venir à lui, portant le pain et le sel, les vieillards du village, qui l'assurèrent de la soumission des habitants et de leur empressement à remplir toutes ses volontés.

Sur ces entrefaites, la tête de la colonne, forte de trois bataillons du régiment d'infanterie d'Apchéron, sous les ordres du maréchal de camp Kluke de Klugenau, avait traversé le Ssoulak. De là, le chemin se dirige par un défilé étroit, bordé de jardins, vers le village qui emprunte son nom à la rivière. Derrière ce village s'élève une montagne facile à défendre, sur laquelle les Russes se proposaient de dresser leur camp. L'avant-garde atteignait déjà les premières saklis, lorsqu'un feu meurtrier l'assaillit des deux côtés de la route.

Cette attaque à l'improviste amena quelque confusion dans ses rangs. En se voyant si soudaine-

ment enveloppés par l'ennemi et séparés du gros de l'armée, les Russes se retirèrent en désordre, et une pièce de montagne resta entre les mains de leurs adversaires. A peine eurent-ils dépassé le pont jeté sur le Ssoulak, que les Tscherkéiens y mirent le feu. Le général Grabbe, qui s'était avancé pendant ce temps avec le corps principal et avait pris position sur la rive droite du fleuve, se fit amener les députés et leur reprocha leur conduite perfide. Mais ils affirmèrent qu'ils avaient tout lieu d'être aussi surpris que les Russes de cette brusque embuscade. Elle pouvait être le fait de 200 mourides à peu près, qui redoutaient la vengeance des Russes; les autres habitants (au nombre de 400 environ) n'y avaient pris aucune part. La chose était plausible, puisque la députation et une grande partie des habitants les plus considérables de Tscherkéi se trouvaient dans le camp, par conséquent au pouvoir des Russes. Le général crut toutefois nécessaire de les punir pour ne pas s'être employés auprès des leurs, et n'avoir pas empêché ce coupable attentat.

Le 10 septembre, le détachement se mit donc en mouvement dans la direction de Miaki, pour traverser en ce lieu le Ssoulak. Malgré le double pont-volant qu'on y établit pour hâter le passage des troupes, elles n'employèrent pas moins de trois journées à cette opération.

Le général Grabbe s'installa le 14 septembre à Iutsch-ché. En marche déjà il avait reçu quelques Tscherkéiens envoyés pour le prier, à genoux, de

leur pardonner ce qui était arrivé, et jurant qu'il n'y avait eu aucune complicité de leur part. Ils ramenaient le canon capturé, et se déclaraient prêts à subir n'importe quel châtiment il plairait au général russe de leur infliger, et ils acceptaient d'avance toutes ses conditions.

Le chevaleresque général sentit s'apaiser sa colère à la vue de leur repentir et de leur humilité; il se fit scrupule de détruire ce riche et industrieux village, dont les vignobles s'étendaient à plus de 110 verstes de distance. Voici les conditions qu'il imposa à son pardon : il exigeait d'abord qu'on lui livrât tous les mourides-abréks[1], et en outre 40,000 moutons sur les 180,000 appartenant à l'aoul. Une partie de ce butin devait être distribuée aux soldats et le reste vendu sur la ligne. Enfin, il demandait la concession d'un emplacement sur lequel on pût élever un fort russe (cette mesure détruisait en grande partie les vignobles), et la fourniture des matériaux nécessaires à sa construction. Les Tscherkéiens consentirent sans réplique à ces exigences, quelque dures qu'elles leur parussent, parce qu'ils redoutaient, en cas de refus, l'anéantissement de leur aoul. Ainsi se termina la dernière opération de la campagne de 1839.

Les fatigues et les périls inouïs que les troupes avaient endurés tout l'été leur rendaient le repos urgent. La saison était trop avancée pour entre-

[1] *Abrék*, déserteur, exposé à la loi des représailles.

prendre les travaux de fortification. Les chevaux, particulièrement ceux de l'artillerie, avaient péri en grande partie à cause du manque de fourrage, et les autres étaient incapables de supporter plus longtemps cette guerre dans les montagnes. Les pluies torrentielles habituelles à cette époque commençaient à rendre les routes impraticables; les troupes ne devaient pas songer à aller au delà.

Le général Grabbe licencia donc le détachement, le 27 septembre. La dix-neuvième division et une partie de l'artillerie, sous les ordres de Kluke de Klugenau, rentrèrent à Temir-Khan-Schoura; le reste vint occuper ses quartiers d'hiver sur la ligne.

La prise d'Achoulgo, ce formidable nid de roches, regardé jusqu'alors comme imprenable chez les montagnards, est un événement extraordinaire dans les annales du Caucase. L'empereur était si convaincu de l'importance de cette victoire et de son influence pacifiante sur les esprits des tribus, qu'il fit frapper exprès, en mémoire de cette glorieuse journée, une médaille destinée à être distribuée aux troupes présentes au siége d'Achoulgo. Il faut avouer aussi que la persévérance et la bravoure des Russes méritaient bien cette distinction, puisqu'ils avaient eu à lutter à huit reprises contre des forces considérables et contre les obstacles naturels. Nous verrons toutefois plus loin que le résultat de ces avantages ne répondit pas aux hautes espérances des Russes.

C'est l'instant d'accorder un regard d'admiration au chef tcherkesse, à Schamyl, et de rendre justice à

l'habileté avec laquelle il sut faire tourner à son profit un événement qui semblait devoir lui enlever à tout jamais son pouvoir et son crédit. Il avait perdu quinze cents de ses plus fidèles partisans à la défense d'Achoulgo, et l'ennemi lui avait fait neuf cents prisonniers. Cette terrifiante nouvelle s'était répandue prompte comme l'éclair dans les montagnes; un grand nombre de tribus se soumirent de plein gré et livrèrent des otages; d'autres n'attendaient que l'apparition de l'ennemi pour suivre cet exemple.

Schamyl, nous l'avons vu, s'était retiré chez les Itschkériners, d'où il avait adressé au gouvernement russe son offre de soumission. Il est difficile de préciser si un sentiment honorable lui dicta ces propositions de paix, ou bien si elles dissimulaient seulement de perfides desseins, opinion que l'événement de Tscherkéi ne justifie que trop. Nous ignorons également les moyens dont il usa et qui lui ramenèrent la faveur perdue. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il parut dans la Tschetschnja, au mois de mars de l'année suivante, les notables de la plupart des villages tschetschenzes s'empressèrent de faire acte d'humilité. Un grand nombre même qui servaient depuis longtemps sous les drapeaux russes renvoyèrent la croix de Saint-George qu'ils avaient reçue en mémoire de leur brave conduite, et vinrent rejoindre Schamyl.

La prise d'Achoulgo l'avait rendu prudent : il résolut de recommencer la guerre de partisan, comme l'avaient faite si longtemps et avec tant de succès Kasi-Moullah et Hamsad-Beg. Les Russes au contraire

se proposaient de souder encore trois anneaux à la chaîne des forts, sur la Ssoundsha, en fortifiant trois nouvelles positions.

Schamyl employa l'automne de 1839 et le printemps de 1840 à soulever de nouveau les populations du Caucase contre les Russes; il allait lui-même d'aoul en aoul, et ses plus affectionnés mourides étaient chargés de continuer son œuvre. Lorsque le fanatisme et la persuasion ne trouvaient pas d'écho chez elles, il leur enlevait des otages de vive force, il s'emparait des troupeaux, le seul bien de ces pauvres gens, et souvent encore il les menaçait de la destruction de leurs villages. Les Ssalataures, et particulièrement les Tscherkéiens, demeurèrent attachés aux Russes; ils se préparaient même à résister courageusement à Schamyl. Mais il est évident qu'ils agissaient ainsi pour sauver leurs troupeaux, qui paissaient dans le pays des Koumyks, sur le territoire russe, et qu'ils n'attendaient que l'instant favorable pour faire cause commune avec Schamyl.

Celui-ci parut le 5 mars, près de Grosnaja, dans les aouls tschetschnéiens; une grande partie de la population passa immédiatement dans ses rangs. L'agitation des autres aouls témoignait assez que cet exemple serait bientôt suivi partout. A cela se joignit le mécontentement du peuple au sujet des exactions et des injustices d'un employé russe dont je tairai le nom, parce qu'il les expia plus tard assez durement en perdant sa place. Le 6 mars, un détachement, sous les ordres du général Pullo commandant la colonne de

gauche, entra en campagne. Schamyl battit en retraite de village en village, parce qu'il se sentait trop faible pour se mesurer en bataille rangée avec les Russes. Cependant le général Goloféjew avait pris le commandement des troupes actives sur le flanc gauche et dans le Daghestan du nord, et, le 1er avril, il était arrivé à Grosnaja. Toutefois les événements l'empêchèrent de commencer aussitôt les opérations. La campagne d'hiver avait trop éprouvé les troupes, particulièrement les Cosaques; leur approvisionnement en vivres et en munitions réclamait aussi un certain temps. Les hommes appelés en premier à faire partie de l'expédition étaient distribués de façon à occuper les positions les plus importantes, et à être ralliés à la fois en cas de besoin sur un seul point. Il y avait dans le fort Grosnaja : quatre bataillons du régiment C., deux pièces de canon de la 20e brigade d'infanterie légère, deux pièces de la 12e brigade des Cosaques à cheval et quarante-quatre Cosaques de la ligne. Dans le fort Oumachan-Jourt : un bataillon du régiment impérial et soixante-quinze Cosaques de la ligne. A Tasch-Kitschou : une compagnie du 10e bataillon de ligne. A Gersel-Aoul : le 1er et le 2e bataillon de ligne, quarante Cosaques de la ligne, cent hommes de la milice koumyke, à pied, et cinq pièces de canon. Dans le fort situé près de Starian-Jourt : quarante hommes du régiment impérial et soixante-quinze Cosaques de la ligne. A Amir-Hadshi-Jourt : trente hommes du régiment impérial et quatre-vingts Cosaques de la ligne. A Wnesapnaja : deux compagnies du 10e bataillon de ligne.

Il fallut, pour assurer la sécurité de la ligne, requérir les trois régiments cosaques de Mozdok, Grebensky et de Kisljar, environ six cents Cosaques réguliers, qui furent mis à la disposition du commandant de Wladikaukas. Les officiers, opérant sur le flanc gauche et au centre, furent également chargés de lever un nombre désigné de milice, qui, jointe aux Cosaques, devait être répartie dans les diverses places sur le Térek et sur la Ssoundsha. Le 3e bataillon du régiment impérial, disloqué à Oumachan, avait pris position de l'autre côté de la Ssoundsha, près d'un village tschetschenze soumis, dans une sorte de tête de pont improvisée. Le 3e bataillon du régiment d'Apchéron, en marche de Temir-Khan-Schoura pour se rendre ici, fut envoyé en observation dans la tribu des Aouches, qui faisaient mine de se rallier à Schamyl. Il reçut en même temps l'ordre de tenir la communication libre entre les deux forts Gersel-Aoul et Tasch-Kitschou, et cinquante hommes de milice et un officier lui furent adjoints comme renfort. Le major Pullo, commandant à Oumachan-Jourt, devait rejoindre le bataillon d'Apchéron aussitôt que la conduite de Schamyl à l'égard des Aouches indiquerait plus nettement ses intentions. De la sorte, il était possible de réunir sur-le-champ, en cas de besoin, quatre bataillons et sept pièces de canon, pour couvrir le territoire des Kounyks, et s'opposer à l'entreprise de Schamyl contre les Aouches. Il y avait, en outre, aux environs de Wladikaukas, un plus faible détachement, sous les ordres du colonel Nestéroff, destiné, d'une part à couvrir la

route militaire grousienne, et de l'autre à tenir en respect les populations dans le voisinage de cette ville, et à garantir cette dernière des attaques de l'ennemi. Ce détachement, dans le cours des opérations de la Tschetschnja, devait agir de concert avec le corps principal. Enfin l'on en forma encore d'autres petits, à diverses reprises, pendant la campagne, avec une partie des hommes campés à Grosnaja, sous les ordres du général Pullo et du colonel Freitag [1]. On ne saurait préciser le chiffre exact des forces en activité dans cette expédition, vu leur déplacement continuel.

Voici quelles étaient, au commencement des opérations, les troupes dont disposait le lieutenant-général Goloféjew : neuf bataillons des régiments d'Apchéron, Paskéwitsch et impériaux, vingt-deux pièces de canon [2], cinq cents Cosaques de la ligne, deux cents cavaliers de la milice des montagnes et deux cents sapeurs. Le détachement de la Ssoundsha, qui devait agir dans les environs de Nasran, se composait d'un bataillon du régiment de Tiflis et d'un corps formé de trois cents hommes avec huit pièces de canon. Il comptait encore cent Cosaques du régiment des montagnards et trois cents hommes de milice. Le général Goloféjew était libre, en outre, de s'adjoindre le

[1] Plus tard lieutenant-général (†).

[2] Le rapport mentionne exactement de quelle brigade ces pièces faisaient partie ; combien il y avait de pièces de deux, de quatre et de dix, etc. Nous avons passé ces détails, ainsi que d'autres concernant les différents corps de troupes.

4e bataillon du régiment impérial; le chiffre de la milice des montagnes pouvait être également porté à six cents hommes. On devait aussi appeler du Transcaucase quatre compagnies pour couvrir la route militaire grousienne. Sur ces entrefaites, l'empereur donna l'ordre d'envoyer, le 1er mai, les renforts suivants aux troupes du Caucase : vingt-quatre compagnies du 6e corps d'infanterie, six mille quarante-quatre hommes; la division de réserve du 3e corps d'infanterie, quatre mille six cent cinquante-deux hommes; six régiments de Cosaques du Don, ensemble quatre mille cinq cents hommes; la 2e batterie de l'artillerie des Cosaques du Don, avec huit pièces de canon.

Dans l'expédition de 1840, approuvée par l'empereur, il était question de fortifier trois positions afin d'assurer la sécurité sur le territoire des Koumyks et sur celui du schamschal de Tarkou; on commencerait par Tscherkéi et Gersel-Aoul. Cependant, le soulèvement des Tschetschenzes, qui éclata, obligea le général Golofèjew de modifier un peu le plan arrêté. Voulant néanmoins exécuter autant que possible les ordres de l'empereur, il se mit, le 19 mai, en marche de Grosnaja pour Gersel-Aoul, et entreprit la reconstruction du fort qui s'élevait jadis en cet endroit.

Ce travail, qui ne consistait qu'en levées de terre avec sept bastions et une tour en pierre, avançait fort lentement, parce que les troupes occupées à transporter les pièces d'artillerie, les matériaux de construction, les vivres, etc., réduisaient d'autant le

nombre de bras. Le général se vit, en outre, deux fois contraint d'opérer un mouvement à la tête de la plus forte partie de ses troupes, d'abord chez les Aouches, puis chez les Ssalataures, que la présence de quelques mourides avait excités, et qui faisaient mine de se révolter. Plus de deux mois s'écoulèrent à ces entreprises et au travail assidu des fortifications; Schamyl avait également mis ce temps à profit. Le souvenir du mauvais succès de sa précédente campagne et des pertes énormes essuyées à la prise d'Achoulgo, l'engagea à adopter une autre tactique. Il divisa ses forces en plusieurs corps, commandés par des chefs en sous-ordre : Achwerdu-Mouhammed [1], Schwaïb-Moullah [2], Taschaw-Hadshi, Dshewad-Khan et autres. Il fit plusieurs incursions sur le territoire des Koumyks, tantôt menaçant la ligne ou la route militaire de Kisljar, tantôt l'Avarie et la province du schamschal. Pour accroître son parti, il avait partout répandu le bruit qu'Ibrahim-Pacha accourait à son aide avec une puissante armée. Il réussit, à l'aide de ces subterfuges et d'autres semblables, à gagner la Tschetschnja en grande partie, ainsi que la plupart des montagnards du Daghestan. Une certaine effervescence parcourut même la Kabardah, les mesures prises par les Russes l'empêchèrent toutefois d'éclater.

Enfin, le 28 juillet, le général Goloféjew parut

[1] *Achwerdu-Mouhammed* fut tué en 1843 lors d'une attaque contre les Touschiners, tribu dévouée aux Russes et d'une bravoure éprouvée.

[2] *Schwaïb-Moullah* fut poignardé dans la Tschetschnja, au commencement de l'année 1844.

avec un détachement dans la Grosnaja, et, le 29, il ouvrit la campagne dans la Tschetschnja. Il projetait surtout de ravager les moissons, mûres alors, et les villages des indociles Tschetschenzes, afin de contraindre les habitants à se soumettre.

La première expédition rencontra peu de résistance; mais à la seconde, les troupes eurent un rude combat à soutenir. Ce fut sur la rivière de Walérik que les Russes perdirent le plus de monde : l'ennemi leur avait dressé de longue main une embuscade pour les empêcher de passer outre. Les Tcherkesses se frayèrent à grand'peine des éclaircies dans l'épaisseur des bois et le long de la rivière, et, ils y étaient si bien cachés, qu'ils tuèrent aux Russes un nombre d'hommes considérable, avant même que ceux-ci les eussent aperçus. Une lutte acharnée et corps à corps s'engagea cependant, dans laquelle les Russes demeurèrent vainqueurs, mais où ils eurent environ trois cent cinquante tués ou blessés. Les troupes qui avaient donné en cette circonstance se composaient de deux compagnies de sapeurs, de six bataillons d'infanterie (4,000 hommes) et de mille quatre cents Cosaques. Il y avait quatorze pièces de canon. Le jour suivant, Goloféjew rencontra le détachement du général Labinzoff, fort de trois bataillons d'infanterie, de six pièces de canon et de près de six cents Cosaques. Il est regrettable que les deux détachements n'aient pas mieux combiné leurs mouvements, et que ni l'un ni l'autre n'ait été informé des obstacles qu'ils rencontreraient. Par là, les Russes auraient évité de grandes

pertes, et ils eussent été à même de porter un coup terrible aux Tcherkesses. Ceci est encore une nouvelle preuve de la mauvaise organisation de l'espionnage chez les Russes.

Cependant Schamyl convoitait toujours la possession de l'Avarie et celle du Daghestan ; il s'était même déjà établi dans la première de ces deux provinces. Onze aouls avaient fait acte de soumission à sa personne presque dès le début, et le reste de l'Avarie, que gagnait l'exemple de Hadshi-Mourad, penchait fortement pour Schamyl. Ce dernier se porta aussi dans le Daghestan et sur le territoire du schamschal; mais un rude échec, que lui fit essuyer, le 10 juillet, le général Kluke de Klugenau, le força de s'enfuir chez les Ssalataures qui embrassèrent, ainsi que les Tscherkéiens, simultanément son parti. Instruit de l'apparition de Schamyl dans le Daghestan, le général Goloféjew s'avança immédiatement sur Temir-Khan-Schoura. Il n'y remarqua point l'imminence d'un danger, et se contenta de laisser à Kluke de Klugenau deux bataillons de renfort; il retourna ensuite dans la Tschetschnja pour terminer les travaux de fortification commencés. Mais des ordres précis du général en chef l'en empêchèrent : il l'invitait à se borner uniquement à châtier les rebelles Tschetschenzes.

Pour plusieurs motifs, et surtout à cause d'une blessure qu'il avait reçue, Schamyl ne put secourir efficacement les Tschetschenzes à la première attaque de leur territoire. Cette conduite les mécontenta, et leur fidélité à sa personne s'en ébranla. Ils députèrent

plusieurs vieillards au général en chef à Tiflis, ils offrirent leur soumission et le prièrent en même temps de faire cesser certaines oppressions, que leur chef leur faisait subir.

Mais Schamyl, informé de leur démarche, se rendit presque aussitôt dans la Tschetschnja, et sa présence lui ramena tous les esprits.

La proclamation du général Golowine, par laquelle il accordait amnistie entière aux Tschetschenzes, fut sans effet. Toutes les relations étant ainsi rompues, le général Goloféjew se mit en marche, le 27 septembre, avec son détachement augmenté récemment. Il voulait châtier les Tschetschenzes infidèles en saccageant leurs villages et en leur enlevant leurs provisions d'hiver, enfin activer et hâter, à l'aide de ses canons, leur intention si souvent manifestée de se rendre. Cependant, Schamyl, dont le but était bien moins de protéger le pays des Tschetschenzes que d'éviter sa reddition, devança les Russes en donnant plusieurs exemples de punitions cruelles infligées à ceux qui avaient déserté son parti, et en réunissant un corps de 2,000 Ssalataures, Andiers et Lesghis. Après avoir détruit un grand nombre de villages, le général Goloféjew s'installa dans une forte position, près de l'aoul d'Iermentschouk, où il fit élever une barricade de chariots sur une presqu'île formée par la rivière de Dshalka. Ce retranchement, protégé par un bataillon, était destiné à renfermer le gros bagage, les blessés, etc., tandis que le corps principal parcourrait la contrée et dévasterait les villages ennemis. Quoique

les Tschetschenzes n'eussent pas déguisé leur mécontentement de l'inaction de Schamyl, qui avait laissé détruire leurs aouls et piller leurs nombreuses provisions d'hiver, ils n'osaient cependant point se soumettre aux Russes, de peur d'attirer sur eux la vengeance du terrible imam. Le général Grabbe, arrivé le 14 octobre à Grosnaja, reprit en personne le commandement supérieur des troupes et fit deux incursions dans la Tschetschnja. Malgré les énormes pertes qu'il y essuya, le résultat ne répondit pas à son attente; aussi clôt-il la campagne, pour cette année, dès le 20 novembre. Le seul avantage sérieux qu'il y avait obtenu était la construction du fort de Gersel-Aoul. Mais que de sang répandu pour l'élévation d'une misérable forteresse[1] !

D'après les rapports officiels, les Russes brûlèrent, dans la campagne de 1840, 11,344 gargousses et 1,206,575 cartouches ordinaires !

[1] Dans une proclamation de Schamyl aux montagnards, il se servit, dit-on, des expressions suivantes : « Les Russes bâtissent leurs forteresses avec des ossements humains et les cimentent de leur sang. »

CHAPITRE XI.

Schamyl législateur et administrateur.

Les faits précédents nous ont révélé chez Schamyl, homme de guerre et chef de parti, un de ces caractères fermes et résolus, tels qu'en enfante toute guerre d'indépendance. Le nuage chargé de vapeurs ne produit-il pas l'éclair? C'est un de ces esprits forts qui surgissent de la mer des peuples comme un roc élevé.

Mais Schamyl n'est pas seulement un guerrier et un grand capitaine, il est tout à la fois prêtre, législateur et réformateur. Prudent et heureux dans l'emploi de ses expédients, habile à utiliser les circonstances et prompt à suppléer aux lacunes, il posa les fondements d'un État qui, s'il l'amène à bonne fin,—car la postérité ne juge que d'après les résultats,—lui donnera une place brillante dans l'histoire. Le peuple à la tête duquel il est aujourd'hui lui doit sa nationalité. Ce n'était pas une œuvre facile de fusionner en une masse compacte et indissoluble les éléments les plus hétérogènes, de rapprocher ces tribus divisées par la diffé-

rence de mœurs, par les traditions et par un esprit vindicatif inné chez elles. L'unité de l'Allemagne ne présenterait pas plus de difficulté. Pour atteindre son but, il lui fallut briser le pouvoir d'un grand nombre de chefs belliqueux, et lui, homme du peuple, se faire l'arbitre des souverains. Il lui fallut rallier des partis religieux dont l'inimitié se perpétuait depuis des siècles, et combattre, comme jadis Thésée le Minotaure, le plus terrible des monstres : cette loi de la vengeance, qui avait englouti des générations, et qui enlevait à la patrie, chaque année, ses plus nobles têtes. Il fit plus encore, il mit du neuf à la place du vieux, et releva d'une main ce qu'il détruisait de l'autre. Son activité se portait dans toutes les directions et partout il imprimait le cachet du génie; sa conduite confirmait les populations dans l'idée qu'il gouvernait par la grâce de Dieu. Les innovations introduites par Schamyl ne sont point, comme en Turquie, importées du dehors à titre d'essai : elles ne commencent pas aux pantalons et aux vêtements étriqués pour finir par la ruine de l'État. La nécessité du moment les produisit, les besoins pressants du peuple les engendrèrent, et elles répondaient à ses idées.

En fondant une nouvelle doctrine, qui semblait un frais rejeton enté sur la vieille souche de l'islamisme, il calmait la haine brûlante des sectes d'Omar et d'Ali, si hostiles l'une à l'autre jusqu'à ce jour. Il ralliait, en outre, les tribus éparses du Daghestan par le lien solide de la foi commune. Ceci fut le premier pas et aussi le plus important; car la foi commune devint

bientôt pour tous le gage d'une haine commune aussi qu'ils vouaient aux Russes.

Schamyl, par le succès de plusieurs entreprises belliqueuses, exalta la confiance et affermit le courage des tribus qui lui obéissaient. Au milieu des troubles de la guerre il trouva le temps de rédiger un nouveau code de lois, d'établir une armée permanente et d'assurer la base de son pouvoir en créant une nouvelle administration. Je vais essayer de tracer en peu de mots le tableau de l'organisation de l'État fondé par Schamyl. Et, s'il se trouve que mes efforts soient demeurés incomplets et imparfaits, on a lieu de s'en prendre à la rareté des sources authentiques, auxquelles il m'a été permis de puiser. D'autant plus qu'il n'est ici question que de l'origine d'un État seulement en voie d'achèvement.

Tout le territoire soumis par Schamyl se divise en provinces et en naïbats (gouvernements)[1]; le chiffre des aouls dont se compose un naïbat est variable et soumis à la décision du mourschide. Cinq naïbats, régis chacun par un naïb (gouverneur), forment une province. Un chef supérieur est à la tête de chaque province, il réunit en lui le pouvoir séculier et le pouvoir spirituel. Voici, à l'époque où ces pages furent écrites, les noms de ceux qui remplissaient ces charges: 1° Achwerdu-Mahoma; 2° Hadshi-Moured; 3° Kibit-Mahoma de Tilitlœ; 4° Daniel, sultan de Jelissoui. Les noms des naïbs de distinction sont Nour-Mahomed,

[1] J'ai retranché ici la nomenclature des naïbats, qui sont au nombre de vingt et quelques.

Ali, Tschaga-Hadshi, Ouloubéy, Hassan de Bourtougai, Aboukar-Cadi, Kasi-Jaf, Abdourachman-Debir[1], etc.

Les devoirs du naïb consistent à administrer rigoureusement le territoire qui lui est confié, à percevoir les impôts fixés, à recruter les conscrits, à faire strictement observer la loi extérieure (le charyat), à purger les différends et à arrêter le cours des vengeances, etc.

Tous les chefs et naïbs ne sont pas revêtus de la même autorité : Achwerdu-Mahoma, Hadshi-Mourad, Ouloubéy-Moullah et Nour-Mahommed, qui ont fait preuve à l'égard de Schamyl d'un dévouement sans bornes, jouissent non-seulement de sa confiance à un haut degré, mais ils se distinguent encore des autres par diverses insignes extérieurs. Ils sont, en outre, investis d'un pouvoir discrétionnaire et illimité pour juger et punir ; ils ont même le droit de prononcer des arrêts de mort. Les fonctions des autres naïbs sont plus restreintes : ils ne peuvent rien conclure sans le consentement de Schamyl, et ils sont tenus de lui abandonner le sort de tous les grands criminels. Chaque naïb a son adjoint, dont le rang égale le sien, mais qui cependant lui est subordonné. L'on trouve encore dans chaque aoul un juge chargé d'informer régulièrement le naïb de tous les événements de quelque gravité. Il doit, en outre, maintenir l'ordre, vider les querelles, livrer les coupables, etc., et donner aux proclamations et aux ordres de l'imam ou à ceux que lui adressent les naïbs la plus prompte

[1] *Debir-Cadi.*

publicité sur son territoire. A un signal déterminé, toute la population se rassemble sur la place publique, et le citoyen le plus âgé ou un mirza lit à haute voix la missive qui lui a été communiquée.

A certaines heures du jour, l'accès dans la demeure des vieillards et des naïbs est libre pour tous les guerriers.

Les naïbs sont obligés d'entretenir trois cents cavaliers, dont voici le mode de recrutement : sur chaque dix maisons d'un aoul l'on prélève un homme, et tant qu'il vit, la famille à laquelle il appartient est déchargée des impositions; l'équipement et l'entretien de ce soldat tombent à la charge des neuf autres familles [1]. Même pendant le sommeil, il est défendu aux guerriers de déposer leurs armes, afin d'être prêts à combattre au premier appel. En 1843, la milice à cheval de Schamyl comptait un total de cinq mille hommes environ.

[1] L'organisation du service militaire était à peu près la même chez les anciens Normands et chez les Germains. Nous retrouvons cette pratique en Russie jusqu'à la souveraineté des Mongols, et probablement (d'après l'opinion de *Hagemeister*) elle y aurait été importée par les princes normands émigrés. Pour l'ordre du service les gens étaient divisés par *dizaine*, *centaine* et *millième*. Ces dénominations se sont conservées jusque de nos jours, et dans tous les villages les administrateurs communaux portent le nom d'*homme aux dizaines, aux centaines*. Il est question des hommes aux millièmes comme capitaines en chef des princes souverains jusqu'au temps des Tartares. On désignait ainsi au Grand-Nowgorod, jusqu'à la ruine de cet État libre, le second employé supérieur.

Quant à la similitude de cette division dans l'armée de Schamyl, avec les institutions germaines, consultez WAITZ, *Histoire de la constitution allemande* (Kiel, 1844), t. I, p. 32.

Les habitants de chaque aoul, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante, à l'exception des troupes en activité, doivent connaître à fond l'exercice du cheval et celui des armes. Ils sont ainsi en état de défendre leurs foyers en cas de surprise, et viennent au moment du danger grossir l'armée de Schamyl. Dans ce cas, l'homme qui fait partie de l'armée active commande aux habitants des dix maisons, dont il a été élu. L'on observe la plus stricte discipline et l'on montre la plus aveugle soumission aux ordres transmis, depuis Schamyl jusqu'au dernier officier; selon les circonstances, la plus légère infraction peut être punie de mort.

Schamyl est sans cesse entouré d'une garde d'élite; l'on nomme ceux qui en font partie mourtosigators [1]. La plus grande circonspection préside dans le choix de cette garde; on ne prend que des gens d'une bravoure et d'une fidélité éprouvées, bien pénétrés de la sainteté de la doctrine du mourschide. Ces hommes, une fois attachés à sa personne, possèdent sa confiance tout entière, surtout en raison de la difficulté et de la méfiance que Schamyl exerce lors de leur admission. Toutefois, les mourtosigators achètent par de grands sacrifices la haute considération dont ils jouissent auprès des autres guerriers. Tant qu'ils servent de rempart protecteur à la sainte personne du mourschide, ils renoncent à tous les liens qui, dans la vie ordinaire, les attachent à l'existence. Les célibataires sont tenus de rester garçons, et les hommes mariés

[1] Les mourtosigators sont l'élite des mourides

ne peuvent, sous aucun prétexte, avoir de relations avec leur famille pendant le temps de leur service. Ils doivent, comme Schamyl, donner les premiers à leurs frères d'armes l'exemple du consciencieux accomplissement du charyat, de la sobriété et de l'abstinence. On leur fait également un devoir de propager autant que possible le nouveau dogme; ce sont des instruments, dans toute l'acception du mot, entre les mains de Schamyl, qui punit de mort la moindre infraction à ses ordres. Les mourtosigators sont au nombre de mille environ. Leur division se rapporte complétement à celle du système décimal: chaque dizaine d'hommes compte son chef, dix de ces chefs ont également le leur, et ainsi de suite. Le même ordre est observé pour la milice à cheval des naïbs. Les chefs sont très-privilégiés; ils portent les marques distinctives de leur grade, et leurs subordonnés leur témoignent le plus grand respect. On n'admet à ce poste que des hommes d'une bravoure ou d'un mérite signalés. La solde des mourtosigators est d'environ 3 florins [1] par mois; ils perçoivent en outre une part fixe du butin. Les aouls, où l'on envoie des mourtosigators, doivent les défrayer entièrement, et l'estime pour la garde d'honneur de l'imam va si loin, que tous les aouls tiennent à honneur d'héberger dans leur enceinte ses illustres satellites.

On n'a pas d'exemple d'une trahison parmi les mourtosigators. Ils ont voué à l'imam un attache-

[1] Le florin vaut 2 francs 12 centimes.

ment et une fidélité à toute épreuve, et ils sont animés d'un esprit si belliqueux, que la mort sur le champ de bataille est pour eux la fin la plus enviée. Leur présence inspire autant d'effroi aux armées russes que de hardiesse et d'assurance à Schamyl et à ses guerriers.

Des officiers russes citent d'admirables traits de leur courage et de leur sang-froid dans l'action. On ne se rappelle pas avoir vu tomber un mourtosigator vivant aux mains de ses ennemis. Le pouvoir de Schamyl repose aussi bien sur eux pendant la paix que pendant la guerre. Ils ne se distinguent pas seulement par cette valeur brutale et ce mépris de la mort que l'on rencontre aussi chez l'Arabe du désert ; mais un lien plus élevé, plus intellectuel les unit, et c'est à ce double titre que nous leur consacrons notre attention. En temps de guerre, ils tiennent la tête des combats ; en temps de paix ils prêchent avec enthousiasme la doctrine de Schamyl, et font observer ses lois. Ils ne possèdent aucun bien, et cependant ils disposent sans cesse de sommes considérables, qu'ils emploient à leur gré pour l'accomplissement de leurs projets.

Ils font également la police secrète de Schamyl : leur vigilance s'exerce en tout lieu; celui qu'ils accusent est puni sans rémission. Les prêtres et les juges eux-mêmes ne sont point à l'abri de leur inquisition, et Schamyl les considère comme le ciment reliant ensemble les pierres qui ont servi à élever le monument de sa puissance.

Les revenus de Schamyl et ceux de ses prédécesseurs Kasi-Moullah et Hamsad-Beg provenaient jadis de butin conquis à la guerre, dont la cinquième partie, selon l'usage établi, appartenait de fait au chef. Le reste était partagé entre les soldats et les chefs subalternes, d'après un ordre réglementaire. Toute infraction à la loi du charyat entraînait une amende et formait le revenu casuel. Sur les derniers temps, et depuis que la domination du mourschide se consolide et s'étend toujours davantage, le premier soin de Schamyl a été d'accroître et d'assurer ses revenus à l'aide d'une pénalité déterminée et d'autres mesures.

Voici en résumé les ordonnances qu'il rendit à cet effet :

1. Les naïbats Goumbet et Andi payent annuellement un rouble d'argent pour droit de capitation, par chaque famille; les autres tribus, où l'argent est plus rare et manque parfois totalement, s'acquittent pour la valeur équivalente en produits de leur culture ou de leur industrie.

2. Toutes les tribus délivrent le dixième de leurs récoltes.

3. Les droits et les donations importantes, qui jadis étaient le partage des mosquées et des lieux de pèlerinage, et profitaient à un nombreux clergé et à une infinité de derviches, sont actuellement versés dans la caisse de l'armée. Les prêtres en sont dédommagés par un traitement; mais les derviches en état de servir sont incorporés dans la milice, et les autres renvoyés.

4. Lorsqu'un guerrier meurt sans laisser d'héritiers directs, ses biens, meubles et immeubles, reviennent de droit à la caisse de la guerre. L'on n'a aucun égard aux héritiers collatéraux.

Telle est l'organisation du système financier de Schamyl. Il existe sans doute encore une quantité d'autres règlements, mais nous n'avons pu nous procurer des renseignements plus précis à cet égard.

Les revenus en numéraire sont versés directement entre les mains de l'administrateur des finances de Schamyl. Les naïbs sont chargés de recouvrer les impôts en blé, grains, etc.

L'on accuse souvent l'imam d'un excès de cupidité, parce qu'il cache, dit-on, en divers lieux, à Andi et dans les forêts itschkérinères, des trésors d'or, de pierreries et d'autres objets précieux. Cette imputation me semble aussi mal fondée qu'injuste. Dans sa position, la plus scrupuleuse économie est aussi sage qu'obligatoire. Schamyl a besoin de grandes ressources pour ne point succomber dans cette lutte où les forces du puissant czar se renouvellent sans cesse, et pour réaliser son vaste projet, la fondation d'un nouvel empire dans le Daghestan. Disons encore qu'il ne considère nullement ces trésors accumulés comme sa propriété privée. Par ses habitudes de sobriété et de simplicité il rivalise avec le dernier de ses soldats ; il est également pour sa personne d'une économie portée jusqu'à l'avarice. Mais qu'il s'agisse de récompenser une belle action, de gagner à son parti une tribu puissante, et en maintes autres circonstances

semblables, il pousse la libéralité jusqu'à la prodigalité. Les officiers russes payent non-seulement de leur personne, mais encore fort chèrement de leur argent, les ordres dont ils sont décorés; Schamyl, au contraire a fait frapper une médaille qu'il accorde aux braves et à ceux qui sont blessés grièvement; elle assure à son propriétaire trois roubles d'argent de pension mensuelle. L'on voit que sa parcimonie n'a pas un caractère sordide.

La sphère de son activité s'étendit en raison de l'accroissement de son autorité et de son influence; l'introduction d'une administration régulière y contribua également. Ses rapports avec ses naïbs et ses subordonnés devinrent aussi plus fréquents. Quoique sa volonté fût saintement respectée et s'exécutât immédiatement, Schamyl se vit contraint d'établir une foule d'institutions nouvelles, afin de donner aux affaires un plus prompt essor. A la fin de 1842, Schamyl, à l'exemple des Russes, organisa une *poste volante*, au moyen de laquelle les événements et les ordres se transmirent avec une rapidité incroyable. Un certain nombre d'excellents chevaux attendent, tout sellés, l'arrivée des courriers dans chaque aoul, pour les transporter plus loin. Ces courriers, devant justifier de leur qualité, sont munis de cartes de circulation signées par Schamyl ou par ses naïbs. En quelque endroit qu'un courrier exhibe ce permis, on lui fournit aussitôt un cheval tout frais et un bon guide. La fatigue ou quelque autre accident rend-il le messager incapable d'accomplir sa mission, la

commune en prend soin gratuitement, et l'administrateur de l'aoul fait choix en toute hâte d'un autre homme qui le remplace, etc.

Je regrette de n'avoir pu rien découvrir de précis, aux temps de Ghasi-Mouhammed et d'Hamsad-Beg, sur la situation intérieure des tribus qui obéissaient au mourschide, et en quoi consistait la solde des sous-chefs et des autres employés. Avant l'introduction de sa nouvelle ordonnance administrative, Schamyl récompensait d'ordinaire les services rendus par des présents consistant en chevaux, armes, moutons, vêtements, et souvent aussi en argent. L'on considérait un don de l'imam de trente roubles d'argent comme une haute marque de distinction. En 1840, après la complète organisation des mourtosigators, il institua plusieurs décorations ; nous rapporterons ce que nous savons de leur valeur ou de leur importance.

La première est une médaille ronde en argent, que ne portent que les jous-baschis (chef de 100 hommes), ce qu'indique l'inscription elle-même ainsi conçue :

« Au jous-baschi*** pour sa bravoure. »

La seconde est de forme triangulaire, uniquement destinée aux utsch-jous-baschis (c'est-à-dire chef de 300 hommes). Les honneurs qu'elle rapporte sont en proportion de sa rareté. Un courage à toute épreuve en rend seul digne, et l'inscription en fait foi :

« A *** pour sa bravoure extrême. »

La troisième distinction, qui est aussi la plus haute, consiste en épaulettes d'argent et en un porte-épée de même métal. Elle donne rang de prince et procure en

outre de grands avantages pécuniaires. Il n'y a que les besch-jous-baschis (chef de 500 hommes) qui soient admis à porter ces insignes. La seule différence de ces épaulettes avec celles des Russes, c'est que celles-ci sont en fils d'argent et les autres en argent battu.

A la fin de 1842, Schamyl commença à établir dans l'armée un certain classement de rangs, d'après le système européen. Il conféra le titre de général aux trois premiers naïbs Achwerdu-Mahoma, Schwaïb-Moullah et Ouloubéy-Moullah; les autres naïbs et plusieurs chefs de mourtosigators reçurent celui de capitaine.

Les personnages élevés à la dignité de généraux portent sur chaque côté de la poitrine, en témoignage de cet honneur, deux pièces d'argent en forme de demi-étoile. Le prince russe Orbeljanoff, longtemps prisonnier chez les montagnards, prétend avoir vu Schwaïb-Moullah décoré de deux étoiles à cinq pointes. Une petite plaque d'argent, de forme ovale, désigne tous les autres naïbs et ceux qui ont rang de capitaine. La marque distinctive des substituts des naïbs, ainsi que des juges ou vieillards des aouls, est une petite plaque d'argent qui ressemble à la platine de nos serrures.

Il est nécessaire aussi que nous fassions mention d'un signe honorifique, qui est au surplus unique. C'est une grande médaille en argent; l'inscription en langue arabe est ainsi conçue : *Il n'existe pas un second héros qui égale Achwerdu-Mahoma, et pas une schaschka comme sa schaschka.*

Outre les ordres que je viens de mentionner, Schamyl dispose de beaucoup d'autres moyens pour distribuer des témoignages publics de sa reconnaissance à ceux qui se sont distingués par leur valeur. En 1842, quelques tribus s'illustrèrent dans cette mémorable campagne par plusieurs actions d'éclat ; Schamyl envoya en récompense à leurs naïbs des drapeaux d'honneur admirablement brodés. A la prise des territoires Kourin et Kasikoumyk, les Tcherkesses s'emparèrent de deux drapeaux russes qui leur avaient été donnés autrefois par l'empereur, en mémoire de leur antique fidélité à la Russie. L'un fut remis à Schwaïb-Moullah, l'autre à Ouloubéy-Moullah pour leur belle conduite, dont les forêts d'Itschkéri avaient été le théâtre. Les deux naïbs, nous l'avons vu plus haut, repoussèrent l'armée commandée par le général Grabbe, et déjouèrent ainsi son projet de conquête sur Dargo.

Les peines que Schamyl a introduites sont aussi variées que ses récompenses. Il est perçu une amende en argent à la moindre infraction aux règlements du charyat ou aux ordres de l'imam. Lorsque l'argent fait défaut, l'on perçoit la quantité de produits agricoles équivalente à la somme exigible.

Les amendes sont doublées ou grossies selon la mesure du délit. Lorsqu'un voleur est pris sur le fait, il est tenu de restituer le double de la valeur de l'objet soustrait. La moitié de cette part revient au légitime possesseur, l'autre est versée à la caisse de la guerre.

Un morceau de woilok (feutre grossier) attaché

autour du bras droit est la marque de honte qui désigne l'homme lâche dans le combat. Une pièce de ce woilok est cousue dans le dos de quiconque a fui à l'approche de l'ennemi. Ces peines infamantes ne peuvent se racheter que par une suite de traits de courage. Tout commerce avec les femmes est interdit aux guerriers porteurs de ces feutres; en guerre, ils forment cette classe connue habituellement sous le nom d'*enfants perdus*.

Ce singulier usage rappelle cette vieille coutume persane, qui condamnait les hommes accusés de lâcheté, à quelque rang qu'ils appartinssent, à porter des vêtements féminins. L'on raconte même qu'au temps du roi Abbas, le gouverneur de Khorasan, Ali-Kouli-Khan, ayant pris la fuite dans une bataille contre Theimouras, prince de Géorgie, fut contraint de demeurer dans le camp tout un jour en habits de femme sous les yeux de l'armée.—On trouve dans le *Gjulistan* du Saadi (chap. IV) un passage qui a rapport à cet usage : « Hommes courageux, y est-il dit, suivez-moi et combattez bravement, pour que l'on ne vous trouve pas dignes de porter des habillements de femme. »

Poursuivons l'analyse du code pénal institué par Schamyl.

Outre l'amende, l'emprisonnement existe aussi pour ceux qui se sont rendus coupables de graves délits. Il n'y a pas de fables que n'aient rapportées les Russes à propos de la cruauté de ces incarcérations. Les prisonniers, selon eux, ne reçoivent que juste

assez de nourriture pour ne pas mourir de faim. Au surplus, celui qui a été témoin des horribles tourments infligés dans les prisons moscovites conviendra avec moi qu'à cet égard, il est difficile d'égaler les Russes et impossible de les surpasser. Une sévérité outrée dans la répression des crimes serait encore plus excusable chez Schamyl, qui commande à des hordes barbares, élevées sans le moindre frein, que chez le puissant empereur de Russie, dont les couleurs flottent dans trois parties du monde, et dont la population compte parmi les nations civilisées de l'Europe.

La peine de mort, appliquée en cas de meurtre, de trahison et d'infidélité, s'inflige au moyen de l'épée; elle comprend deux classes nommées : le tribunal d'honneur et le tribunal infamant.

Le condamné par le tribunal d'honneur s'assied à terre, les jambes croisées, selon la coutume orientale; il se découvre lui-même la tête et le cou, et, après avoir fait sa prière, il se penche en avant pour recevoir, dans cette posture, le coup mortel.

Quant au condamné par le tribunal infamant, c'est la main du bourreau qui met ses épaules à nu, et il a la tête tranchée sur un billot.

Le troisième mode d'exécution, le plus cruel de tous, consiste à être fusillé ou poignardé. Ce supplice néanmoins ne s'emploie que fort rarement, et ne subsiste, par exception, que pour les mourides convaincus de trahison.

Schamyl règne en maître absolu sur les peuplades du Daghestan et de la Tschetschnja qui lui sont soumises, et, comme nous l'avons vu, il s'applique essentiellement à former des nombreuses tribus éparses un nouvel empire indépendant. Ce vaste plan ne saurait toutefois s'effectuer qu'au prix d'efforts inouïs. La crainte, bien plus que l'attachement, commande l'obéissance à la plupart de ces tribus, surtout, entre autres, à celles de Karach, d'Andi, de Goumbet, de Ssalatan et d'Andalal. La Russie, depuis longtemps, a compris l'importance de la possession de ces territoires, et elle n'a épargné ni efforts, ni présents, ni promesses pour attirer à elle ses habitants. Si cependant Schamyl jouissait encore paisiblement pendant quelques années de l'autorité sur ces contrées, il est probable, heureux comme il l'est dans tout ce qu'il entreprend, qu'il réussirait à les annexer à ses autres possessions.

Lorsqu'on examine avec attention la situation intérieure du Daghestan telle qu'elle était alors, on s'étonne réellement des obstacles que l'imam eut à surmonter. Son armée ne s'est point recrutée des chevaleresques Adighés, des Oubyches ou des Schapssouchs. Des tribus au contraire dégradées par un long esclavage, d'autres devenues puissantes à force de rapts et de brigandages, et chez lesquels des prêtres cupides et ignares ont éteint tout respect pour la religion, qui ne connaissent d'autres lois que les anciens usages ou leur propre volonté, — voilà, en grande partie, les éléments qui composent le corps formidable dont Scha-

myl s'est fait l'âme tout entière. Ils se battent, en général, uniquement par amour de la liberté; le reste, au contraire, comme il arrive d'ordinaire, est mû par des sentiments beaucoup moins élevés; ceux-ci alléchés par l'espoir du butin, ceux-là enflammés par les discours de l'imam ou redoutant sa vengeance implacable. Mais leur but commun est l'expulsion des Russes du Daghestan.

Autrefois les Tschetschenzes donnaient, pour ainsi dire, l'impulsion dans le Caucase oriental; les Lesghis et les Avares se joignaient toujours à eux lorsqu'une expédition s'organisait contre les Russes. Mais depuis l'avénement de Kasi-Moullah et de Schamyl chez les Lesghis, la situation a changé; les Lesghis ont pris le dessus, et, depuis ce temps, les Tschetschenzes supportent avec répugnance leur dépendance des premiers. Schamyl réside dans les hautes montagnes de la Tschetschnja, mais il est entouré de Lesghis; son naïb favori, Achwerdu-Mahoma, en agit de même. En 1841, lorsque les Nasrans furent attaqués à l'improviste, Schamyl appela Hadshi-Mourad avec cinq cents guerriers lesghis et avares, moins pour augmenter le nombre des combattants que pour intimider les Tschetschenzes, qui avaient donné à plusieurs reprises des signes de malveillance. La différence d'origine de ce peuple n'est pas le seul motif de mécontentement de ces fiers habitants de la Tschetschnja, elle provient également de sa moins large crédulité en la divine mission de Schamyl. Du reste, son autorité et son influence chez les

Tschetschenzes tendent plutôt à grandir qu'à diminuer, et, en général, de toutes les tribus soumises à l'imam nulle ne sait au juste celle qui jouit le plus de ses bonnes grâces. Il épouvante et châtie les unes par les autres, pour les maintenir toutes dans la crainte et le respect.

Schamyl, pour se donner plus d'importance, fait accroire à ses mourides qu'il correspond sans cesse avec le sultan de Turquie et le pacha d'Egypte. Les Russes affirment qu'il écrit dans ce but des lettres fictives, dans lesquelles ces princes l'assurent de leur amitié et lui promettent de prompts secours; il fait ensuite parvenir ces fausses lettres aux cadis et aux prêtres, en leur enjoignant de les publier à haute voix dans les mosquées et les assemblées populaires.

Ses entretiens supposés avec Allah et le Prophète ont lieu, et il agit fort sagement en cela, une fois, tout au plus deux fois l'an; c'est généralement lorsqu'il s'agit de l'exécution de quelque vaste entreprise.

Pour se préparer à cet acte solennel il se retire dans une grotte isolée, ou bien il s'enferme dans ses appartements; il y passe trois semaines dans le jeûne et les prières, et lit le Coran. Sa demeure, pendant tout ce temps, est rigoureusement gardée à vue, et l'entrée n'en est accessible à qui que ce soit. Il réunit, le soir du dernier jour de cette existence érémitique, les principaux chefs et les prêtres, il leur annonce solennellement que le prophète Mahomet lui est apparu sous la forme d'une colombe, qu'il lui a communiqué des

ordres, révélé de grands secrets et recommandé de persévérer dans la guerre sainte, etc. Il se montre ensuite à la foule immense qui entoure son habitation, il récite, en chantant, quelques versets tirés du Coran, et prononce un long et chaleureux discours, fort empreint de fanatisme et de la haine contre les Russes. Il résume en même temps au peuple, dans cette allocution, les points capitaux de la nouvelle révélation, et l'assemblée entière entonne ensuite une hymne grave. Tous les guerriers tirent leur poignard du fourreau, ils renouvellent le serment de fidélité à leur foi et à l'exécration des Russes, et se dispersent en s'écriant : « Dieu est grand, Mahomet est son premier prophète et Schamyl le second ! »

Les cadis et les moullahs retournent dans leurs aouls, et racontent au peuple les miracles dont ils ont été témoins ; et les fêtes et la joie succèdent dans tout le pays, pendant une semaine entière, au long jeûne de l'imam déifié.

La rigueur avec laquelle il rend la justice, car il n'a pas reculé devant le sacrifice de quelques-uns de ses plus proches parents, ne pouvait manquer d'attirer bon nombre d'ennemis puissants à Schamyl, tant parmi les Lesghis que parmi les Tschetschenzes. Il y a longtemps qu'il serait tombé sous quelque fer vengeur, s'il n'était aussi prudent dans le choix de ceux qui l'entourent. Jamais il ne se montre seul en public, il est très-difficilement accessible à quiconque ne fait point partie de ses confidents. Le cérémonial prescrit est strictement observé ; ceux qui sont admis en sa

présence, sans distinction de rang ou de personne, doivent s'incliner jusqu'à terre et baiser le bas de son vêtement.

Sa maison est entourée jour et nuit d'une garde nombreuse, et, chaque fois qu'il en sort, ses principaux mourtosigators l'accompagnent. Lors d'excursions plus longues, dans certaines provinces du dévouement desquelles il est assuré, sa suite se compose de cinq cents à mille cavaliers; mais dans la Tschetschnja et les autres pays que la Russie a réussi en partie à gagner, il ne prend jamais moins de deux à cinq mille hommes.

L'on aurait tort du reste d'imputer cet usage chez Schamyl à un effet de la peur : il ne faut pas oublier que le cortége des princes asiatiques nous semble comparativement toujours exagéré. En Europe l'on impose également par une grande simplicité, mais en Asie la pompe et l'éclat sont de rigueur.

Les gouverneurs de Schamyl ont également une escorte plus ou moins considérable, et proportionnée à leur rang.

CHAPITRE XII.

Suite des opérations militaires de 1840-1842. Hadshi-Mourad l'Abrék. — Dshelal-Eddin. — Le prince Argoutinsky-Dolgorouky (Longomanus). — Golowine. — Rappel du Caucase du général Grabbe.

La fin de l'année 1840 fut signalée par un événement funeste aux Russes, quoiqu'ils en fussent eux-mêmes les instigateurs.

Hadshi-Mourad, le favori du peuple avare, le meilleur cavalier et le plus vaillant guerrier du Daghestan, celui qui tua le mourschide Hamsad-Beg, qui régna sept années de suite sur l'Avarie avec un dévouement et une habileté rares, qui repoussa deux fois Schamyl hors des murs de Chounsach, et auquel les Russes devaient tous leurs succès dans le Daghestan depuis la mort d'Hamsad-Beg ; Hadshi-Mourad était destiné à périr victime de la corruption et de la trahison des Russes !

Mais il réussit à échapper aux tschinowniks russes, avant qu'ils eussent mis à exécution leur sombre mission, c'est-à-dire le knout et la Sibérie, qu'on lui réservait pour seconde patrie en récompense de ses

services. Il s'enfuit heureusement de Chounsach, et adressa à Schamyl un message ainsi conçu :

« Je suis déchu par l'ingratitude de ceux-là mêmes que j'ai rendus puissants. Moi, qui gouvernais il n'y a pas longtemps encore l'Avarie pour la gloire des exécrables Russes, j'erre maintenant en fugitif dans ma patrie.

« Allah m'accable de tout le poids de sa colère, parce que j'ai prêté aide aux Russes impies au détriment des guerriers de sa foi. Je déserte mes faux amis pour accourir auprès de toi, mon implacable ennemi; accepte mon bras et ma vengeance. Tu as appris à connaître sa valeur lorsque je luttais *contre toi* à Chounsach, veux-tu l'éprouver encore une fois, maintenant que je m'offre à combattre *avec toi?* »

Schamyl répondit :

« Gloire à Allah tout miséricordieux et compatissant !

« *Dieu égare qui il veut et guide dans la bonne voie qui lui plaît!* Tu as marché dans les ténèbres et tu reviens à la lumière. Nos portes te seront ouvertes, et nos mains s'étendront pour t'accueillir.

« Dieu s'est révélé par signes à nous, et les paroles du Prophète se sont accomplies en ta personne : *Lorsque le croyant trébuche, Dieu lui-même le retient par la main.* En vérité, le temps n'est pas loin où les ailes noires du double Aigle russe se brûleront au Croissant, qui est la bannière radieuse des croyants! »

Ces deux lettres, chargées de citations et de nombreux commentaires, furent insérées dans une pro-

clamation de Schamyl aux peuples de Daghestan, afin de leur dévoiler l'abjection des Russes et la grâce d'Allah, qui ramène dans le bon chemin les fidèles égarés.

L'agitation et le désordre gagnèrent toute la population avare après la fuite d'Hadshi-Mourad. Une partie du pays prit fait et cause pour Schamyl, qui avait envoyé Hadshi-Mourad avec un détachement, dans le but d'attirer le peuple à lui au moment propice. Cependant les Russes, qui avaient le plus grand intérêt à se maintenir en possession de l'Avarie, n'étaient pas demeurés oisifs. Ils marchèrent contre Hadshi-Mourad avec des forces imposantes, et l'expulsèrent du cœur du pays où il s'était fortifié ; il fut contraint de se retirer dans l'aoul de Thoch, sur le Koissou, territoire d'Andi.

L'éloignement subit d'Hadshi-Mourad favorisait momentanément d'une façon inespérée la position des Russes ; mais l'influence qu'avait exercée le naïb [1] sur la population était trop profonde pour que sa chûte ne fut suivie d'aucun événement. Dans l'impuissance de recourir à la force des armes, il prit des voies détournées. Il avait servi les Russes avec tant de loyauté et pendant si longtemps, que leur perfidie et leur ingratitude excitèrent dans son cœur l'indignation et la soif de la vengeance. Les résultats de cette haine implacable se révélèrent bientôt. A peine les Russes crurent-ils avoir rétabli l'ordre dans l'inté-

[1] Schamyl avait élevé Hadshi-Mourad à la dignité de premier naïb.

rieur du pays, que l'un des plus puissants chefs avares, Kibit-Mahoma[1] de Tilitlœ, les abandonna ouvertement en engageant une foule d'autres tribus à suivre son exemple. En vain les Russes réunirent-ils tous leurs efforts pour ramener à l'obéissance les tribus qui les avaient abandonnés; partout ils rencontrèrent l'opposition la plus opiniâtre, et ils furent contraints de se retirer sans avoir accompli leur tâche. Le pouvoir et la faveur de Schamyl grandissaient chaque jour; les échecs qu'il fit subir successivement aux Russes exaltèrent au dernier degré le courage et la confiance des siens. La preuve de la part active de Hadshi-Mourad à ces exploits ressort du fait que, depuis sa chute, le territoire de Schamyl porta en quelques mois ses frontières trois fois plus loin. Son autorité s'étendait dans le nord jusqu'aux forts de Georgiewsk et de Kisljar, et dans le sud jusqu'au fort de Ssamour.

L'envahissement menaçant du terrible mourschide suscita les plus vives craintes à Tiflis. Les Russes organisèrent à la hâte une dernière expédition contre Schamyl. L'on requit en Russie de grands renforts en hommes et en artillerie, une milice nombreuse fut formée de Géorgiens, d'Arméniens, de Tartares et de Tousches, et le sardaar[2], le général Golowine, qui avait succédé au baron Rosen, se mit en personne à

[1] *Mahoma, Mehmed, Mahomed,* ne sont qu'une altération fréquente du nom *Mouhammed.*

[2] *Sardaar*, commandant en chef.

la tête de ces troupes. La campagne s'ouvrit au printemps de l'année 1841.

Schamyl fut promptement informé par ses espions des formidables apprêts des Russes, et il ne manqua point de son côté de se préparer à une résistance opiniâtre. Mais les obstacles qu'il rencontra cette fois étaient plus sérieux et plus difficiles à surmonter que tous ceux avec lesquels il avait eu à lutter jusqu'à présent. Les montagnards savaient que le sardaar marchait contre eux avec des forces considérables, et cette nouvelle les jeta dans la consternation. Le nom seul de sardaar, depuis Yermoloff[1], *le diable russe*, qui commandait alors les expéditions, avait laissé un souvenir terrible. Schamyl eut recours à toute son éloquence et aux violences de toute sorte pour maintenir les tribus inconstantes dans le devoir. Les Russes dirigèrent leur première attaque contre l'aoul de Tscherkéi, important à cause de son commerce et de ses richesses; nous avons déjà parlé longuement de la valeur de sa position dans le récit de la campagne de 1839-1840. Malgré le prix que Schamyl attachait à la possession de cet aoul nouvellement reconquis, plutôt remarquable par son industrie que par l'esprit belliqueux de ses habitants, il ne jugea pas prudent de chercher à arrêter l'entreprise des

[1] Les montagnards qualifièrent le général Yermoloff de *Moskoff-Scheitan*, c'est-à-dire le diable russe. Les Tcherkesses ont donné au gouverneur général actuel du Caucase, au prince Woronzoff, le surnom de *Jarim-Krall* (demi-roi), pour désigner le pouvoir excessif dont il est revêtu.

Russes. Il préféra leur abandonner la place sans coup férir, pour ne point, dès le début, exposer ses forces aux bouches d'airain de leurs batteries. Nous avons vu à diverses reprises dans le cours de cette histoire que Schamyl évite sagement toute rencontre avec ses ennemis, et n'oppose ses troupes à celles des Russes, beaucoup plus considérables, que lorsqu'il ne peut faire autrement. Son armée se compose en grande partie de tribus réunies au hasard, dont l'hostilité mutuelle ne cessa que le jour où son énergie les réunit en une masse puissante. Dans ce but, il les entretient dans la croyance qu'il est leur chef invincible et le prophète envoyé de Dieu, que ses défaites ne sont pas la conséquence de sa propre faiblesse, mais un signe de la colère d'Allah, qui les punit parfois de leur incrédulité et de leur impiété. Il sait parfaitement qu'un échec définitif, à l'ouverture de la campagne, entraînerait infailliblement la perte de la foi; il lui importe donc essentiellement de diviser et d'affaiblir l'armée russe par des retraites, par l'abandon de quelques forteresses (qu'il est toujours certain de reconquérir un jour), et par des attaques isolées.

Ce fut particulièrement dans l'expédition de 1841, où il devait se trouver pour la première fois en présence du sardaar, que Schamyl crut devoir user d'une extrême prudence. Il prévoyait bien que, dans cette lutte engagée avec un si redoutable adversaire, le plus léger succès grandirait son pouvoir aux yeux de ses mourides, et que le plus faible échec l'affaiblirait plus que toutes ses victoires ou ses pré-

cédentes défaites réunies. La fin de l'expédition démontre avec quelle habileté tout était calculé, et quelle adresse et quelle énergie il déploya dans l'accomplissement de ses plans. Il abandonna sans résistance Tscherkéi aux Russes, persuadé que la défense opiniâtre de cet aoul ferait inutilement couler beaucoup de sang et exigerait du temps. Les tribus limitrophes, les Aouches, les Ssalataures, les Goumbets et les Andiers étaient en outre précisément celles auxquelles il pouvait le moins se fier. Peu auparavant il avait fait décapiter le kasi d'Andi, parce qu'à la nouvelle de l'approche de l'armée russe celui-ci s'était mis secrètement en rapport avec le sardaar, et l'avait assuré de son bon vouloir. Le kasi laissait dans les tribus de Goumbet et d'Andi un grand nombre de parents et d'amis puissants, qui, pour se venger, mirent tout en œuvre pour soulever les populations contre Schamyl, et les engagèrent à envoyer aux Russes des otages avec le pain et le sel en signe de leur soumission. Les tribus disséminées des Aouches et des Ssalataures, les plus exposées aux incursions des Russes, imitèrent leurs voisins, afin de sauver leurs troupeaux et leurs foyers : ils députèrent des otages et jurèrent obéissance. Les Russes envahirent le territoire des Aouches et des Ssalataures, massacrant et brûlant tout sur leur passage, dévastant les champs, enlevant le bétail, pillant les maisons et y mettant ensuite le feu. Les habitants, trompés dans leur attente, se réunirent de nouveau, et se jetèrent en désespérés sur leurs perfides agresseurs ; mais ils étaient trop faibles, et il

leur fallut céder au nombre. Beaucoup s'enfuirent dans les montagnes d'Itschkeri et de la grande Tschetschnja, et vinrent implorer le secours de Schamyl. Plusieurs centaines de familles tombées entre les mains des Russes furent dirigées sur les rives du Kouban et du Térek, et allèrent peupler les colonies militaires de la ligne. Schamyl, informé des déprédations des Russes, accourut aussitôt avec l'élite de ses troupes et défit l'ennemi coup sur coup. Il soumit rapidement Andi et Goumbet, s'empara du territoire des Aouches, chassa les Russes de Ssalatan, et se retira dans l'aoul de Tscherkéi qu'il avait fortement retranché pendant cet intervalle. Les Russes n'obtinrent aucun résultat dans le courant de l'année, et la prise de Tscherkéi fut l'unique avantage remporté dans la campagne de 1841, sur laquelle ils fondaient de si hautes espérances.

La terreur qu'inspiraient les Russes aux montagnards avait disparu depuis l'échec de leur entreprise; l'autorité et le pouvoir de Schamyl s'étaient accrus en raison de ses succès. Il avait battu les Russes et le sardaar lui-même : aussi la confiance des peuples du Daghestan lui fut-elle à jamais acquise. Toutes les tribus tschetschenzes, qui s'étaient détachées de lui, retournèrent sous sa domination en l'assurant de leur repentir. Les tribus de Karach et d'Andalal, riveraines de Koissou et bornant le pays des Kasikoumyks, jusqu'alors protégées par la Russie, députèrent des envoyés à Schamyl et lui jurèrent obéissance. Les Russes qui s'y étaient établis furent

tués ou chassés, et Schamyl s'empara de ce territoire. Il est évident qne les avantages que lui procura l'extension de ses possessions l'emportèrent de beaucoup sur le préjudice causé par l'abandon du village de Tscherkéi. En outre, l'esprit qui animait ses troupes à la fin de l'expédition était tout autre qu'à l'ouverture de la campagne. Le nom de sardaar ne leur inspirait plus d'effroi. L'ennemi avait fui devant elles, et, pour le moment, elles avaient la certitude d'avoir écarté le redoutable Yermoloff. Les tribus ssalataures et aouches, qui croyaient s'assurer la protection et la sécurité auprès des Russes, ne pouvaient leur pardonner d'avoir saccagé leur pays, dévasté leurs champs, enlevé leurs bestiaux, déshonoré leurs femmes, incendié leurs villages et emmené des centaines de familles en captivité. La panique répandue à l'apparition du sardaar était passée; elle avait fait place à la haine et à la vengeance. Les tribus sur le concours desquelles Schamyl croyait auparavant devoir peu ou point compter devinrent précisément ses plus puissants auxiliaires.

Nous sommes contraint, pour expliquer ce qui va suivre, de faire un pas en arrière et de rappeler le nom, maintes fois cité déjà, du moullah Dshelal-Eddin, l'ancien précepteur de Schamyl. L'on a vu, dans les premières pages de cette histoire, ce même Dshelal-Eddin, ainsi que Kasi-Moullah, Scheban, Joussouf et Khan-Mouhammed, recevoir, en 1824, des mains de Moullah-Mouhammed de Jarach, le premier mourschide du Daghestan, la consécration

de la guerre sainte, et l'autorisation de publier la nouvelle doctrine.

Tandis que ses compagnons parcouraient les aouls du Daghestan, prêchant et combattant, Dshelal-Eddin vivait calme en apparence; mais, dans le fait il ne déployait pas moins d'activité que ses compagnons sur le territoire des Kasikoumyks. Il était en correspondance suivie avec les principaux chefs et moullahs des pays voisins, et mettait tous ses soins à exciter le plus possible l'animosité et augmenter l'antipathie contre les Russes.

Il rendit surtout d'éminents services aux apôtres de la nouvelle doctrine, lorsque, plus tard, nommé mirza [1] d'Arnslan-Khan (qui était pour les Russes), il eut occasion d'informer toujours très-exactement ses amis des plans et des préparatifs de ces derniers. Son influence s'accrut encore sous le règne de Nounzal-Khan, qui succéda à Arnslan; cependant, l'époque où il fut le plus utile fut celle où la khane Hulsoum-Biké, la veuve d'Arnslan-Khan, prit la direction des affaires. Sa haute intelligence et ses connaissances imposaient tant à cette princesse, qu'elle n'osait rien entreprendre sans son conseil et sans son adhésion. Dshelal-Eddin était le levier de l'opinion publique dans le pays kourin et kasikoumyk, et l'oracle vivant

[1] Ce mot est pris ici dans l'acception d'écrivain intime ou de secrétaire. Ordinairement *mirza* signifie prince ou savant, selon qu'il se trouve avant ou après le nom propre. Ainsi, mon maître de langues orientales à Tiflis s'appelait *Mirza-Schaffy*. S'il eût été de naissance ou de qualité princière, on l'eut nommé *Schaffy-Mirza*.

de toutes les tribus du Daghestan. Il est le seul maintenant encore devant lequel Schamyl, le redoutable imam, courbe le front, dont il baise respectueusement la main, et dont il accueille avec douceur et suive les conseils. La sévérité de son extérieur et de sa conduite inspire un tel respect à tous les musulmans du Daghestan, qu'il jouit de la même réputation de sainteté chez les partisans des Russes que chez leurs adversaires. Mouride du fond de l'âme, porté au fanatisme le plus ardent, il a voué une haine implacable à tout ce qui est russe, et, quoique de tout temps il soit resté étranger au tumulte de la guerre, Dshelal-Eddin s'est acquis la plus haute estime dans le Daghestan. Il cherchait sans relâche à étendre le cercle de son activité, et poursuivait avec sagesse et fermeté le but qu'il s'était proposé : la propagation de la nouvelle doctrine, l'excitation à la révolte contre les Russes et l'anéantissement de leur pouvoir. Il lui était plus facile que partout ailleurs d'obtenir ce résultat sur les territoires de Kourin et des Kasikoumyks, car les peuples d'Arnslan-Khan obéissaient en apparence aux Russes, mais en réalité ils leur étaient hostiles. Malgré la rigoureuse défense qu'avaient souvent réitérée les Russes, les Kasikoumyks entretenaient sans cesse avec les mourides des aouls soumis des relations de commerce et d'amitié. Schamyl avait accordé à plus de quatre-vingts négociants des lettres de protection et des sauf-conduits. Machmoud-Beg, le corégent de la khane Hulsoum-Biké, non-seulement était informé de toutes ces

démarches et les tolérait, mais encore (du moins les Russes l'affirment) il correspondait directement avec Schamyl, et il travaillait en secret à la réussite de ses projets. Lorsque les mourides avaient pillé un marchand du Kasikoumyk, celui-ci n'avait qu'à s'adresser à Machmoud-Beg, et aussitôt les objets volés lui étaient restitués. Les habitants de Kourin et les mourides vivaient aussi en bonne intelligence; ils leur apportaient continuellement du plomb, du pain, des armes, des touloups[1], des étoffes de toute sorte, et même de l'argent. Leur chef en était instruit, mais il faisait semblant de l'ignorer; et, lorsque par hasard les Russes lui démontraient combien sa participation était manifeste, il trouvait toujours quelque subterfuge adroit pour se tirer d'affaire. C'était Dshelal-Eddin, le conseiller intime et l'auxiliaire du mourschide, qui était la cause principale de cette situation.

L'extension que prit la domination des mourides à l'issue de la campagne de 1841, si funeste aux Russes à cause de l'adjonction de l'Andalal, de Karach et du territoire de Koissouboulin, dont s'était emparé Schamyl, décida le général en chef Golowine à faire tous ses efforts pour mettre un terme au pouvoir toujours croissant de l'ennemi. A cet effet, il nomma le lieutenant-général Fesi, qui connaissait parfaitement le pays, gouverneur de toutes les provinces du Daghestan, et lui confia le commandement supé-

[1] *Touloup*, vêtement court, doublé en fourrure et attaché par devant par des agrafes.

rieur de la totalité des troupes sur pied. Ces troupes devaient encore recevoir du renfort du haut Caucase, et mettre le lieutenant général Fesi en état d'entreprendre pendant l'hiver une expédition contre Schamyl, pour recouvrer les provinces que ce dernier avait conquises, et ramener de nouveau à l'obéissance les tribus qui, grâce aux efforts d'Hadshi-Mourad, s'étaient détachées de l'Avarie. Je vais tenter de retracer en quelques lignes la marche de ces événements, qui commencèrent comme toujours à l'avantage des Russes et se terminèrent à leur détriment.

L'une de leurs premières opérations fut la conquête de Gergebil, aoul avare; ils y laissèrent une forte garnison, chargée d'arrêter Schamyl dans l'occupation de l'Avarie. Le général Fesi dirigea ensuite ses meilleures troupes sur l'Andalal; il se proposait d'envahir l'aoul de Tschocha, qu'il savait presque sans défense. Ses habitants, qui vivaient dans l'aisance, redoutaient les dévastations des Russes, la perte de leurs troupeaux, la ruine de leurs foyers; ils envoyèrent leur soumission au général en implorant sa protection.

Schamyl accourut dès qu'il eut été instruit de ce mouvement; il délivra Tschocha, fit un massacre épouvantable des Russes et les expulsa du territoire de l'Andalal. Il châtia sévèrement les habitants de Tschocha, pour s'être trop pressés d'ouvrir leurs portes à l'ennemi.

Schamyl s'avança ensuite en toute hâte sur Kasikoumyk, dont Dshelal-Eddin avait déjà préparé en

partie la population à le recevoir. Il s'empara sans de grands efforts de la résidence des khans, et, au bout de quelques jours, le pays tout entier était occupé par les mourides. La khane et Machmoud-Beg, son corégent, Omar le frère d'Arnslan-Khan, et le lieutenant-colonel S..., chef de district, qui se trouvaient dans le Kasikoumyk, tombèrent entre les mains de Schamyl.

L'imam confia le gouvernement du khanat au khan Hadshi-Jagwia, frère de Gorin, et il transporta lui-même les prisonniers et le butin en Avarie.

La conquête de Koissoubou, que le général Fesi soumit pendant que Schamyl occupait le Kasikoumyk, dédommagea en quelque sorte les Russes. Cependant leur position dans le Daghestan était devenue fort précaire depuis la perte de ce territoire important, dont les montagnards avaient recouvré la possession. Ils devaient s'attendre à la révolte de toutes les tribus situées entre le Ssamour et le Térek. Leurs bonnes relations avec leurs alliés de Dargo étaient nécessairement aussi menacées d'une rupture prochaine; car, peu auparavant, ceux-ci répondaient à Schamyl, qui les engageait à se joindre à lui, « qu'ils y consentiraient dès qu'il se serait emparé du Kasikoumyk, de Kourach et d'Achtali; que, jusque-là, les tribus de Dargo ne prendraient parti ni pour ni contre lui. » Schamyl avait accompli sa tâche presque à moitié, et ce qui lui restait à faire semblait devoir se réaliser fort prochainement. Mais l'apparition subite des Russes

l'empêcha toutefois de mettre momentanément la dernière main à son œuvre.

L'année 1842 s'ouvrit sous ces auspices. Depuis quelques mois l'armée russe avait éprouvé de telles fatigues, que le général Fesi fut contraint de requérir auparavant de nouveaux renforts, pour pouvoir recommencer les hostilités. Cependant, à peine le printemps avait-il semé ses fleurs sur les champs gorgés de sang, que les Russes avaient déjà terminé leurs préparatifs pour une expédition qui menaçait de devenir plus terrible encore que les deux précédentes.

Le plan que les Russes comptaient mettre à exécution consistait à pénétrer dans la Tschetschnja, située au nord du Daghestan et couverte de montagnes; à s'emparer de Dargo, la résidence de Schamyl, et à en finir ainsi une bonne fois avec le mouridisme. Les montagnards, affaiblis par la lutte, avaient alors plus que jamais sujet de se tenir sur la défensive et de serrer leurs rangs. Les Russes entraient en campagne avec l'armée la plus considérable qu'ils eussent mise sur pied dans le Daghestan depuis plus de cinquante ans. Ils avaient en outre à leur tête l'adjudant général Grabbe, muni de tous pouvoirs et de toute liberté d'action; c'était, depuis Yermoloff, le plus habile des généraux envoyés dans le Caucase. Les Tcherkesses le redoutaient infiniment, et ils se rappelaient les terribles scènes dont la prise d'Achoulgo avait été le théâtre. Une armée moins forte s'avançait, sous les ordres du prince Argoutinsky-Dolgorouky, vers le centre du Daghestan; son but était de reconquérir le

khanat de Kasikoumyk enlevé par Schamyl, et de contenir les pays limitrophes, qui n'étaient que trop portés à la révolte. Les tribus du Daghestan furent consternées en apprenant que Grabbe commandait les forces russes. Schamyl seul demeura inébranlable. Il arrêta immédiatement son plan de défense, dès qu'il eut connaissance, par ses espions, des préparatifs des Russes. Il comprit qu'il ne pouvait défendre à la longue Dargo contre l'attaque formidable des Russes; aussi transféra-t-il sa résidence à Andalal, avec l'espoir d'étendre de ce point sa domination sur les contrées situées entre le Ssamour et le Koissou. Sa famille et celles de ses principaux lieutenants, ses trésors et les leurs furent conduits en toute hâte à Andi, ainsi que les prisonniers russes que renfermait Dargo. En cas de défaite, il y aurait encore moyen de les envoyer en lieu de sûreté dans les montagnes du Goumbet, où il leur avait ménagé un asile protégé par l'art et par la nature. Schamyl, aidé d'Achwerdu-Mahoma, son plus intime compagnon d'armes, résolut de diriger en personne l'expédition des mourides.

La première opération des Russes fut exécutée par l'avant-garde du détachement de Ssamour. Trois cents soldats seulement et quelques pièces d'artillerie, que commandait le capitaine d'artillerie Orbelianoff, remportèrent, à la bataille de Ritscha-Tschai (d'après les rapports russes), la victoire sur une nuée de Tcherkesses conduits par Hadshi-Jagwia. Ces derniers y perdirent une centaine de morts et de prisonniers ; la terreur s'empara des Kasikoumyks, et le

Daghestan tout entier s'en émut fortement. Immédiatement après le siége et la prise de Tschirach, dirigé par le prince Argoutinsky-Dolgorouky, les tribus voisines se décidèrent à courir aux armes et à prendre parti pour Schamyl. Le prince laissa une garnison suffisante dans l'aoul de Tschirach, et se porta lui-même avec le reste de ses troupes vers le Koumyk, qui était mal défendu, et dont il se rendit maître après une courte résistance. C'est alors que Schamyl s'avança à la tête de ses naïbs Achwerdu-Mahoma, Hadshi-Mourad, Kibit-Mahoma de Tilitlœ, Abdou-Rachman, Hadshi-Jagwia, et de beaucoup d'autres chefs renommés. Il contourna le détachement de Ssamour par une manœuvre aussi habilement conçue qu'effectuée, et chercha à prendre position de façon à lui couper toute communication avec Derbend, Kouba et Achtali. Tandis que Schamyl réitérait ainsi ses attaques contre le Daghestan central, le général Grabbe pénétrait dans la partie ennemie de la Tschetschnja, gouvernée par le naïb Schwaïb. Il y eut une rencontre sanglante dans les forêts d'Itschkeri, où périrent des deux parts un grand nombre d'hommes; la victoire demeura douteuse. Schwaïb résistait de tous ses efforts à l'envahissement des Russes, tout en prévoyant bien qu'il ne pourrait tenir longtemps, malgré son énergique résistance contre un ennemi si supérieur en forces; il dépêcha donc en toute hâte messager sur messager à Schamyl pour lui demander du secours. Mais, n'en recevant pas au bout de quelques jours, il écrivit au mourschide que s'il ne

lui venait immédiatement en aide, la fuite seule le sauverait d'une perte assurée ; que le général Grabbe s'avançait sur l'aoul de Schuana, et que s'il s'en rendait maître la Tschetschnja tout entière et Andi allaient tomber au pouvoir des Russes. L'imam, qui venait de défaire les Russes en plusieurs rencontres, se disposait justement à leur enlever aussi le Koumyk, lorsque cet appel du naïb l'obligea de renoncer momentanément à son projet. Il se dirigea sur-le-champ vers les forêts d'Itschkeri, pour sauver Dargo et Schuana. Il arriva encore à temps pour déjouer les plans de conquête de Grabbe. Les deux redoutables généraux se retrouvaient en présence l'un de l'autre, pour la première fois depuis la prise d'Achoulgo. Dans cette formidable lutte, l'issue résultant de cette rencontre déciderait nécessairement du sort de Schamyl. Si la victoire restait aux Russes, la puissance des mourides était anéantie pour toujours. Schamyl l'avait compris et n'en fit aucun mystère à ses troupes. Il exigea de tous ses naïbs qu'ils prêtassent serment sur le Coran de vaincre ou de mourir à leur poste. La bataille dans les forêts d'Itschkeri fut l'une des plus terribles et des plus acharnées qu'aient jamais citées les annales du Caucase. La victoire que remporta Schamyl fut éclatante. Une partie du camp russe, une grande quantité de canons et de prisonniers tombèrent aux mains des mourides, et le général de Grabbe ne sauva son armée d'une perte complète qu'en opérant une prompte et habile retraite.

Dargo était sauvé, et l'entrée triomphante de

Schamyl y fut fêtée comme un des plus brillants faits d'armes.

Tandis que ces événements s'accomplissaient dans les forêts d'Itschkeri, les Russes, profitant de l'éloignement de Schamyl, s'établirent sur le territoire kasikoumyk. Ils renversèrent le gouvernement existant, et appelèrent à la direction des affaires Abdou-Rachman (fils d'Omar, frère d'Arnslan-Khan), qui leur était tout dévoué.

Le général de Grabbe, pour se venger de l'échec essuyé à Itschkeri, entreprit, de Temir-Khan-Schoura, où il avait été retremper ses forces, une dernière et formidable expédition contre Igali. Schamyl et lui en vinrent une seconde fois aux mains en rase campagne, et, pour la seconde fois aussi, Grabbe eut le dessous, malgré les efforts désespérés que déployèrent les Russes, excités par le courage de leur chef. Celui-ci battit en retraite sur Temir-Khan-Schoura, contraint de se défendre sans cesse contre les mourides qui le harcelaient. Ses pertes, tant en morts que blessés et prisonniers, furent si considérables qu'il renonça forcément, pour cette année, à toute opération ultérieure. Schamyl, néanmoins, quoique sorti vainqueur de toutes ces épreuves, avait payé son triomphe de plusieurs milliers de ses braves.

La carrière militaire du général de Grabbe se termine avec l'expédition de 1842 ; il fut rappelé peu après à Saint-Pétersbourg pour y remplir des fonctions plus paisibles. La mésintelligence qui régnait entre le général en chef Golowine et lui fut le principal motif de

cette mesure. Cependant, malgré les deux victoires décisives que Schamyl remporta sur lui à Itschkeri et à Igali, les peuples du Daghestan ont gardé de son nom le même souvenir de crainte et de respect que de celui du brave Yermoloff.

Schamyl lui-même,—qui rend pleine justice à ses ennemis lorsqu'ils le méritent,—avoue que c'était son plus redoutable adversaire, et que la nouvelle de son rappel du Caucase lui causa plus de joie que tous les avantages qu'il avait obtenus sur lui.

Le prince Argoutinsky-Dolgorouky commandait le petit détachement; il était d'origine asiatique et plus accoutumé au mode de guerre en usage dans le Caucase. Nous avons vu qu'il avait profité des circonstances favorables pour s'emparer presque sans coup férir du khanat de Kasikoumyk.

Toutefois, la reprise de ce territoire et la paix qui s'ensuivit dans le Daghestan central dédommagèrent quelque peu les Russes des pertes qu'ils avaient faites pendant cette funeste campagne.

Les derniers et brillants succès remportés par Schamyl dans les opérations qu'il avait partout dirigées en personne lui valurent aux yeux des montagnards une considération et une estime d'autant plus grandes cette fois, qu'il avait eu à lutter contre un formidable ennemi. Les Tcherkesses reprenaient courage et confiance, précisément en raison de ce que les Russes avaient perdu sous ce rapport.

CHAPITRE XIII.

'e guerre du corps d'armée à l'aile droite .se, sous les ordres des généraux de Grabbe .ɔ-1842).

Dès le début, un certain brouillard poétique déguise à l'œil du lecteur les événements de cette deuxième période : à mesure qu'ils marchent, l'indécision cesse, et la lumière se fait en dernier lieu. C'est un effet inhérent à notre sujet, qui n'a besoin ni de justification ni d'autre commentaire. Il n'existe chez les Tcherkesses ni archives, ni rapports officiels où l'on soit à même de puiser; l'historien n'a d'autres ressources que les écrits disséminés de quelques oulémas et les traditions orales. Les uns ne contiennent que des fragments sans liaison intime, les autres s'obscurcissent à chaque pas qu'elles reculent dans le passé.

L'on comprend la difficulté d'un ensemble coordonné avec ces matières éparses, et j'attends d'une équitable critique qu'elle n'accuse point l'auteur des vices de ce travail, mais qu'elle en rejette les imperfections sur les obstacles d'une pareille entreprise.

Plus, d'une part, les renseignements me faisaient faute, et plus, de l'autre, il importait d'utiliser ceux qui m'arrivaient, pourvu que l'origine en fût sûre. C'est donc sous ce point de vue que va se dérouler le récit des phases belliqueuses des années 1840-1842 : nous le tenons d'une plume étrangère, qui l'a gracieusement mis à notre disposition. Il pourra servir à compléter ce que nous avons rapporté de cette époque, et à rectifier peut-être aussi certains points. Pour les raisons indiquées à diverses reprises, je me suis essentiellement attaché à l'histoire du Daghestan, qui est le véritable foyer de la guerre; le récit suivant s'attache en outre spécialement à la partie occidentale du Caucase. A cette époque, quatre généraux : Golowine, Grabbe, Sass et le prince Argoutinsky-Dolgorouky, qui étaient continuellement en opposition, menaient les opérations dans le Caucase. Pour cette étude, j'ai eu recours aux notes officielles et aux indications de commandants supérieurs d'un certain parti. L'auteur des lignes suivantes s'est servi des rapports de l'autre parti ; en sorte que notre sujet, doublement interprété, ne fera qu'y gagner en lumières.

On sait que l'armée russe, sur le pied de guerre, comprend deux principales divisions : l'armée du nord et celle du midi. La première occupe la frontière le long du Kouban et du Térek, l'autre est établie sur les versants méridionaux des montagnes, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. En 1841, le général

Golowine commandait la totalité des troupes préposées à la guerre du Caucase, et particulièrement celles du Transcaucase. Il résidait à Tiflis. L'armée du nord était sous les ordres du général de Grabbe, et son quartier général à Stawropol.

L'on a surtout eu égard, ici, à cette division de l'armée. Celle-ci, en sa qualité de cordon militaire, dépendait de différents chefs. Le général Anrepp commandait à Kertch, éloigné de quelques verstes seulement de Ieni-Kalé, l'extrême flanc de l'aile droite, qui entoure les dernières limites occidentales des terres du Caucase, et descend jusqu'à la mer Noire. Il devait, avant tout, surveiller l'embouchure du Kouban; les garnisons des forts maritimes de Tmoutarakan, d'Anapa et de Soudschoukkaleh (ne point confondre avec Soukhoumkaleh) lui étaient subordonnées. Sawadoffsky, l'attaman des Cosaques, dominait la ligne du Kouban depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au fort Oust-Labinskaia, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité nord des frontières occidentales du territoire des Cosaques tchernomoriques. Son quartier était à Iekaterinodar. L'autorité du brave et habile général Sass commençait à partir de là : par conséquent à peu près depuis l'endroit où la Laba et le Kouban se réunissent jusqu'à la forteresse de Kisslowotzk, ce qui couperait justement en travers une ligne droite tirée de l'Elbrouz vers le nord. Il résidait de sa personne à Protschny-Okop (c'est-à-dire le fort redoutable), tout près de l'embouchure de l'Ouroup, dans le Kouban. Le terrain qui s'étend à l'aile droite de l'armée du

Caucase, ne présente pas moins de variété que sa population de montagnards. La contrée qui fait face à la ligne des Cosaques tchernomoriques est traversée par une foule de grosses et de petites rivières. Belaia ou Schahadgaschah (le fleuve blanc) est la plus importante et la plus connue d'entre elles. Tous ces cours d'eau descendent avec fracas des sombres montagnes de l'extrémité occidentale du Caucase, dont les dernières hauteurs s'avancent également jusqu'aux environs de la ligne. C'est là, près du Kouban, que s'ouvre le steppe, mais son étendue y est encore insignifiante. Les habitants les plus dangereux de ce district militaire sont les sauvages Schapssouchs, maintes fois nommés déjà, et les Tcherkesses, plus puissants et aussi hostiles que les premiers, dont on a souvent emprunté le nom à tort pour désigner la nation entière du Caucase.

C'est en deçà de la Laba, jusqu'à l'Ouroup et devant la ligne que le steppe, à peine indiqué çà et là par quelques faibles collines, a le plus d'étendue. Vu de Protschny-Okop, on dirait une vaste mer verte, d'où les stanizes et les aouls surgissent comme de petits rochers crayeux. Plusieurs magnifiques forêts de chênes, perdues dans cet espace, semblent de jeunes taillis. La silhouette des sombres montagnes borne fort au loin cette mer de verdure ; à une plus grande distance encore, tout au fond, le roi du Caucase, le père du Kouban, l'Elbrouz se détache, brillant comme de l'argent, sur le ciel bleu, et sa cime élevée, qui a la forme d'une selle, dépassé tout ce qui l'entoure. En

général le terrain est peu accidenté, et l'on estime la population du steppe comme étant pacifique en grande partie,—jusqu'au jour où un événement imprévu la transformera de nouveau en ennemis. Ces paisibles habitants appartiennent pour la plupart à la tribu des Nogais. Les peuples de même race encore hostiles occupent de préférence les montagnes avancées du Caucase, tandis que les Oubyches et particulièrement les Abassèches (Abassines) se sont retirés dans l'intérieur des montagnes, et se sont répandus même au delà jusque sur le bord de la mer. Ces derniers, à l'exemple des Tschetschenzes (vis-à-vis de l'aile gauche) sont régis par une constitution tout à fait républicaine, qui oppose aux efforts des Russes les plus grands obstacles à leur pacification, ou tout au moins à leur neutralité. En effet, chaque individu trouve moyen d'occuper un poste important, pourvu qu'il réunisse des vertus guerrières ou des dispositions au commandement. Et ces talents sont aussi peu rares chez eux que chez les autres peuples du Caucase. Mais, outre la supériorité de ces guerriers sous le rapport numérique, qui les rend redoutables aux Russes, l'influence qu'ils exercent sur leurs voisins en fait de dangereux adversaires. Ils jouissent, à l'égal des Athéniens et des Lacédémoniens chez les Grecs, d'une certaine autorité sur les Adighés. Cependant, vu leur plus faible degré de culture politique, cette situation n'est pas aussi accusée chez eux que parmi les anciens Hellènes. Toute tribu de montagnards qui possède un chef habile est à même de conqué-

rir ce rang. Ainsi s'illustrèrent autrefois Asslan-Bey chez les Kabardes, et Kasi-Moullah chez les Tschetschenzes. Omar l'abrek (c'est-à-dire le transfuge), du pays des Abassèches, se distingua surtout comme le plus implacable ennemi de la Russie. Il s'acquit une réputation d'autant plus grande qu'il joignait au plus ardent amour de la patrie et de la liberté la connaissance des coutumes et de la tactique européennes. Encore enfant il avait été fait prisonnier par les Turcs et vendu au pacha d'Égypte. Celui-ci devina sa rare aptitude, et, lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, il l'envoya à Paris pour perfectionner son éducation. Il y suivit pendant plusieurs années les cours de l'École polytechnique, après avoir préalablement visité le midi de la France. Enfin, lorsqu'il reçut l'ordre de revenir en Égypte, Omar s'adressa à l'ambassade russe, espérant échapper à l'esclavage par son entremise et pouvoir regagner sa patrie, le Caucase. Ses désirs furent exaucés. On lui procura les moyens de se rendre sur le théâtre de la guerre, dans le Caucase, sans avoir égard aux droits de Méhémet-Ali. On avait espéré gagner dans ce fils de l'Asie, formé aux idées européennes, un allié important, et on lui donna un brevet d'officier. Mais il sacrifia la civilisation et toutes ses jouissances raffinées à l'amour du sol natal et à son ardeur pour la liberté. Il s'échappa secrètement et revint auprès de ses frères. De là le surnom d'abrek. Il était dans les montagnes du Caucase ce qu'il est encore aujourd'hui, car il existe toujours, si je ne me trompe.

Depuis l'Ouroup jusqu'au Térek, ou, à proprement parler, à partir de l'endroit où le Zelentschouk (Indschik) se jette dans le Kouban jusqu'à la contrée désignée, le pays, de ce côté, est couvert de montagnes et traversé par une foule de rapides cours d'eau. Ces torrents descendent du versant nord de l'Elbrouz et de ceux qui l'entourent; ils se divisent en bras qui vont rejoindre à l'ouest le Kouban, au nord la Kouma, à l'est le Térek. Les Abassèches, les Altikessekes et les Kabardes,—établis à l'est de l'Elbrouz, —sont tous hostiles aux Russes. L'autorité suprême, si elle peut se qualifier ainsi, est exercée par les Kabardes. Car, abstraction faite de la valeur numérique de ces guerriers et de leur bravoure personnelle, c'est de tous les montagnards la nation la plus civilisée et aussi la mieux dotée en avantages physiques. Plusieurs princes la gouvernent, et elle occupe parmi ses alliées, à peu de chose près, le même rang que l'Europe concédait aux Français il y a quelque dix ans, et que ces derniers assignent d'ordinaire encore aujourd'hui aux habitants de Paris.

L'aile gauche de l'armée du Caucase a beaucoup moins de développement que l'aile droite; elle commence à une courte distance de Wladikawkas et se prolonge jusqu'aux possessions riveraines russes du nord du Daghestan. Le quartier général était et est encore le fort de Grosnaja, sur la Ssoundsha (ou Soltsch), à environ 25 verstes au sud de Tscherwlenna. Le général Alscheffsky y résidait, en 1841, en qualité de commandant en chef de l'aile gauche, et le

rir ce rang. Ainsi s'illustrait, puis à le remplacer, n'était chez les Kabardes, et à cette époque, Grosnaja se trouvait schenzes. Omar l'abbas ennemi : car les peuples établis pays des Abassa et le Térek, quoique auparavant plus implacables, avaient de nouveau manifesté sur réputation en temps l'intention de se révolter; Schaardent y poussait, et la nature du pays qu'ils sanctionnait les y encourageait. Il serait difficile de F[illegible]ginner un terrain plus propre à être défendu par ses habitants et d'un abord plus défavorable à l'attaque extérieure. En effet, les dernières montagnes du Caucase se projettent sans régularité dans l'intérieur du pays, au nord-est de la route de Tiflis, sous le nom de chaîne de Belantscha et d'Arck. Mais, de l'est au nord du Daghestan, il existe encore des montagnes qui se relient au Caucase, et forment la puissante chaîne des montagnes Noires à son extrémité orientale. L'Aksaï et le fougueux Koissou parcourent ce pays entrecoupé de ravins, et des milliers de petits torrents se précipitent en tout sens vers ces deux rivières. Les Goumbets, les Lesghis, les Avares, les Kasikoumyks habitent impunément ces cimes inabordables, et, abrités derrière quelque quartier de roc, ils répandent la mort et la destruction dans l'armée russe. A proximité de la route du nord, mais au sud de la Ssoundsha, sont particulièrement établies les tribus orientales kabardes, ingousches, karaboulakes et celles des Tschetschenzes souvent nommés. Le territoire de ces derniers comprend la grande et la petite Tschetschnja : l'une située

uest, l'autre à l'est, et toutes deux au sud de
ja. L'Argoun, rivière alimentée par la Ssound-
arque en quelque sorte les deux territoires.
chetschenzes ont le pas sur les autres tribus dans
Caucase oriental.

Les Tschetschenzes, on l'a vu, sont régis par une constitution toute républicaine; ils reconnaissaient autrefois Kasi-Moullah comme chef suprême, actuellement c'est Schamyl [1]. Tous deux étaient jadis les prêtres de ce peuple. Plus l'élément religieux s'alliait avec le temps chez les montagnards à leurs premiers efforts pour conserver leur indépendance, alors que les défenseurs de la patrie devenaient de fanatiques combattants du Coran, et plus leurs prêtres acquéraient naturellement d'influence, surtout lorsqu'ils étaient en même temps des guerriers renommés. Cette influence du mahométisme et de ses interprètes se fait par conséquent, encore aujourd'hui, bien plus ressentir chez les peuples hostiles de l'est, que chez ceux de l'ouest du Caucase. Le but principal auquel aspirent les tribus de l'ouest est la liberté; celles de l'est n'en sont pas moins avides, mais, avant tout et surtout, elles tendent à la conservation de leurs anciennes croyances. Aussi n'est-il pas rare de voir dans l'ouest du Caucase, au milieu même des escarmouches, des prêtres se ruer sur les Russes à la tête des montagnards, le Coran d'une main et la schaschka de l'autre, chantant des psaumes et promettant à leurs frères

[1] On se rappelle que Schamyl est Lesghis de naissance.

d'armes les félicités du paradis. Ce spectacle rappelle vivement les exemples semblables que nous offrait l'Église chrétienne aux temps des croisades; et les exploits, les traits de courage, la satisfaction de mourir pour sa foi sont tout aussi fréquents parmi ces musulmans que jadis dans les rangs des chrétiens. En général, plus on a de rapports avec ces adversaires, et plus on apprend à les estimer; leurs vertus commandent le respect. Ils sont chevaleresques au suprême degré, et leur conduite est empreinte d'une franchise et d'une loyauté extrêmes. Les deux défauts qu'on leur impute si souvent à blâme, leur cupidité insatiable et leur penchant au brigandage, sont les conséquences inévitables d'une nature inculte, mais mâle. Jetez un regard sur les premières nations belliqueuses de l'Orient et de l'Occident, et vous n'en rencontrerez pas une qui, dans son passé barbare, n'ait révélé les mêmes instincts d'une façon tout aussi impérieuse.

Revenons à Kasi-Moullah et à Schamyl. Le premier remplissait d'abord chez les Tschetschenzes de hautes fonctions religieuses. Mais il abandonna bientôt l'Église, et se servit de son pouvoir séculier et spirituel pour ranimer le courage des cœurs abattus, enflammer les tièdes, exciter les esprits pacifiques aiguillonner les indifférents, et avant tout pour rallier à un plan de défense et à une lutte en commun les montagnards qui combattaient isolément. C'est ainsi qu'il devint pour les Tschetschenzes une sorte de dictateur, et l'un des chefs les plus éminents et les plus

influents de l'est du Caucase. Parmi ses compatriotes il estimait Schamyl, son plus habile lieutenant. Aussi celui-ci, initié à ses projets, parvint-il facilement à le remplacer lorsqu'il périt au champ d'honneur. Schamyl s'est acquis une réputation presque supérieure à celle de son prédécesseur. Il se montre partout infatigable, conseillant, encourageant, entraînant, combattant, et rallumant sous ses pas les brandons de la guerre prêts à s'éteindre. Il joint à cela un esprit d'une extrême subtilité et une bravoure à toute épreuve.

(Suit la description du siége d'Achoulgo, qui ne révèle aucun détail important qui n'ait déjà été traité tout au long dans le chapitre précédent.)

Les expéditions de l'aile droite en pays ennemi, à l'exception de quelques escarmouches, ne s'étaient jamais portées au delà du Belaia (fleuve blanc). Cependant aux aouls soumis du steppe se mêlaient déjà quelques stanizes, et le général Sass éloigna, en 1839 et en 1840, plus de mille familles arméniennes, en leur assignant de nouveaux domiciles dans le rayon de Protschny-Okop ; il anéantit ainsi l'influence d'un grand nombre de ses ennemis occultes les plus dangereux. En effet, ces Arméniens nomades jouaient dans les montagnes à peu près le rôle que remplissent les Juifs en Pologne. Ils étaient et sont,—car il en existe encore considérablement au Caucase,—contrebandiers et colporteurs de marchandises de tout genre, aussi bien pour les Russes que pour les Adighés. C'est pour cela que ce sont des espions fort à craindre ; ils sont

assez adroits pour entraîner aussi bien les montagnards que les Russes dans des entreprises ou des coups de main hasardés, en leur faisant tantôt de faux et tantôt de vrais rapports sur les deux armées ennemies, ce qui, malgré la plus rigoureuse surveillance du chef de la ligne, n'a que trop fréquemment compromis les intérêts de la Russie. Toutes les opérations militaires de ce corps, à l'aile droite, étaient alors assez avancées pour que l'on songeât à étendre la ligne de quatre-vingts lieues vers le sud, jusqu'à la Laba. Cette rivière est presque parallèle au Kouban, tant qu'elle coule de l'est à l'ouest; elle rejoint la dernière au dessous d'un coude qu'elle fait, vers le sud, à Onsi-Labinskaia. On projetait également d'avancer la ligne, à l'aile gauche, du Térek à la Ssoundsha. Il est vrai que Grosnaja et d'autres forts étaient déjà construits depuis quelque temps sur la Ssoundsha ; mais l'on a pu se rendre compte, par ce qui a été dit précédemment, de leur isolement entre les deux rivières, depuis que les habitants de ce district s'étaient détachés de la Russie. L'année 1841 avait donc pour mission principale l'établissement, le long de la Ssoundsha, d'un réseau de forts qui, dans les montagnes, devait naturellement bien plus se resserrer qu'à l'aile droite : en outre, la destruction des places ennemies les plus fortes à proximité du nouveau cordon.

Avec son zèle infatigable Schamyl avait réussi, en 1840, à soulever une foule de tribus soumises des environs de la ligne du nord. Il en était ainsi, tant à l'est qu'à l'ouest. Néanmoins les événements sur le

Térek, sur la Ssoundsha et le long du Koissou, où le terrain était plus propice et où l'influence de Schamyl s'était moins fait sentir, avaient été plus défavorables aux armes russes que dans le steppe découvert du Kouban et de la Laba. On réclamait avant tout la présence du général de Grabbe à l'aile gauche de l'armée du nord. De toutes parts arrivait à Grosnaja la nouvelle que des aouls dépendants et des tribus pacifiées se soulevaient. Les efforts de tant d'années semblaient sur le point d'être perdus. On disait déjà que Grosnaja était en quelque sorte coupé, en arrière de la ligne du Térek, depuis que les tribus tschetschenzes (entre la Ssoundsha et le Térek) avaient pris parti pour les montagnards. Le cri de guerre avait aussi de nouveau retenti au sein des aouls soumis de la grande et de la petite Tschetschnja. Sur l'autre rive du Koissou même quelques aouls s'étaient insurgés, et des démonstrations menaçantes avaient eu lieu parmi les Koumyks, entre la partie du Koissou[1] qui s'étend au nord-est et l'extrémité du Térek.

Le général de Grabbe se rendit donc au printemps de 1841 avec une partie de son état-major et une escorte militaire de Stawropol à Tscherwlenna, sur le Térek. Il avait reçu l'ordre de s'avancer en droite ligne sur le territoire indépendant des Tschetschenzes, sans s'inquiéter des tribus qui se soulèveraient autour

[1] Le Térek comprend l'ancien et le nouveau Térek, le Koissou se partage également en deux bras près de son embouchure dans la mer Caspienne ; l'un conserve son nom primitif et l'autre prend celui de Ssoulak ou d'Agrakhan.

de lui, de s'emparer et de détruire avant tout Tscherkéi sur le Koissou. Effectivement Tscherkéi, comme première place commerçante du nord du Daghestan, était d'une immense ressource pour les montagnards, et, à cet égard, sa possession ne laissait pas que d'avoir une extrême importance pour les Russes. Les troupes devaient se concentrer de divers points de la ligne à Tscherwlenna, et l'on ne négligea aucune des mesures nécessaires pour assurer le succès de la campagne qui allait s'ouvrir. L'existence de cette stanize date du règne de Catherine II. Elle fut bâtie à cette époque par un régiment de cavalerie révolté, qui y avait été relégué. Ces troupes, leurs foyers une fois construits, méditèrent un rapt semblable à celui des Sabines : ils firent des incursions sur le territoire des Tschetschenzes et leur enlevèrent leurs femmes. Les arrière-petits-fils et surtout les arrière-petites-filles de ces mariages forcés sont maintenant réputés la plus belle race humaine des possessions russes au Caucase. Les femmes ont conservé leurs mœurs et leurs antiques costumes,—seulement elles laissent retomber le voile, —et les hommes de Tscherwlenna ont adopté beaucoup des coutumes tcherkesses. Tous les Cosaques de la ligne et aussi beaucoup d'officiers des autres corps de l'armée ont échangé l'uniforme; intolérable sous ce ciel, contre le costume tcherkesse, infiniment plus commode; on se croirait donc, à Tscherwlenna, réellement transporté au milieu d'un aoul des montagnes. Les Cosaques de Tscherwlenna ont en outre, comme on le pense bien, dans la physionomie, une grande

ressemblance avec les peuples de l'Asie, dont ils ont hérité à plus d'un titre des vices et des vertus. La jalousie asiatiaque leur paraît toutefois demeurée étrangère jusqu'à présent. Du moins le long séjour dans cette stanize d'un nombre considérable de Russes désœuvrés, sous le prétexte de prendre les eaux de quelques bains du voisinage tout à fait insignifiants, pourrait-il leur suggérer des suppositions d'un tout autre genre. Schamyl est peut-être le seul encore de nos jours qui ne semble pas avoir renoncé à venger la violence exercée sur les femmes tschetschenzes. Son harem ne se compose en grande partie que de chrétiennes russes, et, il y a quelques années à peine, il enlevait, à l'occasion d'une pareille razzia, la femme d'un négociant de Mozdok. Malheureusement les nombreuses occupations qui m'accablèrent pendant le peu de temps que nous passâmes à Tscherwlenna m'empêchèrent d'éclaircir davantage ces différents points. Les troupes longèrent la rive gauche du Térek, dans la direction de Schtschedrinskaja. L'armée d'expédition y recruta encore de nouvelles forces; elle passa le Térek et l'Akssaï, et poursuivit sa marche, au sud-est, sur Andrejew.

Là, nous fûmes fort étonnés d'apprendre que le général Golowine s'était avancé de Tiflis jusqu'à Tarkou, par la grande voie de communication militaire de l'est. Il avait ensuite continué sa route directement à l'ouest à travers le Daghestan du nord jusqu'au Koissou, et il avait attaqué Tscherkéi du côté de la rivière, de son propre chef, sans en avertir le général de Grabbe. Cela

avait d'autant plus lieu de surprendre que la conduite de cette expédition revenait de fait, d'après la position même de Tscherkéi, au commandant de l'armée du nord. Mais ces incidents ne sont rien moins que rares dans le Caucase. Car naturellement, avec la grande liberté d'action de chaque général en particulier, il surgissait fréquemment des scissions entre eux, par suite de rivalités dont nul n'avait d'ordinaire plus à souffrir que le soldat, qui les payait au prix de son sang. Et cependant le Caucase fait tant de victimes dans les rangs des Russes, que chaque existence inutilement exposée vaut ici le double. Cette fois l'entreprise du général Golowine avait échoué : Tscherkéi était parfaitement protégé, du côté de la rivière, par des rochers, dans lesquels les Tschetschenzes avaient taillé des créneaux et des parapets. La rivière, quoique encore étroite, mais coulant avec une violence extrême, n'était point navigable, et il fut impossible d'y jeter un pont. On ne peut même réussir à y établir un pont-volant. Après avoir canonné la place pendant plusieurs jours sans succès, et perdu beaucoup d'hommes atteints par les balles des Tschetschenzes embusqués derrière les rochers, le général Golowine reconnut l'inutilité de son entreprise. Il fut informé en même temps de notre approche, et il ne laissa qu'une faible armée de siége devant Tscherkéi, sous les ordres du général Vegesack. Il passa lui-même à l'extrême nord du Daghestan le Koissou près de Kosdek, cherchant à rallier le corps du général de Grabbe. Sur ces entrefaites, nous nous étions avancés d'Andrejew par le sud,

continuellement engagés dans des escarmouches avec l'ennemi qui se cachait dans les forêts et les montagnes. Nous rejoignîmes, sur les bords de l'Indschkeh (confluent du Koissou) et près du défilé de Koubar (ou Kouvar), le corps du général Golowine.

Dans le trajet d'Andrejew j'assistai à un combat qui dénote bien le caractère des Tcherkesses et comme soldats et comme alliés. Nos hommes avaient cerné dans le bois six cavaliers Tschetschenzes. La distance diminuait toujours de plus en plus entre les combattants, et finalement les Tschetschenzes furent acculés contre un arbre isolé mais d'une grosseur prodigieuse. Les Russes s'avançaient de tous côtés sur eux; ils comprirent que la victoire était impossible. Cependant ils n'acceptèrent point la vie qui leur était offerte. Se rapprochant immédiatement les uns des autres, ils tentèrent de se frayer avec leurs sabres un passage à travers l'ennemi. Vain effort. Un seul force la ligne et s'élance dans l'espace. Les cinq autres se jettent à bas de leurs chevaux et les tuent selon leur coutume, car ils ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie. A ce moment ils aperçoivent leur camarade qui s'enfuit. Ils l'appellent. Celui-ci tire sans hésiter la bride, et se fraie un chemin jusqu'à ses amis; d'un coup de poignard il abat son cheval et continue la lutte avec eux. Tous succombèrent. Tel est le caractère des défenseurs du Caucase!

Le défilé de Koubar est le seul endroit accessible pour envahir cette partie du territoire ennemi sur lequel est situé Tscherkéi, de ce côté-ci du Koissou.

Mais il était peu probable que l'armée russe choisit cette voie, surtout en cette saison, et les Tschetschenzes en étaient tellement convaincus qu'ils ne l'avaient même point fait garder. Ce passage est comme une tranchée étroite et profonde dans les montagnes noires, qui s'avancent à l'est ; d'épaisses forêts s'étendent des deux côtés depuis leur sommet jusqu'à la route. L'hiver sévissait encore dans toute sa rigueur sur ces cimes élevées et privées de végétation; la glace et la neige semblaient intercepter tout passage. Nous venions de faire halte en tête du défilé, avec l'intention de dresser nos tentes pour la nuit, lorsque nous reçûmes avis que Schamyl était parti de Tscherkéi, et s'avançait en toute hâte à notre rencontre avec huit mille hommes, pour occuper le défilé. Il était de toute impossibilité de le devancer, à cause de sa proximité et de la lassitude des troupes. A peine si vers l'approche de la nuit quelque fraîcheur succèda à la chaleur accablante de la journée, qui avait été remplie de luttes et de fatigues. Un ciel clair et parsemé d'étoiles nous prédisait pour le lendemain une matinée tout aussi brûlante, et le bruit sourd et vague qui arrivait jusqu'à nous de la montagne boisée nous annonça, quelques heures après, que les Tschetschenzes s'établissaient de l'autre côté du défilé dans la position principale et aussi la plus forte. Comme toujours, les mourides accompagnaient le redoutable Schamyl. Ces mourides lui servent en quelque sorte de garde personnelle. Ils sont issus de race illustre et l'ont adopté pour chef, ils se sont tous

voués corps et âme à la défense de la patrie et à celle du Coran. Ils n'accordent et n'acceptent point de quartier. Leur bonnet blanc les distingue des autres guerriers, qui portent habituellement d'autres couleurs.

Les généraux de Grabbe et Golowine arrêtèrent la nuit même d'un commun accord le plan à suivre pour le lendemain. Il fut convenu que l'armée d'opération marcherait sur trois colonnes. Les deux colonnes latérales, la gauche commandée par le général Klugenau, la droite par le colonel Labinzoff, devaient côtoyer les flancs des montagnes qui bordaient la route. Elles chasseraient l'ennemi des bois et frayeraient ainsi à leur centre un passage sûr pour l'artillerie et le train.

La nuit était encore tout à fait sombre dans la vallée, lorsqu'on donna le signal du départ. Mais, au sommet des montagnes, le soleil était déjà levé, et ses premiers rayons rougissaient les pics couverts de glace. Les troupes se rangeaient dans le plus grand silence, lorsque le chant monotone des Tschetschenzes, s'élevant des bois voisins, vint nous glacer d'horreur. C'était leur prière du matin et leur salut de mort, dont ils accompagnaient leurs préparatifs d'attaque. L'on apercevait de temps à autre leurs vêtements éclatants à travers les arbres, tandis qu'ils travaillaient à élever quelques légers retranchements, et nous les voyions se glisser pareils à des spectres entre les rochers. Les troupes se mirent en mouvement. Pas un coup de feu n'avait encore été tiré. Mais, dès que les pentes devinrent plus escarpées, la fusillade

commença. A chaque pas le terrain présentait plus de difficultés pour les deux colonnes. Je fus moi-même bientôt obligé de renvoyer mon cheval au train, et d'aller à pied d'une colonne à l'autre. Les soldats se servaient de leurs armes pour se soutenir ; ils ne pouvaient riposter aux coups partis des hauteurs qu'en s'appuyant contre les arbres. Plus ils avançaient après des efforts inouïs, et plus le feu des Tschetschenzes redoublait d'intensité, et plus nos soldats se trouvaient exposés à leurs balles meurtrières. Mais en revanche l'exaspération gagnait ceux-ci en proportion des ravages que l'ennemi faisait dans leurs rangs. Nos hommes, rivalisant d'énergie, n'écoutaient que leur ardeur et gravissaient la pente sur laquelle ils étaient engagés, sans souci des dangers qui les environnaient de toutes parts. Tantôt ils s'élançaient au pas de course pour être repoussés immédiatement, tantôt, protégés par les arbres ou s'offrant à découvert à l'ennemi, ils combattaient généralement moins pour s'ouvrir un passage que pour défendre leur vie. Et, tandis que sur les hauteurs, à droite, à gauche, en avant, en arrière la mort faisait une riche moisson des deux parts ; tandis que la fusillade retentissait, soit isolément, soit en feux roulants, que l'arme blanche fendait les airs, que les baïonnettes s'entre-choquaient, la voix tonnante du canon grondait au bas dans le chemin creux, majestueusement répétée par l'écho des montagnes, et se confondant avec tous ces bruits, qui tenaient tous les sens en suspens. Cela dura depuis le matin jusqu'à l'après-midi ; une chaleur tro-

picale embrasait le ciel pur de tout nuage. Il se fit de part et d'autre des miracles de valeur. Cependant nous n'étions maîtres des montagnes avancées qu'à la chute du jour : c'était la position la plus redoutable, parce qu'elles étaient très-ardues et couvertes d'épaisses forêts. Enfin, le soleil était couché depuis longtemps, lorsque nos troupes atteignirent un plateau élevé et découvert. La forêt se terminait là, et les cavaliers ennemis dispersés s'enfuirent de l'autre côté dans les ravins et les cavités des hauteurs que nous avions encore à franchir. Un instant après nous apercevions Schamyl en personne, suivi de ses mourides, gagner son aoul, à l'intérieur des montagnes, par des sentiers abrupts.

Dans toute la journée nous avions parcouru une verste et demie. La chaleur accablante, qui s'était concentrée dans les neuf montagnes environnant le plateau, nous priva même du repos de la nuit. Le lendemain l'armée recommença son ascension vers les régions des neiges par un soleil des plus brûlants, souvent harcelée par la fusillade des Tschetschenzes transformés en guérillas. Le terrain devint bientôt si pénible que les chameaux et tout le train demeurèrent fort en arrière de l'infanterie, qui avançait toujours. Arrivés près des pics de glace, une bise pénétrante s'éleva tout à coup, et bientôt aussi nous fûmes enveloppés de tourbillons de neige. Le matin, nous étions presque suffoqués par la chaleur, et maintenant, nous marchions enfoncés dans la neige jusqu'aux genoux. Les manteaux et autres effets pro-

commença. A chaque pas le terrain p
difficultés pour les deux colonne
bientôt obligé de renvoyer mo
d'aller à pied d'une colonne
servaient de leurs armes p
vaient riposter aux co
s'appuyant contre les
des efforts inouïs,
redoublait d'inte
exposés à leur
l'exaspérati
ges que l'
mes, r
ardeu
engr
de

plus gros-
siques. Au nord, se
nos pieds plusieurs branches
maine des montagnes de l'est du Cau-
eur ravissante verdure et leurs cimes d'un
ougeâtre. Ici, des chutes d'eau, éclairées par
aurore, scintillaient comme de larges cristaux limpides. Là, un léger brouillard se groupait en nuages isolés, pour s'élever dans les nues; et le pays en deçà des montagnes, qui est le Daghestan du nord, s'éclaircissait à mesure que l'astre rayonnant montait. Les plaines et les bois, coupés par des rivières aux reflets dorés, gagnaient toujours en étendue. Quelques aouls et stanizes avec leurs murailles blanches peintes à la chaux perçaient çà et là, et enfin apparaissait, à l'horizon, comme un brillant ruban d'argent, la mer Caspienne. A notre gauche, au nord-est, s'étendait le pays plus plat des Koumyks, arrosé d'un nombre considérable de rivières, et dont la végétation est

-sse extrême. A notre droite, derrière
se perdait sur les cimes de montagnes
arides ici, boisées là ou couvertes de
articulièrement vers la droite, et
l'horizon dans le lointain et au
rs du matin.
e nous apprîmes, près de
avaient rendu Tscherkéi
en observation. Voici
énéral Vegesack fut
la ville avec la plus
son, pour marcher contre
ce moment de panique parmi les
faire traverser à ses troupes, avec len-
est vrai, le Koissou au-dessous de la ville, et il ouvrit alors contre elle le feu du côté de la terre ferme. Après une courte résistance, la faible garnison s'était vue réduite à livrer la place à la condition de sortir librement. Malheureusement le général Vegesack périt dans le combat.

Nos opérations étaient terminées, car la prise de Tscherkéi devait clore la première expédition de l'année. Après avoir accordé aux soldats épuisés quelques jours de repos, nous retournâmes à Tscherwlenna, sans être beaucoup inquiétés par l'ennemi, par le même chemin que nous avions déjà suivi. Le général de Grabbe y demeura quelques semaines; il se rendit ensuite à Grosnaja, pour ordonner les travaux de fortification de la nouvelle ligne sur la Ssoundsha.

pres à nous réchauffer étaient restés avec le train, et aussi en partie à Tscherwlenna. Il était impossible que le train et l'artillerie nous rejoignissent avant la tombée de la nuit; ils campèrent même à quelques verstes de nous, tandis que nos soldats passèrent la nuit au sommet des montagnes, trempés, grelottant de froid, mourant de faim et de soif et accablés de lassitude. Ce fut une nuit épouvantable. La fatigue cependant allégeait le sentiment de la souffrance, et la matinée se leva enfin pure et sereine. La clarté du jour découvrit à nos regards un panorama, qui arracha des cris d'admiration même aux soldats les plus grossiers et tout à leurs peines physiques. Au nord, se déroulaient presque à nos pieds plusieurs branches latérales de la chaîne des montagnes de l'est du Caucase, avec leur ravissante verdure et leurs cimes d'un brun rougeâtre. Ici, des chutes d'eau, éclairées par l'aurore, scintillaient comme de larges cristaux limpides. Là, un léger brouillard se groupait en nuages isolés, pour s'élever dans les nues; et le pays en deçà des montagnes, qui est le Daghestan du nord, s'éclaircissait à mesure que l'astre rayonnant montait. Les plaines et les bois, coupés par des rivières aux reflets dorés, gagnaient toujours en étendue. Quelques aouls et stanizes avec leurs murailles blanches peintes à la chaux perçaient çà et là, et enfin apparaissait, à l'horizon, comme un brillant ruban d'argent, la mer Caspienne. A notre gauche, au nord-est, s'étendait le pays plus plat des Koumyks, arrosé d'un nombre considérable de rivières, et dont la végétation est

d'une richesse extrême. A notre droite, derrière nous, la vue se perdait sur les cimes de montagnes de toutes formes, arides ici, boisées là ou couvertes de glace, s'étageant particulièrement vers la droite, et disparaissant enfin à l'horizon dans le lointain et au milieu des légères vapeurs du matin.

De retour dans la plaine nous apprîmes, près de Kabar, que les Tschetschenzes avaient rendu Tscherkéi à la petite armée de siége laissée en observation. Voici comment cela avait eu lieu. Le général Vegesack fut informé que Schamyl avait quitté la ville avec la plus grande partie de la garnison, pour marcher contre nous. Il profita de ce moment de panique parmi les assiégés pour faire traverser à ses troupes, avec lenteur il est vrai, le Koissou au-dessous de la ville, et il ouvrit alors contre elle le feu du côté de la terre ferme. Après une courte résistance, la faible garnison s'était vue réduite à livrer la place à la condition de sortir librement. Malheureusement le général Vegesack périt dans le combat.

Nos opérations étaient terminées, car la prise de Tscherkéi devait clore la première expédition de l'année. Après avoir accordé aux soldats épuisés quelques jours de repos, nous retournâmes à Tscherwlenna, sans être beaucoup inquiétés par l'ennemi, par le même chemin que nous avions déjà suivi. Le général de Grabbe y demeura quelques semaines; il se rendit ensuite à Grosnaja, pour ordonner les travaux de fortification de la nouvelle ligne sur la Ssoundsha.

pres à nous réchauffer étaien' [illegible] général de Grabbe fit aussi en partie à Tscherw[illegible] de Sakan-Jourt. Cette le train et l'artillerie n' [illegible] erstes environ à l'est de bée de la nuit; i' [illegible] na. Nous trouvâmes la rive verstes de nous. [illegible] sez étroit en cet endroit, encore nuit au somm' [illegible] e; malgré tous nos postes avancés et froid, mou' [illegible] s, les Tschetschenzes surent très-bien tude. Ce [illegible] ette circonstance à profit. Tandis que nos dant [illegible] travaillaient aux terrassements, l'ennemi, m' [illegible] sous d'épais feuillages, inquiétait toute la journée [illegible] ouvriers. L'on connait l'habileté des troupes asiatiques au tir; nous fûmes donc contraints de songer à recourir aux mesures de rigueur, pour mettre un terme à ces escarmouches meurtrières. Avant que l'on entreprît les constructions, nous envoyâmes de fortes patrouilles sur la rive opposée. Et tandis qu'une partie de nos hommes chassait l'ennemi en tout sens, et le refoulait de la Ssoundsha vers l'intérieur du pays, l'autre abattit les arbres qui bordaient la rivière. C'est ainsi que la forêt fut éclaircie; les Tschetschenzes une fois débusqués, nous pûmes, au moins pendant le jour, goûter quelque repos.

Mais la fusillade n'en devint que plus vive la nuit. Auparavant, les Tschetschenzes cessaient les hostilités à la fin de la journée; mais actuellement ils se glissaient à la faveur de l'obscurité jusqu'à nos sentinelles, nos avant-postes ou nos piquets, et les égorgeaient lorsqu'ils se croyaient en sûreté. Ces sortes d'attaques nocturnes avaient aussi lieu du côté de la terre ferme, et bientôt chaque lumière des tentes du camp devint le

le mire des rusés montagnards. Les postes et les urent doublés; et, malgré de nombreuses pa- ntinuellement en mouvement, les embû- uaient point, et nos armes avaient tout succès. A la fin nous donnâmes l'ordre de aposter. Le soir où cette mesure fut observée r la première fois, la fusillade recommença, du côté de l'ennemi, avec sa vivacité accoutumée. Mais bientôt elle cessa, et l'on entendit au milieu du silence de la nuit une voix qui demandait pourquoi nous ne tirions plus, et si par hasard nous les méprisions. « Nous voulons dormir, allez aussi vous coucher ! » leur répondit-on. Les Tschetschenzes alors de rire, de pousser des exclamations et de nous apostropher durant quelques instants; toutefois il n'y eut plus un coup de feu tiré. (Croit-on qu'un ennemi civilisé eût agi aussi noblement que cette « grossière peuplade asiatique » ?) Cependant il eût été ridicule de se reposer sur ce système de défense, qui s'exerçait uniquement sur le moral des Tschetschenzes : d'autant plus que de notre côté, malgré la rare magnanimité de nos adversaires, nous n'en poursuivions pas moins la construction du fort. En conséquence, Sakan-Jourt une fois achevé, l'on entreprit une incursion dans la petite Tschetschnja, afin de purger le pays qui touche à la Ssoundsha. Elle fut couronnée d'un médiocre succès : quelques aouls détruits, quelques troupeaux enlevés, et un petit nombre de Tschetschenzes emmenés en captivité. Il n'y eut aucun combat important.

De retour de cette expédition, l'on commença à bâtir un second fort sur la Ssoundsha, celui de Naghan-Jourt, à vingt verstes environ à l'ouest de celui de Sakan-Jourt ; il fut terminé à la fin de septembre, sans que l'ennemi opposât une forte résistance.

Sur ces entrefaites arriva de Saint-Pétersbourg l'ordre d'envahir dans de larges proportions la grande Tschetschnja : ce qui fut effectué dans les derniers jours de septembre. Le récit de semblables invasions a déjà été tracé si souvent, et la manière de se battre au Caucase est si exactement la même partout, qu'il serait superflu de rapporter encore ici les incidents de nos opérations. Il n'y eut également point de rencontre sérieuse cette fois, quoique le cri de guerre retentît perpétuellement de la base à la cime des montagnes, et que les coups de feu partissent de chaque bois et de chaque taillis. Parfois seulement, lorsqu'un aoul se trouvait sur notre passage, la lutte s'engageait avec plus d'opiniâtreté. Notre armée s'avançait sur le territoire de la Tschetschnja comme un de ces forts navires, qui, en fendant la mer, trace derrière lui un sillon longtemps visible, tandis qu'à l'avant et sur les bords les lames se brisent, s'ouvrent pour le laisser passer, et se réunissent aussitôt. De quelque côté que nous nous dirigeassions, l'ennemi avait disparu ; mais il harcelait sans cesse la tête et les flancs de notre colonne, et à peine dispersé se reformait sur nos talons. L'expédition ne laissa pas de souvenir bien durable chez eux. Çà et là, s'élevait seulement des

profondeurs de leurs incommensurables forêts le drapeau rouge, signalant le passage des Russes,—l'incendie d'un aoul. Nous rapportions pour uniques trophées quelques prisonniers et d'assez forts troupeaux de bétail. Peut-être attacha-t-on, à Saint-Pétersbourg, plus d'importance à cette campagne qu'elle n'en mérita réellement.

Voici la direction que suivit l'expédition. De Grosnaja elle s'avança par le sud-est jusqu'au pied des montagnes, elle longea celles qui se détachent à l'est de la chaîne, passa des rivières, gravit les hauteurs, traversa des forêts et, enfin, continuant sur la rive gauche de la Kasba (ou Akstass, confluent du Térek) par le nord-est, elle atteignit de nouveau, à la fin d'octobre, les possessions russes entre Andrejew et Mamatiourt. De tous les aouls ennemis que nous rencontrâmes, un seul se distinguait des autres par ses maisons bâties en pierre. Il était abandonné, mais dans presque toutes les pièces désertes étaient restés des appareils de chirurgie et de riches herbiers, signe évident que ce village était particulièrement habité par des médecins asiatiques. Si les nôtres eussent connu l'emploi de ces herbes, elles auraient sans doute formé la part la plus précieuse de notre butin. Car les chirurgiens des montagnards ont une supériorité réelle sur ceux des Russes, que ces derniers ne cherchent même point à leur contester, dans le traitement des blessures les plus dangereuses, pour lesquelles ils font usage de pansements humectés avec des infusions et des décoctions de plantes des montagnes, con-

nues d'eux seuls. Ils sont aussi merveilleusement habiles à opérer, et particulièrement à sonder et à juger une blessure à première vue. Malheureusement il était très-difficile de les décider à prêter assistance dans notre camp, et ils dissimulent avec soin leurs connaissances chirurgicales et pharmaceutiques aux yeux des Européens. Ce qu'il y a de certain, c'est que presque tous ceux qui ont fait la guerre au Caucase rapportent des cas où nos médecins désespéraient de certaines guérisons, tandis que ceux des Tcherkesses l'obtenaient au bout de fort peu de temps, et presque toujours sans une grave opération. Lors de la guerre avec la Perse, les Russes eurent déjà occasion de faire la même observation.

A quelques verstes d'Andrejew, le corps expéditionnaire trouva des milliers de meules de foin que les Tschetschenzes y avait apportées; la suite des événements nous apprit qu'ils projetaient une incursion sur le territoire des Koumyks, et qu'ils avaient amassé à proximité ces fourrages pour les chevaux. Ces meules furent incendiées. C'était un admirable coup d'œil de voir ces innombrables gerbes de feu s'élever dans les nues au milieu du silence de la nuit, répandant aux environs de sinistres reflets empourprés. La dévastation habituelle des aouls conquis, l'anéantissement des moissons, le pillage des troupeaux, qui sont la base ordinaire des manœuvres des Russes, jettent en général sur la guerre du Caucase un certain jour de barbarie. Cependant (sans compter que les Français ne font pas mieux en Algérie, et que les Anglais en agissent de

même dans l'Inde), il ne faut pas oublier que pour atteindre le but qu'on se propose : l'affaiblissement et finalement la soumission des Tschetschenzes, une autre tactique ne serait nullement suffisante. Une expérience de presque cent années a appris, au contraire, qu'à peine battus et chassés de leurs foyers ils reprennent aussitôt l'offensive. Ils rassemblent leurs alliés et se ruent avec plus d'acharnement encore, s'il est possible, sur leurs adversaires. Mais en détruisant leurs aouls, en saccageant leurs moissons, en enlevant leurs troupeaux, l'on contraint momentanément une partie des combattants à abandonner le théâtre de la guerre, parce qu'ils se retirent au cœur des montagnes, où ils créent de nouveaux champs, de nouveaux troupeaux et de nouvelles habitations. Dans cet intervalle l'armée russe a le temps de se fortifier dans quelque position récemment conquise. L'on ne peut nier néanmoins que la conduite, non de la Russie, mais celle de quelques officiers russes dépasse les limites de la rigueur nécessaire dans cette guerre, et qu'ils se rendent coupables d'une brutalité et de mauvais traitements tout arbitraires. Si, d'une part, l'on admet l'obligation d'une certaine sévérité, l'on doit blâmer d'autant plus vivement de l'autre une injuste cruauté.

L'expédition de la grande Tschetschnja terminée, le contingent retourna dans ses foyers, le long de la ligne, et le général de Grabbe revint en toute hâte à Stawropol. L'année belliqueuse de 1841 paraissait terminée. Mais Schamyl avait eu le loisir de recruter une nouvelle armée chez les Goumbets. Il fit appel à tous les

hommes de la grande et de la petite Tschetschnja en état de porter les armes, et menaça les absents d'une amende d'un rouble d'argent ou de cinquante coups de kantschousch. Quinze mille hommes furent ainsi bientôt réunis. Se ruant avec la promptitude de l'éclair sur le territoire des Koumyks, il surprit les habitants devenus les alliés des Russes, incendia leurs villages, les emmena prisonniers, enleva leurs troupeaux et vint menacer Kisljar. Le colonel commandant la place, sans prendre le temps de la réflexion, se met en marche contre lui, en rase campagne, avec cent hommes seulement et deux canons. En un clin d'œil, cette petite troupe est vaincue par le nombre, passée presque entièrement par les armes, et les deux canons enlevés. Les commandants des forts de Grosnaja (le général Alscheffsky) et de Tscherwlenna (le colonel Woinaroffsky) informés aussitôt de cette catastrophe sortent de leurs places, avec l'intention de rejoindre l'ennemi pour lui couper la retraite. Mais Schamyl avait été prévenu de leur projet, et ses hommes avaient déjà reçu l'ordre de rétrograder. Les troupes d'Alscheffsky et de Woinaroffsky n'étaient plus qu'à une couple de verstes de celles de Schamyl, qui arrive en toute hâte et pousse ses rangs serrés entre les deux colonnes russes. Il range ensuite son armée sur trois lignes, attaque avec le même entrain celle de gauche et celle de droite de l'ennemi, et dirige pendant le combat, vers les montagnes, par la route devenue libre, quarante mille têtes de bétail et les canons qu'il avait capturés.

Cette expédition eut plus d'importance dans ses

conséquences indirectes que directes sur la tournure que prit dès lors la guerre du Caucase. D'abord ces deux canons étaient les premiers tombés entre les mains des Tcherkesses (ceux dont s'étaient emparés précédemment les Abasèches dans les forts maritimes et qu'ils nommaient « les pistolets de l'empereur » ne pouvaient leur servir en rase campagne); et puis l'invasion de Schamyl sur le territoire des Koumyks eut pour résultat la désastreuse campagne de l'année suivante dans le pays des Goumbets, où le général de Grabbe perdit plus de mille hommes et plus de cent officiers. L'on sait que son rappel suivit de près cette défaite, que le général Golowine fut également suspendu de ses fonctions, et le général Sass admis à un congé illimité. Ces grands changements dans la direction supérieure de la guerre ramenèrent cet éternel système de défensive, qui se termina pour la Russie par des pertes immenses, aux mois de novembre et de décembre de l'année 1843. Et il est fort probable, à en juger par les mesures actuelles, que l'on adoptera à l'avenir le mode de l'offensive, au lieu de celui qu'on a suivi jusqu'à ce jour au Caucase. Mais les collisions qui pourront en résulter pour la Russie avec les autres puissances européennes sont inestimables.

Déjà, avant 1841, plusieurs forts avaient été construits, tant à l'aile gauche de l'armée, sur la Ssoundsha, qu'à l'aile droite, sur la Laba. Les années précédentes le général Sass, en asservissant les Tcher-

kesses, sur l'Ouroup, et, en y faisant construire quelques forts et stanizes, s'était particulièrement efforcé d'établir une ligne de démarcation entre l'ennemi, dans les hautes montagnes qui s'élèvent au sein du steppe. C'est à cette circonstance, si je ne me trompe, qu'à partir de 1838 Georgiewskoje, assis sur l'Ouroup à environ quatre-vingts verstes de Protschny-Okop, dut son origine. Serofsky, près de la source du Tschamlyk, confluent de la Laba, était le centre de cette partie de la ligne qui devait se prolonger au sud, depuis l'Ouroup jusqu'au cordon de la Laba, et déjà situé dans les montagnes. Mais à l'endroit où la Laba se divise en six bras, près de la montagne d'Achmed et au cœur de la forêt, en abattant les arbres des deux côtés de la route, l'on avait rendu son passage impraticable en partie du moins, et l'on s'était mis en quelque sorte à l'abri des surprises même de corps de troupes peu considérables. En outre, une forteresse, d'une grande valeur pour nous, y avait été élevée déjà en 1839, sur la hauteur qui domine les environs. Néanmoins, la date des établissements russes *(stanizes)* le long de la Labaufer, à partir de la contrée désignée, remonte à 1840. Il existait encore une autre voie de communication militaire importante sur la Laba au-dessus de l'embouchure du Chops, et des constructions russes s'étendaient également en ce lieu le long de la rive droite du fleuve. Cependant les vastes mouvements insurrectionnels des années 1840 et 1841 parmi les montagnards avaient considérablement entravé l'énergique développement de ces entreprises à

l'aile gauche ainsi qu'à l'aile droite. Presque tous les aouls soumis des hautes régions, et même beaucoup de ceux du steppe, se montrèrent peu à peu hostiles aux Russes. Aussi le temps qui eût été employé à la poursuite des travaux de fortification de la ligne le fut-il en grande partie aux expéditions. Celles-ci se terminaient presque toujours avec éclat, mais les résultats, quant à l'objet principal de la guerre, étaient moins favorables cependant que ceux des années précédentes. Fut-ce un effet de l'expérience qu'acquéraient les montagnards dans l'art de la guerre européenne, ou bien Schamyl était-il convaincu du précepte, déjà répandu chez les Adighés par un Anglais nommé Urquart, de la nécessité de l'unité dans le combat?—C'est ce qu'on ignore. Mais le fait n'en est pas moins réel.

Cependant l'on ne peut nier que le général Sass ne se soit fait parmi les montagnards, comme général en chef, une réputation redoutable des mieux méritées, et quelques-uns de ses succès parfois prodigieux ont eu autant de retentissement dans le Caucase qu'à St-Pétersbourg. J'avais obtenu mes papiers pour retourner dans la Russie d'Europe, et je mis les instants qui me restaient à profit pour faire une excursion à Protschny-Okop; je ne voulais point quitter le Caucase sans avoir vu le général. Parfois le bonheur nous favorise, et j'eus à me louer du mien en cette circonstance, qui me fit arriver justement à temps à Protschny-Okop, pour prendre part à une expédition sous la conduite du général Sass. Cet incident

était d'autant plus imprévu que nous nous trouvions au mois de janvier 1842, époque à laquelle les deux partis se reposaient habituellement des fatigues de la belle saison, et retrempaient leurs forces en vue de futurs combats. Le soir même de mon arrivée nous étions à prendre le thé, quand un chef soumis nous apporta la nouvelle que les Abasèches faisaient mine d'attaquer, à l'extrême droite, le cordon de Sass. Le général donna aussitôt l'ordre de seller les chevaux, et quelques minutes après 400 Cosaques et trois canons étaient prêts à se mettre en marche. Nous longeâmes les rives du Kouban qui était gelé, et nous atteignîmes la nuit même Ladoshskaja. Mais le plus grand calme y régnait. Autour de nous rien n'annonçait le voisinage de l'ennemi. Tout le jour et toute la nuit suivants, le second jour même, les chevaux restèrent bridés et sellés, et nous attendions avec impatience le signal du départ. Enfin, au milieu de la seconde nuit, survient un Tcherkesse soumis : il nous dit qu'un corps de troupes, fort de 8,000 hommes, s'avance à notre rencontre et n'est plus guère éloigné de la ligne. Tout est prêt, chacun tient son cheval par la bride, les pièces sont amorcées. Notre immobilité se prolonge. Enfin, vers quatre heures du matin, deux coups de canon retentissent à l'ouest, dans la direction d'Oustlabinskaja. Nos chevaux partent au galop, et parcourent quarante verstes en moins de trois heures. Les clameurs du combat se rapprochent, et deviennent plus distinctes. Nous arrivons aux confins de la ligne du général Sass ; la lutte a lieu de l'autre côté,

bien au delà d'Oustlabinskaja. Mais le général s'écrie : « Il faut aussi venir en aide à ses voisins. » A ces mots nous reprenons notre course en avant.

La stanize attaquée était Wasiourinskoi [1]. L'ennemi plus nombreux menace déjà d'écraser les braves Cosaques de la ligne, lorsque ces derniers nous aperçoivent. Les Russes poussent un cri de joie, les Abasèches un cri de terreur : « Voilà Sass ! » Et aussitôt les montagnards passent la rivière sur la glace, emportant leur butin avec eux. En un clin d'œil Sass et les Cosaques se réunissent pour donner la chasse à l'ennemi. Les Abasèches épouvantés par le nom seul du général fuyaient toujours, quoique toutes nos forces s'élevassent à 700 hommes et à six canons. Dans la chaleur de notre poursuite nous avions couru plus de sept verstes. Il faisait alors grand jour. Les Abasèches s'arrêtent tout à coup, reconnaissant sans doute la faiblesse de notre nombre, et ils prennent position en face de nous. Nous nous trouvions au milieu du steppe, sans nul abri par derrière et l'ennemi devant nous ; la retraite, quoique prudente, était impossible. Cependant nos adversaires s'étaient partagés en trois colonnes, leur centre immobile, tandis que leurs deux ailes s'apprêtaient à nous envelopper. De son côté, le général donne l'ordre de s'aligner, et il commande : « En avant, marche ! » sans se préoccuper de la manœuvre des ailes des montagnards. Nous nous ruons au grand

[1] Woroneshskaja.

trot sur le corps central des Abasèches, et leurs deux colonnes latérales montrent un moment d'hésitation à la vue de ce mouvement rapide. Arrivés à deux cents pas le général Sass commande à notre ligne une conversion à gauche et à droite, et nos six bouches vomissent un feu meurtrier dans l'espace resté entre nous. L'effet de cette décharge sur l'ennemi à une si faible distance fut terrible ; il rompit ses rangs et prit la fuite. En même temps que les coups de « pistolet de l'empereur » poursuivaient les fuyards, nos hommes se jettent avec un vigoureux entrain sur les ailes des Abasèches stupéfaits. Elles lâchent également pied, et la victoire nous reste. Cette fois pourtant, par prudence, nous ne leur donnâmes la chasse qu'à environ une demi-verste. Nous retournâmes dans l'après-midi à Wasiourinskoi, et la nuit même à Protschny-Okop.

Avec le récit de ce brillant fait d'armes se termine aussi la présente relation.

CONSIDÉRATIONS FINALES.

Neidhart et Woronzoff.—Situation de la Circassie, de l'année 1842 jusqu'à ces derniers temps.

L'on se souvient qu'à la fin de l'année 1842 le généralissime de l'armée du Caucase, l'adjudant général Golowine, fut destitué et remplacé par l'adjudant général de Neidhart. Peu auparavant, le prince Tschernitschew, alors ministre de la guerre et fort redouté, avait été chargé par l'empereur d'une tournée d'inspection au Caucase, pour se convaincre par lui-même des abus qui s'y étaient glissés, et prendre des mesures pour en arrêter le progrès. Nous ne parlerons point de la façon impolitique,—pour ne pas nous servir d'une expression plus forte,—dont se conduisit le prince Tschernitschew lors de ce voyage; nous ne dirons point combien il nuisit en Géorgie à sa propre considération et à celle de la Russie, en un mot, combien il répondit mal au but de sa mission. C'est ce dont

on ne paraît pas s'être rendu bien compte dans de hautes régions, et cependant on ne se fit pas faute au Caucase, pendant fort longtemps, de blâmer amèrement la manière d'agir du ministre de la guerre.

Le rappel de Golowine se rattachait à la révocation du général de Grabbe, et n'en fut, à vrai dire, que la conséquence. Leurs fréquentes dissensions,— Grabbe commandait spécialement l'armée du Nord, et Golowine, outre la direction supérieure des affaires du Caucase, avait le commandement de l'armée du Midi,—amenaient des conflits perpétuels. Ainsi que nous l'avons dit, les années 1840-1841 s'étaient écoulées sous des auspices qui ne se montraient nullement favorables aux projets d'occupation des Russes dans les provinces orientales de la Circassie. Les rapports du général Sass, au contraire, relataient sans cesse de nouveaux succès obtenus dans les provinces occidentales, et il était naturel que l'on fût mieux disposé en sa faveur à Saint-Pétersbourg qu'à l'égard des deux autres généraux, et particulièrement de de Grabbe. Mais cette irritation contre eux ne se manifesta réellement qu'à l'automne de 1841, lorsque Schamyl menaça d'envahir sérieusement le pays des Koumyks, qu'il assaillit même Kisljar, et fit perdre aux Russes bon nombre d'hommes et de canons. C'était avec l'intention de prendre sa revanche que le général de Grabbe entreprit la campagne de 1842 contre le pays des Goumbets ; sa malheureuse issue est sans doute encore présente à la mémoire du lecteur. Le nord du Daghestan, les bords du

Koissou, la rive occidentale du Térek semblaient moins que jamais appartenir à la Russie, et le général de Grabbe fut mandé à Saint-Pétersbourg pour rendre personnellement compte de sa conduite. Durant le cours de l'instruction, la cause des pertes de la Russie parut retomber en partie aussi sur Golowine. Il fut également rappelé à Saint-Pétersbourg, et le général Sass resta seul de ses trois anciens rivaux au Caucase. Mais Grabbe et Golowine s'étaient appliqués, pendant ce temps, à rejeter sur ce général la plus large part de leurs échecs (particulièrement chez les Tschetschenzes). Ils s'efforcèrent de prouver qu'il avait manqué plusieurs fois à l'ordre qu'il avait reçu d'envoyer en temps et lieu les secours demandés. Le ministre de la guerre, sur ces indications, se trouva contraint de le mander aussi à Saint-Pétersbourg, pour qu'il eût à se justifier.

A son arrivée, le général Sass démontra qu'en ces différentes circonstances, il avait cru devoir agir de la sorte, parce qu'en obéissant à ces ordres il aurait sacrifié des hommes inutilement, attendu qu'il était impossible d'opérer la jonction de ses troupes avec celles de de Grabbe pour l'époque indiquée. Ses adversaires répliquèrent que le général de brigade devait obéir sans restriction aux ordres du général en chef. En émettant ce grief ils cherchaient à détourner l'attention de l'accusation principale—ils avaient mal exécuté les opérations prescrites,—pour la reporter sur le champ de l'insubordination. Sass allégua la différence des rapports de discipline au Caucase, et l'indépendance et la liberté

on ne paraît pas s'être rendu [illegible] contrairement à hautes régions, et cependa[illegible] pagne. C'est ainsi Caucase, pendant fort [illegible] les réponses, les ré- ment la manière d'ag[illegible] s'écartait du véritable

Le rappel de G[illegible] Des incidents, des ques- tion du général [illegible] rs de la cause furent mis en que la consér[illegible] re put se convaincre de l'insuffi- Grabbe co[illegible] andement supérieur au Caucase, qui et Golov[illegible] t ainsi aucun avantage sérieux. Bref, l'af- du C[illegible] urna en discussions, l'on abandonna tels ou M[illegible] points, et l'instruction demeura inachevée. Le [illegible] résultat fut que les généraux de Grabbe et Sass perdirent leur emploi, tandis que Golowine fut nommé gouverneur général des provinces de la Baltique.

Lorsque le général Neidhart prit le gouvernement supérieur au Caucase, voici comment étaient répartis les principaux commandements de l'armée : le général Hurko succéda à de Grabbe et commandait l'armée du nord ; il résidait à Stawropol, la capitale du haut Caucase. Le général Trasskin[1] remplaça l'excellent général de Kotzebue, il était chef d'état-major à Tiflis. Le général Anrepp (remplacé plus tard par le brave général Budberg) surveillait de Kertch le cordon des forteresses établies sur la côte orientale de la mer Noire[2].

[1] Il était très-bien vu de l'empereur, mais il tomba en disgrâce sous le général Woronzoff ; il remplit aujourd'hui les fonctions de curateur à l'université de Charkow.

[2] Les noms de ces forts sont souvent défigurés dans les journaux ; aussi la liste suivante, qui est fort exacte, pourra-t-elle être agréable à quelques-uns de nos lecteurs :

Dans le pays des Natschokouadschs : Anapa.

ostes inférieurs encore occupés par des hommes
s et d'un mérite éprouvé étaient les généraux
luke de Klugenau, le prince Argoutinsky-
Schwarz, Kaslainoff, Passech et le colonel
nu général sous Woronzoff), le brave
Wladikaukas. Le général de Rœhrberg,
it le chef de l'artillerie.

conduite et le rang que tint M. de Neidhart au
aucase ont été de la part des journaux l'objet d'opinions si erronées ou si partiales, que nous croyons de notre devoir, instruits des faits comme nous le sommes, de modifier ces jugements à certains égards, avec d'autant plus de raison qu'en général ces bruits reposent sur des motifs très-puérils.

Dans celui des Schappsouchs : Noworossyssk,—Kabardinskoje,—Gelendshik,—Nowotroitzkoje,—Tenginskoje,—Welljaminowskoje,—Lasarew,—Golowinsky ou Ssoubaschi.

Dans le pays des Oubyches : Nawaginskoje ou Ssotscha.

Dans le pays des Dshighèthes : Ardiller ou Ssw. Ducha,—Gagra.

En Abchasie : Pitzounda,—Bombor (dans le district de Bsyb),—Ssouchoum-Kalé,—Drandy (dans le district d'Abshoub).

Dans le Samoursachan : Ilori.

En Mingrélie : Redout-Kalé,—Poti.

En Gourie : Ssw. Nikolaja.

Cette ligne de forts comprend quatre divisions, organisées ainsi qu'il suit, lors de mon voyage sur la côte est du Pont (1845). La prumière division s'étendait d'Anapa à Gelendshik, sous les ordres de contre-amiral Ssérebrakoff; la seconde, de Gelendshik à Golowinsky, sous les ordres du major général comte Oppermann ; la troisième, de Golowinsky à Ilori, sous les ordres du major général de Wrangell; la quatrième, d'Ilori jusqu'à la frontière ottomane, sous les ordres du colonel Forsten. On estimait alors à seize mille hommes la totalité des garnisons des forts de la ligne. Il se trouvait en outre dans chaque fort un piquet de Cosaques pour l'entretien des courriers et des communications par terre et par eau.

On ne pouvait refuser au vieux général le mérite d'une bonne administration, d'une réputation sans tache, d'une érudition profonde alliée à un esprit éminent; ses œuvres parlaient pour lui. Il fallait donc qu'on portât l'attaque sur un autre point, et c'est ce qu'on fit en l'accusant d'inaptitude au commandement d'une armée. Et cependant, la guerre russo-française et plus tard les sanglantes annales de la Pologne lui valurent un renom peu commun. Les armes russes dans le Caucase, sous la direction de Neidhart, firent peu de progrès, il est vrai ; mais si, au lieu de rechercher la cause de cette lenteur dans les conditions difficiles dans lesquelles cette funeste guerre était engagée, on veut à toute force accuser l'incapacité militaire du général, il faudrait également blâmer celui qui lui succéda et ceux qui le précédèrent dans les mêmes fonctions, tous à l'exception de Yermoloff.

Tout en accordant à ce dernier la gloire qu'il mérite et que nous lui concédons sans restriction, il est juste aussi de reconnaître les services rendus par ses successeurs. N'oublions point qu'après le départ de Yermoloff, les événements, avec la rapide propagation de la doctrine de Kasi-Moullah, changèrent complétement de face en Circassie, et que la situation s'embarrassa et se compliqua plus que jamais. L'autorité presque absolue déférée au commencement de l'année 1845 au prince Woronzoff n'est-elle pas une preuve indirecte de la justification de Neidhart et des autres généraux dirigeant la guerre du Caucase?

Malgré son âge avancé, Neidhart conduisit en personne l'expédition de 1844, organisée sur une vaste échelle, et tous ceux qui servirent sous ses ordres lui ont toujours accordé du courage, de la circonspection et de la présence d'esprit. Ces qualités sont également échues en partage à son successeur, le prince Woronzoff, et cependant, avec un déploiement de forces bien plus considérable [1], les résultats ne présentent guère plus d'importance jusqu'à présent.

Celui que les circonstances ont quelque peu familiarisé avec le mode de faire la guerre au Caucase ne peut nier que les avantages qui résultent de l'assaut d'une forteresse comme Dargo, ou de la prise d'un aoul comme Ssalta, sont loin de compenser la perte des milliers de victimes qu'ils entraînent.

On sait qu'à l'issue de la funeste campagne de 1842, entreprise par le général de Grabbe, où Schamyl et ses braves naïbs Achwerdu-Mahoma, Kibit-Mahoma, Hadshi-Iagwiæ et autres firent éprouver aux Russes un si rude échec dans les forêts d'Itschkeri, toutes les incursions contre les montagnards cessèrent. Le commandant en chef reçut l'ordre de couper à l'ennemi toutes ses communications, mais du reste de se tenir uniquement sur la défensive. Les Tcherkesses eurent amplement le temps de rentrer leurs récoltes, et de se préparer à une résistance plus opiniâtre que jamais.

L'on impute à tort au général Neidhart les suites

[1] Le chiffre total des troupes sur pied au Caucase est de deux cent mille hommes, d'après les renseignements les plus nouveaux que j'aie recueillis (en septembre 1847).

fatales de ce système : il ne faisait en cela qu'exécuter la volonté du tout-puissant ministre de la guerre en Russie; et si les opérations de 1843-44 tournèrent à mal, le blâme doit en retomber presque exclusivement sur ce dernier, attendu que c'est lui qui donna le plan de la campagne.

Tant qu'il devait jouir de la faveur de son souverain, faveur dignement méritée, Neidhart gênait le crédit de Tschernitschew, et le prince n'eut point de cesse qu'il n'eût perdu son rival. Les gens au fait des intrigues de la cour de Pétersbourg savent que l'antipathie du ministre de la guerre fit dans le Caucase un mal qu'une longue suite d'années de dévouement et d'efforts ne sera jamais à même de réparer. Il suffit en Russie de posséder la confiance de l'empereur et d'occuper un poste influent, pour exciter la haine et la jalousie du prince Tschernitschew. Le noble Woronzoff succomba également sous cette haineuse envie, tout comme son malheureux prédécesseur, avec la seule différence qu'elle eut un effet moins pernicieux sur le premier. Ce puissant gouverneur, grâce à son omnipotence presque royale et à son immense fortune, jouissait d'une liberté et d'une indépendance plus étendues.

Le général Neidhart, depuis la mort du prince Galitzin, occupait à Moscou par intérim la place de gouverneur général, lorsqu'il reçut la fatale nouvelle de sa nomination au commandement supérieur de l'armée du Caucase. Son caractère loyal, sa justice

austère et sa tendance à faire disparaître une foule d'abus invétérés, lui avaient acquis jusqu'à ce jour l'amour et le respect de toutes les classes bien intentionnées de la population. Le seul reproche que lui imputaient ses ennemis était de porter un nom germanique.

La reconnaissance générale que son heureuse administration lui valut à Moscou décida, *dit-on* (qui pourrait affirmer en pareille occurrence ?), l'empereur à faire choix de sa personne, lorsqu'il s'agit de nommer un nouveau général en chef pour le Caucase ; car l'administration de la Géorgie réclamait surtout, comme jadis, un nouvel Hercule pour curer les étables d'Augias.

Au premier coup d'œil le général reconnut les immenses difficultés dans lesquelles l'entraînait le périlleux honneur de ce poste. Il avait vu déjà plus d'une réputation intacte jusque-là ensevelie au fond des gorges du Caucase, et il hésita longtemps à accepter ces hautes fonctions. Mais l'empereur le désirait, — et en Russie le vœu de l'empereur est un ordre.

Ce fut sous ces auspices, et par un hiver des plus rigoureux, que le vieux général se dirigea, le cœur serré, vers le Caucase. A son retour, et après avoir heureusement échappé aux balles des montagnards, la disgrâce de l'empereur et la mort l'attendaient, en récompense de deux années d'efforts et de fatigues...

Le général n'est plus aujourd'hui ; celui qui prend sa défense n'a en perspective que la haine de ses adversaires, haine d'autant plus profonde et d'autant plus

vivace en Russie, qu'elle s'attache à un Allemand. Mais cela ne nous empêchera point d'accomplir un acte de justice que tout auteur allemand doit à un compatriote, dont le nom, comme celui du général Neidhart, est sorti pur et sans tache de la corruption moscovite. C'est en ce sens, de notre plein gré et sans le moindre parti pris, que nous nous proposons de terminer cette esquisse.

Outre le manque de capacités militaires qu'on lui reprochait, nous l'avons vu, trois accusations pesaient encore particulièrement sur lui. D'abord on prétendait qu'il manifestait dans le service sa préférence à l'égard des Allemands, au préjudice des Russes possesseurs des mêmes droits ; puis on l'accusait de perdre son temps en puérilités, et de négliger ainsi des intérêts plus graves ; enfin on lui reprochait une parcimonie outrée, approchant fort de l'avarice.

Le premier grief est si peu fondé, qu'à peine mérite-t-il une réponse ; on ne pourrait citer un seul cas où M. de Neidhart aurait attenté *dans le service* aux droits d'officiers russes en faveur d'officiers allemands. La distribution des charges *importantes* ne concernait nullement le général en chef, qui, assurément, aurait fait un tout autre choix que celui que lui imposait le ministère à Saint-Pétersbourg. Sans doute le général en chef était autorisé à nommer quelques employés influents, mais seulement ceux qui lui servaient à des *missions particulières*, comme l'on dit en Russie.

Ces employés désignés par le général lui-même, et qui composaient en même temps une partie de son en-

tourage le plus proche, étaient tous des gens d'honneur et d'une réputation intacte. La plupart des *employés aux missions particulières* étaient *russes;* deux noms allemands seuls y figurent, ce sont ceux de MM. de Kotzebue et de Krusenstern, que leur savoir et la loyauté de leurs sentiments rendaient justement dignes de la confiance du général.

Kotzebue surtout connaissait si bien l'état du pays, et parlait le russe avec une si rare perfection, que je ne sache qu'*un seul* Russe, à Tiflis, capable de l'égaler : — c'était l'habile directeur de la chancellerie, Wasilkoffsky, malheureusement enlevé de bonne heure à une brillante carrière.

Du reste, sous la qualification d'Allemands, nous ne comprenons point ici les étrangers émigrés, mais bien les Allemands nés et élevés en Russie. Ils descendent en général de familles nobles de la Baltique, et sont formés aux institutions de la Russie, qu'ils considèrent comme leur patrie. Par conséquent, ils ont droit aux mêmes avantages que les Russes, dont ils ne se distinguent que par le nom, qui sonne différemment à l'oreille, et par des sentiments plus honorables.

Répondons au second grief imputé à M. de Neidhart : celui de s'amuser à des bagatelles, et de négliger pour cela des affaires plus graves.

Ce que le commun des martyrs qualifie de bagatelle a parfois des conséquences fort importantes. Lorsqu'une machine s'arrête, il suffit souvent d'enlever la rouille qui l'envahit pour lui rendre la régularité de son mouvement ; il faut encore visiter toutes

ses parties pour trouver l'obstacle, et l'inspection minutieuse ne doit pas laisser la plus petite vis en oubli. Cette rouille donc, qui s'attachait depuis longtemps aux rouages de l'État russo-circassien et entravait sa marche, était cette corruption, importée de Russie, qui gagnait toutes les classes de la population. Et, si Neidhart, dans ses efforts pour extirper ce mal, tomba quelque peu dans l'extrême, c'est qu'il avait à lutter contre un autre extrême : rechercher avec soin et combattre autant que possible un vice qui ronge le corps entier de l'État. Les Russes appellent cela s'épuiser en efforts frivoles, parce que naturellement on les prive des occasions de pêcher en eau trouble, selon l'usage du pays. « A quoi servent, —dit Pétrone dans son *Satyricon*,—à quoi servent les lois, lorsque l'argent seul gouverne [1] ? »

Le général était d'une activité et d'une persévérance infatigables ; rarement il accordait plus de quatre heures au sommeil. Grâce à son rigide amour de l'ordre, et à la régularité avec laquelle ses affaires étaient conduites, il trouvait chaque jour quelques instants à donner à des occupations qui pouvaient sembler puériles; mais c'est pure calomnie de prétendre qu'il négligeait pour elles des intérêts plus graves.

Quant au troisième point, son extrême avarice, ce reproche, tout injuste qu'il soit, peut s'expliquer aisément et trouve son excuse.

Les gouverneurs du Caucase, outre leurs appointe-

[1] *Quid faciant leges, ubi sola pecunia regnat !*

ments, perçoivent une somme assez forte attribuée aux frais *extraordinaires*. Les prédécesseurs de Neidhart dépensaient pour la plupart cet argent en dîners, bals et autres réjouissances ; bref, pour me servir d'un terme plus général, ils l'employaient dans l'intérêt des plaisirs de la société de Tiflis. Neidhart au contraire, par un sentiment exagéré de ses devoirs, puisa les frais de ces fêtes dans sa cassette particulière, et usa des fonds confiés à son administration avec une telle réserve, que, chaque année, il économisait quelque cent mille roubles au profit de la caisse de l'État. Mais, comme la fortune privée de Neidhart était fort modeste, il s'ensuivit que, de son temps, les bals et les dîners furent beaucoup moins fréquents et moins brillants que les années précédentes, circonstance qui excita un vif mécontentement parmi les employés et les officiers.

Si, d'une part, nous admettons que ces derniers n'avaient pas tout à fait tort, parce que d'ordinaire ces sortes d'économies retournent rarement à la source dont elles proviennent, de l'autre, nous devons excuser M. de Neidhart, qui, par scrupule, tomba dans l'excès contraire. En tout cas, il est plus honorable, lorsqu'on gère les biens d'autrui, de le faire avec trop de conscience, que d'être taxé du contraire.

Lorsque Woronzoff fut appelé en Circassie, on se souvient des grandes espérances que provoqua sa nomination, non-seulement en Russie, mais encore

dans toute l'Europe. Ce n'était dans tous les journaux qu'un concert de louanges à l'adresse du nouveau gouverneur : on vantait ses avantages personnels, ses talents militaires et administratifs. La presse allemande montra plus de réserve dans ses jugements; elle était mieux informée par ses correspondants. Les journaux français auguraient de l'envoi de Woronzoff aux Etats du Caucase une nouvelle phase dans l'histoire gouvernementale de la Russie. On alla jusqu'à comparer cette expédition, investie de pouvoirs si étendus qu'ils semblaient presque les attributs de la souveraineté, au partage de l'empire romain entre divers chefs, ainsi qu'il en advint sous Dioclétien et les empereurs suivants.

Loin de vouloir contester ou atténuer le mérite et les talents du nouveau sardaar, nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de les reconnaître dans l'*Allgemeine Zeitung*, sans toutefois fonder d'aussi brillantes espérances que celles d'autres écrivains moins au fait de la position difficile de Woronzoff. Nous prévoyions bien que son indépendance ne serait qu'apparente, et l'avenir a confirmé nos conjectures.

Neuf années se sont écoulées depuis que le prince remplit ces fonctions, et tout le monde s'accorde à dire que le résultat obtenu jusqu'à ce jour répond fort mal à la première attente. Les obstacles qui entravaient le zèle de Neidhart ont disparu presque partout; l'armée a été considérablement augmentée; le prince peut choisir à sa guise ses officiers et ses employés; et pourtant Schamyl résiste, à la tête de

ses mourides, plus puissant qu'il n'a jamais été.

Le plus brillant fait d'armes des Russes sous le commandement de Woronzoff, la célèbre expédition contre Dargo, nous le savons positivement, eut lieu contre la volonté du gouverneur, et sur le désir exprimé formellement et à plusieurs reprises par l'empereur.

Le prince avait d'abord l'intention de laisser passer l'année 1845, sans diriger d'attaques contre les montagnards, pour se donner le temps de bien étudier le terrain, de remédier aux besoins les plus pressants des provinces russo-circassiennes, et de faire l'essai de rapprochements pacifiques. L'empereur, au contraire (ou plutôt le ministre de la guerre agissant au nom de l'empereur), se croyait assez fort, avec une armée aussi considérable que celle que Woronzoff avait sous ses ordres, pour donner le coup de grâce au pouvoir croissant de Schamyl. Le succès aurait à la fois justifié d'une manière éclatante la conduite qu'il avait tenue à l'égard de Neidhart.

Les courriers se succédèrent sur la route de Saint-Pétersbourg à Tiflis ; le prince Woronzoff était assiégé de dépêches : l'insistance de l'empereur l'obligea donc uniquement d'entreprendre contre Dargo cette expédition défavorable aux Russes et presque sans influence sur le destin de Schamyl [1]. Les bulletins du

[1] Parmi les nombreux officiers supérieurs qui périrent durant cette expédition, il est juste de mentionner particulièrement le général Passech. Le comte Stenbock, l'ancien chef des Cosaques de Greben, se trouvait au nombre de ceux qui furent grièvement blessés.

prince à ce sujet ne manquent pas d'un certain intérêt ; ils commençaient tous, ou par cette phrase ou par quelque autre ayant ce sens : « La campagne ouverte selon le vœu formel de l'empereur, etc. »

Le commandement du prince Woronzoff fut signalé par deux événements remarquables : l'un est sans contredit l'acte publié dans le courant de l'été 1845, qui concédait aux Tcherkesses le libre commerce des esclaves sur la côte orientale de la mer Noire ; l'autre, l'oukase émané de l'empereur, en 1846. Ce dernier faisait savoir que toutes les terres de Circassie dépendantes de la Russie, autrefois constituées et organisées en une foule de cercles et de districts, seraient, à l'avenir, divisées en quatre gouvernements, sous la même administration. C'était une manière de simplifier celle-ci, et d'introduire un ordre de choses plus régulier. Les noms de ces quatre gouvernements nouvellement institués, sont :

1° Le gouvernement de Derbend ; 2° celui de Schemacha ; 3° celui de Koutaïs ; 4° celui de Tiflis, qui est le centre commun et la résidence du gouverneur.

Dans le premier chapitre de ce livre nous avons déjà parlé de la liberté du commerce des esclaves ; et, si nous y revenons encore une fois ici brièvement, c'est uniquement pour jeter quelque lumière sur cette coutume des Tcherkesses, qui semble, au premier abord si barbare, de vendre leurs enfants aux Turcs.

En Turquie, la condition des esclaves est bien diffé-

rente de celle des nègres, dans les pays où la traite est établie. Le chemin des plus grands honneurs dans l'État leur est ouvert, et il est notoire que, de tout temps, la plupart des premiers dignitaires de l'empire ottoman étaient des Tcherkesses tirés de l'esclavage. Les jeunes gens appartenant aux classes nécessiteuses de la Circassie trouvent souvent en Turquie l'occasion de se signaler ; en tout cas, ils y ont une existence assurée. Les filles pauvres, selon les idées de ces pays, jouissent également de conditions fort honorables. La beauté des femmes tcherkesses surpasse celle des femmes turques, aussi les premières occupent-elles presque toujours dans les harems des grands le rang de favorite. Les exemples qu'une jeune Tcherkesse, vendue comme une misérable esclave sur les rives du Bosphore, soit devenue la souveraine maîtresse du chef des croyants ne sont rien moins que rares dans l'histoire de l'Orient.

Si la Russie a consenti au commerce des esclaves, ce n'a pas été dans le but d'accroître le bien-être et la puissance des enfants de leurs mortels ennemis ; elle ne pensait nullement aussi à vivifier le sang alourdi du peuple turc par le mélange de celui des héroïques fils du Caucase, le lecteur le comprendra sans peine. La Russie faisait uniquement bonne mine à mauvais jeu : son assentiment était forcé. L'oukase impérial n'accordait positivement que ce que tous ses efforts avaient été impuissants à empêcher. Même à l'époque où les côtes orientales du Pont étaient le plus strictement gardées, les Tcherkesses avaient toujours su

trouver le chemin de Trébizonde à Stamboul. Mais comme la politique moscovite se trouvait en opposition avec elle-même par cette nouvelle mesure, puisqu'elle l'avait combattue auparavant comme une coutume barbare, il fallait, pour sauver les apparences, donner à la chose un autre nom. On permit le trafic des esclaves, mais on imposa à son exercice une forme qui met en relief toute la subtilité de la politique russe. Il n'était pas défendu aux Tcherkesses de vendre leurs enfants aux Turcs, mais le trafiquant devait les embarquer pour Constantinople non à titre d'esclaves, mais bien comme de libres passagers, et, à cette fin, pourvoir chacun d'eux d'un passeport russe. « Les esclaves tcherkesses, — disait le *Journal des Débats*, — auraient ainsi, même à Constantinople, la faculté de recourir à l'ambassadeur de Russie en leur qualité de sujets russes, et dans chaque individu fraîchement débarqué l'empereur, en cas d'urgence, se serait assuré d'un nouvel émissaire. » Lorsqu'on songe qu'un certain nombre de ces esclaves s'élevaient aux premières dignités de l'empire ottoman, il est évident que la Russie devait trouver là un puissant élément de propagande.

Les derniers événements qui provoquèrent le soulèvement de l'Europe presque entière contre la Russie ont renversé d'un seul coup tous ces plans, et, espérons-le, en renverseront bien d'autres encore. Le commerce des esclaves, on le sait, a été défendu par les puissances occidentales, et sans doute il a cessé pour toujours. — En 1846, la Russie avait de bonnes raisons pour ouvrir ses côtes tcherkesses.

Schamyl, cette année-là, entreprit une incursion dans la Kabardah, et, malgré les formidables renforts rassemblés par le prince Woronzoff, il châtia si rudement les Russes, remporta de si grands avantages et leur fit tant de butin, que le courage des montagnards s'en accrut merveilleusement, et que le parti de Schamyl grandit chaque jour.

Les Russes avaient tout lieu de craindre que les tribus indépendantes des côtes orientales du Pont ne prissent fait et cause pour Schamyl, et le prince Woronzoff chercha à se les concilier par toutes sortes de concessions avantageuses (au nombre desquelles il faut compter la levée du blocus sur le littoral susnommé).

La campagne que nous venons de relater, et que le prince Woronzoff dirigeait en 1845 contre Dargo, commença par le siége de cette forteresse et se termina par les terribles représailles de Schamyl. Elle convainquit le vieux général que la destruction d'un fort dans les montagnes est de peu d'importance, malgré l'enthousiasme qu'elle provoque dans les journaux. Il résolut donc de prendre des mesures plus efficaces, et, avant tout, d'éclaircir par le fer et la flamme les forêts impénétrables de la Tschetschnja. Elles servaient de retraite à l'ennemi, et dans les derniers temps les Russes y avaient subi des pertes considérables. Il fit donc venir d'Odessa d'immenses provisions de résine et de soufre, avec l'intention de les incendier. Mais ce ne fut pas aussi facile qu'on se l'était imaginé. Ces ombrages touffus, avec leurs verts taillis et leur abondante végétation de plantes

grimpantes, qui s'attachent à tout dans ces contrées, résistèrent peut-être plus aux matières combustibles des Russes que les remparts tcherkesses à leurs canons.

On s'aperçut bientôt de l'insuffisance de ce moyen, et l'on se borna à employer la hache pour abattre les arbres aux endroits dangereux. Mais ce travail avançait si lentement, il exigeait tant de bras et aboutissait en définitive à si peu, que Schamyl ne chercha même pas à troubler les Russes dans cette œuvre de destruction.

Il s'empara, pendant l'automne de 1845, sous le feu même de l'artillerie du fort de Temir-Khan-Schoura, d'une grande partie d'un convoi ennemi, et regagna sain et sauf les montagnes, chargé d'un riche butin; il s'y prépara de nouveau à la lutte pendant l'hiver. Ses espions lui apprirent que les Russes avaient requis de grands renforts pour venir l'attaquer, au printemps suivant, dans sa nouvelle résidence à Weden (dans la Tschetschnja orientale). Schamyl attendit que la puissante armée russe se dirigeât, aux premiers jours de mai, sur Weden, pour sortir brusquement de sa retraite, et se frayer avec une hardiesse incroyable un passage à travers leurs lignes fortifiées. Il détruisit la stanize d'Ourouch, en deçà du Térek, s'empara des deux forts qui défendent le défilé de Karadagh conduisant à la Kabardah, et parcourut ce territoire avec ses troupes de cavaliers, incendiant tous les villages dont les habitants se refusaient à reconnaître son drapeau. Il fut obligé de lever le siége de Naltschik, l'un des forts les plus considérables de la Kabardah,

parce que les Russes s'avançaient en toute hâte à son secours. Cependant Schamyl réussit à traverser le détachement des colonels Iljinsky et Mœller-Sakomelsky, qui voulaient arrêter son passage sur le Térek, et il pénétra dans la petite Kabardah, chargé d'abondantes rapines. Après quelques jours de repos, il traversait la Ssoundsha et regagnait son asile protecteur au milieu des forêts.

La promptitude, la hardiesse et l'habileté avec lesquelles Schamyl accomplit cette expédition touchent à l'incroyable. C'est ainsi qu'il parvint à contrecarrer les projets du général russe, auquel il ne laissa pas le temps d'entreprendre le siége de Weden.

En attaquant sans cesse les Russes du côté par lequel ils s'y attendaient le moins, Schamyl les tint tellement en haleine, que l'unique préoccupation du prince Woronzoff fut de rétablir la ligne rompue de la Ssoundsha, et d'y construire plusieurs nouveaux forts.

Sur ces entrefaites, Schamyl réussit encore à enlever un lourd convoi à l'ennemi ; il fit rentrer sous sa domination une partie du territoire de Dargo, et s'empara de l'aoul de Gergebil, très-fortifié par les Russes. Il menaça les provinces de Mechtouli et de Tarkou, mais l'hiver qui survint de bonne heure l'obligea de se retirer dans les montagnes.

Le prince général Argoutinsky, à en croire les rapports des journaux russes, aurait remporté dans la Circassie méridionale quelques avantages sur les montagnards. Mais certes les Russes n'en profitèrent

guère, et il n'est pas douteux que, somme toute, cette expédition fut encore plus désastreuse pour eux que la précédente.

La campagne suivante de 1847 avait particulièrement pour mission de recouvrer, à tout prix, les forts dont s'était emparé Schamyl, et de rétablir les communications interrompues entre Temir-Khan-Schoura et le pays des Kasikoumyks. Cependant Schamyl avait mis le temps à profit pour fortifier autant que possible par des ouvrages d'art les deux places les plus importantes, Ssalty et Gergebil, que leur position élevée garantissait déjà suffisamment. Lorsque, les Russes en entreprirent le siége, dès les premiers jours de juin, ils rencontrèrent une résistance plus opiniâtre encore que deux années auparavant sous les murs de Dargo.

Le prince Woronzoff commandait en personne les opérations, et les généraux Bebutoff, Andronikoff et Kotzebue les dirigeaient : c'étaient les trois chefs les plus énergiques et les plus capables de l'armée du Caucase.

L'on ouvrit le feu, le 13 juin ; Schamyl n'avait pour y répondre que quelques pièces de petit calibre prises à l'ennemi, de sorte que les Russes n'eurent pas de peine à ouvrir la brèche. Deux fois ils tentèrent l'assaut avec un grand acharnement, et chaque fois ils furent repoussés avec perte, quoique maîtres des ouvrages extérieurs, et quoiqu'un certain nombre d'hommes déterminés eussent même déjà pénétré jusque dans l'aoul, où ils périrent tous sans exception.

Après avoir fait sauter la dernière mine, après avoir épuisé tous les moyens de destruction, et toutes leurs attaques demeurant infructueuses, les Russes préférèrent renoncer à la prise de Gergebil. Ils se retirèrent dans le camp retranché de Chodshal-Machi pour prendre quelque repos. Ils dirigèrent, au mois d'août, une autre expédition moins pénible contre l'aoul de Ssalty. Avant d'en venir là cependant, ils eurent plusieurs rudes combats à soutenir contre Abakir-Hadshi et Mousta-Belokansky, naïbs de Schamyl. Ils se retranchèrent ensuite dans l'aoul de Kouppa, et poussèrent de là avec toute l'énergie possible leurs opérations contre Ssalty. Après avoir bombardé ce village pendant plusieurs semaines, presque sans discontinuer, les Russes parvinrent à le détruire et à s'en rendre maîtres, mais seulement lorsque la garnison tcherkesse en fut sortie librement jusqu'au dernier homme. A l'approche de l'hiver les Russes se virent aussi contraints de se retirer, pour recommencer les hostilités au printemps suivant.

En 1848, Schamyl était plus puissant que jamais, et le nombre de ses partisans augmentait toujours dans la partie nord-ouest du Caucase.

Nous n'avons sur les combats qui suivirent d'autres renseignements que les rapports russes officiels : ils relatent toute l'année des victoires. Peut-être est-ce la vérité, sans que cependant les Russes en aient retiré des avantages durables.

Lorsque le prince Woronzoff se démit (1854) de ses hautes fonctions, après neuf années d'honorables ser-

vices, l'état des choses en Circassie était encore moins favorable aux Russes qu'au temps où le vieux général faisait (mars 1845) son entrée dans Tiflis, accompagné de si hautes espérances.

Cette attente, quant à la situation intérieure des pays en deçà du Caucase (particulièrement de la Géorgie), n'a pas été trompée. Ce noble prince, tous nos renseignements le confirment, contribua énormément à simplifier l'administration, à perfectionner l'agriculture, à faciliter les communications, et surtout à agrandir et à embellir Tiflis. Mais il n'a pas fait un pas de plus que son prédécesseur, également habile, dans la lutte engagée contre les montagnards, et il faut s'attendre à ce que son successeur n'obtienne pas plus de succès.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

Préface v

LIVRE PREMIER.

LA RUSSIE ET LA QUESTION D'ORIENT.

Chapitre I.—Préliminaires 1
Chapitre II.—La Russie protectrice du Christianisme. 15
Chapitre III.—La question des lieux saints 31
Chapitre IV.—La question de droit et la question des intérêts 53
Chapitre V.—L'intégrité de la Turquie et l'émancipation des chrétiens 77
Chapitre VI.—Conclusion 83
Appendice.—Testament politique de Pierre le Grand. 99

LIVRE SECOND.

LA RUSSIE ET LES PEUPLES DU CAUCASE.

La Russie et les peuples du Caucase 105
Le Caucase et ses habitants. — Système des montagnes. 143
Végétation 148
Climat 151
Communications 155

Les fleuves du Caucase..... 159
Les habitants du Caucase.—(a) Aperçu critique..... 179
(b) Esquisses historiques ethnographiques. — La race Kartwel..... 190
Le peuple de Misdshéghis ou tribus kistes..... 236
Les tribus de Dido ou les Lesghis..... 247
Les tribus de race turque ou les Tartares du Caucase..... 275
La race arménienne..... 302
Les peuplades établies entre le Kouban et la mer Noire ou tribus abases et tcherkesses..... 322
Les Abases..... 325
Les Dshigèthes..... 341
Les Adighés ou les Tcherkesses proprement dits. 350
Les Kabardes..... 373
Les Ossètes..... 380
Les Cosaques..... 386

DEUXIÈME PARTIE.

GUERRE RELIGIEUSE DANS LE DAGHESTAN

OU LUTTE DES PEUPLES DU CAUCASE ORIENTAL CONTRE LA RUSSIE.

Chapitre I.—Préliminaires..... 418
Chapitre II. — Préliminaires. — La vision d'Hadis-Ismaïl..... 422
Chapitre III.—Les soufis et les mourides, ou rapports du soufisme avec la nouvelle secte religieuse qui s'est formée au Daghestan..... 437
Chapitre IV. — Moullah-Mouhammed le mourschide de Jarach, et ses belliqueux disciples.—Arnslan-Khan.—Yermoloff..... 450
Chapitre V.—Rappel de Yermoloff.—Mort des généraux Grekoff et Lissanéwitsch.—Début des hostilités de Ghasi-Mouhammed (Kasi-Moullah)..... 464

Chapitre VI.—Suite.—Tarkou et Bournaja.—Relation d'un combat..... 480
Chapitre VII.—Bataille près d'Himry.—Mort de Kasi-Moullah..... 488
Chapitre VIII.—Remarques préliminaires.—Hamsad-Beg, sa vie et sa mort..... 495
Chapitre IX.—L'imam Schamyl..... 521
Chapitre X.—Court aperçu des opérations de guerre du corps d'armée sur le flanc gauche de la ligne du Caucase, sous les ordres de l'adjudant général de Grabbe (1839-1840)..... 559
Chapitre XI.—Schamyl législateur et administrateur.. 592
Chapitre XII.—Suite des opérations militaires de 1840-1842.—Hadshi-Mourad l'abrék. — Dshelal-Eddin. —Le prince Argoustinsky-Dolgorouky (Longomanus).—Golowine.—Rappel du Caucase du général de Grabbe..... 613
Chapitre XIII.—Aperçu des opérations de guerre du corps d'armée à l'aile droite de la ligne du Caucase, sous les ordres des généraux de Grabbe et de Sass (1840-1842)..... 633

CONSIDÉRATIONS FINALES.

Neidhart et Woronzoff. — Situation de la Circassie de l'année 1842 jusqu'à ces derniers temps..... 669

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.